



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

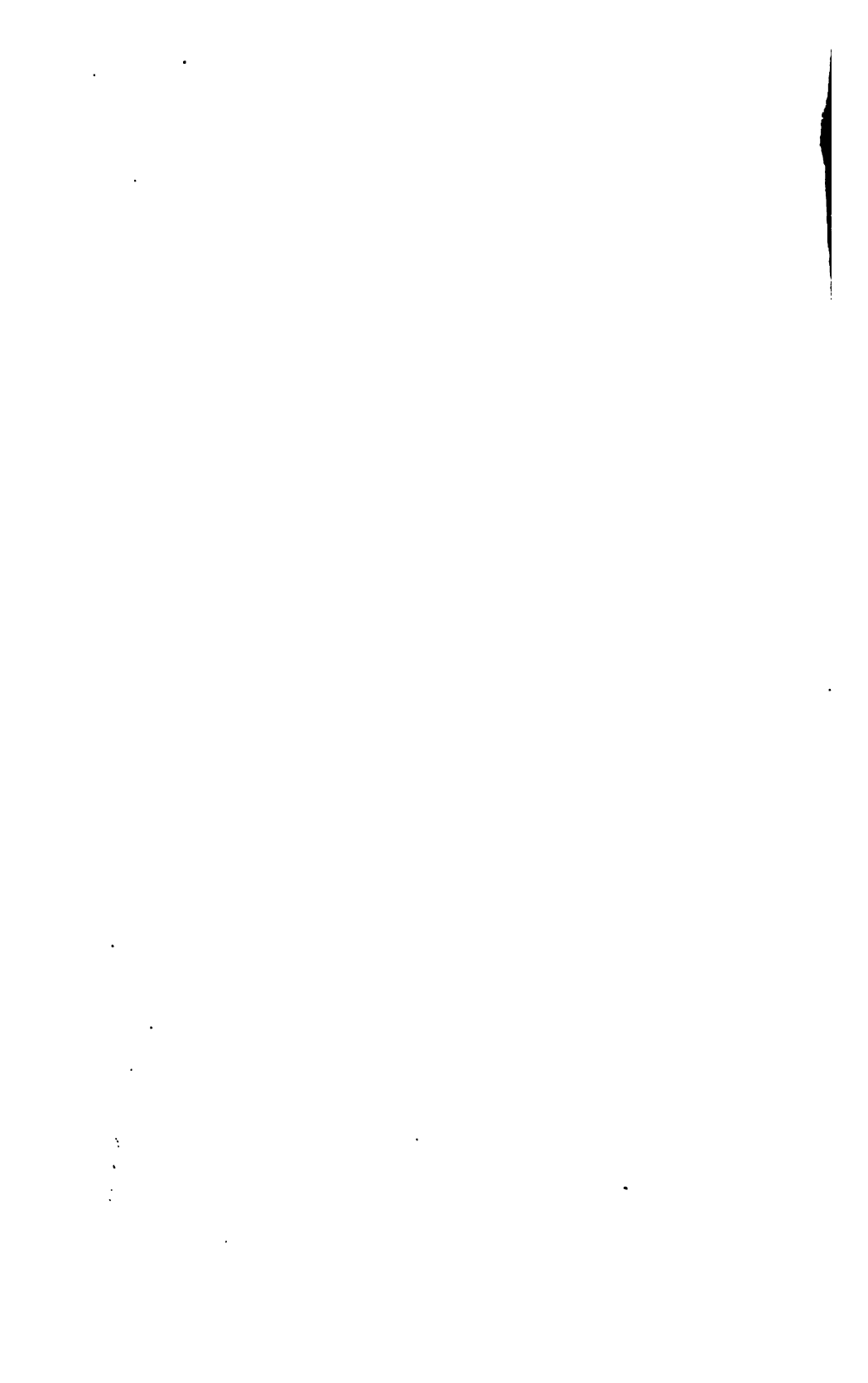




FROM THE LIBRARY OF
HUGO PAUL THIEME
PROFESSOR OF FRENCH
1914 — 1940
HIS GIFT TO
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN

1940-1941

HUGO P. THIEME
ANN ARBOR, MICH.





ENCLOSURE
S. IN. 100

Cette collection a été tirée à 250 exemplaires numérotés
et paraphés par l'éditeur.

230 exemplaires sur papier de Hollande,
18 — sur papier de Chine,
2 — sur vélin.

N^o 3.
[Signature]





T. 1. 1858

LES ŒUVRES

et Meslanges Poétiques

D'ESTIENNE IODELLE

SIEVR DV LYMODIN

Avec une Notice biographique et des Notes

PAR

CH. MARTY-LAVEAUX

TOME PREMIER



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

—
M. D. CCC. LXVIII



summary
H. P. Thieme
5-14-41
20 in 6



NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

ESTIENNE JODELLE

ESTIENNE Jodelle, issu d'une famille noble, et seigneur de la terre de Lymodin, ainsi qu'il écrit lui-même, ou plutôt de Limodin, comme le portent les titres de propriété¹, est né à Paris en 1532.

A en croire son ami Ronsard, ce ne fut pas sans une volonté toute spéciale du Destin qu'il vit le jour dans cette ville :

*Tu ne deuois, Jodelle, en autre ville naistre
Qu'en celle de Paris, & ne deuois auoir
Autre fleuve que Seine, ou des Dieux recevoir
Autre esprit que le tien à toute chose adestre².*

1. Goujet, *Bibliothèque française*, t. XII, p. 167. — Baillet, *Jugements des savants*, augmentés par La Monnoye, tome IV, p. 431, édition de 1722.

2. *Les Oeuures de P. de Ronsard*. Paris, G. Buon, 1584, in-fol., p. 250.

« Nous ne savons rien de ses premières années, ni de son éducation. Notons seulement que Pasquier, le comparant à Ronsard et à du Bellay, remarque qu'il n'a pas « mis l'œil aux bons liures comme les deux autres ¹. »

Néanmoins il s'adonna de fort bonne heure à la poésie. « Dès l'an 1549 — dit son biographe Charles de la Mothe (c'est-à-dire lorsqu'il n'avait encore que dix-sept ans) — Ion a veu de luy plusieurs Sonnets, Odes, & Charontides ². »

Ce début n'avait rien de bien remarquable ; mais les amitiés littéraires que le jeune auteur avait déjà contractées, sa grande facilité de travail, l'ardeur singulière avec laquelle il embrassait toute opinion nouvelle, en faisaient d'avance un soldat de la *brigade* dont Ronsard allait devenir l'illustre chef.

Ce n'était pas au hasard, ni même uniquement d'après son inspiration personnelle, que chacun des poètes de la *Pléiade* prenait possession d'une partie de ce vaste domaine de la littérature française qu'ils envahissaient en commun. Dès le début de leur importante campagne, Joachim du Bellay avait eu soin, dans son *Illustration de la langue françoise*, d'indiquer quels étaient les postes littéraires déjà glorieusement occupés et ceux qui restaient encore vacants. Parmi ces derniers se trouve le théâtre, dont il parle ainsi à la fin de son 4^e chapitre, qui a pour titre : *Quelz genres de Poèmes doit elire le Poète Francoys* : « Quand aux Comedies & Tragedies, si les Roys & les Republicques les vouloint restituer en leur ancienne dignité, qu'ont vsurpée les Farces & Moralitez, ie feroy' bien d'opinion que tu t'y employaffes, & si tu le veux faire pour l'or-

1. Estienne Pasquier, *Les Recherches de la France*, Laurens Sonnius, 1621, in-fol., livre VII, p. 619

2. Voyez ci-après, page 5.

nement de ta Langue, tu fçais ou tu en doibs trouver les Archetypes ¹. »

A la vérité, Charles Fontaine, dans sa critique de *l'Illustration de la langue françoise*, qui a pour titre : *Le Quintil Horatian* ², conteste l'exactitude des assertions de du Bellay : « De Comedies Françoyses en Vers, certes ie n'en sçay point ; mais des Tragedies assez, & de bonnes, si tu les sceusses congnoistre, sur lesquelles n'vsurpe rien la farce, ne la Moralité (comme tu estimes) ains font autres Poèmes à part ³. »

Les reproches de Charles Fontaine sont loin d'être dénués de fondement : du Bellay, comme tous les novateurs, méprise un peu trop ce qui a été fait par ceux qui n'appartiennent pas à sa coterie. Il a tort de ne pas accorder au moins un souvenir aux traductions en vers de diverses tragédies grecques, par lesquelles Lazare de Baif, père de Jean-Antoine, Thomas Sebilet et Guillaume Bouchetel ⁴ préludaient déjà à la restauration du théâtre antique ; ajoutons que Charles Fontaine lui-même oublie la traduction en vers des six comédies de Térence, publiée vers 1500 ⁵, et la version poétique de *l'Andrienne*, par Bonaventure des Périers ⁶.

Ces ouvrages n'étaient au reste que des travaux d'érudition uniquement destinés aux lecteurs studieux, et que nul ne songeait à produire sur la scène. Ronsard le premier osa y porter un essai de ce genre.

Il terminait alors ses études, sous la direction de Do-

1. *Œuvres françoises de Joachim du Bellay*, t. I de notre édition, p. 40.

2. *Ibidem*, note 1, t. I, p. 475-476.

3. *Ibidem*, note 45, p. 483.

4. Le premier a traduit *l'Électre* de Sophocle et *l'Hécube* d'Euripide ; le second, *l'Iphigénie* d'Euripide ; le troisième, quelques pièces du même poète.

5. *Terence en françois, prose & rime*. A Paris, pour Antoine Verard, in-fol.

6. *Première comédie de Terence, appelée l'Andrie*, publiée à Lyon, 1537, in-8°, et, dans la même ville, en 1555.

rat, au collège Coqueret, rue des Sept-Voies. L'admiration que lui inspira le théâtre grec « l'incita encor, outre le conseil de son Precepteur, à tourner en François le *Plutus* d'Aristophane, & le faire representer en public au Theatre de Coqueret, qui fut la premiere Comedie Françoisie iouée en France »¹.

Mais Ronsard, qui voulait diriger tous ses efforts vers l'épopée et la poésie lyrique, ne poussa pas cette tentative plus loin; et Jodelle, encouragé par un de ses amis, Simon l'Archer, put, sans avoir à craindre un si dangereux rival, se consacrer à la tâche importante de restaurer le théâtre antique.

Dans un sonnet *A M. Symon*², Jodelle constate d'abord de la sorte les obligations qu'il a contractées envers lui :

*L'amitié qui me lie à toy dès ma ieunesse,
De ma Muse (ô SYMON) print son fatal lien :
Quand premier des François, toy m'ourant le moyen,
Pempruntay le Cothurne; & le Soc, à la Grece.*

Et plus tard, après la mort de cet ami, il consacre *A l'ombre de M. Simon l'Archer*³ une pièce où, faisant de faciles allusions au nom de famille de celui qu'il pleure, il précise ainsi la nature des services qu'il en a reçus :

*Aux Muses par les vers de l'Ascrean Poëte,
Vn bel arc proprement se voit accommodé,
.....
Tu peus suiuant ton nom d'vn tel arc estre archer,
Mais tu n'eus tel plaisir à si bien décocher,
Comme à bien adextrer à tel arc la ieunesse :
Qui s'efforce à t'en rendre à ceste heure vn loyer.*

1. *La vie de Pierre de Ronsard...*, par Claude Binet. Voyez *Les Oeuures...* Paris, N. Buon, M. DC. XXIII, in-fol., p. 1643.

2. T. II, page 178.

3. T. II, page 279.

Charles de la Mothe nous fait connaître la date de l'entreprise de *Jodelle* : « En 1552, mit en auant, & le premier de tous les François donna en sa langue la Tragedie, & la Comedie, en la forme ancienne ». Étienne Pasquier entre dans d'assez grands détails sur les premières représentations de deux des principaux ouvrages de notre poète.

« Quant à la Comedie & Tragedie — dit-il — nous en deuons le premier plant à Estienne Iodelle.... Il fit deux Tragedies, la *Cleopatre*, & la *Didon*, & deux Comedies, *La Rencontre*, & l'*Eugene*. *La Rencontre*² ainsi appelée, parce qu'au gros de la meflange, tous les peronnages s'estoient trouuez pefle-mefle cafuellement dedans vne maison, fuzeau qui fut fort bien par luy demeflé par la clofture du ieu. Ceste Comedie, & la *Cleopatre* furent representees deuant le Roy Henry à Paris en l'Hostel de Reims, avec vn grand applaudissement de toute la compagnie : Et depuis encore au College de Boncour, où toutes les fenestres estoient tapiffées d'une infinité de peronnages d'honneur, & la Cour si pleine d'efcoliers que les portes du College en regorgeoient. Le le dis comme celuy qui y estoit present, avec le grand Tornebus en vne mefme chambre. Et les entreparleurs estoient tous hommes de nom : Car mefme Remy Belleau, & Iean de la Perufe, ioüoient les principaux roulets. Tant estoit lors en reputation Iodelle enuers eux³. »

Nous deuons joindre aux spectateurs de distinction que nous connaissons déjà Jean Vauquelin de la Fresnaye, qui nous apprend qu'il était au nombre des assistants et revendique pour Baif l'honneur d'avoir choisi le premier le sujet tragique traité par notre poète :

1. Voyez ci-après, page 5.

2. Sur cette comédie de *La Rencontre*, voyez ci-après, p. 311, la fin de la note 4.

3. *Les Recherches de la France*. Paris, Laurens Sonnius, 1621, in-folio, livre VII, p. 617-618.

*Jodelle, moi present, fit voir sa Cleopatre
En France des premiers au tragique Theatre,
Encore que de Baif vn fi braue argument
Entre nous eut été choisi premierement*¹.

Les frères Parfait ont supposé, non sans vraisemblance, que le prologue adressé à Henri II fut récité par Jodelle lui-même². Le souverain accueillit favorablement le compliment et l'ouvrage, et, d'après le témoignage de Brantôme, « donna à Jodelle, pour la tragédie qu'il fit de *Cleopatra*, cinq cens escus de son espargne, outre luy fit tout plein d'autres graces, d'autant que c'estoit chose nouvelle & tres-belle & rare³. »

M. Philarète-Chasles prétend, dans ses *Études sur le seizième siècle en France*⁴, que Jodelle, après avoir récité le prologue, a joué le rôle de Cléopâtre, et que Ronsard était au nombre des acteurs; mais la source à laquelle ces renseignements ont été puisés n'est pas indiquée, et nous n'avons pu la découvrir.

Il est facile de juger, par les passages des auteurs contemporains de Jodelle que nous venons de rapporter, de l'étendue et de l'importance de la révolution littéraire que ce poète venait d'entreprendre.

Aux mystères, dont les sujets étaient tirés de la religion chrétienne, il substituait la tragédie, fort admirée des savants, qui toutefois n'avaient jamais conçu l'espoir de la voir revivre devant eux sur le théâtre. Ce brusque changement ne satisfit du reste que la population instruite et aristocratique, c'est-à-dire une très-

1. *Art poétique*, livre II, p. 76.

2. *Histoire du Théâtre françois*, tome III, p. 287.

3. Brantôme, *Œuvres*, tome III, p. 289, édition de M. L. Lallanne. Ce passage a été cité à tort par les frères Parfait comme étant de Pasquier. *Histoire du Théâtre françois*, tome III, p. 279.

4. Page 130.

faible minorité; les simples, qui n'étaient familiers ni avec ces héros de l'antiquité, ni avec leur langage fastueux, préféraient les personnages bibliques, auxquels les poètes populaires prêtaient instinctivement une bonhomie et une naïveté qui les rendaient intéressants et intelligibles pour tous; bien plus, quelques auditeurs, animés d'un zèle qui nous paraît aujourd'hui fort irréflecti, croyaient la religion intéressée à de semblables spectacles et regardaient l'introduction des sujets païens sur le théâtre comme une sorte d'impiété.

La comédie antique était peut-être plus difficile encore à faire accepter que la tragédie. Ici le poète avait à la fois contre lui le peuple, habitué aux farces et aux moralités, et les savants, qui, pour la plupart séduits par la pompe de la tragédie, méprisaient la familiarité des pièces comiques.

*Aucuns auffi de fureur plus amis,
Aiment mieux voir Polydore à mort mis,
Hercule au feu, Iphigene à l'autel,
Et Troye à sac, que non pas vn ieu tel
Que celuy là qu'ores on vous apporte¹.*

C'est dans le prologue de l'*Eugène* que Jodelle, venant ainsi au-devant des objections que quelques-uns de ses amis pourraient lui faire, proteste que

Ne dédaignant le plus bas populaire²,

il veut renouveler le théâtre comique

*Sans que brouillant avecques nos farceurs
Le sainct ruisseau de nos sainctes Sœurs,*

1. Voyez ci-après, page 13.

2. *Ibidem.*

*On moralise vn conseil, vn escrit,
Vn temps, vn tout, vne chair, vn esprit,
Et tels fatras, dont maint & maint folastre
Fait bien souuent l'honneur de son theatre¹.*

Ces vers, assez obscurs, il faut l'avouer, sont à l'adresse des Confrères de la Passion, qui, depuis l'arrêt du parlement du 17 novembre 1548, ne pouvaient plus faire représenter ni les mystères sacrés, ni ceux des saints et des saintes, mais qui composaient, à leur défaut, des moralités avec personnages allégoriques, tels que *le Temps, la Chair, l'Esprit*, etc.². Plusieurs années après, le 5 février 1558, Jacques Grevin exprimait encore, mais beaucoup plus clairement, les mêmes idées dans l'« auant-ieu » de *La Treforiere*, qui explique et complète le prologue de *l'Eugène*, et que les frères Parfait en ont fort à propos rapproché³ :

*Non, ce n'est pas de nous qu'il fault,
Pour accomplir cest eschaffault,
Attendre les farces priſees
Qu'on a tousiours moralisees :
Car ce n'est nostre intention
De mefler la religion
Dans le subiect des choses feindies.
Aussi iamais les lettres Sainctes
Ne furent donnees de Dieu,
Pour en faire apres quelque ieu.*

.....
.....

1. Voyez ci-après, page 14.

2. *Le Temps* figure dans un dialogue moral à quatre personnages, de Guillaume des Autels; *l'Esprit* et *la Chair*, dans un autre dialogue moral à cinq personnages, du même auteur.

3. *Histoire du Théâtre françois*, p. 229, note a.

*N'attendez donc en ce Theatre
Ne farce, ne moralité :
Mais seulement l'antiquité,
Qui d'une face plus hardie,
Se représente en Comedie¹.*

La hardiesse de l'essai littéraire de Jodelle l'avait obligé, comme nous venons de le voir, à veiller lui-même à tous les détails que comportait la représentation de son œuvre. Ne pouvant avoir recours aux Confrères de la Passion, dont il devenait l'adversaire, il s'était vu forcé de former avec ses compagnons une troupe de comédiens improvisés. De plus, il lui avait fallu trouver une scène. Il eût bien souhaité qu'elle fût semblable à celles de l'antiquité, ou que du moins elle en rappelât le souvenir par sa forme²:

*Quant au theatre, encore qu'il ne soit
En demi-rond, comme on le compassoit,
Et qu'on ne l'ait ordonné de la forte
Que lon faisoit, il faut qu'on le supporte.*

Il dut se contenter, comme nous l'avons vu, des cours des hôtels ou des colléges, dont les fenêtres servaient de loges aux spectateurs de distinction. Il sentait bien aussi que la musique n'avait aucun caractère antique, et il s'en excusait du moins mal qu'il pouvait.

*Mesme le son qui les actes separe,
Comme ie croy, vous eust semblé barbare,
Si lon eust eu la curiosité
De remouller du tout l'antiquité³.*

1. *Le Theatre de Jaques Grevin*. A Paris, pour Vincent Sertenas. M. D. LXI, in-8°, p. 47-50.

2. Voyez ci-après, page 15.

3. *Ibidem*.

Ces légers défauts de couleur locale ne nuisirent en rien au succès. Peu après l'éclatante réussite de *Cléopâtre*, les amis de Jodelle se réunirent pour célébrer son triomphe dans une fête que Balf raconte ainsi :

*Quand Iodelle bouillant en la fleur de son âge
Donnoit vn grand espoir d'vn tout diuin courage,
Après auoir fait voir marchant sur l'echaufaut
La Royne Cleopatre enfler vn stile haut,
Nous jeunesse d'alors desfrans faire croistre
Cet esprit que voyons si gaillard' aparoistre,
O SADE, en imitant les vieux Grecs qui donnoyent
Aux Tragiques vn bouc dont ils les guerdonnoyent,
Nous cherchâmes vn bouc : & sans encourir vice
D'Idolâtres damnez, sans faire sacrifice,
(Ainsi que des peruers scandaleux enuieux
Ont mis sus contre nous pour nous rendre odieux)
Nous menâmes ce bouc à la barbe doree,
Ce bouc aux cors dorez, la beste enlierrée,
En la sale où le Poete aussi enlierré,
Portant son jeune front de lierre entouré,
Atendoit la brigade. Et luy menans la beste,
Peste mesle courans en folennelle feste,
Moy recitant ces vers, luy en fismes present ¹.*

Après ce récit commencent les dithyrambes, dont certains passages, le suivant par exemple, présentent un caractère païen assez déterminé. Tout le morceau est en l'honneur du « Dieu Bacchien », que Balf célèbre en ces termes :

C'est ce doux Dieu qui nous pousse

1. *Dithyrambes à la pompe du bouc d'Estienne Iodelle. 1553. Voyez Œuvres en rime de Jan Antoine de Balf, secrétaire de la chambre du Roy. A Paris, Pour Lucas Breyer.... M. D. LXXIII, in-8°, folio 123.*

*Espris de sa fureur douce
 A resusciter le joyeux mystere
 De ses gayer Orgies
 Par l'ignorance abolies,
 Qui nous pousse à contrefaire
 (Crians iach ia ha
 Euoé iach ia ha)
 Ses Satyres antirfex¹.*

Plus retenu, Claude Garnier, annotateur de Ronsard, ne songe qu'à atténuer les choses et à leur donner une apparence toute fortuite :

« Afez ont oüy parler du voyage d'Hercueil, ou de la promenade, & comme vne infinité de ieunesse (adonnée à faire la Cour aux Mufes...) se mit en desbauche honneste... Ils firent là banquet par ordre, où l'eslite des beaux esprits d'alors estoit; & principalement à fin de contribuer à l'esjouissance qu'ils auoient de ce qu'Estienne Iodelle natif de Paris, auoit gagné l'honneur & le prix de la Tragedie, (car c'estoit parauant que Garnier eust escrit) & merité de leur main le Bouc d'argent... Ils firent mille gentilleses, maints beaux vers, tels que la piece intitulée aux œuvres de l'Auteur Le Voyage d'Hercueil, & les Dithyrambes du mesme, si l'on veut, où pour mieux follastrer ils enjoliuerent de barbeaux, de coquelicos, de coquelourdes vn Bouc rencontré dans le village par hazard, lequel les vns, au desceu des autres, menerent de force par la corne, & le presenterent dans la sale, riant à gorge ouuerte, puis on le chassa². »

1. *Ibidem*, folio. 124, verso.

2. *Les Oeuures de P. de Ronsard*. Paris, N. Buon, M. DC. XXIIII, in-fol., p. 1384.

D'après cette note, *Le Voyage d'Hercueil* et les *Dithyrambes* n'auraient été composés qu'après les succès dramatiques de Jodelle; mais, bien que la publication du *Voyage* ait été faite dans les *Amours* de Ronsard en 1552¹, année de la représentation des premières œuvres dramatiques de Jodelle, il ne faut pas oublier que le titre complet de cette pièce est : *Les Bacchantales ou le folatrisfime voyage d'Hercueil, pres Paris, dédié à la ioyeuse troupe de ses compagnons, fait l'an 1549*. Si nous essayons de faire remonter jusqu'à cette date son début au théâtre, le fondateur de notre scène classique se trouve n'avoir que dix-sept ans, ce qui semble peu vraisemblable; et d'ailleurs, les allusions aux événements militaires contemporains fixent l'*Eugène* en 1552².

Ne serait-il donc pas possible de supposer que le *Folatrisfime voyage d'Hercueil* n'est qu'une promenade antérieure au succès de Jodelle? Ce qui semble autoriser cette interprétation, c'est que le nom de Jodelle n'y est même pas prononcé, et que les excursions de Ronsard aux environs de Paris en compagnie de ses amis étaient un de ses plus fréquents divertissements. « Il se delectoit — dit Claude Binet³ — ou à Meudon, tant à caufe des bois, que du plaissant regard de la riuere de Seine, ou à Gentilly, Hercueil, Sainct Clou, & Vanues, pour l'agreable fraischeur du ruisseau de Biéure, & des fontaines que les Muses ayment naturellement. »

Cette question du reste est assez peu importante pour nous en ce moment, car les *Dithyrambes*, publiés d'abord en 1553 dans le *Liuret de Folastries, à Ianot Parisien* (c'est-à-dire à Jean-Antoine Baif), plus quel-

1. A la page 214 de cette édition des *Amours*.

2. Voyez ci-après, p. 39 et p. 311, note 4.

3. *La Vie de Ronsard.....Voyez Les Oeuures*. Paris, N. Buon, M.DC.XXIII, in-fol., p. 1665.

ques *Epigrammes grecz : & des Dithyrambes chantez au Bouc de E. Iodelle, poëte tragicq*, à Paris, chez la veufue Maurice de la Porte, in-8°; réimprimés sous le même titre en 1584, in-12, sans nom de lieu, et reproduits parmi les *Gayetez* de Ronsard dans ses *Œuvres*, se rapportent seuls au sujet qui nous occupe. Ils fournissent un curieux supplément au récit de la fête et une liste probablement à peu près complète de ceux qui y assistaient :

*Le voy d'un œil assez trouble
Vne couple
De Satyres cornus, cheurepiez, & mibestes,
Qui soustiennent de leurs testes
Les yures costez de Sylene.
.....
Mais qui sont ces enthyrsez,
Herissez
De cent feuilles de lierre
Qui font rebondir la terre
De leurs piés, & de la teste
A ce Bouc font si grand feste,
Chantant tout autour de luy
Ceste chanson brif'-ennuy,
Iach, iach, Euoé,
Euoé, iach, iach?*

*Tout forcené à leur bruit ie fremy ;
Pentreuoy Baif & Remy,
Colet, Ianuier, & Vergesse, & le Conte,
Paschal, Muret, & Ronsard qui monte
Dessus le Bouc qui de son gré
Marche, affin d'estre sacré
Aux pieds immortels de Iodelle,
Bouc le seul prix de sa gloire eternelle,*

*Pour avoir d'une voix hardie
Renouellé la Tragedie,
Et deterré son honneur le plus beau,
Qui vermoulu gisoit sous le tombeau¹.*

M. Prosper Blanchemain, invoquant le témoignage de Claude Binet², indique comme auteur de ces *Dithyrambes*, Bertrand Bergier³, que nous connaissons déjà par une ode de du Bellay⁴. Nous avons vu plus haut que Pierre Garnier les attribue à Ronsard. Il est certain du moins qu'il supporta seul toute la responsabilité de la fête. Jacques Grevin, y faisant allusion dans les vers suivants, transformait une plaisanterie sans importance en véritable impiété :

*Lã rendant à Bacchus le deu de ton office,
D'vn gros bouc tout barbu tu feras sacrifice,
Où tu appelleras avec tes alliez
Tous tes beaux dieus bouquins & tes deus cheurepieds⁵.*

Cette attaque fournit au poète l'occasion de revenir sur le récit de la prétendue cérémonie qu'on lui reprochait, d'en faire sentir le peu d'importance, d'en bien préciser le motif :

*Tu dis, en vomissant defur moy ta malice,
Que i'ay fait d'vn grand Bouc à Bacchus sacrifice :*

1. *Livret de folastries*, édition de 1584, p. 43 et suivantes.

2. *La Vie de P. de Ronsard*, Voyez *Les Oeuvres*. Paris, N. Buon, M. DC. XXIII, in-fol., p. 1649.

3. *Œuvres complètes de P. de Ronsard*, tome VI, p. 377, note 1.

4. *Œuvres françoises de Ioachim du Bellay*, t. I, p. 190, et t. II, p. 57, de notre édition.

5. *Seconde réponse de F. de La Baronie... Plus le Temple de Ronsard où la Legende de sa vie est brièvement descrite*. M. D. LIII, in-4°, fol. 32, verso.

*Tu mens impudemment ; cinquante gens de bien
Qui estoient au banquet, diront qu'il n'en est rien.*

*Jodelle ayant gagné par vne voix hardie
L'honneur que l'homme Grec donne à la Tragedie,
Pour auoir en haussant le bas stile françois,
Contenté doçement les oreilles des Rois :
La brigade qui lors au Ciel leuoit la teste
(Quand le temps permettoit vne licence honneste)
Honorant son esprit gaillard & bien appris,
Luy fit present d'un Bouc, des Tragiques le pris.*

*La nappe estoit mise, & la table garnie
Se bordoit d'une saincte & docte compagnie,
Quand deux ou trois ensemble en riant ont poussé
Le pere du troupeau à long poil herissé :
Il venoit à grands pas ayant la barbe peinte,
D'un chapelet de fleurs la teste il auoit ceinte,
Le bouquet sur l'oreille, & bien fier se sentoit
Dequoy telle ieunesse ainsi le presentoit :
Puis il fut reietté pour chose mesprisée,
Après qu'il eut seruy d'une longue risée¹.*

Ces divers extraits nous donnent, je crois, une idée juste de cet innocent divertissement, que les ennemis de Ronsard, trop aveuglément suivis par la plupart des historiens de notre littérature, avaient bien à tort transformé en un véritable sacrifice palen.

Cet hommage à Jodelle fut comme le prélude du jugement unanime de ses contemporains, qui le déclara-

1. *Les Oeuvres de P. de Ronsard*. Paris, G. Buon, 1584, in-fol., p. 906.

rèrent d'un commun accord le fondateur de notre théâtre.

Ronsard, qui, nous l'avons vu, avait fait représenter sa traduction du *Plutus* d'Aristophane quelques années avant l'apparition des premières pièces de son ami, n'hésite pas à dire, dans une épître *A Jean de la Peruse*¹ où il vient de passer en revue les diverses œuvres érotiques contemporaines :

*Après Amour la France abandonna,
Et lors Jodelle heureusement fonna,
D'une voix humble, & d'une voix hardie,
La Comédie avec la Tragedie,
Et d'un ton double, ore bas, ore haut,
Remplist premier le François eschaufaut.*

Et dans un *Discours à Jacques Greuin*² il renouvelle encore d'une manière tout aussi formelle la même déclaration :

*Jodelle le premier d'une plainte hardie,
Françoisément chanta la Grecque Tragedie,
Puis en changeant de ton, chanta deuant nos Rois
La ieune Comédie en langage François,
Et fi bien les fonna que Sophocle & Menandre,
Tant fussent-ils sçauans, y eussent peu apprendre.*

Pasquier, plaçant Jodelle de pair avec ses plus éminents rivaux, fait de lui cet éloge, qui aujourd'hui nous semble excessif, mais qui répond bien au sentiment général des contemporains :

« En luy y auoit vn naturel esmerueillable : Et de

1. *Les Oeuures*. Paris, G. Buon, 1584, in-fol., p. 762.

2. *Recueil des... pieces retranchées...* Paris, N. Buon, M. DC. XVII, in-12, p. 346.

faict ceux qui de ce temps là iugeoient des coups, disoient que Ronfard estoit le premier des Poëtes, mais que Iodelle en estoit le Daimon. Rien ne sembloit luy estre impossible, où il employoit son esprit. A cause dequoy Iacques Tahureau se iouant sur l'Anagramme de son nom & furnom, fit vne Ode dont le refrain de chaque couplet estoit,

Io le Delien est né.

« Et du Bellay le louant comme l'outrepasse des autres au subiect de la Tragedie, Comedie, & des Odes, luy adressa vn Sonnet en vers rapportez, dont les six derniers estoient :

*Tant que bruyra d'un cours impetueux,
Tant que fuyra d'un pas non fluctueux,
Tant que soudra d'une veine immortelle
Le vers Tragic, le Comic, le Harpeur,
Rauisse, coule, & viue le labeur
Du graue, doux, & copieux Iodelle¹.*

« Telle estoit l'opinion commune, voire de ceux qui mettoient la main à la plume, comme vous voyez par ce Sonnet : Telle estoit celle mesme de Iodelle : Il me fouuient que le gouuernant vn iour entre autres sur sa Poësie (ainsi vouloit-il estre chatouillé) il luy aduint de me dire, que si vn Ronfard auoit le dessus d'un Iodelle le matin, l'apres-disnée Iodelle l'emporterait de Ronfard : & de fait il se pleut quelquesfois à le vouloir contrecarrer². »

1. *Œuvres françoises de Ioachim du Bellay*, tome II, p. 142, de notre édition.

2. Estienne Pasquier, *Les Recherches de la France*. Paris, Laurens Sonnius, 1621, in-fol., livre VII, p. 619.

Comme exemple de ces luttes littéraires, Pasquier rappelle les chansons que Jodelle a faites en réponse à celles de Ronsard, et où il a finement combattu les opinions de son illustre rival ¹.

Jodelle, comme on le voit par les passages qui précèdent, devint sur-le-champ aussi célèbre que des poètes qui lui étaient en réalité fort supérieurs, et qui, par esprit de camaraderie, et aussi à cause du prestige qui s'attache toujours aux succès remportés au théâtre, chantèrent ses louanges d'un commun accord et vantèrent à l'égal d'une création véritable l'application à l'art dramatique en particulier du système général de restauration palenne que la Pléiade avait mis en honneur.

Apprécié dignement, et même au-dessus de sa valeur, par les gens de lettres, privilège assez rare, Jodelle fut favorablement accueilli à la cour, ce qui était certes plus aisé. « Charles Cardinal de Lorraine le fit premierement cognoistre au Roy Henry : la Duchesse de Sauoye sœur de ce Roy, & le duc de Nemours, sur tous le fauoriferent grandement. » — « Charles archeuesque de Dol, de l'illustre maison d'Espinay :... a fait tousiours cas des Poësies de cet autheur, iusqu'à faire quelques-fois représenter somptueusement aucunes de ses Tragedies ². »

Les succès de 1552 lui valurent cette réputation et cette faveur, qui s'accrurent pendant de longues années, mais qui, en réalité, tirent de là leur origine.

Depuis 1552 iusqu'en 1558, notre poète, en proie à la plus incurable vanité, dévoré d'ambition et gâté par les éloges de ses contemporains, ne rencontra plus d'occasions aussi favorables de mettre ses œuvres au jour ; mais les termes mêmes dans lesquels il se plaint

1. Voyez tome II, p. 45 et 65 de notre édition.

2. Voyez ci-après, pages 6 et 8.

du sort font bien comprendre que son peu de persévérance, sa mollesse et surtout son caractère ombrageux, étaient les plus sérieux obstacles qui venaient contrarier ses desseins.

« Quand aus lettres — écrit-il en 1558 — qu'est ce que j'ay iamais voulu faire voir de moy, qu'un affaire, vne maladie, vne debauche d'amis, vn default ou vne perte d'occasion, vne entreprise nouvelle, ou ce qui est le pire de tous, vne enuie n'ait empesché d'estre veu¹? »

Les circonstances politiques créaient alors à la littérature des difficultés plus réelles, et que Jodelle est beaucoup mieux fondé à déplorer :

« L'auois — dit-il à la même époque — & des Tragedies & des Comedies, les vnes acheuées, les autres pendues au croc, dont la plus part m'auoit esté commandée par la Royne & par Madame feur du Roy, sans que les troubles du tens eussent encore permis d'en voir rien, & j'attendois touiours vne meilleure occasion que n'est ce tens tumultueus & miserable pour les faire metre sur le theatre². »

Du reste, sa vanité ne se bornait pas, comme celle de Ronsard ou de Joachim du Bellay, aux choses de sa profession. Il songeait à devenir un grand capitaine, à entreprendre de longs voyages, à remplir un rôle politique; mais on comprend que les hésitations et les défaillances qui s'opposaient au succès de ses entreprises littéraires aient redoublé lorsqu'il fut question d'exécuter des projets aventureux, mal concertés, et auxquels sa vie antérieure ne l'avait nullement préparé. Il en fait lui-même en ces termes l'aveu naïf :

« Quand aus armes ou j'ay touiours senti ma nature

1. Voyez ci-après, page 257.

2. Voyez ci-après, page 240.

affés encline; en quel camp, en quel voiage n'ay-je voulu aller, & quels aprests & quelles poursuites n'ay-je tâché de faire? Mais toujours ou quelque autre maladie ou le deffaut present du moyen qui ne peut accorder avecque la grandeur d'un bon cueur, ou le delay de iour en iour, ou quelques autres incommodités m'ont tellement retenu, qu'il semble que ces malheurs me seruaus de fers, ma ville, qui m'est malheureuse le possible, me doieue seruir d'eternelle prison. Quand aus affaires, encores que ie n'i fois ni fait ni nourri, ausquels pour le moins n'estois-je point né? Mais tant s'en faut, comme me reprochent plusieurs, que ie les fuye, qu'ils m'ont de tout tens fui, sans qu'il y ait eu rien qui m'en ait rendu incapable que le trop de malheur, ou le trop de capacité, desquels l'un m'a peu apporter les haines & les enuies, & l'autre la presumption & fiance de moy mesme, qui deplaisent merueilleusement aus grands ¹. »

Après nous avoir ainsi raconté en prose le motif de son peu de succès, Jodelle y revient en vers, presque dans les mêmes termes :

*Tu sçais que si ie veus embrasser mesmement
Les affaires, l'honneur, les guerres, les voyages,
Mon merite tout seul me sert d'empeschement ².*

Ainsi, voilà qui est bien convenu, c'est « le trop de capacité » de Jodelle, c'est son « mérite » qui lui nuit; n'oublions pas cependant ce à quoi il s'arrête le moins, sa « presumption & fiance de luy mesme ».

Il est évident d'ailleurs qu'il ne savait pas bien exactement quel était le but réel de ses vagues aspirations. 11

1. Voyez ci-après, pages 257, 258.

2. Voyez ci-après, page 280.

désirait fort combattre dans un temps où les occasions ne manquaient certes pas, et cependant nous n'apprenons rien, ni par lui, ni par ses contemporains, au sujet de ses campagnes; il souhaitait voyager, et c'est à peine si l'on peut conjecturer, d'après un passage d'un de ses sonnets, que, dans sa jeunesse, il a traversé les Alpes¹; il voulait prendre part aux affaires publiques, et il ne s'en est jamais mêlé qu'en donnant aux souverains, dans ses vers, quelques-uns de ces conseils généraux de sagesse et de prudence dont les poètes n'ont en aucun temps laissé manquer les rois.

Là ne se bornaient pas les prétentions de Jodelle; il se sentait également propre à tout, et il était parvenu à faire partager son opinion à un bon nombre de ses contemporains. Charles de la Mothe nous le donne pour « grand Architecte, tresdocte en la Peinture, & Sculpturé, trefeloquent en son parler² ». Nous allons le voir cependant se tirer fort mal d'une tentative dans laquelle ces diverses qualités lui eussent été d'un fort grand secours.

En 1558, après la prise de Calais par le duc de Guise, qui avait causé le plus vif enthousiasme, après la réunion des États généraux, qui offrirent avec empressement à Henri II tout l'argent dont il pouvait avoir besoin, ce prince « s'auisa de mander au Preuost des marchands & Eschèuins de Paris qu'il iroit foupper en leur maison de Ville le leudi gras enfuiuant³ », c'est-à-dire le 17 février.

Quatre jours seulement avant la date fixée, Jodelle fut prié de faire réciter devant le Roi quelque tragédie ou comédie; mais il refusa de le faire, « adioustant — ainsi qu'il a pris grand soin de nous le raconter — ce petit mot affés poëtiquement dit, que ceste année la

1. Voyez tome II, page 6 de notre édition.

2. Voyez ci-après, pages 7 et 8.

3. Page 238.

les rires de la Cour en voyant Orphée suivi, non de rochers, mais de clochers qu'une incroyable méprise du décorateur y avait substitués ¹. Quant à Jodelle, il exprime ainsi, avec l'emphase poétique qui lui est habituelle, la douloureuse stupéfaction dans laquelle le jetèrent de si tristes mésaventures : « Moymefme..... demeuray quasi tout tel (s'il faut qu'ainsi ie parle) que si la Minerue qui marchoit deuant moy m'eust transformé en pierre par le regard de sa Meduse ². »

Quand cette mascarade eut été achevée, « tellement quellement ³ », suivant l'expression de Jodelle, il en fit entrer une autre qui ne parlait pas et dont les personnages étaient la Vertu, la Victoire et la déesse Mnémosyne.

Jodelle aurait voulu qu'elles fussent accompagnées de trois enfants nus, représentant les Amours ou les Jeux, et que la Vertu prit dans une corbeille portée par un de ces enfants des couronnes accompagnées chacune d'un distique en l'honneur de la personne à qui elle devait être offerte; mais là encore l'exécution répondit imparfaitement au projet : les Parisiens n'envoyèrent point leurs enfants tout nus à l'hôtel de ville, ainsi que les avait demandés Jodelle; ils étaient même à peine déguisés, et il devint impossible de leur adapter des ailes et de leur mettre les trousses et carquois préparés pour eux; de toutes les couronnes, une seule était prête : celle qui avait été destinée au Roi; aucune des autres personnes n'en eut, et la duchesse de Valentinois ne se vit pas couronner par la Vertu, ainsi qu'elle devait l'être suivant le programme de la fête.

Ce « defastre ⁴ », encore exagéré par les adversaires de Jodelle, lui causa un chagrin si vif qu'à l'en croire,

1. Voyez ci-après, page 269.

2. Voyez ci-après, pages 241 et 242.

3. Voyez ci-après, page 273.

4. Voyez ci-après, page 231.

peu s'en fallut qu'il ne jetât pour jamais au feu livres, papiers et plumes; sa santé en fut altérée, et il demeura « quelques iours malade d'une fièvre tierce ¹ ». Enfin, accablé de douleur, il quitta pour un certain temps la Cour, comme il nous le raconte dans une élégie où il compare son absence à l'exil d'Ovide ².

Peu à peu cependant le poëte revint à ses occupations et à ses habitudes; si bien qu'après avoir été sur le point de ne plus écrire, il se mit en devoir de publier les inscriptions qu'il avait faites pour l'entrée du Roi, les vers de la mascarade des Argonautes et un récit apologétique de sa mésaventure; et les fit paraître en un petit *Recueil* ³ après les fêtes de Pâques, lorsque la Cour, qui avait été séjourner à Fontainebleau, fut de retour à Paris.

Bien que Jodelle nous affirme, dans cet ouvrage, qu'il se « commande la modestie plus que iamais ⁴ », il ne songe pas un instant à s'accuser des torts très-réels qu'il avait eus et qui ressortent si bien de son récit même; d'après lui, le sort est cause de tout: « l'ay — dit-il — toujours eu ce mefchant heur de faire les chofes auffi facilement & auffi bien, comme ie les fay malheureusement ⁵. »

Cet opuscule, dédié par Jodelle à *ses amis*, devenu, dit-il, beaucoup moins nombreux à cause de sa mésaventure ⁶, est extrêmement précieux pour sa biographie: il y étale très-naïvement son caractère et s'y montre, sans en avoir conscience, sous des aspects qui sont loin parfois de lui être favorables; c'est là probablement ce qui a déterminé Charles de la Mothe,

1. Voyez ci-après, page 234.
2. Voyez ci-après, page 317.
3. Voyez ci-après, page 229-281.
4. Voyez ci-après, page 267.
5. Voyez ci-après, page 235.
6. Voyez ci-après, page 231.

premier éditeur des œuvres de Jodelle, fort jaloux de sa gloire, à retrancher toute cette apologie, pour ne laisser subsister que les vers de la mascarade des Argonautes. Quant à nous, dont le point de vue est naturellement tout autre, nous avons réimprimé ce livret dans notre édition; et, quoiqu'il nous ait fourni d'abondants matériaux pour la présente notice, nous ne saurions engager trop vivement ceux qui veulent bien connaître Jodelle et l'apprécier en pleine connaissance de cause, à lire en entier ce curieux morceau; c'est là que se révèle le mieux son caractère fantasque, à la fois intraitable et flatteur, altier et courtisan; on y voit paraître à plein sa vanité, son outrecuidance, indiquées trop sobrement et ainsi déguisées sous de spécieuses couleurs dans la bienveillante biographie que lui a consacrée Charles de la Mothe : « méprisant philosophiquement toutes choses externes, ne fut cogneu, recherché, ny aimé que maugré luy ¹. » Jodelle n'était pas si sauvage : il souhaitait avec une grande bonne foi un prince qui le rétribuât grassement et qui, satisfait de recevoir en échange de ses bienfaits une immortalité assurée, consentit volontiers à supporter les conseils, les critiques, et même les reproches. Ronsard, qu'il avait fini par associer à ses plaintes continuelles sur le peu de générosité du Roi à son égard, disait en 1560 :

Vn seul bien ta vertu si iustement demande :
C'est que nostre grand Prince ignorant ta grandeur,
Ne se montre assez grand à ta Muse si grande ².

L'avènement de Charles IX lui fit espérer qu'il avait enfin trouvé ce qu'il cherchait. Sous ce règne il remplit avec une grande activité les fonctions de poète of-

1. Page 8.

2. *Les Oeuvres de P. de Ronsard*. Paris, G. Buon, 1584, in-fol., p. 250.

ficiel, célébrant les victoires¹, faisant des divertissemens pour les mariages², pleurant les morts³, chantant les naissances⁴, flattant les goûts du Roi, dans une *Ode de la chasse* extrêmement développée⁵, et cherchant à utiliser ses talents d'architecte en discourant « d'un bastiment⁶ » avec Charles IX, ou en imaginant pour Catherine de Médicis quelque belle structure⁷.

Il rédigea les inscriptions destinées à un petit monument connu sous le nom de *Croix de Gastines*, dont l'auteur des *Mémoires de l'Etat de la France sous Charles neufiesme* nous raconte ainsi l'histoire⁸ : « L'an mil cinq cens soixante neuf, pendant la plus grande fureur des troisiemes troubles, le Parlement de Paris fit pendre & estrangler Nicolas Croquet, Philippes & Richard de Gastines, marchans honorables : pour autant qu'ils estoient de la Religion. Entre autres choses contenues en leur arrest, qui fut prononcé & executé le dernier de luin audit an 1569, ce qui l'enfuit doit estre noté pour le discours fuyuant, Ladite Cour (de Parlement) a ordonné & ordonne, que la maison des cinq croix blanches appartenant audits de Gastines, assize en rue Sainct Denis, en laquelle les presches assemblees & Cenes ont esté faites, sera rompue, demolie & rasée par les charpentiers massons, & gens à ce conoissans dont la Cour conuiendra. Et cependant a ladite Cour ordonné & ordonne que le bois & ferrures de fer qui prouiendront de la demolition de ladite maison, seront vendus, & les deniers qui en prouiendront

1. Tome II, p. 129-155.

2. Tome II, p. 111-129.

3. Tome II, p. 157-160.

4. Tome II, p. 165-170.

5. Tome II, p. 297-321.

6. Tome II, p. 129.

7. Tome II, p. 160, 161, et p. 363, note 39.

8. Fol. 63, recto.

feront conuertiz & employez à faire faire vne croix de pierre de taille : au-deffous de laquelle sera mis vn tableau de cuyure, auquel sera escrit en lettres graues, les caufes pour lesquelles ladite maison a esté ainsi demolie & rafée A l'endroit d'icelle les Parisiens auoyent fait esleuer vne haute pyramide de pierre, ayant vn crucefix au sommet, doree & diapree, avec vn recit en lettre d'or sur le milieu, de ce que dessus, & des vers Latins, le tout si confusement & obliquement deduit, que plusieurs estimoyent que le composeur de ces vers & inscriptions (on dit que c'estoit Estienne Iodelle, Poëte François, homme sans religion, & qui n'eut onc autre Dieu que le ventre) s'estoit moqué des Catholiques & des Huguenots. »

D'après l'Estoile ¹, « Iodelle presenta au Roy les desseins pour la croix de Gaffine, de l'inuention dudit Est. Iodelle, qui n'eurent point d'effect; d'autant que par la paix faite l'an d'après, 1570, il fut dit que ladite croix feroit ostée. » Mais le témoignage de l'auteur des *Mémoires de l'Etat de la France* semble prouuer qu'avant l'enlèvement de la croix les inscriptions avaient été placées.

Voici la pièce française destinée à ce monument par Iodelle. Elle a été publiée par M. Tricotel, depuis l'achèvement de notre édition :

AVX PASSANTS

*Christ, l'aigneau, le Lion, par humbleffe & victoire
Viâime au lieu d'Isaac, & de Iuda la gloire,
Doux & fort, du mépris de ses Loix & du tort
Fait à ses lieux sacrez, nous doit punir plus fort*

1. *Mémoires et Journal de Pierre de l'Estoile*, collection Michaud et Poujoulat, 2^e série, tome I, édition Champollion-Figeac et Aimé Champollion, p. 23.

*Que ceux qu'ici naurez de serpens on contemple,
 Que ceux qui profanoyent les saints vaisseaux du temple,
 Que ceux que pour blaspheme vn peuple lapidoit,
 Que ceux sur qui le Ciel ses feux vengeurs dardoit,
 Car l'ire & l'effe& suit la douleur & l'exemple¹.*

L'auteur des *Mémoires de l'Etat de la France*, protestant fort zélé, maltraite d'autant plus Jodelle qu'il le regarde comme un apostat.

Après avoir poursuivi de ses invectives plusieurs poètes de la Pléiade qui avaient approuvé le massacre de la Saint-Barthélemy, il mentionne ² :

« Estienne Iodelle Parisien, aussi poète François (qui a autresfois demeuré à Geneve, faisant profession de la Religion, où il fit en vne nuit entre autres, cent vers latins, esquels il deschifroit la messe, avec des brocards conuenables ³) publia trente six sonnets contre les Ministres ⁴, ausquels il impute la cause de tous les maux. On dit que pour ces sonnets il eut bonne somme d'escus. »

L'Estoile semble lui attribuer aussi d'autres écrits,

1. *Vers inédits de Jodelle*. (*Bulletin du Bibliophile*, septembre-octobre 1870-1871, pages 424-432.) Cet article contient, outre la pièce que nous reproduisons, diverses poésies attribuées à Jodelle : 1° *L'Ombre au Passant, sur le tombeau de Jean Brinon*. 2° Une *Épigramme* et un *Sonnet* dirigés contre Théodore de Bèze. 3° Trois *Sonnets affichés en plusieurs endroits de Paris le ieu di 28^e août 1572*, à la fin desquels on lit : « Est. Iodelle, tenu pour auteur. » Nous reviendrons sur ces opuscules dans notre *Supplément général*. Quant aux vers que nous donnons, M. Tricotel les a tirés d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale (n° 10304, fonds français, p. 211), sur lequel nous les avons collationnés de nouveau.

2. Fol. 278, verso.

3. Voyez t. II, p. 339, de la présente édition, un sonnet du même genre, également attribué à Jodelle par un réformé.

4. Voyez t. II, p. 133-151, et les *Sonnets* publiés par M. Tricotel, et indiqués dans la note 1 ci-dessus.

où les mêmes opinions étaient exprimées avec encore plus de violence :

« A la Saint-Barthelemy, il fut corrompu par argent pour écrire contre le feu admiral & ceux de la religion : en quoy il se comporta en homme qui n'en auoit point, deschirant la memoire de ces poures morts de toutes fortes d'iniures & menteries ¹. Finablement, il fut employé par le feu roy Charles, comme le poëte le plus vilain & lascif de tous, à écrire l'arriere hilme que le feu Roy appelloit la Sodomie de son preuost de Nantouillet, & mourut sur ce beau fait qu'il a laissé imparfait ². » Cette dernière accusation est mal fondée. Elle ne peut se rapporter qu'à la *Riere Venus*; qu'effectivement, comme nous le dit Charles de la Mothe, « l'auteur pour sa maladie ne peut parfaire ³ ». Or il suffit de jeter les yeux sur cet ouvrage ⁴ pour se convaincre que Jodelle y flétrit avec énergie les désordres qu'on semble l'accuser d'avoir approuvés.

Un préambule de plus de deux cents vers, adressés à Charles IX et placés en tête du très-long morceau, cependant inachevé, intitulé : *Les Discours de Jules Cesar auant le passage du Rubicon* ⁵, contient pour ainsi dire l'acte par lequel le poëte se déclare attaché à la personne du Roi et les conditions mutuelles de cette convention.

Jodelle établit d'abord que si « le seruice & la suite » d'un prince doit être le but des « mieux nés », la Cour des tyrans doit être soigneusement évitée, et il vante les philosophes austères qui s'en sont écartés :

1. Tome II, p. 133-151, 339-340.

2. *Mémoires et Journal de Pierre de l'Estoile*, collection Michaud et Poujoulat, 2^e série, tome I, édition Champollion-Figeac et Aimé Champollion, p. 29.

3. Voyez ci-après, p. 6.

4. Tome II, p. 95-102.

5. T. II, p. 215-277.

*Tant que ces gens viuoyent en leur pauure sagesse
Plus contens, que ces Rois en leur pauure richesse.*

Si au contraire les princes sont vertueux, « leur vertu les vertueux attire »; mais il faut qu'ils laissent une grande liberté à ceux qui se donnent à eux, et Jodelle convient que c'est le défaut d'indépendance qui a dégoûté de la Cour son esprit absolu et entier; puis il fait tout à la fois le procès au poète servile et au prince qui abuse de cette servilité, dans un passage qui se termine ainsi :

*Tous deux tels, que fouuent au bout de leur attente,
Rien n'y a qui leur maistre; ou les autres contente,
Ny mesme eux, ou leur race, en leur fin faisans voir
Qu'vn desespoir occit ceux qui viuent d'espoir.*

Ce dernier vers prouve que la chute du sonnet d'Oronte¹, qui passe d'ordinaire pour un type de la littérature précieuse, n'eût pas été désavouée par Jodelle.

Son poète officiel idéal ne s'astreint pas à suivre la Cour, et sert son prince de loin,

*tout prest
D'estre vrayment present, quand besoin il en est,*

il veille sur la gloire du souverain, s'efforce d'éterniser sa renommée tout en lui préparant des divertissements, et surtout en ne lui ménageant pas les conseils :

*L'encourageant, s'il peut, aux choses les plus hautes,
Des plus grands anciens luy propofant les fautes,*

1. Molière, *Le Misanthrope*, acte I, scène II.

*Vertus, rufes, discours, & ce dont la grandeur
Peut renuerfer, ou croifire, ou fauuer fon grand heur,
Prenant fans fin le foin des chofes qui luy viennent,
Veillant pour empescher tous troubles qui retiennent
Son estat empeftré.*

C'est ce rôle que Jodelle aspire à jouer, mais il n'entend pas le remplir pour rien ; et, tout en affectant un entier désintéressement, il a soin de rappeler qu'il est

... pauvre, & qui pis est, defaiftreux gentilhomme.

Bien que l'abbé Lebeuf nous dise : « Le poète Jodelle, mort en 1573, avait sa maison sur cette paroisse (Saint-Germain-l'Auxerrois), rue Champfleury¹ » ce qui semblerait indiquer que lorsqu'il mourut il était propriétaire, sa situation n'en était pas alors plus heureuse, et peut-être eût-il été bien difficile de l'améliorer. Ses prodigalités, son désordre, ne permettaient pas de l'enrichir, mais du moins le Souverain ne manqua jamais de l'assister dans sa détresse.

On en trouve une preuve authentique dans les registres de l'Épargne du Roi Charles IX de l'année 1572.

« A Estienne Iudelle, sieur de Limodyn, lung des poettes dudiçt feigneur, la somme de cinq cens liures tournois.... dont Sa Maiefté luy a faicçt don, en confideration des feruices qu'il luy a cy deuant & de long-temps faitz en fondiçt estat, & mefme pour luy donner moyen de se faire penfer & guarir d'vne maladie de laquelle il est à present detenu, & supporter les frais & despens qu'il est contraint faire en ceste occasion, & ce

1. *Histoire du Diocèse de Paris*, t. 1, p. 51-52.

oultre & par dessus les autres dons & bienffaitz qu'il a cy deuant euz dudiçt sieur.... Le vingtneufiesme Jour doctobre ¹.»

Jodelle mourut neuf mois après avoir reçu du Roy cette libéralité, qui ne fut probablement pas la dernière, car, bien qu'il ait composé « en son extreme foiblesse » un sonnet destiné à Charles IX, et dont la chute était le mot d'Anaxagore à Périclès :

Qui se sert de la lampe aumoins de l'huile y met,

ces vers, récités par lui, « de voix basse & mourante », ne furent pas envoyés au Roi, « pour n'auoir eu besoin — dit Charles de la Mothe, dont le témoignage n'est pas suspect, — de ce que plus par cholere, que par necessité il sembloit requerir par iceluy ² ».

Ce passage des *Vers funèbres de Th. A. D'Aubigné, Gentil-homme Xantongois, sur la mort d'Estienne Jodelle Parisien Prince des Poètes Tragiques*³, est donc évidemment empreint d'une assez grande exagération :

*Jodelle est mort de paureté ;
La paureté a eu puissance
Sur la richesse de la France.
O dieux ! quel traict de cruauté !*

1. L'original de cette pièce, publiée dans les *Archives curieuses de l'histoire de France*.... par L. Cimber et F. Danjou, 1^{re} série, t. VII, p. 359 et 360, et dans le *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*, par Jal, se trouve aux Archives de France, KK. 133, fol. 2,55o.

2. Voyez ci-après, p. 8.

3. A Paris, par Lucas Breyer, 1574, in-4° de 6 feuillets.

Jodelle. — I.

*Le Ciel auoit mis en Jodelle
Vn esprit tout autre qu'humain ;
La France luy nia le pain,
Tant elle fut mere cruelle.*

Mais il serait difficile aujourd'hui de détruire une opinion si répandue¹ ; et, suivant toute apparence, Jodelle conservera longtemps encore une place honorable dans la liste, un peu enflée par les biographes, des poètes que la misère a fait périr.

« Il mourut l'an mil cinq cens septante trois, en juillet, aagé de quarante & vn ans », nous dit Charles de la Mothe².

Pierre de l'Estoile, qui, comme nous l'avons vu, est assez injuste à son égard, raconte ainsi ses derniers moments³ : « Le proverbe qui dit : telle vie, telle fin, fut verifié dans Estienne Jodelle, poète parisien, qui mourut ceste année, à Paris, comme il auoit vescu, [duquel la vie ayant esté sans Dieu, la fin fut aussy sans luy, c'est-à-dire tres-miserable & espouuantable, car il mourut sans donner aucun signe de reconnoître Dieu, & en sa maladie, comme il fut pressé de grandes douleurs, estant exhorté d'auoir recours à Dieu, il respondoit que c'estoit

1. L'auteur de l'*Anti-Machiavel*, chap. I de la 2^e partie, dit que Jodelle, après les débauches d'une vie tout épicurienne, mourut de faim. — Épigramme grecque de Jean Antoine de Balf, sur le genre de mort de Jodelle par rapport au nom de sa terre :

“Ὅς σφέτερον θρήψαι τὸν κύριον ἀγρός ἐρείλειν,
”Αἰ, λιμὸς δεινὸς κτείνειν ἰωδῆλιον.

Jugements des savants de Baillet, augmentés par La Monnaye (notes), t. IV, p. 431, édit. de 1722.

2. Voyez ci-après, p. 8.

3. *Mémoires et journal de Pierre de l'Estoile*. Collection Michaud et Poujoulat, 2^e série, tome I, édition Champollion-Figeac et Aimé Champollion, p. 29.

vn chaux Dieu], & qu'il n'auoit garde de le prier ni reconnoître iamais tant qu'il luy feroit tant de mal, & mouruft de ceste façon despitant & maugreant son createur avec blasphèmes & hurlemens espouuantables.»

Un autre récit, plus vraisemblable, nous montre Jodelle mourant en sceptique, mais non en athée, ni surtout en furieux, et s'écriant, comme plus tard Goëthe : « De la lumière ! », soit à cause de l'impression toute physique causée par l'approche du trépas, soit par suite de ce désir immense de science et de vérité qui n'est jamais satisfait en ce monde.

La nouvelle de sa mort, accueillie par les invectives des protestants², inspira peu de regrets à ceux qui le connaissaient. Son caractère hautain et orgueilleux fut sans doute la cause principale du peu de sympathie qu'il excita. D'Aubigné, dans les *Vers funèbres* qu'il lui adresse, cherche à tourner ses défauts à sa gloire, sans essayer de les dissimuler.

*Si on reproche la grandeur
A Iodelle, & qui fut trop graue,
Puis que l'esprit estoit si braue,
Pouuoit il auoir autre cœur?
Quelque abatu de conscience
Eust desguisé ce qu'il scauoit*

1. Du Verdier. Bibliothèque française. *L'Intermédiaire*, août et septembre 1867, colonnes 317 et 318.

2. On trouve la mention suivante, sous la date de 1574 (p. 50), dans les *Mémoires de l'Estoile* : « Vn fonnet fait sur la mort d'Estienne Iodele, poëte parisien, par les huguenos, lesquels ledit Iodel apeloit rebelles, hæretiques; qui me fust donné par vng mien ami en cest an 1574, avec vn petit memoire & apostile de la vie, religion & mort dudit Iodele, qui aduinft en iuillet 1573. » M. Tricotel a retrouvé ce sonnet, qui étoit perdu, et il l'a publié dans le *Bulletin du Bibliophile*, septembre-octobre 1870-1871, page 426.

*Mais Iodelle ne le pouuoit
Aualer d'un poltron filence.*

*Cela ne debuoit point oster
Aux doctes espritz de la France
La pitoyable fouuenance
De celuy qui debuoiert chanter :
Si peu iamais ne debuoit faire
Le moindre de tous commencer :
Mais j'ay mieux aymé m'auancer,
Pour garder quelqu'un de se taire.*

*Lors que les petiotz enfans
Crient au tombeau de leur pere,
Ceste douleur est plus amere,
Que le defespoir des plus grandz,
Bien qui ne logent dans leur cœur
Vn si grand amas de tristesse.
Peult estre que ma petiteffe
Seruira de telle couleur.*

Le poëte se dédommage en préparant dans l'autre monde à celui qu'il pleure un accueil tout différent de celui qu'il avait reçu dans celui-ci :

*Quand Iodelle arriua souflant encor sa peine
Le front plein de sueur des restes de la mort,
Quand, dis-ie, il eut atteint l'Acherontide bord
Attendant le bateau, il reprit son haleine.
Il trouua l'Acheron plus plaisant que 'a Seine
L'enfer plus que Paris.*

.....

*Tous les Rois qui auoient fauorisé les vers
Enuironnoient son front de mille rameaux vers,*

De mirthe, de Cipres, de Lierre & d'Efrable :
Heureux qui le pouuoit couronner de ses doigts,
Voyez donc comme il est honoré des grands Rois,
Il n'eust osé viuant approcher de leur table.

Les pièces de Jodelle continuèrent à être représentées, ou du moins lues en public, quelque temps après sa mort. Nous en avons une preuve dans ce titre d'un argument en vers tiré de Dion Cassius, et rédigé par Guy Le Fevre de la Boderie : *Prologue auant le recit de la Tragedie de Cleopatre, faite par feu Estienne Jodelle* ¹.

Il est suivi d'un autre prologue du même genre, destiné à une tragédie de *Penthée*, récitée, comme l'indiquent les premiers vers, le lendemain du jour où l'on entendit *Cléopâtre*, mais sans que rien nous fasse savoir dans quel lieu, à quelle époque, ni dans quelle circonstance.

Jodelle avait pris lui-même le soin de faire imprimer le *Recueil des inscriptions... ordonnées en l'hostel de ville à Paris, le leudi 17 de Feurier 1558*, recueil principalement consacré à sa justification, et analysé en détail dans la présente notice.

Quant à ses autres *œuvres*, elles restèrent à sa mort inédites et dispersées. D'Aubigné le déplore ainsi dans les *Vers funèbres* que nous avons déjà cités :

Riche est il mort, mais quoy? où est ceste richesse?
Qui en est heritier? i'ay peur qu'auèques luy
Son tresor se pourrit, ie ne voy auiourd'huy

1. *Diuerfes meflanges poetiques*, par Guy Le Fevre de la Boderie, Secretaire de monseigneur frere du Roy. — A Paris pour Robert Le Mangnier... 1582, in-16, f^o 92 recto. Nous devons ce renseignement, et beaucoup d'autres, à M. Tricotel, que nous ne remercierons jamais assez de ses précieuses communications.

*Aucun qui les possede, aucun qui les careffe.
L'un en tient vn lopin dont il baue sans cesse,
L'autre en tient vn cayer enfermé dans l'estuy,
Vn autre à qui l'argent ne seroit tant d'ennuy,
Le vent à beaux testons pour mettre sur la presse.*

*Pauures vers orphelins vostre pere eut grand tort,
Ne vous laissant au moins nourrir apres sa mort
A quelque bon tuteur, mais quand bien ie regarde
Il vouloit que son temps & le vostre fust vn ;
Pource qui ne voyoit autour de luy aucun,
Qui meritoit l'honneur d'une si chere garde.*

Ces divers ouvrages ne furent publiés que vers la fin de 1574, par Charles de la Mothe, en un gros in-4°, portant la mention de *premier volume* ¹. « Nous espérons — dit l'éditeur dans sa préface — faire mettre en lumière encore quatre ou cinq aussi gros volumes que cestuy cy ². »

Cette publication n'eut pas tout le succès qu'on en attendait, ce qui dissuada sans doute de la continuer. Pierre de l'Estoile s'exprime ainsi à ce sujet ³:

« Pour le regard de ses œuvres, P. Ronfard a dit sou-
vent qu'il eut désiré, pour la memoire de Iodelle,
qu'elles eussent esté donnees au feu au lieu d'estre mises
sur la presse, n'ayant rien de si bien fait en sa vie que
ce qu'il a voulu supprimer, estant d'un esprit prompt
& inuentif, mais paillard, yurongne & sans aucune

1. Voyez ci-après, p. 309 et 310, la note 1.

2. Voyez ci-après, p. 7.

3. *Mémoires et journal de Pierre de l'Estoile*. Collection Michaud et Poujoulat, 2^e série, tome I, édition Champollion-Figeac et Aimé Champollion, p. 29.

crainte de Dieu , auquel il ne croyoit que par benefice d'inventaire. »

Colletet, si passionné pour nos poètes du XVI^e siècle, n'est pas beaucoup plus favorable à celui-ci dans la biographie qu'il lui a consacrée :

« Je diray que de tous les Poètes de cette fameuse pleyade qui du tems de Henry second mit presque la Poésie françoise au comble de ses honneurs, Il n'y en a point de qui les œuvres me plaissent moins que celles de Jodelle, fans excepter mesmes celles de Balf & de Ponthus de Thiart ¹. »

A cette impression personnelle il joint le jugement plus sévère encore de Nicolas Bourbon, contre lequel, pour notre part, nous n'osons réclamer. Cet érudit avait demandé à Colletet les œuvres de Jodelle. « Je fus estonné, dit l'auteur des *Vies des Poètes françois*, que cet excellent homme me les renvoya des le lendemain mesme, avec vn billet qui, entre les autres choses, contenoit ce mot : *Minuit præsentia famam* ². »

1. *Manuscrit des Vies des poètes françois*, détruit par l'incendie de la Bibliothèque du Louvre.

2. *Ibidem*.







DE LA POESIE FRANÇOISE
ET DES
ŒUVRES D'ESTIENNE IODELLE,
SIEVR DV LYMODIN'.

Nos vieux Gaulois faisoient grand cas de la Poésie : & entretenoyent les Poètes, non pour la volupté, mais pour la police, & pour l'erudition, les estimans les vrais & premiers Philosophes. Ceux qu'ils appelloyent Bards, louoyent, ou blasmoient en vers Gaulois les personages illustres, vians ou trespassez (ainsi que Diodore, Strabon, & Lucain tesmoignent cela auoir duré en Gaule iusques en leur temps) & les Semnothees mettoient en vers les cantiques de leur Religion, & les Druides leurs loix. Pource l'histoire de Louhier, & de Betit (que les Romains appelloient Roys des Auvergnats) n'est remerquee par Strabon, & Athenee (qui l'ont extraite de Pofidoine) que pour le grand accueil, & pour l'honneur qu'ils faisoient au Poète, suruenant en leurs festins tant renommez. Et non seulement Diodore fait cas (pour le

mention en vne de ses Epistres. Son fils l'Empereur Loys, s'en delectoit tant, qu'il pardonna à Angers à l'euesque d'Orleans Thiedouil, vne offense irremissible, seulement pour l'auoir ouy chanter des vers Latins rymez, qu'il auoit composez, ores que ce Loys fust d'un naturel tres cruel, quelque tiltre de Debonnaire ou de Pieteux, que faulsemment Guetard, historien de son fils Charles, & son cousin germain, luy aye le premier donné : car le liuret d'Eghinard a esté corrompu par les Alemans, si du tout il n'a esté supposé. Pareillement le Roy Robert se plaioit fort en cette science, comme en toutes autres esquelles il auoit bien estudié, ainsi que ses Chroniqueurs Glaber & Odoran ont escrit. Thiebaut quatrieme Roy de Navarre, & Comte de Champaigne, estoit tresbon Poëte François : & de luy, pour vne Duchesse de Lorraine, & de Gilles Chastelain de Coucy, pour la dame du Fayet, se treuue encor vn gros volume de diuers poëmes François. Geoffroy Plantegenet Comte d'Aniou pardonna à plusieurs seigneurs Poicteuins qu'il auoit prins en la bataille de Chef-boutonne, & les deliura de prison à Tours, pour vn seul present de vers François rymez qu'ils luy enuoyerent. Philippe Auguste fit mettre en vers François & Latins, sa victoire de Bouuines, par maistre Guillaume le Breton precepteur de son fils Charles, Euesque de Noyon. Et depuis ce temps là eurent grand bruit Guy de Lorris, Iean Clopinel de Meun, Pierre d'Auuergne, Geraud, Floquet, Raimbaud, Geoffroy Rudel, Emery, Bernard, Hugues, Anseume, & plusieurs autres Poëtes de siecle en siecle, tant qu'aucun aage ne s'est passé de pourueu de Poëtes François, qui tousiours de mieux en mieux ont enrichi nostre langue de maints bons escrits. Mais depuis que la chiquanerie Italienne eut abusé les François par la curiosité de la Comtesse Mahaut, & de son Ernier, ou Garnier, les bons esprits se corrompirent, & les bonnes sciences, mesme nostre Poësie François, tomberent en abiection, n'osans les doctes plus escrire qu'en Latin : & n'estant decent à aucun (fors qu'aux farceurs du peuple) de rymer en François : Si voyoit-on

toutesfois entre les Nobles cet amour de la Poësie Française tousiours durer. Car il y auoit bien peu de seigneurs aizez qui n'eust vn Clerc, qui mettoit en ryme Française la plus part de leurs Romans, desquels on en voit encore plusieurs escrits de ce temps là en aucunes maisons de France. Certainement cet abus nuisit plus à la Poësie, que n'auoyent fait les oppreſſions des Romains, & le changement de la Religion : Et en France elle eust esté du tout abolie, si en cet aage dernier le Roy François premier, reſtaſſant les bonnes lettres, n'eust incité plusieurs eſprits excellents qui ſoudirent en la fin de ſon regne & au commencement de celui de ſon fils HENRY : leſquels reprenans ceſte ancienne vigueur Française, remirent ſus la docte Poësie en leur langue. De ceux là le premier & le plus hardy fut Pierre de Ronſard, gentilhomme Vandomois, qui ſe fit auther & chef de ceſte braue entrepriſe, contre l'ignorance & rudeſſe de ne ſçay quels Chartiers, Villons, Cretins, Ceues, Bouchets, & Marots, qui auoyent eſcrit aux regnes precedens : & a tracé le chemin aux autres qui l'ont ſuiuy. Le premier qui après Ronſard ſe fit cognoiſtre en ceſte nouvelle façon d'eſcrire, ce fut Eſtienne Iodelle, noble Pariſien : car dés l'an 1549. lon a veu de luy pluſieurs Sonnets, Odes, & Charontides : & en 1552. mit en auant, & le premier de tous les François donna en ſa langue la Tragedie, & la Comedie, en la forme ancienne. En ce temps là auſſi apparurent Baiſ, & du Bellay, tresdoctes Poëtes, & autres en grand nombre, leſquels ont de leur viuant publié leurs escrits, ce que Iodelle ne voulut oncq faire : mais après ſa mort, ſes amis plus ſoucieux de ſa memoire que luy-meſme, & pour l'honneur de la France, ont recueilly ce qu'ils ont peu de ſes œuvres égarees, & de partie d'icelles ils ont fait imprimer ce premier volume de Meſlanges, pendant que l'on preparera autres volumes de choſes mieux choiſies & ordonnees. Car expreſſément lon a meſlé en ce volume pluſieurs pieces faites par l'auther aux plus tendres ans de ſa ieuneſſe, comme la Tragedie de la *Cleopatre*, & la

trefeloquent en son parler, & de tout il discouroit avec tel iugement, comme s'il eust esté accompli de toutes cognoissances. Il estoit vaillant & adextre aux armes, dont il faisoit profession. Et si en ses mœurs particulieres^s il se fust autant aimé, comme il faisoit en tous ces exercices de son esprit, sa memoire eust esté plus celebre pendant sa vie, & il eust plus vescu pour son pais, & pour ses amis qu'il n'a fait : Mais mesprisant philosophiquement toutes choses externes, ne fut cogneu, recherché, ny aimé que maugré luy : & se fia trop en sa disposition, & en sa ieunesse. Si est-ce que les Roys Henry deuxieme, & Charles neuvieme, l'aimèrent & estimerent. Charles Cardinal de Lorraine le fit premierement cognoistre au Roy Henry : la Duchesse de Sauoye sœur de ce Roy, & le duc de Nemours, fur tous le fauoriferent grandement. Or il mourut l'an mil cinq cens septante trois, en Iuillet, aagé de quarante & vn an^s, ayant encor en son extreme foiblesse fait ce sonnet (qui est la derniere chose par luy composee) qu'il nous recita de voix basse & mourante, nous priant de l'enuoyer au Roy, ce qui ne fut pas fait, pour n'auoir eu besoin de ce que plus par cholere, que par necessité il sembloit requerir par iceluy.

*Alors qu'un Roy Pericle Athenes gouuerna,
Il aime fort le sage & docte Anaxagore,
A qui (comme un grand cœur soy mesme se deuore)
La liberalité l'indigence amena.*

*Le Sort, non la grandeur ce cœur abandonna,
Qui pressé se haussa, cherchant ce qui honore
La vie, non la vie, & repressé encore
Plustost qu'à s'abaisser, à mourir s'obstina :*

*Voulant finir par faim, voilla son chef funeste.
Pericle oyant ceci accourt, crie, & deteste
Son long oubli, qu'en tout reparer il promet :*

L'autre tout resolu luy dit (ce qu'à toy, SIR,
Delaiſſé, demi-mort, preſque ie puis bien dire)
Qui ſe fert de la lampe aumoins de l'huile y met.

Facent les meſpriſeurs de la Poéſie, & les enuieux de IODELLE, tel iugement de luy & ſes eſcrits qu'ils voudront, ſi auront ſes vers de foi aſſez de force & de valeur, pour emporter le los qu'ils meritent, & en ce ſiecle, & aux autres qui nous ſuiuent. Et quant à luy, tant que les François ſe ſouuiendront de leur vieil honneur, & merite vers les Muſes (deſquelles ils ont eſté de tout temps nourriſſiers) ils ne deuront eſtre ingrats à la memoire de ceſtuy leur nourriſſon, poſſible le plus agreable qu'elles ayent eu depuis les Bards, & qui touſiours ſes œures n'a dreſſé qu'à la gloire de France.

CHARLES DE LA MOTHE.





L'EVGENE

COMEDIE

D'ESTIENNE IODELLE,

PARISIEN⁴.

PERSONNAGES DE LA COMEDIE
D'EVGENE.

Eugene, *Abbé.*

Messire Ican, *Chappelain.*

Guillaume.

Alix.

Florimond, *Gentilhomme.*

Arnault, *Homme de Florimond.*

Pierre, *Laquais^s.*

Helene, *Sœur de l'Abbé.*

Matthieu, *Creancier.*



L'EVGENE

COMEDIE.

PROLOGVE.

*Assez assez le Poëte a peu voir
L'humble argument, le comicque deuoir,
Les vers demis, les personnages bas,
Les mœurs repris, à tous ne plaire pas :
Pource qu'aucuns de face sourcilleuse
Ne cherchent point que chose serieuse :
Aucuns aussi de fureur plus amis,
Aiment mieux voir Polydore à mort mis,
Hercule au feu, Iphigene à l'autel,
Et Troye à sac, que non pas vn ieu tel
Que celui là qu'ores on vous apporte.
Ceux là sont bons, & la memoire morte
De la fureur tant bien representee
Ne sera point : mais tant ne soit vantee
Des'vieilles mains l'écriture tant braue,
Que ce Poëte en vn poëme graue,
S'il eust voulu, n'ait peu représenter
Ce qui pourroit telles gens contenter.
Or pourautant qu'il veut à chacun plaire,
Ne dédaignant le plus bas populaire,*

ACTE I.

SCENE I.

EVGENE, ABBÉ, MESSIRE IEAN, CHAPPELAIN.

Eugene.

*La vie aux humains ordonnee
Pour estre si tost terminee
Ainsi que mesme tu as dit,
Doit elle, pour croire à credit,
Se charger de tant de trauxaux?*

Messire Iean.

*Le seul souvenir de nos maux,
Qui ia vers nous ont fait leur tour,
Ou de ceux qui viendront vn iour
L'apprehension incertaine
Empoisonne la vie humaine :
Et d'autant qu'ils la font plus griene,
Ils la font aussi bien plus brieue.
Mais qui sçait mieux en ce bas ci
Que vous, Monsieur, qu'il est ainsi?*

Eugene.

*Il ne faut donc que du passé
Il soit apres iamais pensé.
Il faut se contenter du bien
Qui nous est present, & en rien
N'estre du futur soucieux.*

Messire Iean.

O grand Dieu, qui dist onques mieux !

Eugene.

*Comment donc ne consent on point
De s'aimer soy mesme en ce point,
De se flater en son bon heur,
De s'aeugler en son malheur,
Sans donner entree au souci ?*

Messire Iean.

C'est abus, il faut faire ainfi.

Eugene.

*En tout ce beau rond spacieux,
Qui est environné des Cieux,
Nul ne garde si bien en soy
Ce bon heur comme moy en moy :
Tant que soit que le vent semeue,
Ou bien qu'il gresle, ou bien qu'il pleue,
Ou que le Ciel de son tonnerre
Face paour à la pauvre terre,
Toufiours Monsieur moy ie seray,
Et tous mes ennuis chasseray.
Car serois-ie point malheureux
D'estre à mon souhait plantureux,
Et ne tourmenter en mon bien ?
Ie ne vouÿray iamais à rien,
Sinon au plaisir, mon estude.*

Messire Iean.

Ce seroit vne ingratitude

*Enuers la fortune autrement,
Qui vous pouruoit tant richement :
Car qui est mal content de soy
Il faut qu'il soit, comme ie croy,
Mal content de fortune ensemble.*

Eugene.

*Fortune assez d'heur me rassemble
Pour me plaire en ce monde ici,
Esclauant en tout mon souci :
Sans trauail les biens à foison
Sont apportez en ma maison,
Biens, ie dy, que iamais n'acquirent
Les parens qui naistre me feirent,
Et qui ainsi donnez me sont
Qu'à mes heritiers ne reuont,
Ains pour rendre ma seule vie
En ses delices assouie,
Ce que nous pratiquons assez,
Tant qu'il semble que ramassez
Tous les plaisirs se soyent pour moy.
Les Rois sont suiets à l'esmoy
Pour le gouvernement des terres :
Les Nobles sont suiets aux guerres :
Quant a Iustice, en son endroit
Chacun est serf de faire droit.
Le marchand est serf du danger
Qu'on trouue au pais estrangier :
Le laboureur avecque peine
Presse ses bœufs parmi la plaine :
L'artisan sans fin molesté,
A peine fuit sa pauureté.
Mais la gorge des gens d'Eglise
N'est point à autre ioug submise,
Sinon qu'à mignarder soy mesmes,
N'auoir horreur de ces extrêmes
Entre lesquels sont les vertus :*

*Estre bien nourris & vestus,
 Estre curez, prieurs, chanoines,
 Abbez, sans auoir tant de moynes
 Comme on a de chiens & d'oiseaux,
 Auoir les bois, auoir les eaux
 De fleuues ou bien de fontaines,
 Auoir les prez, auoir les plaines,
 Ne recognoistre aucuns seigneurs,
 Fussent ils de tout gouuerneurs :
 Bref, rendre tout homme ialoux
 Des plaisirs nourriciers de nous.
 Mais que seruiroit t'expliquer^r
 Ce que tu vois tant pratiquer,
 N'estoit que ie me plais ainsi
 En la memoire de ceci,
 Voulant les plaisirs faire dire
 Ou d'heure en heure ie me mire?
 Au matin, quoy?*

Messire Iean.

*Le feu leger,
 De peur que le froid outrager
 Ne vienne la peau tendrelette,
 Le linge blanc, la chauffe nette,
 Le mignard pignoir d'Italie,
 La vesture à l'enui iolie,
 Les parfums, les eaux de senteurs,
 La court de tous vos seruiteurs,
 Le perdreau^r en sa saison,
 Le meilleur vin de la maison,
 Afin de mettre à val vos flumes :
 Les liures, le papier, les plumes,
 Et les breuiaries ce pendant
 Seroyent mille ans en attendant
 Auant qu'on y touchast iamais,
 De peur de se morfondre : mais
 Au lieu de ces sots exercices,*

*De la musique les délices
 Avant que monter à cheval,
 Et puis à par nous à par nous
 Voler l'oiseau, se mettre en quête
 Bien fagement de la rampe bestie :
 On bien par les papiers errant
 Sauter le lièvre aux courants,
 Pendant que moy Messire Jean
 Le sué auprès le feu d'ahan,
 De taster les moûtes viandes.
 Pour nous les rendre plus frustes :
 Vous arrinez tous affames,
 Les chaudières sont soudain lames,
 De peur de rincer nature :
 On fait aux tables commettre,
 On rit, on boit, chacun fait rage
 De babiller du tricotage.
 On est saoul, on se met en sen,
 Et puis s'on sent veur le sen
 De la chatouillarde amourette.
 Soudain en la quête on se jette,
 Tant qu'on revienne tous taris
 Par ces piffenses de Paris.*

Eugène.

*Tout beau Messire Jean, tout beau,
 Demoure là, d'un cas nouveau,
 Puis qu'à l'amour tu es veuu,
 M'est à ceste heure souvenu,
 Pour lequel appelé t'avois.*

Messire Jean.

*Quoy? comment? d'où vient telle roix?
 Avez vous receu quelque offense?*

Eugene.

*Non, non, tout beau, seulement pense
De me prester ici tes sens.
Tu sçais bien que depuis le temps
Que Henry magnanime Roy,
A mené ses gens avec soy
Iusques aux bornes d'Allemagne,
Amour qui se meist en campagne
Pour faire queste de mon cœur,
S'est rendu dessus moy vainqueur,
Me venant d'vn trait enflammer,
Pour me faire ardemment aimer
Ceste Alix, mignarde & iolie,
Bague fort bonne & bien polie,
Pour qui, ó seruiteur fidelle,
Tu me vaux vne maquerelle.*

Meffire Iean.

*O que ie me tiens en repos,
Pour voir où cherra ce propos.*

Eugene.

*Iusqu'ici tant bien m'as serui,
Que du tout en elle ie vi :
Et pour estre bon guerdonneur
Luy voulant courir son honneur,
Comme tu es bien aduerti,
Luy ay troué le bon parti
De Guillaume le bon lourdaud,
Qui est tout tel qui nous le faut,
Et les ay marié ensemble.*

Meffire Iean.

O fort bien fait.

Eugenc.

*Mais que^{es} te semble ?
J'ay feint que c'estoit ma cousine.*

Messire Iean.

*La parenté est bien voisine,
Il n'y falloit espargner rien,
Ce sont trois cens escus : & bien
Qu'est-ce pour vostre dignité,
Sinon qu'œuvre de charité.*

Eugenc.

*Mais maintenant j'ay si grand' peur,
Que Guillaume fente mon cœur
Avec les cornes de sa teste.*

Messire Iean.

*Ha ventrebieu il est trop beste,
Son front n'a point de sentiment,
Ny son cœur de bon mouvement :
Ho ho, quoy ? craignez vous en rien
En cela vn Parisien ?
Le bon Guillaume sans malice
Vous est couverture propice,
Pour seurement brider l'amour.
Si fustiez allé chacun iour
Ce pendant qu'Alix estoit fille,
Planter en son iardin la quille,
A l'enui chacun eust crié :
Mais depuis qu'on est marié,
Si cent fois le iour on s'y rend,
Le mary est tousiours garend :
On n'en murmure point ainfi.
Et puis en ceste ville ci*

*Avec leurs contenance fieres
 Meslans la morgue Italienne,
 Afin qu'un gros sourcil s'en vienne
 Les demander en mariage.
 Ha ventrebieu quel badinage !
 Non pas, dy-ie, à ces mercadins,
 Ces petits muguets citadins,
 Ces petits brouilleurs de finances,
 Qui en banquets, & ris, & danses,
 En toutes superfluitez
 Surmontent les principautez.
 Mais quant est de nos Gentilshommes
 Qui est le propos où nous sommes,
 Bien qu'on croye toutes brauades
 Rendre les courages plus fades,
 Si celui-là qui est plus braue
 Entendoit le battement graue
 D'un tabourin quasi tonnante,
 Ou bien d'un clairon estonnant,
 Il seroit mieux encouragé,
 Et plus tost en ordre rengé.*

Florimond.

*Ainsi le Ciel me soit ami,
 Si tu ne m'as mis à demi
 Par ta parole hors de moy.
 Quoy? comment? qu'est-ce que de toy
 Quand tu vas ainsi contestant?
 Vn docteur n'en diroit pas tant :
 As tu tant l'eschole suiuite?*

Arnault.

*La meilleure part de ma vie,
 Et si estois des mieux appris :
 Mais ores les meilleurs esprits
 Aiment mieux soldats deuenir*

*Du temps, & elle se complaint
Que l'amour assez ne m'attaint.*

Messire Iean.

O dueil heureux !

Eugene.

*Elle s'appaise,
Elle accourt, & plus fort me baise :
Puis s'arrestant elle se mire
Dedans mes yeux.*

Messire Iean.

O doux martyr !

Eugene.

*Et folastrant elle rempoigne
Mes leures, qui font vne trongne,
Afin que d'elle elles soyent morfes :
Et quant est des autres amorces,
Pense que peut en cela faire
Celle qui se plaist en l'affaire.*

Messire Iean.

*Qui pourroit estre homme tant froid,
Qui ne s'émeust en cest endroit ?*

Eugene.

*Mais où me suis-je promené ?
Où l'amour m'a il ia trainé ?
Or donc sçaches en cest affaire
Comment il te faut me complaire*

*Au long discours de ceste chose.
 Deux poinçs tous seuls ie te propose :*
*La peur que j'ay que ce sottard
 Decœuvre la braise qui m'ard :*
*Et la peur que j'ay qu'en ma Dame
 Ne s'allume quelque autre flamme.
 Au premier tu remediras,
 Quand ce lourdaud gouverneras,
 L'asseurant que j'ay bonne enuie
 De luy aider toute sa vie :*
*Quand tu le meneras au ieu,
 Quand l'amadoüant peu à peu,
 Tu le rendras ami de toy,
 Autant que sa femme est de moy,
 Afin qu'ayez l'entree seure.
 Quand est du second, ie t'assure
 Qu'il te faudra prendre cent yeux,
 Afin de me la garder mieux :*
*Qu'on espie, que lon regarde,
 Qu'on s'enquiere, qu'on prenne garde
 De n'estre en embusche trouué,
 Apres auoir bien esproué.
 Pour le loyer de ton office
 Ie te voüe vn bon benefice.*

Mesfire Iean.

Grand mercy, Monsieur, c'est de grace :
*Ne vous souciez que ie face,
 N'ayez de ces deux poinçs esmoy,
 Dés ores ie pren tout sur moy.*

SCENE II.

Mesfire Iean.

Ainsi, Dieu m'aime, on voit ici

*Maints aueuglez, qui sont ainſi
 Que les flots enſlez de la mer,
 Qu'on voit leuer, puis ſabyſmer
 Juſques au plus profond de l'eau.
 Ceux-ci ſe fichans au ceruceau
 Vn contentement qu'ils ſe donnent,
 Deſſus lequel ils ſe façonnent
 Le pourtrait d'une heureuſe vie,
 Voyent ſoudain ſuiure l'enuie
 Du ſort bien ſouuent irrité,
 Rabbaiſſant leur felicité.
 Songez à celui qu'auex veu,
 Ce brauc Abbé tant bien pourueu
 Moins en l'Egliſe qu'en follie :
 Songez dis-ic au mal qui le lie,
 Ains l'eſtrangle tant doucement
 D'un ſollaſtre contentement :
 Il ſe fait ſeul heureux, en tout
 Il n' imagine point de bout,
 Il ne preuoit, & ne preuient
 Au malheur qui ſouuent aduient :
 Et qui pis eſt, voir il n'a ſceu
 Qu'il eſt iournellement deceu.
 L' aueuglement eſt le moyen
 De tourner vn beaucoup en rien.
 Il eſt ſi fol, comme ie voy,
 De penſer, Alix eſt à moy,
 Et me tient ſeul ami certain :
 Alix dy-ie plus grand putain
 Qu'on puiſſe voir en aucun lieu,
 Et qui veut ſans crainte de Dieu
 Se baſtir aux cieux vne porte,
 Par l'amour qu'à tous elle porte,
 Exerçant ſans fin charité.
 Aſſez long temps elle a eſté
 A vn Florimond, homme d'armes,
 Qui parauant ſous les alarmes,
 Par qui ſon amour l'aſſeruit.*

*Long temps à Helene seruit,
Sœur de ce bel Abbé mon maistre,
Sans par son pourchas iamais estre
Receu au dernier point de grace.
Tant qu'estant vaincu de l'audace
De sa maistresse impitoyable,
Pour passer l'amour indomtable,
Et amortir sa fantaisie,
Fust par luy ceste Alix choisie,
Laquelle il entretint tousiours,
Non pas seul maistre des amours,
Iusques à ce camp d'Allemagne,
Pour lequel se mist en campagne :
Mesmes on m'a dit qu'un grand xele
Florimond auoit enuers elle.
Mais qui veut bien aimer, ne face
Aux Parisiennes la chasse :
Et puis nostre Abbé, nostre braue
Fol masqué d'un visage graue,
Ce sot, ce messer coyon pense
Auoir eu seul la iouissance,
Et l'a mise en son mariage
Afin qu'il feist vn cocuage
De mary & d'amy ensemble.
Mais ie vous prie, que vous semble
Des morgues, que ie tiens vers luy ?
S'il dit ouy, ie dis ouy :
S'il dit non, ie dis aussi non :
S'il veut exalter son renom,
Ie le poufferay par ma voix
Plus haut que tous les cieux trois fois.
Ainsi ie fais vn ameçon
Pour attraper quelque poisson
En la grand' mer des benefices,
Sont mes estats, sont mes offices,
Et qui n'en scait bien sa pratique,
Voise ailleurs ouurir sa boutique.*

SCENE III.

GVILLAVME, ALIX, MESSIRE IEAN.

Guillaume.

*Hé Dieu quelle heureuse fortune
M'eust esté plus heureuse qu'une,
Ou quelle plus douce rencontre
En toute la terre se monstre,
Que celle là qu'ores i'ay faite
De ceste femme tant parfaite,
A qui Dieu m'a joint pour ma vie ?
Hé mon Dieu que i'ay bonne enuie
De t'en rendre grace à iamais !
Ah ! ie t'en iray désormais
Souvent presenter des chandelles,
Et à la Roine des pucelles,
Qui m'a donné si chaste femme.
Sa beauté tout le monde enflamme :
Car ie voy bien souuent passer
Maints amoureux que trespasser
Elle fait en les regardant :
Mais aucun n'y va pretendant,
Accablé deffous sa vertu :
Moymesme ie suis abbatu
Bien souuent de sa chasteté.
Car alors que suis excité
De faire le droit du mefnage,
Elle me dit d'un sainct courage,
Escoute, mon mignon, contemple
Du bon Ioseph la saincte exemple,
Qui ne toucha sa saincte Dame.
Nostre chair est vile & infame :
Ces ades sont vilains & ords.
Et qui nous damne, que le corps ?*

*Alors ie me mets en priere,
Et luy tourne le cul arriere :
Car helas (bon-Dieu) tu ne veux
Que lon blesse les chastes vœus.*

Alix.

*Qui est celuy que i'oy compter,
Et tellement se contenter?
Ha mananda, c'est mon badault :
Efcouter ici me le faut,
Pour sçauoir qu'il dira de moy.*

Guillaume.

*Bon Dieu, ie suis tenu à toy !
Outre cela elle est tant douce,
Iamais ses amis ne repousse :
Elle est à chacun charitable,
Et enuers moy tant amiable
Que le monde en est estonné.
Quantesfois m'a t'elle donné,
De l'argent pour m'aller ioüer ?
Cil qui veut à Dieu se vouër
Ne sera iamais indigent.
Alix a toujours de l'argent,
Elle est saincte dès ce bas lieu :
Car c'est de la grace de Dieu,
Que cest argent luy vient ainsi.*

Alix.

*Ie suis en paradis aussi,
D'auoir vn mary tel que i'ay :
Par ainsi saincte ie seray.*

Guillaume.

Mesme quand ie me vais esbatre,

ACTE I.

SCENE I.

EVGENE, ABBÉ, MESSIRE IEAN, CHAPPELAIN.

Eugene.

*La vie aux humains ordonnee
Pour estre si tost terminee
Ainsi que mesme tu as dit,
Doit elle, pour croire à credit,
Se charger de tant de trauaux?*

Messire Iean.

*Le seul souuenir de nos maux,
Qui ia vers nous ont fait leur tour,
Ou de ceux qui viendront vn iour
L'apprehension incertaine
Empoisonne la vie humaine :
Et d'autant qu'ils la font plus grieue,
Ils la font aussi bien plus brieue.
Mais qui sçait mieux en ce bas ci
Que vous, Monsieur, qu'il est ainsi?*

Eugene.

*Il ne faut donc que du passé
Il soit apres iamais pensé.
Il faut se contenter du bien
Qui nous est present, & en rien
N'estre du futur soucieux.*

Meffire Iean.

O grand Dieu, qui dist onques mieux !

Eugene.

*Comment donc ne consent on point
De s'aimer soy mesme en ce point,
De se flater en son bon heur,
De s'aveugler en son malheur,
Sans donner entree au souci ?*

Meffire Iean.

C'est abus, il faut faire ainsi.

Eugene.

*En tout ce beau rond spacieux,
Qui est environné des Cieux,
Nul ne garde si bien en soy
Ce bon heur comme moy en moy :
Tant que soit que le vent s'emeue,
Ou bien qu'il gresle, ou bien qu'il pleuve,
Ou que le Ciel de son tonnerre
Face paour à la pauvre terre,
Toujours Monsieur moy ie seray,
Et tous mes ennuis chasseray.
Car serois-je point malheureux
D'estre à mon souhait plantureux,
Et ne tourmenter en mon bien ?
Je ne vouüray iamais à rien,
Sinon au plaisir, mon estude.*

Meffire Iean.

Ce seroit vne ingratitude

*Enuers la fortune autrement,
Qui vous pouruoit tant richement :
Car qui est mal content de soy
Il faut qu'il soit, comme ie croy,
Mal content de fortune ensemble.*

Eugene.

*Fortune assez d'heur me rassemble
Pour me plaire en ce monde ici,
Esclauant en tout mon souci :
Sans trauail les biens à foison
Sont apportez en ma maison,
Biens, ie dy, que iamais n'acquirent
Les parens qui naistre me feirent,
Et qui ainsi donnez me sont
Qu'à mes heritiers ne reuont,
Ains pour rendre ma seule vie
En ses delices assouie,
Ce que nous pratiquons assez ,
Tant qu'il semble que ramassez
Tous les plaisirs se soyent pour moy.
Les Rois sont suiets à l'esmoy
Pour le gouuernement des terres :
Les Nobles sont suiets aux guerres :
Quant a Iustice, en son endroit
Chacun est serf de faire droit.
Le marchand est serf du danger
Qu'on trouue au pais estrangier :
Le laboureur avecque peine
Presse ses bœufs parmi la plaine :
L'artisan sans fin molesté,
A peine fuit sa pauureté.
Mais la gorge des gens d'Eglise
N'est point à autre ioug submise,
Sinon qu'à mignarder soyemesmes,
N'auoir horreur de ces extrêmes
Entre lesquels sont les vertus :*

*Estre bien nourris & vestus,
 Estre curez, prieurs, chanoines,
 Abbez, sans auoir tant de moynes
 Comme on a de chiens & d'oiseaux,
 Auoir les bois, auoir les eaux
 De fleuves ou bien de fontaines,
 Auoir les prez, auoir les plaines,
 Ne reconnoistre aucuns seigneurs,
 Fussent ils de tout gouuerneurs :
 Bref, rendre tout homme ialoux
 Des plaisirs nourriciers de nous.
 Mais que seruiroit t'expliquer
 Ce que tu vois tant pratiquer,
 N'estoit que ie me plais ainsi
 En la memoire de ceci,
 Voulant les plaisirs faire dire
 Ou d'heure en heure ie me mire ?
 Au matin, quoy ?*

Messire Iean.

*Le feu leger,
 De peur que le froid outrager
 Ne vienne la peau tendrelette,
 Le linge blanc, la chauffe nette,
 Le mignard pignoir d'Italie,
 La vesture à l'enui iolie,
 Les parfums, les eaux de senteurs,
 La court de tous vos seruiteurs,
 Le perdreau ^à en sa saison,
 Le meilleur vin de la maison,
 Afin de mettre à val vos flumes :
 Les liures, le papier, les plumes,
 Et les breuiaries ce pendant
 Seroyent mille ans en attendant
 Auant qu'on y touchast iamais,
 De peur de se morfondre : mais
 Au lieu de ces fots exercices,*

*De la musique les delices
 Auant que monter à cheual,
 Et puis & par mont & par val
 Voler Poiseau, se mettre en queste
 Bien souuent de la rousse beste :
 Ou bien par les plaines errant
 Suiure le lieure bien courant,
 Pendant que moy Messire Iean
 Le sué aupres le feu d'ahan,
 De taster les molles viandes,
 Pour vous les rendre plus friandes :
 Vous arriuez tous affamez,
 Les chaudes font soudain humez,
 De peur de vicier nature :
 On fait aux tables couuerture,
 On rit, on boit, chacun fait rage
 De babiller du tricotage.
 On est saoul, on se met en ieu,
 Et puis s'on sent venir le feu
 De la chatouillarde amourette,
 Soudain en la queste on se iette,
 Tant qu'on reuienne tous taris
 Par ces pisseuses de Paris.*

Eugene.

*Tout beau Messire Iean, tout beau,
 Demoure là, d'un cas nouueau,
 Puis qu'à l'amour tu es venu,
 M'est à ceste heure souuenu,
 Pour lequel appelé t'auois.*

Messire Iean.

*Quoy? comment? d'où vient telle voix?
 Auez vous receu quelque offense?*

Eugene.

*Non, non, tout beau, seulement pense
De me prester ici tes sens.
Tu sçais bien que depuis le temps
Que Henry magnanime Roy,
A mené ses gens avec soy
Iusques aux bornes d'Allemagne,
Amour qui se meist en campagne
Pour faire queste de mon cœur,
S'est rendu dessus moy vainqueur,
Me venant d'vn trait enflammer,
Pour me faire ardemment aimer
Ceste Alix, mignarde & iolie,
Bague fort bonne & bien polie,
Pour qui, ó seruiteur fidelle,
Tu me vaux vne maquerelle.*

Messire Iean.

*O que ie me tiens en repos,
Pour voir où cherra ce propos.*

Eugene.

*Iusqu'ici tant bien m'as serui,
Que du tout en elle ie vi :
Et pour estre bon guerdonneur
Luy voulant courir son honneur,
Comme tu es bien aduerti,
Luy ay trouué le bon parti
De Guillaume le bon lourdaud,
Qui est tout tel qui nous le faut,
Et les ay mariez ensemble.*

Messire Iean.

O fort bien fait.

*Du temps, & elle se complaint
Que l'amour assez ne m'attaint.*

Messire Jean.

O duel heureux !

Eugène.

*Elle s'apaise,
Elle accourt, & plus fort me baise :
Puis s'arrestant elle se mire
Dedans mes yeux.*

Messire Jean.

O doux martyre !

Eugène.

*Et folastrant elle rempoigne
Mes leures, qui font vne trongne,
Afin que d'elle elles foyent morses :
Et quant est des autres amorces,
Pense que peut en cela faire
Celle qui se plaist en l'affaire.*

Messire Jean.

*Qui pourroit estre homme tant froid,
Qui ne s'émeust en cest endroit ?*

Eugène.

*Mais où me suis-ie promené ?
Où l'amour m'a il ia trainé ?
Or donc sçaches en cest affaire
Comment il te faut me complaire*

*Au long discours de ceste chose.
 Deux poinçs tous seuls ie te propose :*
*La peur que i'ay que ce sottard
 Decœuure la braise qui m'ard :*
*Et la peur que i'ay qu'en ma Dame
 Ne s'allume quelque autre flamme.
 Au premier tu remediras,
 Quand ce lourdaut gouverneras,
 L'asseurant que i'ay bonne enuie
 De luy aider toute sa vie :*
*Quand tu le meneras au ieu,
 Quand l'amadoüant peu à peu,
 Tu le rendras ami de toy,
 Autant que sa femme est de moy,
 Afin qu'ayez l'entree seure.
 Quand est du second, ie t'assure
 Qu'il te faudra prendre cent yeux,
 Afin de me la garder mieux :*
*Qu'on espie, que lon regarde,
 Qu'on s'enquiere, qu'on prenne garde
 De n'estre en embusche trouué,
 Apres auoir bien esproué.
 Pour le loyer de ton office
 Ie te voüe vn bon benefice.*

Meffire Iean.

Grand mercy, Monsieur, c'est de grace :
*Ne vous souciez que ie face,
 N'ayez de ces deux poinçs esmoy,
 Dés ores ie pren tout sur moy.*

SCENE II.

Meffire Iean.

Ainsi, Dieu m'aime, on voit ici

*Qui a il de nouveau ? voila
 Nostre malheureux maistre Eugene
 Qui sort avec sa sœur Helene.
 Je pense que si les hauts cieux
 S'appaisoyent des larmes des yeux,
 Qu'Helene plus en iettera
 Qu'il n'en faut, quand ell' le sçaura.*

Eugene.

*Mon cœur s'est pris à tressaillir,
 Je sens quasi ma voix faillir,
 Ma face est ia toute blefmie,
 Helene, sœur & bonne amie,
 Quand i'ay regardé contre val,
 Voici l'ambassadeur du mal,
 Voici mon Chappelain qui vient :
 A veoir la face qu'il nous tient
 Le malheur iure contre nous.*

Helene.

*Las mon frere que ferez vous ?
 Mais las que feray-ie ô flouette ?
 Que deuiendray-ie moy pauurette ?
 Resteray-ie en ce monde ici,
 Voyant mon frere en tel souci ?
 Mon esprit fuira comme vent :
 Mais ie vais courir au deuant,
 Je veux l'infortune sçavoir.
 Messire Jean, ie puis bien voir
 Que quelque chose est suruenüë.*

Messire Jean.

*Les Dieux ont promesse tenuë :
 Apres l'heur on sent le malheur,
 Apres la ioye la douleur,
 Et la pluye apres le beau temps.*

Helene.

*O Dieu retien en moy mes sens,
Ou ie cherray en pasmoison.*

Eugene.

*Que la douleur est grand' prison,
Ie me sens presque aussi faillir.*

Messire Iean.

*Et vous souliez si bien faillir
En vostre aise contre les cieus,
Et distez qu'estre soucieus
En rien ne conuenoit à vous.*

Eugene.

*O Iupiter que sommes nous !
Pouuons nous rien de nous promettre ?*

Messire Iean.

*Et vous souliez sous le pied mettre
Toute inconstance & changement,
Vous vantant qu'eternellement
Non autre que vous vous seriez,
Et tous les ennuis chasseriez ?
Mais il vaut mieux vn repentir,
Bien qu'il soit tard, que d'amortir
La cognoissance que Dieu donne
Par le malheur de la personne.*

Eugene.

*Mais encores laissons nos pleurs,
Retenons vn peu nos douleurs,*

*Ne donnons point tant à la bouche
Que les oreilles on ne touche.
Qui a-il, dy ?*

Meffire Jean :

*Tantost i'estois
Chez Alix où ie banquetois
Avec Guillaume, pour vous plaire,
Comme me commandiez de faire,
Quand à vn instant est entré
Vn foldat fort bien accoustré
D'equippage requis en guerre,
Qui vouloit mettre tout par terre,
Blasphemant tous les cieux, marry
D'ouir nommer ce mot marry.*

Helene.

Elle qu'at elle respondu ?

Meffire Jean.

*Toute tremblante elle a rendu
Ces responces, Et bien Arnault
La plus saincte plus fouuent fault :
Mais on appaise de Dieu l'ire
Quand du deffaut on se retire :
L'Abbé mon coufin me voyant
En paillardise foruoyant¹⁵,
M'a mise avec cet homme ci,
Avec lequel ie vis ainfi
Que doibt faire femme de bien.
Pute (dit-il) ie n'en croy rien,
Il n'y a point de coufinage,
Il t'a mis en ce mariage
Pour seurement couvrir son vice :
Mais nous donnerons tel suplice*

*A toy, à ton Abbé Eugene,
Et à sa pute sœur Helene,
Qui se vange ainsi de mon maistre,
Que la memoire pourra estre
Iusqu'à la bouche des neveux.
Il faisoit dressez les cheueux
A moy & à Guillaume aussi.*

Helene.

Et Guillaume quoy ?

Messire Iean.

*Tout tranfi,
Estonné de ce cas nouveau
Ne sonnoit mot non plus qu'un veau :
Et l'autre branlant sa main dextre,
Enragé va querir son maistre.
Et puis vostre Alix de crier,
Et Guillaume de supplier :
Alix detranche ses cheueux,
Et Guillaume fait de beaux vœux
A tous les saints de paradis.
Je suis seur que les estourdis
Vous donneront apres l'affaut.*

Helene.

Las mon frere, le cœur me faut !

Eugene.

*Las ie ne puis rien dire aussi !
Pensons un peu à tout ceci.*

Helene.

Mais que penser ?

Messire Iean.

*Il ne faut pas,
Mesme prochain de son trespas,
Abandonner du tout l'espoir.*

Helene.

Mais quel espoir ?

Messire Iean.

*On peut bien voir
Que vostre cœur n'est point viril.*

Helene.

Quel cœur aurois-je ?

Messire Iean.

*Quel ? faut il
Tant obeir à la douleur,
Qu'on se laisse vaincre au malheur ?
Pensons : peut estre que les Dieux
Nous conseilleront.*

Eugene.

*Il vaut mieux,
Puis qu'ainsi le mal nous affole,
Qui blesse & l'ame & la parole,
Dedans la maison nous retraire
Pour mieux esplucher cest affaire.*

SCENE III.

ALIX, FLORIMOND, GVILLAVME, ARNAVLT,
PIERRE.

Alix.

A Paide.

Florimond.

Je suis au secours.

Guillaume.

*Tout beau, bellement ie m'encours,
Pen arracherois bien autant.*

Florimond.

*Je perisse, tu seras tant
Et tant & tant de moy battue.
Qui me tient que ie ne te tue,
Pute, m'as tu fait tel outrage?
Me fais tu forcener de rage?*

Alix.

Helas Monsieur, pour Dieu merci!

Florimond.

*Tu n'es pas quitte pour ceci,
Toujours je renouellera
La playe, & en moy saignera:
Mais laissons ici la vilaine,
Arnault ceste maison est pleine
De mes biens, qu'il faut emporter.*

Alix.

Monsieur voulez-vous tout oster ?

Arnault.

*Il auroit mesme bonne enuie
De t'oster ta meschante vie,
S'il y pouuoit auoir honneur.*

Florimond.

Sus en haut.

Arnault.

Sus donc, Monfeigneur.

Florimond.

Laquais, trouue des crocheteurs.

Pierre.

*P'y vois Monsieur, & quant à eux
Ils voleront bien tost ici,
N'ont ils pas des ailes aussi ?*

Alix.

*O que ie suis au monde nee
Pour estre au malheur destinee !
Quel malheur auroit bien enuie
Sur le grand malheur de ma vie ?
Aa faulse maratre nature,
Pourquoy m'ouurois tu ta closture ?
Pourquoy vn cercueil eternal
Ne fis-ie au ventre maternel ?
Mais, las ! il faut que chacun pense
Que tousiours telle recompense*

*Suit chacun des forfaits, qui traine
 Pour s'acquerra sa propre peine.
 Sus donc Esprit, fois soucieux :
 Sus donc, fus donc pleurez mes yeux,
 Ostez le pouuoir à la bouche
 De dire le mal qui me touche.*

ACTE IIII.

SCENE I.

Guillaume.

*S'il y a eu perfonne aucune
 Plus enuïé de la fortune
 Et du bon heur, que ie suis ores,
 Le veux estre plus mal encores.
 Helas, qui eust ceci pensé!
 Je ne le croy pas : offensé
 M'ont en cela ces gens de guerre,
 Et pendant deçà delà i'erre,
 Que lon bat ma pauure Innocente.
 Suis-ie tant sot que ie ne sente
 Quand ie suis tousiours avec elle
 Si elle m'est tant infidelle?
 Mais quoy? elle a ia confessé
 Que Dieu elle auoit offensé
 Avec Monsieur le gentilhomme :
 C'estoit de grand' peur, ainsi comme
 Ceux-là que lon gefne au palais,
 Confessent des forfaits non faits.
 Je ne sçay, ie n'en sçay que dire,
 Sinon que rendre mon mal pire,
 D'autant plus que i'y penseray :
 Par deuant l'Abbé passeray,*

*Qui fera, peut estre, à sa porte,
A celle fin qu'il me conforte,
Encore qu'il soit aujourdhuy
La cause de tout mon ennuy.*

SCENE II.

MATTHIEV, CREANCIER, EVGENE, GVILLAVME,
HELENE, MESSIRE IEAN.

Matthieu.

*On m'a maintenant rapporté
Qu'on auoit à Guillaume osté
Tous les meubles de sa maison :
Depuis que l'on prend la toison
Il conuient au mouton se prendre.
Mais où est il? il luy faut rendre
Auiourd'huy ce que j'ay presté
S'il ne vouloit estre arresté
Dedans l'enfer du Chafellet¹⁰.
Est-il rien au monde si laid
Que de frauder ses créditeurs?
Je suis troublé, ces transporteurs
Ore m'ont rendu estonné.
Auroit il bien tout façonné
Craignant vne execution :
Auroit-il fait vendition?
Où le trouueray-je à ceste heure,
Puis qu'il n'est pas où il demeure?
Chez son Abbé, comme ie croy.
J'y vois, i'y vois.*

Eugene.

Mais respons moy,

*Ont ils dit qu'ils viendront chez nous
Incontinent?*

Guillaume.

*Deffendez-vous :
Car ie suis seur qu'ils le feront,
Et s'ils peuuent outrageront.*

Eugene.

Las que diray-ie !

Helene.

Et que feray-ie !

Meffire lean.

*Le malheur prend bien tost son siege
Dedans ceux qui n'y pensent point.*

Guillaume.

*Ils me mettront en piteux poinç,
Si lors m'y rencontrent aussi.*

Eugene.

Les Sergens font ils près d'ici?

Helene.

Quoy Sergens? laissons ce moyen.

Matthieu.

*A la bonne heure ie voy bien
Mon Guillaume deuant la porte*

*De son Abbé, qui le conforte,
Peut estre, des biens emportez.
Je m'approche.*

Guillaume.

*De tous costez
Le malheur est mon deuancier :
Helas ! voici mon creancier.*

Helene.

*Hé ! qu'il vient à heure opportune
Pour soulager vostre fortune.*

Matthieu.

Et bien Guillaume de l'argent ?

Helene.

*Poursuiuez-vous vn indigent,
Estes vous forclus d'amitié ?*

Matthieu.

*La raison chasse la pitié.
Il faut payer.*

Helene.

*Et s'il n'a rien
Dequoy payer ?*

Matthieu.

*Il payra bien :
Le corps est de l'argent le pleige.*

Helene.

Mais fil n'a rien?

Guillaume.

Comme aussi n'ay-ic.

Helene.

Son cercueil est-ce la prison?

Eugene.

*Bien bien, entrons en la maison,
On pourra faire quelque chose :
Ou bien si rien ne se compose
Soyons tous en tout malheureux.*

Matthieu.

*Je ne suis pas tant rigoureux
Que ie n'entre bien avec luy,
Pour l'attendre tout aujourdhy.*

SCENE III.

FLORIMOND, ARNAVLT.

Florimond.

*O Ciel gouverneur, quel edict
Dresses tu au pauvre interdit
De sa lieffe coutumiere !
Ou quelle ordonnance meurdriere,*

*Quelle bourelle destinee
 A ce iour pour moy ramenee !
 Le haut Soleil, qui pour couronne
 Son chef de mille feux couronne,
 M'apportoit-il ia cest edict,
 Lors que laissant le iaune liç
 A par la grand' lice ordonnee
 Commencé sa seiche trainee ?
 Mais quoy ? la fureur me transporte,
 Mes ennuis m'ouurent vne porte
 Incogneuë à tous mes esprits :
 Tant que ie suis du dueil epris.
 Ie suis mort, ie peri, c'est fait,
 Ma vie avec tout son effet
 Dependoit de ceste amour mienne :
 Et faut-il ore que ie vienne
 Perdre ce qui me faisoit viure ?
 Puis apres si ie veux pourfuiure
 Et vanger telle cruauté,
 La iustice est d'autre costé,
 Qui ia, ce me semble, me chasse,
 Et mes biens & mon chef menasse.
 Si i'assopi ceste vengeance,
 Ie viendray sentir telle outrance
 Que despit me fera creuer.*

Arnault.

*Ne vous vueillez ainsi greuer,
 Tous ces maux¹¹ auront guarifon.
 Premier quant est de la poison,
 Qui tellement vous a deceu,
 Que, comme dites, n'auex sceu
 En ce monde viure sans elle,
 La contrepoison infidelle
 A ceste poison hors pouffee :
 Quant à la iustice offensee,
 Qui contre vous se leueroit,*

*Quand le faux tour on vengeroit :
De cela n'ayez peur aucune.
Je me hasarde à la fortune.
Tout seul demain ie m'en iray,
Et nostre Abbé ie meurdriray.
Si ie fuy ignorez le cas :
Si ie suis pris, dites que pas
N'estiez de ce fait consentant.
P'aime mieux seul mourir que tant
En vous voyant souffrir, souffrir.*

Florimond.

Vrayment c'est brauement souffrir.

Arnault.

*Ainsi l'ire n'affopirez,
Et de despit ne creuerez.*

Florimond.

*Baste baste, laissons ceci,
Le mal toufours croist du souci,
Face la iustice du pire,
Il me faut dégorgier mon ire,
Il faut que ce braue mastin
Poccie demain au matin,
Me faisant au mal qui me mine
Par son sang vne medecine.*

SCENE IIII.

EVGENE, MESSIRE IEAN.

Eugene.

*Est-il possible que ma bouche
 Pour me complaindre se deboûche ?
 Est-il possible que ma langue
 Tire du cœur vne harangue,
 Pour deuant le ciel mettre en veuë
 Le mal de l'ame despourueë ?
 Non non, la douleur qui m'atteint
 Toutes mes puissances esteint,
 Et l'air ne veut point s'entonner,
 De crainte de s'empoisonner
 Du dueil en ma poitrine enclos.*

Messire Iean.

O vray Dieu quels horribles mots !

Eugene.

*Pource qu'il semble que malheur
 Ait remis toute la douleur
 De chacun des autres sur moy :
 Le porte de ma sœur l'esmoy,
 Tant pour sa petite portee,
 Que pource que desconfortee
 Elle est à tort : car ce monsieur
 La nomme cause du malheur.
 De Guillaume non seulement
 Il me faut porter le tourment,
 Mais à ce que ie voy sa debte.
 Et combien qu'Alix soit subiete*

*A tromper ainsi ses amis,
 Mon cœur n'est pas hors d'elle mis :
 Je foustien encor ces trauxaux,
 Et puis ie porte tous mes maux,
 Dont l'un est tel que le guarir
 N'en sera que le seul mourir :
 Je cognois trop bien Florimond.*

Meffire Iean.

*Premierement estonné m'ont
 Avec leurs mots, comme estocades¹⁶,
 Caps de dious, ou estaphilades,
 Ou autres brauades de guerre :
 Sont de ceux, dont l'un vend sa terre,
 L'autre vn moulin à vent cheuauche,
 Et l'autre tous ses bois esbauche
 Pour faire vne lance guerriere :
 L'autre porte en sa gibbeciere
 Tous ses prez, de peur qu'au besoing
 Son cheual n'ait faute de foin :
 L'autre ses bleds en verd emporte
 Craignant la faim, ô quelle sorte
 Pour brauer le reste de l'an !
 Vous faschez vous des mots de camp ?
 Il faudra pourtant esprouer
 Tous les moyens pour paix trouuer.*

Eugene.

*Il le faudra c'est chose seure,
 Ou bien de là mort ie m'asseure,
 Je le sçay bien.*

Meffire Iean.

Pouruoyez y.

Eugene.

*Mais laisse moy tout seul ici
Pour quelque peu, i'y resueray,
Retourne apres.*

Meffire Iean.

Ie le feray.

ACTE V.

SCENE I.

MESSIRE - IEAN, EVGENE.

Meffire Iean.

*Defia trop ici ie seiourne,
Vers Monsieur ores ie retourne,
Qu'à son vueil i'ay tantost laissé
A demi, ce semble, insensé,
En si triste & malheureux soing :
Il ne le faut laisser de loing,
De peur que dueil se tourne en rage.*

Eugene.

*O fortune à double visage,
Prospere à ce que i'ay pensé !*

Meffire Iean.

*Auez-vous en vous compassé
Moyen de ces maux amortir ?*

Eugene.

Fort bien, fort bien, si consentir

*A son presque mourant Eugene
Ne refuse ma sœur Helene.*

Messire Iean.

*D'elle ie m'affeure si fort
Que iusqu'à l'autel de sa mort
S'estend l'amitié fraternelle.*

Eugene.

*Tout cest accord ne gift qu'en elle,
S'ell le fait, tant qu'elle viura
Sa vie à elle se deura,
Et si ie luy deuray ma vie.*

Messire Iean.

*Desia ie brusle tout d'enuie
De sçauoir ce que voulez dire.*

Eugene.

*Il faut secrettement conduire
Ceste chose, à fin que l'honneur
Offensé, n'offense mon heur :
Et n'estoit que bien ie m'affeure
Que ton oreille sera seure,
Ie ne decelerois la chose
Que d'executer ie propose.*

Messire Iean.

*Vne chose à moy recitee
C'est comme vne pierre ietee
Au plus creux de la mer plus creuse.*

Eugene.

*O que ma pensée est heureuse,
Si ma sœur esbranler ie puis !*

Messire Jean.

En cela son pleige ie suis.

Eugene.

*C'est que comme tu sçais assez,
Deux ans se sont desja passez,
Depuis que Florimond quitta
L'amour qui tant le tourmenta,
A l'obiet de ma sœur Helene,
Et le quitta à si grand' peine,
Qu'il eust voulu que sa santé
Eust en la seule mort esté.
Mais il auoit esté confus
D'un & d'un renfort de refus :
Puis l'amour qui tant le pressa,
A l'égarade se passa,
Las, comme en mon damp j'ay bien sçeu,
Avec Alix qui l'a deceu.
Mais ore si on luy parloit
De ma sœur, dont tant il brusloit,
Je suis seur que non seulement
Enseueliroit ce tourment,
Mais qu'il rendroit toute sa vie
A mon commander asseruie.
Parquoy ie veux prier ma sœur,
Que sans offense de l'honneur,
Elle le reçoie en sa grace,
Et iouissant elle le face.
Son honneur ne sera foulé
Quand l'affaire sera celé
Entre quatre ou cinq seulement,*

*Et quand son honneur mesmement
Pourroit recevoir quelque tache,
Ne faut il pas qu'elle m'arrache
De ce naufrage auquel ie suis,
Et qu'elle mesme ses ennuis
Elle tourne en double plaisir ?*

Messire Iean.

*Sçauroit elle mieux choisir ?
O que chacun eust ce bon heur,
De faire tousiours son honneur
Vn bouclier pour sauuer sa vie.*

Eugene.

*Elle fera bien esbahie,
Quand de ce la viendray prier.*

Messire Iean.

*Point, laissez la moy manier.
Mais quant au creancier, comment ?*

Eugene.

*Ce m'estoit tourment sur tourment :
Mais cestuy est bien plus facile.
Si n'ay-ie pourtant croix ny pile.*

Messire Iean.

*Quoy donc ? il ne faut delayer,
C'est cas raclé, il faut payer,
Ou que Guillaume entre en prison.*

Eugene.

*Vne Cure en fera raison,
On trouuera bien acheptant.*

Messire Iean.

*Que trop, que trop, il en est tant,
Par ci par là dans ceste ville,
Qu'il faudroit mille fouëts & mille
Pour chasser les marchans du temple.*

Eugene.

Le marché de Romme est bien ample.

Messire Iean.

*Mesmes il pourroit estre ainsi,
Que si ce bon Creancier ci
Auoit enfans, il la voudroit,
Mieux qu'une terre elle vaudroit :
Et ne luy cousteroit si cher.*

Eugene.

*Or sus donc, il faut depeſcher
Le premier point : ie vais deuant.*

Messire Iean.

Allez donc, ie vous vais suiuant.

SCENE II.

GVILLAVME, MATTHIEV, HELENE, EVGENE,
MESSIRE IEAN.

Guillaume.

*Encores que les maux soufferts,
Et ceux qui sont encore offerts*

*Me foyent griefts, Sire mon ami,
 Si est-ce que presque à demi
 Je suis en ce lieu soulagé.
 Aa que ie suis bien allegé
 D'estre sous la tutelle & garde
 D'vn homme tant sain& qui me garde.
 Sire, vous ne pourriez pas croire
 De quel amour il m'aime, voire
 Iusques à prendre tant d'esmoy
 De venir mefme au soir chez moy
 Pour veoir si ie me porte bien :
 Il ne souffriroit pas en rien
 Qu'on nous feist ou tort ou diffame :
 Il aime si tres tant ma femme,
 Que plus en plus la prend sous foy.*

Matthieu.

*Sus donc, courage, esueille toy
 Mon bon ami, & ne te fasche,
 Je te ferois quelque relasche,
 S'il estoit en moy, volontiers :
 Mais i'ay affaire de deniers.*

Guillaume.

Payer faut, ou tenir prison.

Matthieu :

*C'est bien entendu la raison :
 J'aime ces gens qui quand ils doibuent,
 Volontiers le quitte reçoient.*

Helene.

*Vos raisons ont tant de pouuoir
 Sur ce mien debile sçavoir,*

Que répondre ie ne sçaurois :
 Et quand encore ie pourrois,
 Que gaigne t'on de contester
 Quand on s'y voit necessiter ?
 L'amour, Frere, que ie vous porte,
 A ma honte ferme la porte,
 Voulant contregarder ce iour
 Nos deux vies par fol amour :
 Et quand malheur m'en aduendra,
 Et que tout le monde entendra
 Que par deux hommes, voire deux,
 Que chacun estime de ceux
 Qui sont defia saincts en la terre,
 Contre ma renommee i'erre,
 On me tiendra pour excusée,
 Comme ayant esté abusée,
 Ainsi que femme y est subiette :
 Et puis lon dira, la pauurette
 N'osoit pas son frere esconduire.

Eugene.

Vostre honneur n'en fera point pire.
 Ceci reuelé ne sera :
 Et au pis quand on le sçaura,
 Laissez le vulgaire estimer.
 Est-ce deshonneur que d'aimer ?

Helene.

Non, comme i'estime, en tel lieu :
 Mesmement ainsi m'aide Dieu,
 Si Florimond ne m'eust laissée,
 Et qu'il n'eust Alix pourchassée,
 La course du temps eust gaigné
 Sur ce mien courage indigné,
 Et tout ce trouble eust esté hors.

Messire Iean.

*Il vaut mieux maintenant qu'alors :
Car apres vne longue attente
Vne amour en est plus contente :
Et, peut estre, il aura courage
De faire apres le mariage :
Ce vous est vn parti heureux.*

Eugene.

*Puis qu'il en est tant amoureux,
Quand nous serons amis ensemble,
Pen seray moyen, ce me semble.*

Helene.

*Mais dequoy seruent tant de coups
Pour gagner ce qui est à vous ?
Faut-il que gayement ie die,
Ie suis en mesme maladie :
Il n'y a rien qui plus me plaise,
Ore ie me sens à mon aise.*

Eugene.

*O amour que tu m'as aidé !
Aueugle tu m'as bien guidé,
D'aise extreme mon cœur tressaut.*

Messire Iean.

*Par bieu i'en vois faire ce sault.
Que reste plus ?*

Eugene.

*Rien qu'à ceste heure
Te transporter en la demeure*

*De Florimond, & l'advertir
 De cet amour se divertir,
 Qu'il laisse enuers nous toute haine,
 Qu'il laisse Alix, & qu'on rameine
 Chez elle ce qu'on luy a pris,
 Et que s'il a gagné le pris
 Sus vne amante damoyfelle,
 Qu'au moins son auenture il cele.
 Apres chez Alix t'en iras,
 Et la foiblette advertiras,
 Que sommes ensemble reoints,
 Sans luy declarer par quels poidz.
 Car quand femme a l'oreille pleine,
 Sa langue le retient à peine.*

Helene.

Voy, voy.

Eugene.

*Tu n'oubliiras aussi
 Qu'elle vienne souper ici,
 P'y feray pourueoir à cest' heure.*

Messire Iean.

*Ie feray bien courte demeure.
 Ie vous pry' notez la maniere.
 Mais ne voila pas vn bon frere!
 O Dieu qu'on se frotera bien!
 Si est-ce que ie me retien
 Quelque lopin à ceste feste.
 Il faudra que ie mette en teste
 A mon Abbé, de me ranger
 A quelque offelet pour ronger.*

SCENE III.

EVGENE, MATTHIEU, GVILLAVME.

Eugene.

*Si les prisonniers des enfers
Auoyent tous debriſé leurs fers,
Si Sifyphe eſtoit deſchargé,
Ou ſi Tantale auoit mangé
Ce qu'en vain pourſuit ſon deſir,
Ils n'auoyent point tant de plaifir
Qu'a maintenant Monsieur Eugene.
Ha voila, voila, bonne Helene,
La fraternité ſe reſſemble.
Si faut-il que ſ'assemble
Guillaume & ſon Anglois Matthieu,
Pour les accorder en ce lieu.
Guillaume & vous, Sire, venez,
Vous eſtes vous point demenez
D'auoir eſté tous ſeuls autant ?*

Matthieu.

Nenny.

Eugene.

*Vous voulez du content,
Je l'entens bien.*

Matthieu.

C'eſt la raiſon.

Eugene.

*Auez-vous en voſtre maiſon
Grand nombre de fils ?*

Matthieu.

Trois.

Eugene.

Le prise
Ce nombre qui est sainct : l'Eglise
En aura elle quelqu'un d'eux ?

Matthieu.

J'en feray de l'Eglise deux :
Car ie veux tendre aux benefices.

Eugene.

Toutes choses me sont propices.
Or ça, si j'auois d'auenture
Quelque belle petite cure
Valant six vingts liures de rente ?

Matthieu.

Dites le mot, mettez en vente,
Je mettray dessus mon denier.

Guillaume.

Comment, Monsieur, il est banquier,
Il en fait tous les iours traffique.

Eugene.

Il en entend mieux la pratique.
Que me voulez vous donner or ?

Matthieu.

Deux beaux petits cent escus d'or,
Sus lesquels ie me payeray.

Eugene.

*Allez les querir, ie feray
Tandis au soupper donner ordre.
Mon ami Guillaume il faut mordre,
Et mon argent estoit failli.
Or ça, tu estois assailli
Ce iour de tous costez sans moy,
Ie t'ay mis hors de tout esmoy :
Tes meubles rendus te seront,
Tes crediteurs se payeront,
Ta femme fera paix aussi
A Florimond.*

Guillaume.

*Hé, grand merci,
Monsieur, ie suis du tout à vous.*

Eugene.

*Il faut maintenant qu'entre nous
Tout mon penser ie te decele :
P'aime ta femme, & avec elle
Ie me couche le plus souuent.
Or ie veux que d'oresnauant
I'y puisse sans souci coucher.*

Guillaume.

*Ie ne vous y veux empescher,
Monsieur, ie ne suis point ialoux,
Et principalement de vous :
Ie meure si i'y nuy en rien.*

Eugene.

Va, va, tu es homme de bien.

SCENE IIII.

FLORIMOND, ARNAULT.

Florimond.

*O Dieux, quel astre en ma naissance
 Me receut deffous sa puissance !
 Mais astre le plus gracieux
 Qu'il soit (ô Dieux) en tous vos cieux !
 De quel lieu prendray-ie la voix
 Pour louer mon heur ceste fois !
 N'ay-ie peur que mon cœur se noye
 En l'abondance de ma ioye ?
 Rien plus au monde ne me fault.
 Mais las ! voici mon bon Arnault :
 O Dieux, quelle chere il fera,
 O Dieux, comment il vous louëra.
 Arnault, ho ! Arnault.*

Arnault.

Qui est l'homme ?

Florimond.

*Arnault viença, vien voir la sommë
 De tous mes malheurs mise au bas.*

Arnault.

*Monsieur ie ne vous voyois pas,
 Qui a-il de nouveau ?*

Florimond.

Tout bien.

*Tu petilleras de l'heur mien
Quand tu le sçauras vne fois.*

Arnault.

Je petille ia.

Florimond.

*De ma voix
Il ne pourroit estre exprimé.*

Arnault.

Mais tafchez y.

Florimond.

Je suis aimé.

Arnault.

De qui ?

Florimond.

D'Helene ma maistresse.

Arnault.

*O Idaliene Deesse,
Sainctement ie t'adoreray.*

Florimond.

*Avec elle ie souperay :
Nous coucherons tous deux ensemble.*

Arnault.

*De crainte & de ioye ie tremble :
De ioye, pour ce bonheur ci :
De crainte, qu'il ne soit ainfi.*

Florimond.

Si est : l'Abbé m'a fait ce tour.

Arnault.

*Jamais n'ait vn seul mauvais iour.
Le discord s'est bien tost tourné
A l'amour d'enhaut destiné.*

Florimond.

*Aa que ne suis-je mort ! disoye.
Hé que n'ay-je serui de proye
A d'Anuilliers ou à Iuoy,
Comme deux seruiteurs du Roy,
D'Estauge & son frere d'Angluse !
Plus en tels mots ie ne m'abuse :
Ains sans fin viure ie voudrois
(O Amour) deffous tes saints droits.
Mais quoy ? desja la nuit s'approche,
Le souper se met hors de broche :
Allons, ne faisons point attendre.*

SCENE V.

ALIX, MESSIRE IEAN, FLORIMOND, ARNAVLT,
EVGENE, HELENE,
GVILLAVME, MATTHIEV.

Alix.

*Tout ce que me faites entendre
Messire Iean, est-il certain ?*

Messire Iean.

Rien n'est plus seur.

Alix.

*O Dieu hautain,
Tu m'as bien tost mieux fortunee,
Que ie ne me disois mal nee !
Mais puis que chose tant heureuse
Suruient à moy peu vertueuse,
A iamais ma foy ie tiendray.
A nul autre ne me rendray,
Sinon qu'à l'Abbé vostre maistre.*

Messire Iean.

*Vous ferez bien, & foy de prestre
Vers vous quasi serf il se rend,
Son propre vouloir enferrant
Prisonnier pour le vostre suiure :
Mais marchez d'vn pied plus deliure.*

Florimond.

*Voila l'Abbé & mon Helene
Deuant la porte, mais à peine
Ay-ie peu mon Helene voir
Sans m'absenter de mon pouuoir.
Saluons les, bon soir, Monsieur.*

Arnault.

Bon soir à tous.

Florimond.

Et vous mon heur.

*Si fort ie me sens embraser,
Que ie voudrois que ce baiser
Me deust durer iusqu'à demain.*

Eugene.

*Ca, ma sœur, baillez moy la main,
Et vous, Monsieur, avecques elle,
Jurans vne amour eternelle
A qui le temps ne fera rien.*

Florimond.

Aa Monsieur ie le veux trop bien.

Helene.

Le voila donc tout arresté.

Eugene.

*Je voy venir de ce costé
Nostre Alix.*

Guillaume.

O qu'elle est ioyeuse.

Helene.

*Elle rit de sa paix heureuse
Avec messire Iean.*

Eugene.

*Voici
Matthieu qui vient de cestuy-ci*

Helene.

Haftez-les.

Eugene.

*Venez, ho, venez.
Que lachement vous pourmenez !*

Alix.

Dieu vous doint le bon soir à tous.

Messire Iean.

Bon soir, Messieurs.

Matthieu.

Bon soir.

Eugene.

A vous.

Voici vne gentille bande.

Alix.

*Monfieur, quelle faueur trop grande
Vous m'auex fait en ce pardon.*

Florimond.

*Merciez Monfieur de ce don,
Et luy vouëz pour deformais
Vn fidelle amour à iamais.*

Guillaume.

*Monfieur pour elle grand merci,
M'amie faites bien ainfi.*

Eugene.

Sus entrons, on couure la table,

*Suiuons ce plaisir fouhaitable
De n'estre iamais foucieux :
Tellement mefme que les Dieux
A l'enui de ce bien volage,
Doublent au Ciel leur sain& breuuage.*

Adieu, & applaudiffez.

FIN DE LA COMEDIE D'EVGENE.



CLEOPATRE

CAPTIVE

TRAGEDIE

D'ESTIENNE IODELLE,

PARISIEN¹⁰.

PERSONNAGES DE LA TRAGÉDIE
DE CLEOPATRE.

L'Ombre d'Antoine.

Cleopatre.

Eras.

Charmium.

Octavian Cefar.

Agrippe.

Proculee.

Le chœur des femmes Alexandrines.

Seleuque.



CLEOPATRE

CAPTIVE

TRAGÉDIE.

PROLOGVE.

*Puis que la terre (ó Roy des Rois la crainte)
Qui ne refuse estre à tes loix estrainte,
De la grandeur de ton sainct nom s'estonne^{no},
Qu'elle a graué dans sa double colonne :
Puis que la mer qui te fait son Neptune,
Bruit en ses flots ton heureuse fortune,
Et que le Ciel riant à ta victoire
Se voit mirer au parfait de ta gloire :
Pourroyent vers toy les Muses telles estre,
De n'adorer & leur pere & leur maistre ?
Pourroyent les tiens nous celer tes louanges,
Qu'on oit tonner par les peuples estranges ?
Nul ne scauroit tellement enuers toy
Se rendre ingrat, qu'il ne chante son Roy.
Les bons esprits que ton pere forma,
Qui les neuf Sœurs en France ranima,*

*Du pere & fils se pourroient ils bien taire,
 Quand à tous deux telle chose a peu plaire?
 Lors que le temps nous aura présenté
 Ce qui sera digne d'estre chanté
 D'vn si grand Prince, ains d'vn Dieu dont la place
 Se voit au Ciel ia monstrier son espace.
 Et si ce temps qui toute chose enfante,
 Nous eust offert ta gloire triomphante,
 Pour assez tost de nous estre chantée,
 Et maintenant à tes yeux présentée,
 Tu n'orrais point de nos bouches sinon
 Du grand HENRY le triomphe & le nom.
 Mais pour autant que ta gloire entendue
 En peu de temps ne peut estre rendue :
 Que dis-ie en peu? mais en cent mille années
 Ne seroyent pas tes louanges bornées,
 Nous t'apportons (ó bien petit hommage)
 Ce bien peu d'ceuvre ouuré de ton langage,
 Mais tel pourtant que ce langage tien
 N'auoit iamais dérobbé-ce grand bien
 Des autheurs vieux : C'est vne Tragedie,
 Qui d'vne voix & plaintiue & hardie
 Te represente vn Romain Marc Antoine,
 Et Cleopatre Egyptienne Roine :
 Laquelle apres qu'Antoine son ami
 Estant desia vaincu par l'ennemi,
 Se fust tué, ia se sentant captiue,
 Et qu'on vouloit la porter toute viue
 En vn triomphe avecques ses deux femmes,
 S'occit. Ici les desirs & les flammes
 Des deux amans : d'Octauius aussi
 L'orgueil, l'audace & le iournal souci
 De son trophée emprains tu sonderas,
 Et plus qu'à luy le tien egaleras :
 Veu qu'il faudra que ses successeurs mesmes
 Cedent pour toy aux volontez suprêmes,
 Qui ia le monde à ta couronne voüent,
 Et le commis de tous les Dieux t'auoüent.*

*Reçoy donc (SIRE) & d'un visage humain
 Prends ce devoir de ceux qui sous ta main,
 Tant les esprits que les corps entretiennent,
 Et devant toy agenouiller se viennent :
 En attendant que mieux nous te chantions,
 Et qu'à tes yeux sainctement presentions
 Ce que ia chante à toy le fils des Dieux,
 La terre toute, & la mer, & les Cieux.*

ACTE I.

L'OMBRE D'ANTOINE.

*Dans le val tenebreux, où les nuits eternelles
 Font eternelle peine aux ombres criminelles,
 Cedant à mon destin ie suis volé n'aguere,
 Ia ia fait compagnon de la troupe legere,
 Moy (dy-ie) Marc Antoine horreur de la grand' Romme,
 Mais en ma triste fin cent fois miserable homme.
 Car vn ardent amour, bourreau de mes mouëlles,
 Me deuorant sans fin sous ses flames cruelles,
 Auoit esté commis par quelque destinee
 Des Dieux ialoux de moy, à fin que terminee
 Fust en peine & malheur ma pitoyable vie,
 D'heur, de ioye & de biens parauant assouie.
 O moy destors chetif, que mon œil trop folastre
 S'égara dans les yeux de ceste Cleopatre!
 Depuis ce seul moment ie senti bien ma playe
 Descendre par l'œil traistre en l'ame encore gaye,
 Ne songeant point alors quelle poison extreme
 Pavois ce iour receu au plus creux de moymesme :
 Mais hélas ! en mon dam, las ! en mon dam & perte*

*Ceste playe cachee en fin fut découuerte,
 Me rendant odieux, foulant ma renommee
 D'auoir enragément ma Cleopatre aimee :
 Et forcené après comme si cent furies
 Exerçans dedans moy toutes bourrelleries,
 Embrouillans mon cerueau, empestrans mes entrailles,
 M'eussent fait le gibier des mordantes tenailles :
 Dedans moy condamné, faisans sans fin renaistre
 Mes tourmens iournaliers, ainsi qu'on voit repaistre
 Sur le Caucafe froid la poitrine empietee,
 Et sans fin renaissante à son vieil Promethee.
 Car combien qu'elle fust Royne & race royale,
 Comme tout aueuglé sous ceste ardeur fatale
 Le luy fis les presens qui chacun estonnerent,
 Et qui ia contre moy ma Romme eguillonnerent :
 Mesme le fier Cesar ne taschant qu'à deffaire
 Celuy qui à Cesar Compagnon ne peut plaire,
 S'embrasant pour vn crime indigne d'vn Antoine,
 Qui tramoit le malheur encouru pour ma Roine ,
 Et qui encor au val des durables tenebres
 Me va renouellant mille plaintes funebres,
 Eschauffant les serpens des sœurs echeuelees,
 Qui ont au plus chetif mes peines egalees :
 C'est que ia ia charmé, enseuèli des flames,
 Ma femme O&aienne honneur des autres Dames,
 Et mes mollets enfans ie vins chasser arriere,
 Nourrissant en mon sein ma serpente meurdriere,
 Qui m'entortillonnant, trompant l'ame rauie,
 Versa dans ma poitrine vn venin de ma vie,
 Me transformant ainsi sous ses poisons infuses,
 Qu'on seroit du regard de cent mille Meduses.
 Or pour punir ce crime horriblement infame,
 D'auoir banni les miens, & reietté ma femme,
 Les Dieux ont à mon chef la vengeance auancee,
 Et dessus moy l'horreur de leurs bras élancee :
 Dont la saincte equité, bien qu'elle soit tardiue,
 Ayant les pieds de laine, elle n'est point oisue,
 Ains dessus les humains d'heure en heure regarde,*

Et d'une main de fer son trait enflammé darde.
 Car tost apres Cesar iure contre ma teste,
 Et mon piteux exil de ce monde m'appreste.
 Me voila ia croyant ma Roine, ains ma ruine,
 Me voila bataillant en la plaine marine,
 Lors que plus fort l'estois sur la solide terre :
 Me voila ia fuyant oublieux de la guerre,
 Pour suiure Cleopatre, en faisant l'heur des armes
 Ceder à ce malheur des amoureux alarmes.
 Me voila dans sa ville où l'yurongne & putace,
 Me paissant de plaisirs, pendant que Cesar trace
 Son chemin deuers nous, pendant qu'il a l'armee
 Que sus terre l'auois, d'une gueule affamee,
 Ainsi que le Lyon vagabond à la queste,
 Me voulant deuorer, & pendant qu'il appreste
 Son camp deuant la ville, où bien tost il refuse
 De me faire vn parti, tant que malheureux i'vse
 Du malheureux remede, & poussant mon espee
 Au trauers des boyaux en mon sang l'ay trempee,
 Me donnant guarison par l'outrageuse playe.
 Mais auant que mourir, auant que du tout i'aye
 Sangloté mes esprits, las las ! quel fr-deur homme
 Eust peu voir sans pleurer vn tel honneur de Romme,
 Vn tel dominateur, vn Empereur Antoine,
 Que ia frappé à mort sa miserable Roine
 De deux femmes aidee angoisseusement palle
 Tiroit par la fenestre en sa chambre royale !
 Cesar mesme n'eust peu regarder Cleopatre
 Couper sur moy son poil, se deschirer & battre,
 Et moi la consoler avecques ma parole,
 Ma pauvre ame soufflant qui tout soudain s'en vole,
 Pour aux sombres enfers endurer plus de rage
 Que celui qui a soif au milieu du breuuage,
 Ou que celui qui roué vne peine eternelle,
 Ou que les palles Sœurs, dont la dextre cruelle
 Egorgea les maris : Ou que celui qui vire
 Sa pierre sans porter son faix où il aspire.
 Encore en mon tourment tout seul ie ne puis estre :

*Auant que ce Soleil qui vient ores de naistre,
Ayant tracé son iour chez sa tante se plonge,
Cleopatre mourra : ie me suis ore en songe
A ses yeux presenté, luy commandant de faire
L'honneur à mon sepulchre, & apres se deffaire,
Plustost qu'estre dans Romme en triomphe portee,
L'ayant par le desir de la mort confortee,
L'appellant avec moy qui ia ia la demande
Pour venir endurer en nostre palle bande :
Or' se faisant compagne en ma peine & tristesse,
Qui s'est faite long temps compagne en ma lieffe.*

CLEOPATRE, ERAS, CHARMIVM.

Cleopatre.

Que gagnez-vous hélas ! en la parole vaine ?

Eras.

Que gagnez-vous hélas ! de vous estre inhumaine ?

Cleopatre.

Mais pourquoy perdez-vous vos peines ocieuses ?

Charmium.

Mais pourquoy perdez-vous tant de larmes piteuses ?

Cleopatre.

Qu'est-ce qui aduiendroit plus horrible à la veuë ?

Eras.

Qu'est-ce qui pourroit voir vne tant despourueë ?

Cleopatre.

Permettez mes sanglots mesme aux fiers Dieux se prendre.

Charmium.

Permettez à nous deux de constante vous rendre.

Cleopatre.

Il ne faut que ma mort pour bannir ma complainte.

Eras.

Il ne faut point mourir auant sa vie esteinte.

Cleopatre.

Antoine ia m'appelle, Antoine il me faut suiure.

Charmium.

Antoine ne veut pas que vous viuiez sans viure.

Cleopatre.

O vision estrange ! ô pitoyable songe !

Eras.

O pitoyable Roine, ô quel tourment te ronge ?

Cleopatre.

O Dieux à quel malheur m'aeuez-vous allechée ?

Charmium.

O Dieux ne fera point vostre plainte estanchée ?

Charmium.

Tenez la resne

Au dueil empoisonnant.

Cleopatre.

A grand Ciel, que j'endure !

Encore l'auoir veu ceste nuï& en figure!

Hé!

Eras.

Hé, rien que la mort ne ferme au dueil la porte.

Cleopatre.

Hé hé Antoine estoit...

Charmium.

Mais comment ?

Cleopatre.

En la forte...

Eras.

En quelle forte donc ?

Cleopatre.

Comme alors que sa playe...

Charmium.

*Mais leuez-vous vn peu, que gesner on essaye
Ce qui gesne la voix.*

Eras.

*O plaisir, que tu meines
Vn horrible troupeau de deplaisirs & peines !*

Cleopatre.

*Comme alors que sa playe auoit ce corps traictable⁴⁴
Enfanglanté par tout.*

Charmium.

*O songe espouventable !
Mais que demandoit il ?*

Cleopatre.

*Qu'à sa tumble ie face
L'honneur qui luy est deu.*

Charmium.

Quoy encor ?

Cleopatre.

*Que ie trace
Par ma mort vn chemin pour rencontrer son ombre.
Me racontant encor...*

Charmium.

*La basse porte sombre
Est à l'aller ouuerte, & au retour fermee.*

Cleopatre.

*Vne eternelle nuit doit de ceux estre aimee,
Qui souffrent en ce iour vne peine eternelle.
Ostez-vous le desir de s'efforcer à celle
Qui libre veut mourir pour ne viure captiue ?*

Eras.

*Sera donc celle là de la Parque craintiue,
Qui au deffaut de mort verra mourir sa gloire ?*

Cleopatre.

*Non non, mourons mourons, arrachons la victoire,
Encore que foyons par Cefar surmontees.*

Eras.

Pourrions nous bien estre en triomphe portees?

Cleopatre.

*Que plus tost ceste terre au fond de ses entrailles
M'engloutisse à present, que toutes les tenailles
De ces bourrelles Sœurs horreur de l'onde basse,
M'arrachent les boyaux, que la teste on me casse
D'un foudre inufité, qu'ainfi ie me conseille,
Et que la peur de mort entre dans mon oreille!*

CHŒVR DES FEMMES ALEXANDRINES.

*Quand l'Aurore vermeille
Se voit au liç laisser
Son Titon qui sommeille,
Et l'ami careffer :
On voit à l'heure mesme
Ce pays coloré,
Sous le flambeau suprême
Du Dieu au Char doré :
Et semble que la face
De ce Dieu variant,
De ceste ville face
L'honneur de l'Orient ,
Et qu'il se mire en elle
Plus tost qu'en autre part,
La prisant comme celle
Dont plus d'honneur depart*

*De pompes & delices
 Attrayans doucement
 Sous leurs gayer blandices,
 L'humain entendement.
 Car veit on iamais ville
 En plaisir, en honneur,
 En banquets plus fertile,
 Si durable estoit l'heur ?
 Mais ainsi que la force
 Du celeste flambeau,
 Tirer à foy s'efforce
 Le plus leger de l'eau :
 Ainsi que l'aimant tire
 Son acier, & les fons
 De la marine Lyre
 Attiroient les poissons :
 Tout ainsi nos delices,
 La mignardise & l'heur,
 Allechemens des vices,
 Tirent nostre malheur.
 Pourquoi, fatale Troye
 Honneur des siecles vieux,
 Fus tu donnee en proye
 Sous le destin des Dieux ?
 Pourquoi n'eus tu, Medee,
 Ton lason ? & pourquoi,
 Ariadne, guidee
 Fus tu sous telle foy ?
 Des delices le vice
 A ce vous conduisoit :
 Puis apres sa malice
 Soymesme destruisoit.
 Tant n'estoit variable
 Vn Prothee en son temps,
 Et tant n'est point muable
 La course de nos vents :
 Tant de fois ne se change
 Thetis, & tant de fois*

*L'inconstant ne se range
 Sous ses diuerfes loix,
 Que nostre heur, en peu d'heure
 En malheur retourné,
 Sans que rien nous demeure,
 Proye au vent est donné.*
*La rose iournaliere,
 Quand du diuin flambeau
 Nous darde la lumiere
 Le rauiffeur taureau,
 Fait naistre en sa naissance
 Son premier dernier iour :
 Du bien la iouissance
 Est ainsi sans seiour.*
*Le fruit vangeur du pere,
 S'est bien esuertué
 De tuer sa vipere,
 Pour estre apres tué.*
*Ioye, qui dueil enfante,
 Se meurdrist, puis la mort
 Par la ioye plaisante
 Fait au dueil mesme tort.*
*Le bien qui est durable
 C'est vn monstre du Ciel,
 Quand son vueil fauorable
 Change le fiel en miel.*
*Si la sainte ordonnance
 Des immuables Dieux,
 Forcluse d'inconstance
 Seule incogneuë à eux,
 En ce bas hemisphere
 Veut son homme garder,
 Lors le sort improspere
 Ne le peut retarder,
 Que maugré sa menace
 Ne vienne tenir rang,
 Maugré le fer qui brasse
 La poudre avec le sang.*

*On doit seurement dire
L'homme qu'on doit priser,
Quand le Ciel vient l'eslire
Pour le favoriser,
Ne deuoir iamais craindre
L'Ocean furieux,
Lors que mieux semble atteindre
Le marche-pied des Dieux :
Plongé dans la marine
Il doit vaincre en la fin,
Et s'attend à l'espine
De l'attendant Daulphin.
La guerre impitoyable
Moissonnant les humains,
Craint l'heur espouuentable
De ses celestes mains.
Tous les arts de Medee,
Le venin, la poison,
Les bestes dont gardee
Fut la riche toison :
Ny par le bois estrange
Le Lyon outrageux,
Qui sous sa patte range
Tous les plus courageux :
Ny la loy qu'on reuere,
Non tant comme on la craint,
Ny le bourreau seuere,
Qui l'homme blefme estraint :
Ny les feux qui saccagent
Le haut pin molestans,
Sa fortune n'outragent,
Rendans les dieux constans.
Mais ainfi qu'autre chose
Contraint sous son effort,
Tient sous sa force enclose
La force de la mort :
Et maugré ceste bande
Toufours en bas filant,*

Cleopatre.

Mais (ó Dieux) à quel bien, fi ce iour ie denie !

Eras.

Mais ne plaignez donc point & suinez vostre ennée.

Cleopatre.

*Ha pourrois-je donc bien moy la plus malheureuse,
Que puisse regarder la vouë radieuse,
Pourrois-je bien tenir la bride à mes complaintes,
Quand sans fin mon malheur redouble ses atteinies ?
Quand ie remasche en moy que ie suis la meurrière
Par mes trompeurs apasts, d'un qui sous sa main fiere
Faisoit crouler la terre ? Ha Dieux pourrois-je traire
Hors de mon cœur le tort qu'alors ie luy peu faire,
Qu'il me donna Syrie, & Cypres, & Phenice,
La Iudee embasmee, Arabie & Cilice,
Encourant par cela de son peuple la haine ?
Ha pourrois-je oublier ma gloire & pompe vaine,
Qui l'apastoit ainsi au mal, qui nous talonne,
Et malheureusement les malheureux guerdonne,
Que la troupe des eaux en l'apast est trompée ?
Ha l'orgueil, & les ris, la perle destrempee,
La delicate vie effeminant ses forces,
Estoyent de nos malheurs les subtiles amorces !
Quoy ? pourrois-je oublier que par roide secousse
Pour moy seule il souffrit des Parthes la repousse,
Qu'il eust bien subiuguez & rendus à sa Romme,
Si les songears amours n'occupoient tout vn homme,
Et s'il n'eust eu desir d'abandonner sa guerre
Pour reuenir soudain hyuerner en ma terre ?
Ou pourrois-je oublier que pour ma plus grand' gloire,
Il traina en triomphe & loyer de victoire,
Dedans Alexandrie vn puissant Artauade
Roy des Armeniens. veu que telle brauade*

*Ceste terre honorable,
Ce pays fortuné,
Helas ! voit peu durable
Son heur importuné.
Telle est la destinee
Des immuables Cieux,
Telle nous est donnee
La defaueur des Dieux.*

ACTE II.

OCTAVIEN, AGRIPPE, PROCVLEE.

Octavien.

*En la rondeur du Ciel enuironnee
A nul, ie croy, telle faueur donnee
Des Dieux fauteurs ne peult estre qu'à moy :
Car outre encor que ie suis maistre & Roy
De tant de biens, qu'il semble qu'en la terre
Le Ciel qui tout sous son empire enferre,
M'ait tout exprés de sa voûte transmis
Pour estre ici son general commis :
Outre l'espoir de l'arriere memoire
Qui aux neveux rechantera ma gloire,
D'auoir d'Antoine, Antoine, dis-ie, horreur
De tout ce monde, accablé la fureur :
Outre l'honneur que ma Romme m'appreste
Pour le guerdon de Pheureuse conqueste,
Il semble ia que le Ciel vienne tendre
Ses bras-courbez pour en soy me reprendre,
Et que la boule entre ses ronds enclose,
Pour vn Cesar ne soit que peu de chose :
Or' ie desfire, or' ie desfire mieux,
C'est de me ioindre au sainct nombre des Dieux.*

*Jamais la terre en tout aduanteuse,
N'a sa perfonne entierement heureuse :
Mais le malheur par l'heur est acquitté,
Et l'heur se paye en l'infelicité.*

Agrippe.

*Mais de quel lieu ces maux** ?*

Octaiien.

*Qui eust peu croire
Qu'apres l'honneur d'vne telle victoire,
Le dueil, le pleur, le fouci, la complainte,
Mefme à Cefar eust donné telle atteinte ?
Mais ie me voy fouuent en lieu secret
Pour Marc Antoine estre en plainte & regret,
Qui aux honneurs receus en nostre terre,
Et compaignon m'auoit esté en guerre,
Mon allié, mon beaufreere, mon sang,
Et qui tenoit ici le mefme rang
Auec Cefar : Nonobftant par rancune
De la muable & traiftrefse fortune,
On veit fon corps en fa playe mouillé
Avoir ce lieu piteufement fouillé.
Ha cher ami !*

Proculee.

*L'orgueil & la brauade
Ont fait Antoine ainfi qu'vn Ancelade,
Qui se voulant encore prendre aux Dieux,
D'vn trait horrible & non lancé des Cieux,
Mais de ta main à la vengeance adextre,
Sentit combien peut d'vn grand Dieu la dextre.
Que plaignez-vous fi l'orgueil iufteement
A l'orgueilleux donne fon payement ?*

Agrippe.

*L'orgueil est tel, qui d'un malheur guerdonne
 La malheureuse & superbe personne.
 Mesmes ainsi que d'un onde le branle,
 Lors que le Nord dedans la mer l'ébranle,
 Ne cesse point de courir & glisser,
 Vireuolter, rouler, & se dresser,
 Tant qu'à la fin dépéteux il arriue,
 Bruyant sa mort, à l'écumeuse riue :
 Ainsi ceux la que l'orgueil trompe ici,
 Ne cessent point de se dresser ainsi,
 Courir, tourner, tant qu'ils soyent agitez
 Contre les bords de leurs felicitez.
 C'estoit assez que l'orgueil pour Antoine
 Precipiter avec sa pauvre Roine,
 Si les amours lascifs & les delices
 N'eussent aidé à rouër leurs supplices :
 Tant qu'on ne sçait comment ces dereiglez
 D'un noir bandeau se font tant aueuglez
 Qu'ils n'ont sceu voir & cent & cent augures,
 Prognostiqueurs des miseres futures.
 Ne veit on pas Pifaure l'ancienne
 Prognostiquer la perte Antonienne,
 Qui de soldats Antoniens armee
 Fust engloutie & dans terre abysmee?
 Ne veit on pas dedans Albe vne image
 Suer long temps? Ne veit on pas l'orage
 Qui de Patras la ville enuironnoit,
 Alors qu'Antoine en Patras seiournoit,
 Et que le feu qui par l'air s'eclata
 Heraclion en pieces escarta?
 Ne veit on pas, alors que dans Athenes
 En vn theatre on luy monstroit les peines,
 Ou pour neant les serpen-piés se mirent,
 Quant aux rochers les rochers ils ioignirent,
 Du Dieu Bacchus l'image en bas pouffee*

Des vents, qui l'ont comm' à l'enui cassée,
 Veux que Bacchus vn conducteur estoit,
 Pour qui Antoine vn mesme nom portoit ?
 Ne voit on pas d'une flame fatale
 Rompre l'image & d'Eumene & d'Atale,
 A Marc Antoine en ce lieu dediees ?
 Puis maintes voix fatalement criees,
 Tant de gesciers, & tant d'autre merueilles,
 Tant de corbeaux, & fenestres corneilles,
 Tant de sommets rompus & mis en poudre,
 Que monstroyent ils que ta future foudre,
 Qui ce rocher devoit ainsi combattre ?
 Qu'admonnestoit la nef de Cleopatre,
 Et qui d'Antoine avoit le nom par elle,
 Ou l'hirondelle exila l'hirondelle :¹
 Et toutesfois en fillant leur lumiere
 N'y voyoyent point ce qui suiuit derriere ?
 Vante toy donc les ayans pourchassez,
 Comme vengeur des grands Dieux offensez :
 Estouy toy en leur sang & te baigne,
 De leurs enfans fais rougir la campagne,
 Racle leur nom, efface leur memoire :
 Poursuy poursuy iusqu'au bout ta victoire.

Octauien.

Ne veux-ie donc ma victoire poursuiure,
 Et mon trophée au monde faire viure ?
 Plustost, plustost le fleuve impetueux
 Ne se rengorge au grand sein fluctueux.
 C'est le souci qui avecq la complainte
 Que ie faisois de l'autre vie esteinte,
 Me ronge aussi : mais plus grand tesmoignage
 De mes honneurs s'obstinans contre l'aage,
 Ne s'est point veu, sinon que ceste Dame
 Qui consumma Marc Antoine en sa flame,
 Fut dans ma ville en triomphe menee.

Proculee.

*Mais pourroit-elle à Romme estre trainee,
 Veu qu'elle n'a sans fin autre desir,
 Que par sa mort sa liberté choisir?
 Sçauex-vous pas lors que nous échellafmes,
 Et que par ruse en sa court nous allafmes,
 Que tout soudain qu'en la court on me veit,
 En s'écriant vne des femmes dit :
 O pauvre Roine! es tu donc prise viue?
 Vis tu encor pour trespasser captiue?
 Et qu'elle ainsi sous telle voix rauie
 Vouloit trancher le filet de sa vie,
 Du cimenterre à son costé pendu,
 Si saisiffant ie n'eusse deffendu
 Son estomach ia defia menassé
 Du bras meurdrrier à l'encontre haussé ?
 Sçauex-vous pas que depuis ce iour mesme
 Elle est tombee en maladie extreme,
 Et qu'elle a feint de ne pouuoir manger,
 Pour par la faim à la fin se renger?
 Pensez-vous pas qu'oultre telle finesse
 Elle ne trouue à la mort quelque adresse?*

Agrippe.

*Il vaudroit mieux dessus elle veiller,
 Sonder, courir, espier, travailler,
 Que du berger la veué gardienne
 Ne s'arrestoit sus son Inachienne.
 Que nous nuira si nous la confortons,
 Si doucement sa foiblesse portons?
 Par tels moyens s'enuolera l'enuie
 De faire change à sa mort de sa vie :
 Ainsi sa vie heureusement traitee
 Ne pourra voir sa quenouille arrestee :
 Ainsi ainsi iusqu'à Romme elle ira,*

Ainsi ainsi ton fouci finira.
 Et quand aux plains, veux tu plaindre celuy
 Qui de tout temps te brassa tout ennuy,
 Qui n'estoit né sans ta dextre diuine,
 Que pour la tienne & la nostre ruine ?
 Te souuient il que pour dresser ta guerre
 Tu fus hay de toute nostre terre,
 Qui se piquoit mutinant contre toy,
 Et refusoit se courber sous ta loy,
 Lors que tu prins pour guerroyer Antoine
 Des hommes francs le quart du patrimoine,
 Des seruiteurs la huitiesme partie
 De leur vaillant : tant que ia diuertie
 Presque s'estoit l'Italie troublee ?
 Mais quelle estoit sa peine redoublée,
 Dont il taschoit embraser les Rommains,
 Pour ce Lepide exilé par tes mains ?
 Te souuient-il de ceste horrible armée
 Que contre nous il auoit animée ?
 Tant de Rois donc qui voulurent le suiure,
 Y venoyent ils pour nous y faire viure ?
 Pensoyent-ils bien nous foudroyer exprés,
 Pour deplorer nostre ruine après ?
 Le Roy Bocchus, le Roy Cilicien,
 Archelaus Roy Capadocien,
 Et Philadelphie, & Adalle de Thrace,
 Et Mithridate vsoyent ils de menace
 Moindre sus nous, que de porter en ioye
 Nostre despoüille & leur guerriere proye,
 Pour à leurs Dieux ioyeusement les pendre,
 Et maint & maint sacrifice leur rendre ?
 Voila les pleurs que doit vn aduersaire
 Apres la mort de son ennemy faire.

Octauien.

O gent Agrippe, ou pour te nommer micux,
 Fidelle Achate, estoit donc de mes yeux

*Digne le pleur? Celuy donc s'effemine
 Qui ia du tout l'effeminé ruine?
 Non non les plains cederont aux rigueurs,
 Baignons en sang les armes & les cœurs,
 Et souhaitons à l'ennemi cent vies,
 Qui luy seroient plus durement rauies :
 Quant à la Roine, appaiser la faudra
 Si doucement que sa main se tiendra
 De forbannir l'ame seditieuse
 Outre les eaux de la riue oublieuse.
 Je vois desor en cela m'efforcer,
 Et son desir de la mort effacer :
 Souuent l'effort est forcé par la ruse.
 Pendant, Agrippe, aux affaires l'amuse.
 Et toy loyal messager Proculee,
 Sonde par tout ce que la fame aislee
 Fait s'acouster dedans Alexandria
 Qu'elle circuit, & tantost bruit & crie,
 Tantost plus bas marmote son murmure,
 N'estant iamais loing de telle auenture.*

Proculee.

*Si bien par tout mon deuoir se fera,
 Que mon Cesar de moy se vantera.
 O! s'il me faut ores vn peu dresser
 L'esprit plus haut & seul en moy penser :
 Cent & cent fois miserable est celuy
 Qui en ce monde a mis aucun appuy :
 Et tant s'en faut qu'il ne fasche de viure
 A ceux qu'on voit par fortune poursuiure,
 Que moy qui suis du sort assez contant
 Je suis fasché de me voir viure tant.
 Où es tu, Mort, si la prosperité
 N'est sous les cieux qu'une infelicité²²?
 Voyons les grands, & ceux qui de leur teste
 Semblent desja defier la tempeste :
 Quel heur ont ils pour vne frefle gloire?*

*Mille serpens rongeurs en leur memoire,
 Mille foucis meslez d'effroyement,
 Sans fin desir, iamais contentement :*
*Dés que le Ciel son foudre pirouëtte,
 Il semble ia que sur eux il se iette :*
*Dés lors que Mars pres de leur terre tonne,
 Il semble ia leur raur la couronne :*
*Dés que la peste en leur regne tracasse,
 Il semble ia que leur chef on menasse :*
*Bref, à la mort ils ne peuuent penser
 Sans soupirer, blefmir, & s'offenser,
 Voyant qu'il faut par mort quitter leur gloire,
 Et bien souuent enterrer la memoire,
 Ou celuy-la qui solitairement,
 En peu de biens cherche contentement,
 Ne pallit pas si la fatale Parque
 Le fait penser à la derniere barque :*
*Ne pallit pas, non si le Ciel & Ponde
 Se rebrouilloyent au vieil Chaos du monde.
 Telle est telle est la mediocrité
 Où gist le but de la felicité :*
*Mais qui me fait en ce discours me plaire,
 Quand il conuient exploiter mon affaire?
 Trop tost trop tost se fera mon message,
 Et toujours tard vn homme se fait sage.*

LE CHŒVR.

Strophe.

*De la terre humble & basse,
 Esclau de ses cieux,
 Le peu puissant espace
 N'a rien plus vicieux
 Que l'orgueil, qu'on voit estre
 Hay du Ciel son maistre.*

Antistrophe.

*Orgueil qui met en poudre
Le rocher trop hautain :
Orgueil pour qui le foudre
Arma des Dieux la main,
Et qui vient pour salaire
Luy mesme se deffaire.*

Strophe.

*A qui ne sont cogneus
Les races du Soleil
Qui affrontoyent aux nués
Vn superbe appareil,
Et montagnes portees
L'une sus l'autre entees ?*

Antistrophe.

*La tombante tempeste
Aduersaire à l'orgueil,
Escarbouilla leur teste,
Qui trouua son recueil
Après la mort amere
Au ventre de sa mere.*

Strophe.

*Qui ne cognoist le sage
Qui trop audacieux,
Pilla du feu l'usage
Au chariot des cieux,
Cherchant par arrogance
Sa propre repentance ?*

Antistrophe.

Qu'on le voise voir ore

*Jamais la terre en tout aduantureuse,
N'a sa personne entierement heureuse :
Mais le malheur par l'heur est acquitté,
Et l'heur se paye en l'infelicité.*

Agrippe.

Mais de quel lieu ces maux²² ?

Octauien.

*Qui eust peu croire
Qu'apres l'honneur d'une telle victoire,
Le dueil, le pleur, le fouci, la complainte,
Mesme à Cesar eust donné telle atteinte ?
Mais ie me voy souuent en lieu secret
Pour Marc Antoine estre en plainte & regret,
Qui aux honneurs receus en nostre terre,
Et compaignon m'auoit esté en guerre,
Mon allié, mon beaufreere, mon sang,
Et qui tenoit ici le mesme rang
Auec Cesar : Nonobstant par rancune
De la muable & traitresse fortune,
On veit son corps en sa playe mouillé
Auoir ce lieu piteusement souillé.
Ha cher ami !*

Proculee.

*L'orgueil & la brauade
Ont fait Antoine ainsi qu'un Ancelade,
Qui se voulant encore prendre aux Dieux,
D'un trait horrible & non lancé des Cieux,
Mais de ta main à la vengeance adextre,
Sentit combien peut d'un grand Dieu la dextre.
Que plaignez-vous si l'orgueil iustement
A l'orgueilleux donne son payement ?*

*Qui son char va froissant,
Dessous ses fleches blondes
Presque abyfmer les ondes.*

Strophe.

*A t'on pas veu d'un arbre
Le coupeau cheuelu,
Ou la maison de marbre
Qui semble auoir voulu
Dépriser trop hautaine
L'autre maison prochaine ?*

Antistrophe.

*Qu'on voye vn feu celeste
Ceste fime arrachant,
Et par mine moleste
Le palais tresbuchant,
La plante au chef punie,
L'autre au pied demunie.*

Strophe.

*Mais Dieux (ó Dieux) qu'il vienne
Voir la plainte & le dueil
De ceste Roine mienne,
Rabaissant son orgueil :
Roine, qui pour son vice
Reçoit plus grand supplice.*

Antistrophe.

*Il verra la Decesse
A genoux se ietter :
Et l'esclauue Maistresse
Las, son mal regretter !
Sa voix à demi morte
Requiert qu'on la supporte.*

Strophe.

*Elle qui orgueilleuse
Le nom d'Isis portoit,
Qui de blancheur pompeuse
Richement se vestoit,
Comme Isis l'ancienne,
Deesse Egyptienne.*

Antistrophe.

*Ore presque en chemise
Qu'elle va déchirant,
Pleurant aux pieds s'est mise
De son Cefar, tirant
De l'estomach debile
Sa requeste inutile.*

Strophe.

*Quel cœur, quelle pensée,
Quelle rigueur pourroit
N'estre point offensée,
Quand ainsi lon verroit
Le retour miserable
De la chance muable?*

Antistrophe.

*Cefar en quelle sorte,
La voyant sans vertu,
La voyant demi-morte,
Maintenant soustiens-tu
Les assauts que te donne
La pitié qui t'estonne?*

Strophe.

Tu vois qu'yne grand' Roine,

*Cette là qui guidoit
Ton compagnon Antoine,
Et par tout commandoit,
Heureuse se vient dire,
Si tu voulois l'occire.*

Antistrophe.

*Las, hélas ! Cleopatre,
Las, hélas ! quel malheur
Vient tes plaisirs abbattre,
Les changeant en douleur ?
Las las, hélas ! (ô Dame)
Peux tu souffrir ton ame ?*

Strophe.

*Pourquoy pourquoy, fortune,
O fortune aux yeux clos,
Es tu tant importune ?
Pourquoy n'a point repos
Du temps le vol estrange,
Qui fes faits broüille & change ?*

Antistrophe.

*Qui en volant sacage
Les chasteaux sourcilleux,
Qui les princes outrage,
Qui les plus orgueilleux,
Rouant sa faux superbe,
Fauche ainsi comme l'herbe ?*

Strophe.

*A nul il ne pardonne,
Il se fait & deffait,
Luy mesmes il s'estonne,*

*Il se flatte en son fait,
Puis il blasme sa peine,
Et contre elle forcene.*

Antitrophe.

*Vertu seule à l'encontre
Fait l'acier reboucher :
Outre telle rencontre
Le temps peult tout faucher :
L'orgueil qui nous amorce
Donne à sa faulx sa force.*

ACTE III.

OCTAVIEN, CLEOPATRE, LE CHŒVR,
SELEVQVE.

Octavien.

*Voulez-vous donc votre fait excuser?
Mais dequoy sert à ces mots s'amuser?
N'est-il pas clair que vous tachiez de faire
Par tous moyens Cesar vostre aduersaire,
Et que vous seule attirant vostre ami,
Me l'avez fait capital ennemi,
Brassant sans fin vne horrible tempeste
Dont vous pensiez écerueler ma teste?
Qu'en dites vous?*

Cleopâtre.

*O quels piteux alarmes!
Las, que dirois-je ! hé, ia pour moy mes larmes
Parlent assez, qui non pas la iustice,
Mais de pitié cherchent le benefice.*

*Pourtant, Cesar, s'il est à moy possible
 De tirer hors d'une ame tant possible
 Ceste voix rauque à mes soupirs meslée,
 Escoute encor l'esclave desolée,
 Las ! qui ne met tant d'espoir aux paroles
 Qu'en ta pitié, dont ia tu me consoles.
 Songe, Cesar, combien peult la puissance
 D'un traistre amour, mesme en sa iouissance :
 Et pense encor que mon foible courage
 N'eust pas souffert sans l'amoureuse rage,
 Entre vous deux ces batailles tonantes,
 Dessus mon chef à la fin retournantes.
 Mais mon amour me forçoit de permettre
 Ces fiers debats, & toute aide promettre,
 Veü qu'il falloît rompre paix, & combattre,
 Ou separer Antoine ou Cleopatre.
 Separer, las ! ce mot me fait faillir,
 Ce mot me fait par la Parque affaillir.
 Aa aa Cesar, aa.*

Octaiien.

*Si ie n'estois ore
 Affez bening, vous pourriez feindre encore
 Plus de douleurs, pour plus bening me rendre :
 Mais quoy, ne veux-ie à mon merci vous prendre ?*

Cleopatre.

Feindre hélas ! ô.

Octaiien.

*Ou tellement se plaindre
 N'est que mourir, ou bien ce n'est que feindre.*

LE CHŒVR.

*La douleur
 Qu'un malheur*

Nous rassemble,
Tel ennuy
A celuy
Pas ne semble,
Qui exempt
Ne la sent :
Mais la plainte
Mieux bondit,
Quand on dit
Que c'est feinte.

Cleopatre.

Si la douleur en ce cœur prisonniere
Ne surmontoit ceste plainte derniere,
Tu n'aurois pas ta pauvre esclave ainsi :
Mais ie ne peux égaler au fouci,
Qui petillant m'écorche le dedans,
Mes pleurs, mes plaints, & mes souspirs ardens.
T'esbahis tu si ce mot separer,
A fait ainsi mes forces retirer?
Separer (Dieux!) separer ie l'ay veu,
Et si n'ay point à ces debats pourueu!
Mieux il te fust (ô captiue rauie)
Te separer mesme durant sa vie!
Peuſſe la guerre & sa mort empeschee,
Et à mon heur quelque atteinte laschee,
Veux que j'eusse eu le moyen & l'espace
D'esperer voir secrettement sa face :
Mais mais cent fois, cent cent fois malheureuse,
L'ay ia souffert ceste guerre odieuse :
L'ay i'ay perdu par ceste estrange guerre,
L'ay perdu tout & mes biens & ma terre :
Et si ay veu ma vie & mon support,
Mon heur, mon tout, se donner à la mort,
Que tout sanglant ia tout froid & tout blesme,
Ie rechauffois des larmes de moymesme,
Me separant de moymesme à demi

*Voyant par mort separer mon ami.
Ha Dieux, grands Dieux! Ha grands Dieux!*

Octavien.

*Qu'y est-ce ci?
Quoy? la constance estre hors de souci?*

Cleopatre.

*Constante suis, separer ie me sens,
Mais separer on ne me peut long temps :
La palle mort m'en fera la raison,
Bien tost Pluton m'ouurira sa maison :
Où mesme encor l'éguillon qui me touche
Feroit reioindre & ma bouche & sa bouche :
Son me tuoit, le duel qui creueroit
Parmi le coup plus de bien me feroit,
Que ie n'aurois de mal à voir sortir
Mon sang pourpré & mon ame partir.
Mais vous m'osteç l'occasion de mort,
Et pour mourir me deffaut mon effort,
Qui s'allentit d'heure en heure dans moy,
Tant qu'il faudra viure maugré l'esmoy :
Viure il me faut, ne crains que ie me tue :
Pour me tuer trop peu ie m'esuertue.
Mais puis qu'il faut que t'allonge ma vie,
Et que de viure en moy reuient l'enuie,
Au moins, Cesar, voy la pauvre foiblette,
Qui à tes pieds, & de rechefse iette :
Au moins, Cesar, des gouttes de mes yeux
Amolli toy, pour me pardonner mieux :
De ceste humeur la pierre on caue bien,
Et sus ton cœur ne pourront elles rien?
Ne t'ont donc peu les lettres esmouuoir
Qu'à tes deux yeux t'auois tantost fait voir,
Lettres ie dy de ton pere receues,
Certain tefmoin de nos amours conceués?
N'ay-ie donc peu destourner ton courage,*

*Te descourant & maint & maint image
 De ce tien pere à celle-la loyal,
 Qui de son fils receura tout son mal?
 Celuy souuent trop tost borne sa gloire
 Qui iusqu'au bout se vange en sa victoire.
 Prends donc pitié, tes glaiues triomphans
 D'Antoine & moy pardonnent aux enfans.
 Pourrois-tu voir les horreurs maternelles,
 S'on meurdriroit ceux qui ces deux mammelles,
 Qu'ores tu vois maigres & dechirees,
 Et qui seroient de cent coups empirees,
 Ont allaiçé? Orrois tu meismement
 Des deux costez le dur gemissement?
 Non non, Cesar, contente toy du pere,
 Laisse durer les enfans & la mere
 En ce malheur, où les Dieux nous ont mis.
 Mais fusmes nous iamais tes ennemis
 Tant acharnez que n'eussions pardonné,
 Si le trophée à nous se fust donné?
 Quant est de moy, en mes fautes commises
 Antoine estoit chef de mes entreprises,
 Las, qui venoit à tel malheur m'induire,
 Eussé-je peu mon Antoine esconduire?*

Octauien.

*Tel bien souuent son fait pense amender
 Qu'on voit d'un gouffre en un gouffre guider :
 Vous excusant, bien que vostre aduantage
 Vous y mettiez, vous nuisez d'auantage,
 En me rendant par l'excuse irrité,
 Qui ne suis point qu'ami de verité.
 Et si conuient qu'en ce lieu ie m'amuse
 A repousser ceste inutile excuse :
 Pourriez-vous bien de ce vous garantir,
 Qui fit ma sœur hors d'Athenes sortir,
 Lors que craignant qu'Antoine son espoux
 Plus se donnast à sa femme qu'à vous,*

Vous le paiffiez de rufe & de fineffes,
 De mille & mille & dix mille careffes ?
 Tantoft au li& exprés emmaigriffiez,
 Tantoft par feinte exprés vous palliffiez,
 Tantoft vofre œil vofre face baignoit
 Dés qu'vn iec& d'arc de luy vous efloignoit,
 Entretienant la feinte & forcelage,
 Ou par couffume, ou par quelque breuage :
 Mefme attiltrant vos amis & flatteurs
 Pour du venin d'Antoine efre fauteurs,
 Qui l'abusoyent fous les plaintes friuoles,
 Faisant ceder fon proffit aux paroles.
 Quoy ? difoient-ils, eſtes vous l'homicide
 D'vn pauvre eſprit, qui vous prend pour fa guide ?
 Faut-il qu'en vous la Nobleſſe s'offenſe,
 Dont la rigueur à celle la ne penſe,
 Qui fait de vous le but de ſes penſees ?
 O qu'ils font mal enuers vous adreſſees !
 O&auienne a le nom de l'eſpouſe,
 Et ceſte ci, dont la flame ialouſe
 Empeſche aſſez la viſte renommee,
 Sera l'amie en ſon pays nommee :
 Ceſte diuine, à qui rendent hommage
 Tant de pays ioints à ſon heritage.
 Tant peuvent donc vos mines & adreſſes,
 Et de ceux la les plaintes flattereſſes,
 Qu'O&auienne & ſa femme & ma ſœur,
 Fut dechaffee, & dechaffa vofre heur.
 Vous taiſez-vous, auez-vous plus deſir
 Pour m'appaiſer d'autre excuſe choiſir ?
 Que diriez-vous du tort fait aux Rommains,
 Qui ſ'enſuyoyent ſecrettement des mains
 De vofre Antoine, alors que vofre rage
 Leur redoubloit Poutrage ſus Poutrage ?
 Que diriez vous de ce beau teſtament
 Qu'Antoine auoit remis ſecrettement
 Dedans les mains des pucelles Veſtales ?
 Ces maux eſtoyent les conduites fatales

*De vos malheurs : & ores peu rufée
 Vous voudriez bien encore être excufée.
 Contentez-vous, Cleopatre, & penfez
 Que c'eft affez de pardon, & affez
 D'entretenir le fuseau de vos vies,
 Qui ne feront à vos enfans rauies.*

Cleopatre.

*Ore, Cefar, chetiue ie m'accufe,
 En m'excufant de ma premiere excufe,
 Reconnoiffant que ta feule pitié
 Peut donner bride à ton inimitié :*
*Que ia pour moy tellement fe commande,
 Que tu ne veux de moy faire vne offrande
 Aux Dieux ombreux, ny des enfans auffi
 Que i'ai tourné en ces entrailles ci.
 De ce peu donc de mon pouuoir refte
 Ie rends ie rends grace à ta maiefté :*
*Et pour donner à Cefar tefmoignage,
 Que ie fuis fienne & le fuis de courage,
 Ie veux, Cefar, te deceler tout l'or,
 L'argent, les biens, que ie tiens en threfor.*

LE CHÈVR.

*Quand la feruitude
 Le col enchefnant
 Deffous le ioug rude
 Va l'homme gefnant :*
*Sans que lon menaffe
 D'vn sourcil plié,
 Sans qu'effort on face
 Au pauvre lié,
 Affez il confeffe,
 Affez fe contraint,
 Affez il fe preffe*

*Par la crainte estraint.
Telle est la nature
Des serfs déconfits,
Tant de mal n'endure
De Iapet le fils.*

O&auien.

*L'ample thresor, l'ancienne richesse
Que vous nommez, tesmoigne la hauteffe
De vostre race : & n'estoit le bon heur
D'estre du tout en la terre seigneur,
Le me plaindrois qu'il faudra que soudain
Ces biens royaux changent ainsi de main.*

Seleuque.

*Comment, Cesar, si l'humble petiteffe
Ose adresser sa voix à ta hauteffe,
Comment peux tu ce thresor estimer ?
Que ma Princeffe a voulu te nommer ?
Cuides tu bien, si accuser ie l'ose,
Que son thresor tienne si peu de chose ?
La moindre Roine à ta loy flechissante
Est en thresor autant riche & puissante,
Qui autant peu ma Cleopatre égale,
Que par les champs vne case rurale
Au fier chasteau ne peult estre egalee,
Ou bien la motte à la roche gelee.
Celle sous qui tout l'Egypte flechit,
Et qui du Nil l'eau fertile franchit,
A qui le Iuif, & le Phenicien,
L'Arabien, & le Cilicien,
Avant ton foudre ore tombé sur nous,
Souloyent courber les hommagers genoux :
Qui aux thresors d'Antoine commandoit,
Qui tout ce monde en pompes excedoit,
Ne pourroit elle auoir que ce thresor ?*

*Croy, Cefar, croy qu'elle a de tout fon or,
Et autres biens tout le meilleur caché.*

Cleopatre.

*A faux meurdrier ! a faux traiftre, arraché
Sera le poil de ta tefte cruelle.
Que pleuft aux Dieux que ce fust ta ceruelle!
Tien traiftre, tien.*

Seleuque.

O Dieux !

Cleopatre.

O chofe deteftable^{aa} !

Vn ferf vn ferf !

Oftauien.

*Mais chofe efmerueillable
D'vn cœur terrible !*

Cleopatre.

*Et quoy, m'accufes tu ?
Me penfois tu veufue de ma vertu
Comme d'Antoine ? aa traiftre !*

Seleuque.

Retiens la,

Puiffant Cefar, retiens la doncq.

Cleopatre.

Voila

*Tous mes biensfaits. Hou ! le dueil qui m'efforce,
Donne à mon cœur langoureux telle force,
Que ie pourrois, ce me semble, froiffer
Du poing tes os, & tes flancs creuafter
A coups de pied.*

Ostaiien.

*O quel grinçant courage!
Mais rien n'est plus furieux que la rage
D'un cœur de femme. Et bien, quoy, Cleopatre?
Estes vous point ia saoule de le battre!
Fuy t'en, ami, fuy t'en.*

Cleopatre.

*Mais quoy, mais quoy?
Mon Empereur, est-il vn tel esmoy
Au monde encor que ce paillard me donne?
Sa lacheté ton esprit mesme estonne,
Comme ie croy, quand moy Roine d'ici,
De mon vassal suis accusée ainsi,
Que toy, Cesar, as daigné visiter,
Et par ta voix à repos inciter.
Hé si j'auois retenu des ioyaux,
Et quelque part de mes habits royaux,
L'aurois-ie fait pour moy, las, malheureuse!
Moy, qui de moy ne suis plus curieuse?
Mais telle estoit ceste esperance mienne,
Qu'à ta Liue & ton Ostaiienne
De ces ioyaux le present ie ferois,
Et leurs^{es} pitieux ainsi pourchasseroy,
Pour (n'estant point de mes presens ingrates)
Enuers Cesar estre mes aduocates.*

Ostaiien.

*Ne craignez point, ie veux que ce thresor
Demeure vostre : encouragez-vous or,
Vivez ainsi en la captiuité
Comm' au plus haut de la prosperité.
Adieu : songez qu'on ne peut recevoir
Des maux, sinon quand on pense en auoir.
Ie m'en retourne.*

Cleopatre.

*Ainsi vous foit ami
Tout le Destin, comm' il m'est ennemi.*

Le Chœur.

Où courez-vous, Seleuque, où courez-vous ?

Seleuque.

Je cours, fuyant l'enuenimé courroux.

Le Chœur.

Mais quel courroux ? hé Dieu, si nous en sommes !

Seleuque.

Je ne fuy pas ny Cesar ny ses hommes.

Le Chœur.

Qu'y a t'il donc que peut plus la fortune ?

Seleuque.

Il n'y a rien, sinon l'offense d'une.

Le Chœur.

Auroit on bien nostre Roine blessée ?

Seleuque.

Non non, mais i'ay nostre Roine offensée.

Le Chœur.

Quel malheur donc a causé ton offense ?

Seleuque.

Que fert ma faute, ou bien mon innocence?

Le Chœur.

Mais dy le nous, dy, il ne nuira rien¹⁶.

Seleuque.

Dit, il n'apporte à la ville aucun bien.

Le Chœur.

Mais tant y a que tu as gagné l'huis.

Seleuque.

Mais tant y a que ia puni t'en suis.

Le Chœur.

Estant puni en es tu du tout quitte?

Seleuque.

*Estant puni plus fort ie me dépite,
Et ia dans moy ie sens vne furie,
Me menassant que telle fascherie
Poindra sans fin mon ame furieuse,
Lors que la Roine & triste & courageuse
Deuant Cesar aux cheveux m'a tiré,
Et de son poing mon visage empiré :
S'elle m'eust fait mort en terre gesir,
Elle eust preueu à mon present desir,
Veu que la mort n'eust point esté tant dure
Que l'éternelle & mordante peinture,
Qui ia desta iusques au fond me blesse
Dauoir blesé ma Roine & ma maistresse.*

LE CHŒVR.

*O quel heur à la perſonne
 Le Ciel gouverneur ordonne,
 Qui contente de ſon ſort,
 Par convoitiſe ne ſort
 Hors de l'heureuſe franchiſe,
 Et n'a ſa gorge ſubmiſe
 Au ioug & trop dur lien
 De ce pourceas terrien,
 Mais bien les autres ſauvages,
 Les beaux tapis des herbages,
 Les reietans arbriffeaux,
 Les murmures des ruiſſeaux,
 Et la gorge babillarde
 De Philomele iaſarde,
 Et l'attente du Printemps
 Sont ſes biens & paſſetemps.
 Sans que l'ame haut volante,
 De plus grand deſir bruſlante
 Suiue les pompeux arrois :
 Et puis offenſant ſes Rois,
 Ait pour maigre recompence
 Le feu, le glaiue, ou potance,
 Ou pluſtoſt mille remors,
 Conferez à mille morts.
 Si l'inconſtante fortune
 Au matin eſt opportune,
 Elle eſt importune au ſoir.
 Le temps ne ſe peut raffoir,
 A la fortune il accorde,
 Portant à celui la corde
 Qu'il auoit parauant mis
 Au rang des meilleurs amis.
 Quoy que ſoit, ſoit mort ou peine
 Que le Soleil nous rameine
 En nous ramenant ſon iour :*

Soit qu'elle face seiour,
 Ou bien que par la mort griefue
 Elle se face plus briefue :
 Celuy qui ard de desir
 S'est tousiours senti saistr.
Arius de ceste ville,
 Que ceste ardeur inutile
 N'auoit iamais retenu :
 Ce Philosophe chenu,
 Qui déprisoit toute pompe,
 Dont ceste ville se trompe,
 Durant nostre grand' douleur
 A receu le bien & l'heur :
Cesar faisant son entree,
 A la sagesse monstree
 L'heur & la felicité,
 La raison, la verité,
 Qu'auoit en soy ce bon maistre,
 Le faisant mesme à sa dextre
 Costoyer, pour estre à nous
 Comme vn miracle entre tous.
Seleuque, qui de la Roine
 Receuoit le patrimoine
 En partie, & qui dresseoit
 Le gouuernement, reçoit,
 Et outre ceste fortune
 Qui nous est à tous commune,
 Plus griefue infelicité
 Que nostre captiuité.
Mais or' ce dernier courage
 De ma Roine est vn presage,
 S'il faut changer de propos,
 Que la meurdriere Atropos
 Ne souffrira pas qu'on porte
 A Romme ma Roine forte,
 Qui veut de ses propres mains
 S'arracher des fiers Rommains²¹.
 Celle la dont la constance

*A pris soudain la vengeance
Du serf, & dont la fureur
N'a point craint son Empereur :
Croyez que plus tost l'espee
En son sang sera trempée,
Que pour vn peu moins souffrir
A son deshonneur s'offrir.*

Seleuque.

*O saine propos, ô verité certaine !
Pareille aux deû est nostre chance humaine.*

ACTE III.

CLEOPATRE, CHARMIVM, ERAS, LE CHŒVR.

Cleopatre.

*Penferoit doncq Cesar estre du tout vainqueur ?
Penferoit doncq Cesar abastardir ce cœur,
Veu que des tiges vieux ceste vigueur i'herite,
De ne pouuoir ceder qu'à la Parque dépité ?
La Parque & non Cesar aura sus moy le pris,
La Parque & non Cesar soulage mes esprits,
La Parque & non Cesar triomphera de moy,
La Parque & non Cesar finira mon esmoy :
Et si i'ay ce iourdhuy vsé de quelque feinte,
Afin que ma portee en son sang ne fust teinte.
Quoy ? Cesar pensoit-il que ce que dit i'auois
Peust bien aller ensemble & de cœur & de voix ?
Cesar, Cesar, Cesar, il te seroit facile
De subiuguer ce cœur aux liens indocile :
Mais la pitié que i'ay du sang de mes enfans,
Rendoyent sus mon vouloir mes propos triomphans,*

*Non la pitié que j'ay fit par moy miserable
Est rompu le filet à moy ia trop durable.
Courage donc, courage (ô compagnes fatales)
Iadis serues à moy, mais en la mort égales,
Vous auxz recogneu Cleopatre princesse,
Or' ne recognoissez que la Parque maistresse.*

Charmium.

*Encore que les maux par ma Roine endurez,
Encore que les cieux contre nous coniuerez,
Encore que la terre enuers nous courroucée,
Encore que Fortune enuers nous insensee,
Encore que d'Antoine vne mort miserable,
Encore que la pompe à Cesar desirable,
Encore que l'arrest que nous fismes ensemble
Qu'il faut qu'vn mesme iour aux enfers nous assemble,
Eguillonast assez mon esprit courageux
Destre contre soy mesme vn vainqueur outrageux,
Ce remede de mort, contrepoison de dueil,
S'est tantoft présenté d'auantage à mon ceil :
Car ce bon Dolabelle, ami de nostre affaire,
Combien que pour Cesar il soit nostre aduersaire,
T'a fait sçauoir (ô Roine) apres que l'Empereur
Est parti d'avec toy, & apres ta fureur
Tant equitablement à Seleuque monstree,
Que dans trois iours prest ce ste douce contree
Il nous faudra laisser, pour à Romme menees
Donner vn beau spectacle à leurs effeminees.*

Eras.

*Ha mort, ô douce mort, mort seule guarison
Des esprits oppressez d'vne estrange prison,
Pourquoy souffres tu tant à tes droits faire tort ?
T'auons nous fait offense, ô douce & douce mort ?
Pourquoy n'approches tu, ô Parque trop tardie ?
Pourquoy veux tu souffrir ceste bande captiue,*

*Qui n'aura pas plustost le don de liberté,
 Que cest esprit ne soit par ton dard écarté?
 Haste doncq haste toy, vanter tu te pourras
 Que mesme sus Cesar vne despoille auras :
 Ne permets point alors que Phebus qui nous luit
 En deuantant^{ss} fera chez son oncle conduit,
 Que ta sœur pitoyable, hélas ! à nous cruelle,
 Tire encore le fil dont elle nous bourrelle :
 Ne permets que des peurs la pallissante bande
 Empesche ce iourdhuy de te faire vne offrande.
 L'occasion est feure, & nul à ce courage
 Ce iour nuire ne peult, qu'on ne te face hommage.
 Cesar cuide pour vray que ia nous soyons prestes
 D'aller, & de donner tesmoignage des questes.*

Cleopatre.

*Mourons donc, cheres sœurs, ayons plustost ce cœur
 De seruir à Pluton qu'à Cesar mon vainqueur :
 Mais auant que mourir faire il nous conuiendra
 Les obseques d'Antoine, & puis mourir faudra.
 Ie l'ay tantost mandé à Cesar, qui veult bien
 Que Monseigneur i'honore, hélas ! & l'ami mien.
 Abbaïsse donc ciel, & auant que ie meure
 Viens voir le dernier dueil qu'il faut faire à ceste heure
 Peut estre tu seras marry de m'estre tel,
 Te faschant de mon dueil estrangement mortel.
 Allons donc cheres sœurs : de pleurs, de cris, de larmes,
 Venons nous affoiblir, à fin qu'en ses alarmes
 Nostre voisine mort nous soit ores moins dure,
 Quand aurons demi fait aux esprits ouerture.*

Le Chœur.

*Mais où va, dites moy, dites moy damoyelles,
 Où va ma Roine ainsi ? quelles plaintes mortelles,
 Quel soucy meurdrissant ont terni son beau teint ?
 Ne l'auoit pas assez la seiche fiebure atteint ?*

Charmium.

*Triste elle s'en va voir des sepulchres le clos,
Où la mort a caché de son ami les os.*

Le Chœur.

Que seiournons nous donc? suiurons nostre maistresse.

Eras.

Suiure vous ne pouuez, sans suiure la destresse.

LE CHŒVR.

*La gresle petillante
Dessus les toits,
Et qui mesme est nuisante
Au verd des bois,
Contre les vins forcene
En sa fureur,
Et trompe aussi la peine
Du laboureur :
N'estant alors contente
De son effort,
Ne met toute l'attente
Des fruits à mort.
Quand la douleur nous iette
Cè qui nous poind,
Pour vn seul sa sagette
Ne blesse point.
Si nostre Roine pleure,
Lequel de nous
Ne pleure point à l'heure?
Pas vn de tous.
Mille traits nous affolent,
Et seulement*

*De l'enuieux consolent
 L'entendement.
 Faisons ceder aux larmes
 La triste voix,
 Et souffrons les alarmes
 Tels que ces trois.
 Ia la Roine se couche
 Pres du tombeau,
 Elle ouure ia sa bouche :
 Sus donc tout beau.*

Cleopatre.

*Antoine, ô cher Antoine, Antoine ma moitié,
 Si Antoine n'eust eu des cieux l'inimitié,
 Antoine, Antoine, hélas ! dont le malheur me priue,
 Entens la foible voix d'une foible captiue,
 Qui de ses propres mains auoit la cendre mise
 Au clos de ce tombeau n'estant encore prise :
 Mais qui prise & captiue à son malheur guidee,
 Suiette & prisonniere en sa ville gardee,
 Ore te sacrifie, & non sans quelque crainte
 De faire trop durer en ce lieu ma complainte,
 Veu qu'on a l'œil sus moy, de peur que la douleur
 Ne face par la mort la fin de mon malheur :
 Et à fin que mon corps de sa douleur priué
 Soit au Romain triomphe en la fin referué :
 Triomphe, dy-ie, las ! qu'on veult orner de moy,
 Triomphe, dy-ie, las ! que lon fera de toy.
 Il ne faut plus defor de moy que tu attendes
 Quelques autres honneurs, quelques autres offrandes :
 L'honneur que ie te fais, l'honneur dernier sera
 Qu'à son Antoine mort Cleopatre fera.
 Et bien que toy viuant la force & violence
 Ne nous ait point forcé d'écarter l'alliance,
 Et de nous separer : toutesfois ie crains fort
 Que nous nous separions l'un de l'autre à la mort,
 Et qu'Antoine Romain en Egypte demeure,*

*Et moy Egyptienne dedans Romme ie meure.
 Mais si les puiffans Dieux ont pouuoir en ce lieu
 Où maintenant tu es, fais fais que quelque Dieu
 Ne permette iamais qu'en m'entraînant d'ici
 On triomphe de toy en ma personne ainfi :
 Ains que ce tien cercueil, ô spectacle piteux
 De deux pauvres amans, nous racouple tous deux,
 Cercueil qu'encore vn iour l'Egypte honorera,
 Et peut estre à nous deux l'epitaphe sera :*
*Icy font deux amans qui heureux en leur vie,
 D'heur, d'honneur, de liesse, ont leur ame affouuie :*
*Mais en fin tel malheur on les vit encourir,
 Que le bon heur des deux fut de bien tost mourir.*
*Reçoy reçoy moy donc auant que César parte,
 Que plustost mon esprit que mon honneur s'écarte :*
*Car entre tout le mal, peine, douleur, encombre,
 Souspirs, regrets, soucis, que j'ay souffert sans nombre,
 Pestime le plus grief ce bien petit de temps
 Que de toy, ô Antoine, esloigner ie me sens.*

Le Chœur.

*Voila pleurant elle entre en ce clos des tombeaux.
 Rien ne voyent de tel les tournoyans flambeaux.*

Eras.

*Est-il si ferme esprit, qui presque ne s'enuole
 Au piteux escouter de si triste parole?*

Charmium.

*O cendre bien heureuse estant hors de la terre!
 L'homme n'est point heureux tant qu'un cercueil l'enferre.*

Le Chœur.

*Auroit donc bien quelqu'un de viure telle enuie,
 Qui ne voulust ici mespriser ceste vie?*

Cleopatre.

*Allons donc cheres sœurs, & prenons doucement
De nos tristes malheurs l'heureux allegement.*

LE CHŒVR.

Strophe.

*Plus grande est la peine
Que l'outrageux sort
Aux amis ameine,
Que de l'ami mort
N'est la ioye grande,
Alors qu'en la bande
Des esprits heurez,
Esprits affeurez
Contre toute dextre,
Quitte se voit estre
Des maux endurez.*

Antistrophe.

*Chacune Charite
Au tour de Cypris,
Quant la dent dépite
Du sanglier épris
Occit en la chasse
De Myrrhe la race,
Ne pleuroit si fort,
Qu'on a fait la mort
D'Antoine, que l'ire
Transmit au nauire
De l'oublieux port.*

Epode.

Les cris, les plains

*Des Phrygiennes
Eflans aux mains
Myceniennes,
N'estoyent pas tels,
Que les mortels
Que pour Antoine
Fait nostre Roine.*

Strophe.

*Mais ore j'ay crainte,
Qu'il faudra pleurer
Nostre Roine esteinte,
Qui ne peut durer
Au mal de ce monde,
Mal qui se seconde,
Toujours enfantant
Nouveau mal sortant :
On la voit deliure
Du desir de viure,
Mille morts portant.*

Antistrophe.

*Tantost gaye & verte
La forest estoit,
La terre couuerte
Sa Cerés portoit :
Flore auoit la prée
De fleurs diaprée,
Quand pour tout ceci
Tout soudain voici
Cela qui les pille,
L'hyuer, la faucille,
Et la faulx aussi.*

Epode.

Ja la douleur

Idelle. — 1.

*Rompt la lieffe,
La ioye & l'heur
A ma Princeffe,
Reste le teint
Qui n'est esteint :
Mais la mort blesme
L'ostera mesme.*

Strophe.

*Elle vient de faire
L'honneur au cercueil :
O ! quelle a peu plaire
Et deplaire à l'œil :
Plaire quand les roses
Ont esté decloses,
Avec le Cyprés,
Mille fois après
Baisotant la lame,
Qui semble à son ame
Faire les aprests.*

Antistrophe.

*Versant la rosee
Du fond de son cœur,
Par les yeux puissee,
Et puis la liqueur
Que requiert la cendre :
Et faisant entendre
Quelques mots lachez,
Bassément machez,
Pour fin de la feste
Meflant de sa teste
Les poils arrachez.*

Epode.

Elle a despleu,

*Pource qu'il semble
Qu'elle n'a peu
Que viure ensemble :
Et que soudain
De nostre main
Luy faudra faire
Vn mesme affaire.*

ACTE V.

PROCVLEE, LE CHŒVR.

Proculee.

*O iuste Ciel, si ce grief malefice
Ne t'accusoit iustement d'iniustice,
Par quel destin de tes Dieux conjuré,
Ou par quel cours des astres mesuré,
A le malheur pillé telle victoire,
Qu'en la voyant on ne la pourroit croire ?
O vous les Dieux des bas enfers & sombres,
Qui retirez fatalement les ombres
Hors de nos corps, quelle palle Megere
Estoit commise en si rare misere ?
O fiere Terre à toute heure souillée
Des corps des tiens, & en leur sang touillée,
As tu iamais soustenu sous les flancs
Quelque fureur de courages plus grands ?
Non, quand tes fils Iupiter eschellerent,
Et contre luy serpentins se meslerent.
Car eux pour estre exemps du droit des cieux,
Voulurent mesme embuscher les grands Dieux,
Desquels en fin fierement assaillis,
Furent aux creus de leurs monts recueillis.
Mais ces trois ci, dont le caché courage*

*N'eust point esté mescreu de telle rage,
 Qui n'estoient point geantes serpentines,
 En redoublant leurs rages feminines,
 Pour au vouloir de Cesar n'obeir,
 Leur propre vie ont bien voulu trahir.
 O Iupiter! ó Dieux! quelles rigueurs
 Permits tu donc à ces superbes cœurs?
 Quelles horreurs as tu fait ores naistre,
 Qui des nepveux pourront aux bouches estre,
 Tant que le tour de la machine tienne.
 Par contrepois balancé se maintienne?
 Diâes moy donc vous brandons flamboyans,
 Brandons du Ciel toutes choses voyans,
 Auez-vous peu dans ce val tant instable
 Décourir rien de plus espouventable?
 Accusez-vous maintenant, ó Destins,
 Accusez-vous, ó flambeaux argentins :
 Et toy, Egypte, à l'enui matinee,
 Maudi cent fois l'iniuste destinee :
 Et toy Cesar, & vous autres Romains
 Contristez vous, la Parque de vos mains
 A Cleopatre à ceste heure arrachee,
 Et maugré vous vostre attente empeschee.*

Le Chœur.

*O dure, hélas! & trop dure auanture,
 Mille fois dure & mille fois trop dure.*

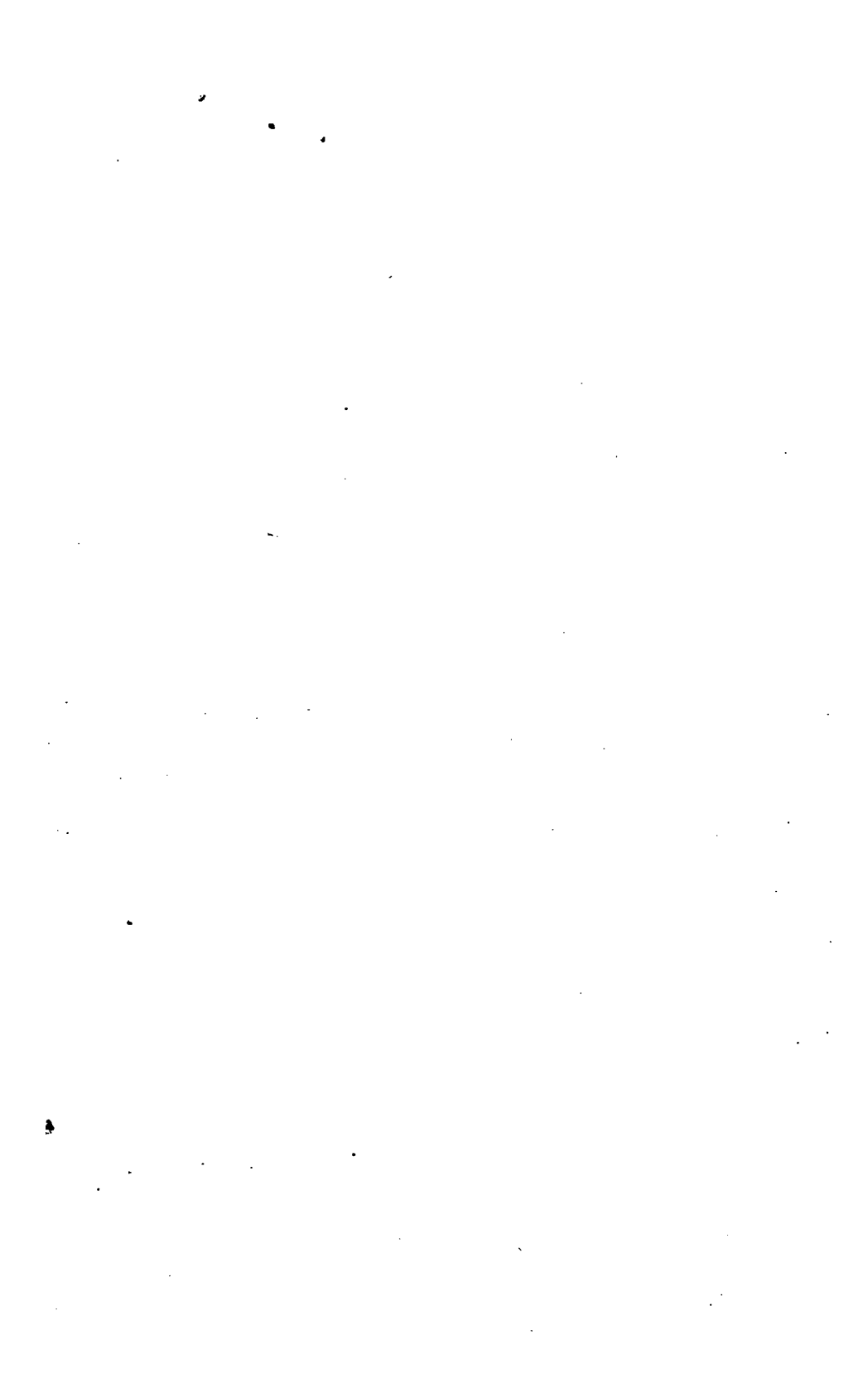
Proculee.

*Ha ie ne puis à ce crime penser,
 Si ie ne veux en pensant m'offenser :
 Et si mon cœur à ce malheur ne pense,
 En le fermant ie luy fais plus d'offense.
 Escoutez donc, Citoyens, escoutez,
 Et m'escoutant vostre mal lamentez.
 P'estois venu pour le mal supporter*

*De Cleopatre, & la reconforter,
 Quand j'ay trouué ces gardes qui frappoyent
 Contre sa chambre, & sa porte rompoyent :*
*Et qu'en entrant en ceste chambre close,
 J'ay veu (ó rare & miserable chose!)
 Ma Cleopatre en son royal habit
 Et sa couronne, au long d'un riche liã
 Peint & doré, blesme & morte couchee,
 Sans qu'elle fust d'aucun glaiue touchee,
 Auecq' Eras sa femme, à ses pieds morte,
 Et Charmium viue, qu'en telle sorte
 J'ay lors blasmee ; A a Charmium, est-ce
 Noblement fait ? Ouy ouy c'est de noblesse
 De tant de Rois Egyptiens venue
 Vn tesmoignage. Et lors peu soustenuë
 En chancelant, & s'accrochant en vain,
 Tombe à l'enuers, restant vn tronc humain.*
*Voilà des trois la fin espouventable,
 Voilà des trois le destin lamentable :*
*L'amour ne veut separer les deux corps,
 Qu'il auoit ioints par longs & longs accords :*
*Le Ciel ne veut permettre toute chose,
 Que bien souuent le courageux propose.
 Cesar verra perdant ce qu'il attend,
 Que nul ne peut au monde estre contant :*
*L'Egypte aura renfort de sa destresse,
 Perdant apres son bon heur, sa maistresse :*
*Mesmement moy qui suis son ennemi,
 En y pensant, ie me pafme à demi,
 Ma voix s'infirme, & mon penser defaut :*
O! qu'incertain est l'ordre de là haut !

LE CHŒVR.

*Peut on encores entendre
 De toy, troupe, quelque voix ?
 Peux tu ceste seule fois*



DIDON
SE SACRIFIANT

TRAGÉDIE

D'ESTIENNE IOËLLE,

PARISIEN³⁰.

**PERSONNAGES DE LA TRAGÉDIE
DE DIDON.**

Achate.

Afcaigne.

Palinure.

Enee.

Le Chœur des Troyens.

Didon.

Le Chœur des Phéniciennes.

Anne.

Barce.



DIDON
SE SACRIFIANT

TRAGÉDIE.

ACTE I.

ACHATE, ASCAIGNE, PALINVRE.

Achate.

*Quel iour sombre, quel trouble, avec ce iour te roulent
Tes destins, ô Carthage? & pourquoy ne se souillent
Les grands Dieux, qui leur veüé & leurs oreilles saintes
Aueuglent en nos maux, effourdent en nos plaintes?
Pourquoy donques, ialoux, ne se souillent de faire,
Ce qui fait aux mortels leur puissance desplaire?
Race des Dieux, Ascaigne, & toy qui l'auanture
Des Troyens lis au ciel, assuré Palinure,
Encor que nostre Enee au haure nous enuoye
Apprester au depart les restes de la Troye :
Encor que nous suiuiions ses redoutez oracles,*

Ses songes ambigus, ses monstrueux miracles :
Encor que, comme il dit, du grand Atlas la race,
Mercuré, soit venu se planter à sa face,
Afin que hors d'Afrique en mer il nous remeine,
Pour faire aussi tost fin à nos ans qu'à la peine :
Ne jettez-vous point l'œil (las ! se pourroit il faire
Que telle pitié peust à quelqu'un ne déplaire ?)
Jettez-vous point donc l'œil sur l'amante animée ?
Sur Didon, qui d'amour & de dueil renflamée,
(Ia desia ie la voy forcener, ce me semble,)
Perdra son sens, son heur, & son Enee ensemble ?
Et dont peut estre (ha Dieux !) la miserable vie
Avec nos fiers vaisseaux aux vents sera rauie :
Tant que l'iniuste mort retombant sur nos testes
Armera contre nous les meurtrieres tempestes.
Sa peine fut horrible alors que la nuit sombre
De son espoux Sichee offrit à ses yeux l'ombre,
L'ombre hideuse & palle, & qu'à ses yeux Sichee
Décourant vne playe, vne playe bouchée
De la poudre & du sang, monstroit à la deserte
De son frere meurtrier la cruauté couverte,
D'un son gresle enseignant sa richesse enterree :
Dont elle avecq' les siens par l'Afrique alteree
Fuyant de ce cruel Pygmalion la rage,
Marchanda pour bastir sur ce bruyant riuage,
Ce que les siens pourroyent enuironner de place
De la peau d'un Taureau, & dont elle menace,
Ayant dressé Carthage, horreur mesme des guerres,
Les voisins ennemis, & les estranges terres.
L'autre mal la troubla, lors que larbe le prince
Des noirs Getuliens, luy offroit sa prouince,
Et son sceptre & sa gent, si par les torches saintes
Du mariage esloyent leurs deux ames estreintes,
Sans qu'elle au vieil amour de Sichee obstinee,
Se peust faire flechir sous le ioug d'Hymenee :
Tant que ce Roy luy couue au fons de l'ame, pleine
D'un immortel courroux, vne implacable haine,
Plus estrange malheur encor la vint surprendre,

*Quand le pardon des flots appaise fit descendre
 Nostre troupe en Afrique : & que les yeux d'Enee
 De cent traits venimeux blefferent l'effrenee,
 Lors que son hoste Amour de ses flammes mordantes,
 Peu à peu deuoroit ses entrailles ardentes,
 Brailliant dans son cœur, comme on voit hors la braise
 Les charbons s'allumans jaillir dans la fournaise :
 Ou comme l'ardant corps dont se fait le tonnerre,
 Lors qu'à son élément il s'eleue de terre
 Dans le milieu de l'air, clos d'une froide nuë,
 Double de cent esclairs la longue pointe aiguë.
 Mais las ! quand des Dieux l'ire à nostre aise s'oppose,
 Nous nous sentons trainer de pire en pire chose.
 Didon, qui nostre Enee (arraché de l'horrible
 Massacre des Gregeois, de la fureur terrible
 De Junon aduersaire, & des hurlans abyssmes)
 Destors mesme qu'un pié dans Carthage nous mifmes,
 Dedans sa court receut, receuant dans son ame
 Par le regard coupable, & l'image, & la flame,
 Pourroit elle égaller tout le mal que luy brasse
 Si long temps la Fortune, au dueil qui la menace
 En nostre iniuste fuite ? Ainsi que l'indiscrete
 Qui perdoit son Iason, ou que celle de Crete
 Qui rappelloit en vain son Thesee au riuage,
 Remplira l'œil de pleurs, son ame d'une rage,
 Et d'une horreur sa ville.*

Ascaigne.

*En memoire me tombe
 Ce qu'un iour nous disoit mon pere sur la tombe
 D'Anchise mon ayeul : Que l'amour & la haine
 Des Dieux vont bigarrant la fresle vie humaine :
 Tant qu'à peine vne ioye aux mortels se rapporte,
 Qui n'ait pour sa compagne vne douleur plus forte :
 Mais il conseille aussi qu'aux choses douloureuses
 On s'aeugle, pour voir & goustier les heureuses.*

Palinure.

*Il vaut mieux que les Dieux leurs ordonnances gardent,
Que pour se desmentir, aux dangers ils regardent :
Et lon ne doit son fiel contre les Dieux espoindre,
Quand on reçoit des Dieux de deux malheurs le moindre.
Quel malheur fit Didon dans sa poitrine ardente,
Eust peu d'un grand Enee enseuelir l'attente?
Tant qu'une mesme ardeur rauissant leur memoire,
Peust raur des Troyens & de leur chef la gloire :
Et qu'ici s'attachant la fatale campagne
Que le Tybre entortille, eust pour neant d'Ascaigne
Attendu les efforts, voire & l'horrible race,
Qui doit forcer sous soy ce que Neptune embrasse?
Vn mal passe le mal.*

Ascaigne.

*Bien qu'une douce amorce
Desrobe bien souuent au ieune cœur sa force,
Si m'aeuglé-ie au bien que j'auois, & au trouble
D'une amante insensee. Il faut que lon redouble
L'ame pour vaincre vn dueil. Donc ceste Afrique douce
En la laissant nous charme? Où le destin nous pousse
Suiuon, suiuon tousiours. Toute troupe est suiette
Au trauail : le trauail enduré nous rachette
Vn glorieux repos.*

Achate.

*La ieunesse bouillante
Qui contre le fouci se rend tousiours nuisante,
Deffend à ton esprit, Ascaigne, qu'il ne ronge
La crainte des dangers, où plus agé ie songe :
La haine fait le dol. Inuon par les enuies
Que sans fin irritée acharne sur nos vies,
(Elle qui du Tonant est la sœur & l'espouse)
Renuerse les destins : & de tout heur ialouse,*

*Veut montrer que celui toujours son malheur traine,
 Pour qui les cœurs felons ont enfielé leur haine.
 N'auroit elle pas bien pourchassé par menée
 Que hors d'ici les Dieux exilassent Enee ?
 Elle qui à son vueil Deesse se transforme,
 Auroit elle point pris de Mercure la forme,
 Pour nous ôter (seignant du grand Dieu le message)
 Vne Troye desia redressée en Carthage ?
 Qui plus est par l'horreur de l'hyuer, & la rage
 Des cruels Aquilons, & par le seul naufrage
 S'apaisent leur courroux : Iupiter nous commande
 De faire desmarer la Phrygienne bande,
 Demeurant des Gregeois : car depuis que la Troye
 Fut par l'arrest celeste aux Atrides la proye,
 Ce pauvre nom nous reste, & semble qu'à cest heure
 Le Ciel vueille que rien de Troye ne demeure.
 Car veu qu'en nulle terre on ne nous souffre prendre
 Le siege & le repos, & qu'ores de la cendre
 Des funebres tombeaux les tremblantes voix sortent,
 Qui toujours nouveau vol à nostre fuite apportent :
 Et qu'ores par les cris de quelque orde Harpye
 Nous sommes rechassés : & or' de la Libye
 Par le fils de Maia, qui fait changer sur l'heure
 A la traistresse mer nostre seure demeure.
 Quelle belle Italie, ou quel autre heritage
 Nous promet-on, sinon l'eternel navigage,
 Et le fons de la mer, qui par la destinee
 Veut pour vn Dieu marin recevoir son Enee,
 Enee son neveu, & de luy seul contente,
 Noyer avecques nous nos Dieux & nostre attente ?*

Palinure.

*Iamais aux bas mortels les Immortels ne rendent
 Vne assurance entiere : & toujours ceux qui tendent
 A la gloire plus haute, ont leurs ames estreintes
 Aux fousis, aux trauaux, aux songes, & aux craintes.
 Mais en vain celuy-là se tourmente & soucie,*

*Qui soit heur, soit malheur, dessus les Dieux appuye
Le hasart de ses faits : car bien qu'au ciel ie veisse
Les astres ennemis, & que ie me predisse
De mes voisins dangers l'euénement moleste,
Il vaudroit mieux, suiuant vn message celeste
(Quand mesme il seroit faux) mettre aux Dieux ma fiance,
Que suiura pour guidon ma fresle cognoissance :
Aimant mieux en m'armant d'une volonté pure
Perdre tout, que d'auoir vouloir de faire iniure
Au mandement d'un Dieu, qui veut que pour vn vice
Executé, vouloir de faillir se punisse.*

Afcaigne.

*Encor oublions nous, qu'outre l'ailé Mercure,
Plus seurs encor nous doit rendre vn celeste augure.
Alors qu'au sac piteux nostre Troye estoit pleine
Du feu, de pleurs, de meurdre, vne flame soudaine
Vint embraser mon chef, qui comme nostre Anchise
L'expliqua, nous chassoit hors de la Troye prise.
Ie iure par l'honneur de ceste mesme teste,
Par celle de mon pere, & par la neufue feste
Que le tombeau d'Anchise adiouste à nostre annee,
Qu'un mesme embrasement m'a ceste matinee
Donné le mesme signe : & qu'on nous tient promesse
De reuenger bien tost la Troye de la Grece.*

Achate.

*Sus sus doncques haston : l'entreprise est heureuse
Qu'on n'exécute point d'une main paresseuse.
Haston sans aucun bruit au labour nostre troupe :
Que tout se trouffe au port, que les rameaux on coupe
Pour couronner les masts : qu'aux vents on prenne garde,
Aux fustes, aux esquifs : qu'aux armes on regarde :
Qu'il n'y ait mast, antene, ancre, voile, ou hune²¹,
Qui ne soit pour souffrir les hasards de Neptune.
Mais tourne l'œil, Afcaigne, & voy l'estrange peine*

DIDON
SE SACRIFIANT

TRAGÉDIE

D'ESTIENNE IODELLE,

PARISIEN⁸⁰.

*Ceste effroyable nuit, où les Dieux nous monstrerent
 Que pour neant dix ans les Troyens resisterent :
 Rien qui peust telle nuit souffrir deuant ma veüe,
 Ne trouua de son sens mon ame despourueë.
 Bien que du grand Hector l'effroyable figure,
 Ayant les cheueux pris & de sang & d'ordure,
 S'apparust deuant moy, pour lors aussi hideuse
 Qu'estoit le corps d'Hector, par la trace poudreuse
 Qu'il empourpra de sang tout autour de la ville,
 Trainé par les cheuaux de son meurtrier Achille :
 Bien (dy-ie) que sortant de la maison mienne,
 Le veisse en mon chemin la prophete Troyenne
 Entre les mains des Grecs miserablement serue,
 Tirer par les cheueux du temple de Minerue :
 Et bien qu'à tant d'amis par le fer & les flames
 Le veisse saccager les maisons & les ames :
 Bien (dy-ie) qu'en entrant dans la maison royalle
 Auecq' les Grecs, ie veisse Hecube froide & palle
 De femmes entouree, & de cris & de rages,
 Dessous vn vieil laurier embrasser les images
 Des pauures Dieux vaincus, & comme condamnee
 Tendre le pauure col à toute destinee,
 Voire son Roy vieillart, qui d'vne main dépite
 Tachoit vanger le sang de son enfant Polite,
 Frappé de mesme main, tout petillant & blesme
 Deuant l'autel sacré respandre son sang mesme.
 Mais quand aurois-ie dit les troubles qui m'auindrent
 Ceste effroyante nuit, qui pourtant ne me tindrent
 Esperdu que bien peu ? Tant de fois voir ma mere
 Se planter tout soudain deuant moy : voir mon pere
 Pesant de la vieillese, & mon enfant debile,
 Qu'il falloit nonobstant arracher de la ville :
 Voir en chemin ma femme amoindrir nostre nombre,
 Et se perdre de moy, puis tout soudain son ombre
 Reuenant, se ficher deuant mes yeux, me dire
 L'adieu qu'elle deuoit. Hé qui pourroit suffire
 A compter tous ces maux, & encor les affaires
 Que m'ont fait rencontrer les destins aduerfaires*

*Depuis ce cruel sac, sans que le Ciel m'estonne
Des cas auantureux que pour nous il ordonne ?
La voix de Polidore au taillis entendue,
Rendit elle ma voix autrement esperdue,
Que ie n'ay de coustume ? Et lors que tous malades
Du tourment de la mer, dans les isles Strophades
Nous priſmes noſtre port, & que par la Harpye
(Monſtre horrible & puant) fut ma troupe aduertie
Du malheur qui nous ſuit, vit on que ie changeaſſe
De beaucoup mon viſage, & mes ſens ie troublaſſe
De ſi rares hideurs ? L'horrible prophetie
Des trauaux qu'Helenus predit ſur noſtre vie :
Le monſtrueux Cyclope, à qui nous arrachaſmes
Le pauure Achemenide, & au port le menaſmes :
Le trefpas de mon pere, à qui la ſepulture
Nous ſiſmes à Drepan, bien qu'encor i'en endure,
M'ont ils fait monſtrer autre ? Et meſmes quand nos teſtes
Ie vey quaſi courir des dernieres tempeſtes
Que nous euſmes en mer, de quelle contenance
Me peut on voir monſtrer vn deffaut d'aſſurance ?
Toutesfois maintenant hors quaſi de tout trouble,
Ie palli, ie me pers, ie me trouble & retrouve :
Ie croy ce que i'ay veu n'eſtre rien fors qu'un ſonge,
Duquel ie veux piper la Roine en mon menſonge :
Et bien que ie la ſçache entre tous eſtre humaine,
Ie me la ſeins en moy de rage toute pleine.
Il me ſemble deſia que les ſœurs Eumenides
Pour tantost m'effroyer, ſeront les ſeules guides
De ces cris effrenez, me faiſant miſerable
Moymesme eſtre enuers moy de trahiſon coulpatible :
Ou bien ſi ſa douceur à l'œil ie me preſente,
Plus encor ſa douceur de moymesme m'abſente :
Veu que i'aurois vne ame eſtrangement cruelle,
Si la iuſte pitié qu'il me faut auoir d'elle,
Ne me faiſoit creuer & rompre l'entreprife,
Qui la loy de l'amour infidèlement briſe.
Si ne le faut-il pas : il faut que ma fortune
S'oſtine contre tout, & faut que toy, Neptune,*

*Portes dessus ton dos, quoy qu'ores il aduienne,
Du royaume promis la troupe Phrygienne :
Le conseil en est pris, à rien ie ne regarde.
« Vne necessité à tout mal se hasarde.*

LE CHŒVR DES TROYENS.

*Les Dieux des humains se soucient,
Et leurs yeux sur nous arrestez,
Font que nos fortunes varient,
Sans varier leurs volontez.
Le tour du Ciel qui nous rameine
Après vn repos vne peine,
Vn repos après vn tourment,
Va tousiours d'une mesme sorte :
Mais tout cela qu'il nous rapporte
Ne vient iamais qu'inconstamment.
Les Dieux tousiours à foy ressemblent :
Quant à foy les Dieux sont parfaits :
Mais leurs effets sont imparfaits,
Et iamais en tout ne se semblent.
Les deux peuples diuers, qu'ensemble
L'immuable fatalité
Pour ce seul iour encore assemble
Dans les murs de ceste cité :
Les Troyens sous le fils d'Anchise,
Tes Tyriens dessous Elyse,
Monstrent assez à tous viuans,
Qu'il n'y a que l'audace humaine
Qui face, que le Ciel attraine
L'heur & le malheur se suiuidans.
Nostre heur auroit vne constance,
Si voulans tousiours hault monter,
Nous ne taschions mesme d'oster
Aux grands Dieux nostre obeissance.
Mais eux qui toutes choses voyent,
Exempts d'ignorer iamais rien,*

Ont veu comme il faut qu'ils enuoyent
 Aux mortels le mal & le bien.
 Et d'vn tel ordre ils entrelacent
 L'heur au malheur, & se compassent
 Si bien en leur iuste equité,
 Que l'homme au lieu d'vne assurance,
 Ne peut auoir que l'esperance
 De plus grande felicité.
 Pendant que chetif il espere,
 (Chacun en sa condition)
 La Mort oste l'occasion
 D'esperer rien de plus prospere.
 Ainsi les hauts Dieux se reseruent
 Ce poinct, d'estre tous seuls contens :
 Pendant que les bas mortels seruent
 Aux inconstances de leur temps.
 Des euenemens l'inconstance
 Engendre en eux vne ignorance :
 Tant qu'aneuglez par le desir
 Auquel trop ils s'assuiettissent,
 Pour l'heur le malheur ils choisissent,
 L'ombre du plaisir pour plaisir.
 Mais quoy? veu telle incertitude,
 L'homme sage sans s'esmouuoir
 Reçoit ce qu'il faut recevoir,
 Mocqueur de la vicissitude.
 Car si toutes choses qui viennent,
 Auoyent parauant à venir,
 Si les douleurs qui en prouiennent,
 Par vn malheureux souuenir,
 Ou bien la crainte qui deuance
 L'euenement de telle chance,
 Ne nous peuuent apporter mieux :
 Grands Dieux, qu'est-ce qui nous fait faire
 Plus malheureux en nostre affaire,
 Que mesme ne nous font les Cieux?
 Heureux les esprits qui ne sentent
 Les inutiles passions,

Filles des apprehensions,
 Qui seules quasi nous tourmentent.
 Tout n'est qu'un songe, vne risée,
 Vn fantosme, vne fable, vn rien,
 Qui tient nostre vie amusee
 En ce qu'on ne peut dire sien.
 Mais ceste maratre Nature,
 Qui se monstre beaucoup plus dure
 A nous, qu'aux autres animaux,
 Nous donne vn discours dommageable,
 Qui rend vn homme miserable,
 Et auant & apres ses maux.
 Et plus les bourrelles Furies
 Voyent que nous sommes en heur,
 Et plus apres-nostre malheur
 Monstre sur nous leurs seigneuries.
 Ceste ineuitable Fortune,
 Qui renuersa nostre cité,
 N'eust point esté tant importune
 Contre nostre felicité,
 Si auant que les tristes flames
 Eussent raiui les cheres ames
 De nos superbes Citoyens,
 Ceste vangereffe muable,
 N'eust point esté tant fauorable
 Aux murs, & au nom des Troyens.
 Mais qui eust peu brider sa rage,
 Voyant que le Ciel gouuerneur
 Souffroit qu'on saccageast l'honneur
 Des villes, & des Dieux l'ouurage ?
 Ainsi n'eust pas esté saisie
 Par les trois infernales sœurs,
 L'ame de ce grand Roy d'Asie,
 Voyant les Grecs estre vainqueurs :
 Si ce grand Priam nostre prince
 N'eust apparu dans sa prouince,
 Comme Roy de tous autres Rois.
 L'Ire n'est point en la puissance

Des princes : & l'Impatience
Contraint leur cœur deffous ses loix.
Quel horreur, quand la gloire haute
Tresbuche, & que les royautex
Se tournent en captiuitex,
Soit par hasart, soit par leur faute?
Toymefme Hecube infortunee,
Qui cruellement des Gregeois
Pour esclave fus entrainee,
Comment maintenant tu dirois.
Quels brandons & quelles tenailles
S'acharnent deffus les entrailles
De ceux, qui deuant triomphans,
Voyent soudain choir les orages,
Et ensanglanter leurs visages
Du fang mefme de leurs enfans?
Nous mefmes qui deffous Enee
Cherchons nostre bien par nos maux,
Difons qu'auecq' les cœurs plus hauts
La plus grande misere est nee.
Mais qui veut voir vn autre exemple,
Soit du deftin, ou soit du mal,
Que l'homme en souffre, qu'il contemple
En ce departement fatal,
Comment la Fortune se ioué
D'vne grand' Roine sur sa roué.
Pay grand' peur qu'aucune raifon
Voyant le fort tant variable,
(O pauvre Didon pitoyable !)
Ne demeure dans ta maison.
Vne impatience est plus grande
Que tout mal que loñ puisse auoir :
Mais la mort a fouuent fait voir,
Qu'impatience au mal commande.

ACTE II.

DIDON, CHŒVR DES PHENICIENNES,
ANNE, ENEE.

Didon.

*Dieux, qu'ay-je soupçonné? Dieux, grands Dieux qu'ay-je scéu?
Mais qu'ay-je de mes yeux moy-mesmes apperceu?
Veut donc ce desloyal avec ses mains traistresses
Mon honneur, mes bienfaits, son honneur, ses promesses,
Donner pour proye aux vents? Je sens, ie sens glacer
Mon sang, mon cœur, ma voix, ma force, & mon penser.
Las! Amour, que deuien ie? & quelle aspre furie
Se vient planter au but de ma trompeuse vie?
Trompeuse, qui flattoit mon aueugle raison,
Pour en fin l'estouffer d'une estrange poison?
Est-ce ainsi que le Ciel-nos fortunes balance?
Est-ce ainsi qu'un bienfait le bienfait recompense?
Est-ce ainsi que la foy tient l'amour arresté?
Plus de grace a l'amour, moins il a de seurté.
O trop fresle esperance! ô cruelle iournee!
O trop legere Elise! ô trop pariure Enee!
Mais ne le voici pas? sus sus escartez-vous,
Troupe Phenicienne: il faut que mon courroux
Retenant ce fuitif, desor' se desaignisse:
Ou que plus grand' fureur mes fureurs amoindriffe.
Toymesme (ô chere sœur) laisse moy faire essay,
Ou d'arrester ses naus, ou bien les maux que l'ay.
Il n'aura pas, ie croy, le cœur de roche: & celle
Qu'il dit sa mere, est bien des Dieux la moins cruelle.
Il faut que la pitié l'arreste encor ici,
Ou que ma seule mort arreste mon souci.
La mort est vn grand bien: la mort seule contente*

*L'esprit, qui en mourant voit perdre toute attente
De pouuoir viure heureux.*

Le Chœur.

*Qui ne verroit comment
L'amour croist son pouuoir de son empeschement?
Mais souuent d'autant plus qu'au fait on remedie,
Et plus en vain dans nous s'ancre la maladie.*

Didon.

*Quoy t'esmerueilles-tu, si ma iuste fureur,
O pariure cruel, remplit mes mots d'horreur?
Et qu'oultre mon deuoir, deçà delà courante
Il semble que ie face à Thebes la Bacchante,
Qui sentant arriuer les iours Trieteriques,
Fait forcener ses sèns sous les erreurs Bacchiques?
T'en esbahis-tu donc, veu qu'assez tu scauois,
Las! que tu rendois telle & mon ame & ma voix?
Car bien que ton depart tu me dissimulasses,
Bien qu'à la desrobee aux vents sacrifiasses,
Et au pere Ocean : bien que sans te changer
Tu m'eusses fait fier du tout à l'estranger,
Sans que iamais on t'eust mescreu de telle faute :
Esperois tu pourtant, ó ingrat, ingrat hoste,
Aueugler tous nos yeux en telle lacheté?
Les cieus sont ennemis de la mechanceté.
La terre maugré soy soustient vn homme lasche :
Et contre le meschant la mer mesme se fasche.
Quand mesme ton dessein ce iour ie n'eusse veu,
Ny entendu des miens, le Ciel ne l'eust pas veu :
Ma terre en eust tremblé, & iusques à Carthage
La mer le fust venu sonner à mon riuage.
Mais qui te meut, Cruel? pourquoi trop inhumain
Laisse tu celle la qui t'a mis tout en main?
Nestre amour donc, hélas! ne te retient-il point,
Ny la main à la main, le cœur au cœur conioint*

*Par vne foy si bien iurée en tes delices?
 Que si les iustes Dieux vangent les iniustices,
 Tes beaux sermens rompus rompront aussi ton heur.
 Fais tu si peu de compte encor de mon honneur,
 Las! qui t'enrichissant d'un superbe trophée,
 Tiendra ma plus grand' gloire en moy-même estouffée?
 Ne te meut point encor un horrible trespas,
 Dont ta Didon mourra, qui aussi tost ses pas
 Bouillante hastera dedans la nuit profonde,
 Que les vents hastent tes vaisseaux parmi l'onde?
 Or si tu n'es (hélas!) de mon mal soucieux,
 Sois pour le moins (Ingrat) de ton bien curieux.
 En quel temps sommes nous? n'as tu pas vu la gresle
 Et la neige & les vents, tous ces iours pesle-mesle
 Noircir toute la mer, & tant qu'on eust cuidé
 Que le plus grand Neptune aux eaux n'eust commandé,
 Tant les vents maistrifoyent les grands vagues enflées,
 Qui jusqu'au Ciel estoient horriblement soufflées?
 Celuy ne s'aime pas, qui au cœur de l'hyuer,
 Hasardant ses vaisseaux & sa troupe en la mer,
 Prodigue de sa vie, attend qu'un noir orage
 Dans l'eau d'Oubli luy dresse un autre naufrage.
 Sans crainte de la mort on suiuroit tout espoir,
 S'on pouuoit plusieurs fois la lumière reuoir.
 Prends encor que les eaux se rendissent bonaces.
 En ton département, crains tu point les menaces
 Du Dieu porte-trident irrité contre toy,
 Infidelle à celuy qui n'aura plus de foy?
 Toutes les fois qu'en mer les flots tu sentiras
 Contre-luter aux flots, pallissant tu diras :
 C'est à ce coup, ô ciel, ô mer, que la tempeste
 Doit iustement vanger ma foy contre ma teste.
 Et si tu attens lors, que de Troye les Dieux
 Portez dans ton nauire, appaisent & les cieux,
 Et l'onde courroucée, il te viendra soudain
 Dans l'esprit, que tout Dieu laisse l'homme inhumain.
 Un Dieu même perdroit l'Ambrosie immortelle,
 Priué de déité, s'il estoit infidelle.*

*Tu gaignas leur secours par vne pieté,
Leur secours tu perdrais par vne cruauté.
Songes tu point encor, que mesme en la marine
L'Amour voit honorer sa puissance diuine ?
Neptune sçait il pas, que c'est que de sentir
Le brandon que ses eaux ne peuuent amortir ?
Glaucque le fier Triton, & la troupe menué
De ces Dieux, ont ils pas la force en soy cogneué
Dont Amour leur commande ? & son diuin flambeau
Ard-il pas les poissons iusques au creus de l'eau ?
Mesmement quant aux vens : le fier vent de Scythie
Se vit il pas flechir sous l'amour d'Orithie ?
Voyant donc maintenant tous ces Dieux obeir
Aux loix d'Amour, voyant qu'ores tu veux hair
De celle là la vie, à qui mesmes la tienne
A iamais sera deué, à ceste heure te vienne,
Qu'il te vienne vn remors de t'estre en l'esprit mis
De vouloir dans la mer à tous tes ennemis
Te fier de ta vie, en irritant ton frere,
Ton puissant frere Amour, en irritant ta mere,
Qui tous deux te feront sçauoir à tous les coups,
Qu'en pechant contre Amour nous pechons contre nous.
Si encores ta Troye & les grands tours cogneués
De ton Priam, dressioient le chef iusques aux nués :
Si des murs que bastit Apollon, tout le clos
N'estoit point couuert d'herbe, & de pierres, & d'os,
Qu'entreprendrais-tu plus des pais estrangers ?
Chercherois-tu le tien parmi plus de dangers ?
Lairrois-tu quelque terre heureuse & bien aimee,
Pour voir par cent perils de Troye la fumee ?
Craindrois tu point l'hyuer, ny mesme Cupidon,
Pour la foy pariuree à quelque autre Didon ?
Et maintenant (bons Dieux !) qu'en toy tu deliberes,
Cruel, de faire voile aux terres estrangeres,
Laisant si douce terre, & si doux traitement,
Pour s'yurer pour ton but vn hazard seulement,
Que faut-il que ie songe ? helas doy-ie pas croire
Que dessus vn amour la haine aura victoire ?*

*Veux que tu me fuis tant, qu'à fin de t'estranger
De Didon, tu ne crains de suiure aucun danger.
Me fuis tu? me fuis tu? ô les cruels alarmes
Que me donne l'Amour, par ces piteuses larmes
Qu'ores deuant ta face espandre tu me vois!
Larmes, las! qui se font maistresses de ma voix,
Qui hors de moy ne peut ne peut...*

Anne.

*Quand l'innocente
Flechit sous le coupable, & plus forte lamente
Deuant le foible, hélas! le Ciel aueuglément
Donnant à l'un le crime, à l'autre le tourment,
Fait-il pas voir qu'il faut s'accompagner du vice,
Qui traine incessamment l'innocence au supplice?*

Didon.

*Par ces larmes ie dy, que te monstrant à l'œil
Combien l'amour est grand, quand si grand est le deuil:
Et par ta dextre aussi, puis que moy miserable
Ne me fuis laissé rien qui me soit secourable:
Par les feux, par les traits, dont ton frere si bien
A vaincu ma raison qu'il ne m'en reste rien:
Par nostre mariage, & par nos Hymenees
Qu'auoient bien commencé mes rudes destinees:
Par les Dieux, que deuôt tu portes avec toy,
Compagnons de ta peine, & tesmoins de ta foy:
Par l'honneur du tiers Ciel que gouverne ta mere:
Par l'honneur que tu dois aux cendres de ton pere,
Si iamais rien de bon t'ay de toy merité,
Si iamais rien de moy à plaisir t'a esté,
Ie te pry prens pitié d'une pauvre famille,
Que tu perdras, au lieu d'acheuer vne ville,
Comme nous esperions, & d'assembler en vn
Deux peuples afferuis dessous vn ioug commun.
L'espoir flatte la vie, & doucement la pousse,
L'estranglant à la fin d'une corde moins douce.*

Ont veu comme il faut qu'ils enuoient
 Aux mortels le mal & le bien.
 Et d'vn tel ordre ils entrelacent
 L'heur au malheur, & se compassent
 Si bien en leur iuste equité,
 Que l'homme au lieu d'vne assurance,
 Ne peult auoir que l'esperance
 De plus grande felicité.
 Pendant que chetif il espere,
 (Chacun en sa condition)
 La Mort oste l'occasion
 D'esperer rien de plus prospere.
 Ainsi les hauts Dieux se reseruent
 Ce poinã, d'estre tous seuls contens :
 Pendant que les bas mortels seruent
 Aux inconstances de leur temps.
 Des euenemens l'inconstance
 Engendre en eux vne ignorance :
 Tant qu'aeuglez par le desir
 Auquel trop ils s'assuiettissent,
 Pour l'heur le malheur ils choisissent,
 L'ombre du plaisir pour plaisir.
 Mais quoy? veu telle incertitude,
 L'homme sage sans s'esmouuoir
 Reçoit ce qu'il faut receuoir,
 Mocqueur de la vicissitude.
 Car si toutes choses qui viennent,
 Auoyent parauant à venir,
 Si les douleurs qui en prouiennent,
 Par vn malheureux souuenir,
 Ou bien la crainte qui deuançe
 L'euenement de telle chance,
 Ne nous peuuent apporter mieux :
 Grands Dieux, qu'est-ce qui nous fait faire
 Plus malheureux en nostre affaire,
 Que mesme ne nous font les Cieux?
 Heureux les esprits qui ne sentent
 Les inutiles passions,

*Ou que hors de ce lieu que tu auras quitté,
 Mon dur malheur me iette en la captiuité
 Du Roy Getulien? Rien n'espargne l'enuie :
 Et iamais vn malheur ne vient sans compagnie.
 Aumoins si j'auois eu quelque race de toy,
 Auant que de te voir arracher d'avec moy :
 Et si dedans ma court, du pere abandonnee
 Je pouois voir iouér quelque petit Enee,
 Qui seulement les traits de ta face gardast,
 Et m'amusant à luy mes soucis retardast :
 Je ne penserois point ny du tout estre prise,
 Ny du tout delaissee. Alors que l'ame éprise
 Ne peut auoir celuy qui toute à soy l'attrait,
 Elle se paist aumoins quelquefois du pourtrait :
 Et bien qu'un souuenir m'embrasast d'auantage,
 Passeurerois au moins ma debte sur ton gage.
 Mais ores que feray-ie? ay-ie vn autre confort,
 Sinon que d'oublier Enee par ma mort?
 Et sans m'attendre au temps, qui souuent defenflame,
 Me despestre d'esperoir, de l'amour, & de l'ame?
 L'amour fait que lon doit du Soleil s'ennuier,
 Si la seule eau d'oubli peut ses flammes noyer.
 Mais pourquoy tant de mots? doy-ie donc satisfaire
 A celuy qui se doit plustost qu'à moy complaire?
 L'amour, l'amour me force, & furieusement
 M'apprend, Que qui bien aime, aime impatiemment.
 Qu'en dis-tu?*

Enee.

*Je ne puis (ó Roine, qui proposes
 Parlant d'un tel courage, & mille & mille choses)
 Faire que ton parler ne me puisse esmouuoir,
 Ny faire que ie n'aye esgard à mon deuoir :
 Ces deux efforts en moy l'un contre l'autre battent,
 Et chacun à son tour coup dessus coup abbattent :
 Mais lors que l'esprit sent deux contraires, il doit
 Choisir celuy qu'alors plus raisonnable il croit.
 Or la raison par qui enfans des Dieux nous sommes*

*Suit plustost le parti des grands Dieux que des hommes.
 Tu veux me retenir : mais des Dieux le grand Dieu
 N'a pas voulu borner mes destins en ce lieu.
 Le Ciel qui moyennant mon courage & ma peine,
 Promet vn doux repos à ma race, me meine
 De destin en destin, & monstre que souuent
 La celeste faueur bien cherement se vend.
 Ainsi qu'ores à moy, que le destin repousse
 Hors d'vn repos acquis, hors d'vne terre douce,
 Hors du sein de Didon, pour encores ramer
 Les bouillons escumeus des gouffres de la mer,
 Pour voir mille hideurs, tant que cent Hippolytes
 En seroient mis encor par morceaux en leurs fuites.
 Mais soit que ceste terre, où ie conduy les miens,
 Semble estre seul manoir des plaisirs & des biens :
 Soit que l'onde irritee, & mes voiles trop pleines
 Repoussent mes vaisseaux aux terres plus loingtaines :
 Soit encor que Clothon renoué par trois fois
 Le flet de ma vie, ainsi qu'au vieil Gregeois :
 Soit qu'apres mon trespas ma mere me rauisse,
 Ou qu'aux loix de Minos ma pauvre ombre flechisse,
 Iamais ne m'adiendra, tant que dans moy i'auray
 Memoire de moymesme, & tant que ie seray
 Enee, ou bien d'Enee vne image blefmie,
 De nier que Didon & de Roine, & d'amie
 N'ait passé le merite, & iamais ne fera
 Que ton nom, qui sans fin de moy se redira,
 Ne m'arrache les pleurs, pour certain tesmoignage
 Que maugré moy le Ciel m'arrache de Carthage.
 Mais quant à ce depart dont ie suis accusé,
 Je te respons en bref : Je n'ay iamais vsé
 De feintise, ou de ruse en rien dissimulee,
 A fin que l'entreprise à tes yeux fust celee.
 L'amour ne se peut feindre : & mon cœur, dont tesmoins
 Sont les Dieux, me forçoit au congé pour le moins.
 Celuy n'est pas mechant qui point ne recompense :
 Mais mechant est celuy qui aux bienfaits ne pense.
 Je n'ay iamais aussi pretendu dedans moy,*

Que les torches d'Hymen me ioignissent à toy.
 Si tu nommes l'amour entre nous deux passée,
 Mariage arrêté, c'est contre ma pensée.
 Souvent le faux nous plaist, soit que nous desirions
 Que la chose soit vraye, ou soit que nous courions
 Sous vn honneste mot²², & la honte, & la crainte :
 Mais dedans nous le temps ne doit pas d'une feinte
 Faire vne verité : la persuasion
 Gesne, esclave, en l'amour, la prompte affection.
 Ce n'estoit, ce n'estoit dedans ta court royale,
 Où les Troyens cherchoient l'alliance fatale :
 Si les arrests du Ciel vouloient qu'à mon plaisir
 Je flasse ma vie, & me laissent choisir
 Telle qu'il me plairoit au moins vne demeure
 Qui gardast que du tout le nom Troyen ne meure :
 Si ie tenois moymesme à mon fouci le frain,
 Je ne choisirois pas ce riuage lointain :
 Je bastirois encor sur les restes de Troye,
 Phabiterois encor ce que les Dieux en proye
 Donnerent à Vulcan, & de nom & de biens
 Je tascherois vanger les ruines des miens :
 Les temples, les maisons, & les palais superbes
 De Priam & des siens, se vangeroyent des herbes
 Qui les couurent desia : nos fleues qui tant d'os
 Heurtent dedans leur fons, s'ensteroient de mon los :
 Moymesme d'un tel art que Phebus & Neptune,
 De Pergames nouveaux i'enclorrois ma fortune.
 Le pais nous oblige : & sans fin nous deuons
 Aux parens, au pais tout ce que nous pouons.
 Et qu'eussé-je plus fait pour moy ne pour ma terre,
 Qu'en me vengeant venger son nom de telle guerre ?
 Mais les oracles saints d'Apollon Cynthien,
 Et les sorts de Lycie, & le Saturnien,
 Qui d'un destin de fer nostre fortune lie,
 Me commande de suiure vne seule Italie.
 En ce lieu mon amour, en ce lieu mon pais,
 Là les Troyens vainqueurs ne se verront hais
 Des Dieux, comme deuant : là la sainte alliance

*Sortira des combats : là l'heureuse vaillance
De neueus en neueus iusqu'à mil ans & mil
Afferuiront sous foy tout ce pais fertile :
Et le monde au pais. Si toy Phenicienne
Tu te plais d'habiter ta ville Lybienne,
Quelle enuie te prend, si ce peuple Troyen
S'en va chercher son siege au port Aufonien ?
N'as tu pas bien cherché ceste terre en ta fuite :
Et pourquoy, comme à toy, ne nous est-il licite
De chercher vn Royaume estrange, quand les Dieux
Presque bon gré, maugré, nous chassent en tels lieux ?*

Anne.

*Que la malice peut ingenieux nous rendre,
Quand elle veut son tort contre le droit deffendre :
Plus le vainqueur Thebain sur l'Hydre s'efforçoit,
Et plus de ses efforts l'Hydre se renforçoit :
Si nostre conscience enuers nous ne surmonte,
Iamais par la raison la malice on ne doute :
Voudroit-on engluer le Griffon rauisseur,
L'Aigle, ou le Gerfaut ? l'homme mechant est seur²⁴
Qu'il n'est né que pour prendre, hélas ! mais quelle proye ?
Que ne prens tu, Troyen, sur ceux qui ont pris Troye ?*

Enee.

*Quant à la foy que tant on reproche : iamais
T'ay-ie donné la foy, que ce lieu desormais
Emmurant ma fortune, ainsi que tu t'emmures,
Finiroit des Troyens les longues auantures ?
Lors que tu me faisois les troubles raconter
De ceste nuit, qui peut par vn dol emporter
La ville, à qui dix ans, à qui des grands Dieux l'ire,
A qui l'effort des Grecs n'auoit encor sceu nuire :
Te dy-ie pas qu'auant que les Dieux eussent mis
Telle fin au trauail des vainqueurs ennemis,
Souuentesfois Cassandre en changeant de visage,*

*Toute pleine d'un Dieu, qui m'estoit son langage
 De mots entrerompus, & dont les saints efforts
 La faisoient forcener pour les pousser dehors,
 Nous auoit dit, qu'après la Troyenne ruine,
 Après les longs traux soufferts en la marine,
 Je viendrois replanter nostre regne, & mon los,
 En la terre qui tient Saturne encore enclos?
 Te dy-ie pas qu'ainsi les effroyans oracles,
 Les songes, les boyaus, & les soudains miracles
 Des cheueux de mon fils, mesmement le discours
 Que le bon Helenus me fit sus tous mes iours,
 Voire iusqu'à la voix de la salle Harpye,
 Appelloient à ce but ma trauillante vie?
 As tu donc oublié, que quand nous abordasmes
 Et qu'humbles deuant toy long temps nous harangasmes
 De ce qui nous menoit, & quel estrange sort
 Nous auoit fait alors ancrer dedans ton port,
 Nous dismes dessus tout, que desja sept annees
 Nous auoient veu cherchans la fin des destinees,
 Qui l'heureuse Italie à ma race donnoient,
 Et qui là les labeurs des Phrygiens bornoient?
 Tu ne peux ignorer que toute humaine attente
 Ne soit tousiours au lieu, qui tout seul la contente :
 Et que ie n'eusse sceu, voyant deuant mes yeux
 Sans fin, sans fin, ce but où me tiroient les Dieux,
 Par vn nouveau serment autre promesse faire
 Que t'eusse veu du tout à mon esprit contraire.
 Car qui est celuy-là, qui sçachant vrayement
 Qu'il faulsera la foy de son traistre serment,
 Aura plustost en foy de refuser la crainte,
 Que l'eternel remors d'auoir sa foy contrainte
 Outre son esperance? Il ne faut donc penser
 Que t'aye iamais sceu la promesse auancer,
 Qui pourroit (ie suis tel) si telle elle estoit faite,
 Bon gré maugré les Dieux empescher ma retraite.
 Je ne dy pas qu'en tout inculpable ie fois :
 Vn seul deffaut me mord, c'est que ie ne deuois
 Arrestant si long temps dans ceste estrange terre,*

Te laisser lentement prendre au laqs qui te serre :
Mais prens t'en à l'Amour, l'Amour t'a peu lier :
Et l'Amour m'a peu faire en ta terre oublier.
Amour, non à son fait, mais à son feu regarde :
'Et le danger le prend quand moins il y prend garde.
Si tel amour tu sens, ie le sens tel aussi,
Qu'encores volontiers ie m'oublirois ici :
Tefmoins me sont nos Dieux, que iamais les nuïts sombres
Ne nous cachent le ciel de leurs espees ombres
Que de mon pere Anchise en surfaut ie ne voye
L'image blemissante, & qu'elle ne m'effroye,
Souuent m'effroye aussi Ascaigne, dont le chef
le voy comme dans Troye embraser de rechef.
Tout cela nonobstant n'a point eu tant de force
Qu'a eu ce iour le Dieu, qui au depart me force.
le iure par ton chef, & par le mien aussi,
Que manifestement t'ay veu de ces yeux-ci
Mercuré des grands Dieux le messager fidelle,
Entrant dans la cité, m'apporter la nouvelle,
Enuoyé du grand Dieu, qui fait sous soy mouuoir
Et la terre & le ciel, pour me tancer d'auoir
Seiourné dans Carthage, oublieux de l'iniure
Que ie fais à Ascaigne, & à sa geniture.
Or cesse cesse donc de tes plaintes vser,
Et mesme en t'embrasant tascher de m'embraser.
La plainte sert autant aux peines douloureuses,
Que l'huile dans vn feu : les rages amoureuses
S'apprehendent au vis lors que nous nous plaignons,
Et les desespoirs sont des regrets compagnons.
Ce n'est pas de mon gré que ie suy l'Italie :
Mais la loy des grands Dieux les loix humaines lie.
Ne me remets donc rien en vain deuant les yeux,
le m'arreste à l'arrest de mes parens les Dieux.

Didon.

Les Dieux ne furent oncq tes parens, ny ta mere
Ne fut oncq celle là, que le tiers Ciel tempere.

*Le plus benin des Cieux : ny oncq (traistre menteur)
 Le grand Dardan ne fut de ton lignage auteur.
 Le dur mont de Caucaſe, horrible de froidures,
 (O cruel) t'engendra de ſes veines plus dures :
 Des Tigreſſes, ie croy, tu as ſucé le laiſſé,
 Ou pluſtoſt d'Aléſon le noir venin infeſté,
 Qui tellement autour de ton cœur a pris place,
 Que rien que de cruel & mechant il ne braſſe.
 N'allegue plus le Ciel guide de ton eſpoir,
 Car ie croy que le Ciel a honte de te voir :
 Sans tels hommes que toy le Ciel n'auroit point d'ire,
 Iupiter n'auroit point de ſes tonneaux le pire.
 Voyez ſi ſeulement mes pleurs, ma voix, mon dueil,
 Ont peu la moindre larme arracher de ſon œil ?
 Voyez ſ'il a ſa face ou ſa parole eſmeué ?
 Voyez ſi ſeulement il a flechi ſa veué ?
 Voyez ſ'il a pitié de ceſte pauvre amante,
 Qu'à grand tort vn amour enraciné tourmente,
 Plus qu'on ne voit Sifyphe aux enfers tourmenté,
 Sans relache contraint de ſon fardeau porté ?
 Voire plus que celui qui ſans ceſſe ſe roué,
 Emportant de ſon pois & ſoymeſme & ſa roué ?
 Car touſiours aux enfers vn tourment eſt égal :
 Mais plus ie vais auant, & plus grand eſt mon mal.
 Toutesfois ce cruel n'en a non plus d'atteinte,
 Que ſi mon vray tourment n'eſtoit rien qu'une feinte.
 Qu'on ne me parle plus des Scythes, ny des Rois,
 Qui ont tiranniſé Mycenes ſous leurs loix :
 Qu'on ne me parle plus des cruautés Thebaines,
 Lors que des bas enfers les rages inhumaines,
 Semans vn feu bourreau des loix, & d'amitié,
 Se faiſoient elles meſme, en leur rage, pitié.
 Qu'on ne m'eſtonne plus de tout cela que l'ire
 Des hommes peut braſſer : tu peux, tu peux ſuffire
 A monſtrer qu'un ſeul homme a d'inhumanité
 Plus que cent Tigres n'ont en ſoy de cruauté.
 Car en tout ce qu'on peut raconter des Furies,
 Qui ſembloient ſe iouër & du ſang & des vies,*

*La cruauté naissoit de quelque déplaisir,
 Et ta cruauté naist de t'auoir fait plaisir :*
*Voire vn plaisir, hélas ! dont la moindre memoire
 Dessus vn cœur de marbre auroit bien la victoire.
 O Iunon, grand Iunon, tutrice de ces lieux,
 O toymesme grand Roy des hommes & des Dieux,
 Desquels la maiesté traistrement blasphemee,
 Asseura faulsement ma pauure renommee :*
*Qu'est-ce, qu'est-ce qui peut or' me persuader,
 Que d'enhaut vous puissiez sus nous deux regarder
 D'vn visage equitable ? Ha grans Dieux, que nous sommes
 Vous & moy bien trahis ! la foy, la foy des hommes
 N'est seure nulle part : las ! comment, fugitif,
 Tourmenté par sept ans de mer en mer, chetif,
 Tant qu'il sembloit qu'au port la vague fauorable
 L'eust ietté par despit, souffreteux, miserable,
 Je l'ay, ie l'ay receu, non en mon amitié
 Seulement, mais (hélas ! trop folle) en la moitié
 De mon royaume aussi : l'ay ses compagnons mesme
 Ramené de la mort : ha vne couleur blésme²²
 Me prend par tout le corps, & presque les fureurs
 Me iettent hors de moy, apres tant de faueurs.
 Maintenant, maintenant il vous a les augures
 D'Apollon, il vous a les belles auantures
 De Lycie, il allegue & me paye en la fin
 D'vn messager des Dieux qui haste son destin.
 C'est bien dit, c'est bien dit, les Dieux n'ont autre affaire :
 Ce seul souci les peut de leur repos distraire :
 Je croirois que les Dieux affranchis du souci,
 Se vinssent empescher d'vn tel que cestuy-ci.
 Va ie ne te tiens point : va, va ie ne replique
 A ton propos, pipeur, suy ta terre Italique :
 Pespere bien en fin (si les bons Dieux aumoins
 Me peuuent estre ensemble & vengeurs & tesmoins)
 Qu'avec mille sanglots tu verras le supplice,
 Que le iuste destin garde à ton iniustice.
 Asses tost vn malheur se fait à nous sentir :
 Mais las ! tousiours trop tard se sent vn repentir.*

*Par vne foy si bien iuree en tes delices?
Que si les iustes Dieux vangent les iniustices,
Tes beaux sermens rompus rompront aussi ton heur.*

*Fais tu si peu de compte encor de mon honneur,
Las! qui t'enrichissant d'un superbe trophée,
Tiendra ma plus grand' gloire en moy-mesme estouffée?
Ne te meut point encor un horrible trespas,
Dont ta Didon mourra, qui aussi tost ses pas
Bouillante hastera dedans la nuit profonde,
Que les vents hasteront tes vaisseaux parmi l'onde?*

*Or si tu n'es (hélas!) de mon mal soucieux,
Sois pour le moins (Ingrat) de ton bien curieux.
En quel temps sommes nous? n'as tu pas veu la grefle
Et la neige & les vents, tous ces iours pesle-mesle
Noircir toute la mer, & tant qu'on eust cuidé
Que le plus grand Neptune aux eaux n'eust commandé,
Tant les vents maistrifoyent les grand's vagues enflees,
Qui iusqu'au Ciel estoient horriblement soustées?
Celuy ne s'aime pas, qui au cœur de l'hyuer,
Hazardant ses vaisseaux & sa troupe en la mer,
Prodigue de sa vie, attend qu'un noir orage
Dans l'eau d'Oubli luy dresse un autre nauigage.
Sans crainte de la mort on suiuroit tout espoir,
S'on pouuoit plusieurs fois la lumiere reuoir.*

*Prends encor que les eaux se rendissent bonaces.
En ton département, crains tu point les menaces
Du Dieu porte-trident irrité contre toy,
Infidelle à celui qui n'aura plus de foy?
Toutes les fois qu'en mer les flots tu sentiras
Contre-luter aux flots, pallissant tu diras :
C'est à ce coup, ô ciel, ô mer, que la tempeste
Doit iustement vanger ma foy contre ma teste.
Et si tu attens lors, que de Troye les Dieux
Portez dans ton nauire, appaisent & les cieux,
Et l'onde courroucée, il te viendra soudain
Dans l'esprit, que tout Dieu laisse l'homme inhumain.
Un Dieu même perdroit l'Ambrosie immortelle,
Priué de deité, s'il estoit infidelle.*

Suit plustost le parti des grands Dieux que des hommes.
 Tu veux me retenir : mais des Dieux le grand Dieu
 N'a pas voulu borner mes destins en ce lieu.
 Le Ciel qui moyennant mon courage & ma peine,
 Promet vn doux repos à ma race, me meine
 De destin en destin, & monstre que souuent
 La celeste faueur bien chèrement se vend.
 Ainsi qu'ores à moy, que le destin repouffe
 Hors d'vn repos acquis, hors d'vne terre douce,
 Hors du sein de Didon, pour encores ramer
 Les bouillons escumeus des gouffres de la mer,
 Pour voir mille hideurs, tant que cent Hippolytes
 En seroient mis encor par morceaux en leurs fuites.
 Mais soit que ceste terre, où ie conduy les miens,
 Semble estre seul manoir des plaisirs & des biens :
 Soit que l'onde irritée, & mes voiles trop pleines
 Repouffent mes vaisseaux aux terres plus loingtaines :
 Soit encor que Clothon renouë par trois fois
 Le filet de ma vie, ainsi qu'au vieil Gregeois :
 Soit qu'apres mon trespas ma mere me ravisse,
 Ou qu'aux loix de Minos ma pauvre ombre flechisse,
 Iamais ne m'adiendra, tant que dans moy i'auray
 Memoire de moymesme, & tant que ie seray
 Enee, ou bien d'Enee vne image blefmie,
 De nier que Didon & de Roine, & d'amie
 N'ait passé le merite, & iamais ne sera
 Que ton nom, qui sans fin de moy se redira,
 Ne m'arrache les pleurs, pour certain tesmoignage
 Que maugré moy le Ciel m'arrache de Carthage.
 Mais quant à ce depart dont ie suis accusé,
 Je te respons en bref : Je n'ay iamais vjé
 De feintise, ou de ruse en rien dissimulée,
 A fin que l'entreprise à tes yeux fust celee.
 L'amour ne se peut feindre : & mon cœur, dont tesmoins
 Sont les Dieux, me forçoit au congé pour le moins.
 Celuy n'est pas mechant qui point ne recompense :
 Mais mechant est celuy qui aux bienfaits ne pense.
 Je n'ay iamais aussi pretendu dedans moy,

*Veux que tu me fuis tant, qu'à fin de t'estranger
De Didon, tu ne crains de suiure aucun danger.
Me fuis tu? me fuis tu? ô les cruels alarmes
Que me donne l'Amour, par ces piteuses larmes
Qu'ores deuant ta face esandre tu me vois!
Larmes, las! qui se font maistresses de ma voix,
Qui hors de moy ne peut ne peut...*

Anne.

*Quand l'innocente
Flechit sous le coupable, & plus forte lamente
Deuant le foible, hélas! le Ciel aueuglement
Donnant à l'vn le crime, à l'autre le tourment,
Fait-il pas voir qu'il faut s'accompagner du vice,
Qui traîne incessamment l'innocence au supplice?*

Didon.

*Par ces larmes ie dy, que te montrant à l'œil
Combien l'amour est grand, quand si grand est le dueil :
Et par ta dextre aussi, puis que moy miserable
Ne me suis laissé rien qui me^{ss} soit secourable :
Par les feux, par les traits, dont ton frere si bien
A vaincu ma raison qu'il ne m'en reste rien :
Par nostre mariage, & par nos Hyménées
Qu'auoient bien commencé mes rudes destinees :
Par les Dieux, que deuôt tu portes avec toy,
Compagnons de ta peine, & tesmoins de ta foy :
Par l'honneur du tiers Ciel que gouerne ta mere :
Par l'honneur que tu dois aux cendres de ton pere,
Si iamais rien de bon t'ay de toy merité,
Si iamais rien de moy à plaisir t'a esté,
Ie te pry prens pitié d'une pauvre famille,
Que tu perdras, au lieu d'acheuer vne ville,
Comme nous esperions, & d'assembler en vn
Deux peuples asseruis dessous vn ioug commun.
L'espoir flatte la vie, & doucement la pousse,
L'estranglant à la fin d'une corde moins douce.*

*Notre espoir est il tel? pourrois-tu faire voir
Qu'entre tous les malheurs il n'y a que l'espoir,
Qui engendre à la fin luy mesme son contraire?
Vn cœur se doit flechir, & l'homme est aduersaire
Des hommes, & des Dieux, lors que d'un mechant cœur
Fuit plus tost la pitié que son propre malheur.*

*T'es tu changé si tost? oste oste moy desores,
(Si quelque lieu me reste aux prieres encores)
Le cœur enuenimé, qui te deguise ainsi.
Las! ie ne te cogneu iamais pour tel ici :
Ie t'ay cogneu pour tel, que iustement surprise
T'ay mesprisé l'amour en tous autres éprise :
L'amour trop mise en un, comme ie t'ay dans toy,
Est la haine de tous, & la haine de soy.
T'ay pour t'auoir aimé la haine rencontrée
Des peuples & des Rois de toute la contree :
Mesmes les Tyriens de ton heur offensez
Couuent deffous leurs cœurs leurs desdains amassez.
La Princeesse aime bien, qui beaucoup plus regarde
A un seul, qu'à tous ceux qu'elle a pris en sa garde.
Qui plus est, pour toymesme (ó Soleil me peux tu
Voir veufue de Sichee, & veufue de vertu?)
Pour toymesme (ó Enee) éprise de tes feux,
T'ay mon honneur esteint, ma chasteté, mes vœus :
Pour toy (dy-ie) ó Enee, on verra tost esteindre
Ma renommee aussi, qui se vançoit d'atteindre
D'un chef braue & royal la grand' vouëte, où les Dieux
D'un ordre balancé font tournoyer les cieux :
Qui, peut estre, m'ostant du nombre des Princeesses,
M'eust mise apres ma mort au nombre des Deesses.*

*A qui (ó trop cher hoste) à qui, ó seul support
De ma Carthage, à qui prochaine de la mort
Laisse tu ta Didon? Il faut que ma mort oste
Mes haines d'entour moy, si ie pers un tel hoste,
Hoste, puis que ce nom me reste seulement
En celuy, qui m'estoit mari premierement.
Qu'atten-ie plus sinon que mes murs de Carthage,
Sentent de mon cruel Pygmalion la rage?*

Ou que hors de ce lieu que tu auras quitté,
 Mon dur malheur me iette en la captivité
 Du Roy Getulien? Rien n'espargne l'enuie :
 Et iamais vn malheur ne vient sans compagnie.
 Aumoins si j'aurois eu quelque race de toy,
 Auant que de te voir arracher d'avec moy :
 Et si dedans ma court, du pere abandonnee
 Je pouois voir iouér quelque petit Enee,
 Qui seulement les traits de ta face gardast,
 Et m'amusant à luy mes soucis retardast :
 Je ne penferois point ny du tout estre prise,
 Ny du tout delaissee. Alors que l'ame éprise
 Ne peut auoir celuy qui toute à soy l'attirait,
 Elle se paist aumoins quelquefois du pourtrait :
 Et bien qu'vn souuenir m'embrast d'auantage,
 Passeurerois au moins ma debte sur ton gage.
 Mais ores que feray-ie? ay-ie vn autre confort,
 Sinon que d'oublier Enee par ma mort?
 Et sans m'attendre au temps, qui souuent desenfame,
 Me despestrer d'esperoir, de l'amour, & de l'ame?
 L'amour fait que lon doit du Soleil s'enuier,
 Si la seule eau d'oubli peut ses flames noyer.

Mais pourquoy tant de mots? doy-ie donc satisfaire
 A celuy qui se doit plustost qu'à moy complaire?
 L'amour, l'amour me force, & furieusement
 M'apprend, Que qui bien aime, aime impatiemment.
 Qu'en dis-tu?

Enee.

Je ne puis (ó Roine, qui proposes
 Parlant d'vn tel courage, & mille & mille choses)
 Faire que ton parler ne me puisse esmouoir,
 Ny faire que ie n'aye esgard à mon deuoir :
 Ces deux efforts en moy l'vn contre l'autre battent,
 Et chacun à son tour coup dessus coup abbattent :
 Mais lors que l'esprit sent deux contraires, il doit
 Choistr celuy qu'alors plus raisonnable il croit.
 Or la raison par qui enfans des Dieux nous sommes

*Suit plustost le parti des grands Dieux que des hommes.
 Tu veux me retenir : mais des Dieux le grand Dieu
 N'a pas voulu borner mes destins en ce lieu.
 Le Ciel qui moyennant mon courage & ma peine,
 Promet vn doux repos à ma race, me meine
 De destin en destin, & monstre que souuent
 La celeste faueur bien chèrement se vend.
 Ainsi qu'ores à moy, que le destin repousse
 Hors d'vn repos acquis, hors d'vne terre douce,
 Hors du sein de Didon, pour encores ramer
 Les bouillons escumeus des gouffres de la mer,
 Pour voir mille hideurs, tant que cent Hippolytes
 En seroient mis encor par morceaux en leurs fuites.
 Mais soit que ceste terre, où ie conduy les miens,
 Semble estre seul manoir des plaisirs & des biens :
 Soit que l'onde irritée, & mes voiles trop pleines
 Repoussent mes vaisseaux aux terres plus loingtaines :
 Soit encor que Clothon renoué par trois fois
 Le filet de ma vie, ainsi qu'au vieil Gregeois :
 Soit qu'apres mon trespas ma mere me ravisse,
 Ou qu'aux loix de Minos ma pauvre ombre flechisse,
 Iamais ne m'adiendra, tant que dans moy i'auray
 Memoire de moymesme, & tant que ie seray
 Enee, ou bien d'Enee vne image blefmie,
 De nier que Didon & de Roine, & d'amie
 N'ait passé le merite, & iamais ne sera
 Que ton nom, qui sans fin de moy se redira,
 Ne m'arrache les pleurs, pour certain tesmoignage
 Que maugré moy le Ciel m'arrache de Carthage.
 Mais quant à ce depart dont ie suis accusé,
 Je te respons en bref : le n'ay iamais vsé
 De feintise, ou de ruse en rien dissimulée,
 A fin que l'entreprise à tes yeux fust celee.
 L'amour ne se peut feindre : & mon cœur, dont tesmoins
 Sont les Dieux, me forçoit au congé pour le moins.
 Celuy n'est pas mechant qui point ne recompense :
 Mais mechant est celuy qui aux bienfaits ne pense.
 Je n'ay iamais aussi pretendu dedans moy,*

Toute pleine d'un Dieu, qui m'estoit son langage
 De mots entrerompus, & dont les saints efforts
 La faisoient forcener pour les pousser dehors,
 Nous auoit dit, qu'après la Troyenne ruine,
 Après les longs traux soufferts en la marine,
 Je viendrois replanter nostre regne, & mon los,
 En la terre qui tient Saturne encore enclos?
 Te dy-ie pas qu'ainfi les effroyans oracles,
 Les songes, les boyaus, & les soudains miracles
 Des cheueux de mon fils, mefnement le discours
 Que le bon Helenus me fit sus tous mes iours,
 Voire iusqu'à la voix de la salle Harpye,
 Appelloient à ce but ma trauillante vie?
 As tu donc oublié, que quand nous abordasmes
 Et qu'humbles deuant toy long temps nous harangasmes
 De ce qui nous menoit, & quel estrange sort
 Nous auoit fait alors ancrer dedans ton port,
 Nous dismes dessus tout, que desia sept annees
 Nous auoient veu cherchans la fin des destinees,
 Qui l'heureuse Italie à ma race donnoient,
 Et qui là les labeurs des Phrygiens bornoient?
 Tu ne peux ignorer que toute humaine attente
 Ne soit tousiours au lieu, qui tout seul la contente :
 Et que ie n'eusse sceu, voyant deuant mes yeux
 Sans fin, sans fin, ce but où me tiroient les Dieux,
 Par vn nouveau serment autre promesse faire
 Que i'eusse veu du tout à mon esprit contraire.
 Car qui est celuy-là, qui sçachant vrayement
 Qu'il faulsera la foy de son traistre serment,
 Aura plustost en foy de refuser la crainte,
 Que l'eternel remors d'auoir sa foy contrainte
 Outre son esperance? Il ne faut donc penser
 Que i'aye iamais sceu la promesse auancer,
 Qui pourroit (ie suis tel) si telle elle estoit faite,
 Bon gré maugré les Dieux empescher ma retraite.
 Je ne dy pas qu'en tout incouppable ie fais:
 Vn seul deffaut me mord, c'est que ie ne deuois
 Arrestant si long temps dans ceste estrange terre,

Te laisser lentement prendre au laqs qui te serre :
Mais prens t'en à l'Amour, l'Amour t'a peu lier :
Et l'Amour m'a peu faire en ta terre oublier.
Amour, non à son fait, mais à son feu regarde :
'Et le danger le prend quand moins il y prend garde.
Si tel amour tu sens, ie le sens tel aussi,
Qu'encores volontiers ie m'oublirois ici :
Tesmoins me sont nos Dieux, que iamais les nuits sombres
Ne nous cachent le ciel de leurs espees ombres
Que de mon pere Anchise en sursaut ie ne voye
L'image blemissante, & qu'elle ne m'effroye,
Souuent m'effroye aussi Ascaigne, dont le chef
Je voy comme dans Troye embraser de rechef.
Tout cela nonobstant n'a point eu tant de force
Qu'a eu ce iour le Dieu, qui au depart me force.
Je iure par ton chef, & par le mien aussi,
Que manifestement j'ay veu de ces yeux-ci
Mercure des grands Dieux le messager fidelle,
Entrant dans la cité, m'apporter la nouvelle,
Enuoyé du grand Dieu, qui fait sous soy mouuoir
Et la terre & le ciel, pour me tancer d'auoir
Seiourné dans Carthage, oublieux de l'iniure
Que ie fais à Ascaigne, & à sa geniture.
Or cesse cesse donc de tes plaintes vser,
Et mesme en t'embrasant tascher de m'embraser.
La plainte sert autant aux peines douloureuses,
Que l'huile dans vn feu : les rages amoureuses
S'apprehendent au vif lors que nous nous plaignons,
Et les desespoirs sont des regrets compagnons.
Ce n'est pas de mon gré que ie suy l'Italie :
Mais la loy des grands Dieux les loix humaines lie.
Ne me remets donc rien en vain deuant les yeux,
Je m'arreste à l'arrest de mes parens les Dieux.

Didon.

Les Dieux ne furent oncq tes parens, ny ta mere
Ne fut oncq celle là, que le tiers Ciel tempere.

*Le plus benin des Cieux : ny oncq (traistre menteur)
 Le grand Dardan ne fut de ton lignage auteur.
 Le dur mont de Caucaſe, horrible de froidures,
 (O cruel) t'engendra de ſes veines plus dures :
 Des Tigreſſes, ie croy, tu as ſucé le lait,
 Ou pluſtoſt d'Aléon le noir venin infect,
 Qui tellement autour de ton cœur a pris place,
 Que rien que de cruel & mechant il ne braſſe.
 N'allegue plus le Ciel guide de ton eſpoir,
 Car ie croy que le Ciel a honte de te voir :
 Sans tels hommes que toy le Ciel n'auroit point d'ire,
 Iupiter n'auroit point de ſes tonneaux le pire.
 Voyez ſi ſeulement mes pleurs, ma voix, mon dueil,
 Ont peu la moindre larme arracher de ſon œil?
 Voyez ſ'il a ſa face ou ſa parole eſmeué?
 Voyez ſi ſeulement il a flechi ſa veuë?
 Voyez ſ'il a pitié de ceſte pauvre amante,
 Qu'à grand tort vn amour enraciné tourmente,
 Plus qu'on ne voit Sifyphe aux enfers tourmenté,
 Sans relache contraint de ſon fardeau porté?
 Voire plus que celuy qui ſans ceſſe ſe roué,
 Emportant de ſon pois & ſoymeſme & ſa rouë?
 Car touſiours aux enfers vn tourment eſt égal :
 Mais plus ie vais auant, & plus grand eſt mon mal.
 Toutesfois ce cruel n'en a non plus d'atteinte,
 Que ſi mon vray tourment n'eſtoit rien qu'une feinte.
 Qu'on ne me parle plus des Scythes, ny des Rois,
 Qui ont tiranniſé Mycenes ſous leurs loix :
 Qu'on ne me parle plus des cruautéz Thebaines,
 Lors que des bas enfers les rages inhumaines,
 Semans vn feu bourreau des loix, & d'amitié,
 Se faiſoient elles meſme, en leur rage, pitié.
 Qu'on ne m'eſtonne plus de tout cela que l'ire
 Des hommes peut braſſer : tu peux, tu peux ſuffire
 A monſtrer qu'un ſeul homme a d'inhumanité
 Plus que cent Tigres n'ont en ſoy de cruauté.
 Car en tout ce qu'on peut raconter des Furies,
 Qui ſembloient ſe iouër & du ſang & des vies,*

*La cruauté naissoit de quelque déplaisir,
 Et ta cruauté naist de t'auoir fait plaisir :*
*Voire vn plaisir, hélas ! dont la moindre memoire
 Dessus vn cœur de marbre auroit bien la victoire.*
*O Iunon, grand Iunon, tutrice de ces lieux,
 O toy mesme grand Roy des hommes & des Dieux,
 Desquels la maiesté traistrement blasphemee,
 Assaura faulxement ma pauure renommee :*
*Qu'est-ce, qu'est-ce qui peut or' me persuader,
 Que d'enhaut vous puissiez sus nous deux regarder
 D'vn visage equitable ? Ha grans Dieux, que nous sommes
 Vous & moy bien trahis ! la foy, la foy des hommes
 N'est seure nulle part : las ! comment, fugitif,
 Tourmenté par sept ans de mer en mer, chetif,
 Tant qu'il sembloit qu'au port la vague fauorable
 L'ens' ietté par despit, souffreteux, miserable,
 Je l'ay, ie l'ay receu, non en mon amitié
 Seulement, mais (hélas ! trop folle) en la moitié
 De mon royaume aussi : l'ay ses compagnons mesme
 Ramené de la mort : ha vne couleur blésme²²
 Me prend par tout le corps, & presque les fureurs
 Me iettent hors de moy, apres tant de faueurs
 Maintenant, maintenant il vous a les augures
 D'Apollon, il vous a les belles auantures
 De Lycie, il allegue & me paye en la fin
 D'vn messager des Dieux qui haste son destin.
 C'est biendit, c'est bien dit, les Dieux n'ont 'autre affaire :
 Ce seul souci les peut de leur repos distraire :
 Je croirois que les Dieux affranchis du souci,
 Se vinssent empescher d'vn tel que cestuy-ci.
 Va ie ne te tiens point : va, va ie ne replique
 A ton propos, pipeur, suy ta terre Italique :
 Espere bien en fin (si les bons Dieux aumoins
 Me peuuent estre ensemble & vengeurs & tesmoins)
 Qu'avec mille sanglots tu verras le suplice,
 Que le iuste destin garde à ton iniustice.
 Asez tost vn malheur se fait à nous sentir :
 Mais las ! toufours trop tard se sent vn repentir.*

*Quelque isle plus barbare, où les flots equitables
 Te porteront en proye aux Tigres tes semblables,
 Le ventre des poissons, ou quelque dur rocher
 Contre lequel les flots te viendront attacher,
 Ou le fons de ta nef, apres qu'vn trait de foudre
 Aura ton mas, ta voile, & ton chef mis en poudre,
 Sera ta sepulture, & mesmes en mourant,
 Mon nom entre tes dents on t'orra murmurant :
 Nommant Didon, Didon, & lors tousiours presente
 D'vn brandon infernal, d'vne tenaille ardente,
 Comme si de Megere on m'auoit fait la sœur,
 P'engraueray ton tort dans ton pariure cœur.
 Car quand tu m'auras fait croistre des morts le nombre,
 Par tout deuant tes yeux se roidira mon ombre.
 Tu me tourmentes : mais en l'effroyable trouble
 Où sans fin tu seras, tu me rendras au double
 Le loyer de mes maux : la peine est bien plus grande
 Qui voit sans fin son fait : telle ie la demande :
 Et si les Dieux du ciel ne m'en faisoient raison,
 P'esmouurois i'esmouurois l'infernale maison.
 Mon dueil n'a point de fin : vne mort inhumaine
 Peut vaincre mon amour, non pas vaincre ma haine.
 Ie le sen, ie le voy, ouy grands Dieux ! ie le voy :
 Le mal est le degré du mal : soustenex-moy,
 Entron, ie ché, ie ché, entron.*

Enee.

*O saints Augures,
 Interpretes des Dieux, qui des choses futures,
 Des presentes aussi, donnez aux bas mortels
 Les soudains iugemens, paroiſsez ores tels,
 Que Didon puisse auoir par vous la cognoissance,
 Et du vouloir des Dieux, & de mon innocence.
 Mais quelle horreur l'esprend ? comment, ô cher support
 Des peuples affligez (il faut iusqu'à la mort
 Que ie confesse ainsi) comment, ô chere Dame,
 Comment donc souffrez vous de ceste gentile ame
 Euanouir la force ? O Iupiter, quel œil !*

Qui eust pensé l'Amour pere d'un si grand dueil ?
 Quelle torche ay-ie veué en ses yeux qui me fuyent ?
 Comment avec mes yeux mes paroles l'ennuyent ?
 En quelle pasmoison la conduit-on dedans ?
 Comment son estomach de gros sanglots ardens
 Bondit contre le Ciel, & tout despit s'efforce
 De mettre hors son feu qui prend nouvelle force
 Du vent qu'elle luy donne ? & comme peu à peu
 Les soufflets se renflans embrasent vn grand feu ?
 Maint soupir bouillonnant qui son brasier allume,
 Fait qu'avec son humeur son ame se consume.
 Quels propos furieux m'a elle degorgez ?
 Le courroux fait la langue : & les plus outragez
 Sont ceux, qui bien souuent pouffent de leurs poitrines
 Des choses, que l'ardeur fait sembler aux diuines.
 Pen suis encor confus : vne pitié me mord :
 Vn frisson me saisit : Mais rien, finon la mort,
 Ne peut rendre celuy des encombres deliure,
 Qui veut le vueil des Dieux entre les hommes suiure :
 Et semble que le Ciel ne permette iamais
 La vraye pieté s'assembler à la paix.
 O Amour, ô Mercure, ô Didon, ô Ascaigne,
 O heureuse Carthage, ô fatale campagne
 Où Iupiter m'appelle, ô regrets douloureux,
 O bien heureux depart, ô depart malheureux !

Le Chœur.

Quel heur en ton depart ?

Enee.

L'heur que les miens attendent.

Le Chœur.

Les Dieux nous ont fait tiens

Enee.

Les Dieux aux miens me rendent.

Le Chœur.

La seule impiété te chasse de ces lieux.

Enee.

La pitié destine autre siège à mes Dieux.

Le Chœur.

Quiconques rompt la foy encourt des grans Dieux l'ire.

Enee.

De la foy des amans les Dieux ne font que rire.

Le Chœur.

La pitié ne peut mettre la pitié bas.

Enee.

La pitié m'affaut bien, vaincre ne me peult pas.

Le Chœur.

Par la seule pitié les durs destins s'esmeuent.

Enee.

Ce ne font pas destins si flechir ils se peuuent.

Le Chœur.

Vn regne acquis vaut mieux que l'espoir d'estre Roy.

Enee.

Non cestuy, mais vn autre est destiné pour moy.

Le Chœur.

Quel pais se rendra sçachant ta deceuance?

Enee.

Pay non pas au pais, ains au Ciel ma fiance.

Le Chœur.

Que la Religion est souuent vn grand fart !

Enee.

La Religion fert sans art & avec art.

Le Chœur.

Sans la Religion viuroit vne Iphigene.

Enee.

Sans elle aussy viuroit & Troye & Polyxene.

Le Chœur.

Ton pauure Astianax sentit bien son effort.

Enee.

Les Grecs ne sont point seurs chez eux que par sa mort.

Le Chœur.

A Diane elle fait des hommes sacrifice.

Enee.

Diane par le sang humain nous est propice.

Le Chœur.

Que d'autres meurdres, las ! elle a mis en ce rang.

Enee.

Le Ciel aussi requiert obeissance ou sang.

Le Chœur.

Tu feras que Didon en augmente la bande.

Enee.

*Ha Dieux, ha Dieux, tay toy, vn remors me commande,
Bien qu'il soit sans effet, de rompre ce propos :
Jamais homme n'aima sans hair son repos.*

LE CHŒUR.

*Quelle orde peste recelee,
D'une feinte diffimulee,
Seul masque de nos trahisons,
Qui deffous vn serain visage
Couue dans le traistre courage
Mille renaissantes poisons³⁶,
Et tant de mal aux autres donne,
Qu'en fin son maistre elle empoisonne ?
Tel souuent nourrit vne haine,
Qui emmielle sa langue pleine
De toute ardente affection :
Tel bien souuent les Dieux mesprise,*

Qui pour bastir son entreprise
 Ne bruit que de Religion :
 L'un ainsi les esprits amorce,
 L'autre ainsi peu à peu prend force :
 Tandis & l'une & l'autre feinte
 Donne mainte mortelle atteinte :
 Car l'esprit qui se pense aimé
 Se prend & se plait en sa flame
 Tant qu'il sente le corps & l'ame,
 Le bien & l'honneur consommé.
 En son repas l'oiseau s'englué :
 D'un apast le poisson se tué :
 Et l'autre qui du tout se fie
 Des biens, de l'honneur, de la vie,
 Sus celui qui pense estre'sainct,
 Voit en fin l'ame ambitieuse,
 Vne ame en fin seditieuse,
 Qui tout vif iusqu'au vif l'atteint :
 Le vipere meurt, pour sallaire
 De trop à sa vipere plaire.
 Alors tant plus de force on use,
 Quand on voit la traistresse ruse,
 Et souuent plus on se fait tort :
 Vn mal vient plus soudain abbatre
 Ceux, qu'on voit le plus se debatre²⁷ :
 Comme vn sanglier qui tant plus fort
 Pouffe, escume, gronde, & enrage,
 S'enferme tousiours d'auantage.
 De qui ne seroit descouuerte,
 Ceste ame en toute feinte experte,
 Dont ce Troyen nous abusoit,
 Alors que d'un amour extreme,
 Alors que de ses grans Dieux mesme
 La pauure Didon amusoit ?
 Autour du miel pique l'abeille,
 Et l'aspic dans les fleurs sommeille.
 Ce pendant, ô fort improspere,
 O Amour traistre, avec ton frere

*La pauvre Roine se paissant,
 De ceste feinte variable
 Reçoit par vn feu veritable
 Vn trespas cent fois renaissant.
 Ainsi donc les colombes meurent :
 Ainsi les noirs corbeaux demeurent.
 Les yeux sanglans, la face morte,
 Le poil meslé, le cœur transt,
 Efforce sa force peu forte,
 Et sus son lià petille ainsi,
 Qu'Hercule arrachant sa chemise,
 Qui ia iusqu'à l'os s'estoit prise.
 Mais comment se pourroit-il faire,
 Que le Ciel vn iour n'enuoyast
 De ces trahisons le fallaire,
 Qui son maistre en la fin payast?
 Ainsi la vipere tortue
 Nourrit en soy ce qui la tue.*

ACTE III.

DIDON, ANNE, ENEE, ACHATE.

Didon.

*Foible, palle, sans cœur, sans raison, sans haleine,
 Anne mon cher support, maugré moy ie me traine
 De rechef çà & là, mal apprise à souffrir
 Vn repos qui me vient l'impatience offrir :
 Tant que quand tu verras sus la prochaine riue,
 La mer qui se tenoit dedans ses bords captiue,
 Lors qu'vn Aquilon vient dessus ses flancs donner,
 Bruire, bondir, courir, iusqu'au ciel bouillonner,
 Et sans aucun arrest pouffer iusqu'aux campagnes,
 De ses flots depitez les suiuanes montagnes,*

*Tu verras, tu verras l'estat où vn trompeur
 A fait estre le corps & l'ame de ta sœur.
 Et bien que ie ne semble estre tant effrenee,
 Que quand ie rembarray de mes propos Enee,
 Plus j'ay perdu dans moy de despit rigoureux,
 Et plus j'ay regaigné de tourmens amoureux.
 Alors que contre nous la fortune s'efforce,
 Du décroist d'un grand mal l'autre mal se renforce :
 Tant que ie croy les Dieux contre mon chefiurer
 De plus en plus me faire en mes iours endurer.
 Mais, las ! si ie desplais au Ciel, & si l'enueie
 D'une Aleçon mutine en veut tant à ma vie,
 Que ne vient on changer à ma mort ma langueur ?
 Si de mon heur l'amour ne veut qu'estre vainqueur,
 Si Venus quelquefois par Iunon outragée,
 Ne veut que par ma mort estre d'elle vangée,
 Que ne m'ont ils permis en ceste pasmoison,
 D'où ie reuien, d'entrer en la noire maison ?
 Peusse appaisé d'un coup par l'extreme allegance
 Mon tourment, leur dedain, leur enueie & vengeance.
 Avec mon sang se fust mon brasier refroidi,
 Avec mes sens se fust mon travail engourdi.
 O malheureuse ardeur, qui reuiens en mes veines !
 O malheureux refuseil, qui me rends à mes peines !
 Qu'heureusement j'estois oublieuse de moy !
 Que maugré moy ie prens le iour que ie reuoy !
 Je sens, Anne ma sœur, ie sens, veu la racine
 Que mon mal incurable a pris dans ma poitrine,
 Que rien ne me scauroit, non pas la mesme mort,
 Fauoriser au mal qui redouble si fort :
 Si le courroux ardent, & la haine irritée
 Contre vn, duquel on a l'amorce trop goustée,
 Pouuoit l'ardent effort de l'amour amortir,
 Le courroux m'eust l'exil de l'amour fait sentir :
 Veü qu'un tel creuecœur s'est aigri dans mon ame,
 Que moindre que mon ire on eust pensé ma flame.
 Mais le feu n'est iamais du feu l'allegement :
 Et le despit du mal nous cause vn tiers tourment.*

Que du bien que j'ay fait mon mal soit le salaire,
 Preſide ſus la troye, encores moins eſmeu
 Des vents, que de mes pleurs qui mouuoir ne l'ont peu,
 Conſtant en ſon propos, autant qu'en l'alliance
 Qu'il a fait avec nous il monſtre d'inconſtance :
 S'il eſt ainſi, ma ſœur, que ton conſeil premier
 M'a fait mettre ma vie en la main du meurdrier :
 S'il eſt ainſi qu'encor ta pauvre ſœur tu aimes,
 Qui t'aime touſiours plus qu'elle n'aime ſoymeſmes :
 S'il eſt ainſi qu'Enee entre tous t'honoraiſt,
 Et en tous ſes ſecrets vers toy ſe retiraiſt :
 S'il eſt ainſi que ſeule entre tous tu cogneuſſes
 Les adreſſes vers l'homme, & que les temps tu ſceuffes,
 Va ma ſœur & luy dy, & luy, ma ſœur, qu'helas
 Miſerable Didon, de ceux ie ne ſuis pas
 Qui pour les fils d'Atree en Aulide iurerent
 La ruine Troyenne, & leur force y menerent :
 Ie n'ay hors du tombeau la cendre bien aimée
 De ſon bon pere Anchife, au gré du vent ſemée :
 Ie ne luy ay pas faiçt, pour taſcher de vanger
 Iunon contre Venus, ſon Aſcaigne manger :
 Pourquoi veut-il bouſcher l'oreille à ma parole ?
 Où court-il ? eſt-ce ainſi qu'une amante on conſole ?
 S'il ſe repent ſi toſt de promettre à Didon
 Le reſte de ſes iours, aumoins vn dernier don,
 Vn dernier don aumoins à moy laſſe, ſ'ottroye,
 Moy pauvre amante, hélas ! que ſa rigueur foudroye,
 C'eſt qu'il vueille le temps attendre ſeulement,
 Qu'il pourra dans la mer ſ'embarquer ſeulement :
 Qu'il attende le temps, qu'avecque ma fortune
 Nous voyons appaiſer & les vens & Neptune.
 Adieu Hymen, adieu mariage ancien,
 Puis qu'Enee en trahit le mal-noüé lien :
 Ie ne luy requiers plus, que pour ſa ſimple hoſteſſe,
 Albe, Romme, Italie, & tout le monde il laiſſe :
 Qu'il ſ'en voiſe baſtir toutes telles citez,
 Dont il a (ie le croy) les beaux noms inuentez :
 Ie ne veux plus en rien me rendre à luy contraire,

*Tant pour mollir son cœur il me plaist de luy plaire :
Rien plus ie ne requiers, fors qu'un temps qui est vain,
Pour espace & repos de mon tourment certain :
Ie ne requiers finon que ce dernier relache,
A fin que ma fortune enuieuse, qui tache
Me faire vaincre à moy, m'apprenne à me douloir,
Non d'une douleur faire un hideux desespoir.*

*La (chere Sœur) la donc, prens peine, ie te prie,
De mes pleurs, de mes cris, de mes feux, de ma vie :
Feins en toy d'estre moy, & vien gesner tes sens
Pour vne heure du mal qui me poind si long temps :
Tu n'auras, si tu sens tant soit peu mes alarmes,
Pour ce marbre amolir, que trop, que trop de larmes :
Plus pitoyablement encor ie t'instruïrois,
Si tous pleurs n'empeschoyent l'accent piteux des voix.
O Amour, traistre Amour, ô Amour!*

Anne.

Le dueil ferre

*Et mes pleurs, & ma voix, lors que ta voix m'enferre
Iusqu'au plus creus de l'ame : ha, faux Amour, ie sens
Que ta fiere rigueur n'en veut qu'aux innocens.
Pourtant, pourtant Amour, si toymesme & ton frere
N'estes fils d'un Pluton, conceus d'une Megere,
Si tous deux ne portez autour d'un cœur mutin,
L'inexpugnable fort d'un roc diamantin :
Si l'Enfer ne vous preste à la dolente terre,
Pour reuenger ses fils accablez du tonnerre
Par mille impietez : si encor de vous deux
Le Ciel n'a plus d'effroy, qu'ensemble de tous eux,
Ie croy que la pitié de mon humble harangue,
La pitié de mes pleurs, faisant tort à ma langue,
Fera, que comme nous tu l'atteignes au vif.
L'humble douceur commande au cheual plus retif,
Non le rude esperon. Mais fois, fois nous propice,
Venus, meré d'Enee : ainsi pour sacrifice
Du feu des aubespins, soit ton autel orné,*

*D'un myrte & d'un rosier vermeil encourtiné,
Le Cygne & le Pigeon en ton offrande tombe,
Et toujours en honneur soit d'Anchise la tombe.*

Didon.

*Nostre ame, quand l'horreur des filles de la nuit
De propos en propos, de pas en pas la suit,
Or de brandons ardens, or d'ardentes tenailles,
Et or de noirs serpens demorant nos entrailles,
Combien qu'enuers le Ciel inculpable elle soit,
Toujours enuers soy mesme vne coulpe conçoit,
Se condamnant sans fin des choses qui suruiennent,
Croyant que pour cela les rages la retiennent.
Encor qu'enuers le Ciel te n'aye commis rien
Qui le face auiourd'huy me priuer de tout bien,
Si est-ce qu'en oyant mes parolles dernières,
Par qui ma sœur dressoit à Venus ses prieres,
A fin que l'obstiné se ployast à mon gré,
(Cet obstiné que j'ay sans fin au cœur ancré)
Je me suis condamnée, en iugeant que la faute
De n'auoir tout ce iour à la maiesié haute
De Venus Cyprienne offert mes humbles vœus,
A refroidi son fils & rembrasé mes feux.*

*Il faut donc que dressant vers les cieux la lumiere,
Je t'appaise, ô Deesse, ô grand' Deesse, mere
De tout estre viuant³⁸, qui as toujours esté
Des hommes & des Dieux la seule volupté :
Alme Venus qui tiens sous la grand' sphere blonde
Des signes porte-iour, le plus beau ciel du monde :
Où les Amours archiers, les follaftres desirs,
Les Charites, les ieus, les assurez plaisirs,
Où de tous animaux, les moules, la figure,
Que Dieu par toy, sa fille, ottroye à la Nature,
D'un accord mesuré se roulent plaisamment,
Inspirant mainte vie en leur sainct mouuement.
Toy, le but de Nature, à qui ne scauroit plaire
De defaire aucun œuure, ains toujours de refaire,*

Et qui dessus la Mort gaignes sans fin le pris,
 Luy faisant rendre autant qu'elle en a tousiours pris :
 A fin que depeuplant & repeuplant la salle
 De Pluton, l'entretien de ce monde s'egalle :
 Toy qui fais les oiseaux se plaire dedans l'air,
 Les bestes en la terre, & les poissons en mer :
 Toy par qui nous voyons les maisons, & les villes,
 Les loix, les amitez, les polices ciuilles :
 Toy qui fais differer tout estre terrien,
 Selon le plus & moins que tu leur fais de bien,
 Seul bien vniuersel, où les hommes aspirent,
 Soit que bien, soit que mal, aueuglés ils desirent :
 Toy qui meslas ta force avec le Ciel, & fis
 Sortir mon grand vainqueur; ton indomtable fils,
 Qui, combien qu'on en face vn autre, dont la dextre
 Le grand Chaos meslé remit en meilleure estre,
 Monstre de iour en iour (vainqueur mesme des Dieux)
 Combien peut dessus tout son arc victorieux :
 Toy de qui maintesfois mainte & mainte louange
 Ie retins d'vn vieillard, que d'vn pais estrange
 La Fortune m'auoit en Phenice amené,
 Pour polir mon esprit du sien endoctriné :
 Toy (dy-ie) las! qui vois les piteuses merueilles
 Qu'on exerce sur moy : & qui n'as tes oreilles
 (Au moins comme ie croy) closes à mon parler,
 Qui vois. qui vois mon corps d'heure en heure escouler,
 Sous la cruelle ardeur d'Amour, qui me martyre :
 Comme deuant le feu on voit fondre vne cire :
 Comme l'ardent metal par rougissans ruisseaux
 On voit couler en bas des eschauffez fourneaux :
 Ou comme on voit couler la neige des montagnes,
 Et les ruisseaux glacez au trauers des campagnes :
 Puis que ie n'ay iamais refusé de ployer
 Sous les loix qu'il t'a pleu de ton Ciel m'enuoyer,
 Puis que ie n'ay sacré vne ingrate Ieunesse
 Au trauail inutile de ta sœur chasseresse :
 Si, humble, i'ay perdu pour vn hommage sainct,
 A ton Autel sacré mon chaste demy-ceint :

*Si au son de ton nom j'ay receu ton Enee :
Si ie me suis, hélas! toute à son gré donnée,
Ployant deffous ton ioug : si pour l'amour de toy
J'ay mieulx fait aux Troyens qu'à ceux qui sont à moy,
Tourne en ce lieu ta veuë, & la misericorde
De toy, de la fortune, & de tes fils accorde,
Pour iustement changer mon traual au repos.*

*Voy, Venus, le venin qui tient à tous mes os :
Voy tantost vn brasier, & tantost vne glace,
Qui soudain me r'enflamme, & soudain me r'englace :
Voy mon ame offusquee en tous autres obiets,
Fors qu'en ton fils, qui rend tous mes sens ses suiets :
Voy sortir de mes yeux, & les larmes coulantes,
Et les brillans esclairs de mes flammes bruilantes :
Voy Didon sans humeur, voy Didon se iettant
A genoux deuant toy, voy Didon sanglotant.
Prends pitié, prends pitié, Deesse Idalienne,
Paphienne, Erycine, Vndeuse, Gnidienne,
Prends, prends donque pitié, & ne permets iamais
Que d'un tort detestable on paye mes bienfaits.*

*Si tu crois que ie l'aye autrefois fait offense,
D'auoir fait à Iunon plus qu'à toy reuerence,
Amoli toy de pleurs, appaise toy de vœus :
Ie iure tes yeux noirs, ie iure tes cheueus,
Qu'en receuant ce iour par toy ce benefice,
Ie payeray l'ysure à ton saint sacrifice.
Ie requiers peu, mais las! toutes telles fureurs
Pour bien peu de relais perdent beaucoup de pleurs.*

Enee.

*Les ennuis dereiglez, les maux insupportables,
Qu'on voit sur vn esprit se rendre infatiables,
La raison qui nous peut deffous ses loix forcer,
Et la pitié qui peut nos raisons effacer,
Les mots entrerompus par les larmes meslees,
Et les sospirs tesmoins des ames desolees,
Ne peuuent rien sinon qu'en vain nous esmouuoir,*

*Lors qu'en vn fait les Dieux nous ostent le pouuoir.
 Anne, si les ennuis & si l'angoisse extreme
 Me pouuoient arrester, l'angoisse de moymesme,
 Sans que ton œil piteux tesmoignast tant de maux,
 Seroit la corde & l'ancres à retenir mes naus :
 Veu que nul ne sçauroit la peine assez comprendre,
 Que sans cesse en l'esprit mon amour me r'engendre.
 Mais les Dieux sont si forts, & du destin la loy
 Se rend si sainctement inuiolable en moy,
 Que les pleurs de Didon, que les larmes piteuses,
 Qu'en mon piteux adieu mes larmes angoisseuses,
 Voire des Tyriens les pleurs ensemble vnis,
 Voire les pleurs des miens avec les autres mis,
 Bref, de tous les mortels & les pleurs & les plaintes,
 Ne pourroient pas des Dieux combattre les loix sainctes.*

*Cessons donc de plorer, tant plus nous plorerons,
 Et plus nostre tourment dans nous nous grauerons.
 Le pleur qui peu à peu sus nostre face coule,
 Et iusqu'à l'estomach, sa ressource, se roule,
 Pour de rechef entrant & montant au cerueau
 Redescendre par l'œil, nous mange, comme l'eau
 Qui aux iours pluuieux des goustieres degoute,
 Mange la dure pierre en tombant goutte à goutte.
 Cessons, cessons.*

Anne.

*Enee, ô Enee obstiné,
 Tu as bien ce propos contre toy ramené,
 Pour monstrier que ton cœur que haineux tu reserres
 Sans pouuir à pitié, est plus dur que les pierres.
 La pluye goutte à goutte vn marbre caueroit,
 Et quasi vn torrent de nos yeux ne sçauroit
 Mordre dessus ton cœur, plus selon que ie cuide
 Qu'vn cœur de Diomedé affommé par Alcide,
 Cœur qui souffroit du sang des hostes saccagez
 Voir abbreuuer chez soy ses cheuaux enragez :
 Plus cruel qu'vn Procuste, & tous ceux dont la guerre
 De Thesee & d'Hercule a deliuré la terre.*

Mais qui me fait ainsi ceux ci ramentevoir,
 Si ce n'est la fureur qu'on me fait concevoir ?
 Est-il possible, hélas ! qu'en l'ame feminine
 Vne fureur tant aspre & sans bride domine ?
 Et qui pourroit (bons Dieux) se garder de fureur,
 Quand on voit qu'on ne peut rien faire par le pleur ?
 N'ay-ie sceu donc rien faire ? & n'ay-ie point l'adresse,
 De faire la pitié sur ta rigueur maistrresse ?
 Se perd doncques en l'air tout ce dont j'ay ploré ?
 Tout cela dont j'aurois l'aimant mesme attiré ?
 Cela, pour qui les Dieux, que ton dol nous raconte,
 Seroyent, ie croy, meschans s'ils n'en tenoient point conté,
 Cela pour qui tout cœur humain ne craindroit pas
 Plustost qu'y resister, de souffrir cent trespàs,
 Faut-il qu'ainsi ie perde ? & faut-il que ie voye
 Que les Dieux iustement ont puni ceux de Troyè ?
 Me faut-il voir encor que ny moy ny Didon
 N'auons iamais pensé au vieil Laomedon ?
 Si de tromper les Dieux cestuy-la print l'audacè,
 Ha que nous falloit-il esperer de sa race ?
 Que porté-ie à ma sœur, fors le venin dernier,
 Qui la va faire voir l'inferral Nautonnier ?
 Puis-ie encor à ses yeux me monstrer en la sorte,
 Moy qui ouure à ses maux & à sa mort la porte ?
 Puis-ie, puis-ie me voir moymesme le corbeau
 De ma sœur, luy portant l'augure du tombeau ?
 Hé que sçais-tu (Cruel !) qui donnes telle atteinte
 A ceux qui te font bien, si de ton fait enceinte
 Elle ne cache point maintenant dedans soy
 (O fardeau malheureux !) vne moitié de Roy ?
 Veux-tu qu'auant que voir du monde la lumiere,
 Ton propre enfant se face vn cercueil de sa mere ?
 Veux-tu pour rendre Ascaigne, & les siens triomphans,
 Faire estouffer ainsi l'autre de tes enfans ?
 Las, si les meres sont en vostre endroit coupables,
 (Grands Dieux) qu'en peuuent mais les enfans miserables ?
 Quant aux meres, ie croy, que tu es coustumier
 (O le loyal espoux) d'en estre le meurdrier.

*Si lon demande où est la mere à ton Ascaigne,
 Elle est où tu veux mettre vne autre, que dedaigne
 Tellement ta fierté, qu'il semble que le Ciel
 Dedans ton lache esprit n'ait versé que du fiel :*
*Et qu'il s'egaye ainsi, que de tout temps tu rompes
 Avec la foy, la vie, à celles que tu trompes.
 Hé qui croira iamais qu'on puisse refuser
 Vn delay seulement? mais ie ne fais qu'vser
 Et ma langue & mes yeux en mes vaines reproches.
 En vain t'aschent les vents de combattre les roches.
 Voila l'heureux loyer: penfes, que pour vn tel,
 Ma sœur deuoit sentir d'amour le dard mortel :*
*Penfes, que ie deuois, miserable & deceuë
 Pour vn tel donner force à la flamme receuë.
 Ie deuois bien luy plaire au vouloir d'vn mechef :*
*Nous deuions bien orner de feuilles nostre chef,
 Pour faire aux Dieux, seigneurs des sacrez mariages,
 Pour vn tel que cestuy, les saints sacrez hommages :*
*Ie deuois bien luy faire vn Sichee oublier,
 Pour au lieu d'vn espoux à Pluton l'allier.
 Deuions nous mille honneurs, mille carettes rendre,
 A celui qui filoit le cordeau pour nous pendre?
 Ha ie ne puis, alors qu'vn si dur souuenir
 Me reuient, ie ne puis mon ame retenir.
 Ie me fauls à moymesme, & sans l'ire enflamee
 Qui m'aigrift & soustient, on me verroit pasmee.
 Ie m'en vais, ie le laisse, ó rigueur incroyable !
 Que cest homme inconstant en nos malheurs est stable !*

Enee.

O quel tumulte, Achate.

Achate.

Amour fait la discorde.

Enee.

Vois tu point de remede?

Achate.

Avec la Roine accorde.

Enee.

Dois-je pour accorder discorder au destin ?

Achate.

Va donc : Celui fait bien qui fait à bonne fin.

Enee.

Pourquoy me gefne donc ma conscience encore ?

Achate.

C'est l'Aigle qui le cœur sur Caucafe deuore.

Enee.

O grand Ciel, que voit-on au monde d'arresté ?

Achate.

Le Ciel a retiré toute tranquillité.

Enee.

Quel bonheur donque reste au monde pour les hommes ?

Achate.

De n'estre pas long temps ce que chetifs nous sommes.

Enee.

Qu'attendons-nous pour fin & loyer des traux ?

Achate.

La mort est le loyer de nos biens & nos maux.

Enee.

Nul donques ne peut-il ici bas heureux estre ?

Achate.

Celuy que pour heureux les grands Dieux ont fait naistre.

Enee.

Je croy que le bon heur des humains ne leur plaist.

Achate.

Pour ce que leur honneur bien souuent nous deplaist.

Enee.

*Je pense voir le iour que la colere ardente
De Iunon redoutee, enuoya la tourmente
Contre nos pauures naus, & qu'à voir vn tonnerre
Espouuenter la mer, & desplacer la terre,
Les esclairs redoubler, & des vens aduersaires
Les gosiers s'aboyer, & resiffler contraires,
Les flots monter au ciel, il sembloit que les ondes
Taschassent de rauir aux abyssmes profondes,
Ceux qui s'estoyent sauuez de la Troyenne cendre :
Quand vn feu nous pardonne vne eau nous vient attendre.
Durant l'orage tel mes naus vireuoltees,
S'écartans ça & là, de tous costez iettees
A la merci du vent, sans suiure route aucune,
Ore deuers le Nord attendoyent leur fortune,
Ore deuers le Sud par le Nord ramenees,
Et ore deuers l'Est se voyoyent destournees*

*Par l'Ouest opposé : tant que la mer bonace
 De ses freres bandez appaisant la menace,
 Nous eust pouffez à bord : Je sens de mesme forte
 (Ore que ma fortune arreste que ie forte)
 Agiter mon esprit, qui çà qui là se vire
 De cent troubles diuers, comme au vent le nauire.
 D'vn costé le proffit, la peur me tient de l'autre,
 Soit la peur de sa mort, soit la peur de la nostre :
 Didon & la saison sont d'vne fureur mesme :
 Mais la plus grand' fureur, c'est la fureur supreme.*

Achate.

*Quoy? où reuenons nous? quoy, toy qui as pour mere
 Vne Venus, faut-il tenir du tout du pere?*

Enee.

*Ha foy, ha stable foy, seul gage inuiolable
 Des hommes & des Dieux, cent fois est punissable
 Celuy qui t'offensant de certaine science
 Amortit l'éguillon que sent sa conscience!
 Il luy deuroit sembler, lors que le Ciel tempeste,
 Qu'il ne s'emeut finon que pour briser sa teste :
 Il luy deuroit sembler lors que la mer s'irrite,
 Que contre luy tout seul son courroux se dépite :
 Mesme au moindre combat, chetif, il deuroit croire,
 Que le Ciel l'a destia priué de la victoire,
 Puis qu'il a hasardé avec sa foy premiere,
 L'assurance, le sens, la force coustumiere.
 Car de toutes les peurs, la peur la plus extreme
 C'est la peur d'vn esprit coupable enuers soy mesme,
 Qui s'espouuante tant, que mesme sans encombre
 Se voit suiure sans fin de la peur de son ombre.
 Faut-il que maugré moy les peurs en moy s'empreignent?
 Faut-il que maugré moy les durs remors m'estreignent?
 Faut-il que maugré moy, voire en mon innocence
 Ie m'accuse à grand tort d'vne execrable offense?*

Achate.

*Si tu ne sçais assez, que nous imprudens hommes,
De nous mesme toujours les aduersaires sommes,
Les Iuges, les bourreaux, tu te le peux apprendre
Du mal que ton esprit pour soy mesmes engendre.
Ta seule opinion est de ta crainte mere :
La crainte du remors : le remors est le pere
D'une autre opinion, que tu prens quand tu penses
Offenser grieuement, lors que point tu n'offenses :
Mais moy qui soucieux à tout danger regarde,
Je sens vne autre peur : j'ay peur que trop on tarde
Dans ce haure : tu sçais combien est monstrueuse
D'un courroux feminin l'ardeur tempestueuse.
Nous verrons tout soudain les troupes Tyriennes
Darder le feu vangeur dans les naus Phrygiennes :
Nous verrons tout fremir, & ces riués mouillees
De sang & de corps morts hideusement souillees.
Partons donc au plus tost.*

Enee.

*Aussi tost que les sommes
Auront vn peu ce soir rafreschi tous nos hommes,
Je feray que lon singe : A a, quoy qu'il en sorte,
Vn pesant fais de maux avecques moy l'emporte.
Las ! nous faut-il voguer sans sçauoir quelle issue
Sortira d'un amour qui son amante tuë ?
Pauure Didon, hélas ! mettras tu l'assurance
Sur les vaisseaux marins, qui n'ont point de constance ?*

LE CHŒVR.

*Ceux que Fortune exerce aux trauaux de ce monde,
N'ont pas beaucoup d'effroy, si leur faut dessus l'onde
Sans relache ramer :
Veu que mesme au milieu du repos & des villes,*

*Les humains vont souffrant, au lieu d'estre tranquilles,
Vne éternelle mer.*

*Nostre Prince porté par la mer incertaine,
Sentira dans l'hyuer vne mer plus humaine
Que la mer du souci.*

*Didon, qui dans sa ville avec les siens demeure,
Sent vne horrible mer plus cruelle à ceste heure,
Que n'est ceste mer ci.*

*Malheureuse cent fois celle qui abandonne
A l'estranger son cœur, son lié, & sa couronne :
Le murmure nouveau*

*De son peuple, l'adieu du mari qui s'absente,
Et son dur desespoir, luy seruent de tourmente,
Enfondrant son vaisseau.*

ACTE III.

ANNE, BARCE, DIDON.

Anne.

*A t'il donques bien peu se renforcer de sorte,
Qu'à toutes passions il ferme ainsi la porte?
A t'elle donc bien peu s'affoiblir tellement,
Que de se laisser vaincre à l'effort du tourment?
Elle meurt, elle meurt : Ia, ia, dans son visage,
De la mort pallissante on voit peinte l'image :
Encor tant les amans se nourrissent de pleurs,
Et tant les furieux se plaisent aux fureurs.
Elle a voulu que seule en son mal on la laisse :
Las, veut elle forcer la mort par la destresse?
Deust elle pas trouuer, mesme en la trahison
Qui la fait forcener, sa propre guarison,
En s'egayant plus tost de perdre vn tel pariure,
Que faire pour vn traistre à son repos iniure ?*

*N'eust-il pas deu plustost, que de la courroucer,
 De quelque moindre offense aimer mieux trespasser?
 Peut-il voir que par luy la vie soit rauie
 A celle, dont il tient & son heur & sa vie?
 Puis qu'ils n'estoyent plus qu'vn en ce laqs d'amitié,
 Penferoit-il apres durer sans sa moitié,
 En sentant mesmement l'implacable furie,
 De l'auoir pour loyer luy mesme ainsi meurdrie?
 Las las! on voit mes sens, Barce espouente toy :
 Barce, chere nourrice, assemble auecques moy
 L'estonnement, l'horreur, les plaintes, & les larmes,
 Et s'il est oncq possible, en si cruels alarmes
 D'vsér d'aucun conseil, conseille le moyen
 De bannir hors du cœur de ma Sœur ce Troyen.
 L'âge tousiours apprend, & n'est pas qu'ancienne
 Tu n'ayes pratiqué l'horreur magicienne :
 Donc à l'escart tournant trois ou sept ou neuf tours,
 De beaux vers remachez encharme les amours.
 L'amour qui plus qu'au corps en nostre ame domine,
 Ne se guarist iamais du ius d'vne racine :
 Mais on dit que le vers qui est du ciel appris,
 Domine sus l'amour & dessus nos esprits.
 Si par son art Medee en la fin n'eust de foy
 Chassé l'amour bourreau, de Corinthe le Roy,
 Sa fille Glauque aussi, ne fussent mis en cendre :
 De ses propres enfans la gorge encore tendre,
 N'eust caché iusqu'au manche vn cousteau maternel,
 Ains pour se depestrer du mal continuel,
 Changeant sa serue vie avec la mort plus gaye,
 Le sang, l'amour, & l'ame, eust vomé par sa playe.
 Mais voyant que le vers qu'elle ainsi remachoit,
 Du lourd fardeau d'amour son ame depechoit,
 Deploya son courroux sus ceux qui l'offenserent,
 Et comme son dragon ses amours s'enuoierent.*

Barce.

J'ay trop d'estonnement, ie n'ay que trop d'horreurs,

Trop de plaints en la bouche, & trop aux yeux de pleurs :
Mais quant à ce conseil, miserable Nourrice,
Je ne sens rien en moy qui ce mal diuertisse.
Des vers magiciens ie n'ay l'usage appris,
Et les vers n'auoyent pas sus vn tel mal le prix :
Fust qu'aucc cent pauots vn repos l'excitasse,
Fust qu'auccque les cieus les enfers i'appellasse,
Pour charmer la poison maistresse de ses os,
Rechassant par vn charme vn charme au cœur enclos.
O Manes de Sichee, ô Dame bien-heureuse,
Dont le meurde fouilla la dextre conuoiteuse
De ton frere inhumain, sans que moy qui t'auois
Nourri de ma mammelle, & qui las! ne pouois
Recevoir plus de deuil, eusse sus ta lumiere
Rabbatu de mes doigts l'vne & l'autre paupiere :
Helas pauure ombre (dy-ie) encores l'est-il mieux
D'auoir ainsi volé sus le bord oublieux
Par vn meurde soudain, que non pas à ta femme
Mourir à petit feu, d'vne amoureuse flamme,
Qui l'animant toujours d'vne ardeur par dedans,
Et la vie, & la mort, lui laisse entre les dens.
Et moy chetiue, hélas! qui suis seule laissée,
Depuis que la nourrice à Didon est passée
Auecques toy là bas, ne la puis secourir :
Non plus, hé! que tu peux te garder de mourir.
Puis-ie sans larme dire en quel point ie l'ay veuë ?
Pourra ma foible voix de sa fureur conceuë
Exprimer les accens? pourray-ie assez bien plaindre
Les yeux qu'on voit flamber & puis soudain s'esteindre,
Comme s'ils estoient ia languissans dans la mort,
Et soudain reflamber encores de plus fort ?
Mais plaindre ce beau poil qu'au lieu de le retordre,
Elle laisse empestre sans ornement, sans ordre,
Sans presque en abstenir les sacrileges mains :
Mais, las! plaindre ce teint, l'honneur des plus beaux teins,
Qui tout ainsi qu'on voit la fumee azuree
Du soulfre, reblanchir la rose coloree,
De moment en moment par l'extreme douleur

Change avec vn effroy sa rofine couleur :
Mais las las ! sur tout plaindre vn beau port venerable,
Vn port, hélas ! au port des Deesses semblable,
Qui se sent arracher du front la deité,
Pour avec cent fureurs changer sa maiesté ?
Vous diriez à la voir qu'insensee elle semble
La Lyonne outragée, à qui le pasteur emble
(Lors que de sa cauerne elle s'absente vn peu)
Ses petits Lyonneaux, & la poursuit au feu,
Effroyant d'vne torche vn fier regard colere,
Qui effroyablement de mainte torche éclaire.
O l'heure malheureuse en qui ces Phrygiens
Vindrent premier stoter aux sables Lybiens !
Dés lors mon cœur iugea qu'auant la departie,
A grand' peine on verroit Carthage garantie
D'vn mal inesperé : car on veut s'outrager
Quand d'vn recueil prodigue on reçoit l'estranger :
Toufiours vient vne perte, vn regret, vne honte,
Quand plus des estrangers que des siens on tient conte.
Mais qui eust pensé, las ! qu'vne desloyauté
Eust contre tant d'efforts meschamment resisté ?
Qui l'eust pensé (bons Dieux !)

Anne.

Je croy que la malice
Nous aueugle au conseil, puis nous liure au supplice :
Croiroit-on qu'vn Enee oubliast de penser
Ce qui peut son dessein & sa vie offenser,
Auant qu'entrer en mer ? sans qu'à rien il regarde
En vne mer de maus chetif il se hasarde.
Prent-il point garde, auant qu'auoir en soy fermé
L'arrest de ce dessein, à ce monstre emplumé,
Qui soucieux de tout iamais ne se repose,
Et qui de bouche en bouche espand chacune chose
Du Nil Egyptien iusqu'aux eaux d'Occident,
Et du Scythe gelé iusques au More ardent,
Prompt d'agrandir vn fait, ce monstre hasardeux

*(Dy-ie) qui éguisa naguères sur eux deux
 Ses langues, & ses yeux, quand l'amour effrenée
 Couverte du manteau d'un trompeur Hymenee,
 Commença par augure à mille fois monst'rer,
 Qu'un bien leger fait l'homme en cent malheurs rentrer,
 Quand le present plaisir qui moins qu'un songe dure,
 Oste le sentiment de la peine future?
 Prent-il point (dy-ie) égard aux encombres que peut
 Conspirer sur les grands ce monstre quand il veult?
 C'est aumoins, c'est aumoins, que telle renommée
 Rendra contre son nom toute terre animée :
 Et tant que rencontrant son forfait en tous lieux,
 Ne luy restra que d'estre à soy-mesme odieux.
 Prent-il point garde encor qu'à grand peine en leur âge
 Les fiens pourront à chef mettre vne autre Carthage?
 Et que ces beaux destins, ces oracles rendus,
 Ces miracles, ces feus, ces beaux Dieux descendus,
 Ne sont qu'illusions, ou Demons qui nous peinent,
 Et ministres du Ciel en nos malheurs nous meinent?
 Prent-il point garde encor, ie croy, qu'en vn plain iour
 Vn péché nous ennuiſte aux forces qu'a l'amour,
 Dont il rompt les conseils, qu'on cache & qu'on euenta?
 Hé! qui s'ose vanter de tromper vne amante?
 Hé! qui s'ose promettre en la trompant ainsi
 Qu'aueuglément luy-mesme il ne se trompe aussi,
 Pensant qu'on permettra sans en rien l'outrager,
 Sortir hors d'un pais l'outrageux estrangier?
 Nos peuples Tyriens auroyent-ils plus qu'Enee
 Et les bras engourdis, & l'ame effeminee?
 Mais toutesfois, deliure & de honte & de peur,
 Rend de la preuoyance vn seul hazard vainqueur.
 O aueugle entreprise, ô trahison ouuerte,
 Qui semble auoir esté pour l'vne & l'autre perte
 Mise en ce chef pariure, à fin qu'il fust certain
 Par l'exemple des deux, que Cupidon en vain
 Nous repaist quelque temps, pour faire apres repaistre
 Nostre cœur aux serpens que dans nous il fait naistre.
 Que plaindray-ie premier? plaindray-ie le forfait.*

*Que mon conseil, hélas ! à son honneur a fait ?
 Voire aux Manes sacrez de son loyal Sichee,
 Voire aux pourchas de ceux, dont l'ay tant veu cherchée
 Avec Didon fuitive, en ce port estrange,
 Vne alliance (hélas !) franche d'un tel danger ?
 C'est moy, Barce, c'est moy : qui pourroit sans plorer
 Le confesser ? c'est moy qui la fais endurer,
 C'est moy qui ay banni de son ame la honte,
 Par qui seule d'amour la force se surmonte.
 C'est moy qui pour sa mort ay le bois entassé,
 C'est moy qui ay dans elle vn brasier amassé :
 C'est moy qui ay toujours telle flamme nourrie,
 Qui ne peult sans Didon se voir iamais perie :
 C'est moy à qui toujours se venoit adresser
 Ce desloyal trompeur, qui ne craint de blesser
 Ny les Dieux, ny sa foy, ny l'amante embrasée,
 Que sa foy, que les Dieux, ont en fin abusée.
 Mais fera t'il donc vray ? (bons Dieux !) permettez vous
 Que ce pipeur se ioué & de vous & de nous ?
 Que l'auons nous donc fait, sainte troupe celeste ?
 Mais que l'auons nous fait, ó estrange moleste ?
 Vangez s'il y a faute : Ha Dieux, elle n'a pas
 Trop inhumaine hofesse, en vn salle repas
 Souillé d'un corps humain vostre diuine bouche.
 Elle n'a pas égorgé Iupiter dans sa couche,
 Changeant son cœur de femme au cœur d'un Lycaon :
 De rien ne la sçauoient charger les Dieux, sinon
 D'auoir tout au rebours, hofesse trop humaine,
 Trop bien fait à celui, las ! grands Dieux, qui à peine
 Trop ingrat s'en soucie, & qui l'abandonnant,
 Fait iniure à soy mesme, iniure au Dieu Tonant :
 A ce Dieu qui d'enhaut les pariures regarde,
 Et des hostes a pris la iuste sauuegarde.*

Barce.

*Plaise donc à ce Dieu iettant l'œil au besoin,
 On de l'un ou de l'autre auoir bien tost le soin,*

Soit que d'elle le mal pitoyable il cherisse,
 Ou soit que le peruers Iusticier il punisse :
 Souuent ce Dieu vengeur de tous humains forfaits,
 Permet que mille torts par les meschans soyent faits,
 A fin que par celuy se punissent nos vices,
 Qui plus dessus sa teste amasse de supplices.
 Mais ainsi que les Dieux, qui semblent estre oisifs,
 A venger les forfaits sont bien souuent tardifs,
 Pay peur qu'ils soyent aussi tardifs à ce remede,
 Et que ce mal au mal de la seule mort cede :
 Si c'est mal que mourir, lors que de cent trespas
 Vn trespas nous deliure.

Anne.

Hélas ! ie ne croy pas
 Qu'il aduienne autrement, & sans cesse m'effroyent
 Les signes monstrueux que les Dieux m'en enuoyent :
 Ce qu'en dormant aussi mes songes me font voir,
 Trouble mes sens, esmeus d'un pareil desespoir.
 Le Songe est fils du Ciel, & bien souuent nous ouure
 Ce qu'encore le temps dessous son aile couure.
 Il m'a semblé la nuit que d'un ardent tison
 Pavois deçà delà semé par la maison
 Un feu, que d'autant plus ie m'efforçois d'esteindre,
 Et plus iusqu'au sommet il s'efforçoit d'atteindre :
 Mes sens ne se font point de ceci despestrez,
 Qu'aussi soudain n'y soyent d'autres songes entrez.
 Je voyois un chasseur, duquel la contenance,
 Et de face & de corps, empruntoit la semblance
 D'Apollon, quand tout seul pour chasser quelque part
 Ou de Dele, ou de Cynthe, ou d'Amathonte il part :
 Sur l'espaule luy bat sa perruque doree,
 Sur le costé sa trouffe en biais ceinturee,
 Sa fleche est en la coche, & son arc en plein poing :
 Tout ainsi mon chasseur qui s'écartoit bien loing,
 Dedans l'espais d'un bois s'offroit dedans ma veüe,
 Tant qu'au bord d'un taillis vne biche il ait veüe :

Il décoche, il Patteint : elle demi-mourant
 Fait du sang qui ruiffelle vne trace en courant,
 Le fer tient dedans l'os, & pour neant euite
 Ce qui lui tient (helas !) compagnie en sa fuite,
 Tant que sous vn Cyprés ayant porté long temps
 Et sa fleche & sa playe, ait auachi ses sens.
 Les pieds faillent au corps, le corps faut à la teste :
 Et comme la pitié de l'innocente beste
 Me soufleuoit le cœur, plustost que ses sanglots,
 S'est perdu parmi l'air mon songe & mon repos.
 Combien de fois ces iours encor toute tremblante,
 Ay-ie en surfaut repris mon ame trauaillante ?
 Lors que mon palle frere en dormant reuenoit
 Me prendre les cheveux, & cruel me trainoit,
 Comme il m'estoit aduis, hors du liç pour m'apprendre
 D'auoir fait à sa femme vn autre parti prendre.
 Mesmement vne nuit, lors que Iarbe le Roy
 De nos peuples voisins sortoit presque de soy,
 Tant l'amour le brusloit : sçachant qu'à cet Enee
 Fut de ma sœur la terre, & l'ame abandonnee,
 Pource que nous tenions mille propos meslez
 Du monstre qui si tost nous auoit decelez,
 Vn songe vint saisir en dormant ma memoire
 Sur celle qui fait tout, soit bien soit mal, notoire :
 Je brouillois en l'esprit deçà delà roulant,
 Tout ce qu'on m'auoit dit de ce monstre volant :
 L'vn me sembloit compter que dès qu'en leur pensee
 Ceux de Tyr proiettoient leur ville commencee,
 Ce monstre ne cessoit, & puis haut, & puis bas
 De volleter sur nous, y prenant ses appas,
 Nous apportant sans fin quelque trouble des autres,
 Ou bien à nos voisins portant sans fin des nostres :
 Vn autre me sembloit, parlant obscurément,
 Descrive à son propos ce monstre hautement,
 Ce monstre enfant du Temps, en tout aussi muable
 Qu'en ses effets diuers son pere est variable,
 Qui sans aucun repos fait, defait & refait
 Son rapport, tout ainsi que son pere son fait,

*Et circuit en rien le Ciel, la Terre & l'onde,
Comme le vol du temps circuit tout le monde.
Tous deux sont souhaittez, tous deux ne mourront point,
Et ne sont differens tous deux que d'un seul point.
Jamais rien ce vieillard qui ne soit vray n'apporte,
Le faux, le vray, sa fille aux oreilles rapporte.*

*Or ce pendant qu'en moy ce propos s'embrouilloit,
Et que mainte autre chose aux propos se mesloit,
Je vey de mes deux yeux ceste femme vollage,
Se planter sur les tours de la neuue Carthage,
Salle, maigre, hideuse, & soudain embouchant
La trompe qu'elle auoit, sonner vn piteux chant :
Voire & me fut aduis que de la trompe mesme
Sortoit & sang, & feu, tant qu'esperdue & blefme
De ce cruel spectacle au refueil me troublay,
Et de long temps apres mes sens ne r'assemblay.
Las ! Barce qu'en dis tu ? Barce, hélas !*

Barce.

On se ronge

En vain s'on veut auoir la raison de tout songe.

Anne.

*De mes songes encor ie ne m'effroirois point,
Si rien plus grand n'estoit à mes songes conioint :
Pay veu ces iours passez sur le haut du chasteau
Signe fatal de mort, croûasser maint corbeau,
Le hibou porte-mort, l'Orfraye menassante,
Et la voix du Corbeau dessus nous croûassante,
Ne me chanter que mal, & m'a fait frissonner :
Le vin que ce matin en sang i'ay veu tourner,
Aumoins ce m'a semblé, lors qu'en la coupe sienne,
Didon sacrifiant à lunon gardienne,
Le tenois pour esprendre aux cornes du Taureau,
Outre ce iour hideux m'est vn effroy nouveau :
Car tout ce iour Phebus a sa face monstree*

*Telle, comme ie croy, que quand le fier Atree
Fist bouillir les enfans de son frere adultere,
Leur faisant vn tombeau du ventre de leur pere.
Encore outre ce temps embrouillé lon oit bruire
La mer plaintiue aux bords, & sembler nous predire
Que les Dieux qui iamais rien constant ne permettent
Enuoient sur nos chefs ce que leurs feux promettent :
Mefme cest arc en Ciel Iris Thaumantienne,
Messagere à Iunon, de ce lieu gardienne,
Apparoiſſoit tout hier de noir sang toute teinte,
Non pas de cent couleurs, comme elle fouloit, peinte.*

Barce.

*Lors que lon voit vn mal obſtinément eſpris,
Et que la froide peur se ſaiſit des eſprits,
Il nous ſemble que tout nous donne teſmoignage
De ce que nous craignons : mais d'vn ſerain viſage
Le voy venir la Roine. O l'heureux changement,
Si avecques la face eſt changé le tourment.*

Didon.

*Pay troué le moyen, ma ſœur, qui me peut rendre
Ce fuitif outrageux, ou qui me peut deffendre,
Me depeſtrant du Dieu qui iuſqu'à mort me touche.
Vers la ſtn d'Ocean où le Soleil ſe couche,
Sont les Mores derniers, pres l'échine ſoulee
Du grand Atlas portant la machine eſtoilee :
De là lon m'a monſtré la ſage enchantereſſe
La vieille Beroé, Maſſyline preſtreſſe,
Qui le temple gardoit aux filles Heſperides,
Apaſtant le dragon de ſes douceurs humides,
Et d'oublieux pauots, & prenant elle meſmes
La garde du fruit d'or des ſoucis plus extremes :
Ainſi qu'elle promet, la vie elle deſtie,
Ou bien d'vn ſoin cruel elle empeſtre la vie :
Elle arreſte à ſa voix la plus roide riuiere,*

Et fait tourner du ciel les signes en arriere :
 Les ombres de là bas en hurlant elle appelle.
 Tu orras rehurler la terre deffous elle :
 Tu verras des hauts monts les plantes deualees,
 Et les herbes venir de toutes les vallees.
 Pappelle (chere sœur) les Dieux en tesmoignage,
 Toy & ton chef aussi, que l'ancien vsage
 De l'art magicien maugré mon cœur i'espreeue :
 Mais puis que ma fureur ce seul remede treuue,
 Va, & au plus secret de ceste maison nostre
 Vn grand amas de bois dresse moy l'vn sus l'autre :
 Que l'espee de l'homme en la chambre fичee
 Où i'ay brisé la foy de mon espoux Sichee :
 Que toute la despouille & le liç detestable,
 Le liç de nos amours, dont ie meurs miserable,
 Soit par toy mis deffus. Car la prestresse enseigne
 Que tous ces demourans, de mes fureurs l'enseigne,
 Soyent abolis au feu. Quand la pile entasse
 Quand sus elle sera toute chose amasse,
 D'if, de buis, de cyprés faisant mainte couronne,
 Ie veux que maint autel ceste pile enuironne.
 Là tout ainsi qu'on veit Medee charmeresse,
 Renouuellant d'Eson la faillante vieilleffe,
 Tu me verras la voix effroyable & tremblante,
 La cheueleure au vent de tous costez flotante,
 Vn pied nu, l'œil tout blanc, la face toute blesme,
 Comme si mes esprits s'écartyent de moymesme :
 Lors de feuilles ayans vos testes entourees,
 Et d'vn nœud coniuré par les reins ceinturees,
 Vous m'orrez bien tonner trois cens Dieux d'vne fuite,
 Et Enfer & Caos, & celle qui herite
 Nos esprits à iamais, la trois fois double Hecate,
 Diane à triple voye : il faut que ie combatte
 Pour moy contre moymesme, il faut que ie m'efforce
 De forcer les efforts, à qui ie donnois force.
 Hastez doncq, laissez moy, à fin que ie remache
 Toute seule à par moy, tout cela qui relache
 Les amours furieux, & que tout i'appareille

*Pour commencer mes vœus : dès que l'aube vermeille
 Aura demain rougi l'humide matinee,
 Le Ciel, le Ciel m'orra.*

Anne.

*Tuy donc qui vois Enee
 (O grand Ciel) opposer à tes loix sa malice
 Sois pour nous, & prospere en tout ce sacrifice.*

Didon.

*Puis-je donc forcenee encor me laisser viure,
 S'il n'y a que la mort qui d'un tel mal deliure?
 Laisse-je triompher ceste flamme bourrelle,
 Lors que ma main, ma main, peut bien triompher d'elle?
 Qu'entreprendrois-je (ô Mort!) Mort que seule ie nomme
 Contre les Dieux vangeurs la vengeance de l'homme?
 Qu'entreprendrois-je (dy-je) alors qu'en moy s'assemble
 Tout ce que les enfers ont de rages ensemble,
 Tout ce que le Vesuve a d'ardeurs recelees,
 Tout ce que la Scythie a de glaces gelees,
 Tout ce qu'on feint là bas de peines eternelles
 S'ordonner par Minos aux ames criminelles,
 Sinon avecq' ma vie en moy ia dedaigneuse
 De faire creuer tout par vne playe heureuse?
 Pourrois-je bien encor me voir vne esperance
 De me pouuoir guarir, pour chercher l'alliance
 Des Nomades voisins, par moy ia mesprisee?
 Serois-tu bien encor, Didon, tant abusee
 Que d'allonger le fil de ta vie ennemie,
 En suiuant par la mer celuy qui t'a trahie?
 Prends encores, à fin que ta dextre couarde
 N'ayant pitié de toy, sur toy ne se hasarde,
 Qui^{es} te soit beaucoup mieux de suiure l'aduersaire,
 Que de fuir ta vie à tout repos contraire:
 Suiurois-tu toute seule aueugle & dereglee,
 Ou bien le suiurois-tu encor plus aueuglee,*

*Si tu le pensois faire avec toute la suite
 Qu'à grand' peine tu as iusqu'en ces lieux conduite,
 L'arrachant de Sidon? Et puis, hé condamnée,
 Pauvre femme, ie croy, en despit du Ciel née,
 N'as tu point eu encor assez de cognoissance
 Quel fut Laomedon, & quelle est son engeance?
 Non non, meurs, meurs ainsi, Didon, que tu merites.
 Appreste toy donc, Parque, & toy qui tant irrites
 Mes fureurs contre moy, Fortune insatiable,
 Appreste toy pour voir le spectacle execrable :
 Tu ne t'es peu saouler, m'ayant toujours soulee,
 Mais bien tost de mon sang ie te rendray saoulee.
 L'amour mange mon sang, l'amour mon sang demande,
 Je le veux tout d'un coup repaistre en mon offrande :
 Soyez au sacrifice, ô vous les Dieux supremes,
 Je vous veux appaiser du meurdre de moymesmes :
 Vostre enfer, Dieu d'enfer, pour mon bien ie desire,
 Sçachant l'enfer d'Amour de tous enfers le pire :
 Pirois, Pirois desor, mais il me faut attendre
 L'occasion des vœus que ie feins d'entreprendre.*

LE CHŒVR.

*Troupe Phenicienne
 Qui preuois bien ton mal :
 Et toy troupe Troyenne
 Serue d'un desloyal :
 Vous le Ciel & la terre,
 Voyez, voyez, ce iour,
 Combien traistrement erre
 L'iniustice d'amour.
 O grands Dieux, si le vice
 N'a point en vous de lieu,
 Amour plein d'iniustice
 Peut-il bien estre Dieu ?*

*Mais iniuste ie pense
Chacune Deité,
Qui iamais ne dispense
Le bien à la bonté.
Vn seul hasard domine
Dessus tout l'vniuers,
Où la faueur diuine
Est deuë au plus peruers.
Les Dieux dès sa naissance
Luy ont osté les peurs,
Avec la conscience,
Meurdriere de nos cœurs.
S'il chet dans la marine,
A la riue il pretend,
Et s'attend à l'échine
Du Dauphin qui l'attend.
La guerre impitoyable
Massacrant les humains,
Craint l'heur espouventable
Que lon voit en ses mains.
Rien les arts de Medee,
Rien n'y peult la poison,
Rien cela dont gardee
Fut la iaune toison.
Rien la loy qu'on reuere,
Non tant comme on la craint :
Rien le bourreau feuere
Que l'homme blesme estreint.
Rien le foudre celeste,
Des plus grands ennemi :
Toute chose il deteste,
Et tout luy est ami.
Songeons aux trois qu'on prise
Pour plus auantureux,
Et qu'en toute entreprise
Les Dieux ont fait heureux,
Iason, Thesee, Hercule :
Les Dieux leur ont presté*

*Grand faueur, crainte nulle,
Toute desloyauté.
Tous trois ainsi qu'Enee,
En trompant leurs amours,
Ont fait mainte iournee
Marquer d'horribles tours.
Tous trois trompeurs des hostes,
Tous trois, ô inhumains,
Ont veu soit par leurs fautes,
Soit mesme de leurs mains,
Leurs maisons effroyees
D'auoir receu les cris
De leurs femmes tuees,
De leurs enfans meurtris :
Mais la faueur supreme
Les pouffoit toutesfois,
Et croy que la mort mesme
Les a fait Dieux tous trois.
Tu sçais bien (ô Enee)
Peste des grands maisons,
Qui d'vne destinee
Farde tes trahisons :
Tu sçais, ô implacable,
Homme lache, homme fier,
Que ce tour detestable
N'est des tiens le premier.
Le Ciel, la mer, la terre,
Nonobstant sont pour toy,
Rien ne te fait la guerre,
Tu la fais à ta foy.
Didon qui s'humilie
Deuant les Dieux sans fin
Va trainant vne vie
Serue d'un dur destin.
Si ce n'est iniustice
De nous traiter ainsi,
Rien ne peut de ce vice
Les sauuer que ceci :*

*C'est que pecheurs nous sommes,
Et le Ciel se faschant,
Fait pour punir les hommes
Son bourreau d'vn mechant.*

ACTE V.

DIDON, BARCE, LE CHŒVR.

Didon.

*Mais où me porte encor ma fureur? Qui me garde
De me depestrer d'elle? & quel malheur retarde
Mes secourables mains, qui allongeans d'vne heure
Mon miserable fil, font que cent fois ie meure?
Plus cruels font les coups dont l'amour éguillonne,
Que ceux là que la dextre homicide nous donne.
Mais quoy? mourrons nous donc tellement outragees?
Mourrons nous, mourrons nous sans en estre vangees?
Le mechant a singlé dès que l'aube esueillee
Par ma veué toujours sans repos decillee
S'est descouuerte au Ciel : la pauvre aube, ie cuide,
Qui prend pitié de moy. Pay veu le port tout vuide,
Pay, j'ay veu de ma tour sous le clair des estoiles,
Les vens qui se iouoyent de ses traistresses voiles,
Se iouer de la foy lachement pariuree,
Se iouer de l'honneur de moy desesperée,
Se iouer du repos d'vne pariure veufue,
Se iouer du bon heur de ma Carthage neufue,
Et qu'on verra bien tost se iouer de ma vie,
Par qui sera soudain ceste flotte suiuite.
Las las! sera-ce ainsi? Toy bruslante poitrine,
Faut-il que dedans toy tout le mal ie machine
Contre moy seulement? vous, vous, cheueux coupables
Que ie rompts à bon droit, ferons nous miserables*

Tous seuls, sans qu'aucun mal sente le mechant mesme,
 Qui vous fait arracher, & enrager moymesme?
 Iupiter, Iupiter, ceste gent tromperesse
 Donques se moquera d'une Roine & hostesse?
 Sus, Tyriens, sus, peuple, au port, au port, aux armes,
 Portez les feux, courez, changez le sang aux larmes,
 Iettez-vous dans la mer, accrochez moy la troupe,
 Que d'un bouillant courage on me brusle, on me coupe
 Ces villains par morceaux, que tant de sang s'écoule,
 Que iusques à mes yeux le flot marin le roule.
 Que dis-tu? où es tu Didon? quelle manie
 Te change ton dessein, pauvre Roine, ennemie
 De ton heur? Il falloit telle chose entreprendre
 Quand tu donnois les loix : tes forfaits t'ont peu rendre
 Toymesme sans pouuoir, & ton peuple sans crainte.
 Celuy qu'on dit porter, ô malheureuse feinte,
 Les Dieux de son pais dans son nauire, emporte
 Tout ce qui te rendoit dessus ton peuple forte.
 N'ay-ie peu dechirer son corps dans la marine
 Par pieces le iettant, tuer sa gent mutine,
 Son Ascaigne égorger, & servir à la table,
 Remplissant de son fils vn pere detestable?
 Mais quoy? (me diroit-on) la victoire incertaine
 M'eust esté : c'est tout vn : de mon trespas prochaine
 Qu'est-ce que i'eusse craint? i'eusse porté les flames.
 Dedans tout leur quartier, i'eusse rai les ames
 Au pere, au fils, au peuple, & ia trop depitee
 Contre moy ie me fusse au feu sur eux iettée.
 Mais puis que ie n'ay peu, toy Soleil, qui regardes
 Tout ceci : toy, Iunon, qui las! si mal me gardes,
 Coupable de mes maux : toy, Hecate, hurlee
 De nuit aux carrefours : vous, bande escheuelee,
 Qui pour cheueux portez vos pendantes couleures,
 Et dans vos mains les feux vangeurs des laches œures :
 Vous (ay-ie) tous les Dieux, de la mourante Elise
 Receuez ces mots ci, & que lon fauorise
 A la dernière voix qu'à peine ie desferre :
 Si lon permet iamais ce mechant prendre terre,

Que tout peuple sans fin le guerroye & dédaigne,
 Que banni, que priué des yeux de son Ascaigne,
 En vain secours il cherche, & que sans fin il voye
 Renaistre sur les fiens les ruines de Troye :
 Quand mesme maugré soy il faudra qu'il flechisse
 Sous vne iniuste paix, qu'alors il ne iouisse
 De regne ny de vie, ains mourant à grand' peine
 Au milieu de ses iours, ne soit en quelque areine
 Qu'enterré à demi. Quant à sa race fiere,
 Qui fera, ie ne sçay⁴⁴ (& la fureur derniere
 Prophetise souuent) ainsi que luy traistresse,
 Qui par dol se fera de ce monde maistresse,
 Qui de cent pietex, ainsi que fait Enee,
 Abusera la terre en ses loix obstinee,
 Et qui tousiours seindra pour croistre sa puissance
 Avec les plus grands Dieux auoir fait alliance,
 S'en forgeant bien souuent de nouveaux & d'estranges,
 Pour croistre avec ses Dieux ses biens & ses louanges.
 Qu'on ne la voye aumoins en aucun temps paisible,
 Et que quand peuple aucun ne luy sera nuisible
 Elle en vueille à soy mesme, & que Rome greuee
 De sa grandeur, souuent soit de son sang lauee.
 Que sans fin dans ses murs la sedition regne,
 Qu'en mille & mille estats elle change son regne,
 Qu'elle face en la fin de ses mains sa ruine,
 Et qu'à l'enui chacun dessus elle domine,
 Se voyant coup sus coup saccagee, rauie,
 Et à mille estrangers tous ensemble afferuie.
 Quant à vous Tyriens, d'une eternelle haine
 Suiuez à sang & feu ceste race inhumaine :
 Obligez à tousiours de ce seul bien ma cendre,
 Qu'on ne vueille iamais à quelque paix entendre.
 Les armes soyent tousiours aux armes aduersaires,
 Les flots tousiours aux flots, les ports aux ports contraires :
 Que de ma cendre mesme vn braue vangeur forte,
 Qui le foudre & l'horreur sus ceste race porte.
 Voilà ce que ie dy, voilà ce que ie prie,
 Voilà ce qu'à vous Dieux, ó iustes Dieux, ie crie.

*Mais ne voici pas Barce ? il faut que ie l'empesche,
Et que seule de soy desor' ie me depefche
De l'esprit ennuyeux. Barce, chere nourrice,
Va & laue ton chef, il faut que ie finisse
Ce que j'ay commencé, cherche moy ce qui reste
Pour parfaire mes vœus contre la mort moleste :
Puis appellant ma Sœur, qu'on la laue & couronne,
M'apportant tout cela que la prestresse ordonne.
Va donc.*

Barce.

*A moy (ó Royne) à moy donques ne tienne
Qu'on ne voye soudain la deliurance tienne.
Mais quelle couleur, Dieux ! toutes sacrificantes,
Rendent elles ainsi leurs faces effroyantes ?
Quoy que soit, ie crains tout, las, vieillesse chetive !
Comment se fait que tant par tant de maux ie viue ?*

Didon.

*C'est à ce coup qu'il faut, ó mort, mort, voici l'heure,
C'est à ce coup qu'il faut que coupable ie meure :
Sus mon sang, dont ie veux sur l'heure faire offrande,
Qu'on paye à mon honneur tant offensé l'amende :
Pay tantost dans l'espais du lieu sombre & sauuage,
Pres l'autel où ie tiens de mon espoux l'image,
Entendu la voix gresle & receu ces paroles,
Didon, Didon, viens t'en. O amours, amours foles,
Qui n'auex pas permis qu'innocente & honneste
Ie reuoise vers luy ! mais ia ma mort est prestre.
Pour t'appaiser Siehee, il faut lauer mon crime
Dans mon sang, me faisant & prestresse & victime :
Ie te fuy, ie te fuy, me fiant que la ruse,
La grace, & la beauté de ce traistre m'excuse :
La grand' pile qu'il fault qu'à ma mort on enflamme,
Destindra de son feu & ma honte & ma flamme.
Et toy chere despouille, ó despouille d'Enee,
Douce despouille, hélas ! lors que la destinee*

*Et Dieu le permettoient, tu recevras ceste ame,
 Me depestrant du mal qui sans fin me rentame.
 J'ay vescu, j'ay couru la carriere de l'age
 Que Fortune m'ordonne, & or' ma grand' image
 Sous terre ira : j'ay mis vne ville fort belle
 A chef, j'ay veu mes murs, vengeant la mort cruelle
 De mon loyal espoux, j'ay puni courageuse
 Mon aduerfaire frere : heureuse, ô trop heureuse,
 Helas ! si seulement les naus Dardaniennes,
 N'eussent iamais touché les riués Libyennes.
 Sus donc, allons, de peur que le moyen s'ensuye :
 Trop tard meurt celuy-là qu'ainfi son viure ennuye.
 Allon & redifon sur le bois la harangue,
 Arrestant tout d'un coup & l'esprit & la langue.*

Le Chœur.

Dy nous Barce, où vas tu ?

Barce.

Au chasteau ie retourne.

Le Chœur.

*La Roine y vient d'entrer, & comme le vent tourne
 Les fueillars dans les bois, lors que libre il s'en ioué,
 L'amour comme il luy plaist en cent sortes la roué.
 A qui n'eust point fendu le cœur d'impatience,
 Voyant tantost de loing changer ses contenancez ?
 Ores nous la voyons les paupieres baiſſees
 Refuer à son tourment : ores les mains dressees,
 De ie ne scay quels cris, desquels elle importune
 Et les Dieux peu soigneux, & l'aueugle Fortune,
 Faire tout retentir : ores vn peu remise
 Se racoisser, & or' de plus grand' rage éprise
 Se battre la poitrine, & des ongles cruelles
 Se rompre l'honneur saint & des tresses tant belles :*

*Le pleur m'en vient aux yeux. O quel hideux augure,
Pour de nos murs nouveaux tesmoigner l'avanture !*

Barce.

*Si est ce que ie vois vers elle en esperance,
Que bien tost de ses maux elle aura deliurance.*

LE CHŒVR.

*L'amour qui tient l'ame saisie,
N'est qu'une seule frenaisie,
Non une deité :
Qui, comme celui qui trauaille
D'un chaud mal, poinçonne & tenaille
Un esprit tourmenté.
Celuy dont telle fieure ardente
La memoire & le sens tourmente,
Souffre sans sçavoir quoy :
Et sans qu'aucun tort on luy face
Il combat, il crie, il menace,
Seulement contre foy.
Son œil de tout obiet se fasche,
Sa langue n'a point de relasche,
Son desir de raison :
Ore il cognoist sa faute, & ore
Sa peine le raueugle encore,
Fuyant sa guarison.
Tel est l'amour, tel est la peste,
Qu'il faut que toute ame deteste :
Car lors qu'il est plus dous
Il n'apporte que seruitude,
Et apporte, quand il est rude,
Toujours la mort sur nous.*

Barce.

*O moy pauvre, ô Cièl triste, ô terre, ô creus abyfmes !
Quand est-ce qu'ici bas pareil horreur nous vifmes ?
Que fuis-ie ? où fuis-ie ? où vois-ie ? est-ce la dont l'offrande
Que l'homicide Amour pour s'appaiser demande ?
O crime ! ô cruauté ! ô meurdre insupportable
Que l'amour a commis !*

Le Chœur.

*Quel trouble espouventable
T'a fait fi tost sortir (ô Barce) ? quel iniure
Peut encor conspirer la fortune plus dure ?*

Barce.

*Quelle, quelle (grans Dieux !) estes vous donc absentes ?
Estans seures au port, riez vous des tourmentes ?
La Roine s'est tuee : aumoins avec sa flame,
Par vn coup outrageux, les restes de son ame,
Sanglotant durement, à grand' force elle pousse :
Voila la fin qu'apporte vne amorce si douce.*

Le Chœur.

*O iour hideux, ô mort horrible, ô destinee
Cent à cent fois mechante, ô plus mechant Enee !
Mais comment ? comment, Barce, hélas !*

Barce.

*Sous vne feinte
Qu'elle a fait de vouloir rendre sa peine esteinte,
Par l'heur d'vn sacrifice elle a couuert l'enuie
De chasser aux enfers ses trauaux & sa vie :
Sur vn amas de bois, feignant par vers tragiques
D'enchanter ses fureurs, elle a mis les reliques*
Iodette. — 1.

Qu'elle auoit de ce traistre, vn pourtrait, vne espee,
 Et leur coupable liç. Or à fin que trompee
 Auec Anne ie fusse, ailleurs on nous enuoye :
 Lors seule dans son sang ses flammes elle noye,
 S'enferrant du present que luy fist le pariure.
 Anne court à son cri, qui presque autant endure :
 Voyant mourir sa sœur, son viure elle dédaigne,
 Et de la mort veut faire vne autre mort compaigne.
 Est-ce ainsi donc (ô Sœur) que ta feinte nous trompe ?
 Verray-ie que sans moy ta propre main te rompe
 Le filet de ta vie ? Est-ce ici le remede ?
 Est-ce le sacrifice à qui ton tourment cede ?
 Sont-ce les vœus, les vers dont tu m'as abusée ?
 Es tu tant contre nous & contre toy rusée ?
 Ainsi sa sœur en vain laue & bousche sa playe.
 Elle foyant nommer, tant qu'elle peut s'essaye
 De sousleuer son chef, qui tout soudain retombe,
 Ne cherchant qu'à changer son liç avec la tombe.
 O piteux liç mortel ! ô que d'horrible rage
 Le Soleil à ce iour attraine sur Carthage !

LE CHŒVR.

Arrachez voz cheueux, Tyriens : qu'on maudisse
 De mille cris enflez l'amoureuse iniustice.
 Rompez vos vestemens :
 Escorchez vostre face, & soyez tels qu'il semble
 Que lon voye abyfmer vous & Carthage ensemble :
 Redoublez voz tourmens.
 Redoublez les toustours, & que la mort cruelle
 De la Roine mourante, en voz cœurs renouuelle
 Mille morts déformais.
 Pleurez, criez, tonnez, puis que si mal commence
 L'heur de Carthage. Il faut, ô peuple, qu'on la pense
 Malheureuse à iamais.

Barce.

*Mais, que seiournons nous ? sus, sus, ô pauvre bande,
Bande, las ! sans espoir, allons, & ceste offrande
Arroufons de nos pleurs, & souffrons tant de peine,
Qu'avec elle le dueil presque aux enfers nous meine.
Nul viuant ne se peut exempter de furie,
Et bien souuent l'amour à la mort nous marie.*

FIN DE LA TRAGÉDIE DE DIDON.





LE RECVEIL
DES
INSCRIPTIONS, FIGVRES,
DEVICES, ET MASQVARADES.





LE RECVEIL
DES
INSCRIPTIONS, FIGVRES,
DEUISES, ET MASQVARADES,
ORDONNEES EN L'HOTEL DE VILLE A PARIS,
LE IEVDI 17. DE FEVRIER 1558,
PAR ESTIENE IODELLE, PARISIEN^o.

ESTIENE IODELLE

A SES AMIS. S.

N'AYANT point encore bien connu (mes Amis) que c'estoit des amitiés de nostre tens, i'eusse pensé auant le defastre que vous scaués m'estre suruenu, que donnant vn tel tiltre à vne epistre mienne i'eusse bien escrit à vn plus grand nombre que ie ne fay, & que lui adressant la moindre chose qu'il eust peu souhaïter de moy, i'eusse bien autrement senti combien les œuures de ceus qui sont aimés, sont agreables à ceus qui les aiment. Mais d'vn costé, le grand nombre d'aduerfaires & le peu d'amis qui se font decouuers en mon malheur,

d'un autre costé, la commune & naturelle ialouzie que ie voy en nostre nation, me font au vray connoistre le contraire de l'une & de l'autre esperance. Toutesfois sçachant que ie ne fuis pas tant haï du ciel, que ie n'aye encores quelques amis en la terre, i'ay bien voulu enuoyer à ce peu qui m'en reste ce petit liure, que ie n'estimerois du tout rien au pris de ce qu'on attend de moy, n'estoit que ce n'est pas peu de fait, que par le moyen de son bon droit & la iuste deffence de ses amis, remettre vn tort deuant les yeus de ceus qui se font contraires sans occasion. Vous assurent de ce que vous aués tousiours connu en moy, qui est d'auoir l'enuie de bien faire si grande & si haute, que si ie n'eusse veu que vos prieres (tant quelques vns d'entre vous m'ont esté bons) & les calomnies de nos ignorans me contraignoient à ce faire, i'eusse tousiours tenu mon thresor fermé à tout le monde selon ma coustume, ou ie vous eusse bien enuoyé des pieces de plus grand pris. Mais puisque vne necessité a pris telle puissance sus ma deliberation, ie ne veus point entierement desesperer du bien qui me pourroit venir de ceci, estant affés certain que le malheur a bien souuent acoustumé d'engendrer vn bon heur, & que des petits & chetifs commencemens, on voit souuentesfois sortir les choses plus louables & plus parfaites. L'en ay maintenant mille raisons & mille exemples au bout de ma plume, si ie voulois, comme on dit en se raillant, alambiquer dedans vne familiere epistre, les secrets & les belles quintes essences de la Nature, ou tirer avecque ie ne sçay quelle friandise affectée, la mouëlle des profondes & abondantes histoires. Si est ce que si i'escriuois à ce propos tout ce qu'on pourroit alleguer, ie ne ferois pas taire tous ces larrons de merites, qui diront aussi tost que ce petit liure viendra dedans leurs mains, qu'apres tant de magnifiques promesses que ie puis auoir faites, apres la grande & longue expectation que l'on a eüe de mes ouurages, au lieu des montaignes d'or selon le prouerbe des Pedants, ie fay fortir vne souris. L'auray bien la pa-

tience d'escouter vn peu ces mignons, pour auoir bien tost le plaisir de les voir eufmesmes se dementir. Il me semble encores, mes amis, que i'en voy venir d'autres, qui vn peu plus resolus, & faifans semblant d'estre curieux de mon honneur, me viendront prescher, & moy, & vous sils vous connoissent pour tels que ie vous estime, difans que le blame, la honte, & l'accusation que i'ay encourue en l'exécution d'vne chose qui est contenue en ce recueil, me deuoit garder de faire refreschir ma playe, par la seconde publication de ma faute. Ceus qui s'adresseront à nous avecques ce faus visage, me presentans vne si douce poison, ne rapporteront aussi de moy autre chose qu'vne douce priere au lieu d'vne rigoureuse responce : laquelle est telle que s'ils m'aiment seulement la moitié d'autant qu'ils disent, ils me facent ce seul bien, de faire la lecture entiere de ce que ie vous presente, & lors ie m'assure qu'ils auront beaucoup plus d'enuie que de pitié. Si quelques vns, plus malins, font venir leurs propos iusques à vos aureilles, difans que toutes les choses que i'ay recueillies, n'estoient pas toutes telles que ie les veus faire croire, assurez les & leur iurés pour l'amour de moy, apres le ferment que ie vous en fay par nostre amitié, que ie n'ay voulu mentir en rien, & que ie n'ay aiouisté aucune chose, fors le retranchement que premierement i'auois fait en la Masquarade premiere, & peut estre huit ou dix vers d'auantage. Bien est il vray qu'aus vers latins, qui seruoient d'inscriptions aus figures, i'ay peu changer neuf ou dix mots, mais ce n'a pas esté pour ce que les autres qui y estoient ne fussent aussi bons, mais ç'a esté pour autant que n'ayant point l'original, & ne les pouuant pas trouuer tous tels qu'ils estoient dedans ma memoire, i'ay mieus aimé sur le cham vser du changement que du trauail de les recouurer. Et s'ils font tant obstinés contre ma cause, qu'ils ne vous veulent point prendre pour garants, qui^{es} cherchent les tesmoins qui l'ayans veu à l'œil, leur pourront faire vne plus seure foy, du nom-

bre desquels ont esté quelques vns d'entre vous. S'ils repliquent qu'encores qu'il fust ainsi, si estce que lon ne sçauroit tant faire que l'on ne croye que i'y ay beaucoup aiousté & corrigé, veu que i'ay esté si long temps auant que d'en metre le recueil en lumiere : le vous supplie de ne les payer point d'autre monnoye, sinon de cela que la plus grand part d'entre vous a connu. Qui est que ie me trouuay quelque espace de temps si fâché, si depit, si refueur, & si pesant, que tant s'en fault que ie peusse guerir la piquure du scorpion par le scorpion mesme, que tous les instrumens de mes malheurs, qui sont les liures, les papiers & les plumes, me puoient de telle sorte, que peu s'en fallut que ie n'en fisse vn beau petit sacrifice dans mon feu. Mefmement que deflors que ie commençay à me recueillir vn peu moymesme, & vouloir faire vn recueil de tout cela, par qui iniustement ie pensois m'estre perdu, ie demeuray quelques iours malade d'vne fièvre tierce : laquelle encore qu'elle peust venir d'vne extreme colere, n'auoit point tant fa cause de cela que de mon desastre acoustumé, qui quasi ne me permet point d'estre connu d'autre que de moy : & qui toutes les fois que ie veus m'efforcer à l'encontre, comme vous verrés plus à plain dedans ce petit ramas, ou bien ront mon entreprife, ou bien la couronnant d'vne honte non esperée, & non meritée, ne me permet pas seulement le moyen de faire mes excuses : que di-je excuses ? Ains la iuste poursuite de la louange & de la recompanse, qui me fuyans alors qu'elles se font plus présentées, ne me laissent payer d'autre chose que de la vanité d'vn agreable labeur. Vous pourrés bien encore dire deux autres causes de ce retardement : l'vne est que combien que ceci eust esté bien plus tost imprimé, ni l'imprimeur, ni vousmesmes, ni moy, n'auons point esté d'auis de faire sortir telle chose en ces iours saints & deuots, ains plus tost attendre la réiouiſſance commune d'apres Pasques. La seconde est que voyant la court seiourner à Fontenbleau, i'ay bien voulu attendre son retour à Paris, affin que ceux qui m'auoient condamné sans voir mes

pieces, fussent les premiers iuges de mon innocence. Outre que ces causes sont assez suffisantes, i'en ay encores vne qui fait plus pour moy, qui est l'addition d'un second liuret que j'ay mis avecque le premier, pour les raisons que vous lirés autre part. Ce petit labeur dont ie vous parle, ce sont quelques inscriptions des princes de l'Europe, lesquelles comme chacun sçait, ne se iectent pas si tost en moule que les medalles de ces princes, si d'avanture l'ouurier ne me resembloit, qui ay tousiours eu ce meschant heur de faire les choses aussi facilement & aussi bien, comme ie les fay malheureusement. Je ne vous vseray point ici ni de recommandation, ni d'excuse des deux ouvrages, ie vous pri-ray encores moins de les faire plus grands enuers ceus qui vous en parleront que ie ne les estime, mais plus tost de les laisser couler avecques si peu de faueur qu'ils meritent, comme vne chose legere & meslée. Ce que seulement vous monstrera assez la prose, dont j'ay vsé en mes descriptions, confondant comme ie pense tout ensemble le style, & de l'epistre, & de l'oraison, & de l'histoire : combien que j'espere bien de vous faire vn iour iuger qu'en tous ces genres d'escire Dieu ne m'a point degarni de iugement. Je croy bien aussi que l'orthographe confuse vous decourra vne pareille meslange, & que les allusions & repetitions frequentes, qui seront trouuées dedans mes vers, montreront de prime face quelque affectation. L'une de ces choses a esté ainsi faite pour le peu de resolution de nostre langue en ce point la, & les autres pour l'ornement & la vraye beauté des inscriptions, ce que vous ne verrés pas en mes œuvres continués de longue alaine : desquels ie vous promets ouvrir la bonde le plus tost que ie pourray, vous asseurant que ie ne m'en senti iamais tant picqué qu'a ceste heure. Si donques tant en ceus la qu'en cetui ci vous pensés voir quelques fautes, ie vous prie de m'estre si benins, que de penser, & faire penser aus autres, que la faute vient d'autre part que de moy, ou bien de dérober quelque chose à la severité de vostre

bon iugement, pour le donner à nostre amitié. Quand à moy ie vous promets que tant en vos labeurs, qu'aus labeurs d'autrui, ie me montreray dorenauant tel, que vous aurés iuste occasion d'vn contentement & d'vne perpetuelle recommandation de moy, qui fuis vostre à tout iamais. A Dieu.

LE LIVRE A LA FRANCE,

SONET.

*Si mon pere a taché de payer le deuoir
Dont l'obligoit à toy la loy de sa naissance,
En s'efforceant d'aider à chasser l'ignorance,
Sur qui le Ciel lui donne & vouloir & pouuoir :*
*Si traueillant pour toy sans fin & sans espoir,
Il pense son seruice estre sa recompense :*
*Je te pri, fay ce bien, fay lui ce bien, ô France,
De vouloir son enfant & recevoir & voir.*
*Si l'on dit que ie vien farder par mes harangues
Son desastre, les yeux condamneront les langues.*
*Si lon dit qu'on en doit estre plus irrité,
Veu que ie ne suis rien au pris de ton attente,
Je le sçay bien, mais las, que ceci te contente,
Qu'on laisse le deuoir pour la necessité.*



LE RECVEIL
DES
INSCRIPTIONS, FIGVRES, DEVICES
ET MASQVARADES,

*Ordonnées en l'Hostel de Ville à Paris,
le Jeudi 17 de Feburier 1558.*

Après l'heureuse & memorable conqueste faite au mois de Ianuier sur l'ennemi, le Roy estant de retour dans la conté d'Oye nouvellement remise en son obeissance, delibera de seiourner à Paris iusqu'au commencement de Quaresme, tant pour les plaisirs qu'on y pouvoit trouuer en telle saison, que pour faire gratifier à son peuple l'heur de ses dernieres victoires, la prosperité de son voiage, & la deliurance de toutes nos premieres craintes. Durant ce tens doncques, ne voulant en rien imiter l'insolence des temeraires Princes en leurs prosperes auantures, & se temperant beaucoup mieus en son heur que n'auoit fait parauant son ennemi, se contenta de mille louables passetens assés acoustumés à sa Maieité : en mesurant si bien & son allegresse & celle de sa Court, auecque la reconnoissance de ce qui est de plus hault, qu'il n'apoint eu moins de louange de vaincre dedans soy la folle coustume des vaincueurs, que d'auoir en ceste victoire plus vaincu que de couf-

tume. Or, afin que les peuples ou ennemis ou estrangers ne pensent point que ce que ie decriray ci-apres ait esté fait pour autre chose que pour vn leger passe-tens, sans aulcune forme ou de gloire ou de triomphe : ainsi que sa Maieité passoit le plus ioyeusement qu'il estoit possible ces iours les plus delectables de l'année, il fauisoit de mander au Preuoist des marchants & Escheuins de Paris qu'il iroit souper en leur maison de Ville le leudi gras ensuiuant, qui seroit le iour d'apres que monseigneur le Duc de Guise arriueroit de Picardie, ou il acheuoit pour lors de donner tel ordre que les hautes esperances de l'Espagnol ont occasion de s'en rabaisser à bon-droit. Ie croy certainement que Messieurs de la Ville, qui de tout tens se sont montrés prompts & deuots enuers leurs Princes, & qui, à mon auis, (si d'auanture on n'i estoit bien trompé) auront tousiours en leurs entreprises plus grand besoin de bonne conduite que de bon vouloir, eussent volontiers fait en l'honneur d'vn si grand Roy l'appareil d'vn triomphe à l'antique : mais peut estre qu'ils considererent, au moins les plus auisés d'entre eux, toutes les choses qui pouuoient empescher l'effect d'vn si superbe dessein. Leur Roy premierement porter le nom de Treschrestien, & que la gloire des Chrestiens ne peut estre sinon qu'en leur Dieu, qui tenant les victoires en sa main s'en reserue les triomphes : Les feus Roys Treschrestiens pour quelque grande victoire qu'ils sceussent auoir, n'auoir iamais triomphé : La fin de la brauade estre bien souuent le rabaissement, la queue de la ioye la douleur, & les grandes pompes d'vn Prince l'occasion à son ennemi de bien faire : Le Roy Philipes auoir esté lors auerti du siege de Calais qu'il faisoit vn magnifique tournoy, pensant du tout tenir la Fortune au poin, & ne preuoyant point qu'elle scait encore mieus tournoyer que lui. Mesmement que quand ils auroient dressé tous les apprests d'vn tel triomphe, il estoit certain que sa Maieité autant moderée aus fortunes heureuses, qu'alarmée aus fortunes aduerses, n'accepteroit iamais vne

gloire qui ne tournaft en l'honneur de celui feul, qui faifant vaincre les Roys leur commande de plus toft triompher de foymefme & des vices de leurs fubiefts, que des depouilles & captiuités de leurs ennemis. Et auffi que quand le Roy ne refuferoit point tel honneur, ils auroient faite & de tens & de gens pour conduire telle entreprife à quelque agreable & admirable iffue, & l'iffue à vne perdurable memoire. Si toutes ces chofes furent penfées, ie ne doute point qu'elles ne perfuadaffent facilement aus Parisiens que pour recevoir vn fi grand Roy il fe falloit fimplemēt contenter d'vn feftin, adiouftans comme il eft à croire, à toutes ces caufes la defpence, non pas tant pour l'egard qu'ils auoient en l'efpargne, que pour ce que la nourriture de la plus part de ceus qui gouernent la ville eft telle, qu'il faut neceffairement que les chofes belles & grandes les eftonnent, n'ayans point d'autre mouuement, ni d'autre regle que le iugement d'vn fens commun, la frugalité vulgaire, la fimple bonté, & le rude exemple de leurs predeceffeurs. Sur quoy ie diray ce mot en paffant, qu'on fe doit bien garder de metre les affaires qui peuvent tirer quelque memoire apres foy, entre les mains de ceus qui font du peuple, qui pour autant que la Police fuit toufiours l'Economie, penfent tout ainfi menager leur ville que leur maifon. Il n'i aura peut eſtre pas vn, ni des noſtres, ni des eſtrangers, qui regardant la grandeur du Roy, la grandeur de la victoire, la grandeur de Paris, ne l'emerveille, encore qu'on vouluſt laiffer le triomphe, qu'on ne deliberoit pour le moins mille gentilleſſes aucunement dignes de ces trois : & veu que monſeigneur de Guife deuoit arriuer le iour de deuant, qu'on deuoit bien ſonger à honorer d'vne autre forte l'arriuée d'vn fi vaillant & victorieus Prince : lequel contre les dernieres defaveurs de la guerre, contre l'importunité de l'hyuer, contre l'arrogance de l'ennemi, contre l'eſperance d'vn chacun, l'eſtoit porté ſi fort, qu'il auoit emporté en moins de dix iours la ville, qui depuis CCX ans auoit ferui de regret & frayeur à

nos peres, de vollerie à la France, de mere-nourrice aus Anglois, & meſme (ſ'il faut ainſi parler) ſeruoit encore d'efpouantail à noſtre vaillance. Lequel outre vne ſi braue & glorieuſe priſe, auoit peu de iours apres forcé le fort de Guignes, iugé pour lors inexpugnable, par ceus meſmes qui nous auoient tant obſtinément ſouſtenus. Et lequel, pour dire en brief, ayant en ſi peu de tens contraint les Anglois de ſ'en retourner honteufement cacher en leur coin, raportoit vn tel merite, qu'en entrant dans la ville (i'apelle ainſi Paris ſans lui donner queue) il ne pouuoit eſperer moins que les couronnes publiques, les applaudiffemens du peuple, & la ſeconde partie du triomphe Royal. Or quant à ceus qui pourroient auoir tel eſbahiffement, ie ne leur fay ni autre excuſe, ni autre reſponce, m'affeurant que ſ'ils ſont Chreſtiens, ce que i'ay dit par ci deuant, les peut aſſés contenter. Et auſſi que ie ne puis maintenir que ma ville ait eſté ſi mal curieuſe & de l'honneur de ſon Prince, & de ſon honneur, qu'apres auoir vn peu ſongé, elle n'aperceuſt bien qu'il falloit pour le moins feſtoyer vn Roy de quelques autres choſes que de viandes. Ce qui fit que quatre iours ſeulement deuant le iour du feſtin, le procureur du Roy d'icelle, vn de plus honneſtes & metables hommes que i'aye ſceu voir en leur compagnie, ſçachant que i'eſtois né de Paris, & que Dieu m'auoit donné quelque peu de promptitude d'eſprit pour fecourir à vne choſe ſi haſtée, me vint prier au nom de tous eus, que ſi i'auois quelque Tragedie, ou Comedie, qui peult eſtre appriſe entre ci & la, ie la bailleſſe pour eſtre recitée deuant le Roy, & qu'ainſi ie ſerois ſeruite à mon Prince, & honneur à mon pais. Je ſi reſponce que i'auois, & des Tragedies & des Comedies, les vnes acheuées, les autres pendues au croc, dont la plus part m'auoit eſté commandée par la Roynne & par Madame leur du Roy, ſans que les troubles du tens euſſent encore permis d'en voir rien, & que i'attendois touiours vne meilleure occaſion que n'eſt ce tens tumultueus & miſerable pour les faire metre ſur le theatre,

adioustant ce petit mot affés poëtiquement dit, que ceste année la Fortune auoit trop tragiquement ioué dedans ce grand echaufaut de la Gaule sans faire encore par les fauls spectacles reſeigner les veritables playes. Mais bien ſi on me vouloit prometre de me croire & de me ſoulager, que ie ferois bien des chofes, leſquelles eſtans bien conduites, ne raporteroient point moins de grace que l'vn de ces deus poèmes. Ie ne penſois en faiſant telles promeſſes que ie me deuſſe foucier d'autres charges que d'inuenter quelques belles maſquarades, ou parlantes, ou muetes, qui eſtans accommodées aus tens, aus lieux, & aus chofes, peuſſent donner quelque agreable plaifir à la compaignie : Mais l'amour de mon pais, la priere qu'on m'auoit faite, l'enuie que i'auois de plaire tant au Roy comme à la maifon de Guiſe à laquelle ie me ſuis touſiours humblement voué, & la faute d'appareil & de confeil que ie uoiois en telle neceſſité, me firent tellement prendre charge ſur charge, que i'appelle en teſmoins tous ceus qui m'ont veu en vn tel embrouillement, ſ'il eſt poſſible de croire qu'en ſi peu d'eſpace vn ſeul eſprit ait peu ſouſtenir & tel ſuis & telle facherie. Car allant des l'heure à la maifon de ville & n'i trouuant aucun ornement qui peuſt eſtre remarquable, i'oſe dire que ie me fei quaſi de tous meſtiers, & affés heureuſement, comme on pourra voir par ce recueil, ſi l'execution eut eſté telle que l'ordonnance. Combien que ſi tout euſt eſté bien veu le iour du feſtin, on euſt cogneu qu'auèques vn labeur deſeſperé, i'auois mis tel ordre à tout, qu'il ne reſtoit quaſi rien qu'il n'allat comme ie l'entendois, & comme on le pouoit eſperer de moy, fors les deus maſquarades d'apres ſouper, leſquelles à cauſe qu'on n'auoit point fait les chofes comme ie les auois dites, & à cauſe auſſi de la multitude, du deſordre, & de la conuſion, furent ſi mal menées, que moymeſme, qui à mon grand regret faiſois l'vne des perſonnes, epris quaſi d'vne rage de voir ſi mal porter deuant mon Roy la choſe où il m'alloit de l'honneur, demeuray quaſi tout tel (ſ'il faut qu'ainſi ie

parle) que si la Minerue qui marchoit deuant moy m'eust transformé en pierre par le regard de la Meduse. Mais combien que j'en aye porté & porte encore vn tel regret, que ie ne le puis autrement nommer que desespoir, non pas tant pour la faute que pour voir que Dieu m'a fait naistre si malheureusement, que de toutes choses que j'ay bien faictes, ou que j'eusse peu bien faire en ma vie, ie n'en sceu iamais auoir l'usage, viuant presque en ce monde tout tel qu'vn Tantale aus enfers s'il faut ici parler encore de fable : qui est ce toutesfois qui en ceci n'estimera ceus impitoyables qui auecques leurs brocards publiques, leurs secretes reproches, & leurs iniustes iniures ne m'ont point pardonné d'auantage que si j'eusse esté coupable du plus grand crime de lese maiesté ? Mais ie parleray de tout ceci en son lieu, & me semble deia que j'ay trop longuement discouru auant que de venir au recueil que ie delibere de faire, qui peut estre, estant bien leu, si la France n'est la plus facheuse maratre du monde, encore que ie me tienne moymesme grandement coupable, me pourra bien apporter au lieu des haynes, mespris & calomnies, le pardon & la grace des grands, la louange des doctes, l'admiration des estrangers, l'excuse de nostre peuple, la repentance des maldifans, & le creuecueur de l'ennuie. Ayant donques (pour venir au point) dressé & fait dresser tout ce que j'auois proiecté, le Roy fur les quatre heures du iour que j'ay dit, sans aucune pompe arriua auecques toute sa compagnie en la maison de la ville, deuant laquelle on lui fit seulement vne salue de l'artillerie auecques quelque escopterie qui s'acordant fort bien à l'affluance du peuple, au bruit des tabourins, & au son des trompetes, donnoit vn tesmoingnage public de l'allegresse que receuoient tous les citoyens. Alors ceus qui estoient curieus de telles nouueautés peurent voir ce que j'auois premierement ordonné pour l'entrée, suiuant d'assés pres l'antiquité admirée d'vn chacun, & aucunement recherchée par moy, tant en tous mes autres ourages qu'en ces miennes

petites inuentions, qui premierement estoient telles . que dedans vne grande Arcade, fus le portail de l'hostel, i'auois fait peindre force trophées à l'antique, des armes, & enseignes ennemies, & au meileu d'eus tirer vne fort longue & spacieuse oualle entourée de laurier à l'vn des costés de laquelle estoit le portrait de Calais, & à l'autre le portrait de Guignes, & au dedans d'icelle ceste longue inscription :

DD.

VIRTVTI ET VICTORIE.

S.

D. HENRICO REGI PRÆCLARISSIMAR. RERVVM IN VNIVERSA TVM GALL. TVM ITAL. TERRA MARIQ. BENE AC FELICITER GESTARVM ERGO TRIUMPHVM PVBL. DIGNAMQ. SVIS FACTIS ET LAVREAM ET MEMORIAM MERENTI RENVENTI SED IN POSTERVM EXPECTANTI. OB FORTISS. ET VETVTISS. NOSTRORVM CALETVM CIVITATEM NVPER A FRANCISCO LOTHARINGO GVISIORVM PRINCIPE GLORIOSS. OMNI INGENIO OBSESSAM MOX OMNI MARTE EXPVGNATAM AC PERENNI VOTO CVM A CC ET X AN. BRITANNORVM SERVITVTEM PATERETVR SVÆ GALL. RESTITVTAM. OB GVINAS OMNIB. ET VI ET VIRIB. CAPTAS, SOLOQ. ADÆQVATAS. OB HAMMENSEM PAGVM QVI HOSTIVM METV DERELICTVS FVERAT RECEPTVM. OB LIBERATAM DENIQVE AB OMNIB. BRITAN. GALL. HOC INTERIM AD PRIMAM ILLAM INSPERATE REI COMMENDATIONEM ET IN VOSTRVM O DD. VIRTVS ET VICTORIA FAVOREM EX VOTO ET DEBITO.

VRBS.

PD CONS.

ST. IODELIVS PAR. PPP.

Au deffous de l'Arcade, deffus la grande frize du portail que i'auois fait si proprement couvrir, qu'il sembloit

que ce feust vn marbre noir nouvellement aioufté, estoient ecripts ces trois vers en lettres d'or :

NON POMPA, NON ROMVLEIS TE CVRRIBVS ALTVM
ACCIPIMVS, FACTIS CVM SIT SPES REGIA MAIOR,
SPE QVOQVE MAIORES, QVORVM EST TVA LAVREA, DIVI.

L'inscription de ces trois vers estoit REGI PIUSS. PII CIVES. Aus deus costés de l'Arcade sont deus grandes colonnes Doriques, dont les deus pieds costoyent les deus bouts de la corniche du portail : en chacune d'icelles colonnes estoient ces deux lettres d'or H H & au milieu des deus ecrit en lettres d'argent HOC HERCVLE DIGNÆ. J'auois ordonné qu'on feist mouler deus grands croissants argentés pour planter sur le haut de ces colonnes au lieu que l'Empereur y plante ses aigles : mais la brieueté du tens, & la diuersité des occupations, fit qu'ils demeurèrent. Je ne parle point ici de l'enrichissement du lierre qui embelissoit ceste entrée, ni de tout autre ornement d'entre les deus portes, vn peu mieus deuisé que mis en œuvre, voulant courir toutes telles choses le plus legierement que ie pourray. Si ne veus-je pas pourtant aller si fort que ie ne m'arreste ici pour dire que si les Princes estoient autant amoureux des choses qui les perpetuent, comme ils sont desireux de se perpetuer, ils tiendroient bien autant de conte de telles nouvelles antiquités, voire de tous autres labeurs dont les hommes doctes supportent leur gloire, que des chars, des images, & pompes inaccoustumées. Car de ceus ci les vns se rompent, les autres s'enfument, les autres s'oublient, lors que l'honeste curiosité des doctes. & des bien nourris, enuoyant de main en main ces vifs instruments de la memoire, les fait demeurer entre les mains de l'eternité. Je ne veus pas dire que ce peu que j'ay deia decrit, & tout ce que ie decriray ci apres, approche en rien de cela, car on scait bien que la haste. & la foiblesse de mon esprit ne me le

pouuoient permettre. Mais ie diray que decourant dedans l'infcription les merites, dedans les trois vers l'excuse du triomphe, dedans les colonnes l'esperance future, i'ay tâché de donner quelque merque à la souuenance des hommes : comme doiuent faire tous ceux qui ont quelque pouuoir sur la memoire, qui sans auoir aucun egard à la louange, ou à la faueur, ou à la recompanse, me semblent estre naturellement obligés enuers leurs Princes, de garder alors plus foinneusement l'honneur des beaux actes, qu'ils voyent les Princes s'en foucier le moins. Or passons outre sans plus nous arrester de telle sorte. Sur la seconde porte enrichie de tapisserie, & de festons de lierre, dedans vn grand compartiment entouré de son chapeau de triomphe estoit peinte vne Deesse tenant vne couronne de laurier en l'vne des mains, & vne chaîne de fer en l'autre, ayant le Soleil & la Lune aus deus costés d'elle, & pouffant vne sphaere du pié. Sur la teste d'icelle, dedans vne espace que faisoit le compartiment, estoit escrit, VICISSITUDO, & au bas dedans vne autre plus grand espace ces trois vers :

NE PROPERA, NVMENQVE VIDE, VISVMQVE VERERE
AC GENIVM METIRE TVVM, NAMQVE OMNIA LEGI
SVPPOSVIT NOSTRÆ, NOSTRA QVI LEGE SOLVTVS.

Ce qui estoit dans la montée suiuoit assés bien ceste figure de Vicissitude, qui apres toutes ces premieres louanges & trophées, auertissoit de ne se fier que de bonne sorte à la felicité. Car là dedans outre l'ornement de la tapisserie, des festons, & des armes tant du Roy, que de la ville, on lisoit trois ou quatre fois ceste deuise, GRADATIM, escrite tousiours dedans vne oualle couchée, & entourée d'vn compartiment semé de couronnes, montrant qu'on ne va point autrement aus victoires que par degrez, & qu'en les voulant trop haster on se precipite soy mesme. Au hault de la montée, sur la porte

talités de cest antique vaisseau, qui se pourroient approprier à nos armes, mais on en lira dauantage dedans vne des Masquarades qui suiuront apres. Il me suffira d'ozer prononcer ce mot, que ie trouue ceste deuise inuentée par moy assés digne d'estre gardée pour deuise de la ville eternellement. On eust trouué merueilleusement beau, qu'ainfi que ce front de salle estoit orné de ces trois figures, tout du long aussi des deus costés de la salle tous les interualles que faisoient ces grands croissants de lierre, qui pouuoient estre huit ou dix de chascun costé, eussent esté remplis de figures diuerses avecques leurs deuises & vers : mais chacun scait que la main des ouuriers ne peut fuiure l'abondance de mes inuentions. Toutesfois ce qui fut possible d'acheuer y fut mis. Premierement du costé droit, au premier interualle respondant encores sur la table du Roy, estoit la figure d'un dieu Ianus, vieillard comme on le peint, ayant la clef en la main dextre, & son baston en la gauche : mais n'ayant point deus visages comme on lui souloit donner. Ceste statue estoit sur vn autel, dans lequel estoit escrit : IANO GALLICO ; la deuise d'en hault estoit : IAM NON RESPEXIT VTRINQUE, & les trois vers d'en bas, ceus ci :

QVI BIFRONS FVERAM, GALLIS SVM GALLICVS VNA
FRONTE DEVS, CÆLVMQVE MEA DVM CLAVE RESOLVI,
VIDI INCUMBENTEM GALLIS TOTVM ACRIBVS ANNVM.

I'auois voulu montrer par ceste peinture, combien le mois de Ianuier nous a esté fauorable, auquel tant par la vertu de nos Princes, que par la faueur du tens, se font faites choses si belles & si merueilleuses, que ie serois presque d'auis qu'on fist peindre vn Ianus en nos enseignes pour vne heureuse merque de nostre bon heur. La figure que l'on voyoit au prochain espace d'apres suiuoit d'assés bonne grace la premiere pour exprimer ceste faueur du tens. Car i'auois fait peindre

au haut vne petite partie du zodiaque, qui monstroit feullement le signe du Ganimede que lon nomme Aquarius, & au deffous vn ieune dieu, beau, sans barbe, couronné de fleurs, qui felon les antiques representoit le printens. A l'vn des coins de la peinture, souffloit vn Zephire ietant des fleurs par la bouche, & dedans le cham de l'oualle voloient par ci par la quelques arondelles. Le petit espace d'en hault que faisoit le compar-timent d'alentour, contenoit ceste deuise : *CESSIT NATVRA FAVORI*, & au grand espace qu'on auoit laissé au deffous de la figure, faisant vne allusion à celui qu'on dit auoir esté tant heurus, qu'en vne bataille les vents mesmes vindrent combatre pour lui, i'auois fait escrire trois vers comme en tous les autres :

*NON CONIVRATI VENIVNT AD CLASSICA TANTVM
ÆOLIDE, VERVM GELIDO SOL SYDERE VERNANS
PVNDIT INASSVETOS ARVISQVE ARMISQVE CALORES.*

Il y a bien peu de gens comme ie croy, qui n'ayent pris garde ceste année à la verité de ceste figure, & s'ils ont bien considéré le tens qu'il a fait tant durant l'entreprise que l'execution de Calais, ils n'ayent veu contre l'ordre accoustumé des années vn beau Printens au meilleu de l'hyuer : Quand à moy, i'ose affermer estant pour lors aus chams auoir veu fortir les herbes nouvelles, & tous autres indices du renouveau. Ce qui montre assés que nos victoires ne viennent point ni par nostre seulle puissance, ni par vn fort, ni par vn certain ordre de la nature, mais de la seulle faueur & disposition de Dieu, qu'il les enuoye⁴⁸ en tel tens, en tel lieu, & à telles personnes qu'il lui plaist, sans la puissance duquel, tant s'en faut que nous puissions estre vaincueurs, que nous ne pouons pas feullement estre puissans. Vis à vis de ces deus dernieres figures, dedans les deus premiers espaces que faisoient les Croiffants de l'autre costé, i'en auois fait afaire deus autres, qui suiuoient le mesme argument de

ceste nouvelle & heureuse conquete. Dedans la premiere se montroit vn lason hardi & courageus à arracher vne toison d'or, pendue à vn arbre, nonobstant l'effroy que luy pouuoit donner vn horrible dragon qui estoit au pié, & qui au rebours de celui de Colchos charmé & endormi par Medée, ouuroit les yeus effroyablement, & l'enfloit si fort de venin, qu'il sembloit quasi creuer dans le tableau. On lisoit au dessus pour deuisse : ARBIPIAM VIGILET LICET, et au dessous :

VELLVS AB INSOMNI LOTHARENE DRACONE TVLISTI,
CARMINIBVS NEC SVNT FERA LVMINA VICTA, NEC HERBIS,
INGENIVM, MARTEMQVE VOCES NISI CARMEN, ET HERBAS.

Dedans la seconde estoit feullement figurée vne vieille baniere Romaine representant vne de celles de Iules Cesar, qui estant de couleur iaune estoit trauerfée de bihais d'une large bande noire, qui portoit ces trois lettres d'or V.V.V. lesquelles comme chacun sçait assés, & comme il a esté chanté & rechanté par nos nouveaux poètes, qui depuis naguieres ont si bien tenu chacun leur partie en la louange de ceste victoire, signifioient le VENI, VIDI, VICI, de Cesar. Et pour autant que Monseigneur de Guise n'a point esté en ceci accompagné d'un moindre bon heur, que celui la dont se vantoit ce Romain, estant si opportunement venu, ayant si ingenieusement veu, ayant si vaillamment vaincu, ie l'ay bien voulu avecques les autres le faire heritier de ces trois lettres, lesquelles il a fait perdre en d'autres victoires (ie pourrois bien alleguer Mets) à ceus qui sont mesmelement heritiers de Cesar. Cette peinture auoit fa deuisse telle, TER HOC FELICITER ACTVM, & ses trois vers tels :

CAESARIS HOC, CAESAR DEMAS TIBI, GVISIVS ADDAT,
NAM VENIT, VIDIT, VICIT SIMVL ISTE, TVOSQVE
DVM QVOQVE VINCEBANT, VICTO IAM CAESARE VICIT.

En esclriuant ces vers ci, il me vient de naistre vne

affés gentille fantafie dedans l'esprit pour donner plus de grace à ceste figure, dont l'argument a esté trouué si propre & à la chose & à la personne, c'est de metre en fa deuife au lieu de TER ce mot QVATER, aioustant encore vn v dedans la bande, & peignant au dessous de la banniere vne fortune garrotée de chaifnes de fer, avecques ces vers changés ainsi :

HOC CAESAR MIHI CEDE, TRIBVS SIT ET ADDITA QVARTA
LITTERA, SORS ADVERSA MEOS ET INIQVA PREMEBAT,
MOX VENI, VIDI, VICI : VINXI QVOQVE VICTAM.

L'ay aioufté ceci de gayeté de cuer, comme l'aioufteray quatre autres figures qui estoient deia toutes ordonnées, & dont les compartimens estoient faits, ainsi que me font tesmoins ceus qui estoient avecque moy & mesmement Baptiste excellent peintre qui les faisoit, & qui en auoit reu l'ordonnance des le soir de deuant : mais l'arriuée du Roy nous pressa de si pres, qu'encores que le peintre fist vne admirable diligence, il fut impossible d'en faire tant : & fusmes contraints de nous contenter de ces quatre premieres, pour les interualles des croissants, dont les deus premiers qui en estoient remplis contenoient autant d'espace de la salle, que faisoit le lieu ou lon deuoit courir pour le Roy. Dedans la premiere donques de ces quatre figures estoit peinte vne Andromede estant deia deliée de son rocher, au pié duquel estoit son grand monstre marin, nauré deia de quelques coups, & demi estourdi, fur qui retournoit encore vn Perfee, ayant ses ailles au dos, volant dedans l'air, tenant le glaïue dans l'vn des poings, & le chef de Meduse dans l'autre, lequel il presentoit au monstre pour foudain le tourner en pierre. Et d'vn autre costé fe voyoit vne grande compagnie de gens armés. L'écriture du dessus estoit : NOVO SVA SALVA PICARDIA PERSEO, & les vers du dessous :

CAVTIBVS ANDROMEDEM PERSEVS, CETOQVE MARINO
ERIPVIT, MONSTRIS TV ME HENRICE MARINIS,
ESQVE TIBI, SI NOS PHINEVS PETAT, ALTERA GORGON.

Après ceste figure qui montrait combien la Picardie estoit heureuse d'auoir vn tel Roy pour son prince, lequel ayant premierement repris Boulongne, & maintenant reconquis Calais, Guignes, & Hammes sur les Anglois ne l'a pas seulement deliurée de son monstre marin, mais a deia résisté, & combattu en la fin le Phinée qui la veut raurir : l'auois fait faire vne autre figure dedans laquelle on eust veu vne Niobe deia demi tournée en pierre, autour de laquelle eussent esté ses enfans, moitié fils & moitié filles, deia presque tous morts, estant chacun d'eus nauré d'vne fleche d'argent. Vis à vis de ce massacre l'auois fait peindre vn Phebus, & vne Diane, tenant chacun vn arc d'argent au poin, duquel ils venoient de faire telle vengeance pour l'orgueil insupportable de Niobe, qui l'osoit preferer & elle & sa race à Latone & à ses enfans. Ceste deuise estoit pour le haut : DAT INIQVAS SVPERBIA POENAS, & ces trois vers pour le bas :

LATONAE NIOBE TIBI SESE O GALLIA PRAEFERT
ANGLIA, PROLE TVMENS, PHOEBVM, PHOEBENQVE LACESSENS,
SIC SAXVM GENITRIX, FIVNTQVE CADAVERA NATI.

L'orgueil d'Angleterre si bien rabaisé par ceste peinture, estoit fuiui de la destinée du mesme pais, que l'auois voulu exprimer par la figure suiuiante, y faisant peindre vn Alexandre tout tel que nous le pouuons retirer des medailles antiques, baisant & accollant vne Roine figurée en Amazone, de mesme forte aussi que les antiques nous l'ont montré : Laquelle representoit la dernière Roine des Amazones, qui pour le désir

quelle eut de coucher avecques Alexandre, perdit le braue regne de ces courageuses & victorieuses femmes. L'espace du haut contenoit ceste deuise : RES IMPAR SED FATA EADEM, & celui du bas ces trois vers :

VLTIMA TE MACEDO REGINA CVPIVIT AMAZON,
 ANGLICA CAESAREVM CVPIIT REGINA PHILIPPVM,
 VTRAQVE SIC REGINA SVI MANET VLTIMA REGNI.

Pour autant qu'on pourroit trouuer quelques choses en ceste figure qui du tout ne s'accommoderoient point, ie lui ay fait porter la deuise d'en haut qui est telle, que les choses estans différentes, le destin est de mesme. Car ie ne voudrois point ici dire que la Roynes d'Angleterre fust vaillante comme vne Amazone, à laquelle on n'a point veu encore porter les armes sinon contre son peuple, ni faire autre vaillantise sinon contre les testes des gentils hommes de son païs. Je voudrois encores moins comparer vn Roy Philippes à vn Alexandre, lequel pourtant sembloit auoir vn tel heur en son commencement, que s'il eust bien vsé de sa fortune, & qu'en se temperant en tout, il n'eust point reculé le bras de Dieu d'avecques le sien, ie croy certainement qu'il nous eust montré que les vices de nostre France, qui depuis ie ne sçay combien s'est du tout deprauee, crioient vengeance contre nous. Mais maintenant ie voy bien (ce n'est pas la premiere fois que i'ay veu & predict) que la ballance s'abbaisse de nostre costé, & que si nous nous maintenons au chemin qu'il faut tousiours fuiure, nostre bon heur se maintiendra au cours qu'il a deia commencé. Outre ce premier egard ie ne feray point ce tort à ce grand Prince, & à ceste grande Princesse, qui sont conioints par legitime mariage, d'approprier leur alliance au concubinage de ces deus : Car i'ay esté d'avis de tout tens que c'estoit le plus sotement fait qu'on sçauroit faire, d'iniurier par escrit les Princes qui nous sont ennemis, principalement aus choses qui sont con-

prenans toutes les choses que le Roy a faites depuis son auenement à la couronne, le tout allant d'ordre & le tout si bien escrit, & en si grands caractères, qu'il se pouuoit facilement lire de la table du Roy. Ceci estoit au dessus des vers : EX D. CAROLI LOTHARINGI PYRAMIDE, A STEPH. IODELIO DESCRIPTA, & les vers qui suiuoient estoient tels :

SCOTIA TVTA SVIS, ACCEPTA BOLONIA, METAE,
 ET RHENI PAVOR ATTONITI, FVSVSQVE PER VMBRAS
 CAESAR, ET HINC VICTAE TVRMIS REDEVNTIBVS VRBES,
 MOX QVOQVE DEFENSÆ LOTHARENI GLORIA METAE,
 INSTAVRATAE ACIES, VRBESQVE AEDESQVE SORORIS
 CAESAREAE, RENTINA TIBI PALMA ADDITA GVISI,
 AC SI QVA IN BELGIS QVAESITA TROPHOEÀ SVPERSVNT :
 HAS INTER PALMAS PARMA, ET MIRANDVLA, SENAE,
 CORSICAQVE, ET TOTIES DECEPTVS IN ALPIBVS HOSTIS :
 NVNC QVOQVE QVOD RELIQVIS POTIVS FATALE CALETVM,
 QVAEQVE FEROX POTIOR FATALI GVINA CALETO,
 HAEC SVNT QVAE REGEM LAVRV RES LAVDE CORONANT.

Ces vers, comme l'inscription le montre, sont tirés de la Pyramide de monseigneur le reuerendissime Cardinal de Lorraine, qui est vn petit œuvre que ie fi dernièrement d'environ six cents vers heroïques Latins, autant beau comme ie croy qu'aucun qui soit encores sorti de moy, sans excepter mesmes ceus que i'ay faits d'une beaucoup plus longue alaine. J'auois esperance voyant vn chacun à l'enui lui presenter ce qu'il pouoit, de faire vne arriere garde apres tous les autres. Laquelle encores qu'elle me semblaït trop foible pour garder son nom, & les graces dont il est pourueu contre les iniures du tens, de la mort, & de l'oubliance, si promettoit elle pour l'auenir quelque chose aprochante de cela. Mais mon defastre acoustumé l'a pendue au croc, comme tous mes autres labours, lesquels si ie ne pensois auoir bien faits, & si ie ne pensois qu'ils

fussent aucunement dignes de la lecture des grands seigneurs, ie les brulerois & eus & mes liures. Si j'auois le loisir de discourir ici tout ce qui m'en est auenu, ie ferois emerueiller ceus qui fans me connoistre bien, iugent de moy à l'auanture. Mais ce n'est pas ici ou il me faut vfer de ces plaintes autant contre la fortune & les defaitres, que contre l'ingratitude des nostres. Vne occasion se presentera vn iour, ou telle misere deduite apprendra bon gré mal gré à beaucoup de feueres censeurs, qui tacent, reprennent, & conseillent, pour paroistre & non pour ayder, que la conduite de nos fortunes n'est point en nostre conduite. Ce qui ne fust point entré en mon cerueau non plus qu'au leur, si ie n'eusse experimenté que contre toutes les preuoyances & pouruoyances que j'aye sceu iamais faire, j'ay tousiours senti les malheurs d'une destinée, tellement enchainés queue à queue, & se rencontrans tellement au point, qu'il a fallu qu'en toutes entreprises en depit de moy, la charte me soit demeurée au poin. Car quand aus letres (s'il faut encore vn peu reprendre ma digression) qu'est ce que j'ay iamais voulu faire voir de moy, qu'un affaire, vne maladie, vne debauche d'amis, vn default ou vne perte d'occasion, vne entreprise nouvelle, ou ce qui est le pire de tous, vne enuie n'ait empesché d'estre veu? Je ne parle point des labeurs de ma petite ieunesse, mais de ceus ou j'ay trauaillé depuis quatre ou cinq ans: lesquels ay-ie iamais sceu faire sortir en lumiere, encores que j'y tachasse & que ie pensasse bien leur auoir donné des yeus d'aigle pour la soutenir? Quand aus armes ou j'ay tousiours senti ma nature assés encline; en quel camp, en quel voiage n'ay-je voulu aller, & quels aprests & quelles poursuites n'ay-ie tâché de faire? Mais tousiours ou quelque autre maladie ou le deffaut present du moyen qui ne peut accorder avecque la grandeur d'un bon cueur, ou le delay de iour en iour, ou quelques autres incommodités m'ont tellement retenu, qu'il semble que ces malheurs me seruans de fers, ma ville, qui m'est malheureuse

le possible, me doive seruir d'eternelle prison. Quand aus affaires, encores que ie n'i fois ni fait ni nourri, aufquels pour le moins n'estois-ie point né? Mais tant s'en faut, comme me reprochent plusieurs, que ie les fuye, qu'ils m'ont de tout tens fui, sans qu'il y ait eu rien qui m'en ait rendu incapable que le trop de malheur, ou le trop de capacité, desquels l'un m'a peu apporter les haines & les enuies, & l'autre la presumption & fiance de moymesme, qui deplaisent merueilleusement aus grands. L'entens bien deia ce qu'on me dit sur ceci, que ie suis encore fort ieune, & que ie ne scaurois faire telles complaints sans que i'aye dedans moy vne demeurée outrecuidance. Je ne respons autre chose, sinon que par le passé & par le present ie iuge bien du futur. Toutesfois i'espere encores, & peut estre qu'au meilleur de mon aage, la fortune se fera meilleure pour moy. Je reuien à ma Pyramide laquelle i'auois fait fort bien escrire, dorer & acoustrer pour presenter, mais s'offrant ceste occasion de festin, & pensant que toutes les choses que i'auois bien faites, estans bien executées & bien receues, lui donneroient vne meilleure entrée, ie luy fi garder le coffre qu'elle garde encores. Certainement i'auois assés de fois appris que le vice & la desobaiissance reculoit la vertu & le seruice premier, mais ie n'auois encore iamais oui dire que la vertu reculast la vertu, & le seruice, le seruice. Or ne demeurons point si longtens en si beau chemin, & venons à ce qui a esté cause de tout le mal, qui est la premiere des masquarades, ne nous hastant point de deduire les fautes qui y furent commises, le retranchement que ie fus contraint d'y faire, les excuses qui à la verité me doiuent absoudre, ains remetant tout cela iusques à tantost que le lecteur l'aura toute lue. Mon inuention estoit, qu'ayant veu porter à la ville vne nauire en ses armes, & me resouenant de la nauire Argon dont i'ay deia parlé, ie deliberay pour les belles accommodations que lon verra cachées la dessous, faire ma masquarade d'Argonautes. Or pour autant qu'entre tous autres trauaus que les Argo-

nautes ont soufferts, & auxquels la pauvre Argon meſme a eſté fuiete, cetui ci eſt vn des plus memorables, que dedans la Lybie ils furent contraints de la porter ſur leurs eſpauls, ie voulois auſſi qu'en la maſquarade la rapportans au Roy pour lui eſtre heureuſe & fatale comme elle leur auoit eſté, & pour le conſeiller & lui prophetiſer ſes heurs & ſes malheurs, comme elle leur auoit touſiours conſeillé & prophetizé, ils la portaffent ſur leurs eſpauls, auſſi bien qu'ils auoient fait dans la Lybie, pour montrer au Roy qu'en tous perils & dangers il la falloit porter, ce qui à mon iugement eſtoit aſſés propre à ceſte comunauté de Paris. Pour ce auſſi que Minerue l'auoit fait bâtir du bois de la foreſt parlante, qui eſt la cauſe qu'elle parloit, & qu'elle eſtoit prophete, ie voulois que Minerue les accompagnaſt, comme elle leur auoit eſté preſente & fauorable en leur voiage de la toiſon d'or. Dauantage ſçachant que la beauté d'vne maſquarade eſt la muſique, ie voulois qu'Orphée qui eſtoit iadis l'vn des Argonautes, marchaſt deuant eus, ſonnant & chantant vne petite chanſon en la louange du Roy, & que comme il ſouloit anciennement tirer les rochers apres foy, deus rochers plains de muſique le ſuiuiſſent, laquelle chantaſt comme ſi ce fuſt eſté la vois de quelques Satyres ou quelques Nymphes cachées au dedans. Mais à cauſe que le reſte ſe verra mieus par la lecture des vers ie viendray à la chanſon d'Orphée, à laquelle ie faiſois reſpondre ceus qui eſtoient dans les rochers.

CHANSON D'ORPHEE.

*Si iamais rochers & bois
Ma force dans foy ſentirent,
Si ſous ma vois, ſous mes dois
S'arrachans ils me ſuiuirent,*

*Suiués rochers, & auecq' vostre Orphee
Admirés moy d'vn grand Roy le Trophee.*

*Si quelque Nimphe dans vous
Quelque Pan, quelque Satyre,
Pour ouir mes accords dous,
D'auanture se retire,
Chantés rochers, & auecq' vostre Orphee
Adorés moy d'vn grand Roy le Trophee.*

LA MUSIQUE DES ROCHERS.

*On nous auoit veu cacher
Pour t'ouir, aus roches creuses,
Mais auecque le rocher
Nous tirent tes mains heureuses,
Rauiz, abstraits, mourants d'ouir Orphee,
Et plus encor d'ouir vn tel Trophee.*

*O heureus Roy, qui as eu
Pour ton sonneur vn Orphee,
Heureus sonneur qui as peu
Si bien sonner tel Trophee,
O trois trois fois trois fois heureus Orphee,
O trois trois fois trois fois heureus Trophee.*

Après cete chançon, qu'expressément i'auois fait douce & en bas style, vñant de vers intercalaires qui ont bonne grace en la musique, i'auois fait parler Minerue en telle forte :

MINERVE.

*Voyant ainsi, ó Roy, dans ma main docte & forte
Branler assurement les armes qu'elle porte,
Et voyant ma Meduse effroyer de rechef
Tous vos yeus des serpens de son horrible chef,
Me voyant mesmc auoir la bourguignote en teste,*

*Qui son panache fait flotter dessus sa creste,
 Ne sçay tu pas desja que Minerue ie suis,
 Qui seule sur les arts & sur les armes puis
 Autant qu'Apollon mesme, autant que Mars mes freres?
 Minerue, qui laissant mes deux villes premieres
 Athenes, & puis Rome (aujourd'hui seul tombeau
 De ce qu'elles ont eu de bon, de grand, de beau)
 Me suis de ton Paris faite la gardienne
 Par ton Pere, qui seul me rend Parisienne,
 Et me rendras tousiours, si tousiours ie ne voy
 Fouller l'heur que ie donne à ta ville & à toy,
 Et sur le sçavoir saint mettre le pié barbare,
 Sçavoir, qui seul les Roys des lourds bouuiers separe,
 Sans lequel, soit qu'vn Roy le suiue par autruy,
 Ou qu'en soy mesme il ayt sa conduite par luy,
 Il ne sçauroit guider l'esperoir de plus grand gloire,
 Ny, estant mort, auoir de sa mort la victoire.
 Mais pourquoy tout ceci puis que tes bras tu tends
 Pour de ta gardienne estre garde en tout tens?
 Ie m'egare, & m'estant proposée autre chose
 Ie m'esbahi qu'ainsi sans propos ie propose.
 Or sçache donc que c'est, & sçachent tous pourquoy
 Ma troupe tant estrange arriue deuant toy.
 Tu as bien leu qu'auant que la Greque ieunesse
 Eust voué de laisser le repos de la Grece,
 Se donnant au hazard pour premiere ramer,
 Et contreindre au faiz l'eau pucelle de la mer,
 En suiuant le conseil du canteleus Pelie,
 Qui pensoit perdre ainsi de son Neueu la vie,
 S'il pouuoit enuoyer ce courageus Iason
 Au dangereux conquest de la riche Toison :
 Sur le mont Peliaque en la forest parlante
 Ie sei faire pour eus la Nau prophetifante,
 Qui fut nommée Argo, & Argonautes ceus
 Qui dedans elle iroient par les flots depiteus.
 Ils demarent, ils vont, mille monstres ils voyent,
 Souffrants cent mille maus cent fois ils se deuoyent :
 Ils viennent en Colchos, où Medée les fait*

Quand elle fut par moy pour vne autre laissée :
Si tu te peus garder, toy qui es Roy prudent,
De maint flatteur subtil, maint flatteur impudent,
Qui courtizan de rix, de façon, de harangue,
Couure mille venins du dous miel de sa langue,
Et qui, si tu n'estois vn bon Prince auisé,
Rendroit sur la Vertu le Vice autorisé,
Plus trompeur que n'estoient les Serenes flatantes,
Dont i'échappay les vois doucement attrayantes,
Qui pour le beau loyer du son qu'ils ⁴⁴ accorderoient,
Et ma vie & la vie à tous nous demandoient :
Brief si en toutes peurs, tous perils, tous orages,
Argon ta pauvre Nef tu portes & soulages,
Comme dans la Lybie elle se fit porter,
Et comme tu la vois deuers toy r'apporter
Deffus le dos courbé des Argonautes mesmes,
Qui paroistroient tous tels que sont les ombres blesmes
Des champs Elysiens, ou nous des long tens morts
Habitons maintenant, & n'auroient point de corps
Si Minerue n'auoit à vostre humaine veüe
Accommodé la chose. Estant donc ainsi veüe,
Si viuement, croiés que tous vous nous voyés,
Sans phantasma, tous tels que voir vous nous croyés.
Tout ainsi par la mer quelquefois nous vogasmes :
Tout ainsi quelquefois ce vaisseau nous portasmes :
Et si on ne le croit qu'on oye le vaisseau
Parler au vieil Iason, & au Iason nouveau.

ARGON.

Iason mon plus cher fils, & la gloire indontée,
Quand i'estois sur les eaus, de toute ma portée,
Si iusques aus enfers descend l'affection,
Et si les Ombres ont aucune passion,
Pren vn peu de pytié de moy qui suis venue
Du ciel, où ie me suis par si long tens tenue
En aise & en repos : & il faut maintenant

*Qu'on me voye cent maus & cent maus soustenant :
 Toutesfois puisque c'est pour porter de tels Princes
 Iusqu'aus dernieres mers, aus dernieres prouinces,
 Le veus bien supporter encore ce labeur.
 Mais Mopsus, qui soulois predire le malheur
 Et l'heur de mes enfans, ie te pri^r prophetise
 A mon second Iafon l'heur de son entreprise.*

MOPSVS.

*De ceste peine en bref ie te dechargeray,
 Mere, & au lieu de toy ie prophetizeray
 Ce qu'ont desia predit quelques Prophetes sages,
 Que les François bien tost loin du monde à l'escart
 Mettront au ioug le col de l'Anglois Leopard,
 Et de l'autre costé rabatront l'arrogance
 De ceux qui se font grands par ruze & alliance,
 Faisant en fin la fin de l'Empire Romain,
 Duquel le nom mourra sous leur fatale main.
 Et qui ne le croira, que la raison il croye,
 Apprenant que le ciel de terre en terre enuoye
 L'Empire des humains, & que quand il permet
 Vos humaines grandeurs croistre iusqu'au sommet,
 Ce n'est sinon à fin qu'aussi tost il les baisse^{es},
 Comme monter en haut lentement il les laisse :
 Cetui la des long tens est deia renuersé,
 Semblable au pauvre oiseau, qui sur terre blessé,
 Allora que dedans l'aer s'ebanler il s'essaye,
 Ne fait plus que trainer & son sang & sa playe.
 Et si tu crains, ó Roy, que le François prochain
 De la grandeur qu'auoit iadis le nom Romain,
 Ne soit point heritier de la grand Monarchie,
 Et que ton Croissant cede au Croissant de Turquie,
 Tellement que lon vist vn grand Lion couché
 Apres auoir long tems sur le ventre marché,
 Pour épier sa proye, en s'élançant deffaire
 L'Aigle & le braue Coq l'vn à l'autre contraire :*

Affeur toy par moy que les Turcs mesme tiennent,
 Que les frains de l'Empire entre les mains reuiennent
 Des grans Roys indontés heritiers de Francus,
 Par qui doibuent vn iour eus mesme estre vaincus.
 Mesmes qui te peut plus affeur de ces choses
 Que si deuant tes yeus Calais tu te proposes,
 Et les derniers Lauriers dont apres vn malheur
 Ce grand Prince Lorrain couronne ta grandeur?
 Car cela seul deia te promet l'Angleterre,
 Ou les destins sont faus : l'Angleterre & ta terre
 Auecq l'Escoce aussi, seront que chacun Roy
 De l'Europe sera contraint flechir sous toy.
 Et mesme en ce discord qu'on verra bien tost naistre
 Pour l'Empire, il faudra que toy le plus grand maistre,
 Si tous les tiens au moins sçauent bien leur mestier,
 Taches de ce grand rond auoir le tiers entier :
 Si l'Europe tu as, les deus autres parties,
 Veu qu'au pris de l'Europe elles sont abruties
 Et barbares, en fin par force & par moyens
 Peu à peu couleront deffous la main des tiens :
 Tant que si seul tu n'as toute la terre basse,
 Tu te peus affeurer qu'un iour l'aura ta race.
 Voila ce que Calais, & le cueur aiouisté
 Aus tiens, peut aiouster à telle Maieité.

IASON.

Argon s'en reiouit, Argon parmi la voye
 En murmuroit tantost vn long Io de ioye,
 Oyant le bruit meslé de toute la cité,
 Qui la porte en signal de sa felicité.
 Croy doncq' qu'elle est ia preste aux premieres conquestes
 Qui des vieus ennemis doiuent briser les testes.
 Ne crain doncq' point, tu as des Deesses & Dieus
 Comme nous, pour ta guide & faueur en tous lieux :
 Ta femme est ta Iunon, ta seur est ta Minerue,
 Qui le droit de la nostre à bon droit se referue :

*Et bien que nous n'eussions autre support finon
 Que celui de Pallas, & celui de Iunon,
 Tu as outre ces deus vne tierce Deesse,
 Vne Diane archere, & chaste, & chasseresse.
 Ce bon Roy Nauarrois, son ieune frere encor,
 Te pourront bien seruir de Pollux & Castor.
 Ce grand vainqueur de Guise est ore ton Hercule,
 Qui sous toy, l'Espagnol outrepassant recule,
 Calais & Zethes sont deus freres qu'il a,
 De deus freres encor vn chacun choistra
 Le nom qu'il lui est propre^{es}, & l'autre diuin frere
 Qui d'vn double conseil les affaires modere
 Auecq la pieté, sera ton grand Typhis
 Gouverneur de la nef. Mesme ie voy ton fils,
 Et d'autres ieunes Dieus, & tant d'autres Deesses,
 Qui leurs faueurs rendront de tous malheurs maitresses.
 Voici nos rames, li dedans elles nos noms,
 Et vien accommoder les noms des bons aus bons :
 Nous les allons porter ensemble & leur nauire
 La dedans, pour tousiours t'attendre, & te conduire
 Par tout ou il plaira à ta grand Maiesté
 Singler d'vn voile plain de la prosperité.*

Voila qui estoit si mal fait, que ie dirois volontiers que tous ceus qui ont pris l'occasion au poil pour me peindre de toutes les couleurs qu'ils ont peu, deuroient plus tost apprendre en telles choses qu'y reprendre, n'estoit que ie me commande la modestie plus que iamais. Et aussi à la verité que ie ne l'estime point pareil à mes autres œuures que i'ay faits à loisir, mais ayant eu si peu de tens, & en ce peu de tens tant d'occupations, ie m'ebahi moymesme comme ie l'ay fait de telle forte, & ou i'ay peu dérober les heures pour le faire. Car i'ay cent tesmoins qui sçauent, que de ce que i'ay decrit, il m'a fallu soucier entierement de tout iusques à faire affoir la moindre feuille de lierre, tellement que tout ce que i'auois à reciter en ceste masquarade sous la personne de Iafon, ie le compofay mesme ce ieu di au matin, &

encore auois-je affés de tens pour en venir à bout, n'estoit qu'on ne cessa tout ce iour la de me rompre la teste depuis le matin iusques au soir. Tant pour la nonchalance, mespris, ou ignorance que sembloient auoir ces Parisiens de ce qui leur pouuoit apporter honneur, que pour le continuel empeschement que de moment en moment les maneures me venoient donner. Qui pourroit croire en quel depit me mettoient quelques vns de ces messieurs, qui pensans comme ie croy tout ce que ie faisois estre des fariboles, sembloient ne se soucier que des choses dont leur cerueau se rend capable? le sçay bien que lon dira que ie ne deuois point entreprendre tant de choses, & que ie me deuois contenter de bien faire & mener à meilleure issue ce qu'on pouuoit principalement attendre de moy. Ceus qui parlent ainsi montrent bien le deffaut de nostre siecle, qui se contente seulement de la simple apparence, comme si lon deuoit recueillir la feuille ou l'eforce pour le fruit ou pour le suc. Car qui est celui qui ait si peu de iugement qui ne rie toutes les fois qu'il orra dire qu'on l'est si criminellement attaché à moy, en vne chose qui n'estoit faite que pour plaisir & risée, & au rebours qu'on a laissé passer si legerement toutes les choses qui emportoient vne durable memoire? Combien de fois ay-ie veu bailler de main en main avecque ceremonie, reciter avecques admiration, recueillir avecques vn soin noppareil, & louer avecques vne affection extreme, des inscriptions qui peut estre estoient moindres que celles que j'ay dites, n'eust esté l'authorité qu'elles empruntoient de quelque vieille ruine? Toutesfois, tant la France est curieuse de ce qui est bon, chacun comme ie croy les a passées sans les lire, & moitié par ignorance, moitié par malice, ceus qui n'ont esté que trop plains de parolles en ma faute, se sont trouués tous muets en mon merite. Mais prenons que ceste mascarade que j'auois faite toute telle que vous l'aués leüe, ayt esté la plus mal recitée qu'on sçauroit imaginer, en quoy peut on auoir occasion de m'accuser? Si

lon me respond maintenant, pour ce qu'elle estoit mal faite, certainement ie feray contraint de quitter ma cause, moyennant qu'on produise de quoy, mais encore que le monde soit auiourdhui autant impudent qu'il est possible, ie croy que ie ne trouueray point de telles impudences. Si lon me dit, pour ce quelle estoit mal acoustrée, ie tien deia mon proces pour tout gagné, veu que chacun sçait bien que la iuste colere de voir ce que i'auois ordonné si mal mis en œuvre, me mit à bon droit hors de moy. Car me sentant autheur, sentant l'expectation qu'on auoit de moy, & voir qu'on m'auoit fait au lieu de rochers des clochers, qu'on m'auoit mequaniquement mefnagé les habits, qu'à l'heure mesme qu'il fallut partir plusieurs choses deffailloient, que peut on penser que ie deuinse, si l'on connoist le grand cueur que i'ay, sinon furieux & demi mort, voyant apertement que i'estois contraint d'aller en vn lieu, dont ie ne pouuois rapporter pour toute recompanse, que ma courte honte & ma repentance eternelle? Si lon dit, pour autant que les acteurs estoient mal choisis, quelle faute eut on aperçu en leur prolotion naturelle, si l'assurance & la memoire eussent esté de mesme? Et comment, bon Dieu, eusse-ie cherché de bons acteurs, veu que les trois iours que i'auois d'espace se fussent coulés à les chercher? Mesmement comment eust il esté possible que ie les eusse peu façonner, veu que ie ne les sceu seulement faire repeter ce qu'ils auoient à dire fors le iour mesme, & encore à demi, voire vne seule heure deuant le souper? Et lors de quel remede n'vray-ie? Ne retranchay-je pas tous leurs rooles de tout cela ou ie les voyois hesiter? Que restoit il donc de mon deuoir, fors que d'estre Dieu & de commander à leur nature? Si lon dit que ie me deuois garder pour les conduire, sans faire moymesme l'vne des personnes & sans m'abaisser iusques la, combien que i'y confesse auoir vne grande faute, quelles raisonnables excuses n'ay-ie point? Premierement qui est celui qui eust appris la personne de l'afon le iour mesme, comme le iour mesme ie fu con-

Affeur toy par moy que les Turcs mesme tiennent,
 Que les frains de l'Empire entre les mains reuiennent
 Des grans Roys indontés heritiers de Francus,
 Par qui doibuent vn iour eus mesme estre vaincus.
 Mesmes qui te peut plus affeurer de ces choses
 Que si deuant tes yeus Calais tu te proposes,
 Et les derniers Lauriers dont apres vn malheur
 Ce grand Prince Lorrain couronne ta grandeur?
 Car cela seul deia te promet l'Angleterre,
 Ou les destins sont faus : l'Angleterre & ta terre
 Auecq l'Escoee aussi, feront que chacun Roy
 De l'Europe sera contraint flechir sous toy.
 Et mesme en ce discord qu'on verra bien tost naistre
 Pour l'Empire, il faudra que toy le plus grand maistre,
 Si tous les tiens au moins scauent bien leur mestier,
 Taches de ce grand rond auoir le tiers entier :
 Si l'Europe tu as, les deus autres parties,
 Veu qu'au pris de l'Europe elles sont abruties
 Et barbares, en fin par force & par moyens
 Peu à peu couleront deffous la main des tiens :
 Tant que si seul tu n'as toute la terre basse,
 Tu te peus affeurer qu'un iour l'aura ta race.
 Voila ce que Calais, & le cueur aioufté
 Aus tiens, peut aiouster à telle Maiesté.

IASON.

Argon s'en reiouit, Argon parmi la voye
 En murmuroit tantost vn long Io de ioye,
 Oyant le bruit mestlé de toute la cité,
 Qui la porte en signal de sa felicité.
 Croy doncq' qu'elle est ia preste aux premieres conquestes
 Qui des vieus ennemis doiuent briser les testes.
 Ne crain doncq' point, tu as des Deesses & Dieus
 Comme nous, pour ta guide & faueur en tous lieux :
 Ta femme est ta Iunon, ta seur est ta Minerue,
 Qui le droit de la nostre à bon droit se reserue :

*Et bien que nous n'eussions autre support finon
 Que celui de Pallas, & celui de Iunon,
 Tu as outre ces deus vne tierce Deesse,
 Vne Diane archere, & chaste, & chasseresse.
 Ce bon Roy Nauarrois, son ieune frere encor,
 Te pourront bien seruir de Pollux & Castor.
 Ce grand vainqueur de Guise est ore ton Hercule,
 Qui sous toy, l'Espaignol outrepassant recule,
 Calais & Zethes sont deus freres qu'il a,
 De deus freres encor vn chacun choisira
 Le nom qu'il lui est propre^{es}, & l'autre diuin frere
 Qui d'vn double conseil les affaires modere
 Auec la pieté, sera ton grand Typhis
 Gouverneur de la nef. Mesme ie voy ton fils,
 Et d'autres ieunes Dieus, & tant d'autres Deesses,
 Qui leurs faueurs rendront de tous malheurs maitresses.
 Voici nos rames, li dedans elles nos noms,
 Et vien accommoder les noms des bons aus bons :
 Nous les allons porter ensemble & leur nauire
 La dedans, pour tousiours t'attendre, & te conduire
 Par tout ou il plaira à ta grand Maiesté
 Singler d'vn voile plain de la prosperité.*

Voila qui estoit si mal fait, que ie dirois volontiers que tous ceus qui ont pris l'occasion au poil pour me peindre de toutes les couleurs qu'ils ont peu, deuroient plus tost apprendre en telles choses qu'y rebrandre, n'estoit que ie me commande la modestie plus que iamais. Et aussi à la verité que ie ne l'estime point pareil à mes autres œuures que i'ay faits à loisir, mais ayant eu si peu de tans, & en ce peu de tans tant d'occupations, ie m'ebahi moymesme comme ie l'ay fait de telle sorte, & ou i'ay peu dérober les heures pour le faire. Car i'ay cent tesmoins qui sçauent, que de ce que i'ay decrit, il m'a fallu soucier entierement de tout iusques à faire affoir la moindre feuille de lierre, tellement que tout ce que i'auois à reciter en ceste masquarade sous la personne de Iafon, ie le compofay mesme ce ieudi au matin, &

encore auois-je assés de tens pour en venir à bout, n'estoit qu'on ne cessa tout ce iour la de me rompre la teste depuis le matin iufques au soir. Tant pour la nonchalance, mespris, ou ignorance que sembloient auoir ces Parisiens de ce qui leur pouuoit apporter honneur, que pour le continuel empeschement que de moment en moment les maneures me venoient donner. Qui pourroit croire en quel depit me mettoient quelques vns de ces messieurs, qui pensans comme ie croy tout ce que ie faisois estre des fariboles, sembloient ne se foucier que des choses dont leur cerueau se rend capable? Le sçay bien que lon dira que ie ne deuois point entreprendre tant de choses, & que ie me deuois contenter de bien faire & mener à meilleure issue ce qu'on pouuoit principalement attendre de moy. Ceus qui parlent ainsi montrent bien le deffaut de nostre siecle, qui se contente seulement de la simple apparence, comme si lon deuoit recueillir la feuille ou l'escorce pour le fruit ou pour le fuc. Car qui est celui qui ait si peu de iugement qui ne rie toutes les fois qu'il orra dire qu'on l'est si criminellement attaché à moy, en vne chose qui n'estoit faite que pour plaisir & risée, & au rebours qu'on a laissé passer si legerement toutes les choses qui emportoient vne durable memoire? Combien de fois ay-ie veu bailler de main en main auecque ceremonie, reciter auecques admiration, recueillir auecques vn soin nompareil, & louer auecques vne affection extreme, des inscriptions qui peut estre estoient moindres que celles que j'ay dites, n'eust esté l'authorité qu'elles empruntoient de quelque vieille ruine? Toutesfois, tant la France est curieuse de ce qui est bon, chacun comme ie croy les a passées sans les lire, & moitié par ignorance, moitié par malice, ceus qui n'ont esté que trop plains de parolles en ma faute, se sont trouués tous muets en mon merite. Mais prenons que ceste masquarade que j'auois faite toute telle que vous l'aués leüe, ayt esté la plus mal recitée qu'on sçauroit imaginer, en quoy peut on auoir occasion de m'accuser? Si

lon me respond maintenant, pour ce qu'elle estoit mal faite, certainement ie seray contraint de quitter ma cause, moyennant qu'on produise de quoy, mais encore que le monde soit auiourdhui autant impudent qu'il est possible, ie croy que ie ne trouueray point de telles impudences. Si lon me dit, pour ce quelle estoit mal acoustrée, ie tien deia mon proces pour tout gagné, veu que chacun sçait bien que la iuste colere de voir ce que i'auois ordonné si mal mis en œuvre, me mit à bon droit hors de moy. Car me sentant autheur, sentant l'expectation qu'on auoit de moy, & voir qu'on m'auoit fait au lieu de rochers des clochers, qu'on m'auoit mequaniquement mesnagé les habits, qu'à l'heure mesme qu'il fallut partir plusieurs choses deffailloient, que peut on penser que ie deuinsse, si l'on connoist le grand cuer que j'ay, sinon furieux & demi mort, voyant apertement que i'estois contraint d'aller en vn lieu, dont ie ne pouuois rapporter pour toute recompanse, que ma courte honte & ma repentance eternelle? Si lon dit, pour autant que les acteurs estoient mal choisis, quelle faute eut on aperçu en leur prolation naturelle, si l'assurance & la memoire eussent esté de mesme? Et comment, bon Dieu, eusse-ie cherché de bons acteurs, veu que les trois iours que i'auois d'espace se fussent coulés à les chercher? Mesmement comment eust il esté possible que ie les eusse peu façonner, veu que ie ne les sceu seulement faire repeter ce qu'ils auoient à dire fors le iour mesme, & encore à demi, voire vne seule heure deuant le fouper? Et lors de quel remede n'vray-je? Ne retranchay-je pas tous leurs rooles de tout cela ou ie les voyois hesiter? Que restoit il donc de mon deuoir, fors que d'estre Dieu & de commander à leur nature? Si lon dit que ie me deuois garder pour les conduire, sans faire moymesme l'vne des personnes & sans m'abaïsser iusques la, combien que i'y confesse auoir vne grande faute, quelles raisonnables excuses n'ay-je point? Premierement qui est celui qui eust appris la personne de l'afon le iour mesme, comme le iour mesme ie fu con-

qui me virent en telle peine, s'il n'estoit pas facile de connoistre à ma morte contenance, qu'il n'i auoit rien qui me referraft tous les sens, que le iuste depit, qui eut pour lors telle force sur moy, que ie ne scauois si i'estois moy. Mais qui seroit, bon Dieu, celui la qui m'ayant connu le moins du monde, & m'ayant veu en tout autant asseuré qu'on scauroit estre, pourroit penser que c'eust esté par vn estonnement que les grands me pouuoient donner, veu que ie suis tous les iours entre eus, & que deuant eus i'ay autresfois tant asseurement recité? Se pourroit il encore trouuer quelcun, qui en accusast la memoire & ma trop grande fiance en icelle, veu que ie ne fay iamais vers, que ie ne sçache aussi tost par cueur que ie les ay faits? Le deduirois encore plusieurs autres points, qui feroient autant tourner le tout en ma louange, comme quelques vns ont tâché de le faire tourner en mon vitupere, n'estoit qu'il me semble, que i'ay deia passé toutes les bornes de raison en ceste miennne forme d'apologie, que ie ne me suis sceu tenir d'entrelasser ici: & qu'en estant si long ie ferois penser à vn chacun que la faute auroit esté beaucoup plus grande, & de plus grand deshonneur à moy qu'elle n'a esté. Or sçachent donq'tant les nostres que les estrangers, si ceci vient iusques en leurs mains, que combien que ceste masquarade ne fust point ni conduite ni recitée, comme ie le desirois, si est ce toutesfois affin qu'on ne pense point que du tout nous demeurasmes, qu'elle fut entierement prononcée, excepté ce que i'en auois retranché parauant, tellement que le deffault seroit le plus petit qu'on scauroit dire, n'estoit que par l'extreme apprehension que i'en ay eue, ie me le suis moymesmes agrandi, tant la presence d'un Roy m'est sainte, & tant la moindre faute que ie puisse faire, m'a semblé grande & preiudiciable de tous tens. Qu'on sçache aussi, que quand on se fust du tout arresté, sans en prononcer vn seul vers, que la chose n'eust pas esté moins louable à cause de l'inuention, veu que coustumierement toutes telles masquarades sont

muetes, qui pourtant n'ont point moins de grace : & qui plus est quand elle n'eust rien valu, ni quand à l'invention, ni quand à l'action, que ie ne m'en deusse aucunement soucier, ni penser que la gloire de mes autres inuentions en fust amoindrie, veu que cest vne chose qui ne fait seulement que passer pour vn leger plaisir, & de laquelle on ne se doit soucier qu'à l'heure presente. Mais qu'on sçache aussi, que pour autant que Dieu m'a donné le cuer tel, que i'endurerois aussi tost vn elephant en mon œil qu'une tache en mon honneur, il m'a esté impossible de me garder d'vser de beaucoup de parolles en ceci, veu que ni ma raison, ni les raisons de tous mes amis ne m'ont persuadé qu'à grand peine que ce defastre fust peu de chose. Aussi que i'ay bien voulu en alongeant mon propos, montrer la pure verité du fait, afin qu'vnt de longue confutation en vne faute petite, ie face aussi reconnoistre à toute la France la faute accoustumée, qui en ce siecle se montrant & ingrate & enuieuse tout ensemble, au lieu de supporter les bons esprits qui l'honorent, ouure les yeus le plus feuerement qu'elle peut sur les moindres vices, & s'aueugle incessamment en toutes leurs vertus. Apres que nous eufmes tellement quellement acheué ceste masquarade, qui estoit enuiron de quatorze personnes, à sçauoir celles qui ont parlé auecq' dix autres Argonautes tous habillés à la matelote antique de blanc & de noir, qui sont les couleurs du Roy, nous en fîmes entrer vne autre qui ne parloit point, que i'auois deuifée en telle sorte, que la premiere ayant esté des couleurs du Roy, ceste ci seroit des couleurs de la Roynne qui sont blanc & verd, ce qui fut assés bien executé selon mon vouloir. Les personnes estoient la Vertu, la seconde la Victoire, la troisieme la deesse Memosyne, qui signifie la Memoire : desquelles la Vertu fort richement acoustree à lantique de mesme sorte que les deus autres, auoit son acoustrement semé d'estoilles, la Victoire de trophées, & la Memoire de serpens mordans leur queue. Auecques elles deuoient estre trois en-

fans nuds, comme si ce fussent esté de petits Amours ou de petits Ieus, dont les deus portoient deus paniers à l'antique façon, plains de toutes fleurs & parfuns meslés ensemble, avecques des eufs vidés & remplis de toutes bonnes eaus de fenteurs, pour ieter deça dela pefle mesle & parfumer toute la compaignie. Le tiers deuoit auoir son panier plain de couronnes arrangées l'vne sur l'autre, selon l'ordre de ceus & celles à qui lon les deuoit presenter, & aufquels chacune couronne estoit propre : comme au Roy la couronne de laurier, tant pour ce que nous le faisons aujourd'hui le Phebus de la terre, que pource qu'apres tant de victoires nous le voyons de rechef si brauement vaincre : à la Royne vne couronne de palme, laquelle elle porte mesme en l'vne de ses deuises : à Madame seur du Roy vne couronne d'oliue, pour ce que nous la pouuons iustement nommer nostre Pallas, à qui l'oliue a esté anciennement sacrée, & pour ce qu'elle mesme en a pris la deuise, portant dedans vne targue Palladienne le chef de Gorgonne : à monseigneur de Guise la couronne de peuplier, qui est celle dont Hercule se couronnoit apres ses combats, & que prenoient mesme les anciens vaincueurs apres auoir gagné le pris dessus Olympe : à monseigneur le reuerendissime Cardinal de Lorraine vne couronne de lierre, pour ce que luimesme en sa deuise se fait le lierre embrassant tout à lentour ceste grande Pyramide des François, qui commence deia de porter & son chef & sa renommée iusques dedans le ciel : à madame la duchesse de Valentino la couronne ou de laurier ou de fleurs, l'vne pour ce que Diane se peut bien couronner de la couronne de son frere, & que le laurier est tousiours appellé chaste à cause de Daphné, l'autre que ses nimphes lui peuuent faire dedans les bois lorsqu'elle va chasser : à Monsieur, à monsieur de Lorraine, à la Royne d'Escoce, à Mesdames, des couronnes de mirte, qui sont les couronnes de l'Amour. Toutes ces couronnes deuoient estre prises par la Vertu dedans le panier de l'enfant, & presentées par elle mesme de la

forte que j'ay dite, en la presence de la Victoire & de la Memoire, dont la premiere, pour nous auoir esté tant faorable, estoit la cause d'un tel present, & la seconde estoit pour en rendre perpetuel tesmoignage à la posterité. Ce present fait, la Vertu avecques vne harangue conuenable à cela, deuoit prier le Roy de la mener dancier, & les deus autres Deesses deus autres Princes, tellement que la dance commenceant deuoit faire passer le reste de l'apres-soupée en telle reiuiffance, qui est la fin coustumiere de tous les festins. Ceste dernière masquerade eust merueilleusement pleu, si lon eust fait tout ainsi que ie vien de dire, & ainsi qu'on scait que ie l'auois arresté, mais au lieu d'enfans nuds, les Parisiens mirent de leurs enfans vestus & bien peu deguifés, tellement que les ailes & les trouffes que deuoient auoir ces Amours, demeurèrent au peintre. Quand aus couronnes, encore que i'eusse dit que si lon n'en trouuoit de naturelles, qu'on en fist contrefaire de toutes les sortes, on n'en recouura pas vne, fors celle de laurier pour le Roy encore qui fut apportée bien tard. On ne scauroit dire combien ie fu marri de ceste negligence, tant pour ce que ce present eust esté merueilleusement agreable, que pour autant que i'auois delibéré de faire escrire le plus proprement que lon eust peu, dedans vn lien de tafetas qui eust lié les couronnes, vn vers ou deus vers au plus, accommodés à tel present. Et me souuient que i'auois deia fait ces deus pour la couronne du Roy :

MAGNA TIBI CAPTO CONCESSIT CVRA CALETO,
CINGE COMAS, SIMILES IANVS ET ANNVS ERVNT.

Le premier de ces deus vers est numeraire, & pour autant que le second contient que toute ceste année fera autant heureuse qu'en a esté le premier mois, tant que le Roy se doit à bon droit couronner, j'ay compris dedans les lettres numeraires du premier ce nombre mil

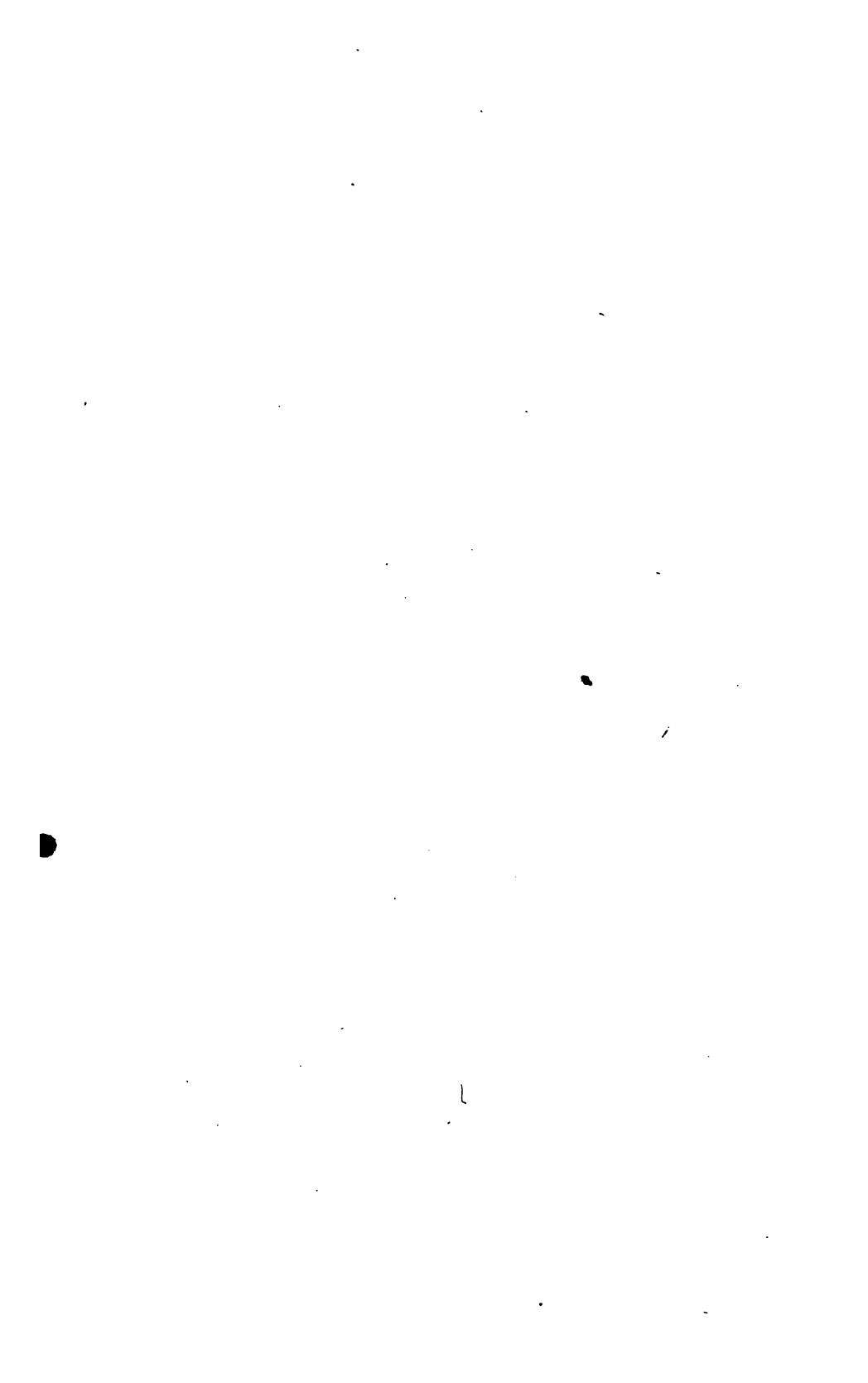
cinq cens cinquante huit, qui est le nombre de nostre année. Tous les autres vers qui devoient estre dedans les autres couronnes demeurèrent à faire comme les couronnes à recouurer. Le reste de la masquarade se porta tellement que ie croy que la compagnie ne s'en mescontanta point. Voila comme ie pense tout ce qui se peut recueillir de tout le labeur que j'auois pris pour penser me montrer, en vne si belle occasion, curieux de l'honneur de mon pais, & affectionné au seruice de mon Prince. Il ne me reste plus rien maintenant, fors de m'adresser auecques toute l'affection que ie puis, aus maiestés, hauteses, & excellences, des Princes, Princesses, grands seigneurs, & grands dames de ce Royaume, pour les supplier tres humblement, puisque ayans esté tous spectateurs de mon œuvre ils en pourront bien aussi s'en faire lecteurs, de me faire droit en ceste cause : & apres auoir, à l'imitation des dieus, receu la volonté pour le fait, & l'ordonnance pour l'exécution, ne souffrir plus dore en auant que les calomnies des enuieux tachent à me faire demeurer sus la teste ce que ie ne meritay iamais. Les asseurant, que toutes les fois qu'ils voudront vser de mon labeur en plus grandes choses, & que le iuste espace du tens me permettra de faire aussi bien que j'y auray de pouuoir & de vouloir, ie feray paroistre à tous ceus qui dernièrement ont si bien demasqué leurs fausses volontés encontre moy, que l'enuie qu'on a sur la Vertu ne raporte point d'autre fin ni d'autre loyer à son homme, fors que le contraire de son attente & la perpetuelle rage de sa vie. Je chastirois bien autrement ces messieurs, en la fin de ce recueil, n'estoit que ie ne veus point irriter les grands par cela, ni donner la moindre occasion à ces escumeurs des oeuvres vertueuses, de faire par ce moyen trouuer mauvais ce qui ne peut deplaire qu'à trois fortes de gens : à ceus qui sont si stupides qu'ils ne peuuent rien sentir : à ceus qui sont si degoustés qu'ils ne peuuent rien sauouer : à ceus qui sont si malins qu'ils tachent de faire perdre le sentiment & le goust des autres. Si ne les lais-

feray-ie point si tost echaper, sans leur protefter par le vray Dieu, que si iamais ils l'attaquent iniuftelement à moy, ie hafarderay plus tost & l'esprit, & le cors, & les fortunes, que ie ne leur face connoiftre que l'homme de bien doit auffi tost mourir de mille morts que d'estre vne feulle fois trahiftre à fa vertu. Ce qui me garde auffi de me piquer dauantage contre eus, cest que ie croy certainement que toutes telles gens ne m'ont aucunement connu. Car qui est celui si mal né, qui me voyant franc & sincere en toute chose, & sans aucune enuie, ambition, diffimulation, ou tromperie me vendre & me dependre moymesme pour l'ami, ait peu tellement forcer sa conscience que tâcher de me nuire? Qui est celui auffi, qui sçachant que i'ay tousiours fait, & que je feray tant que ie viuray, vn bouclier de ma vie pour sauuer mon honneur, mesme qu'ayant receu de Dieu plus d'vn moyen pour faire repantir ceus qui me feront tort, i'aymeray tousiours mieus creuer que de ne prendre vengeance de telles iniustices, ayt esté tant ennemi de soymesme que de me vouloir estre ennemi sans raison? Quand à quelques bestes & quelques imposteurs que ie sçay, qui ont à ce coup decouuert leur venin, pour autant que ie decouurois par tout leur maladie, qu'ils attendent pour tout certain de moy, ce qu'ils ont ordinairement connu en ma nature : cest que i'ay tousiours tant aymé ma nation, que ie ne la souffriray iamais deshonorer par ie ne sçay quels fatras dont on brouille le papier, & encores moins piper par impostures : Et pour autant qu'en pourfuiuant trop hastiement vn vice, on en encourt le plus fouuent vn autre, i'attendray que leur honte & confusion se meurisse. Je referueray auffi à dire de bouche, au tens & au lieu qu'il faudra, les indignités premierement, & secondement l'ingratitude, desquelles ceus mesmes pour qui ie faisois, ont vfé enuers moy, ne voulant point faire part aus estrangers de la barbarie des nostres. Je suppliray feullement de tout mon cueur ma ville dont ie vien de parler, ou plus tost au lieu de ma ville toute la France,

*Tu sçais que quelques vns se repaissent d'un son,
 Qui les flate par tout, mais hélas! ils dementent
 La courte opinion, la gloire, & la chançon.*
*Tu sçais que moy viuant les viuans ne te sentent,
 Car l'Equité se rend esclau de faueur :*
Et plus sont creus ceus la qui plus effrontés mentent.
*Tu sçais que le sçauoir n'a plus son vieil honneur,
 Et qu'on ne pense plus que l'heureuse nature
 Puisse rendre vn ieune homme à tout œuure meilleur.*
*Tu sçais que dautant plus, me faisant mesme iniure,
 Le m'aide des Vertus, affïn de leur aider,
 Et plus ie suis tiré dans leur prison obscure.*
*Tu sçais que ie ne puis si tost me commender,
 Tu connois ce bon cueur, quand pour la recompanse
 Il me faut à tous coups le pardon demander.*
*Tu sçais comment il fault gefner ma contenance,
 Quand vn peuple me iuge, & qu'en depit de moy
 Pabaisse mes sourcis sous ceus de l'Ignorance.*
*Tu sçais que quand vn Prince auroit bien dit de toy,
 Vn plaissant s'en riroit, ou qu'un piqueur Stoique
 Te voudroit par sotie attacher de sa loy.*
*Tu sçais que tous les iours vn labeur poétique
 Apporte à son autheur ces beaux noms seulement,
 De farceur, de rimeur, de fol, de fantastique.*
*Tu sçais que si ie veus embrasser mesmement
 Les affaires, l'honneur, les guerres, les voyages,
 Mon merite tout seul me sert d'empeschement.*
*Bref, tu sçais quelles sont les enuieuses rages,
 Qui mesme au cueur des grands peuuent auoir vertu,
 Et qu'auецq' le mepris se naissent les outrages.*
*Mais tu sçais bien aussi, pour neant aurois tu
 Debatu si long tens, & dedans ma pensee
 De toute Ambition le pouuoir combatu,*
*Tu sçais que la Vertu n'est point recompansee,
 Sinon que de soy mesme, & que le vray loyer
 De l'homme vertueux, c'est sa Vertu passée.*
*Pour elle seule donq' ie me veus employer,
 Me deussé-ie noyer moy mesme dans mon fleuee.*

*Et de mon propre feu le chef me foudroyer.
Si donq' vn changement au reste ie n'epreue,
Il fault que le seul vray me soit mon but dernier,
Et que mon bien total dedans moy seul se treuve:
Jamais l'Opinion ne fera mon colier.*

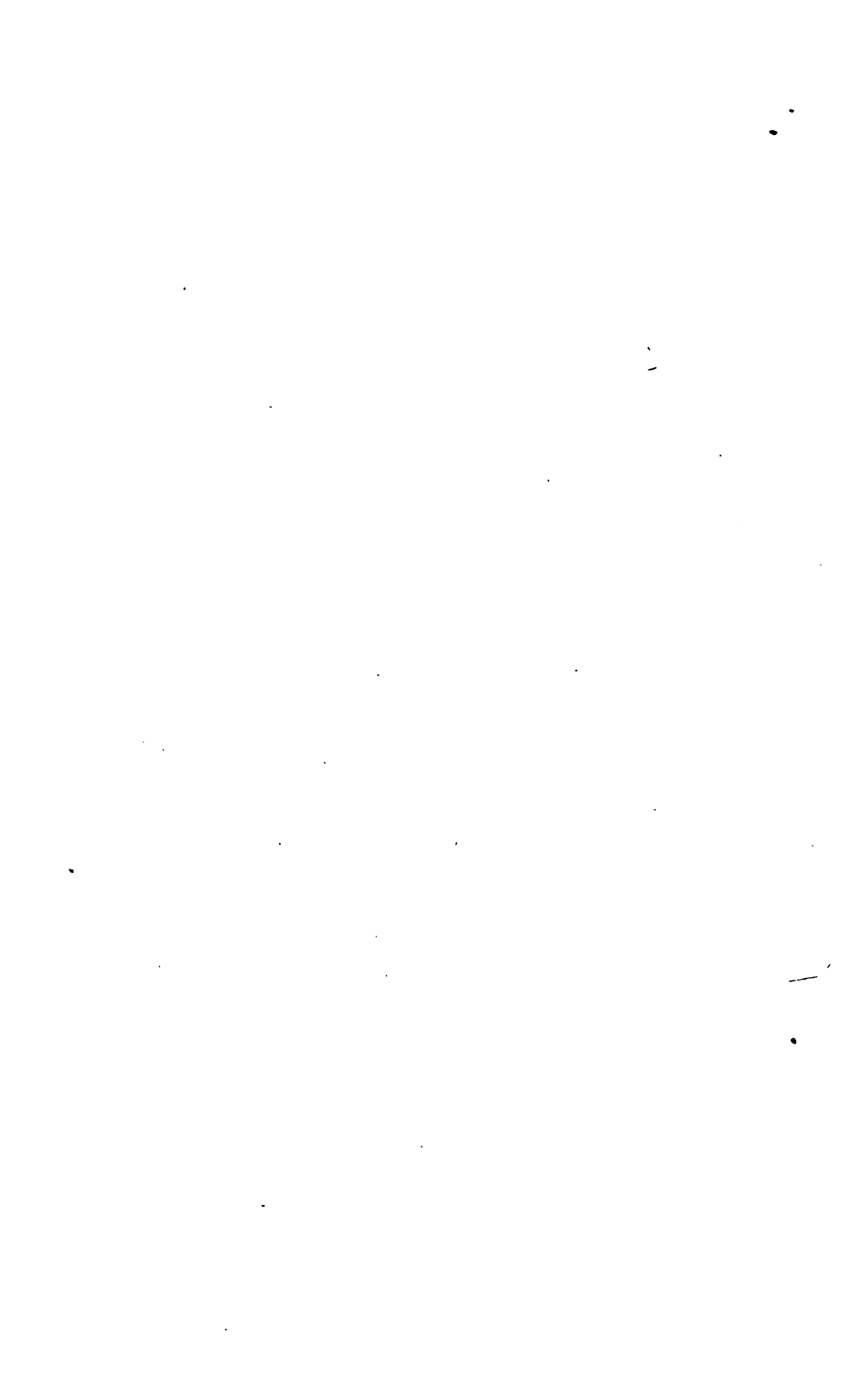




L'HYMENEË

DE

ROY CHARLES IX^e





AV ROY,

AV NOM DE LA VILLE DE PARIS,

SVR LA PAIX DE L'AN 1570.

I.

*Minerue se peut dire aussi bien gardienne
De mes murs, de mon nom, de mes arts, de mon heur,
Qu'elle, fille du Dieu qui des Dieux est Seigneur,
Fut garde de la ville, & gloire Athenienne.
Bien qu'elle soit armee en sa ville ancienne,
Par la tranquille oliue ell' emporta l'honneur
Sur le Cheual guerrier; dont vn Dieu fut donneur,
Par son offre effaçant l'offre Neptunienne.
Si Minerue me fait comme à sa ville auoir
Force & conseil en guerre & en paix, mon deuoir
C'est de rendre à mon Roy tout l'heur qu'elle m'y donne.
Si donc moy, ta suiette, ay veu que tu te plais
En la paix, ie te doÿ l'oliue de la paix,
Attendant qu'un laurier plus parfait te couronne.*

II.

*De quatre dons Amour, Pallas, Phebus, Mercure,
 Auoyent voulu ta paix marquer & asseurer :
 L'amour sain& d'vn flambeau te vouloit honorer,
 Pour les tiens vers les tiens enflammer d'amour pure :
 Pallas vouloit t'orner (monstrant la paix qui dure)
 De l'arbre Athenien : Phebus te decorer
 De son arc, dont il vient sur les Monstres tirer,
 Pour de nos vices faire ample déconfiture :
 L'autre donner sa verge, à fin qu'à tout iamais
 Nos maux on en charmât : mais en vain seroient faits
 Tous ces dons, car il faut que ta iuste penſee
 Pour ardre, vnir, purger, ou assoupir ainſi
 Par sain& zele, accord, force, & charme, serue ici
 De flambeau, d'oliuier, d'arc, & de caducee.*

III.

*Pour montrer que la paix (qu'ainſi comme tu veus
 Deuote ie reçoÿ) te vient du Dieu ſupreme,
 Et que toy, SIRE, autant pour nous que pour toymefme
 L'as requiſe avec zele, & prieres, & vœus :
 Je diroy volontiers qu'onques entre ces deux,
 Le vueil d'vn Roy Chreſtien, & le veuil de Dieu meſme,
 Difference il n'y a : car Dieu prend ſoing extreme
 Des Rois, & dans ſa main tient toujours le cœur d'eux.
 Mais ſi durant ta paix tu guerroyes le vice,
 Redreſſant tout autant Pieté que Juſtice,
 Chaffant avec tes cerfs tout crime deteſté,
 Tachant les foruoyans r'appeller en la voye,
 Tu prouueras au vray qu'en la paix qu'il t'enuoye,
 Dieu d'vn cœur tout ſemblable à ton cœur a eſté.*

IIII.

*Par mes feus iustement ie tesmoigne la ioye
 Que j'ay sentant mon Roy s'étreindre d'un beau nœu,
 Et luy mesme estre plein de maint & de maint feu,
 Qui en terre & au ciel diuersement flamboye.
 Sa pieté, son droit, son espoir qui verdoye,
 Tout prest à mourir, pousse au ciel maint ardent vœu :
 Par adresse & valeur son renom peu à peu
 Lette des feus qu'aux bouts de la terre il enuoye.
 Le sainct feu qu'Hymen donne à son cœur vient des cieux,
 En terre son cœur prend un autre feu des yeux
 De ma Roine, & tel feu tous les autres excite.
 Or comme tous mes feus de ioye vont en haut,
 Que leur vertu flambante aille au ciel, car il faut
 Que par le ciel la terre en sente le merite.*

V.

*Pour vrayment m'ëiourir ie ne quiers que dans moy
 Le ciel en ce sainct iour transmette la liesse,
 Et que ce dieu qu'on feint sans fin estre en ieunesse,
 De ses Tygres tiré, me l'amene avec foy :
 Dans mes murs ie n'appelle Hymen, Iunon, la Foy,
 Venus, l'Amour, le Ieu, le Ris, & la Careffe,
 Qu'aujourd'huy tout tel Dieu, toute telle Deesse,
 Soyent aux lieux où Hymen doit étreindre mon Roy :
 Mais ie quiers que la paix n'agueres reuolee
 Dans moy, pour consoler la France desolee,
 Etreigne autant son nœu qu'Hymen étreint le sien :
 Ou si la paix ne peut rester ferme en la France,
 Ie quiers qu'Hymen estranglé en son nœu d'alliance,
 Des faux suiets l'effort qui nous vole un tel bien.*

VI.

*Qu'Hymen, Amour, le ciel, de foy, d'ardeur & d'heur
 Leur ioigne, enflamme, illustre, & corps, & cœur, & vie,
 Tant qu'à nul change, ou haine, ou defastre afferuie
 Soit oncq leur alliance, & chaleur, & splendeur :*
*L'accord qui vient des dieux, la flame, ou la grandeur,
 Ne craint discord, froideur, ny du bas fort l'enueie,
 Dont souuent est rompue, esteinte ou tost rauie,
 D'Hymen, d'amour, du ciel, l'influence ou l'ardeur.
 Si aux grands le haut sang lie, allume, & bien-heure
 Tel laqs, telle ferueur, telle faueur, pour l'heure
 Vertu l'étreint, l'embrase, & prospere encor mieux :*
*Ce lien royal donc, cet amour & hauteffe,
 Ferme, extreme, & supreme, en tout vainque sans cesse
 Tout nœu, tout feu, tout don, d'Hymen, d'amour, des cieux.*

VII.

Extreme est la grandeur de l'un & l'autre sang :
*L'un aiouste à son tige illustre d'Allemagne,
 Entre autres les maisons de Bourgongne & d'Espagne,
 Et du Romain Empire & le nom & le rang :*
*L'autre sans fin des loix, fors que des siennes, franc,
 Tout sang Chrestien deuançe, & par son Charlemagne
 A son beau lis doré l'Aigle noir accompagne,
 Lis qui mesme sans tache est pareil au lis blanc :*
*La race donc des deux, la beauté, la ieunesse,
 L'heur & la ioye issant de malheur & tristesse,
 Et le long temps qu'Hymen par vn premier amour
 N'étreignoit vn mien Roy, meritent qu'on ordonne
 Tout vn an pour tel iour celebrer, & qu'on donne
 A tous les ans d'apres la feste d'un tel iour.*

VIII.

*Combien que Mars, ce semble, & Prince & peuple rende
 Appauri, la grandeur du Roy, du pays sien,
 L'heur fertile, qui du mal semble croistre son bien,
 De ces nopces encor rendront la pompe grande.
 Mais ie sçay que d'un Roy la haste qui demande
 Le but d'un tel desir, & le temps qui à rien
 Ne me semble commode, & le lieu que ie tien
 Mal propre à recevoir & l'une & l'autre bande,
 Ont fait que de beaucoup telle pompe ait esté
 Moindre que n'en estoit du Roy la volonté :
 Mais il faut transferer de Spire & de Mezieres
 L'entier decorement de ces nopces en moy,
 Qui à ma Roine puis monstrer, que de mon Roy,
 Mars, ce semble, ialoux, sur son heur ne peut guerres.*

A LA ROINE MERE DV ROY.

*Soit donc par ta main digne à mon Roy consacree
 L'offrande de ces vers, que d'un beau vœu i'ay faits
 Au nom de si grand' ville, en exaltant la Paix,
 Le Royal mariage, & l'une & l'autre Entree.
 Mon Roy croit la faueur des hauts Dieux rencontrée
 En ces trois heurs diuers, sortir de tes effets :
 Il faut donc qu'un present que sur ces trois tu fais,
 Ainsi que le present des trois heurs luy agree.
 Or si apres auoir par armes deffendu
 Son estat, par la paix calme tu l'as rendu,
 Si pour croistre son heur son espouse est fatale :*

lodelle. — 1.

*Fay qu'à luy, qu'à la Royne, on iuge encor tant d'heur,
Qu'eux d'eux entrant dedans leur ville capitale,
Hors des flots soyent entrez au port de leur grandeur.*

VERS CHANTEZ ET RECITEZ

A

L'HYMENEË DV ROY CHARLES IX.

VERS INTERCALAIRES CHANTEZ ET SONNEZ
PAR TOVTE LA TROVPE DES MVSICIENS.

*Puis que de ces sept Dieux la conduite decore
L'heureux Hymen, qui va sainctement attachant
Deux cœurs royaux ensemble : il faut que nostre chant
Les Dieux, le Roy, la Roine, & leur Hymen honore.*

VERS RECITEZ ET CHANTEZ PAR LA PREMIERE MVSE
DV PREMIER RANG.

*Ces Dieux veulent que nous, les neuf filles du Dieu
Qui presque à tous ces Dieux, ainsi qu'à nous, est pere,
Sous nos sons, fous nos chants conduifions en ce lieu
Ceste arriuee autant nouvelle que prospere.
Ces sept Dieux sont seigneurs des ronds de l'vniuers :
Neuf vers doncques ie chante à neuf suiets diuers :
Les sept à ces sept Dieux gouverneurs, le huitiesme
Au grand Hymen qui suit : le neufiesme à nous mesme,
Qui toutes neuf ornonz tels Hymen par nos vers.
Puis que de ces sept...*

LA PREMIERE MVSE DV SECOND RANG.

CHARLES qu'*Hymen étroit d'un lien saint & dous,*
Estant de nom neufiesme entre les Rois de France,
Maintenant de ces Dieux, & d'Hymen, & de nous
Reçoit neuf grands faueurs en sa grande alliance.
La Lune offre grand fruit : Mercure offre les arts :
Venus l'amour : Phebus toute splendeur, & Mars
Grand victoire promet : Iupiter grand richesse,
Et Saturne exalté promet grande hauteffe :
Hymen grand ioye, & nous grands los en toutes parts.
Puis que de ces sept...

LA PREMIERE MVSE DV TIERS RANG.

Par moy de ces neuf sœurs, avecques ces neuf vers
 CHARLES, sa chere épouse, & l'*Hymen qui les serre*
Ayent encor neuf dons : trois fleurs, six rameaus vers,
Laurier, Myrte, oliuier, cedre, palme, & lierre,
Oeillets, roses, & lis : pour victoire, amour, paix,
Pour santé, pour iustice, & science en leurs faits :
L'œillet soit pour grandeur, la rose pour plaisir,
Leur lis pour grand espoir, puis qu'à eux l'influence
Des neuf cieux ces neuf dons par neuf Muses a faits.
Puis que de ces sept...

CLEION.

Outre ces sons, ces chants sortans d'instrumens d'or,
 Et de celestes voix, oyez ces vers encor
 De moy Cleion, qui suis des Muses la premiere :
 Ces Dieux qui du Soleil empruntent leur lumiere,
 Ainsy que tout cela qui peut auoir en soy
 Grand' splendeur entre vous, l'emprunte de son Roy,

Ordonnent que la cause aux dames ie declare
 De leur descente ainsi pompeuse, heureuse, & rare :
 Car ils ont dans leurs chars tel superbe appareil
 Que quand leurs grans flambeaux enflammez du Soleil
 Au ciel incessamment dans leurs cercles ils guident,
 Et par eux sur vos maux & sur vos biens president :
 Non que ce soyent les chars celestes de ces Dieux,
 Ny les mesme animaux, qui dans leurs diuers cieux
 D'un corps simple & subtil tirent ces chars, qui passent
 Sans frayer leurs sentiers que par reigle ils compassent.
 Car tous ces Dieux esmeus des causes & des fins
 Que pour vous ils voyoyent en leurs heureux destins,
 Font ceste pompe expres dressee en telle mode,
 Qu'à vos yeux, qu'à vos sens l'appareil s'accommode :
 Chasque dieu toutesfois imitant tout cela,
 Que propre à soy là haut dedans son cerne il a,
 L'œil mortel reçoit bien la plus pure figure
 De ce qui est diuin, non la pure nature.
 Car au ciel qui n'a rien en tout son Globe entier,
 Qui tant soit peu puisse estre & massif & grossier,
 Des animaux, des chars, des palais la matiere
 Est faite d'esprit pur, de flame & de lumiere,
 D'argent & d'or subtil, argent & or pareil
 A celuy de la Lune & celuy du Soleil,
 Et si quelque couleur s'y mesle, elle est pareille
 A ces couleurs sans corps qu'a l'Aurore vermeille,
 Ou qu'Iris l'arc du ciel par le Soleil reçoit,
 Ou qu'au Soleil couchant souuent on apperçoit,
 Qui tout autour de soy bigarre vn beau nuage,
 Et par ces ombres fait embellir son image.
 C'est pourquoy tous ces chars, tous ces animaux ci,
 En or & en argent, & en couleurs aussi,
 Et presque en mouuemens, en splendeurs, & au reste
 Imitent quasi l'ordre & matiere celeste.
 L'appareil ample & digne, & propre à chacun Dieu
 S'est fait tel que voyez pour en temps & en lieu
 Qui seroit propre, orner vn si haut mariage,
 Qui auroit ia lié de foy, corps & courage,

*Merite bien, qu'ainfi qu'on voit eſtre celeſte
 De ces celeſtes Dieux la muſique, qu'au reſte
 De ce qui peut aider à remarquer ſans fin
 Si nouvelles faueurs, rien n'y ſoit que diuin.
 Les grand's cauſes auſſi qui tous ces Dieux eſmeurent,
 Lors que par tel deſtin tel deſſein ils conclurent,
 Pour apres tant de maux dans la France honorer
 Vn bien, dont on pouuoit tant de biens eſperer :
 Meſme la conuenable & durable memoire,
 Que requiert de ce fait la memorable gloire,
 Qui par ces Dieux ſe rend ainſi grande, d'autant
 Qu'Hymen va tous ſes nœus en ce nœu ſurmontant,
 Par tant d'heurs que reçoit non ſeulement la France,
 Mais bien la terre entiere en ſi digne alliance :
 Et pour fin noſtre iuſte & couſtumier deuoir,
 Qui ſacre au vueil des Dieux des Muſes le pouuoir,
 Font que tant pour le ſiecle auenir, que le voſtre,
 Ces vers n'ayent requis autre main que la noſtre.*

*Enten les donc, MADAME, & meſme à ce grand Roy
 Ton eſpoux, à la Roine auſſi, qui pres de toy
 Apparoift tout ainſi qu'entre les Dieux Cybele,
 Quand mere elle ſe voit d'vne race tant belle,
 Dont preſque approche en traits, en hauteſſes, en heurs
 De celle ci la race : à ſes filles tes ſœurs,
 Dont au grand Duc Lorrain ſe voit coniointe l'vne,
 L'autre, peut eſtre, encor attend plus grand' fortune :
 A toute Dame auſſi qui eſt, ou ſera pres
 De ta grand maieſté, ſay les entendre apres.
 Si des Muſes la bande en eſt la chantereſſe,
 Si enuers ſi grand Roine vn ſi grand chant ſ'adreſſe,
 Si le ſuiet ſurpaſſe en ce qu'il contiendra,
 Tous ſuiets, rien iamais au monde il ne craindra.
 Nous dépitons l'orgueil, l'enuie, l'ignorance,
 Le fort, le tort, la mort : & quant à l'oubliance,
 Nous ſommes de Memoire & la race & le ſoin,
 Qui pres de nous bannit ſa contraire bien loin.*

*Ces Dieux ont veu l'heureuſe & haute deſtinee,
 Qui fort de leurs aſpects pour tel grand Hymenee,*

*Aux grands Rois fils des Dieux, aux grands Roines aussi,
 Qui en tel heur des dieux font le premier souci,
 Ce n'est aussi qu'à nous de l'escrire en tel file,
 Que presque à Rome estoyent les vers de leur Sibylle.
 Car cela dependant du destin incogneu,
 Et parauant secret entre les Dieux tenu,
 Ne peut estre argument des hommes, quand la Muse
 Sur tous auroit en eux des vers la grace infuse,
 Pour aux siecles suiuians les heurs futurs pouuoir
 Faire cognoistre, il faut cognoissance en auoir :
 Ce qui n'est qu'aux Dieux propre : A nos forces hautaines
 Soit le diuin suiet, & l'humain aux humaines.
 Tous les vers Sibyllins qui restoient, & ceux là
 Que la Sibylle encor deuant Tarquin brula,
 Venioient vrayment de nous, qui les Sibylles sommes,
 Interpretes du vueil des Dieux aux dignès hommes.*

*En vers iadis estoient les Oracles diuers,
 Et seules nous auons puissance sur les vers :
 S'il sort de l'ame humaine aucun vers prophetique,
 Nous l'inspirons tout fait dans l'ame poëtique,
 Qui en ce fait si prompt sent bien plustost l'effet,
 Qu'aucun égard, discours, ou bien traual du fait.
 Car nous, & nos beaux arts, qui l'ame au ciel emportent,
 Faisons que d'elle apres des voix celestes sortent :
 De nous elle est l'organe, & si ce bon heur n'est
 Dedans vn vers, il meurt tout aussi tost qu'il naist.
 Tout ouurage, où par nous se souffle vigueur telle,
 Ha sa vie aussi bien que la nostre immortelle :
 Mais en ce fait (ó Roine) où la posterité
 Doit admirer sans fin l'estrange rarité
 Du haut dessein des Dieux, qu'un grand destin fit naistre,
 Je croy qu'onc à cela rien pareil ne peut estre.
 Donc de si rare emprise, & si merquable à tous,
 L'execution digne & haute (qui à vous
 Auec si grand merueille auiourdhuy se presente,
 Qu'elle surpasse en tout de tous Rois toute attente,
 Qu'ils pourroient prendre en foy des faueurs, dont les dieux
 Voudroient vn grand Hymen fauoriser le mieux)*

*Merite bien, qu'ainfi qu'on voit eſtre celeſte
 De ces celeſtes Dieux la muſique, qu'au reſte
 De ce qui peut aider à remarquer ſans fin
 Si nouvelles faueurs, rien n'y ſoit que diuin.
 Les grand's cauſes auſſi qui tous ces Dieux eſmeurent,
 Lors que par tel deſtin tel deſſein ils conclurent,
 Pour apres tant de maux dans la France honorer
 Vn bien, dont on pouuoit tant de biens eſperer :
 Meſme la conuenable & durable memoire,
 Que requiert de ce fait la memorable gloire,
 Qui par ces Dieux ſe rend ainſi grande, d'autant
 Qu'Hymen va tous ſes nœus en ce nœu ſurmontant,
 Par tant d'heurs que reçoit non ſeulement la France,
 Mais bien la terre entiere en ſi digne alliance :
 Et pour ſin noſtre iuſte & couſtumier deuoir,
 Qui ſacre au vueil des Dieux des Muſes le pouuoir,
 Font que tant pour le ſiecle auenir, que le voſtre,
 Ces vers n'ayent requis autre main que la noſtre.*

*Enten les donc, MADAME, & meſme à ce grand Roy
 Ton eſpoux, à la Roine auſſi, qui pres de toy
 Apparoift tout ainſi qu'entre les Dieux Cybele,
 Quand mere elle ſe voit d'vne race tant belle,
 Dont preſque approche en traits, en hauteſſes, en heurs
 De celle ci la race : à ſes filles tes ſœurs,
 Dont au grand Duc Lorrain ſe voit coniointe l'vne,
 L'autre, peut eſtre, encor attend plus grand' fortune :
 A toute Dame auſſi qui eſt, ou ſera pres
 De ta grand maieſté, ſay les entendre apres.
 Si des Muſes la bande en eſt la chantereſſe,
 Si enuers ſi grand Roine vn ſi grand chant ſ'addreſſe,
 Si le ſuiet ſurpaſſe en ce qu'il contiendra,
 Tous ſuiets, rien iamais au monde il ne craindra.
 Nous dépitons l'orgueil, l'enuie, l'ignorance,
 Le fort, le tort, la mort : & quant à l'oubliance,
 Nous ſommes de Memoire & la race & le ſoin,
 Qui pres de nous bannit ſa contraire bien loin.
 Ces Dieux ont veu l'heureuſe & haute deſtinee,
 Qui ſort de leurs aſpects pour tel grand Hymenee,*

Qui, sa couple estant faite, ici devoit venir,
 Pour auoir plus grand pompe à tout iamais benir
 Ce sain& nœu, qui surmonte encor toute alliance,
 De la race d'Autriche à la race de France :
 Car CHARLES qui a pris ELIZABET, ainfi
 L'vn Roy fils de grands Rois, l'autre qui fort auffi
 De Rois, & d'Empereurs, doit avec elle luire
 Deffus tous les flambeaus de ces Dieux, qui conduire,
 Orner, & prosperer ont voulu ce Dieu sain&,

Par qui CHARLES avec ELIZABET s'étreint.
 Vous diriez, tant leurs feus de conion&ions prennent,
 Que pour telle alliance allier ils se viennent,
 Si generalement, que d'opposition
 Aucune ne se rompt telle conion&ion.

Les Royautez qui sont des deitez prochaines,
 Emeuent plus des Dieux les faueurs ou les haines,
 Soit pour voir la grandeur des Rois, ou pour sentir
 Ce qui en peut de bon ou de mauuais sortir :
 Ce qu'encore sur tout au mariage ils gardent.
 Car aux branches autant qu'aux tiges ils regardent,
 Vers les rameaus petits, ou vers les tiges hauts,
 Continuant la fuite ou de biens ou de maux,
 Ou changeans l'vn en l'autre, ou ramenans le change
 Du bien au plus grand bien, du mal au mal estrange,
 Dont les Dieux prennent bien, ou plaisir, ou pitié :
 Mais leur destin n'a point de haine, ou d'amitié,
 Inflechiffable il suit, & les Dieux pitoyables
 Ne se font point pourtant par pitié flechiffables :
 Long temps ils te l'ont fait (pauvre France) esprouer.
 Car combien que pitié se peust en eux trouuer,
 Pour tes guerres, tes maux, crimes, meurdres, outrages,
 Horreurs, saccagemens, ruines, où tes rages
 Aueugles te pouffoyent, ferme estoit le destin,
 Qui de tes propres mains mesme à ta propre fin
 Sembloit te trainer presque, alors que l'oubliance
 De Roy, de loy, de sang, d'amitié, d'alliance
 Tenoit vos cœurs saisis, & qu'on recommençoit
 Tant de fois ce qu'au vray sa ruine on pensoit.

*Car apres que du fort l'orageuse tourmente
 D'horribles coups de mer, presque auoit toute attente
 De ton salut chassée, on voyoit bien souuent
 L'air serain, l'onde calme, & paisible le vent :*
*Mais c'estoit pour soudain te ramener au double
 Le vent, le flot, & l'air, plus aspre, fier, & trouble.
 On a veu mesme apres si diuers changement,
 Du grand effort dernier l'aigre redoublement,
 Par effroyable heurt & bourrasque importune,
 De plusieurs de tes grands la nef, & la fortune,
 Et la vie engouffrer, tant qu'ainfi s'annonçoit
 Ton salut, ou ta fin du tout se prononçoit :*
*D'autant, ou que les Dieux mollissoient leur courage
 Receuans telle amende, ou qu'apres tel orage
 Tu ne pouuois iamais ton vaisseau rehausser,
 Qui plein d'eau se voyoit desja presque enfoncer.
 On voyoit mesmement que les peuples estranges,
 De ton nom, de tes faits, de tes heurs, & louanges,
 Et du sceptre si beau de tant & tant de Rois,
 Qui à ces peuples mesme auoient donné tes lois,
 Ne pensoient plus rien voir quasi que les reliques
 Pendans encore au flot de tes troubles Galliques,
 Qui pleines dedans soy de leurs propres éclats,
 Sans voile, ancre, timon, hune, cordage, & mas,
 Sembloyent a tes voisins pour vn temps rachetees
 Des foudres, tourbillons, & vagues depitees,
 De ciel, d'air, & de mer, à la merci des eaux
 Abandonnees presque : & bien que tes vaisseaux
 Fussent grands, & encor fort armez, maint corsaire
 Proiettoit son proffit de ton dommage faire :*
*Et maint estant, ou bien paroissant estre humain,
 Par zele, ou autre égard tendoit aux tiens la main :*
*Maint aussi se voyant presque en telle tempeste,
 Tachoit qu'elle restast entiere sur ta teste,
 En son abri si fort se serrant, & s'ancrant,
 Que le volant orage en luy n'allast entrant.
 Aux autres, d'une sorte ou d'une autre accusee,
 Tu seruois de pitié, d'exemple, ou de rifee,*

*Sans voir que tout autant leur en pendoit à l'œil,
 Sans voir mesme la part qu'ils auroyent en ton dueil.
 Dans nous aux maux d'autruy vient plustost malvueillance
 Que pour autruy secours, & pour soy pouruoiance.
 Mais soudain (tel auoit des Dieux esté le soïn)
 Les contraires destins se trouuans au besoin,
 En temps calme & serain vindrent tourner la rage
 Du fortunal estrange, & le prochain naufrage,
 En seurté de vray port, voire aussi le mépris,
 Que precipitément l'estranger auoit pris,
 En admiration, en amour, ou en crainte
 De ta claire grandeur, qui soumise ou esteinte
 Ne peut estre iamais, ains qui peut faire choir
 (Peut estre) deffous soy tous ceux qui voudroient voir,
 Aider, ou haster mesme en elle vne ruine:
 Grand est l'appuy qui sort d'ordonnance diuine.
 Tout estat qui se doit hauffer plus qu'il n'est pas,
 Se hausse mesme alors que lon le croit plus bas.
 Car pour l'heure le ciel, qui fit la Paix descendre,
 Par tel destin prospere vn moyen luy fit prendre
 Plus grand qu'elle n'eust oncq' d'amollir peu à peu,
 Desfaigrir, amortir, le cœur, le fiel, le feu
 Des François acharnez : penible & long affaire,
 Qu'elle ia descendant par deux fois-ne peut faire :
 Et ce qu'au premier coup faire encor ne pourroit,
 Lors qu'à la tierce fois descendre on la verroit.
 Mais ce destin si doux dont elle print puissance,
 D'heure en heure en cela luy fait prendre accroissance,
 Tant que la rendant stable avec sa fermeté,
 Il establit les heurs qui en elle ont esté
 Destinez par le ciel : desquels ce mariage
 Tant haut, & tant heureux, ne sert pas de presage
 Seulement, mais d'entree & seur auancement :
 L'heur sans fin l'heur attire. Or quand fatalement
 Telle Paix descendit, les Dieux qui l'enuoyèrent
 D'vn tel bien resious, tout ce iour se trouuerent
 Chez le Pere Ocean.* *

L'ABONDANCE.

Au Char de la Lune.

*La nature sans fin ie rens belle & seconde
 Moy qui suis l'Abondance, & pour elle portant
 Ma riche corne en main, dont tout fruit va sortant,
 Paide, l'orne, l'empli, son soïn, son art, son monde :
 Mais celle là qui fait que plus ma corne abonde,
 C'est de Phebus la sœur, qui du frere empruntant
 Ce grand lustre, qui va tout son teint argentant,
 Fait de tout abonder l'air, & la terre, & l'onde :
 Car la froide moiteur par le chaud s'enflammant,
 Se formant, s'accroissant, & souuent s'animant,
 De fruits, & de lignee apporte l'abondance.
 CHARLES, ELIZABET, puissent donc par nous deux
 Se voir croistre en lignee, & ce qui naistra d'eux
 Puisse voir en tous fruits de France l'accroissance.*

LE SOMME.

Au derriere du Char.

*Pour le Silence, & moy, ie parle en peu de mots :
 Car l'un tousjours se tait, & l'autre dort sans cesse.
 Du Roy l'heureux Silence accroisse la Sageffe,
 Du Roy le Somme heureux accroisse le repos.*

LE GENIE.

Au Char de Mercure.

*Mercure, qui des arts fut au monde inuenteur,
 Fait que son gentil astre en tout temps a puissance
 Sur toute inuention, sur toute cognoissance,
 Sur l'eloquence aussi, dont luy mesme est aueur.*

*Mais sans moy les humains n'auroyent iamais cet heur,
 Qui premier aux bien nés, & mesme en leur naissance
 Souste vn pouuoir d'auoir toute telle influence :
 Pourtant ce Dieu me fait de son Char conducteur.
 La nature pestrit la masse, moy Genie
 Diuers instin& luy souste avec vigueur & vie :
 Fortune aueugle apres l'expose à ses hasarts.
 Nature fut prodigue, & Fortune opportune
 Tant au Roy qu'à la Roine : en eux pourtant les arts
 Puissent vaincre les dons de Nature & Fortune.*

LES TROIS GRACES

Deuant le Char de Venus.

*Amour, Venus, & nous compagnes seruiables
 A Venus, les ardeurs, les beautex, les attraits,
 Mettons aux cœurs, aux corps, aux graces plus louables.
 Amour brusle les cœurs, sous sa puissance attraits :
 D'air, de traits, & de teint, Venus les corps decore :
 Nous de grace animons l'air, le teint, & les traits.
 Mesme en ces trois effets l'un par l'autre s'honore,
 Tous les trois sont communs entre nous, & pouuons
 Tous cinq ardre, embellir, & donner grace encore.
 L'Amour aide aux beautex & aux graces qu'auons
 Mises en vous, Venus vous adresse & enflame,
 Et Nous vos beautex croistre & vos flames sçauons.
 Aussi d'Amour la mere, & de nous trois la dame,
 Venus que vous voyez, est le beau feu tousiours,
 La beauté, l'ornement de tout corps & toute ame :
 Cause, entretien, plaisir de l'essence, du cours
 Et mouuement de tout, de trois Graces suiuite,
 Que merite son grand & continu secours.
 Car pour tous biens Venus le seul bien de la vie,
 Doit de tous receuoir sans fin remerciement,
 Auquel sans fin pour nous tout esprit se conuie.
 C'est pourquoy nostre nom lon peut prendre autrement,*

*Qui est de graces rendre : or nous conuions donques
De rendre ore à Venus graces infiniment.*
CHARLES, ÉLIZABET, & leur Hymen, si onques
Rien a receu grand heur, ont receu tout le bien
Qu'auccq' Amour, & nous, Venus peut dire sien.

CYPIDON CONDISANT LEDICT CHAR.

Vers Sapphiques rymez.

*Sans voler dans l'air ie guide en ce beau lieu,
Dans ce Char Cypris reuerant ce beau Dieu,
Qui retint d'vn nœu memorable sous foy
CHARLES, avec moy.*
*D'vn leger trompeur le renom ie perdray,
Ferme pour tousiours tel amour ie tiendray :
Car chacun des Dieux promet en ce grand bien
Rompre le vol mien.*
*Seul ie suis autheur de ce bien, d'amour vient
L'heur d'Hymen : Cypris de mon heur, son heur tient :
Rien ne peut des deux ranimer le brandon,
Fors que Cupidon.*

AV CHAR DV SOLEIL, OV ESTOYENT
LES QVATRE SAISONS.

Vers intercalaires chantez & foncez par les Muficiens
estans dans le creux du Char, & aussi par les Muses.

*Le grand Soleil fait luire aux cieux
Tous astres, & sur tous la Lune :
D'vn Roy le lustre radieux,
Ses deesses, ses demi-dieux
Fait luire tous, & sur tous vne,
Que mesme il fait paroistre vn Soleil à chacun :
Car puis que l'amour fait que les deux ne soyent qu'vn,
D'vn des deux la lumiere est à tous deux commune.*

La race & la vertu doit venger vostre fin.
 CHARLES, ELIZABET, *pleins de prosperité*
Puissent en leur hyuer renoueller leur age,
Au ciel par Deité, sur terre par lignage :
Tout bon Roy fils des dieux merite eternité.

L'AVRORE

Conduifant lediçt Char.

Bien que i'aye vn char propre à moy qui suis l'Aurore,
Dont (Dames) vous semblez emprunter en vos teints
Les roses, dont les cieux par moymesme sont peints,
Je me suis mise au char qui seul tout le ciel dore.
Ce Dieu duquel j'annonce, & deuançe, & colore
L'or premier, veult qu'ici de mes rofines mains
A ses cheuaux tous d'or ie reigle ainfi les freins,
Pour ses faueurs vers vous, vous annoncer encore.
Vn Roy semble vn Soleil : que Phebus, que ces Dieux
Eclairer de son feu, qu'au huitiefme des Cieux
Les feux clouez, & ceux de ses douze demeures,
Pour vous puissent tousiours tellement bien-heurer
Ses ans, & ses saisons, ses mois, ses iours, ses heures,
Qu'à l'enui CHARLES semble vn bas monde dorer.

ENYON.

AV CHAR DE MARS.

Vers Afclepiades rymez.

On feint Mars violent, plein de fureur, de fiel,
D'horreur, meurdre, hideur, en reputant le ciel
Au bas monde pareil, tant que la passion
Des Dieux semble regir leur volage açon.

*Mars vient d'un sage Dieu, qui de ce monde sien
 Seul compasse le cours, l'ordre, le mal, le bien,
 Puis cherché de Venus Mars ne seroit iamais,
 Si tant il reiettoit l'ordre, l'Amour, la Paix.
 Aux mortels le desir, l'ire, le changement,
 Et l'aspre ambition, font tel aueuglement,
 Tant qu'ils vont s'animans en ce peril de Mars,
 Masquans l'ambition peinte de mille fards :
 Et pleins d'aigre dépit, pleins de fureur, de tort,
 Qu'on voit bondir en eux, contre le iuste fort,
 Presqu'aux grand's Deitez arracheroyent le droit,
 Qui esclave de Dieu rendre la terre doit.
 Lors maint peuple felon, qui de la loy se rit,
 Qui contemne le Roy, qui le mutin cherit,
 Brouille, & souille le temps : Mars retenant le soin
 Des guerres, sa faueur fait venir au besoin.
 Mars si fort ne requiert en ce pays le sang,
 L'horreur, meurdre, hideur, qu'il ne le rende franc,
 Et si vous reuerez en ce pays la Paix,
 Qu'en fin n'aille quittant tel pays à iamais.*

Les vers chantez aux trois autres Chars de Saturne, Iupiter,
 & d'Hymen, n'ont peu estre recouurez.

FIN DU TOME PREMIER.





NOTES





NOTES

I. DE LA POESIE FRANÇOISE, ET DES OEUVRES D'ESTIENNE IODELLE, ... p. 1.

Cette préface de Charles de la Mothe a paru dans les deux éditions des *Œuvres* de Jodelle publiées en 1574 et en 1583. Nous avons jugé utile de la reproduire à cause des curieux détails qu'elle renferme sur les poètes de la Pléiade. Nous avons même conservé, vu son peu d'étendue, la première partie de ce morceau, bien qu'elle soit étrangère à notre sujet. Nous nous sommes contenté de ne point y joindre les rectifications et les preuves dont elle aurait grand besoin, mais qui seraient déplacées ici.

Voici le titre exact de la première édition publiée par Charles de la Mothe :

LES OEUVRES
& Meffanges Poétiques
D'ESTIENNE IODELLE

SIEVR DV LYMODIN.

Premier Volume.

A PARIS,

Chez Nicolas Chefneau, rue faint Iacques
à l'enfeigne du Chefne verd :

ET

Mamert Patiffon, rue faint Iean de Beauuais,
deuant les Efcholes de Decret.

M. D. LXXIIII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Le privilège, accordé à Nicolas Chesneau, est du 24 septembre 1574. On lit au bas : « *Ce volume a été achevé d'imprimer le 6. iour de Novembre 1574.* » Il est de format in-4°, se compose de huit feuillets liminaires, de 308 feuillets chiffrés et de deux feuillets d'errata et de table. L'errata a pour titre : « Ce qui est à corriger en ce premier volume. »

L'édition de 1583 porte l'adresse de Nicolas Chesneau ou celle de Robert le Fizelier; elle est de format in-12. On lit sur le frontispice au lieu de *Premier volume* : « *Reueuës & augmentees en ceste dernière édition.* » Il y a néanmoins à la fin comme dans la première édition : *Fin du premier volume des Œuvres & Meslanges d'Estienne Jodelle*, mais c'est là un oubli de l'imprimeur, à qui l'on a donné pour copie l'édition précédente, qu'il a suivie aveuglément; il est certain qu'alors il n'était déjà plus sérieusement question de donner au public d'autre volume des *Œuvres* de Jodelle que celui-ci. Quant aux augmentations mentionnées sur le titre de l'édition de 1583, elles ne consistent qu'en un petit nombre de pièces composant un cahier additionnel qu'on ne trouve que dans quelques exemplaires où il forme les feuillets 289-298. Comme le remarque Charles de la Mothe, Jodelle n'avait rien publié de son vivant, à l'exception du *Recueil des inscriptions, figures, devises, & mascarades* que nous décrivons ci-après (note 41); les éditions de 1574 et de 1583 sont donc les véritables éditions originales; la première a servi de base à notre texte, et nous avons soigneusement indiqué les différences que présente la seconde lorsqu'elles nous ont paru de quelque intérêt pour l'étude de la langue; quant au classement des *Œuvres*, nous l'avons complètement modifié, en ayant soin de faire connaître dans nos notes les motifs qui nous ont fait préférer celui que nous avons adopté.

2. *En ses mœurs particulieres*, p. 8.

Ainsi dans l'édition de 1574. *En ses mœurs particuliers* dans celle de 1583.

3. *Quarante & vn an*, p. 8.

Le mot *an* est ainsi au singulier dans les deux éditions. Il faudrait se garder de voir là une faute. Vaugelas a intitulé une de ses *Remarques* : « *Si apres vint & vn, il faut mettre vn pluriel, ou vn singulier.* » Il est d'avis « que l'on dit, & que l'on escrit assurement, *vint & vn an*, & non pas *vint & vn ans*, ny *vint & vne années.* » Mais il reconnaît « que l'on dit, & que l'on escrit, *il y a vint & vn cheuaux*, & non pas *il y a vint & vn cheual.* » Dans les *Observations de l'Académie françoise sur les Remarques de M. de Vaugelas*, publiées en 1704, in-4°, on lit : « Il est certain qu'on dit *vingt & vn an*, & l'Usage l'autorise; mais ce meisme Usage veut que

s'il suit un adjectif après un on mette cet adjectif au pluriel. *Il a vingt & un accomplis, & vingt & un an passez & non pas vingt & un accompli ou passé.* »

4. L'EUGENE, COMEDIE... p. 11.

Jodelle étant surtout connu par ses œuvres dramatiques, nous avons cru devoir les placer les premières, quoique Charles de la Mothe les ait mises à la fin de son volume. L'ordre chronologique ne s'opposait point d'ailleurs à ce classement, car de la Mothe nous apprend que Jodelle « en 1552. mit en auant, & le premier de tous les François donna en sa langue la Tragedie, & la Comedie, en la forme ancienne. » (Voyez ci-dessus, p. 5) et un peu plus loin, il compte parmi les « pieces faites par l'auteur aux plus tendres ans de sa ieunesse... la Tragedie de la *Cleopatre*, & la Comedie d'*Eugene*. » Guidés par ces indications, les frères Parfait, dans leur *Histoire du théâtre françois*, ont placé l'analyse de ce dernier ouvrage à l'année 1552, époque à laquelle Jodelle avait 20 ans. Cette date paraît exacte, car il s'agit dans la pièce de l'expédition d'Allemagne qui valut à Henri II Metz, Toul et Verdun, et il y est question, comme d'une éventualité peu probable, du siège de Metz par Charles-Quint, qui n'eut lieu que l'année suivante. Charles de la Mothe nous apprend que « la Comedie d'*Eugene* fut faite en quatre traittes. » (Page 7). C'est cependant un des meilleurs ouvrages de Jodelle; non qu'on y trouve le moindre talent de composition, mais il renferme des vers heureux et quelques traits de caractère. On peut voir dans notre *Notie* sur Jodelle la curieuse relation que Pasquier fait de la représentation de *Cleopatre* et d'une comédie intitulée *La Rencontre*, que les frères Parfait ont considérée comme étant la même pièce que l'*Eugène*. Jodelle, dit Pasquier, « fit deux Tragedies, la *Cleopatre* & la *Didon*, & deux Comedies, *La Rencontre* & l'*Eugene*. *La Rencontre* ainsi appelée parce qu'au gros de la meflange, tous les perfonnages l'estoient trouuez pefle-mefle casuellement dedans vne maison, fuzeau qui fut fort bien par luy demeflé par la closture du ieu. Ceste Comedie, & la *Cleopatre* furent representees deuant le Roy Henry. » Les frères Parfait font à ce sujet les remarques suivantes : « Tout ce qui regarde cette prétendue Comédie de *La Rencontre*, n'est qu'une faute de mémoire de Pasquier. Si Jodelle avoit composé cette pièce, La Motte, qui rassembla ses Ouvrages après sa mort, & qui donne un flog de cet Auteur à la tête de l'édition, n'auroit pas manqué d'en parler. Ainsi il est certain que la Comédie fut intitulée : *Eugene* ou *La Rencontre*. » Les raisons sur lesquelles les frères Parfait s'appuient sont bien faibles puisque Charles de la Mothe parle d'un très-grand nombre d'œuvres de Jodelle qui se sont trouvées perdues, et que ce que dit Pasquier du dénoûment de *La Rencontre* ne paraît nullement convenir à la comédie d'*Eugène*.

La scène de l'*Eugène* est à Paris, comme on le voit par divers passages, et notamment par ces trois vers : (Acte II, scène II, p. 37.)

*Combien que mille fois & mille,
J'aye veu & reueu la ville
De Paris, où suis à ceste heure.*

5. Arnault, *Homme de Florimond*. Pierre, *Laquais*, p. 12.

Dans les éditions de 1574 et de 1583, les qualités de ces deux personnages se trouvent interverties, mais les indications des p. 34 et 37 et le texte même de la pièce ne peuvent laisser aucun doute sur la véritable leçon.

6. *Ont*, p. 15.

Il y a dans les deux éditions *on* qui ne donne aucun sens raisonnable.

7. *Que seruiroit l'expliquer*, p. 19.

Ainsi dans la première édition; *que seruiroit expliquer* dans la seconde.

8. *Le perdreau*, p. 19.

Ainsi dans les deux éditions; il faut prononcer *perdreau* en trois syllabes pour que le vers soit juste. Cotgrave, dans son dictionnaire français-anglais de 1611, donne *perdreau* et *perdriau*.

9. *Qui est tout tel qu'il nous le faut*, p. 21.

Le sens demanderait *qu'il nous le faut*.

Jusqu'au dix-huitième siècle l'*l* de *il* ne se prononçait pas devant une consonne, ce qui rendait facile et fréquente la confusion de *qu'il* et de *qui*. Voyez ci-après les notes 39, 42, 43 et 47.

10. *Mais que te semble*, p. 22.

Ainsi dans la première édition; *mais qui*, à tort, dans la seconde et par suite dans le *Théâtre françois* de la *Bibliothèque élzévirienne*.

11. *Les cornes luy féent fort bien*, p. 31.

Il y a *sient* dans la première édition, mais cette faute est corrigée à l'errata.

12. *Sus l'amour*, p. 47.

Sur l'amour dans la seconde édition, où l'on trouve aussi *sur lesquels* pour *sus lesquels*, page 84, et *sur moy* pour *sus moy*, page 138.

13. *Comme vn autre*, p. 50.

Il y a dans les deux éditions *vne autre*, qui ne donne pas de sens raisonnable.

14. *Meurdrier*, p. 52.

Ainsi dans l'édition de 1574; *meurtrier* dans celle de 1583. La première forme est parfaitement en rapport avec *meurdrir* qui se trouve quelques vers plus haut; Jodelle a d'ailleurs employé fréquemment ce mot *meurdrier*. Voyez ci-dessus, p. 132 et 271.

15. *Foruoyant*, p. 60.

Fouruoyant, dans la seconde édition.

16. *L'Enfer du Chastelet*, p. 66.

Voyez le poème de Clément Marot intitulé *L'Enfer*, au commencement duquel on lit :

Les passetemps, & consolations
 Que ie reçoÿ par visitations
 En la prison claire & nette de Chartres,
 Me font recors des tenebreuses chartres
 Du grand chagrin, & recueil ord & layd,
 Que ie trouuay dedans le Chastelet.
 Si ne croy pas qu'il y ait chose au monde.
 Qui mieulx ressemble vn enfer tresimunde.
 Ie dy enfer, & enfer puis bien dire.

Tout le reste du poème n'est que le développement de cette idée.

17. *Tous ces maux auront guarison*, p. 70.

Il y a *mots* dans les deux éditions, mais le sens ne saurait être un seul instant douteux. Voyez ci-après, note 22.

18. *Premierement estonné m'ont*

Avec leurs mots, comme estocades, p. 73.

Voyez les *Œuvres de du Bellay*, t. II, p. 546, note 9.

19. *CLEOPATRE CAPTIVE...*, p. 93.

Cette tragédie date, comme *L'Eugène*, de la jeunesse de Jodelle et a été composée et représentée à la même époque. (Voyez la *Notice* et ci-dessus, note 4.)

Les frères Parfait font la remarque suivante sur la versification des pièces de Jodelle et en particulier de sa *Cléopâtre*: « Jodelle, dans ses deux Tragédies, & dans sa Comédie, n'a point observé la coupe des rimes masculines ou féminines. Le I. Acte de *Cléopâtre* est en vers Alexandrins, & tous féminins. Le II, même mesure de vers, mais mêlés de masculins & de féminins. Les III, IV, & V, tantôt vers de dix syllabes, & tantôt de douze, avec mêmes défauts: il n'y a que les Chœurs qui font à rimes croisées, & rimés exactement. Il y a apparence que les Poètes qui suivirent Jodelle dans le

même genre connurent cette défautuosité, car ils n'y tomberent presque pas. Pasquier nous apprend pourquoi les Tragédies de Jodelle furent ainsi versifiées. » (*Histoire du Théâtre François*, t. III, p. 288, note.) Ici les frères Parfait citent fort inexactement le passage suivant, que nous avons pris soin de rétablir dans son intégrité : « le ne passeray sous silence ce que j'ay observé en Clement Marot. Car aux Poèmes qu'il estoit de deuoir estre chantez, comme Epitres, Elegies, Dialogues, Pastorales, Tombeaux, Epigrammes, Complaintes, Traduction des deux premiers liures de la *Metamorphose*, il ne garda iamais l'ordre de la rime masculine & feminine. Mais en ceux qu'il estoit deuoir ou pouuoir tomber sous la musique, comme estoient ses Chançons, & les cinquante Pseaumes de Dauid par luy mis en François, il se donna bien garde d'en verser de même façon, ains sur l'ordre par luy pris au premier couplet, tous les autres font aussi de mêmes. Suiuant ceste leçon Etienne Jodelle, en la maniere des anciens Poetes, en sa Comedie d'*Eugene*, & Tragédies de *Cleopatre* & *Didon*, de fois à autres, mais rarement, a observé la nouvelle coutume, mais en tous les Chœurs qu'il estoit de deuoir estre chantez par les ieunes gars ou filles, il a fait ainsi que Marot en ses Chançons. » (Pasquier. *Recherches* VII, 8.)

Dans un court passage du *Recueil des inscriptions* (page 260), Jodelle a fort sommairement indiqué les motifs qui le portaient à se déterminer pour un système ou pour l'autre, et a fait remarquer que les « vers intercalaires... ont bonne grace en la musique ».

On peut voir ce que du Bellay a dit à ce sujet dans son *Illustration de la langue françoise*, t. I, p. 52 de notre édition, et dans l'avis *Au lecteur* de ses *Vers lyriques*, t. I, p. 175.

20. *De la grandeur de ton saint nom s'eslonne*, p. 95.

Il y a *son*, mais à tort, dans les deux éditions.

21. *Traçtable*, p. 105.

Ainsi dans la première édition ; *traictable* dans la seconde.

22. *Maux*, p. 112.

Ici encore les deux éditions portent *mots*, mais à tort. Voyez ci-dessus la note 17.

23. *Qu'vne infelicité*, p. 117.

Il y a dans la première édition *qu'vne infelicité*, l'errata donne *qu'vne*. La seconde édition porte *qu'vne infidelité*, mais c'est une faute évidente reproduite dans le *Théâtre françois* de la *Bibliothèque elzévirienne*.

24. *Tien traistre, tien*. — *O Dieux ! — O chose detestable*, p. 132.

Ce vers a ainsi douze pieds au lieu de dix dans toutes les éditions.

25. *Leurs*, p. 133.

Ainsi dans la seconde édition; *leur* dans la première. Voyez *Œuvres de du Bellay*, t. I, p. 506, note 215.

26. *Il ne nuira rien*, p. 135.

Ainsi dans la première édition; dans la seconde: *Il ne nuira de rien*, qui rend le vers faux.

27. *Des fiers Romains*, p. 137.

La première édition porte des *gens Romains*, mais cette faute est corrigée à l'errata.

28. *En deuallant*, p. 140.

Ainsi dans la première édition; & *deuallant*, mais à tort, dans la seconde.

29. *Veu que hélas ! tant douloureuse*, p. 150.

Ce vers est ainsi imprimé dans les deux éditions, mais on prononçait *qu'hélas*, sans quoi il y aurait eu un pied de trop.

30. DIDON SE SACRIFIANT..., p. 153.

On ignore la date de la composition et de la représentation de cette pièce. « Nous conjecturons, disent les frères Parfait (*Histoire du Théâtre François*, t. III, p. 297) qu'elle parut la même année que les précédentes, par la facilité que Jodelle avoit dans la composition de ses Ouvrages. » L'argument nous paraît assez faible, et mieux vaut assurément laisser cette tragédie sans date que d'en fixer une à l'aide de pareilles inductions.

31. *Qu'il n'y ait mast, antene, ancre, voile ou hune*, p. 160.

Il manque un pied à ce vers dans toutes les éditions.

32. *Ne me suis laissé rien qui me soit secourable*, p. 172.

Qui ne soit dans toutes les éditions, mais c'est assurément une faute.

33. *Sous un honneste mot*, p. 176.

Il y a *mort* au lieu de *mot* dans les deux éditions originales, et, par suite, dans le *Théâtre françois* de la Bibliothèque elzévirienne, mais c'est une faute évidente.

34. *L'Aigle, ou le Gorfaut? l'homme mechant est feur*, p. 177.

Il manque un pied à ce vers dans toutes les éditions.

35. *Ha vne couleur blesme*, p. 181.

Ainsi dans la première édition; dans la seconde: *Ha d'vne sou-*

leur blefme, ce qui fait disparaître un hiatus, mais ne donne pas un fort bon sens.

36. *Mille renaiffantes poisons*, p. 186.

Il y a dans la première édition *renaiſſans*, qui rend le vers faux, mais cette faute est corrigée dans l'errata.

37. *Ceux, qu'on voit le plus se debatre*, p. 187.

Ainsi dans la première édition; *qu'on veit*, dans la seconde.

38. *De tout estre viuant*, page 194.

Ainsi dans la première édition. Il y a, mais à tort, *espoir* au lieu d'*estre* dans la seconde et dans le *Théâtre françois* de la *Bibliothèque elzévirienne*.

39. *Qui*, p. 215.

Qui est ici pour *qu'il*. Voyez ci-dessus la note 9, et ci-après les notes 42, 43 et 47.

40. *le ne ſçay*, p. 221.

Ainsi dans toutes les éditions. Le sens paraît demander plutôt : *le le ſçay*.

41. LE RECVEIL DES INSCRIPTIONS..., p. 231.

Voici la description bibliographique de cet ouvrage :

LE

RECVEIL DES
INSCRIPTIONS, FI-

GVRES, DEVISES, ET MAS-

quarades, ordonnees en l'hoſtel
de ville à Paris, le Jeudi 17.
de Feurier. 1558.

Autres Inſcriptions en vers Heroïques Latins,
pour les images des Princes de la Chreſtienté.

PAR ESTIENE IODELLE PARISIEN.

A PARIS.

Chez André Wechel, à l'enſeigne du Cheual
volant, rue S. Jean de Beauuais.

1558.

Aucc priuilege du Roy.

Ce volume, de format in-4°, commence par quatre feuillets non chiffrés comprenant le titre, et, au verso, l'extrait des lettres patentes du Roi à André Wechel, « données à Reims, l'vnziesme de Iuing 1557 », puis l'épître et le « Sonet » que nous avons reproduits aux pages 231-236 du présent volume, et la pièce latine suivante, dans laquelle Jodelle, comparant son livre à ceux d'Ovide exilé, nous apprend qu'il s'était volontairement éloigné de la Cour pour quelque temps, et cherche, en rappelant ses succès passés, à diminuer la fâcheuse impression que sa mascarade avait produite.

IN LIBRVM

ELEGIA.

*Infelix quales Naso iubet esse libellos,
Quos patriæ gelido mittit ab axe suæ,
Regia te talem, cum sis liber exulis, Aula
Cerneret, exilium ni mihi dulce foret,
Ni quoque sponte mea, non iussu Numinis exul,
Semotus Clario redderet vsque Deo.
Ergo cultus abi, auratis quoque cornibus audax,
Sis licet ingenii pars propè nulla mei.
Nec tener inuidiæ timeas examen edacis,
Nam multum quod te vindicet agmen erit :
Iamque cothurnatum potui reuocasse Sophoclem,
Smyrnæum, Siculum, Treiciumque senem,
Lætus Aristophanes, & amatrix vmbra Philetæ,
Thebanæque aderit pulsor & ipse lyræ.
His quondam cessit Liuor, cedetque vocatis,
Dum viuus nostræ quilibet arte redit.
Quid si Pelides hos inter, & acer Vlysses,
Alcidesque, & quos hi cecinere iuuent ?
Ac sic Bellonæ me me natum artibus aptent,
Regibus inuitis Regibus vt placeam ?
Sed tu vade prior ; bene si successerit, illi
Grandia dona ferent, nulla venena ferent :
Sic sequar, & Reges repetam ; sic spretus Apollo
Qui comes exiliit, forsitan honoris erit.*

Après cette élégie vient le « Recueil des inscriptions », comprenant 28 feuillets chiffrés, ensuite, au feuillet 29, un faux titre portant : *Christianorum nostri temporis heroum & heroinarum icones. Ad D. Margaritam francicam. Authore Steph. Iodelio Parisio.* Au verso de ce faux titre se trouve un avis au lecteur en latin dans lequel Jodelle explique qu'il aime joindre des ouvrages français aux ouvrages latins afin qu'à la faveur de ceux-ci, ceux là se répandent peu à peu à l'étranger : « *Nec mireris quod in hoc toto libello,*

Latina Gallicis coniunxerim : id enim in quibusdam aliis libris data opera facere volui, ut & ea quæ Gallicè scribo, purè ut arbitror lq̄tinitati commixta, tandem aliquando, quod paucis adhuc contigit, ad exteras nationes transfire possint. »

On trouve au feuillet 41 une pièce latine intitulée : *Ad Claud. Kerquifinanum, Steph. Iodellii, in suas misérias, elegia*. Jodelle s'y compare à Prométhée, à Tantale, à Sisyphe, mais il n'y a rien là à recueillir pour l'histoire de sa vie ou de ses ouvrages.

La pièce intitulée : « A. SA. MVSE. CHAPITRE », que nous avons réimprimée aux pages 279-281 du présent volume, occupe le feuillet 43 et le recto d'un dernier feuillet non chiffré. Au bas se trouve une liste des *Fautes suruenues en l'impression*, à la fin de laquelle on lit : « Quand aus points & distinctions vous les suplières. » Ce volume est le seul que Jodelle ait publié lui-même; Charles de la Mothe n'a reproduit que les vers français qui s'y trouvent sous le titre de : « Vers francois extraits de la Masquarade faicte à l'hostel de la ville de Paris, 1558. »

42. *S'ils sont tant obstinés contre ma cause, qu'ils ne vous veulent point prendre pour garants, qui cherchent les tesmoings qui l'ayans veu à l'œil, leur pourront faire vne plus seure foy*, p. 233.

Ce passage, reproduit fort exactement, est un peu obscur. *Qui cherchent* peut s'expliquer par *eux qui cherchent*, mais il vaudrait peut-être mieux remplacer *qui* par *qu'ils*. Voyez ci-dessus les notes 9, 39, et ci-après les notes 43 et 47.

43. *De la feulle faueur & disposition de Dieu, qu'il les enuoye*, p. 249.

Tel est le texte du *Recueil des inscriptions*; il offre un sens acceptable, mais mieux vaut peut-être lire *qui* au lieu de *qu'il*. Voyez la note précédente.

44. *Qu'est encores ici cil qui ma Toison porte*, p. 263.

Il y a dans le texte du *Recueil des inscriptions* : *Que font encore ici ceus qui ma Toison portent*. La leçon que nous avons suivie se trouve parmi les corrections indiquées dans la liste des *Fautes suruenues en l'impression* et dans les deux éditions de Charles de la Mothe.

45. *Qui pour le beau loyer du son qu'ils accordoient*, p. 264.

Il y a bien *qu'ils* dans le *Recueil des inscriptions* et dans les deux éditions de Charles de la Mothe; le sens exige néanmoins qu'on regarde ce pronom comme se rapportant au mot *Serenes*.

46. *Ce n'est finon à fin qu'aussi tost il les baïsse*, p. 265.

Ainsi dans le *Recueil des inscriptions* et dans l'édition de 1574; *il abaisse* dans celle de 1583.

47. *De deux freres encor vn chacun choifira
Le nom qu'il lui est propre*, p. 267.

Ainsi dans toutes les éditions. On peut entendre *le nom qu'il lui est propre de choifir*, ou mieux substituer *qui* à *qu'il*. Voyez ci-dessus les notes 9, 39, 42 et 43.

48. L'HYMENE DE ROY CHARLES IX, p. 283.

Il nous a paru naturel de placer ici, après le théâtre, et à leur rang de date parmi les mascarades, les vers composés pour un divertissement mythologique qui eut lieu à l'occasion du mariage de Charles IX (p. 290-305). Nous n'avons pas voulu en séparer les sonnets qui les précèdent dans les deux éditions de Charles de la Mothe. Nous avons donc réuni le tout sous un titre commun. Par malheur nous manquons de détails sur le divertissement. A la suite d'une relation intitulée : *C'est l'ordre & forme qui a esté tenu au sacre & couronnement de... Madame Elixabet d'Austriche... fait en l'Eglise de l'Abbaie sainct Denis en France le vingt cinquiesme iour de Mars 1571*. A Paris. De l'Imprimerie de Denis du Pré... 1571. In-4°, se trouve : *L'ordre tenu à l'Entrée de... Madame Elixabet d'Austriche Royne de France*, qui eut lieu le « leudy enfuivant XXIX. iour de Mars mil cinq cens LXXI. » L'auteur, après avoir raconté en fort grand détail le cortége et le souper royal, se contente ensuite de dire : « Ce fait, se retirerent leurs Maieftés au Palais, ou le soir furent faictes plusieurs belles & magnifiques mascarades, desquelles ne fera fait icy autre mention, d'autant que cela n'est du fait d'icelle ville. »







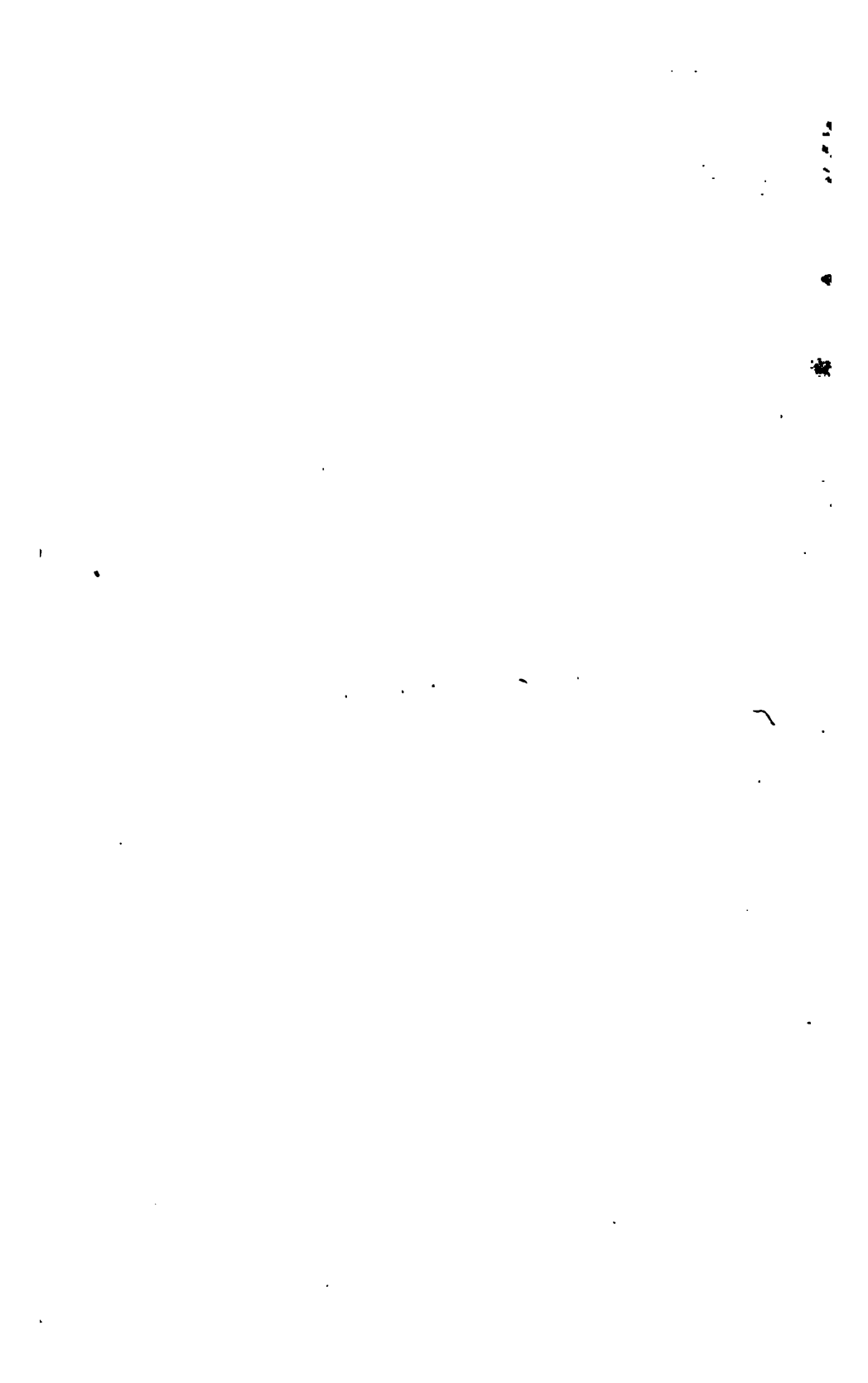
TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

	Pages.
Notice biographique sur Estienne Iodelle.	1
De la poésie française & des œuvres d'Estienne Iodelle, sieur du Lymodin, par Charles de la Mothe.	1
L'Eugene. Comedie.	11
Cleopatre captiue. Tragedie.	93
Didon se sacrifiant. Tragedie.	153

LE RECUEIL DES INSCRIPTIONS, FIGURES, DEVICES ET MASQUARADES.

Estiene Iodelle à ses amis . S.	231
Le liure à la France. Sonet.	236
Le Recueil des inscriptions, figures, deuises & masquarades, ordonnees en l'Hostel de Ville à Paris, le leudi 17 de Feburier 1558.	237
A sa muse. Chapitre.	279



THE
THE



LA

PLÉIADE FRANÇOISE

IV

Cette collection a été tirée à 250 exemplaires numérotés
et parafés par l'éditeur.

230 exemplaires sur papier de Hollande,
18 — sur papier de Chine,

N^o 3.

A handwritten signature or mark, possibly a stylized 'H' or 'K', written in black ink.

LES OEUVRES
et Meslanges Poétiques
D'ESTIENNE IODELLE

SIEVR DV LYMODIN

Avec une Notice biographique et des Notes

PAR

CH. MARTY-LAVEAUX

TOME SECOND



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

—
M. D. CCC. LXX



LES AMOVRS
D'ESTIENNE IODELLE

PARISIEN¹

—
SONNETS
—

I.

*Madame, c'est à vous à qui premierement
J'ay voué mon esprit, & ma voix, & mon ame,
A qui i'offre ces vers, que d'une sainte flamme
Amour mesme inspira à maint & maint amant :
Vous lirez sous le nom de quelque autre comment
L'amour de vos beaux yeux la poitrine m'enflamme :
Vous verrez sous le nom d'une autre belle dame
De vos rares beautés le plus riche ornement.
Que si mon amour n'est par eux bien peint encore,
Que si vostre beauté assez ne s'y decore,
Excusez : car Amour n'a peu si ardemment
Qu'à moy, ardre leur cœur d'un suiet si louable :
Il ne fut oncques Dame, il ne fut oncq' Amant,
A vous de la beauté, d'amour à moy semblable.*

Iodelle. — II.

VI.

Quand ton nom ie veux faire aux effets rencontrer
 De la sœur de Phœbus, qui chaste, & chasseresse
 Est tant au ciel qu'en terre, & aux enfers Deesse,
 Elle fort dissemblable à toy se vient monstrier.
 Diane les chiens mene, & aux pans fait entrer
 Ses cerfs : tu peux mener les grans Heros en lesse,
 Ains les prendre en tes rets : son arc le seul corps blesse,
 Tes traits peuuent au fond des ames penetrer.
 De son frere elle emprunte en son ciel la lumiere :
 Dedans tes yeux flambans & rayonneux son frere
 Prendroit ce qui croistroit sa lumiere & ses feux.
 Aux enfers elle n'a que sur les morts puissance :
 Sur nous, ains sur les Dieux, par rigueur & clemence
 Faire en la terre vn ciel, ou vn enfer tu peux.

VII.

Quelque lieu, quelque amour, quelque loy qui t'absente,
 Et ta deité tafche oster de deuant moy,
 Quelque oubli qui contraint de lieu, d'amour, de loy,
 Face qu'en tout absent de ton cœur ie me sente :
 Tu m'es, tu me seras sans fin pourtant presente
 Par le nom, par l'effect fatal qui est en toy,
 Par tout tu es Diane, en tout rien ie ne voy,
 Qui mon œil, qui mon cœur de ta presence exemte.
 En la terre, & non pas seulement aux forests
 De moy viuant l'obiet continuel tu es,
 Estant Diane : & puis si le ciel me rappelle,
 O Lune, ton bel œil mon heur malheurera :
 Si ie tombe aux enfers, mon seul tourment sera
 De souffrir sans fin l'œil d'une Hecate tant belle.

VIII.

Si quelcun veut sçauoir qui me lie, & enflame,
 Qui esclau a rendu ma franche liberté,
 Et qui m'a afferui, c'est l'exquise beauté
 D'yne que iour & nuit à l'inoque & ie reclame :
 C'est le Feu, c'est le Nœu, qui lie ainsi mon ame,
 Qui embrase mon cœur, & le tient garotté
 D'vn lien si ferré de ferme loyauté,
 Qu'il ne sçauroit aimer ny seruir autre Dame.
 Voila le Feu, le Nœu, qui me brusle, & estraint :
 Voila ce qui si fort à aimer me contraint
 Celle, à qui j'ay voué amitié éternelle :
 Telle que ny le temps ny la mort ne sçauroit
 Consommer ny diffoudre vn lien si estroit
 De la sainte vnion de mon amour fidelle.

IX.

Amour vomit sur moy sa fureur & sa rage,
 Ayant vn iour du front son bandeau delié,
 Voyant que ne m'estois sous luy humilié,
 Et que ne luy auois encores fait hommage :
 Il me saisit au corps, & en cest auantage
 M'a les pieds & les mains garrotté & lié :
 De l'or de vos cheueux plus qu'or fin delié,
 Il s'est voulu seruir pour faire son cordage.
 Puis donc que vos cheueux ont esté mon lien,
 Madame, faites moy, ie vous pry, tant de bien,
 Si ne voulez souffrir que maintenant ie meure,
 Que j'aye pour faueur vn drasselet de vous,
 Qui puisse tesmoigner d'oresnauant à tous,
 Qu'a perpetuité vostre esclau demeure.

XIII.

*J'aime le verd laurier, dont l'hyuer ny la glace
 N'effacent la verdeur en tout victorieuse,
 Monstrant l'eternité à iamais bien heureuse
 Que le temps, ny la mort ne change ny efface.
 J'aime du hous aussi la tousiours verte face,
 Les poignans eguillons de sa fueille espineuse :
 J'aime le lierre aussi, & sa branche amoureuse
 Qui le chefne ou le mur estroitement embrasse.
 J'aime bien tous cestrois, qui tousiours verds ressemblent
 Aux penfers immortels, qui dedans moy s'assemblent,
 De toy que nuit & iour idolatre s'adore :
 Mais ma playe, & poinçure; & le Nœu qui me serre,
 Est plus verte, & poignante, & plus estroit encore /
 Que n'est le verd laurier, ny le hous, ny le lierre.*

XV.

*Iusqu'aux autels ie n'iray seulement
 Me presenter victime au sacrifice,
 Plus outre encor pour vous faire seruire
 J'iray, Madame, affectionnément.
 Je suis à vous dedié tellement,
 Que ie ne crains gesne, mort, ou supplice :
 Ce m'est assez, mais qu'en mourant ie puisse
 Vous apporter quelque contentement.
 Long temps y a que ie porte, Madame,
 (Vous le scauez) ce desir en mon ame,
 A tout le moins vous le devez scauoir.
 Je suis tousiours en ceste mesme enuie,
 Et si ne puis autre vouloir auoir
 Que d'employer en vous seruant ma vie.*

XVI.

*Que n'ay-ie mes esprits vn peu plus endormis,
 Mon cerueau plus pesant, & l'ame plus grossiere,
 Pour ne sentir si fort vne douleur meurtriere,
 Qui fait que sans repos languissant ie gemis.
 Mes sens sensibles trop ce sont mes ennemis,
 Qui espoindz iusqu'au vis d'une douceur trop fiere
 Ont perdu le repos, la liberte premiere,
 Pour trop sentir le mal qu'en eux ils ont permis.
 Si ie n'eusse à clair veu ta grace & ton merite,
 Mon mal seroit legier, & ma peine petite :
 Mais pour voir, pour cognoistre, & sentir iusqu'au fons
 Ta grace, ta valeur, ta rigueur ennemie,
 Mes yeux, esprits, & sens, trop clairs, trop vifs, trop prompts
 Sont meurtriers, sont tyrans, sont bourreaux de ma vie.*

XVII.

*Maudiray-ie, Madame, ou le fort euers moy
 Cruel & inhumain, ou ma triste auenture,
 Qui fait que de tout temps miserable i'endure
 Mille & mille tourmens sous l'amoureuse loy ?
 Maudiray-ie l'amour, maudiray-ie de toy
 La grace ou la rigueur & trop douce & trop dure ?
 Maudiray-ie de moy vne encline nature
 A suiure & receuoir le mal que ie reçoÿ ?
 Ha non ! ie ne sçauois autre chose maudire
 Que ce mesme qu'en moy de plus rare i'admire,
 C'est mon affection, ma constance, & ma foy.
 Car tout aussi soudain qu'une maistresse l'aime
 D'une ferme constance, & d'un amour extreme,
 Soudain le fort cruel la retire de moy.*

XVIII.

*Avec ton cher pourtraict, qui dans mon ame esprise
 Est mieux peint qu'il n'est peint danston present si cher,
 Tu fis sur le dehors tailler vn dur rocher,
 Deuise que la foy constante a toujours prise.
 Le flot, le vent, le foudre, vn dur rocher ne brise :
 Ta foy du temps faucheur fait l'acier reboucher :
 Mais lors il me fallut d'autres marques chercher
 Pour ma foy, qui l'acier du mesme temps mesprise.
 Avec mon pourtrait mesme en basse taille doncq'
 Des figures tu vis, qui ne furent adoncq'
 Selon mon vray proiet par vers bien decouertes.
 Pour renfort des premiers, ces vers cy que tu lis,
 Puissent rendre enuers toy ces choses que tu vis,
 Avec ma foy, mon ame, & mon cœur, plus ouuertes.*

XIX.

*Afin qu'en cet ouurage, aux faces de dehors
 Selon l'art l'vne à l'autre accordante se treuve,
 Dans deux temples diuers se fait la double espreuue
 De deux effets d'aimer, plus estroits & plus forts.
 De Pylade & d'Oreste vn debat sur leurs morts,
 Dans le temple Taurique, vn extreme foy^e preuue :
 Dans le temple Troyen d'vn Chorebe s'espreuue
 L'amour, qui fait son cœur n'auoir soin de son corps.
 Ourant l'ouurage, on voit vne foy plus estreinte,
 Qui à toy par Diane en l'vn des costez peinte,
 Sur vn autel de Foy, quand mesme il se feroit
 Pour elle autel de mort, iusqu'à tout est iuree :
 Et qui là sur toute autre amour fort asseuree,
 De mort, & de toute autre amour triompheroit.*

XX.

Des trois fortes d'aimer la premiere exprimee
En ceci c'est l'instinct, qui peut le plus mouvoir
L'homme enuers l'homme, alors que d'un hautain deuoir
La propre vie est moins qu'une autre vie ainee.
L'autre moindre, & plus fort toutesfois enflamnee,
C'est l'amour que peut plus l'homme à la femme auoir.
La tierce c'est la nostre, ayant d'un tel pouuoir
De la femme la foy, vers la femme aninee.
Que des deux hommes donc taillez icy, les nœus
Tant forts cedent à nous. Que sur tes ardens feus
(O amour) cet amour entier, soit encor maistre.
L'autel mesme de mort feroit foy de ceci,
Que l'autel de Foy monstre. A iamais donc ainfi
Diane en Anne, & Anne en Diane puisse estre.

XXI.

Je viuois, mais ie meurs, & mon cœur gouverneur
De ces membres, se loge autre part : ie te prie
Si tu veux que l'acheue en ce monde ma vie,
Ren le moy, ou me ren au lieu de luy ton cœur.
Ainsi tu me rendras à moy-mesme, & tel heur
Te rendra mesme à toy : ainfi l'amour qui lie
Le seul amant, lira & l'amant & l'amie :
Autrement ta rigueur feroit double malheur.
Car tu perdras tous deux, moy premier qui trop t'aime,
Et toy qui n'aimant rien voudras hair toymesme :
Mais, las ! si l'on reproche à l'un & l'autre un iour
Et l'une & l'autre faute : à moy qui trop t'estime,
A toy qui trop me hais, plus grand sera ton crime,
D'autant plus que la haine est pire que l'amour.

XXII.

*Quel humeur, mais quel crime alors qu'on se dispence^r
 D'eenter les faueurs qu'on reçoit en amour :
 Qu'on ouvre au bruit la voye, & que d'un heureux tour
 Moins que du bruit de l'heur estre heureux on se pense :
 Qu'on raudit, sacrilege, à l'amour le silence,
 Qui le garde & l'escorte, épiant tout autour :
 L'odeur qu'au iour on met se perd de iour en iour :
 Le descouvert thresor souuent son maistre offence.
 Par cet heur, par cet art, de celer & tacher
 Que tel bien puisse mesme à Phebus se cacher
 Qui voit, comme il vit Mars & Venus, toute chose,
 On bannit hors d'amour tout mal qui luy fait tort,
 Dol, blasme, change, enuie, effroy, remors & mort,
 Et des deux parts, Maistresse, on double l'ardeur clofe.*

XXIII.

*Quel heur, Anchise, à toy, quand Venus sur les bords
 Du Simoente vint son cœur à ton cœur ioindre !
 Quel heur à toy, Paris, quand Oenone vn peu moindre
 Que l'autre, en toy berger chercha pareils accords !
 Heureux te fit la Lune, Endymion, alors
 Que tant de nuïts sa bouche à toy se vint reioindre :
 Tu fus, Cephale, heureux quand l'amour vint époinde
 L'Aurore sur ton veuf, & palle, & triste corps.
 Ces quatre estans mortels des Deesses se veirent
 Aimez : mais leurs amours assez ne se courirent.
 Au silence est mon bien : par luy, Maistresse, à toy
 Dans mon cœur plain, content & couvert ie n'egale
 Venus, Oenone, Lune, Aurore : ny à moy
 Leur Anchise, Paris, Endymion, Cephale.*

XXIIII.

*Je te ren grace, Amour, & quiconques des Dieux
 Favorise aux amans, non de la Dame acquise
 Par moy, qui de vous Dieux devoit estre conquise,
 Tant sa grace & beauté se rend digne des cieux :
 Non pour l'esperoir que j'ay qu'elle, qui par ses yeux
 Pleins de rays & de feux mon cœur sans cesse attise,
 Pourra mieux appaiser la flamme en l'ame esprise,
 Pour mesme en l'appaisant l'attiser encor mieux.
 Tels biensfaits enuers vous estreignent mon service,
 O Dieux, ô cher Amour : mais plus grand benefice,
 C'est que vous couvrez ma flamme aux yeux de tous.
 Mon heur estre celeste & diuin ie proteste :
 Si donc à tous mortels vous cachez l'heur celeste,
 A tous mortels cachez l'heur qui m'egale à vous.*

XXV.

*La Roche du Caucaze, où du vieil Promethee
 L'aigle vengeur sans fin va le cœur bequetant,
 Et la Roche où Sisyphé en vain va remontant
 Lachant toujours en haut sa pierre en vain portee,
 Vont à plusieurs amans, dont l'ame est tourmentee,
 Ou bien se feint de l'estre, vn suiet apportant,
 Monstrant qu'ils vont encor la peine surmontant,
 Qui aux deux roches fut à ces deux arrestee.
 Moy qui ne veux point feindre vn tel mal, pour ôbier
 De mes yeux, pour seul but de mon cœur, pour suier
 De mes vers j'ay la roche, où d'une ardeur extrême
 Je preten tout ainsi qu'on feroit au sommet
 Du rocher espineux, où la vertu lon met :
 Aussi si j'y attein, j'attein la vertu mesme.*

XIII.

*J'aime le verd laurier, dont l'hyuer ny la glace
 N'effacent la verdeur en tout victorieuse,
 Montrant l'eternité à iamais bien heureuse
 Que le temps, ny la mort ne change ny efface.
 J'aime du hous aussi la toujours verte face,
 Les poignans eguillons de sa feuille espineuse :
 J'aime le lierre aussi, & sa branche amoureuse
 Qui le cheſne ou le mur estroitement embrasse.
 J'aime bien tous cestrois, qui toujours verds ressemblent
 Aux penſers immortels, qui dedans moy ſ'assemblent,
 De toy que nuit & iour idolatre i'adore :
 Mais ma playe, & poincture, & le Nœu qui me ferre,
 Est plus verte, & poignante, & plus estroit encore /
 Que n'est le verd laurier, ny le hous, ny le lierre.*

XV.

*Juſqu'aux autels ie n'iray ſeulement
 Me preſenter victime au ſacrifice,
 Plus outre encor pour vous faire ſeruire
 Piray, Madame, affectionnément.
 Je ſuis à vous dedié tellement,
 Que ie ne crains geſne, mort, ou ſupplice :
 Ce m'est aſſez, mais qu'en mourant ie puiſſe
 Vous apporter quelque contentement.
 Long temps y a que ie porte, Madame,
 (Vous le ſcauez) ce deſir en mon ame,
 A tout le moins vous le deuez ſçauoir.
 Je ſuis toujours en ceſte meſme enuie,
 Et ſi ne puis autre vouloir auoir
 Que d'employer en vous ſeruant ma vie.*

XVI.

*Que n'ay-ie mes esprits vn peu plus endormis,
 Mon cerueau plus pesant, & l'ame plus grossiere,
 Pour ne sentir si fort vne douleur meurtriere,
 Qui fait que sans repos languissant ie gemis.
 Mes sens sensibles trop ce sont mes ennemis,
 Qui espointz iusqu'au vif d'vne douceur trop fiere
 Ont perdu le repos, la liberte premiere,
 Pour trop sentir le mal qu'en eux ils ont permis.
 Si ie n'eusse à clair veu ta grace & ton merite,
 Mon mal seroit legier, & ma peine petite :
 Mais pour voir, pour cognoistre, & sentir iusqu'au fons
 Ta grace, ta valeur, ta rigueur ennemie,
 Mes yeux, esprits, & sens, trop clairs, trop vifs, trop prompts
 Sont meurtriers, sont tyrans, sont bourreaux de ma vie.*

XVII.

*Maudiray-ie, Madame, ou le fort euers moy
 Cruel & inhumain, ou ma triste auenture,
 Qui fait que de tout temps miserable i'endure
 Mille & mille tourmens sous l'amoureuse loy ?
 Maudiray-ie l'amour, maudiray-ie de toy
 La grace ou la rigueur & trop douce & trop dure ?
 Maudiray-ie de moy vne encline nature
 A suiure & receuoir le mal que ie reçoÿ ?
 Ha non ! ie ne scaurois autre chose maudire
 Que ce mesme qu'en moy de plus rare i'admire,
 C'est mon affection, ma constance, & ma foy.
 Car tout aussi soudain qu'vne maistresse i'aime
 D'vne ferme constance, & d'vn amour extreme,
 Soudain le fort cruel la retire de moy.*

XVIII.

*Avec ton cher pourtraict, qui dans mon ame esprise
 Est mieux peint qu'il n'est peint dans ton present si cher,
 Tu fis sur le dehors tailler vn dur rocher,
 Deuise que la foy constante a toujours prise.
 Le flot, le vent, le foudre, vn dur rocker ne brise :
 Ta foy du temps faucheur fait l'acier reboucher :
 Mais lors il me fallut d'autres marques chercher
 Pour ma foy, qui l'acier du mesme temps mesprise.
 Avec mon pourtraict mesme en basse taille doncq'
 Des figures tu vis, qui ne furent adoncq'
 Selon mon vray proiet par vers bien decouuertes.
 Pour renfort des premiers, ces vers cy que tu lis,
 Puissent rendre enuers toy ces choses que tu vis,
 Avec ma foy, mon ame, & mon cœur, plus ouuertes.*

XIX.

*Afin qu'en cet ourage, aux faces de dehors
 Selon l'art l'vne à l'autre accordante se treuve,
 Dans deux temples diuers se fait la double espreuue
 De deux effets d'aimer, plus estroits & plus forts.
 De Pylade & d'Oreste vn debat sur leurs morts,
 Dans le temple Taurique, vn extreme foy^e preuue :
 Dans le temple Troyen d'vn Chorebe s'espreuue
 L'amour, qui fait son cœur n'auoir soin de son corps.
 Ourant l'ourage, on voit vne foy plus estreinte,
 Qui à toy par Diane en l'vn des costez peinte,
 Sur vn autel de Foy, quand mesme il se feroit
 Pour elle autel de mort, iusqu'à tout est iuree :
 Et qui là sur toute autre amour fort assuree,
 De mort, & de toute autre amour triumpheroit.*

XX.

Des trois fortes d'aimer la premiere exprimee
En ceci c'est l'instinct, qui peut le plus mouvoir
L'homme enuers l'homme, alors que d'un hautain deuoir
La propre vie est moins qu'une autre vie ainee.
L'autre moindre, & plus fort toutesfois enflamnee,
C'est l'amour que peut plus l'homme à la femme auoir.
La tierce c'est la nostre, ayant d'un tel pouuoir
De la femme la foy, vers la femme animee.
Que des deux hommes donc taillez icy, les næus
Tant forts cedent à nous. Que sur tes ardens feus
(O amour) cet amour entier, soit encor maistre.
L'autel mesme de mort feroit foy de ceci,
Que l'autel de Foy monstre. A iamais donc ainsi
Diane en Anne, & Anne en Diane puisse estre.

XXI.

Je viuois, mais ie meurs, & mon cœur gouverneur
De ces membres, se loge autre part : ie te prie
Si tu veux que t'acheue en ce monde ma vie,
Ren le moy, ou me ren au lieu de luy ton cœur.
Ainsi tu me rendras à moy-mesme, & tel heur
Te rendra mesme à toy : ainsi l'amour qui lie
Le seul amant, lira & l'amant & l'amie :
Autrement ta rigueur feroit double malheur.
Car tu perdras tous deux, moy premier qui trop t'aime,
Et toy qui n'aimant rien voudras hair toymesme :
Mais, las ! si l'on reproche à l'un & l'autre un iour
Et l'une & l'autre faute : à moy qui trop t'estime,
A toy qui trop me hais, plus grand sera ton crime,
D'autant plus que la haine est pire que l'amour.

XXII.

*Quel humeur, mais quel crime alors qu'on se dispence¹
 D'eunter les faueurs qu'on reçoit en amour :
 Qu'on ouvre au bruit la voye, & que d'un heureux tour
 Moins que du bruit de l'heur estre heureux on se pense :
 Qu'on rait, sacrilege, à l'amour le silence,
 Qui le garde & l'escorte, épiant tout autour :
 L'odeur qu'au iour on met se perd de iour en iour :
 Le descouvert thresor souuent son maistre offence.
 Par cet heur, par cet art, de celer & tacher
 Que tel bien puisse mesme à Phebus se cacher
 Qui voit, comme il vit Mars & Venus, toute chose,
 On bannit hors d'amour tout mal qui luy fait tort,
 Dol, blasme, change, enuie, effroy, remors & mort,
 Et des deux parts, Maistresse, on double l'ardeur clofe.*

XXIII.

*Quel heur, Anchise, à toy, quand Venus sur les bords
 Du Simoente vint son cœur à ton cœur ioindre !
 Quel heur à toy, Paris, quand Oenone vn peu moindre
 Que l'autre, en toy berger chercha pareils accords !
 Heureux te fit la Lune, Endymion, alors
 Que tant de nuits sa bouche à toy se vint reioindre :
 Tu fus, Cephale, heureux quand l'amour vint époinde
 L'Aurore sur ton veuf, & palle, & triste corps.
 Ces quatre estans mortels des Deesses se veirent
 Aimez : mais leurs amours assez ne se coururent.
 Au silence est mon bien : par luy, Maistresse, à toy
 Dans mon cœur plain, content & couuert ie n'egale
 Venus, Oenone, Lune, Aurore : ny à moy
 Leur Anchise, Paris, Endymion, Cephale.*

XXIIII.

*Je te ren grace, Amour, & quiconques des Dieux
 Favorise aux amans, non de la Dame acquise
 Par moy, qui de vous Dieux devoit estre conquise,
 Tant sa grace & beauté se rend digne des cieux :
 Non pour l'esperoir que j'ay qu'elle, qui par ses yeux
 Pleins de rays & de feux mon cœur sans cesse attise, /
 Pourra mieux appaiser la flamme en l'ame esprise,
 Pour mesme en l'appaisant l'attiser encor mieux.
 Tels biensfaits enuers vous estreignent mon service,
 O Dieux, ô cher Amour : mais plus grand benefice,
 Ce m'est que vous couvrez ma flamme aux yeux de tous.
 Mon heur estre celeste & divin ie proteste :
 Si donc à tous mortels vous cachez l'heur celeste,
 A tous mortels cachez l'heur qui m'egale à vous.*

XXV.

*La Roche du Caucaze, où du vieil Promethee
 L'aigle vengeur sans fin va le cœur bequetant,
 Et la Roche où Sisyphes en vain va remontant
 Lachant tousiours en haut sa pierre en vain portee,
 Vont à plusieurs amans, dont l'ame est tourmentee,
 Ou bien se feint de l'estre, vn suiet apportant,
 Monstrant qu'ils vont encor la peine surmontant,
 Qui aux deux roches fut à ces deux arrestee.
 Moy qui ne veux point feindre vn tel mal, pour obiet
 De mes yeux, pour seul but de mon cœur, pour suiet
 De mes vers j'ay la roche, où d'une ardeur extreme
 Je preten tout ainsi qu'on feroit au sommet
 Du rocher espineux, où la vertu lon met :
 Aussi si j'y attein, j'attein la vertu mesme.*

XXX.

*Comme vn qui s'est perdu dans la forest profonde
 Loing de chemin, d'oree, & d'adresse, & de gens :
 Comme vn qui en la mer grosse d'horribles vens,
 Se voit presque engloutir des grans vagues de l'onde :*
*Comme vn qui erre aux champs, lors que la nuit au monde
 Rait toute clarté, i'auois perdu long temps
 Voye, route, & lumiere, & presque avec le sens,
 Perdu long temps l'obiet, où plus mon heur se fonde.
 Mais quand on voit (ayans ces maux fini leur tour)
 Aux bois, en mer, aux champs, le bout, le port, le iour,
 Ce bien present plus grand que son mal on vient croire.
 Moy donc qui ay tout tel en vostre absence esté,
 Poublie en reuoyant vostre heureuse clarté,
 Forest, tourmente, & nuit, longue, orageuse, & noire.*

XXXI.

*En mon cœur, en mon chef (l'vn source de la vie,
 L'autre siege de l'ame) vn amour haut & sainct
 Vostre sacré pourtraiet a si viuement peint,
 Que par mort ne sera sa peinture rauie.
 Car l'vne n'estant point à la mort asseruie,
 Ce qui est peint au vif dedans elle, & empreint
 Au cœur dans le desir (qui ne peut estre esteint
 Sans l'ame) en l'ame vit, bien que le corps deuie.
 Mais, las! l'œil de mon corps, qui ne se peut passer
 De voir incessamment ce que voit son penser,
 Fait qu'avec telle ardeur ie vous requiers tel gage.
 Vostre image, de grace, au corps ne refusez,
 Ou bien tost par langueur si de refus usez,
 Il verra l'ame au ciel emporter vostre image.*

XXXII.

*Allez, mes vers, enfans d'un dueil tant ennuyeux,
 Que mon pleur plus que l'ancre amoitist ceste carte,
 Las allez, puis qu'il faut que mon soleil s'escarte,
 Accompagnez la nuë espesse de mes yeux :*
*Allez, mes pleurs sourdans d'un cœur tant curieux
 De ces beaux rais, qu'il faut qu'avecques eux il parte :*
*Allez doncques, mon cœur : l'ame feroit la quarte,
 Mais dans moy ce soleil veut s'en seruir bien mieux.*
*Or puis qu'il faut que vis, en mourant, ie demeure,
 De peur que le renom d'un si beau feu ne meure,
 Allez tous trois, au moins dire iusqu'en ce lieu,
 Dont le vers, l'œil, le cœur, & l'ame attend sa force,
 Le triste mot, hélas! vous ne pouuez qu'on force
 Ce qui nuit, dites donc, adieu, mon dieu, adieu.*

XXXIII.

*Il faut que pour ton may, quiconques soit celui,
 Madame, qui plus digne en son esprit t'adore,
 D'un verd & grand laurier à ta porte il honore
 Ton beau nom, tes beautez, tes vertus aujourd'huy.*
*Si mon double laurier seiche presque d'ennuy,
 Dont ce temps, dont mon fort, dont mon aigreur deuore
 Sa verdeur & grandeur, si croy-ie faire encore
 Qu'Apollon & Mars mesme auront honneur en luy.*
*Mais il faut que cet autre en plantant ce may braue,
 Ces vers ci pris de moy dedans l'escorce il graue.
 AV nom qui pour l'honneur des FRANÇOISES fut tel,
 Aux beautez, aux vertus, de nostre temps la gloire,
 Pour trois couronnes faire à la triple victoire,
 Voué, sacré, planté fut cet arbre immortel.*

XXXIII.

*Recherche qui vaudra cet Amour qui domine,
 Comme lon dit, les Dieux, les hommes, les esprits,
 Qu'on feint le premier né des Dieux, & qui a pris
 Éternellement soing de ceste grand' machine :*
*Dont l'arc, le trait, la trouffe, & la torche diuine
 N'a rien que la vertu pour son but & son pris,
 Sans passions, douleurs, remords, larmes & cris :*
*Quant à moy ie croiray que tel on l'imagine,
 Et qu'au monde il n'est point : quant aux faulses amorces,
 De l'autre aueugle Amour l'en depite les forces.
 Mais ie croy si Amour aucun nous vient des Cieux,
 C'est lors que deux moitiex par mariage vnies,
 Quittent pour l'amour vray dont se paissent leurs vies,
 Tout amour fantastique, & tout amour sans yeux.*

XXXV.

*Pourrois-je voir l'heureuse & fatale iournee,
 Où deux ames, deux cœurs, & deux corps enlaccex
 Dans le beau ret d'amour se verront careffex,
 Egalement tous deux du doux bien d'Hymenee :*
*Lors qu'estant avec Anne, Antoinete enchainee,
 Tous nos esprits seront l'un de l'autre embrassez,
 Et meslez l'un dans l'autre, & sans estre lassez,
 De cognoistre l'autre ame estre pour l'autre nee ?
 Plus tost que ce doux bien m'eschape hors des mains,
 Et qu'amour & les Dieux me soient tant inhumains,
 Je desire, ô Amour, que tu changes ta fleche
 A celle de la Mort, à fin de m'en tuer :*
*Mais, si tu fais ce bien, que pour perpetuer
 Ton fait, iamais la Mort n'y puisse faire breche.*

XXXVI.

*Tout cet hiuer par l'aspre & l'aigre vehemence
 De longue maladie, a sur moy tempesté
 Plus que sur vn vaisseau dans la mer tormenté,
 N'eust fait son orageuse & froide violence.
 Mais de mes maux le pire estoit la dure absence
 De mon soleil, sans qui ie hairois la clarté
 De l'autre, qui m'ayant son Printemps présenté,
 De ma Dame me rend quant & quant la présence.
 Mais comme de l'hiuer la queuë on voit durer,
 Le Printemps fait mon corps aussi bien endurer
 Que l'hiuer, & le ciel de mes maux ne se lasse.
 Or si ma faute, hélas ! faite en mon long sejour,
 De ne voir mon soleil le rend trouble au retour,
 Mon malheur du Printemps mes maux de l'hiuer passe.*

XXXVII.

*Sans pleurer (car ie hay la coustumiere feinte
 De nos amans, qui n'ont que leurs pleurs pour suiét)
 D'vn cœur ardent, dolent, deuot, sounis, abiet,
 Ie me iette aux sainçs piez de toy, maistresse saincte :
 La feinte n'a mon ame à tel acte contraincte,
 Tel esprit ne peut estre à la feinte suiét :
 Mais ia depuis cinq mois j'ay toujours pour obiet
 Ma faute, qui s'est mesme à telle amende estreinte.
 Pardonne donc, Deesse, accuse mon malheur,
 Non pas moy, dont le ciel ialoux empesche l'heur :
 Si tu dis mes malheurs chasser ta bien-vueillance,
 Veux qu'on ne doit l'amant si malheureux aimer,
 Vien ton cœur pour mon bien contre mon mal armer :
 Pauray du bien le comble, & du mal la vengeance.*

XXXVIII.

*Quand ton nom ie veux feindre, ó Françoise diuine,
 Des Françaises l'honneur, ie puis bien te nommer
 Venus pour tes beautez, mais ta façon d'aimer
 Ne conuient point au nom de Venus la marine :
 De l'Attique Pallas ta vois & ta doctrine
 Merite encor le nom, mais tu ne veux t'armer,
 Fors des rais de tes yeux, dont tu viens enflammer
 Dans mon cerueau mon sens, mon cœur dans ma poitrine :
 Diane Delienne vn presque pareil port
 Te peut faire appeller, mais l'aigre ou le doux fort
 Dessous le ioug d'Hymen dés long temps te rend serue.
 Ie veux (laissant aux Grecs, dont ces noms sont venus,
 Leurs Deesses) te dire & Françoise Venus,
 Et Françoise Diane, & Françoise Minerue.*

XXXIX.

*Admirant ta blancheur, beauté, maiesté, gloire,
 Qui sur ton front placee, orgueillit tout ton port,
 Et ce qui de l'esprit comme vn oracle fort,
 Car c'est vn Dieu renclos qui meut ce corps d'iuoire,
 Digne de te seruir ie ne me sçaurois croire,
 Eussé-ie vn cœur plus haut & tout vn autre sort,
 Et mon corps logeaft il pour te venger de mort,
 Quelque grand Muse fille & mere de Memoire.
 Comme de te seruir indigne ie me sens,
 Ie sens pour te louer incapables mes sens,
 Si faut-il que ie t'aime, & faut que ie te chante.
 Ta faueur, qui fera mon humbleste hauffer,
 Ta deité qui fait mon esprit renforcer,
 Rend mon seruice digne, & ma Muse puissante.*

XL.

*De moy-mesme ie suis deuotieux, Madame,
 C'est d'où me vient vers toy telle adoration :
 Mais ce saint iour requiert autre deuotion,
 Si mon amour pour toy n'occupoit toute l'ame.
 Ce prompt Dæmon qui voit que mon zele l'enflame,
 Baissant la croix, oyant la sainte passion,
 De sa flamme ialoux, vient par tentation
 Mon esprit retirer de l'autre sainte flame.
 Il m'offre hélas ! la croix qu'il me faudroit porter,
 Si tu me viens ta grace & ta presence offer,
 Me faisant de ton ciel redescendre en la terre.
 Ia la peur, mon tyran, crucifier me veult,
 Et ma croix enferrer dans vn enfer me peult,
 Au lieu que l'autre croix hors d'enfer nous desferre.*

XLI.

*Sapphon la docte Grecque, à qui Phaon vint plaire,
 Chantant ses feus, de Muse acquesta le furnom :
 Corinne vraye ou faulse aux vers a pris renom,
 Dont le Romain Ouide a voulu la pourtraire.
 Petrarque Italien, pour vn Phebus se faire,
 De l'immortel laurier alla choisir le nom :
 Nostre Ronsard François ne tasche aussi finon
 Par l'amour de Cassandre vn Phebus contrefaire.
 Si tu daignes m'aimer, Delie, si tu veux
 Chanter ta flamme ainsi que docte tu le peux,
 Si ie chante, Delie, vn pris nous pourrons prendre,
 En hauteffe d'amour, en ardeur & en art,
 Sur Sapphon, sur Ouide, & Petrarque, & Ronsard,
 Sur Phaon, & Corinne, & sur Laure, & Cassandre.*

XLII.

*Je me trouue & me pers, ie m'asseure & m'effroye,
 En ma mort ie reui, ie-voy sans penser voir,
 Car tu as d'éclairer & d'obscureir pouuois,
 Mais tout orage noir de rouge éclair flamboye.
 Mon front qui cache & monstre avec tristesse, ioye,
 Le silence parlant, l'ignorance au sçauoir,
 Tesmoignent mon hautain & mon humble deuoir,
 Tel est tout cœur, qu'espoir & desespoir guerroye.
 Fier en ma honte & plein de frisson chaloureux,
 Blasmant, louant, fuyant, cherchant l'art amoureux,
 Demi-brut, demi-dieu ie suis deuant ta face,
 Quand d'vn œil fauorable & rigoureux, ie croy,
 Au retour tu me vois, moy las! qui ne suis moy :
 O clair-voyant aueugle, ô amour, flamme & glace!*

XLIII.

*Je ne suis de ceux la que tu m'as dit se plaindre,
 Que leur Dame iamais ne leur donna martel :
 Veu l'ame vehemente, vn dur martel m'est tel,
 Qu'il peut plus à la mort qu'à l'amour me contraindre.
 S'il peult doncques l'amour avec ma vie esteindre,
 En tout amour ie chasse vn poison si mortel :
 Puis ayant mon suiet haut, celeste, immortel,
 Humble & petit, pourrois-ie en moy tel mal empraindre?
 Mais las! d'auoir peur d'estre en ton cœur effacé,
 Craindre qu'vn Delta double en chiffre entrelacé,
 Ne soit plus pour mon nom, craindre qu'en ton absence
 Tu ne me faces plus tes lettres receuoir,
 Ce n'est pas vn martel, c'est d'amour le deuoir,
 Qui monstre en froide peur l'ardente reuerence.*

XLIIII.

*Aux communes douleurs qui poindre en ce iour viennent
 Tous cœurs chrestiens, Petrarque alla chanter qu'il print
 De ses douleurs la source, & par là nous aprint
 Que les ruës d'amour depourueus nous surprennent.
 En ce iour où les cieus, la mort, les pleurs, retiennent
 Nos cœurs ardents, quel lieu reste au feu qui l'éprint?
 Il ne se gardoit pas du laqs qui le surprint,
 Non plus que moy des rets qui plus forts me reprennent.
 Bien qu'amour sçache assez qu'il est en moy trop fort,
 Pour croistre du tourment, non du desir l'effort,
 Il arme la peur froide, & l'aigre deffiance.
 Petrarque à l'heure eust peu perdre sans grand' douleur
 L'heur incogneu : ma perte auroit, las! ce malheur,
 D'auoir de l'heur perdu si haute cognoissance.*

XLV.

*Par quel fort, par quel art, pourrois-ie à ton cœur rendre
 Au moins s'il peut vers moy s'engourdir de froideur,
 Ceste viue, gentille, & vertueuse ardeur
 Qui vint pour moy soudain, de foy-mesme s'éprendre.
 Et quoy? la pourrois tu comme au parauant prendre
 Pour fatale rencontre, & parlant en rondeur
 D'esprit, comme ie croy, la iuger pour grand heur,
 Qui plus à ton esprit contentement engendre.
 Tel que ie m'en sentoiois, indigne ie m'en sens,
 Mais de ta foy ma foy s'accroist avec le tems.
 Quel moyen donc? si c'est par grandeurs, ie le quitte :
 Si par armes & gloire, au haut cœur nos malheurs
 S'opposent : si par vers, tu as des vers meilleurs :
 Ton hault iugement peut sauuer seul mon merite.*

XLVI.

*Chaque temple en ce iour donne argument fort ample
 De ioye, refaisant son haut feste sonner,
 Et d'vn chant gay son cœur & sa nef resonner,
 Où chafque image à nu découuerte on contemple.
 En l'eglise ie pren de l'eglise l'exemple,
 Je veux le dueil, la peur, la peine abandonner,
 Et en blancheur soudain telle noirceur tourner,
 Si ie te puis sans robe adorer dans ton temple.
 Le grand iour de demain disposé d'estre beau,
 Peut avec vn Printemps me tirer du tombeau,
 Si de vaincre ma mort tu prens soudaine enuie ;
 Je diray, sans vouloir rien à Dieu comparer,
 Que s'il peut reuiuant nos vies reparer,
 Reuiuant par toymefme, à toy ie rendray vie.*

XLVII.

*En tous maux que peut faire vn amoureux orage
 Pleuuoir deffus ma teste, il me plaist d'asseurer
 Et serener mon front, & sans deuil mesurer
 De l'ame l'allegresse à celle du visage.
 Ta fille tendrelette admirable en cet age
 Où elle tette encor, vient tes coups endurer
 Sur ses petites mains, sans crier, sans pleurer,
 Sans frayer, sans aigrir visage ny courage.
 Pour te baiser son col alonger tu luy vois
 A chaque coup de bust qu'elle sent sur ses dois,
 Quand mauuaise tu fais vn ieu de luy mal faire.
 De geste tout pareil, quand tu viendras yfer
 De rudesse enuers moy, ie veux tes mains baiser,
 Si vn baiser meilleur au moins ne te vient plaire.*

CHAPITRE DE L'AMOUR.

Amour qui quelquesfois emportes sur tes aïles
 Mainte ame viue, & haute, & d'un instinct celeste
 L'emplissant, luy fais voir les choses les plus belles :
 Quand la guidant dans l'air, dans le ciel, dans le reste
 De ce grand monde vni par ta saincte harmonie,
 Que le temps ne corrompt, ny change ny moleste*,
 Luy monstres ce qu'en tout ta saincte main manie
 D'amoureux entretien, tirant de la discorde
 De tout, la paix qui est par l'amour seule vnue :
 Et fais voir que par toy tout cela qui n'accorde
 Ensemble, se recherche, & deffous ta puissance
 Se mesle, & se meslant engendre par concorde :
 Et voir qu'ainsi c'est toy qui donnes toute essence,
 Tout mouuement, tout cours, comme estant la grand' ame
 Du grand Tout maintenu par durable alliance :
 Que c'est toy seul par qui reluit, tourne, & s'enflamme,
 Tout rond, & feu celeste, & que sous les cieux mesme
 La terre se maintient, l'onde, l'air, & la flamme :
 Que de toy seul depend toute basse & supreme
 Ame, vie, & vigueur, & croissance, & duree :
 Car rien ne dure en rien, que d'autant qu'il s'entr'aime,
 Et dès lors que ta force amoureuse inspiree
 Dans quelque chose, en fort par discord ton contraire,
 Soudain son estre & forme est d'elle retiree :
 Tu fais donc voir alors que lon ne peut forfaire,
 Quand sous ton nom d'amour nostre ame vient entendre
 Ce seul grand Dieu qui peut par vnion tout faire :
 Qui à ses œuures fait tout tel entretien prendre
 Qu'il lui plaist, & autant qu'en eux cet Amour dure,
 Qui est en tout, & mesme en soy peut tout comprendre.
 Voila cela que peut telle ame viue & pure,
 Hautaine, & sur ton vol hautain plus haut rauie,
 Cognoistre en ta plus haulte & plus saincte nature :

*Te faisant celuy seul par qui defasseruie
 Fut la confusion, qui empeschoit le monde
 D'auoir en son Chaos forme, ornement & vie.
 Ou si auant le ciel, & cette terre ronde
 Rien n'estoit, ce fut lors l'amour d'un tel ourage
 Qui fit faire de rien ce qui en tout abonde.
 Cet amour nous fâit naistre, accroist, nourrist, soulage,
 Par maisons, par citez, par peuples nous allie,
 Conseruant tout cela qu'il feist pour nostre vsage.
 Cet amour mesmement à soy mesme nous lie :
 Et si le faux Discord de luy nous vient distraire,
 A soy doux & benin, il nous reconilie.
 L'antiquité l'a sceu couuertement pourtraire
 Pour tel Dieu, te faisant du Chaos premier naistre,
 Que tu creuas, dormant Discord ton aduersaire.
 Ce que par tes noms mesme on veut faire cognoistre,
 T'appellant premier-né des Dieux, forme & idee
 Souueraine de tout, & l'estre de tout estre,
 Par qui fut toute chose en ordonnant guidee
 En son lieu le plus propre, & par force amoureuse,
 Sans que rien restast vain, l'une de l'autre aidee
 Tu es de tout la source & l'origine heureuse,
 L'vnité, le principe vniq' de la machine,
 Et de tous ses effets la cause plantureuse,
 Son essence cinquieme, & sa chaisne diuine,
 Qui tout embrasse & tient, restaurateur des choses
 Que la viscitude en les changeant termine.
 Dessous maints autres noms sont tes puiffances closes,
 Que telle ame rauie en toy trouue en toymesme,
 Contemplant les secrets qu'à ses yeux tu proposes.
 Mais la mienne ne veut dessus ton vol suprême
 Ores si haultement te suiure : tu la fiches
 Ça bas sur vn obieâ en raritez extreme :
 Et bien que ce ne soit qu'un seul de tes plus riches
 Effets, vn seul subieâ de ta vertu plus ample
 En qui de tous tes dons tes mains n'ont esté chiches,
 De toy vn seul chef d'œuure, vn seul petit exemple
 De tout ce que tu peux infiniment, si est-ce*

Que ton los en cela plus qu'en rien se contemple.
 Et moy ie recognoy dans si haute deesse,
 Qui est l'œuvre & suieſt où mon ame se range,
 Et de tes raritez la rarité maistresse,
 Ie ne ſçay quoy tant beau, tant diuin, tant eſtrange,
 Qu'auèques toy, ie croy, ie ſuis forcé la dire,
 Le mieux de tout ton mieux, le plus de ta louange.
 Il ne faut donc qu'au ciel ton vol ailé me tire,
 Pour voir rien de plus grand : ie voy la choſe en terre,
 En qui auèques toy ton ciel courbé ſe mire.
 Ie voy çà bas la choſe en qui le plus ſ'enferre
 Ton threſor le plus cher, & qu'expres voulus faire,
 Pour plus à ton ſainct ioug de grands ames acquerre.
 Tu ſas faiſte, ie croy, comme pour ſanctuaire,
 Pour retraite & palais où le plus tu ſeiournes,
 Pour à toy les grands cœurs par telle organe attirer :
 Car en tous les beaux dons, dont ſi bien tu ſ'atournes,
 Amour & deité ſe retrouuent enſemble,
 Teſmoignans que toy, Dieu, peu ſouuent t'en deſtournes.
 Si ie veux raconter chaſque don, qui ſ'assemble
 En ſon ſeul chef diuin, ie ne ſuis, pour deſcrire
 Ce beau poil ſeulement, capable ce me ſemble :
 Ce poil diuin n'eſt tel que lon le puiſſe dire
 D'or, ou d'ebene, encor que ſur vne albaſtrine
 Blancheur, l'ebene, & l'or des cheueux on admire :
 Mais tel que iuſtement l'vne & l'autre diuine
 Cheueleure, ſoit celle excellemment doree,
 Que du chef d'Apollon on feint l'ornement digne :
 Ou ſoit celle qu'on donne à Venus Cytheree,
 Luy cedant en beauté, qui rendroit bien captiue
 De ſes beaux nœus d'vn Dieu l'ame plus aſſeuree.
 Ce beau poil couronnant ceſte blancheur naiſue
 De ſes tortis meſlez, d'vne creſpe friſeure,
 Et l'oreille ombrageant, tant mignarde & tant viue,
 Empeſtre en ſoy les cœurs, qui de telle lieüre
 Sentent accompagner deux maux qui les ataignent,
 Qui ſont de ſes beaux yeux la bleſſure & bruſture :
 Ces liens precieux ſi fortement eſtreignent,

L'œil naure, & ard fi fort, quencœus, playes & flames,
 Se rompent peu souuent, se guerissent, s'esteignent.
 Œil, œil, le plus bel œil, qu'eurent oncques les Dames,
 Qui comme vn fer ardant (car de l'amour les fleches
 Portent & fer & feu) nous perces & enflames :
 Bien que le coup, l'ardeur, les amoureuses meches,
 Nous tourmentent, tu viens pourtant nos cœurs contraindre
 De te laisser sans fin renouveler tes breches.
 Car avec tel plaisir tu nous viens ardre & poindre,
 Que quand gros, grand, brillant, rayonneux, plein de fiere
 Douceur, dardant l'esperoir, & la crainte non moindre,
 Tu tournes, & répans dessus nous ta lumiere,
 Tu sembles nous ouvrir tout vn ciel, aussi est-ce
 Vn ciel, estant d'vn Dieu retraite coustumiere.
 La vouste de ce ciel, vers qui nostre œil se dresse
 Tout esblouy de voir ceste torche iumelle,
 Qui sainctement se fait de nos sens charmeresse,
 Se decore à l'entour de l'arcure tant belle
 D'vn sourcil delié, portant rigueur & grace,
 Comme tirant des traits fortans des yeux d'icelle.
 Diray-ie vn front serain dessus lequel se place
 La maiesté hautaine, vn teint qui de l'aurore
 Et de Phebe les teints meslez ensemble efface?
 Vn nez de beau pourfil, mesme vne bouche encore,
 Petite & coraline, & par qui l'ame toute
 Au parler, au chanter, au baiser se deuore?
 Car quant à l'vne des trois, diuine elle se boute,
 Le musc, le miel coulant, & l'harmonie estrange
 Se fait, quand on la touche, ou soit que l'on l'escoute :
 Dedans elle des dents le double rang se range,
 Qui blanches feroient honte à l'albastre, à l'iuoire,
 Et claires osteroient aux perles leur louange.
 Ce braue chef celeste, enuironné de gloire,
 De Graces, & d'Amours, & qui nous espouuante
 De rais, d'esclairs, de foudre, à ses amans notoire,
 Et porté sur son col, semblable à l'excellente
 Colonne, droicte, ronde, albastrine & polie,
 Sur qui vn chapiteau, riche & orné se plante?

Ceste gorge de marbre assez grasse & vnie,
 Se flaque d'une double & raide montaignette,
 Dont l'amour pour deffence a la place munie.
 Toute force approchant de la force secrette
 De ces deux ronds, se sent poussée & reculee
 Si fort, qu'elle s'en rend & confuse, & muette.
 Que diray-ie du reste? ha grand beauté voilee,
 Que l'esprit par le reste imagine & regarde,
 Mais las! qui est aux yeux par trop long temps celee.
 De descrire & chanter par mes vers ie n'ay garde
 Cela : car l'honneur mesme y mettant couverture,
 Ne permet qu'à l'oster nostre voix se hazarde :
 Je diray seulement, que toute la structure
 De ce beau corps parfait, est en port & en taille
 Tant admirable aux Dieux, que rare en la nature.
 Ce corps encloist vne ame : Ha Dieu fault il que l'aile
 Avec toy sur ton vol, Amour, ou bien sur l'aile
 De ceste ame, tant hault que du corps il ne chaille?
 Fault il aller chercher la grand' cause eternelle
 D'un tel esprit, tiré du pur de la substance,
 Sur qui se formeroit toute forme plus belle?
 Contre ce mien dessein, contre ton ordonnance,
 Sur ce chant me fault il laisser la terre basse,
 Pour voir le plus parfait de ta sainte puissance?
 Toutes perfections que cet esprit embrasse,
 Tant d'instincts, graces, dons, qui de toy luy prouviennent
 Font, comme on dit, voiler d'Agamemnon la face¹⁰.
 Tout est inexprimable, il fault que tes mains tiennent
 La bride à ce haut vol, m'arrestant sur la chose
 Terrestre, qui pourtant (affirmer ie te l'ose)
 Ne cede à rien de tout ce que les cieus contiennent.

CHAPITRE D'AMOUR.

*Je croy lors que nostre ame est au ioug afferuie
 D'une beauté farouche, & superbe, & rebelle,
 Qu'amour de mille morts tourmente nostre vie.
 Je croy celuy-la serf d'une peine eternelle,
 Qui serf d'une maistrresse inconstante & vantage,
 Ne peut ny la lier ny se deslier d'elle.
 Je croy qu'amour fait naistre encores plus grand' rage
 Dans l'esprit, qui ialoux d'une beauté donquise,
 Fait au milieu du port luy mesmes son naufrage.
 Je croy le mal que sent l'une & l'autre ame esprise,
 Quand on ne peut trouver l'occasion fuyante,
 Qui tant plus est suiuite & moins peut estre prise.
 Je croy le mal que sent toute ame violente,
 Lors que de sa moitié par force se retire,
 Se repaissant de pleurs, & de songe, & d'attente.
 Mais ie croy mieux encor que c'est plus grand martyre
 D'aimer, & de penser l'amitié mutuelle,
 Sans que les deux amans osent se l'entredire.
 Je croy certainement ceste ardeur estre telle,
 Que le feu qui sans air se cache sous l'escorce,
 Consummant presque l'arbre auant qu'il estincelle :
 Ou bien comme la glace, alors que plus s'eforce
 L'hiver de retenir le cours d'une riuere,
 Fait perdre au fil de l'eau son apport & sa force.
 Celuy-là qui glaçant sa liberté premiere,
 Et qui craintif dans soy son desir emprisonne,
 Perd avec son espoir sa force coustumiere.
 Tous ces deux sont en moy, l'amour le feu me donne,
 La peur tous mes esprits engourdit de sa glace,
 Et sens deux ennemis regner en ma personne.
 L'un graue en moi ton nom, l'autre ton nom efface :
 L'un me sert d'esperon, l'autre me sert de bride :*

L'un me volte dans l'air, & l'autre me terrasse.
 L'un me dit que l'amour ainsi que moy te guide :
 L'autre me dit que non, & tous deux entretiennent,
 Bien qu'ils soient ennemis, l'esper mon homicide.
 Par l'un le plus souuent les parolles me viennent
 Jusqu'au bord de la langue, & par l'autre au contraire
 Mon bon heur & ma vois prisonniers se retiennent.
 O malheureuse peur, qui seule peux distraire
 Le cœur des bas humains des entreprises hautes,
 Monstrant que l'homme seul rien de bon ne peut faire.
 C'est toy qui vas guidant nos desirs & nos fautes,
 Qui poursuivant l'orgueil d'une immortelle guerre,
 Et le vouloir ensemble, & le pouuoir nous ostes :
 C'est toy qui fais sentir que nous sommes de terre,
 C'est toy dont le brandon, le fleau & la tenaille,
 L'ame des criminels brusle, affomme & enferme.
 C'est toy dont le venin court d'entraille en entraille,
 Et qui de peur qu'on entre en lumiere & memoire,
 Nous fers incessamment d'une horrible muraille.
 Mais helas ! si tu veux rabaisser toute gloire,
 Pourquoi est-ce que tant à l'amour tu t'ataches,
 Veux que l'humilité des amans t'est notoire ?
 Il faut que seulement tes fureurs tu delasches
 Sur le vice, & non pas sur la saincte puissance
 D'amour, qui n'entra onc au cœur des hommes lasches".
 Amour est vertueux, diuine est son essence,
 Essence qui se fait de toute essence mere :
 Car amour est de tout l'éternelle alliance.
 Amour de ce grand Tout se peut dire le pere,
 L'ame, le gond, l'appuy, l'entretien & la vie,
 Qui tout par la Discorde accordante tempere.
 Amour tous ses effets diuersement allie.
 Amour est le plaisir de ses causes secondes,
 Soit que lon aime bien, soit qu'on aime en folie.
 Amour darde ses traits iusqu'au plus creus des ondes,
 Il balance son vol dessus le vol des nués,
 Et se fait mesme craindre aux abysses profondes.
 Si donc mes volontez ne sont de nul cogneués,

Si les affections que maintenant l'embrasse,
 Me sont plus tost pour bien que pour un mal venues,
 Qui sera celui-la qui prendra ceste audace
 De m'accuser d'aimer, & pourquoy la peur mesme
 Me renuersera elle au milieu de la place?
 Arriere, arriere, peur, furie maigre & blesme
 Destourne toy de moy, laisse moy l'amour suiure,
 Puis qu'amour mon obiet est de tous biens l'extreme.
 Je veux aimer ma Dame, en elle ie veux viure,
 Et luy ouure mon cœur avecques ma parole :
 Tel amour ne peut-il de crime estre deliure?
 Je veux que ceste voix iusques vers elle vole,
 La peur s'en est fuyee, & si veux qu'elle sente
 Qu'un amour vertueux folastrement m'affole.
 Et si quelque hargneux apres s'en mescontente,
 Disant, que si l'amour estoit honneste & bonne,
 Que la peur si long temps ne m'eust esté presente,
 Il fault que seulement responce ie luy donne,
 Qu'on voit le plus souuent telle langue & enuie
 En chemin vertueux destourner la personne.
 Et toy, Dame, ie croy parauant asseruie
 A la peur, comme moy, suy telle hardieffe,
 Comme tu peux long temps ma peur auoir suiuite.
 Car ie croy qu'en aimant vne telle maistresse,
 Faudra qu'enuie cede à ses vertus tressainctes,
 Comme a fait à l'amour la peur enchanteresse.
 Et lors qu'en nous seront ses flammes bien empreintes,
 Nous nous rirons de ceux qui en diuerse mine
 Portent leurs passions sur leurs visages peintes :
 Et sur le haure assis aux flots de la marine,
 Nous verrons le reffus, le tort, la ialouzie,
 L'attente, les regrets dedaigneux de leur vie,
 Bayer apres le bien de ceste amour diuine.

CHANSON

POVR LE SEIGNEVR DE BRVNEL.

*L'esprit auquel les Dieux, & la Nature,
 L'astre benin, la sage nourriture,
 L'art, & l'experience
 Ont fait tant d'heur, que son desir suprême
 Recherche en tout la perfection mesme,
 De qui tient son essence :*
*Bien qu'en son chois tantost il se propose
 Pour obiet l'une, & tantost l'autre chose,
 Variable en son change,
 (Comme de tout le cours est variable)
 Il est pourtant en son but immuable,
 Et iamais ne s'y change.*
*C'est son seul but que d'aimer, & de suiure
 L'obiet parfait, & en luy toujours viure,
 Tant que parfait il dure :*
*Mais quand l'obiet se change avecques l'age,
 De changer lors ce n'est de luy l'outrage,
 Mais c'est du temps l'iniure.*
*Ie ne veux point prendre tant d'arrogance,
 Que de vouloir que parfait on me pense :*
*Mais il faut que ie die,
 Que rien ne peut, fors la chose parfaite,
 Ny me rauir, ny rendre au ioug suiette
 Ma raison & ma vie.*
*Celuy qui sçait l'architecture antique,
 Corinthienne, Ionique, Dorique,
 Aussi tost qu'il decœuure
 Quelque Palais où l'ordre & où la grace
 Est offence, aussi tost il se lasse
 Du regard d'un tel œuure :*
 Idelle. — 11.

Et quand le temps rauisseur, qui deuore
 Tout œuure beau, nous laisse voir encore
 Dedans quelque ruine
 La beauté grande, & l'art d'un edifice,
 Qui par les traits de quelque frontispice
 Tout entier se deuine :
 On iuge bien pour lors que chose telle
 Durant son temps fut parfaitement belle :
 Mais quant à la demeure,
 Nul en ce lieu ne peut choisir son aise,
 Et n'y a nul à qui tout ce lieu plaise,
 Si ce n'est pour vne heure.
 Celuy qui sçait l'architecture vraye
 De cest amour, que ma loy veut que j'aye,
 Du defaut se retire :
 Et quand il voit des choses les mieux nees
 Par tant de temps de graces ruinees,
 Sans aimer il admire.
 Il sçait fort bien reconnoistre vne Dame,
 Soit quant au corps, soi mesme quant à l'ame,
 Quelle les Dieux l'ont faite :
 Je sçay encor les fautes mieux cognoistre,
 Pen ay l'Idée, & sçay ce qu'il faut estre
 Auant qu'estre parfaite.
 Viuant toujours en la constance vraye
 De n'aimer rien, que parauant ie n'aye
 Des perfections preuue,
 Je sçay choisir, ou bien reietter celle,
 Qui est parfaite, ou vulgairement belle,
 Sans que pris ie me treuue.
 Ayant choisi, moy-mesme me viens rendre,
 Et en prenant moy-mesme me sens prendre
 Si fort, que l'ame mienne,
 Ayant trouué le bien qu'elle desire,
 Ayant atteint le but où elle tire,
 Se fait serue à la sienne.
 Tout autant vit l'affection extrême
 Dans moy, que vit la perfection mesme

Mais avec la ruine,
 Tant des beautex, qui tout le corps decorent,
 Que des beautex, qui tout l'esprit honorent,
 L'affection decline.
 Je ne fay plus que remarquer les traces,
 Où l'auoy veu parauant tant de graces,
 Et louant tout l'ouurage,
 Je suis marri que nostre grand' ouuriere
 Ne fait durer la beauté iournaliere
 Contre l'effort de l'age.
 J'accuse encor la celeste ordonnance,
 D'auoir comblé d'vne telle abondance
 Et ce corps, & ceste ame,
 Pour tout soudain ses biens faits en retraire
 Et leur laisser seulement au contraire
 Le regret & le blasme.
 Lors en gardant ma constance premiere,
 Je fors de là pour ietter ma lumiere
 Sus quelque autre excellence :
 Car de vouloir tant seulement pour vne
 Garder en moy la constance commune,
 Ce seroit inconstance.
 Lors que premier de moy tu fus choisie,
 Tu enflambois le ciel de ialousie,
 Tant tu estois parfaite :
 Alors tu fus digne obiet de mon ame,
 Puis que le Ciel ne veut qu'elle s'enflame
 D'vne chose imparfaite.
 Mais maintenant que lon voit inconstante
 Ceste beauté, & qu'on voit permanente
 Dans moy la braue chasse,
 Dont ie poursui tousiours vn bien supreme,
 Change avec moy en accusant toymesme,
 Le cœur comme la face.
 Tel sans raison le plus souuent accuse,
 Qui a beaucoup plus de besoin d'excuse :
 M'accusant de la sorte
 Tu dois penser puis que mon ardeur viue

*S'étend, qu'il faut que mon mal qui arriue,
 De toy, non de moy forte.
 S'il fort de toy, tu es seule coupable,
 Et moy ie reste encore plus louable
 D'auoir telle constance,
 Que mon amour, qui fut vers toy si grande,
 Sur l'autre amour, qui sans fin me commande,
 N'a point eu de puissance.
 Toy donc au lieu de souffrir quelque peine,
 Soit du regret de ceste beauté vaine,
 Soit de moy qui se change,
 Reiouy-toy d'auoir esté seruié
 D'amy parfait, puis que toute sa vie
 Au seul parfait se range.
 Et t'enrolant au nombre des parfaites,
 Moque toy lors de tes beautez defaites
 Ainsi que de fumees :
 Et croy que Dieu toutes beautez volages
 Eust fait durer, s'il vouloit qu'en tous ages
 Nous vous eussions aimees.
 Car, quoy qu'on die, il faut que lon confesse,
 Que quand on met l'amour en sa maistresse,
 La beauté le fait faire :
 Si la beauté de son suiet s'estrange,
 Il faut qu'amour avec l'obiet se change,
 C'est chose necessaire.
 Et quand quelqu'un de sa maistresse agee,
 Ne veult en soy voir la flamme changee
 Iusqu'à la sepulture,
 Il n'en faut pas vne constance faire :
 C'est s'obstiner, & se rendre contraire
 Aux loix de la Nature.
 Et si tu dis que ie t'aimois à l'heure
 Pour le seul corps, & que l'amour meilleure
 Ne se voit si legere,
 Ie le veux bien : Mais s'il faut que ie t'aime
 D'esprit, encor ie t'aimeray de mesme
 Que t'aimeroy ma mere.*

Mesmes encor (qui est-ce qui l'ignore ?)
Leur age vieil, qui les femmes dedore
Tout ainsi qu'une image,
Leur oste aussi de l'esprit l'allegresse :
Appelle donc l'amour vers la vieilleffe,
Aueuglement, & rage.
Si tu me dis que tout ce discours monstre,
Que ie fay cas de la seule rencontre
Sans en aimer pas vne,
Veux que iamais on ne vit en ce monde
Rien de parfait, & veu que là ie fonde
Ceste amour non commune :
Penten d'autant que l'homme on peut cognoistre,
Penten d'autant que parfaite peut estre
Nostre essence mortelle,
Autant qu'estoit parfaite en tout la tienne,
Et autant qu'est parfaite encor la mienne,
Aimant d'une amour telle.

AVTRE CHAPITRE D'AMOVR.

Quand en espoir & peur par les vers que ie chante,
Par ma parole encore enuers toy plus hardie,
Et par l'ame en toy seule & viuante & mourante,
Par tous tesmoins de l'ame, ardente & engourdie,
A qui l'espoir douteux sert de flamme & de glace,
Et par seruice autant long & cher que ma vie,
Pauray monstré l'amour qui, peint dessus la face,
Se grdue au cœur, s'epand dans les os, dans les veines,
Et repos & raison hors de mes esprits chasse :
Si alors toy, peut estre, impiteuse à mes peines,
(Ce que le ciel ne vueille) accufois de folie

Tant qu'en cela, qui n'est que demi nostre, dure
 L'amour par le desir, qui d'autant renouuelle
 Sa force, que luy fait l'empeschement d'iniure.
 Ainsi doncques l'amour se fait perpetuelle,
 Qui est penible & libre, & non plainne & contrainte :
 Car tousiours nouveauté se fait compaignie d'elle.
 Mais aux amours bridez lors que l'on sent esteinte
 Avec le temps la soif, cela qu'on y peut prendre
 N'est pas plaisir, mais bien acquit de l'ame estreinte.
 Outre l'amour qui vient doucement nous esprendre,
 Sans tels liens de fer, n'a point maint & maint trouble,
 Par qui les feux d'Hymen se reduisent en cendre :
 Comme est le dur souci, qui de iour en iour double
 Debats, controublemens, hargnes, & ialoufies,
 Dont telle amour contraint se regesne & retrouve :
 Puis les deux ames sont d'humeurs diuers saisies
 Souuent : car l'Androgyne est tousiours separee,
 Et de nous nos moitiez sont peu souuent choisies.
 La moitié quelquesfois autre part égarée
 De son autre moitié sans y penser se treuve,
 Et lors l'vne est de l'autre ardemment desiree.
 Que donc est malheureuse, ainsi comme ie preuue,
 L'humaine loy par l'homme aueuglement forgee,
 Qui de soy aduersaire & bourrelle s'espreuue :
 Volant non seulement rendre l'ame rangee
 A vn seul ioug, souuent sans desir ne sans flame,
 Ains dedans mesme fosse à tout iamais plongee,
 Cruelle nous armant contre chacune Dame,
 Des esprits, Nouveauté, Beauté, Grace, Plaisance,
 Et dans l'ame tuant ce qui plus nourrit l'ame :
 Volant forcer des cieus toute gaye influence,
 Et de tous yeux plus beaux la force plus celeste,
 Et de ce Dieu puissant sur les Dieux la puissance :
 Forçant Nature à qui le temps rend tout moleste,
 Si la diuersité tousiours ne la soulage,
 Mesme vn grand bien qui soit seul & long, se deteste :
 Forçant mesme le temps dont le change volage
 Force tout à changer, & voulant (ô sotie !)

Commander par nos loix aux fortes loix de l'âge :
 Rendant vaine du tout la faueur departie
 Des Dieux, des cieux, de l'art, de nature, & fortune,
 Et des sens plus aigus la puissance amortie :
 Imaginant à tort que chacun pour chacune
 A esté fait de Dieu, bien qu'on voye le nombre
 Confus, & la mesure en rien n'estre toute vne :
 Donnant l'espouventail d'un beau mot, & d'un ombre ⁴³
 De reigle & de police, à fin que la personne
 Prenne pour amour haine, & pour iour la nuit & sombre.
 Car tel est tout esprit qui si fort s'emprisonne,
 Que sans aimer il sert chassant tout gay service,
 Et voyant n'ose voir tout bien qui l'éguillonne :
 Tachant que l'impossible ainsi se conuertisse
 En possible, & que l'homme en qui sans fin domine
 Tout diuers mouuement, sans mouuoir s'élourdisse :
 Ordonnant qu'un chacun en cela s'imagine
 Trouuer sa moitié vraye, & iuste & fortissable,
 Bien que rien de pareil le sort ne luy affine :
 Mais qui plus est, voulant à l'Amour indomtable,
 Et seul domteur de tout, donner loix, & enfreindre
 Sa loy, qu'il rend toujours dessus toutes loix stable :
 Qui est, comme j'ay dit, qu'Amour ne peut s'estraindre
 D'aucune loy, mais bien son vol leger l'eslongne
 De nous, tout aussi tost qu'il s'est senti contraindre.
 Non pas que ce qui fait à nature vergongne,
 Ne le doieue aussi faire à l'Amour : car nature
 Par l'Amour, & l'Amour par nature besongne.
 Tant que tout ce qui est de nature l'iniure,
 Ainsi que tout inceste & toute flame enorme,
 Amour doit l'exempter de sa liberté pure.
 Mais quand on veut gesner la nature par forme
 Et coustume, l'Amour doit tout rompre, & deffendre
 Nature, & sa franchise à nature conforme.
 C'est là la vraye loy, eternelle, & qui rendre
 Peut seule entre les loix l'homme mortel capable
 De la garder, sans elle & sans soy-mesme offendre.
 Car toute loy n'estant de nul homme obseruable

En tout, & en tout temps, ou se fait force en toute,
 Et ceste naturelle en tout se rend gardable.
 Or toute loy se fonde, ainsi que nul ne doute,
 Sur raison, ceste ci naturelle, eternelle,
 Et faite d'un tel Dieu, la raison ne deboute.
 Mesme toute raison est iuste, vraye, & telle
 Qu'elle doit deffous foy toutes raisons abbattre,
 Quand elle suit la loy plus haute & naturelle.
 On ne peut doncques plus encontre moy debatre,
 Qu'en ce fait ci les loix & la raison ie fausse,
 Car Amour pour ces deux me fait deuement combatre..
 Arriere donc la loy qui est vulgaire & faulse,
 Pour le peuple grossier lourdement inuentee,
 L'autre raison & loy sur toute autre se haulse.
 L'ayant donc avec moy, pour cela reiettee
 Ne peut estre ma voix, que la raison ie blesse,
 Et la loy, si ma voix est par ces deux portee :
 Voire bien mieux encor que quand ie prins adresse,
 Pour brider mes amours, voulant la loy vulgaire
 Par vulgaires raisons rendre d'amour maistresse.
 Promettant faulxement ce qui ne se peut faire,
 Qui monstre la loy faulse & la raison peu vraye,
 Puis qu'elle trouue Amour & Nature contraire.
 Tant s'en faut que besoin doncques enuers toy i'aye,
 De m'excuser, ou bien qu'au lieu de moy ta grace
 Et ta beauté forçante à m'excuser s'essaye,
 Qu'il ne faut point d'excuse en ce que ie pourchasse,
 Ayant pour moy la loy des loix victorieuse,
 Prise de deité, qui tout autre surpasse.
 Comme celle d'Amour & de Nature heureuse,
 Mere & guide de tout : car toute chose cede
 A la loy de ces deux, durable & amoureuse,
 Et dont l'eternité toutesfois ne procede
 Que de leur changement : car par le diuers change
 Ces deux ont de leur fin trouué le seul remede.
 Au lieu donc de donner à mon feu qui estrange
 Semble du premier coup, vne excuse inutile,
 Vien donner ta raison à la loy qui me range :

*A ma mort vne vie, à ta flamme gentile
 Le plaisir, au plaisir longue perseverance,
 Tant qu'un desir faussant ailleurs nostre constance,
 Sans fin maugré l'encoivre avec nos ans se file.*

CHANSON.

*L'aspre & l'estrange flame
 Qu'amour me fait sentir,
 De tout cela s'enflame,
 Qui deuroit¹⁴ l'amortir.
 Ma trop longue souffrance,
 Ma trop vaine esperance
 Font que ma raison s'arme
 Encontre ma poison :
 Mais mon feu charmé charme
 L'effort de ma raison.*

*L'aspre...
 Mon esprit se propose
 Sans cesse toute chose,
 Que moindre puisse faire
 L'iniuste affection :
 Mais par l'obiet contraire
 Croist l'apprehension.*

*L'aspre...
 Tel qu'il est s' imagine
 L'amour, qui me domine,
 Et si ne puis pas estre
 Aueugle en ses effets :
 Mais cet aueugle maistre
 M'aueugle en tous mes faits.*

*L'aspre...
 Discourant la naissance*

*D'amour, & sa puissance,
 Bien que ie ne l'approuue
 Ny Dieu, ny fils des cieux,
 Dessus moy ie le trouue
 Plus fort que nul des Dieux.*

L'aspre...

Comme sa geniture

*Ie congnoy sa pasture :
 Nostre esprit seul l'engendre,
 Seul le paist nostre cœur,
 Qui seul force fait prendre
 A son propre vainqueur.*

L'aspre...

*Mes vrais discours le peignent
 Autre que ne le feignent
 Les vers, ou la peinture,
 Ou les discours des Dieux :
 Mais les maux i'en endure,
 Qui se feignent par eux.*

L'aspre...

Il n'est enfant volage :

*Car dedans mon courage
 Il s'obstine sans cesse :
 Aux œsles & au vol
 Ne conuient sa paresse,
 Ny l'enfance à son dol.*

L'aspre...

S'il estoit Dieu, la bande

*Des Dieux qui nous commande,
 Ne lairrois ses outrages
 Si long temps triomphans
 Sur les esprits plus sages,
 Qui sont leurs vrais enfans.*

L'aspre...

Ou bien s'il estoit mesme

*Des Dieux le Dieu suprême,
 Qui tout ce monde accorde,
 Qui rompit le Chaos,*

*Il romproit ma discorde
L'eschangeant en repos.
L'aspre...
Mesme aux Dieux la malice,
La rage & l'iniustice,
Et cet ardeur de faire
Outrage aux innocens,
Ne peut plaire, mais plaire
A luy seul ie les sens.*

CHANSON

POVR RESPONDRE A CELLE DE RONSARD,
QVI COMMENCE :

Quand i'estois libre¹⁵.

*Sans estre esclau, & sans toutesfois estre
Seul de mon bien, seul de mon cœur le maistre,
Ie me plais à seruir :
Car celle la que i'aime, & sers, & prise,
Plus que tout bien, plus que toute franchise,
Me peut à foy rauir.
La liberté si chere se doit rendre,
Que pour tout or ne se doit iamais vendre :
Mais la mienne ie vens,
D'vn plus cher pris, que n'est toute richesse :
Car ta beauté, qui mesme en est maistresse,
Est le pris que i'attens.
C'est peu de cas qu'vn tant aisé seruice,
Pour meriter par ta faueur propice,
De ta beauté le pris :
Ce pris si grand ne peut pas estre mesme*

Pris de service, ains c'est vn don extrême
 Qu'un service auroit pris.
 Sous vn tel ioug l'accours de franc courage,
 Ma liberté se trouue en mon seruage :
 Et quand mon cœur voudroit
 Sans tel lien viure en la seruitude
 De l'amour faux, vn ioug cent fois plus rude
 Endurer luy faudroit.
 L'ardeur, le soin, la pipeuse esperance,
 Les chers presens, l'aigreur, la repentance,
 Et la honte, & la peur,
 Le martel aspre, & le volage change,
 Le vain plaisir : c'est le ioug où nous range
 Tout tel amour trompeur.
 Toujours l'amour dans nostre ame s'enflame,
 Car le desir (tierce part de nostre ame)
 Est pere des amours :
 Mais celuy-là sage & heureux me semble,
 Qui en lieu seur tout son desir rassemble,
 Sans l'écarter toujours.
 Celuy, ie croy, qui est né pour poursuiure
 Plusieurs amours, semblable n'a peu viure
 Aux farouches poulains,
 En dédaignant les beautez & carettes,
 Veu que nos cœurs sont mesme en nos ieunesses
 De tel desir tous pleins.
 Moy maintenant (combien que passé l'aye
 Des premiers ans la saison la plus gaye)
 En mes ans les plus forts
 Non au poulain semblable ie veux estre,
 Mais au cheual, qui braue sert son maistre,
 Et se plaist en son mors :
 Ayant henni de ioye apres sa bride,
 Cognoist la main qui adroite le guide :
 Le peuple à l'environ
 L'orgueil premier de son marcher admire,
 Et plus encor quand on le volte & vire
 Au gré de l'esperon :

*Laisant ce peuple en vn moment derriere,
 Comme vn vent vole au bout de sa carriere.
 Les courbetes, les bonds,
 La bouche fresche, & l'haleine, à toute heure
 Vont tesmoignant, qu'en œeure encor meilleure
 Il est bon sur les bons.*

*Doux au monter, & plus doux à l'estable,
 Au maniment & craintif & traitable,
 Aux combats furieux,
 Sans cesse il semble aspirer aux victoires,
 Presque iugeant, que du maistre les gloires
 Le rendront glorieux.*

*Ie ne suis pas presumptueux, de sorte,
 Que tout ceci, ie vueille qu'on rapporte,
 D'vn tel cheual, à moy :
 Mais ie diray que l'Amour qui commande
 A mon esprit, autant comme il demande
 Le sent prompt à sa loy.*

*Tel frein luy plaiſt, tel esperon l'excite,
 Il s'orgueillit sous l'Amour, du merite
 De son gentil vouloir.
 Portant l'amour, sa charge il ne dédaigne,
 Ains volontaire en sa sueur se baigne,
 S'en faisant plus valoir.*

*Il braue, il vole, & dans moy bondit d'aïse,
 De ce qu'amour a fait qu'il te complaiſe,
 Toy qui és son seul but.*

*Bien qu'il soit doux, l'amour à la victoire
 Va l'animant, compagnon de sa gloire
 Comme auteur il en fut.*

*Si beau suiet luy double son courage,
 Le cœur doublé luy fait dans le visage
 Plus d'audacé porter.
 La raison marche avecques son attente
 D'vn mesme pas, puis qu'il croit que contente
 Tu veux le contenter.*

*Alors du tout sur luy tes deux beaux astres
 Luiront sans cesse, écartans tous defastres :*

Et perdre il se viendra
 (O perte heureuse!) en tes lis, en tes roses :
 Car pour tousjours l'heur de si rares choses
 Plus captif le rendra.
 J'ay fait assez à ma franchise apprendre
 Par meur discours, que c'est d'ainsi se rendre
 Aux beaux rêts que ie voy :
 Mais i'aime mieux estre encor ton esclave,
 Que de ce monde auoir le Roy plus braue
 Esclave deffous moy.
 Or adieu donc tout faulx Amour, qui menes
 Aux ceps, aux fers, aux gefnes, aux cadenes
 Trop impiteux vainqueur :
 Mon ame n'est forcere ou prisonniere.
 Ma Dame n'est corsaire, ny geolier,
 Mais garde de mon cœur.
 Elle voudra, ie croy, sur mon chef mettre
 Le Myrte heureux, qu'amour me veut promettre,
 Non le pié rude & fier.
 Peut estre encor elle qui éguillonne
 Dans moy l'honneur, & l'audace me donne,
 Y mettra le laurier.
 Si donc pour toy ie méprise & abhorre
 Toute autre amour, qu'en moy ie puis enclorre :
 Si i'ay les yeux tousjours
 Sur ton pourtrait, que mieux que dans vne onde
 Ie voy dans moy, fay que ton cœur réponde
 Du tout à mes amours.
 Fay qu'en mon sort ie ne rende vangee
 Toute autre amour, par moy tant estrangee,
 Comme Narcisse fit :
 Mais qu'à Pelee on me nomme sans cesse
 Semblable en heur, dont Thetis la Deesse
 Ne dédaigna le lit.
 Aux nopces soit present & fauorable
 Chacun des Dieux : mais de si saincte table
 La Discorde soit loin.
 Comme Thetis, ton ventre apres fertile,

*Dés l'an premier porte vn petit Achile,
Ton plaisir & ton soin.*

CHANSON.

BRANLE I.

*Ma passion, qui a peur
Qu'on la iuge feinte,
Veut se couvrir dans le cœur,
Sans s'ouvrir par plainte.
Si mes vrais maux vous sçauetz,
Vous qui causez les auez
Vray Amour, vraye Venus,
De ma foy constante,
Rendez les travaux connus
Sans que ie les chante.
Ma passion...
Ouurez à l'œil, & au cœur,
Qui du mien s'est fait vainqueur,
Ma plainte, qui vaudra mieux
Par vous bien ouuerte,
Que par moy mesme à tous yeux
En vain découuerte.
Ma passion...
L'esprit haut inspirez en
De celle pour qui ie sen
Mon esprit serf de vos loix,
Qui pour recompense
Requier que faciez sans voix
Penser ce qu'il pense.
Ma passion...*

*Puis pour faire à tous chercher
Le mal, qui se veut cacher
De tous bons yeux attisez
De l'amour plus vraye,
Chasque beau trait éguisez
Pour sonder ma playe.*

Ma passion...

*Cet œil tout diuin s'il veut
Et l'œil des autres s'il peult
Verront ce mal qui se taist,
Non pas pour se faire
Plus grand: mais souuent on est
Plus creu pour se taire.*

Ma passion...

*Mon amour n'est pas tant haut,
Tant subtil, estrange, & chaud
Que pourtraire il ne se peult :
Mais pour bien se peindre,
Il n'est pas tel qu'on le creust
S'estre peint sans feindre.*

Ma passion...

*Il fault en ces hauts discours
De tous nos chanteurs d'amours,
Et aux amours qui naifs
Par nous se pratiquent,
Chercher les traits vrais & vifs :
Sont ceux qui me piquent.*

Ma passion...

*Or suppleans en cela
Ma vois ailleurs tournez la,
Vous deux qui dans moy l'é moy
Attachez de forte
Qu'il faut qu'il se tienne en moy
Renclos sans qu'il sorte.*

Ma passion...

*Aidez nous avec ces deux,
Vous les trois compagnes d'eux,
Graces, qui m'auuez appris*

*Si bien vos cadences,
Qu'oster ie vous puis le pris
De vos propres dances.*

Ma passion...

*Vous donc qui si bien parlez,
Sonnez, ballez, carollez,
Entendez chanter, parler,
Dancer sur les peines
Des amours perdus dans l'air,
Par leurs chanfons vaines.*

Ma passion...

*Des forts amours les mieux faits
Vous cognoissez les effects,
Car l'amour seul vous hantez :
Iugez donc, de grace,
Si par tant d'amours chantez
Mon amour s'efface.*

Ma passion...

*Dançans en rond avec moy,
D'une gaye & docte loy
Arondir vous me verrez
Par mainte maniere
De branles que vous orrez
Ma Carrolle entiere.*

Ma passion...

*Qu'en ces gais branles nouveaus,
Les Ieus, les Cupidineaus,
Et les Ris viennent aussi,
Non pas pour y estre
Folastres, mais pour ici
Leurs vrais faits cognoistre.*

Ma passion...

*Tous les chants des amans sont
Pleins d'un mal que point ils n'ont,
Pleins de tourmens, & de pleurs,
De glaces, & flames :
Mais feintes sont leurs douleurs,
Ainsi que leurs ames.*

Ma passion...

*Si ces amans enduroyent
Tant de maux, & s'ils pleuroyent
Vrayment du cœur & de l'œil,
Non par plainte fole,
On leur verroit plus de dueil,
Et moins de parole.*

Ma passion...

*S'ils pouvoient de peur geler,
Ou bien de destr bruler,
L'vn engourdissant feroit
La voix lente & morte :
L'autre étouffant boucheroit
Aux penfers la porte.*

Ma passion...

*Mais au rebours leurs propos
Sont enflex de tous gros mots,
Que lon voit plusost sortir
Pour monstre & brauade,
Que non pas vrayment sentir
Leur ame malade.*

Ma passion...

*Je ne di pas que d'entre eux,
Mille beaux traits amoureux
Ne puissent souuent couler,
Mais c'est aventure :
Car des blessures parler
On peut sans blessure.*

Ma passion...

*Auffi leurs Dames ornant,
Tous mesme ornement donnant,
Tachent faire vn tableau faux
Des beautex & graces,
Comme des pleurs, & des maux,
Des feus, & des glaces.*

Ma passion...

*Tous en leurs pareils suiets,
Prenans semblables obiets,*

*Vfans de mefmes couleurs,
Dorent, albastrinent,
Ornent de perles & fleurs,
Teignent, coralinent.*

Ma paffion...

*De mefme les emmiellans,
De mefme les enfiellans,
Leurs bourrelles ils en font,
Bafilics, tygreffes,
Mots qui doux & facheux font
Aux vrayes maiftreffes.*

Ma paffion...

*Combien que la femme soit
Piquee, s'elle se voit
De tels mots iniurier,
S'on la dit cruelle
Elle s'en fait plus prier,
Et s'en plaift dans elle.*

Ma paffion...

*Si l'amour fimple eftoit d'eux
Bien cogneu, ces mots hideux
Ils fuiront, defquels l'horreur
Nuit beaucoup, & monstre
Que des plumes non du cœur
Le mal se rencontre.*

Ma paffion...

*Les noms d'elles inuentez,
Les traits fans fin rempruntez,
Ces mots, Deeffe, moitié :
Brief, ceste amour fole
N'est qu'un autel dédié
A l'ombreufe idole.*

Ma paffion...

*La cruelle ayant pouuoir
De faire leurs yeux plouuoir,
Quand viuante elle seroit
Pour leur pluye toute
De leurs yeux ne tireroit,*

Peut estre, vne goutte.

Ma passion...

*Telle peut les vns bruler,
Gesner, meurtrir, bourreler,
Qui n'auroit rien de leur sang,
Fust pour sa querelle,
Ny mesme d'un cœur bien franc
La moindre estincelle.*

Ma passion...

*Tous leurs soupirs & sanglots,
Plus grands que les vens renclos
Qu'Ulysse auoit en sa nef,
Sont veus de leurs dames
De beaux vents sortis du chef,
Non du creux des ames,*

Ma passion...

*Ces dames pour qui souffrir
Ils sont forcez, & offrir
Leur vie, & leur sang, n'auroyent
Souuent de leurs bourfes
Ce, dont (peut estre) ils pourroyent
Les voir moins rebourfes.*

Ma passion...

*Or si leurs dames ainsi
De leurs dons n'auoyent souci,
Il les faudroit raur mieux
Que d'une furie,
Qui tout-vne presque en eux
Paroist fingerie.*

Ma passion...

*Vous donc qui les tours auez
De ce mien branle acheuez,
Iugez qu'ils se montrent pleins
D'ardeurs furieuses
Pour neant, sans estre atteints
D'ardeurs amoureuses.*

BRANLE II.

Aux fables ma passion
N'est point comparable,
On la croioit fiction
Ainsi que la fable.
Pour enrichir leur dessein
De masque, & de sçavoir plein,
Les fables d'horreurs, fureurs,
Malheurs, sont extraites
Des vieux, qui n'ont ces erreurs,
Dans leurs amours faites.
Aux fables...
Ces anciens écriuoient
Les biens & maux qu'ils auoyent :
Mais sans nul égard ceux ci
Des maux nous écriuent,
Qui onc a eux, ni aussi
Onc à nul n'arriuent.
Aux fables...
Je sçay qu'Amour peut bien or'
Des vieilles fables encor
Les maux faire naistre en nous :
Mais quand vn seul plaindre
Se voit ensemble de tous,
Tous se voyent feindre.
Aux fables...
Souuent la feinte oste à foy,
Voire aux veritez la foy,
Quand avec elle on les dit :
Qu'est-ce donc qu'il semble,
Quand sans verité lon lit¹⁰
Cent feintes ensemble?
Aux fables...
Tous vieux maux de playe, & ceux

*D'aspre langueur font en eux,
De liens, angoisse, arrest
D'un cruel martyre :
Mais leur plus grand' peine c'est
D'inuenter leur dire.*

Aux fables...

*Sur ce lon voit ramassé
Le Philoëte blessé,
Le Phinée languissant,
L'étreinte Andromede,
La Niobe gemissant,
L'occis Palamede.*

Aux fables...

*Ou si de ce dernier Grec
La mort ne suffit, avec
Tous ces tourmens fera mis
L'hostelage iniuste
De Diomedé, & Scinis,
Scyron, & Procruste.*

Aux fables...

*Tous les perils d'un Iason
Nauigant à la toison
Se voyent d'eux retirer,
Toute horreur estrange
Qu'il peut voir ou endurer
A leurs doigts demange.*

Aux fables...

*Je croy toute horreur aussi,
Qu'Homere ou Virgile ainsi
Peignent, aux feintes qu'ils font
Estre ramenee*

*Par ces amans, qui en font
L'Ulysse & l'Énee.*

Aux fables...

*Mesme pour tragiquer mieux,
Ils recourent furieux
La cité, race, & maison
Thebaine ou Troyenne,*

Sur tout pillans à foison

La Mycenienne.

Aux fables...

Ces trois grands maisons estans

Celles dont presque sortans

Sont tous les diuers suiets

Des fables tragiques,

Ce leur sont riches obiets

D'amours fantastiques.

Aux fables...

Tout autre exemple de maux,

De morts, remords, & trauaux

Rend leurs écrits embellis,

Mefme on leur voit prendre

Les Iphis, & les Phyllis

Tous prests à se pendre.

Aux fables...

Comme Narcisse expirer,

Comme Didon se tirer

Par glaiue le double feu

D'amour & de vie,

C'est en leur feint & fou ieu

Leur commune enuie.

Aux fables...

Si tel defespoir saist

Tous ceux qu'auuiourd'huy lon lit,

Que non l'amour, mais du nom

Le bruit fait écrire,

Tout le iardin d'un Timon

Ne leur peut suffire.

Aux fables...

Mais au lieu d'en auoir bruit,

Auec vn chacun s'en rit

Leur dame, si vraye elle est :

Ou en farce telle,

Si elle la croit, se plaist

De se voir cruelle.

Aux fables...

*A ce bizarre animal
Il ne faut montrer son mal,
Mais sans monstre & fiction
Luy faut faire office
D'ardente deuotion,
Et de gay seruice.*

Aux fables..

*Mais ceux ci ne sont contans
De tous les maux tourmentans
Les chetifs humains ici :
Mais aux enfers sombres,
Ils cherchent les maux aussi
Des peruerfes Ombres.*

Aux fables...

*Là le Tityan vautour
Et là l'infini retour
D'Ixion se voit, en 'eau
Se voit le Tantale,
Et celuy dont le fardeau
Sans fin redeuale.*

Aux fables...

*Afin que leurs malheurs tels
Se feignent d'estre immortels,
Ces tourmens là bas sont pris :
Mais la dame sage
Veut l'homme, non les esprits,
Le dueil, non la rage.*

Aux fables...

*Seulement continuel
N'est pas ce mal eternal,
De leurs vers les changemens,
Et leur foy mal feure,
Font de leurs déguisemens
L'épreue à toute heure.*

Aux fables...

*Tous l'un l'autre ressemblans
Et tous cent fois redoublans
Ces mesmes traits langoureux,*

*Font voir que leur ame
Trop plus d'écrits amoureux
Que d'amour s'enflame.*

Aux fables...

*Tous chargeans mesmes fardeaux,
Alterez de mesmes eaus,
De mesme rouë emportez,
Et en leur mensonge
D'vn Vautour mesme empietez,
Mais tout n'est qu'vn songe.*

Aux fables...

*Tous ces amans pleins de cris
Et ces infernaux esprits,
N'ont rien du tout, qui entr'eux
Commun se propose,
Fors qu'en vain, sans fin les deux
Refont mesme chose.*

Aux fables...

BRANLE III.

*Quand nostre passion craint
Qu'on la trouue estrange,
De soy tout cela qu'on feint
D'estrange elle estrange.
Après ces maux, ces tourmens,
Trauaux, erreurs, damnemens,
Ie vous prie à ceste fois
Amour, Venus, Graces,
De refuiure encor ces trois,
Leurs pleurs, feus, & glaces.*

Quand nostre...

*Sans estre glacés, ardens,
Ny pleurans, tous impudens
Font par mainte estrangeté
Diserte, mais lourde,*

*Leur iugement fingeté
 Empirer la bourde.
 Quand nostre...
 L'estrangeté qu'en tout poin&
 Ils refingentent, n'est point
 Sur les seuls braçiers, glaçons,
 Larmes, qui leur viennent,
 Mais sur tous noms & façons
 Qu'estranges ils prennent.
 Quand nostre...
 Seulement prises ne font
 Ces estrangetez qu'ils font
 Des fables : mais d'autres cas
 Tels qu'il faut qu'on voye,
 Qu'euxmesmes ne veulent pas
 Que leur songe on croye
 Quand nostre...*

CHANSON

DIVISÉE EN TROIS AIRS, ET CHACVN AIR
 EN SIX STANSES.

AIR PREMIER.

*Maistresse que sans fin ie douë
 De tout mon cœur, que ie te voüe
 D'vn vœu qui est & stable & saint :
 N'atten point que ma Chançon suiue
 Quelque amant, qui sa flame écriue
 Trop disertement, plus atteint
 D'une ardeur que sa chançon viue,
 Que de toute autre ardeur qu'il feint.*

*Car outre encor qu'à la feintise
 Ne fut oncq ma nature aprise :
 L'ardente & vraye affection
 Etreignant sans fin mon service
 A ta faueur, qui m'est propice,
 Sort de plus sainde intention
 Que tout amour naissant de vice,
 Et sapâtant de fâcion.*

*Tels amans d'estranges louanges,
 De peines, & plaintes estranges,
 Font retentir presque tous lieux :
 En tachant de rendre immortelles
 Leurs Dames, qu'ils peignent tant belles,
 Que toutes Deesses des Cieux
 Deuroyent quiter, ce semble, à elles,
 Ce que Nature a fait de mieux.*

*Comme aussi, par tout où ils feignent
 L'horrible mal dont ils se pleignent,
 L'amour ils déguisent, l'armans :
 Et tout de mesme armans leurs Dames,
 De mortelles fleches, & flames,
 Qui entamans, qui consumans,
 Voire & empoisonnans les ames,
 Retuent sans fin ces amans.*

*Ainsi ce grand Dieu, qui suprême
 Fait faire ioug aux grands dieux mesme,
 Par son arc diuin surmontez,
 Ne se voit pas seulement faire
 Boute-feu, meurtrier ordinaire,
 Traître, & bourreau des cœurs dontez :
 Mais leur Dame se voit pourtraire,
 Vraye Furie en cruautez.*

*Lors qu'ils l'admirent & l'adorent,
 Aueuglez, ils la deshonorent*

*De moy tu ne peux rien entendre,
Qui hors du vray soit inuenté.*

*Car puis que l'heureuse iournee
En qui i'espere, qu'Hymenee
Nous ioindra d'un sacré lien,
Est le seul but de ma poursuite :
Il faut que ma chanson conduite
Soit du tout selon le cœur mien,
Qui toute feinte a interdite
De l'ardeur qu'il a d'estre tien.*

*Si est-ce pourtant que sans feindre,
Sans trop louer, sans trop me plaindre,
Pour la louange, ie diray,
Que l'air, & les traits de ta face,
Ton port, ton esprit, & ta grace
Que sans cesse i'admireray,
Par amour, dans mon cœur efface
Tout ce que iamais i'admiray.*

*Qu'ay-ie, pour tes beaux yeux pourtraire,
Des rayons du Soleil affaire ?
Ou qu'ay-ie affaire de chercher
L'albâtre, le corail, la rose
L'or, les perles, pour telle chose
Aux autres beautex attacher :
Si ce qu'en toy ie me propose
M'est plus excellent & plus cher ?*

*Diray-ie apres la peine dure
Qu'estant absent de toy i'endure
En l'attente de mon seul bien ?
Lequel si par quelque inclemence
Du ciel, n'est tout tel que ie pense,
Ma vie pour morte ie tien.
Or ta grand' grace en ton absence,
Tourne souuent ma peine en rien.*

*Mais pour tout autre, qui forcene
 En sa courte & volage peine,
 L'amour ce celeste vainqueur
 (Sçachant bien son ame estre telle)
 Dans luy, hors des enfers, appelle
 Megere, ou l'une ou l'autre sœur :
 Qui, pour le temps perdu, bourrelle
 D'heure en heure ce lache cœur.*

*Car voyant delayer la gloire
 De l'inique & faulse victoire,
 Et toutesfois s'y obstinant
 Creue de voir perdre toute heure
 Propre à quelque queste plus seure,
 Sans fin se rongean & gesnant :
 Mais tousiours l'amour la meilleure,
 Sans telle peine va peinant.*

*Car encores que malheureuse,
 Fut telle poursuite amoureuse,
 Qui n'a pour son but que l'honneur :
 L'esprit frustré de son attente,
 En souffrant beaucoup, se contente
 A la fin d'auoir ce bon heur,
 Que de sa poursuite s'absente
 Et tout crime, & tout deshonneur.*

AIR TROISIÈME.

*Or quant aux louanges, MAISTRESSE,
 Que pour toymesme à tous t'adresse,
 D'un chant diuersement chanté,
 Sur tes beautez qui m'ont sceu prendre :
 Et quant aux plaintes que peut rendre
 Mon cœur pris de telle beauté :*

*De moy tu ne peux rien entendre,
Qui hors du vray soit inuenté.*

*Car puis que l'heureuse iournee
En qui i'espere, qu'Hymenee
Nous ioindra d'vn sacré lien,
Est le seul but de ma poursuite :
Il faut que ma chanson conduite
Soit du tout selon le cœur mien,
Qui toute feinte a interdite
De l'ardeur qu'il a d'estre tien.*

*Si est-ce pourtant que sans feindre,
Sans trop louer, sans trop me plaindre,
Pour la louange, ie diray,
Que l'air, & les traits de ta face,
Ton port, ton esprit, & ta grace
Que sans cesse i'admireray,
Par amour, dans mon cœur efface
Tout ce que iamais i'admiray.*

*Qu'ay-ie, pour tes beaux yeux pourtraire,
Des rayons du Soleil affaire ?
Ou qu'ay-ie affaire de chercher
L'albâtre, le corail, la rose
L'or, les perles, pour telle chose
Aux autres beautez attacher :
Si ce qu'en toy ie me propose
M'est plus excellent & plus cher ?*

*Diray-ie apres la peine dure
Qu'estant absent de toy i'endure
En l'attente de mon seul bien ?
Lequel si par quelque inclemence
Du ciel, n'est tout tel que ie pense,
Ma vie pour morte ie tien.
Or ta grand' grace en ton absence,
Tourne souuent ma peine en rien.*

*Ainsi qu'en rien ie tourne encores
 La plainte que-i'en ferois ores
 Contre l'aspre longueur du tems.
 Que doncques le ciel equitable,
 En ta beauté tant souhaitable
 Rende tous mes travaux contens :
 Faisant honte par l'amour stable,
 Aux amours faux, ou inconstans.*

CHANSON

POVR RESPONDRE A CELLE DE RONSARD,
 QVI COMMENCE :

Je suis Amour le grand maistre des Dieux ¹⁷

*Amour n'est point ce grand Dieu qui sous soy
 Tient l'univers gouverné par sa loy :
 Et qui enfant, anime, agite, enflame,
 Ainsi qu'un corps, tout le ciel qui nous luit,
 Que par accords discordans il conduit :
 Un corps si grand' n'auroit si petite ame.
 Ce n'est celui qui premier-né, rendit
 Ordre & lumiere au Chaos qu'il fendit :
 Et qui depuis hommes & Dieux maistrise.
 Un autre Dieu ce grand œuvre a basti,
 Et à son vueil a seul assuieti
 Toute ame au ciel & en terre comprise.
 Premier ce Dieu (puis qu'il fait tout parfait)
 L'obscur Chaos & confus n'auroit fait,
 Pour en tirer & l'ordre & la lumiere :
 S'il pouvoit tout de ses formes orner,*

ledelle. — II.

*Il peut à tout les matieres donner,
 Estant des deux seule cause premiere.
 Pour tel ourage, il luy falloit auoir
 Non l'amour seul, mais l'infni sçavoir,
 La pouruoyance, & puissance infnie,
 De tout l'idee, & aussi prompt l'effet
 Que la voix mesme : Amour donc en ce fait
 N'est qu'un seul nœu de si grande harmonie.
 Encores c'est le prendre improprement
 Pour l'accordance & sans commencement :
 J'aimerois mieux faire éternel le monde,
 Que faire vn Dieu d'un seul effet diuin,
 Tant qu'un principe & suprême & sans fin
 On establif d'une cause seconde.
 Amour pourroit (si c'estoit quelque Dieu
 Naissant en nous, prenant au cœur son lieu,
 Et de nos sens tirant sa nourriture)
 Estre vn archer, dont nous n'euerions
 Le plaissant trait, & ne resisterions
 Au feu, qui prend de nostre vueil pasture.
 Doncques tout nu ses guerres il feroit,
 Car sans nos sens force aucune il n'auroit :
 Encor nous seuls ses dignes suiets sommes :
 Tous animaux qu'on voit voler en l'air,
 Marcher sur terre, & nager dans la mer,
 Ne sentent point cet amour propre aux hommes.
 Si nos defirs, dont fortent nos amours,
 Sont tousiours ioints aux sens & au discours,
 Ce naturel qu'on voit aux bestes estre,
 Ne peut (encor qu'il les vienne enflammer)
 Ce mesme Amour encontre elles armer,
 Qui par raisons de nos raisons est maistre.
 Sa paix, sa guerre, & sa treue se sent,
 Selon qu'il est, & selon qu'on consent,
 Ou qu'on resiste à ses forces couuertes.
 Son feu caché dedans le fond du cœur,
 Faisant monter au cerueau sa vapeur,
 Tient de nos pleurs les fontaines ouuertes.*

Il semble bien sans la vie épargner,
 Dans nostre sang ses deux aïles baigner :
 Mais c'est souvent la Haine son contraire,
 Qui s'acouplant à ce mutin petit,
 Soule de sang son meurdrier appetit :
 S'il est donc Dieu, Deesse il la faut faire.
 Par le dehors on ne pare les coups
 De ce guerrier, qui combat dedans nous :
 Que seruiroit ou rondache ou cuirace ?
 Nostre ennemi de nos armes armans,
 Flatans la playe, & mesme nous charmans,
 Enflons encor de la honte l'audace.
 Bien que ce mal ait fait diuersement
 Mainte ruine, & maint grand changement,
 Il ne faut pas en faire vn Roy suprême.
 Les Rois n'iroient deffous son ioug captifs,
 Au moins gesnez, palles, transis, chetifs,
 S'ils se pouoyent faire Rois de soy mesme.
 On pourroit bien vn trophée dresser,
 De l'arc, des traits, dont il vient nous blesser,
 Et de la trouffe, & de la torche sienne :
 Mais il ne faut que luy seul de nos cœurs,
 (Qui pour luy sont de soy mesme vainqueurs)
 Approprier le trophée il se vienne.
 Outre que c'est vne fable, des Dieux
 Qu'on feint en mer, & en terre, & aux cieus,
 Et iusqu'au fond de l'enfer implacable :
 Quand ils seroyent, leurs amours seroyent saints,
 Tres-hauts, trespurs, de nul effort contraints :
 Tout Dieu se rend tousiours à soy semblable.
 Laisson Iupin, Pluton, Neptune aussi,
 Mars & Phebus : comme cet Amour ci
 N'a pas le vol si hautain & si roide,
 Qu'il aille au ciel, il ne descend en mer,
 Pour les Tritons & poissons faire aimer :
 Telle amour est trop stupide & trop froide.
 Et plus stupide encor l'homme seroit,
 Vray bois, vray roc, qui point ne sentiroit

*Cet amour propre à sa haute nature,
 Qui seulement comme aux bestes ne naist
 Du sens du corps, mais qui dedans nous est
 De nostre esprit la propre geniture.
 Bien que l'esprit de sa flame alumé
 En soit courtois, hardi, prompt, animé,
 Il ne faut pas si grand maistre le feindre :
 Car plus souuent que nostre esprit ne doit
 Par nostre esprit maistriser on le voit,
 Mesme avec luy l'honesteté s'éteindre.*

CHANSON.

*Faut il, Chançon, que ie desemprisonne
 Mon mal dans moy prisonnier si long temps?
 Faut-il, Chançon, qu'ores par toy ie donne
 L'air à ce feu, bourreau de tous mes sens?
 Faut-il restreindre auiourdhuy par mes plaintes
 La crainte, hélas! qui les tenoit estreintes?
 Faut-il encore, ô, Chançon, que ie pense
 Que tu peux bien porter si loing mon dueil,
 En iouissant pour moy de la presence
 De celle, hélas! dont i'ay banni mon œil?
 Te vantes tu qu'en pouuant voir sa face,
 Tu pourras voir d'elle sur moy la grace?
 Ainsi qu'on voit deffous les nuicts plus sombres
 Les voyageurs endurer mille ennuis :
 Ainsi qu'on voit souffrir là bas les ombres
 Des pauvres morts aux infernales nuicts :
 Et comme au cul des fosses plus obscures
 Les prisonniers souffrent cent peines dures :
 Depuis le temps que i'ay senti retraire
 De moy les rais d'un flambeau nonpareil :*

Depuis le temps que j'ay laissé ma CLAIRE,
 Dont la clarté sert d'un second Soleil,
 Je sen tel deuil, ie sen telles tenebres,
 Que mes beaux iours ne sont que nuits funebres.
 Encor ceux là, qui sous la nuit fouruoient,
 Vont esperant de l'aube le retour :
 Encor ceux là, qui aux fosses larmoyent,
 Esperent voir de iour en iour le iour :
 Mais, las ! mon ame errante & prisonniere
 N'ose esperer liberté ne lumiere.
 Ainsi des trois qui sont tous miserables,
 Estans errans, ou captifs, ou damnez,
 Les deux ne sont du tout à moy semblables,
 N'estans du tout d'espoir abandonnez :
 Reste le tiers qui me semble de mesme,
 Puis que l'amour est un enfer extrême.
 Helas bons Dieux, faut-il que ie condamne
 A tout iamais mon œil d'estre priué
 De son obiet ! faut-il que ie le damne
 Auant qu'auoir tout moyen éproué !
 Si mon forfait sans fin d'elle m'exile,
 Parracheray mon œil comme inutile ¹⁰.
 Car sans voir CLAIRE, un plaisir desirable
 A tout iamais luy seroit déplaisir,
 Et me sentant estre tant miserable
 Des deux enfers j'aimerois mieux choisir
 L'enfer dernier où la mort nous engoufre,
 Que mon enfer, que sous l'amour ie souffre.
 Si donc, ô CLAIRE, ains ô clarté diuine,
 Le mien forfait n'est fait pour t'offenser,
 Et si le temps, qui tout amour termine,
 Ne peut le mien tant seulement blesser :
 Si j'aime mieux mes deux enfers ensemble,
 Que faire rien qui déplaisir te semble :
 Appaise toy, & te monstrant Deesse,
 Ainsi qu'on voit le grand Soleil des cieus
 Enluminer ta tourbe pechereffe,
 Tout aussi bien que les moins vicieux,

*Fay qu'en m'aimant & luisant sur ma face
De tel enfer vn paradis se face.
C'est fait c'est fait, ô bien-heureux augure,
Le voy à gauche vn pigeon blanc voler,
Signe d'amour : pendant qu'encor i'endure
Vn peu, Chanfon, pouffe toy dedans l'air,
Ton vol me soit & ton retour prospere,
Autant qu'au vol de ce pigeon i'espere.*

CHANSON

POVR LA DEFFENSE DE L'AMOVV.

*Les vers des amans
(O Amour) s'armans
Contre toy de cris,
De reuolte, & d'ire,
Ne nous font que rire,
Comme d'eux tu ris.
Vn qui sous ton nom
Enroulé, tient bon,
Soldat vieil & fin,
Fuit toutes parolles
De reuoltes foles,
Et en craint la fin.
Tel encor captif,
Malade, ou chetif,
Feint sa liberté,
Et par son langage
Dement son visage,
Ou sa pauureté :
Qui dedans tremblant,*

*En ce faux semblant,
 Sa vie sent bien
 Peu franche, peu saine,
 Peu riche, qui traîne
 Son plus fort lien.
 Vn vaincu, trainé,
 Enferré, gesné,
 Soit dans la prison,
 Soit dans la galere,
 Captif, ou forcere,
 Perd crainte & raison :
 Ne pouuant tenir
 Son dur souuenir
 S'attaque au geolier,
 L'argoufin irrite,
 Et en vain depite
 Et chaine, & colier :
 Mais se repentant
 Soudain, & sentant
 Moquer par ces deux
 Sa colere éprise,
 Mal à propos prise,
 Contre l'excez d'eux :
 Sans rien proffiter,
 Fors que d'augmenter
 L'apprehension,
 Accroist par batûres,
 Outrages, naurûres,
 Son affliction.
 Par les sangliers vieus
 Des trenchans épieus
 La pointe se voit
 Souuent dédaignée,
 Bien qu'en la seignée
 Entree elle soit.
 Mais dequoy leur sert
 Ce gros cœur, qui perd
 Force avec le sang ?*

Leur double deffence,
 Ne peut par nuisance
 Garantir leur flanc.
 Plus vont s'allumant,
 Plus vont écumant,
 Voire tant plus fort
 Ils vont par secousse
 Pouffans, plus se pouffe
 Dans leur corps la mort.
 Tes traits defferrez
 (Amour) sont ferrez,
 Ainsî que souloyent
 Les fleches Angloises,
 Qui sur les Françoises
 Campagnes gréloyent.
 Lors avec soudain
 Mépris, & dédain,
 Que sert d'arracher
 La fleche sur l'heure,
 Si le fer demeure
 Dans l'os, dans la chair?
 Tel souuent médit,
 Deteste, & maudit
 Vn, dont il depend,
 Qui méfme en poutrage,
 Dedans son courage.
 A merci se rend.
 Tel veult s'affronter,
 Charger, surmonter,
 Comme braue il feint,
 Quelqu'vn trop plus roide :
 Mais vne peur froide
 Au seul nom l'atteint.
 Toy Amour, de nous
 Pren les vains courrous,
 Et soudains mépris,
 En mépris extreme,
 Sur nous par nous méfme

Regaignant ton pris.
Et puis que des cueurs
Des plus forts vainqueurs,
Vainqueur tu te rends,
De nos forces vaines
(Sans que tu te peines)
Plus grand'force prens.
Souuent on te suit,
D'autant plus qu'on fuit :
Et souuent tu fais
Sur ceux qui s'ennuyent
De ton ioug, qu'ils fuyent,
Redoubler ton fais.
Que craindre il te faut,
Pour tout aspre assaut
Naissant des desirs!
Qu'aimé tu dois estre,
Pour l'heur que font naistre
Tes diuers plaisirs!
Ainsi nostre cœur
A l'amour, & peur,
Est estreint par toy :
Quel haut pouuoir doncques
Sur nos faits peut onques
Auoir plus de loy?
Si tu n'as rien mieux,
Qui dedans les Cieux
Te face estre Dieu,
Tell' amour & crainte,
Voire en nous contrainte
T'y donne ton lieu.
Quand donc en tel rang
Des Dieux le haut sang
Ne t'auroit point mis,
Quand les doctes plaintes,
Ou pietex feintes,
T'en auroyent démis :
Quand ton arc si fort,

*Que tout autre effort
 Luy cede en tous lieux,
 Ne t'auroit sceu faire
 Comme Hercule attraire
 Dans ce rang des Dieux :*
*Les vifs sentimens
 D'aïses ou tourmens,
 Que presque à nous tous
 Plus grands tu fais prendre,
 Que rien qui s'engendre
 De nous, dedans nous,
 Puis l'égard, qu'il faut
 Qu'un pouuoir soit haut,
 Pour si puissamment
 Agir sur vne ame,
 Qu'il meut & enflame
 Plus qu'humainement,
 Feroient * **

CHANSON.

*J'ay sans nulle occasion
 De chanter affection,
 Je veux me plaire, & ne puis
 Voir autour de moy qu'ennuis :*
*Mon cœur tachant d'enchanter,
 L'ennuy me force à chanter :*
*Mais l'ennuy se rend vainqueur
 De mon chant & de mon cœur.*
*Je sen de mes maux le cours
 Egal au cours de mes iours,
 Triste, & seul ie souffre é moy,
 Pour vn qui m'est plus que moy,*

Qui non plus que moy iamais
 N'eut de repos ni de pais,
 Duquel pourtant l'heur & bien
 Peut tout seul faire le mien.
 Mesmement le temps se voit
 Extremement triste & froid :
 Et qui pis est, de ce tems
 Les miserables que ie sens,
 Viennent par indignitez
 Soties, meschancetez,
 Plus que tous mes maux diuers,
 Aigrir mon fiel & mes vers.
 Si n'est-ce pas la façon
 D'une gaillarde chanson,
 Propre à chanter, à sonner,
 A baller, & à donner
 Relache à nos durs trauxaux,
 Que s'emplir de tous ces maux,
 Qui l'ennuy n'esteindroyent pas,
 Ains luy seruiroyent d'appas.
 Si ne voy-ie proprement
 De mes chants autre argument,
 Qui s'abhorre toutesfois
 De mon cœur & de ma vois :
 Quelque part que mon penser
 Diuertit s'aïlle adresser,
 Rien ne voit qui propre soit
 A ce que chanter il doit.
 S'il pense à l'œuvre, à l'honneur
 Des Cieux, de Christ, du Seigneur,
 Il trouue que c'est tout l'art,
 La couverture, & le fard,
 Dont ce temps seditieux
 Masque son trouble odieux :
 Du bien on se diuertit,
 Qui en mal se conuertit.
 D'auantage il n'est celuy
 Qui n'en remplisse auïourd'huy,

*Iusques aux plus vils faquins,
 Leurs chants, & lourds, & mutins :
 Sans fin l'aureille on m'en ront :
 A ceux qui degoustez font,
 Comme moy, iamais ne plaist
 Ce qui trop commun nous est.*
*Si ie veux chanter des Rois,
 Des meurs, des vertus, des lois,
 Le malheur nous remet là,
 D'estre auiourd'huy sans cela :
 Voulant chanter nos debats,
 Nos troubles, & nos combats,
 Ce seroit me plaire au sang
 Coulant de mon propre flanc.*
*Si ie chante les grandeurs,
 Puis qu'elles ne sont qu'aux cœurs
 Vertueux, & grands, & francs,
 Non pas aux biens, ny aux rangs,
 Veux ce que sont nos François :
 En ce temps peruers ma vois
 Ne plairoit, ains au rebours,
 Ie ne chanterois qu'aux sourds.*
*Puis c'est vn dur souuenir,
 Que voir ce qu'on doit tenir
 Tout le plus cher entre nous,
 Se laisser presque de tous :
 Quant à chanter les grands biens,
 Les rangs, faueurs, & moyens
 Des grands, soit tel argument
 Propre aux flateurs seulement.*
*Tout autant m'est n'auoir rien
 Qu'vser comme ils font du bien,
 En leurs hauts rangs ie les voy
 Estre trop plus bas que moy :
 Ie dédaigne tous les heurs,
 Tous les moyens, & faueurs
 Naissans du hazard, & non
 Du merite & du renom.*

*Fi des vertus, qui aux Cours
 Ont maintenant plus de cours :
 Comme de tout ignorer,
 Et nonobstant s'asseurer
 A donner effrontément
 De tout vn lourd iugement :
 Ou bien par mine vouloir
 Faire vn silence valoir :
 De mesme façon morguer,
 Et de mesme haranguer,
 Par tout en tout n'ayans qu'un
 Geste & iargon pour chacun,
 Selon que differemment
 S'offre à leur courtisement
 Masqué, apparoitre accords,
 D'habit, de cœur, & de corps :
 Iaqueter, & bouffonner,
 Sur autruy se patronner,
 Singes en dits, & en faits,
 Iusques aux gestes mauuais
 De ceux qui ont vogue & bruit,
 Car ces deux tous seuls on suit :
 Estre à tous serf, toutesfois
 Se morguer en petits rois :
 Auancer le nez, souffler
 Ses plumes, sa voix enfler
 Et puis soudain, s'il le faut,
 La rabaisser de bien haut,
 La radoucissant d'un ris
 Qu'on a tout exprez appris,
 Qui souuent entre eux s'émeut
 Sans sçauoir qui les y meut.
 Car ce qui plait, à l'enui
 Est à tout propos suiui.
 La Court est sans iuste chois,
 Iuste raison, iuste pois,
 Qui pis est, sans amitié,
 Sans droit, sans foy, sans pitié,*

Chacun à son profit tend,
Faisant trafique du vent.
Le vent est souuent loyer
De celuy, qui employer
A voulu ses ans entiers
A tels indignes mestiers.
Si est-ce que viure ainsi
Ce leur semble, c'est d'ici
La vertu seule, l'honneur,
L'accortesse, & le bonheur.
Toute leur vie & façon
N'est point propre à ma chanson,
Soit pour flater les prisant,
Ou soit en leur déplaisant,
Me déplaire en mon discours,
En me les peignant si lours,
Tant loing de toute valeur,
En n'estimant que la leur.
Quant à chanter des secrets
Que les Romains & les Grecs,
Ou mes discours plus gaillards,
En tant & tant de beaux arts
M'ont peu sans cesse enseigner,
Ils seroyent a dédaigner
Estans enuers tous sans bruit,
Estans enuers moy sans fruit :
N'estoit que mon esprit tend
Des'y rendre seul content,
* * *

CHANSON.

*O bel œil, ô blanc tetin,
 Teint albastrin,
 Rouge bouchette.*

*Ia l'Aurore au teint vermeil
 Dans sa rosine charrette,
 Sortoit auant le Soleil,
 Pour chasser la nuit fréchette.
 O bel œil...*

*Le verdoyant mois de May
 Plus propre à toute amourette,
 Rendoit tout esprit plus gay
 De ce que plus il appette.
 O bel œil...*

*Le temps estoit frais & beau :
 Car lors le Soleil nous iette
 De sa maison du Toreau,
 Vne ardeur freche & doucette.
 O bel œil...*

*Les bois, les champs, & les prez
 Couverts de verte herbelette,
 Estoyent par tout diaprez
 De mainte & mainte fleurette.
 O bel œil...*

*L'amour à l'occafion
 De l'heure aux amans secrette,
 En mon assignation
 Me chassa hors ma chambrette.
 O bel œil...*

*Tout le ciel sembloit semé
 De mainte rose clairette,
 Tout l'air estoit embasné,
 Toute voye verdelette.
 O bel œil...*

*Des ieus, & des gais amours
 La bande gaye & saffrette,
 Auoit ia fini les tours¹⁹
 De sa dance sur l'herbette.
 O bel œil...*

*Tout autour de moy, ie croy,
 Chacun d'eux tourne & volette,
 Tournant & menant dans moy
 Mon ame à leur loy suiette.
 O bel œil...*

*Mon chemin estre plus court
 Cent & cent fois ie souhaite,
 Tant en ma memoire court
 Le plaisir que ie proiette.
 O bel œil...*

*Près du iardin suis venu,
 Où ma Deesse est seulète,
 Et l'huis desia bien cogneu
 Sans faire bruit ie crochete.
 O bel œil...*

*Elle destors m'attendant,
 Escoutoit la chanfonnette
 Du Rosignol, accordant
 Ses amours de sa gorgette.
 O bel œil...*

*Dans vn cabinet bien verd,
 Que ia par mainte branchette
 Le Iasmin auoit couuert
 De sa petite fueillette :
 O bel œil...*

*Je trouue cet obiet beau,
 Qui sur sa chair grasselette,
 N'auoit sous vn long manteau
 Qu'vn creppe pour chemifette.
 O bel œil...*

*Son aise & sa crainte font
 Qu'vn teint plus rosin se iette
 Sur ses iouës, sur son front,*

Lustre de blancheur si nette.

O bel œil...

Mais, ó Dieu, quel doux recueil

Sa voix tremblante & foiblette

M'a fait avec son doux œil,

Forçant mon ame pauvette.

O bel œil...

Dérober, las, ie me sens

D'une force doucelette,

Ma plus grand' force & mes sens,

Et rendre ma voix muette.

O bel œil...

Mon œil ravi s'éblouit

En richesse si parfaite,

S'éblouit & s'éiouit

D'un œil qui si bien le traite.

O bel œil...

Mon cœur, mon sang est saisi,

Et mon ame toute atraite

Par l'ame d'elle, quasi

N'en peult faire sa retraitte.

O bel œil...

Voyant ne pouvoir vser

De mon ame, la recepte

C'est de me mettre au baiser,

Qui mon ame en fin rachepte.

O bel œil...

Pressant & repressant fort

Ceste leure tendrelette,

Auecques mon ame en fort

Son ame mignardelette.

O bel œil...

Seulement ne m'a repeu

Sa leure chaude & molette :

Mais tout cela que i'ay sceu

Baïser sur sa chair doucette.

O bel œil...

Pay cent fois baïfé ce teint,

Iodelle. — 11.

*Ceste bouche vermeillette,
Cet œil qui tout astre esteint,
Et l'une & l'autre pommette.*

O bel œil...

*Que de rayons precieux,
Mais que de coups de sagette
Entrent en baisant ses yeux
Dans ma poitrine tendrette.*

O bel œil...

*Que d'autre riche thesor
J'ay sur sa gorge grassette
Amassé, mais plus encor
Sus sa double montagnette.*

O bel œil...

*Que de roses, que de lis,
De ma bouche trop folette
Ay-ie sur son teint cueillis,
En sa blancheur rougelette.*

O bel œil...

*Quel musc, & quel ambre gris,
Ay-ie entre mainte perlette
Dedans ses deux leures pris,
Entr'ouvrant sa bouchelette.*

O bel œil...

Du reste ie me tairay :

*Le Rossignol, la logette,
Les ieus, & les amours j'ay,
Pour témoins d'amour bien faite.*

*O bel œil, ô blanc tetin,
Teint albastrin;
Rouge bouchette.*

CHANSON.

*Je suis parmi le trouble, & le soin, & l'apprest,
 Dont vn iuste deuoir rend ici chacun prest
 A repousser l'erreur, qui renouuelle
 De nous, sur nous vne guerre cruelle.
 Mais ie pourrois plustost, au moins si au besoin
 Se pouuoit écartier de moy si iuste soin
 Mettre en oubli tout tel deuoir de guerre,
 Pris pour mon Dieu, pour mon Prince, & sa terre,
 Que le deuoir extreme auquel l'amour vainqueur
 A tellement pour toy soumis mon libre cœur,
 Qu'il faut durant tous les soucis d'ici,
 Que toy sans fin sois son plus grand souci.
 Car combien qu'au premier mon Pais & mon Roy,
 Et mon Dieu mesme étreigne & requiere ma foy :
 Elle n'est point à ces trois plus astreinte
 Que ie la sen s'estre à ton ioug étreinte.
 Car pour semblable cause & par pareilles lois
 Tu as pris dessus moy tel pouuoir que ces trois,
 En te faisant de mon ame sans cesse
 Le seul seiour, la royne & la Deesse.
 Doncques non seulement de toy se resouuient,
 Mais bien en mon absence en toymesme se tient :
 Elle te sert comme royne, & encore
 Comme Deesse apres son Dieu t'adore.
 Mais, las! dans toy logee & suiette sous toy,
 Mesme enuers toy deuote, il faut pourtant qu'en foy
 Durant la guerre vne guerre elle voye,
 Dont pour loyer ta beauté la guerroye.
 Et ne faut point qu'Amour luy preste pour cela
 L'arc, la trouffe, les traits, ny le flambeau qu'il ha :
 Car contre moy d'incessables alarmes
 Elle me fait combattre de mes armes.
 De l'œil, le sens subtil, qui le premier receut*

*Dans foy telle beauté que pour obiet il eut,
 Est celui-là qui dedans l'ame mienne
 Assault ses sens avec la raison sienne.
 Le soudain iugement que mon œil tout épris
 Feit prendre à mon esprit, dans tes nœus deia pris,
 Qui est pour vray, que grace & beauté telle
 Passoit en tout grace & beauté mortelle,
 Est vn fort champion, qui sans fin retournant
 En l'assault, & dedans sans cesse redonnant,
 Force cela, qu'en si roide rencontre
 Peut la raison opposer à l'encontre.
 Puis l'apprehension qui par tel iugement,
 Imagina dans foy l'obiet si viuement,
 Qu'elle engraua dans mon cœur, dans mon ame,
 Pour son'trophee vne eternelle flame,
 Est celle qui encor par vn droit bien acquis,
 Veult sans cesse r'auoir le fort qu'elle a conquis,
 Si tant soit peu mon ame & mon cœur ose
 Apprehender quelque contraire chose :
 Si tant soit peu le loisir l'engourdit,
 Si tant soit peu la peur le refroidit,
 Ou si quelque autre égard, plaisir, affaire,
 Le vient de toy par reuolte distraire.*

ELEGIE.

*Madame, si iamais ma douce liberté
 Dessous ta dure main esclaué n'eust esté,
 Si t'aimant seulement d'vne faulse apparence
 Je n'eusse esté captif au vray sous ta puissance,
 Estant en ton endroit feint & de double cœur,
 Plus tost que vray amy & loyal seruiteur :
 Et si sans me piquer & sans iamais me prendre,*

*Peusse voulu tacher amoureuse te rendre,
Toujours feignant beaucoup & n'aimant que fort peu,
Bruler dedans la glace, & glacer dans le feu,
Ha ie serois encor bien-heureux en ta grace,
Comme t'estois auant que si fort ie t'aimasse!
Ou ne serois à toy si fort assubieti,*

*Que ie ne puisse prendre ailleurs autre parti :
Ains demeurant toujours mon cœur en sa franchise,
Sans que t'eusse esté pris, ie te tiendrois éprise.*

*Mais d'autant que t'ay mis sans fart, sans fiction,
En toy seule mon cœur & mon affection :
D'autant que ie me suis d'un cœur trop volontaire
Rendu à toy captif plus que n'est le forsaire,
Et que tu as cogneu que ie n'auois en moy
Autre espoir, autre amour, autre desir qu'en toy,
Tu as soudain de moy destourné ton courage,
Et ce qui te devoit encore d'avantage
Esmouuoir à l'amour & ton cœur enflammer,
Cela t'a fait du tout delaisser à m'aimer.*

*En toy, qui par auant m'estois si favorable,
Pay veu un changement si bisarre & muable,
Que de ton feu premier ie n'ay point apperceu
Rien que la cendre morte en la place du feu :
Et ce qui t'a ainsi legerement changee,
Ce dont tu t'es sentie estre plus outragée,
Et ce qu'à mon amour m'a fait un plus grand tort,
N'est sinon mon amour trop ardent & trop fort.
Si ie t'eusse porté l'amitié froide & lente,
La tienne en eust esté beaucoup plus violente,
Si bien que sans aimer t'eusse aisément acquis
Ton amour, qu'en aimant aquerir ie ne puis :
Et si t'eusse voulu dissimuler & feindre
D'un cœur traistre & meschant, & d'un parler non moindre,
Ie n'eusse esté de toy aimé tant seulement,
Mais ie t'eusse trompée aussi bien aisément.*

*Ie sçay ce que l'on dit, ie sçay ce qu'il faut faire
Pour pouuoir laschement les courages attraire :
Ie sçay la sottie ruse, le langage commun,*

*De point ne larmoyer se pourroit contenir ?
 Le dépite le ciel, la fortune cruelle,
 Le destin, & le sort, qui pour estre fidelle
 M'ordonnent maintenant d'endurer plus grand mal,
 Que si j'auois esté pariure & desloyal.
 Le dépite l'enfer, car il n'est pas possible
 De me faire souffrir vn tourment plus horrible,
 Pour le iuste loyer d'vn damnable forfait,
 Que celuy que ie sens, pour auoir satisfait
 Au deuoir, à l'amour, & à ceste promesse
 Que ie dois, que ie porte, & garde à ma maistresse :
 Et faut sans trouuer foy en elle ny amour,
 Que ie luy sois fidelle & l'aime sans seiour :
 Et que sans nul espoir de recouurer sa grace,
 En ce cruel enfer ma ieunesse se passe,
 Sans pouuoir relier ma desfointe moitié,
 Ny sans pouuoir ailleurs chercher d'autre amitié.*

ODE

SVR LA DEVISE DE NŒV ET DE FEV²⁰.

*Quand ce grand Macedon laissa son Emathie,
 Pour renger sous sa main l'une & l'autre partie
 De ce grand vniuers,
 Et borner les confins de sa terre natale,
 En tous lieux où Titan sa fommité détale
 Aux deux poles diuers :
 Animé du desir des victoires futures,
 Et d'en estre afeuré par la voix des augures
 Et oracles des Dieux :
 Veit le temple d'Hammon sur les chaudes arenes*

*De l'Egypte brulante, outrepassant les plaines
 Des plus estranges lieux.
 Il veit de Gordian la royale charrette,
 Qui estoit de son heur la fatale prophete,
 Et le nœu merueilleux :*
*Nœu tellement feé qu'il promettoit le sceptre
 De l'opulente Asie à qui seroit le maistre
 De son tour cauteleux.
 Mais le fils de l'Olympe impatient d'attendre,
 De pouuoir de ce nœu les cordelles estendre,
 Fit que le coustelas
 Termina le destin iusqu'à lors inutile,
 Tranchant le labyrinth, & la corde subtile
 Du facheux entrelas.
 Estant le nœu deffait, il peut aussi deffaire
 La Perſienne armee, & les forces de Daire,
 Et de Pore Indien,
 Poussant outre le Tygre, outre Euphrate, outre Gange,
 Et outre Tanais la fameuse louange
 Du Macedonien.
 Ce nœu refit depuis le Feuvre, qui martelle
 Dans l'Æthnean fourneau la brulante estincelle
 Du foudre rougissant :*
*Lors que le Dieu guerrier de la belle Cyprine
 Pressoit l'iuoire blanc, le sein, & la poitrine,
 Sur le liç gemissant.
 Cupidon peut apres, Cupidon qui en lie
 Les cœurs des amoureux en sa douce folie,
 En sa sole douceur :*
*Et ce nœu est si fort, qui captifs les peut rendre,
 Que pour le delier d'vn second Alexandre
 Cesseroit la valeur :*
*Nœu qui tousiours est nœu, & pour croistre sa force
 Il le voulut doüer d'vne nouvelle amorce,
 Et luy donner le Feu :*
*Feu qui brule sans cesse & ne se peut esteindre,
 Ne pouuant toutesfois avec la flamme atteindre
 Au Dedale du Nœu.*

*Seroit-ce point ce Nœu qui te sert de deuisse?
Seroit-ce point ce Feu qui ta cordelle attise?*

Ouy, mais autrement

*Car la seule vertu est le Nœu Gordien,
Qui à ton ame sert d'un immortel lien*

Plein de contentement

*Si le Feu est d'amour c'est d'un amour honeste,
Amour qui est liee & du nœu & du ceste*

D'une chaste Venus :

*Auffi ton Nœu ton Feu tousiours auront duree,
Tandis que lon verra en la vouëe etheree*

La clarté de Phebus.





CONTR'AMOURS

I.

*Vous, ô Dieux, qui à vous presque égalé m'avez,
Et qu'on feint comme moy serfs de la Cyprienne :
Et vous doctes amans, qui d'ardeur Delienne
Viens par mille morts vos ardeurs écriuez :*
*Vous esprits que la mort n'a point d'amour priuez,
Et qui encor au frais de l'ombre Elysienne
Rechantans par vos vers vostre flamme ancienne,
De vos palles moitié les ombres refuiuez :*
*Si quelquesfois ces vers iusques au ciel arriuent,
Si pour iamais ces vers en nostre monde viuent,
Et que iusqu'aux enfers descende ma fureur,
Apprehendez combien ma haine est equitable,
Faites que de ma faulx ennemie execrable
Sans fin le Ciel, la Terre, & l'Enfer ait horreur.*

II.

O Toy qui as & pour mere & pour pere,
 De Iupiter le sain& chef, & qui fais
 Quand il te plaist, & la guerre, & la paix,
 Si ie suis tien, si seul ie te reuere,
 Et si pour toy ie depite la mere
 Du faux Amour, qui de feux, & de traits,
 De paix, de guerre, & rigueurs, & attraits
 Tachoit plonger ton Poëte en misere,
 Vien vien ici, si venger tu me veux,
 De ta Gorgone éprein moy les cheueux,
 De tes Dragons l'orde pance pressure :
 Enyure moy du fleue neuf fois tors,
 Fay-moy vomir contre vne^m, telle ordure,
 Qui plus en cache & en l'ame, & au corps.

III.

Dés que ce Dieu sous qui la lourde masse
 De ce grand Tout brouillé s'écartela,
 Les cieux plus hauts clairement étoila,
 Et d'animaulx remplit la terre basse :
 Et dés que l'Homme au portrait de sa face
 Heureusement sur la terre il moula,
 Duquel l'esprit presqu'au sien égala,
 Heurant ainsi sa plus prochaine race :
 Helas ce Dieu, hélas ce Dieu vit bien
 Quel deuiendroit cet homme terrien,
 Qui plus en plus son intelle& surhausse.
 Donc tout soudain la Femme va bastir,
 Pour afferuir l'homme & l'aneantir
 Au faux cuider d'vne volupté faulse.

III.

*Je m'étoy retiré du peuple, & solitaire
 Je tachoy tous les iours de iouir sainctement
 Des celestes vertus, que iadis iustement
 Iupiter retira des yeux du populaire.*
*Ja les vnes venoyent deuers moy se retraire,
 Les autres s'appelloy de moment en moment,
 Quand l'Amour traistre, hélas ! (las trop fatalement !)
 Te feit, ô ma Pandore, en mall'heure me plaire :*
*Je vy, ie vins, ie prins, mais m'ouurant ton vaisseau,
 Tu vins lacher sur moy vn esquadron nouveau
 De vices monstrueux, qui mes vertus m'emblèrent.*
*Ha, si les Dieux ont fait pour mesme cruauté
 Deux Pandores, aumoins que n'as-tu la beauté,
 Puis que de tout leur beau la premiere ils comblèrent !*

V.

*Myrrhe bruloit iadis d'une flamme enragee,
 Osant fouiller au liç la place maternelle :*
*Scylle iadis tondant la teste paternelle,
 Auoit bien l'amour vraye en trahison changee :*
*Arachne ayant des Arts la Deesse outragee,
 Enfloit bien son gros fiel d'une fierté rebelle :*
*Gorgon s'horribla bien, quand sa teste tant belle
 Se vit de noirs serpens en lieu de poil chargee :*
*Medee employa trop ses charmes, & ses herbes,
 Quand brulant Creon, Creuse, & leurs palais superbes,
 Vengea sur eux la foy par Iason mal gardee.*
*Mais tu es cent fois plus, sur ton point de vieillesse,
 Pute, traitresse, fiere, horrible, & charmereffe,
 Que Myrrhe, Scylle, Arachne, & Meduse, & Medee.*

*Iamais ne fut assez en son vray los tenué
 Ny pratiquée au vray, ny mesme au vray cogneué
 D'amour la claire torche : & ce noir brandon ci
 Ne peut estre aborré, ne peut estre obscurci
 D'une execration, qui assez pour luy vaille,
 Puis que contre les loix de Nature il bataille.
 Si tout bien de Nature est sur tous biens sacré,
 Tout mal contre elle soit sur tous maux execré :
 Quooy que ie couure ou monstre amour, iamais n'appaise
 Au foyer de mon cœur l'afpre & l'occulte braise,
 Dont l'effort plus contraint se rend d'autant plus chaud :
 Et comme ces Demons qui sont du rang plus haut,
 Et qu'on croit dans le feu dernier element viure,
 Mon esprit, qui leur haut naturel semble suiure,
 Deust-il sentir son corps consumer peu à peu,
 Brulant d'amour ne peut viure ailleurs qu'en son feu.
 La flame aux cieux volant, vient des cieux, & nostre ame
 Est plus celeste alors qu'elle encloist plus de flame :
 Mais comme ie me laisse à toute heure attifer
 Tel foyer qui prochain vient mon ame embraser,
 Aimant mesme vn amour qui agreant moleste :
 Cet autre amour contraire à l'amour ie deteste,
 Je hay, ie fui, i'aborre vne Riere-Venus,
 Dont les feus puis n'aguere en France sont cognus.
 Car le brandon qu'vn cœur sous nostre Amour endure
 S'allume dans le ciel de flame haute & pure,
 Telle, comme ie croy, que peut auoir aux cieux
 Pour les Dieux & pour nous le seul œil de tous yeux :
 Le ciel, le feu, l'air, l'eau, la terre, & ce qui mesme
 Ou dans nostre bas Globe ou dans tout rond supreme,
 Discourt & sent & croist, fait hommage au brandon
 D'amour, & ce grand Tout n'est rien sans Cupidon,
 Qui seul fait & repare & maintient ce qu'enferre
 En soy le ciel, le feu, l'air, & l'onde, & la terre,
 Au rebours du brandon horriblement infet,
 Qui ne fait aucun œuure isfir de son effet,
 De Nature la haine & l'outrage execrable :
 D'autant qu'à celuy-là de Megeve semblable,*

Il s'allume la bas aux brandons inhumains,
 Fumeus, puans, sanglans, dont s'horriblent les mains
 Des sœurs, qui pour cheueux sur leur chefamoncelent
 Leurs hideux couleureaus, & qui tantost bourrelent
 Les coupables esprits de ces serpens rongeurs,
 Arrachez d'vn tel poil, ou de ces feus vengeurs,
 Qui vn poison de rage & puanteur font prendre
 Au brandon qu'Amour faux dessus eux fait épandre :
 C'est pourquoy son effet des faux cœurs enchanteur,
 Leur fait d'vne orde rage aimer la puanteur.
 Lache & vilain se voit le desir qui endure
 Son contentement propre, auoir pour but l'ordure,
 Et que cela qui mesme au contentement fort,
 Doine auecques l'ordure aller au lieu plus ord :
 Qui telle Venus montre estre d'embas yssue,
 Puis qu'au fond de la terre elle est encor receue.
 Que donc l'Amour hautain mette en cendre mon cœur,
 Non pas vne infernalle & furialle ardeur.
 Comme maint oifillon approchant d'auantage
 L'ardent Soleil, son chant en son chaud encourage :
 Comme vn Grillon nocturne est au chant enflammé,
 Tant plus il sent au soir son foyer allumé :
 Et comme la Cygale au fort de l'Esté chante,
 Tant plus la chaleur est & brulante, & sechante :
 Sur mes heurs malheureux, sur mes gayes douleurs,
 Je fay maint chant diuers au milieu des chaleurs,
 Et sans fin pour l'amour, qui ses cruels alarmes
 Refreshit dans mon cœur, ie pren mesme les armes
 Deffendant mon tyran : mais ne pouuant aimer
 L'autre amour, contre luy ie veux mes chants armer
 De plus fort en plus fort. Car tout bon cœur ne souffre
 Ce feu, non plus qu'vn feu se degorgeant du souffre
 Que la bouche du mont Sicilien rendroit
 Alors que plus de souffre en son ventre fondroit :
 Non plus que des serpens chaque espece prochaine
 Du Basilic, ne peut endurer son haleine,
 De l'haleine & non pas du regard, comme on feint,
 Ce royal serpenteau la vie en eux esteint :

Non plus que l'air sortant des mares croupissantes,
 Ou l'air plus corrompu des cloaques puantes :
 Non plus que la fumee emmi les champs sortant
 D'vn feu fait de toute herbe & tout bois mal sentant,
 Ou ces fortes vapeurs par medecine extraites
 Des drogues que lon trouue entre autres plus infetes :
 Non plus que des serpens plus chauds & plus vilains,
 Les repaires qui sont d'esfrange odeur tous pleins,
 Ou des porcs engressez le tet plus ordinaire,
 Ou d'autres animaux plus puants le repaire :
 Et non plus qu'vn amas charongneux de ces corps,
 Soit d'animaux puants, ou soit de serpens morts,
 Horreur mesme aux oiseaux & bestes carnacieres,
 Ne peut estre euduné par les plus charonguieres.
 Mesme à fin qu'en laissant toutes autres senteurs,
 L'approprie à tel fait ses propres puanteurs.
 Non plus que cela mesme en qui souuent se souille
 Ce crime, qui l'ardure aime, recherche & souille
 De fort prés, & long temps ne peut estre souffert
 D'vn, qui par punaise au moins tel sent ne perd.
 « L'ame aimant les vertus abomine le crime
 « Plus qu'vn bon nez Rodour ne reiette ou estime. »
 Si donc tel monstrueux & sale échauffement
 Hors mon ame amoureuse encor plus ardemment
 Par vn beau contre-sen de mon amour se chasse,
 Qu'ardemment mon amour par elle se s'embrasse :
 Il faut bien que mon chant, puis qu'en ces vers tousiours
 L'oppose l'amour nostre aux monstrueux amours,
 Face prendre à tous ceux qui hayent telle peste,
 Vn si grief contre-cœur du mal que ie deteste,
 Qu'il puisse encor passer la pitié, la faueur,
 La iuste bien vueillance & l'ardente ferueur,
 Qu'en écriuant d'amour ie veux grauer en celle,
 Qui fait, qui sçait mon feu, qu'en decourant ie cele.
 En ceci ie l'implore, elle qui iuste doit
 Par pitié bienheurer ma ferueur, qu'elle voit
 Si bien à la chaleur de ma vie estre estreinte,
 Que l'vne en moy ne peut se voir sans l'autre esteinte :

*Si bien qu'un tel tortis se croissant, se lançant
De cent nœus, & dans l'air en ma mort se hauffant,
Fera voir tout d'un coup mon amour & ma vie
En deux pointes de feu iusques au ciel rauie.
Je voudrois qu'en voyant bouillir mon fiel si fort,
Contre vn forfait, qui fait aux Dames tant de tort,
Et qui peut mesme faire aux François de nostre age
Trop plus qu'à la Nature & aux Dames d'outrage,
Elle vint tout ensemble ici fauoriser
Ce qui peut & mon fiel & mon cœur attiser,
Mon fiel tout plein de haine encontre ceci forte,
Mon cœur tout plein d'amour qu'immortel ie luy porte,
Et qu'avec moy iurant en mon mesme dessein,
Elle fist plus que moy, qui suis de courroux plein :
Si bien qu'en se ioignant aux Deesses plus belles,
Se voilans de ces noms Dames ou Damoyelles,
Elle fist que chacune vsast du haut pouuoir
Qu'on leur voit contre nous en nostre amour auoir :
Au moins si leur bel œil & leur pudique oreille
Pouuoient ouir & voir ceste horreur nompareille,
Par l'eclat de leurs yeux qui peut mesme eclarcir
Tous les cieus, & d'eclairs toute flame obscurcir.
Rauir soudain du ciel des Dieux l'ame immortelle,
Et des humains porter au ciel l'ame mortelle,
Forcer mesme aux enfers Pluton de les aimer :
Pour amortir ce feu qui nous vient diffamer,
Elles viendroyent estans iustement irritees,
Et dans ces vers encor par mon ire excitees,
Esteindre telle rage : en faisant par beautez
Tel obscur brillement ceder à leurs clartez,
Voire armant pour chasser telles forceneries,
Au ciel, terre & enfers, Dieux, & Rois & Furies.
Mesme aux premiers arrests par leur grandeur donnez
Contre ceux qu'on verroit du crime soupçonnez,
Elles les priueroyent pour iamais d'auoir place
En leurs yeux, en leur cœur, en leur memoire & grace,
Tant qu'elles, que lon croit de Nature l'honneur,
De son beau le plus beau, l'heur plus grand de son heur,*

*De Nature les fleurs, & plus dignes richesses,
 De Nature par moy se feissent vengereffes :
 Mais elles ne voudroyent honteuses en ceci
 Entendre le seul nom de ceste hideur ci.
 Tout François vrayment noble, à qui la force grande
 Des Dames & d'Amour par son vray sens commande,
 Du nom & plus du fait prendra, ce croy-ie, horreur,
 Sans me lire & sans prendre en mes fureurs fureur :
 Moymesme ie ne puis dans vn tel chant me plaire,
 Qu'à bon droit & pour bien ie suis contraint parfaire
 Sans peine & sans plaisir. Souuent l'aspre courroux
 Maint discours prompt & haut peut pouffer hors de nous.*

*La prestresse à Phebus quand ce Dieu la possede,
 Par force à la fureur de ses oracles cede :
 Elle sent en sa langue vn forcé mouuement,
 Changement en son corps, nouveau transportement
 En son esprit prophete, en sa poitrine enfleure,
 En sa face, en ses yeux mesme, en sa cheueleure,
 Palleur, terreur, meflange, & sans aucun plaisir
 Met hors ce qui luy vient esprit & corps saisir.
 C'est malheureux suiuet que de voir ou d'entendre,
 D'écrire ou de parler, ce qui l'horreur engendre.
 Tout ord & vilain vice en foy tousiours a eu
 Deplaisance estant dit, & croissance estant teu.
 Quand l'instinct de l'Amour ranimant dans moymesme
 L'autre ardeur de chanter l'embrasement extreme,
 M'offre ainsi double feu : l'vn dont l'amour nous ard,
 L'autre dont Apollon nous échauffe en son art,
 Faisant au feu premier si viue clarté rendre,
 Qu'il puisse apres la mort éclairer nostre cendre.
 Ie m'égaye en ces feus, bien qu'ils m'aillent brulant,
 Comme sur le mont d'Oete vn grand Hercule allant
 Par brulement au ciel, lors qu'vne flame telle
 Purgeant sa chair diuine eust brulé sa mortelle :
 Ou comme cet oiseau, qui pour renouveler
 Sa vie vient soymesme apres mil ans bruler.
 Car telle ardeur d'amour qui aux grands cœurs vient naistre,
 Rencontrant l'autre ardeur chasse le mortel estre,*

Nous porte dans le ciel, gaignant par vn tourment.
 L'eternité qui sort d'vn hardi brulement,
 Tant que de nostre cendre à la mort afferuie,
 De siecle en siecle on voit renoueller la vie,
 Qui se rend par pareil & perpetuel cours
 De memoire aux deux noms, aux vers, & aux amours :
 Ce qu'attendre ie puis, non ceux dont on deceeuure
 Auant la mort mourir les vers, l'amour & l'œuure,
 Bien qu'ils se vantent tous, finges de hauts esprits,
 D'eterniser leur nom, leur Dame & leurs escrits :
 Ce cher loyer des Dieux, de Nature, & des astres,
 N'est pas pour les labeurs des mal-nez^{es} poëtafres.
 Moy donc estant épris de ces deux diuins feus,
 Je donne à l'heure vn siile aux vers tel que ie veus,
 Pouuant tourner ma Muse en mainte & mainte forme,
 Comme quand vn Prothee en cent façons se forme,
 Comme Achelois sentant l'effort Herculean,
 Comme Thetis fuyant l'autre effort Pelean.
 L'ample suiet d'amour presque en clost toute hcofe,
 Que tout autre suiet à nos discours propose :
 Luy des Dieux premier né, nous fait parler des Dieux,
 Rechercher leur substance & compasser les cieux
 S'accordans par luy seul, tellement que sans peine
 Là haut de cercle en cercle vn haut sens il pourmeine,
 Pour commencer l'essence & les cours & les rangs
 Des astres arrestez, & des astres errans :
 Luy qui est tout flambant & nostre flame eguise,
 Nous porte dans la flame apres les cieux assise
 Au plus haut de son monde, & luy seul inspirant
 L'air, que nous respirons, en l'air nous va tirant,
 Puis sur toutes les mers nous dresse vn nauigage,
 Où souuent nostre espoir par luy souffre vn naufrage,
 Il rompt son vol & vient sur terre se ficher,
 Pour dedans & dehors la flame rechercher :
 Soit tel qu'on feint ou non, proffitabile est la feinte
 Par qui presque de tout la science est attainte.
 Luy donc qu'on fait aussi de toute vie autheur,
 Comme on le feint aussi l'autheur & le moteur,



DES GVERRES
DV ROY HENRY DEVMIESME

CONTRE L'EMPEREVN CHARLES CINQVIESME,

Après le siege de Metz leué.

*Le dol long temps couué, la surprise, & l'audace,
Tombent en contreruse, en repousse, & rabais:
Quiconque hait les siens, leur repos, & leur pais,
L'estranger, le trauail, la guerre le terrasse.
Celuy n'est plus qu'un songe, un tronc, & vne glace,
Qui veilloit, florissoit, & bruloit en ses faits:
S'on veut vaincre, enrichir, reuiure par meffaits,
La dépouille, la perte, & la mort nous menasse.
Malheur quand l'age vieil, le trouble, & la froideur,
Rencontre vne ieunesse, un accord, vne ardeur:
Par ces trois l'heur passé, l'effort, & l'esperance
Se tournent en malheur, foiblesse, & desespoir,
Or' que l'Empereur, l'Aigle, & l'Espagne font voir
Que vaut nostre grand Roy, nostre Lys, nostre France.*

A MADAME MARGVERITE,

SŒVR DV ROY HENRY DEVXIESME,

Depuis Duchesse de Sauoye.

I.

*T'oyant ce iour parler du grand Dieu, dont l'essence
 En se meslant par tout, anime l'vniuers,
 Je me souhaitte auoir & mille & mille vers,
 Que docte i'ay cent fois sacrez à sa puissance.
 Et voyant que le ciel pour reuenger la France,
 Nous enuoye en ce temps le plus beau des hyuers :
 Sur ce temps ie conçoÿ mil argumens diuers,
 Pour par vn bon augure aider nostre esperance.
 Puis ie brusle d'emplir cent papiers écriuant
 L'aise de nostre Roy, ses enfans receuant,
 L'aise de toy leur Tante, & l'heur de telle race.
 Et ne pouuant du tout m'affouuir, ie ne veus
 Me faillir sans qu'aumoins ces petits traits ie trace
 De Dieu, du temps, du Roy, de toy, de tes neueus.*

II

*Dieu, ce Dieu qui promet aux François plus de bien
 Qu'il ne leur a ces iours permis faire d'outrage,
 De foy, d'œuure, de sens, de langue, & de courage,
 Doit estre aux biens, aux maux, le seul but du Chrestien :*

*Seule cause de tout, de tout seul entretien,
 Tout infini, tout bon, tout puissant, & tout sage,
 L'ame, le gon, l'appuy du monde son ouurage,
 Qu'il fit luy estant tout, & pouuant tout de rien :*
*Qui pacifique en tout, par harmonie accorde
 Des neuf cieux & des quatre elemens la discorde,
 Par son destin certain guidant l'incertain sort :*
*Qui par ordre & raison donne ou ame ou croissance,
 Qui nous sauue par CHRIST, sa race, & son essence,
 Seul fort, & seul vengeur du tort & de la mort.*

III.

*Ore qu'en ce beau parc pensif & solitaire,
 Pour façonner ces vers ie rassemble mes sens :*
*Je m'esmerueille en tout de sentir que ce temps,
 Ce beau temps ne sent rien du cornu Sagitaire.*
*Les Dieux pour nous venger, ce semble, ou pour nous plaire,
 A la queue d'Automne ont fait naistre vn Printemps,
 Tant que les Dieux de nous parauant mal contens,
 Ne seront plus nommez Bourguignons du vulgaire.*
*Hal' qu'il me plaist d'aller par vn seruice beau
 Chercher chez l'ennemi la gloire ou le tombeau :*
*Tu mens, Iule Cesar, lache en son infortune
 Le François ne se montre, ains renforçant son cœur,
 Comme l'Hydre, des coups, des playes, du malheur,
 Doit sous mon Roy combatre & les Rois & Fortune.*

IIII.

*Mon Roy sçait-il pas bien que les destins ont fait
 Afn qu'un changement maintienne ce grand estre,
 L'un peuple à l'autre peuple, & les Rois aux Rois estre
 Contraires, pour en tout monstrier tout imparfait ?*

*Et mon Roy sçait-il pas aussi que le meffait
 Par le prevoir des Dieux rend le destin senestre?
 La victoire est toujours (ó HENRY) dans ta dextre,
 Mais de nous tes suiets le vice nous deffait.
 Le vice & la victoire ont bien peu d'alliance,
 Vertu, valeur, victoire, encor sont en la France,
 Ne crain qu'un seul poisson retarde ton vaisseau²⁴,
 Ny que la nuit te puisse en ton beau iour te nuire,
 Sois Tiphys, sois Phebus, & pour poursuiure & luire
 La vertu soit toujours ta voille & ton flambeau.*

V.

*Troupe d'enfans diuins, soit celle qui arriue,
 Ou bien soit monsieur mesme, ou l'une & l'autre sœur,
 Vostre mere Iunon vous doué de son heur,
 Vostre tante Pallas de sa vertu naisue :
 Mars ce prince Lorrain, qui ia sous soy captiue
 Nos ennemis, vous soit de prouesse donneur,
 Mercure ce prelat des Cardinaux l'honneur,
 Vous doué de conseil & d'eloquence viue.
 Ainsi vous serez faits tous sept, ó nombre beau,
 Sept pandores en France, & chacun son vaisseau
 Dans ses mains receura de Iupiter son pere :
 Puis Pourant vous verrez sortir tant de vertus,
 Que les maux de Pandore à la fin combatus,
 Lairront nostre air François sans crime & sans misere.*

A MADAME MARGVERITE DE FRANCE

SŒVR DV ROY HENRY,

Deuant qu'elle fust mariee ²⁵.

*Vierge, ta France te veut par ces vers sacrer vn autel,
 Auquel nuire le fer, l'onde, ne l'age, ne peut.
 L'age superbe ne mord les vers, dont Grece se bastit
 Vn los eternel, ny ce que Rome graua:
 Moy doncq qui retirant mes pas leur gloire refuiuray,
 Meurdriſſant l'oubli, viure ta gloire feray,
 Et de ce vers meſuré ton ſainct nom bruire lon orra,
 Puis que ta ſaincte faueur aide ma ſaincte fureur.*

EPISTRE A LA MESME DAME.

*Si deormais vers toy, ſous qui doit eſtre ſerue
 L'impudente ignorance, on adreſſe, ô Minerue,
 Tant d'œuvres auortez, à qui leurs peres font
 Porter effrontément ton beau nom ſur le front,
 Comme ſi lon vouloit ſa ſauuegarde faire
 Sous la targue qu'on voit au poing de l'aduerſaire :
 Si meſme dans ton temple impatient ie voy
 Quelque enroué corbeau croûaſſer deuant toy,
 Qui ſe pouſſant au rang des Cygnes les plus rares,
 Vienne ſouiller ton nom dedans ſes vers barbares,
 Et qui tout bigarré d'vn plumage emprunté,
 Ne couche iamais moins qu'vne immortalité :*

Je ne seray point moins dépit, ny nos Charites,
 Tes neuf sçauantes Sœurs ne seront moins dépites,
 Que si nous auions veu dans ton temple Troyen,
 Ou Ajax Oilee, ou le Laërtien :
 L'vn pour forcer encor ta prestresse Cassandre,
 L'autre pour ton pourtrait gardien vouloir prendre
 D'vne sanglante main, indigne de toucher
 A cela que la Troye auoit tenu si cher :
 Car pareil à ceux-ci est celuy qui s'efforce
 De bon gré malgré faire aux Muses toute force,
 Pour d'vne main souillée au bourbier d'ignorance,
 Toucher au sacré los d'vne Pallas de France,
 Faisant tort à ton temple, à moy ton prestre saint,
 Voire à son nom qu'on voit dès sa naissance esteint.
 Mais aussi quand ie sçay qu'vn RONSARD, qui estonne
 Et contente les Dieux, à qui ses vers il donne,
 Vient humble dans ton temple à tes pieds apporter
 Ce qui peut aux neveux, voire aux peres oster
 La gloire des beaux vers, bien que lon me vist estre
 Ton plus cher seruiteur, ton plus favori prestre,
 Te repaissant sans fin d'vn vers qui vient à gré,
 Quand il vient d'vn IODELLE à toy seule sacré :
 Je ne suis moins ioyeux que la prestresse antique
 Du deuin Apollon, quand au temple Delphique
 Le grand Roy Lydien prodigant son thresor,
 Vint enrichir ce lieu de mille presens d'or,
 Eschangeant les vaisseaux d'argille bien tournée,
 Aux vaisseaux massifs d'or, où la troupe estonnee
 Des deuots pelerins abordez en ce lieu,
 Beuoyent de longue suite aux festes de ce Dieu.
 Car les riches presens qui or^z chez toy se treuuent
 Presentez par RONSARD, tout ainsi nous abbreuent :
 Inuitans tout vn monde à louer ton honneur,
 Inuitans tout vn monde à louer ton donneur,
 Qui recule en l'autel de ma grand' MARGVERITE,
 Pour faire place à l'or, mon argille petite,
 Où deuant ie faisois l'offrande à ta grandeur
 Non pas d'vn pareil pris, mais bien d'vn pareil cœur.

*Malheureux sont ceux-là, de qui les ialoufies
 Pour les gesner tous seuls, ont les ames faifies :
 Malheureux est celuy, qui pour penser gagner,
 D'vn admirable ouurier veut la gloire espargner :
 Dans les antres ombreux, le ialoux d'vn bel œuure
 Doit viure, s'il ne veut que sa rage on decœuure.
 Qu'est-ce qui fait les vers, & leurs saints artisans,
 Seruir d'vne rifee à tant de Courtisans,
 Et que les grands qui font leur but de la Memoire,
 Dedaignent à tous coups l'ouurier de telle gloire,
 Aimans mieux se priuer mesme de leur espoir,
 Portans tout au cercueil, qu'en viuant recevoir
 Les vengeurs de leur mort? Hé! qui fait que la France
 Charge souuent d'honneurs son asnesse Ignorance,
 Si ce n'est vne enuie? enuie qui ne veut
 Souffrir vne vertu, qui trop plus qu'elle peut,
 Se perdant pour la perdre. Il faut, il faut des autres
 Vanter les beaux labeurs pour donner force aux nostres.
 Tel admire souuent ce qu'il doit admirer,
 Qui de soy mesme fait d'auantage esperer :
 Car quant au point d'honneur, tant plus vn homme en quitte,
 Et plus il en retient, & plus il en merite.*

*Le seray tousiours franc, l'honneur que j'ay de toy,
 Au rebours de tout autre éueille vn cœur en moy,
 Vn cœur prompt & gentil, qui fait que gay j'adore
 Celuy, qui comme moy ma grand Minerue honore,
 Et si fait que de luy ie m'accompagne, à fin
 Que ton nom & le sien vole au monde sans fin.
 Aux couards soit l'enuie, oncques on ne vit estre
 L'enuie dans l'esprit courageux & adextre.
 Nul ne scauroit si bien se faire plaire aux Dieux,
 Que ie ne desirasse encor qu'il leur pleust mieux.
 Quand on a le cœur tel, bien qu'encore on ne face
 Ses traits du tout parfaits, ce braue cœur efface
 Par vne opinion le trait le plus parfait,
 Puis de l'opinion la verité se fait :
 Ainsi l'œuure d'autruy doit seruir à la vie
 D'vn encouragement, & non pas d'vne enuie.*

Tant s'en faut qu'enuieux de nos hommes ie sois,
 Que ie iure ton chef, qu'entre tous nos François,
 Tant l'honneur du pays m'a peu toujours espoindre,
 Je voudrois qu'on me vist, tel que ie suis, le moindre,
 Je ne seruirois plus fors qu'à ton sacré los
 D'inciter languissant les esprits plus dispos.
 Mais puisque nous voyons croistre en France vn tel nombre
 De brouilleurs, qui ne font finon que porter ombre
 A la vertu naissante, il te faut prendre au poing
 Ton glaïue, & ton bouclier, pour m'aider au besoing,
 Et tant qu'encourageant mes forces, à l'exemple
 Du vainqueur Vandomois, ie sorte de ton temple,
 Pour sur les ignorans redoubler les efforts,
 Et voir ces auortons aussi tost que nais morts,
 A fin que l'heur de France & des Muses ie garde,
 Faisant apres RONSARD la seure arriere-garde.
 Je les verray soudain sous mes traits s'effroyer,
 Je les verray soudain sous ta Gorgon muer,
 Mais non pas de beaucoup, car estans demi-pierre
 De l'esprit, il ne faut finon que lon reserre
 Leur mouuement, d'vn roc, à fin qu'on oste à tous
 Le pouuoir de se nuire eux-mesmes de leurs coups,
 Arrestant par les yeux de Meduse avec l'ame
 Le malheureux Demon qui si mal les enflame.

Or ce pendant qu'ainsi ton secours-à attendray,
 Et redoutable à tous au combat me rendray,
 Embrasse moy ces vers, que la Harpe meilleure
 Pour ta sainte grandeur a sonnez à ceste heure :
 Embrasse, embrasse, & fay ces beaux hymnes sonner,
 Freres de ceux qu'on vit à son Odet donner,
 Tant que depuis ton temple entendent les estranges
 Des hommes & des Dieux les plus belles louanges,
 Confessans qu'en ce siecle ingrat, aueugle, & las
 Des troubles de la guerre, on voit vne Pallas,
 Qui fait de nos vertus & de nos muses conte,
 Autant qu'à l'ignorance & au vice de honte,
 Prenant pour les faueurs que fait sa deité
 L'ysure qu'elle attend en nostre eternité.

EPITHALAME

DE MADAME MARGVERITE",

SŒVR DV ROY HENRY II. TRES-CHRESTIEN,

Duchesse de Sauoye.

Qu'il te déplaiſt, DEESSE, en qui tellement viuent
 Vertu, Science, amour de ceux qui ces deux ſuiuent,
 Que les deux nous deuroient contraindre à l'adorer,
 L'autre eſmouoir les Rois de ces deux honorer :
 Qu'il te déplaiſt (ie croy) quand les ingrattitudes
 Qu'on fait, ſoit aux vertus, ſoit aux diuers eſtudes
 Des grans hommes, leur font rapporter ſeulement
 D'vn trauail vn trauail, d'vn merite vn tourment :
 Et penſe que tu crois ces graces plus diuines
 Ne pouuoir tant en nous aſſeurer leurs racines,
 Qu'on n'en perde ſouuent le deſir ou l'effet
 Pour le tort qu'à ces dons aueuglement on fait,
 Lors qu'aux vns de mépris fert vne ame bien nee,
 Aux autres d'vne enuie, aux autres de fumee,
 Et de regret à ſoy iuſtement ſe fachant
 D'eſtre nee au pouuoir du ſot ou du méchant :
 Pitié dont tellement la conſtance ſ'ébranle
 Qu'elle met à tous coups toutes vertus en branle,
 Nonobſtant ce confort fantaſtiquement pris,
 Que la vertu ſoulee en fin retient le pris.
 Car puis que noſtre vie eſt tant douteuſe & breue,
 Et que l'iniquité touſiours l'equité greue,
 Tant qu'en perdant plaiſir & proffit bien ſouuent
 Nous perdons meſme encor du renom le ſeul vent :
 Qui ne croira (bons Dieux !) telle cauſe eſtre forte
 Pour mouuoir la perſonne en ſon meſtier accorte,

De suiure vne plaisante & seure oisueté,
 Ou par vn desespoir quelque autre volonté,
 Aimant mieux peu ou prou deffous vn hazard viure,
 Qu'vn bien qui se fait mal obstinément poursuiure.
 Mais si iamais (tousiours la vertu qu'on estrange
 Nous laisse vn vain espoir ou vn regret pour change)
 Quelque ame ainsi bien faite, apres auoir laissé
 L'heur qui la nourrissoit, pour le voir offensé,
 Par raisons, par remors, maistres de sa pensee,
 Et par occasions se vit iamais forcee,
 C'est la mienne auiourd'hui. J'auois quitté ce bien
 Qui outre mille maux ne rapporte ici rien,
 Voulant, si Mars tousiours eust l'Europe troublee,
 Rendre nulle ma vie ou ma gloire doublee,
 Pour en fin reioignant & l'vn & l'autre effort,
 Par Mars vaincre mes maux, & par Phebus ma mort :
 Mesme ce sainct retour de paix, puis que l'vn manque
 Comme l'autre, à tous deux m'auoit fait quitter banque,
 Pour viure au sentiment de l'heur qui m'est presté,
 Et sans le sentiment du malheur arresté,
 Ains garder tout ainsi le char de l'ame mienne,
 Que s'elle estoit desia sous l'ombre Elysienne :
 Mais vn remors me prend, l'amour accoustumé
 M'attire mon esprit à plus grand chose né,
 Me force, & dedans moy ne peut iamais conclure,
 Que Dieu m'ayant fait tel inutile m'endure.

Je songe à cette loy, qui naturellement
 Ne permet que pour moy ie sois né seulement :
 Je songe, si ie veux suiure le plaisir mesme,
 Qu'en ceci ie me puis feindre vn plaisir extreme :
 Je songe à l'heur que c'est de viuant depiter
 Les riches ignorans, & mort les surmonter :
 Je songe aux changemens, au temps, à l'esperance
 Que ton accroissement donne aux esprits de France,
 A mon Prince, à toymesme, à la posterité,
 A qui ie say, peut estre, vn tort non merité,
 Aux amis, & à ceux qui bons me fauorisent,
 Qui n'auront rien de moy contre ceux qui méprisent,

*Aux finges, aux pedans, aux flatteurs, aux vanteurs,
 Que mon silence aura rendu sur moy vainqueurs :
 Je songe mesmement bien que ie ne sois point
 Si fier de m'égalér à ces deux de tout point,
 A la faconde heureuse, à la Muse fluide
 Du grand Tulle Arpinois, du Sulmonois Ouide,
 Dont l'un absent vn peu, l'autre sous l'Aquilon
 Trainant ses derniers iours, escriuoient, Apollon
 Hors du ciel rauissoit à soy les champs d'Amphryse,
 Ayant au lieu du Luth la cornemuse prise,
 Sans qu'un depit de voir bleffer leurs deitez
 Rendist ces trois en vain contre eux mesme irritez :
 Bien qu'en cela plus iuste argument les peust poindre
 Que moy, qui n'ay leurs maux, & qui me sen bien moindre,
 Qui mesme en mon pais plein de repos & d'heur,
 Ne me puis plaindre en rien que du vulgaire' erreur,
 Qui, de tout temps cruel aux vertus, ne doit faire,
 Que tuant mon honneur ie me sois si contraire.*

*Le voy, s'il faut au grand le moindre apparier,
 Scipion ce me semble à soy contrarier
 Cent fois dans son Linterne, alors que son inique,
 Voire à son seul sauueur ingrate Republique,
 Voulant forcer au conte vn, auquel on deuoit
 Et la ville & la vie & tout l'heur qu'on auoit,
 Fit là ce grand vainqueur solitaire se rendre,
 Arrachant au pais sa vieillese & sa cendre.*

*Ores ie pense voir l'amour enraciné
 D'vn chascun vers la terre en laquelle il est né :
 Ore vn desir plus grand (car desir nous r'enflame
 Sans cesse, comme estant vne part de nostre ame)
 Vouloir donter l'esprit, donteur des Africains,
 Ardant de croistre encor par conseil & par mains,
 Et sa Romme & sa gloire, or' les fieres tempestes
 Qui de ses citoyens menassoient ia les testes,
 Or l'ennuyeux defaut des honneurs iournaliers,
 Or les parens absens, & les Dieux familiers,
 Or mille occasions qui s'offroient de bien faire,
 Et or la palme aux mains de l'enuie aduerfaire,*

Qui fait de nos courroux son triomphe plus grand,
 Ore les chers amis, & tout obiet qui rend
 Et memoire & remors retentoient ce grand homme,
 Monstrans qu'auant la mort le soing ne se conforment,
 Qui soit que nous cherchions ou le iour ou la nuict,
 Iusqu'en la nuict mortelle incessamment nous suit :
 Si se vainquit-il lors sçachant que la vaillance
 Plus grande, c'est donter les sens & l'inconstance.

Mais reuenant à moy, qui voulois de mon gré
 Quitter du tout les Rois, & l'Helicon sacré,
 Dont ie puissois deuant vne liqueur tant belle,
 Pour arrouser le plant de leur gloire immortelle,
 Encor qu'un cœur trop haut qui me rend plus suiet
 Au malheur, que tous ceux qui ont un cœur abiet,
 S'efforce me donner ceste loy domageable,
 D'estre plustost chetif que d'estre variable :
 Maugré ce cœur ie pren la resolution
 De ne m'obstiner point, comme un grand Scipion,
 Puis que ma petite & l'iniure petite
 Ne peuuent égaler son tort ny son merite,
 Et qu'ores plus qu'à luy d'occasion ie voy,
 Pour changer mon dessein, se presenter à moy.

Ici le soin des Dieux, & la sainte alliance
 Que le ciel à l'Europe, & l'Espagne à la France,
 Voire tous quatre ensemble ont-peu si bien iurer,
 Que deux peuples vnis semblent deia tirer
 Tous nos peuples en paix, & qu'Europe ses guerres
 Garde au barbare seul, & le ciel ses tonnerres :
 Ici ton Hymenee & l'heur qui t'estoit deu
 Auant que naistre, l'heur & l'esperoir qu'en ont eu
 Les tiens, ma ioye extreme en qui ie sens mon ame
 D'autant passer chacun, que toy sa seule Dame
 Outrepasser les Dieux, & les Rois au pouoir
 Que ta vertu te fait deffous ceste ame auoir :
 Ici ta vertu mesme & les biens ordinaires,
 Dont à iamais tu rens les Muses tributaires,
 S'offrent, & d'autre part les liens saints & forts,
 Dont par miracle Hymen garrotant nos discords,

Ta Niepce accouplant : les vœus qu'à ton service
 J'ay cent fois repetez, mon ancien office,
 Qui veut bouillant dans moy m'étoufer au sortir,
 Voyant auecques Mars l'autre office amortir :
 D'autre costé l'humeur qui bisarre secouë
 L'ame des eschauffez Poëtes, & s'en iouë
 Plus que iamais, pour faire accorder à ce son
 Des nopces & la docte & l'indocte chançon :
 L'affurance que j'ay de te pouuoir bien plaire,
 Si ie me puis au moins moymesme satisfaire,
 Et l'espoir de gaigner mon Roy, puis que le mieux,
 Qu'on face, c'est de plaire aux Rois nos seconds Dieux,
 Me rallument mon feu, que ie rembrase encore
 Des merites premiers que ia l'oubli deuore.
 Le besoing de charmer par mes vers les ennuis
 Que j'ay, pour n'estre veu iamais ce que ie suis,
 Ains que sincere & sain de crime & conscience
 Je voy chasser mon heur, tacher mon innocence
 Par l'iniquité mesme, ou mesmement par ceux,
 Qui, las ! m'honoreroient si i'estois cogneu²¹ d'eux :
 La crainte du reproche & le iuste argument
 Que l'enuieux prendra si ie fais autrement,
 Combien qu'en le faisant ie n'aye point d'attente,
 Qu'autre que mon deuoir enuers toy me contente :
 L'amour de la vertu & ce cœur vrayement mien,
 D'aimer & faire en tout le bien pour le seul bien,
 Qui sur soy mesme tient sa recompense assise :
 Car sans fin la vertu sert de chasse & de prise.
 Bref, mille autrès raisons m'ont en ce changement
 Rendu l'art, le vouloir, l'espoir, & l'argument :
 Dont l'vne qui se naist de toy dans mon courage,
 Languissant parauant m'anime d'auantage
 Qu' Achille depité pour s'estre veu rauir
 La venue de Lyrnesse, & voulant afferuir
 Tant les destins des siens, que sa hayne ennemie,
 A vn iuré courroux, encor qu'auec s'amie
 On luy offrist des dons, ne fut alors forcé
 De reuoler aux coups, quand Patrocle percé

Tout outre par Heſtor dedans ſes meſmes armes,
Luy ſiſt changer au fer & ſa lyre & ſes larmes.
Il eſt vray que ie ſuis renflambé d'un grand heur,
Et ce Pelide eſtoit rembraſé d'un malheur :
Auſſi ie ne repren les armes, mais la lyre,
Comme luy quand premier il digeroit ſon ire.

Il faut donques fortir, & comme celui-là
Qui dedans ſa maiſon ſi long temps ſe cela
A ce Thebain Adraſte : il ne faut que la crainte
De tout prochain danger rende ma force eſtreinte,
Me deuſt l'ingratitude & l'enuie engloutir
Comme la terre l'autre : il faut donques fortir,
Et quand ie n'aurois point d'occaſion meilleure,
La furieufe ardeur qui ſ'empare à ceſte heure
De moy, dedans l'horreur de ces bois où laſſé
D'auoir en ces chaleurs ſi longuement chaſſé,
Laſſé du vain ſouci que ie rechange en ioye,
Riant des biens, des maux que le hazard enuoye,
Trouuant maugré fortune en ces lieux écarté
Le repos, le plaifir, l'heur, & la liberté.
Ie reſrefchi au bord ſecret d'une fontaine,
Tant le corps comme l'ame, & reprenant l'aleine,
Auecques les zephirs & l'odeur de ce lieu,
Ie reſpire²² dans moy vn ie ne ſçay quel Dieu.

L'antiquité dit vray, que les foreſts plus ſombres
Cachent en ſoy des Dieux, des Demons & des Ombres,
Aux lieux ſecrets ſe fait maint myſtere ſacré,
Non plus qu'à moy le peuple aux Dieux ne vient à gré :
Quiconque ſoit ce Dieu qui tous mes ſens domine,
D'une ſolaſtre humeur rempliſſant ma poitrine,
Rend la conception que i'enfante pour toy,
Tant eſtrange, tant belle, & tant nouvelle à moy,
Que combien qu'elle ſoit trop tarde & inutile,
Pen penſe bien pourtant mouuoir l'ame gentille²³
De ta diuinité, comme eſmeu ie me ſens
Or que telle fureur ſe fait plaire à mes ſens.

Il me faut donc par force entreprendre, ma Dame,
Ce que j'ay commencé de ton Epithalame,

*Avec vn autre chant pour la solennité
 D'autres nopces defia dedans moy proietté
 Et force escrits plus grands, dont mes Muses trop vaines,
 Ont taché ces trois mois de soulager mes peines,
 Dans lesquels assurez de l'immortalité
 Le los de ceste Paix prend vne eternité.*

*Au lieu de ces labeurs ma libre fantasia
 A d'vne gaye humeur la peinture choisie
 D'vn docte, d'vn bisarre, & superbe appareil,
 Que dans moy i' imagine estre du tout pareil,*

* * *

*Tes merites pourtant au vif y seront peints :
 Ce songe en verité se fust changé, peut estre,
 S'on pouuoit, son daignoit en France me cognoistre.
 Vn appareil plus grand les autres t'auront fait,
 Moy ie te paye ici du vouloir pour l'effet,
 Et loing de toy n'ayant du vray la pourtraiture,
 Mon ardeur me fait plaire en la feinte figure,
 Comme lon voit souuent dans ces cerueaux plus creus
 Errer ces beaux discours, propres à leurs humeurs⁹⁹.
 L'vn dans l'esprit se peint d'estre Roy, Duc ou Conte :
 L'autre mille ennemis dans vne heure surmonte :
 Le moyne est Cardinal, l'apprentif est ouurier,
 L'asne se fait docteur, l'aduocat Chancelier :
 L'vn se fait ou Cresus, ou Crassus, & se ronge
 L'entendement, pour estre Irus au bout du songe :
 Cent beaux chasteaux en l'air s'est ia basti cestuy,
 Qui sa pauure chambrette empruntoit auiourdhuy :
 L'autre feint enuers soy les amours des plus belles,
 L'autre (les fictions des fiances sont telles)
 Avec soy sa moitié s' imagine d'auoir,
 Qui n'embrasse en la fin que le vent & l'esperoir :
 Moy, qui te cognoissant Deesse, ne puis ore
 Avoir plus grand desir, sinon que l'on t'honore
 Ainsi que ie voudrois d'vn infertile soing :*

*Je suis dedans Paris encor que l'en sois loing,
 Où ie desseine, & taille, & charpente, & massonne,
 Le brode, ie pourtray, ie coupe, ie façonne,
 Le cizele, ie graue, émaillant, & dorant,
 Le griffonne, ie peins, dorant & colorant,
 Le tapisse, l'assieds, ie festonne, & decore,
 Le musique, ie sonne, & poëtise encore :*
*Et en ne faisant rien ie fais tous ces mestiers,
 Comme pour te servir i'eusse fait volontiers,
 Et m'oserois vanter si tous mes beaux nuages
 Remplissent ce papier, que les riches ourrages,
 Qui au vray ce beau iour de nopces orneront,
 Cent fois moins que mon songe au monde dureront.*

*Mais quoy, en doy-ie donc remplir ces vers? il semble
 Qu'il suffit me pener, sans en voir mille ensemble
 De faueur courtisane éplucher à loisir,
 Et se pener en vain de ce qui m'est plaisir :*
*Je ne le veux donc point : Il vaut mieux que l'acheue
 Ton sain& Epithalame, ou que ie me releue
 Du tout de toute peine, & que tous ces vers ci
 Ne soyent qu'une promesse, ainsi que font ici
 Plusieurs, qui prometteurs d'histoire ou d'œuvre feinte,
 Font naistre la fouris ou la corneille peinte²¹.*
*Je ne le veux point donc : quoy? le malin diroit
 Qu'apres la ville prinse au secours on iroit :*
*L'autre avec vn sou-ris estranglé dans la gorge,
 Louant l'ouurier, viendroit blamer l'œuvre & la forge :*
*L'autre plus dangereux, plaindroit que ie ne puis
 Estre aussi sage & dous que bon ouurier ie suis :*
*L'autre diroit vrayment ce songe estre agreable,
 Et qu'il espere voir ce ieune homme metable :*
*L'autre au rebours diroit, que ie croy faire mieux,
 Orgueilleux & trompé, que les plus studieux,
 Et iugera de moy, qui suis humble & facile,
 Que souuent mon orgueil rend mon ame inutile :*
*Qu'il eust trop mieux valu chanter ce qu'un grand Roy
 Fait apprester de grand, que ce qui vient de moy,
 Tant que ie vois finir apres que l'auray dit*

Que ce que mieux iamais Hymen au monde fit :
 C'est ceste couple saincte, & grande, & vertueuse,
 Que la faueur des Dieux face encor plus heureuse.
 Ainsi ma seule, ardante & pure volonté
 Rendra ton iugement sans rien voir contenté :
 Toutesfois ie ne puis : ce Dieu qui me vient mettre
 Ceste manie au chef, ne me veut point permettre
 Que ie cede & desiste, & veut, ie pense, à tort
 Me faire croire ici que des Rois le discord
 Esteint, & leur enuie au fond d'oubli ietee,
 Ont Discord & Enuie à leurs suiets ostee.
 Et puis ie respondray qu'il n'estoit point besoin
 D'offrir ceci plustost, sçachant qu'on a le soin
 De chose encor plus grande, & qu'vn fort aduersaire
 Se rend souuent à l'heur de mes desseins contraire :
 Aussi que le dessein plaire ie ne pensois,
 Qui vient d'vn homme docte, ou qui vient d'vn François :
 Nostre peuple se sert à soy-mesme de rire,
 Et comme Dieux nouueaux les estrangers admire.
 Je respon que bien tost mes œuures feront foy,
 Sans qu'on s'attache à tort, de ma vie & de moy :
 Je respon que l'orgueil ne me fait onc rien faire,
 Et qu'ore mon seul but c'est d'humble pouuoir plaire.
 Toujours la modestie accompagne vn cœur haut,
 Qui ne se haïsse en rien, si on quand il le faut :
 Et faut que sans bleſser l'honneur & la noblesse,
 La vertu face à tous & support & careſse :
 Lon m'a tousiours veu tel, qui ne me di pourtant
 Ny grand ny vertueux, mais ces deus souhaittant.
 O miserable terre, hélas, qui tes sens bouches
 Au bien pour les ouurir aux medisantes bouches !
 O peuple vil & sot, qui sans fin hais le plus
 Ceux qu'honneur & vertu tient d'avec toy forclus !
 O Rois, ó siecle, ó Court, où l'ardeur saincte & gaye
 Pour le bien contre tous resister ne s'essaye !
 Je puis respondre encor, que si i'eusse peu voir
 Ce que de riche & grand ce saint iour doit auoir,
 Que i'eusse mieux aimé chanter l'honneur du Prince,

Ton honneur vray, l'honneur de Paris ma prouince,
 L'honneur de ton Espoux, que pour vn Dieu ie tien,
 Tant pour son propre los que pource qu'il est tien,
 Que non la vaine ardeur qui rien ne nous rameine,
 Qu'à moy d'escrire, à toy de la lire la peine.
 Mais qu'eusse-ie peu voir, quand estant innocent
 Je suis du lieu par force & sans raison absent?
 Je n'ay pourtant nul soin de mon mal, l'innocence
 Rompt tout mal & souci, remors & penitence :
 Je n'ay iamais encore importuné mon Roy
 Soit de grace ou de biens, ie n'ay encor dequoy
 L'importuner de l'vn, tant pour sçauoir cognoistre
 Comme il faut en la fin son droit faire paroistre,
 Que pour l'aise & le bien qu'aux lieux ausquels ie suis
 Pay receus, & qu'assez publier ie ne puis :
 Et pour sçauoir desla, tousiours ne mord l'enuie,
 Qu'on commence à cognoistre & mon droit & ma vie.
 Pendant donc que le vray deuiner ie n'ay sceu,
 Et que ce que l'escri s'executer n'a peu,
 Au lieu d'vn vray present de chose plus aimée,
 Laisse toy doucement encenser de fumée,
 Digne offrande des Dieux : avec vn tel encens
 Ma volonté plus saincte au ciel voler ie sens,
 Qui porte dessus. soy ses honneurs, ce merite,
 Ce grand nom que Pallas eschange à MARGVERITE,
 Et ce nom PHILEBERT, qui tous deux apres eux
 Ayant le monde orné feront honneur aux cieus :
 Vn cœur deuot se feint la presence en absence,
 Iettant l'œil & la foy hors de son apparence.
 Mais pourquoy si long temps semblé-ie marchander?
 Il semble que ie vueille en vain recommander
 L'ouillage par l'attente à l'ame desfireuse :
 La chose delayee apparoit precieuse.
 Qui que tu fois pourtant Dieu, qui me faisant gros
 De charge en vain germee, & qui mouuant mes os,
 Tendrant mes nerfs, bruslant mon sang, renflant mes veines
 Comme si ie souffrois à ton sortir les peines
 De la femme accouchante : Ore fors fors dehors,

*Tu es trop gay pour estre étouffé dans mon corps;
Le retien ta fureur en moy si long temps close,*

* * *

*Dont l'opinion faulfe & defia le long temps
Qu'ehuers ceste Deesse en reste ie me sens,
Me chargeoient l'estomac, ou pour vfer d'vne autre
Comparaison plus gaye en ceste longueur nostre,
Ie te manie ainsi que quand vn bon piqueur
Sur la carriere essaye vn cheual belliqueur,
Si tost piquant au vif & luy lachant la bride
Ne luy donne carriere, ains en brauant le guide
Pas à pas, fierement d'vn orgueilleux dédain,
Le faisant Je iouër de la charge & du frein,
Compasser hautement sa pompeuse pennade,
Sans fault, & sans gallop, sans bond & sans ruade,
Escumer, se gourmer, & d'vn braue hennir
Monstrer prendre courroux qu'on le vient retenir,
Puis adroit roidement sa carriere luy donne,
Puis il l'arreste, & puis de rechef luy redonne,
Puis plus follastrement le volte à toutes mains,
A courbettes, à bonds, tant que de fueur pleins
Le maistre & le cheual rapportent ceste gloire,
De n'estre faits tous deux finon pour la victoire.*

*A toy gaye fureur i'ay long temps retenu
La bride, & ne semblois estre en ce champ venu,
Sinon que pour brauer & partir sans rien faire
Comme si sans donner plaisir ie voulois plaire.*

*Or fus donc, vie-vie efforce maintenant
Ta course, & fay si bien qu'on aille soustenant,
Que d'emporter le prix indignes nous ne sommes :
Toy de beaucoup d'escris, & moy de beaucoup d'hommes.
Celuy qui a le cœur plus deuôt en tels lieux,
Face qui voudra faire, il fait tousiours le mieux.
Car cela qu'il a moins qu'vn autre d'excellence,
L'ardeur le luy fait prendre ou bien le recompense.*

*Me voila donc, i'y suis, bien tost tu m'as porté
 Dans ma ville où ie voy ce qui est appresté,
 Par moy, sous le vouloir de mon Roy, ce me semble,
 Ioignant l'honneur, la grace, & la richesse ensemble.*

*(La l'Aurore laissant son Tithon endormi,
 Chasse la nuit ombreuse, & reseme parmi
 L'air tranquille & serain des roses qu'elle appreste
 Pour les faire pleuvoir sur*

*Dedans la maison iointe au temple principal,
 Où mon Prince est couché, l'oy l'accord musical
 Des Chantres & sonneurs plus diuins, qui reueillent
 Deçà delà ces Dieux, qui ce matin sommeillent,
 Fors les amans assez reueillez de l'amour,
 Qui les fait souhaiter le soir de ce beau iour.*

*T'ay bien d'autre façon habillé telle bande,
 Que l'usage commun grossier ne nous commande,
 Guillaume, Iean Dugué, Charles, Mitou, sont ceux,
 Que de nom & d'habit, i'ay fait Princes d'entr'eux :
 L'habit fait qu'assez bien à ces noms ils conuiennent,
 Leur son fait que ces noms pour iamais ils retiennent.
 Guillaume est vn Phebus, Charles tant de la main
 Comme du reste imite vn Amphion Thebain,
 Iean Dugué fait le Pan, Mitou qui l'accompagne,
 Le Thracien Orphee, & pour ce coup dédaigne
 Son luth, ayant aux champs Elysiens appris
 D'vn gentil instrument, qu'il a maintenant pris.
 Les deux dessus le luth, dont comme Dieux ils sonnent,
 Doucement vn Sonet doux & hautain fredonnent,
 Que sur ce iour i'ay fait : les deux autres suiuaus
 Accordent au sonet & au son, émouuaus
 L'ame plus aigrement : l'vn touche ses regales
 Aux sept tuyaus de Pan Archadien égales :
 Et l'autre vn clauecin accorde gayement,
 Et selon sa partie avec l'autre instrument.
 Deuant chacun des deux, par enfans de la sorte
 Que lon peint les Amours, leur instrument se porte,
 Et tous ces quatre ensemble ont sur moy tel pouuoir,
 Que ie pense ces Dieux, & non ces hommes voir,*

Quand l'un d'eus tient le plain, l'autre dessus fredonne,
 Et le tiers fredonnant, le quart plainement sonne :
 Puis rechantent soudain, & se iouans de nous
 Avec vn dous réueil donnent vn sommeil dous,
 Et sans la prompte ardeur en chacun embrasée,
 Je croy que lon lairroît en son liâ l'espousée.
 Ces quatre donc tous seuls des autres à l'écart
 Se faisant rois des sens font leur musique à part.

Je voy là d'harmonie encore vne autre bande,
 Qui guere moins aux sens de nous tous ne commande,
 Ce sont Muses, parmi ceste troupe j'ay mis
 Deux de ces trois enfans Italiens transmis
 Non de Rome, ains du ciel, pour adoucir la peine,
 Que toute affaire apporte au Prelat de Lorraine.
 En vn autre troupeau de Chantres on peut voir
 Leur frere plus agé faire vn autre deuoir :
 Mais quant à ce saint Chœur, qui si bien se deguise
 Et de port, & d'habits, sur tout vne Denise,
 Denise Muse vraye ores que mieux ie Poy,
 Avec sa voix hautaine emporte hors de moy
 Mon ame dedans l'air : les six autres pucelles
 Se sont en tous estats choisies des plus belles,
 Ou qui pouuoient au moins avec quelque beauté
 Joindre ce diuin chant dont ie suis enchanté :
 Les oyant tant au vif représenter l'antique,
 Qu'elles nous semblent rendre encor la chromatique :
 Chacune tient en main vn instrument diuers,
 Que les vnes vont bien accordant aux saints vers,
 Dont j'ay loué les Dieux²² auteurs de l'alliance,
 Aux autres il ne sert finon de contenance.

Vne autre troupe encor des Chantres mieux appris
 A qui donne la Court l'entretien & le pris,
 Marchent tels que lon peint les poëtes antiques,
 Entre lesquels on voit les huit sçauans Lyriques,
 Sapphon est autre part, & tant d'autres bien nez,
 Vestus en long, & tous de laurier couronnez
 Ces grands Demons humains, ces Chantres & Poëtes,
 Vont chantant d'un ramas des choses que j'ay faites

*Sur le dos de la Paix, les traits les mieux tirez
 Aufquels on a des chants celestes inspirez,
 Comme l'ame des vers. Vne bande confufe
 D'autres muficiens tous enfans de la Mufe,
 Se rompt decà delà portant diuerfement
 D'homme ou de Dieu fi bien le vieil accouftrement,
 De femme, & de Triton, de Seraine, & Satyre,
 Que leur fon fait mourir, leur gaye façon rire.
 Leurs chants font fort diuers, folafte eft leur accord,
 Hors des vulgaires loix, mais pourtant fans difcord :
 Auffi tous feparez, trois à trois, quatre à quatre,
 Ne fouffrent le plaifir par le difcord combattre :
 Trois beaux enfans qui font & femmes & poiffons,
 Des Seraines encor vont imitans les fons.*

*Voila vn petit mont, qui porte fur fa pente
 Mercure encor affis, qui maintenant n'enchante
 Nofre lumiere, ainfi qu'il fit d'Argus les yeux,
 Sa flutte nous réueille, & fi peut tous les deux.
 Mon Anglois qui chez moy m'a cent fois de fa harpe
 Recréé les efprits, l'ayant ore en écharpe
 Contrefait Arion, fur des flots cheuauchant
 Son Dauphin, & fauuant fa vie par fon chant.
 Sapphon fur vn rocher, qui enleué la porte,
 De fon ciftre & fa voix ses amours reconforte :
 Le Centaure Chiron fagement compaffant
 Sa marche de cheual, & fon arc delaiiffant
 Qu'il porte dans le ciel, tient la lyre diuine,
 Dont il apprift au fils de Thetis la marine,
 Et fonnant fait le quart. Entre ceux ci voila
 Quatre autres qui vn peu s'écartent de ceux-là,
 Qui d'vne aigre mufique & gaillarde & hautaine
 Font retentir le ciel à grand'force d'haleine.
 Vn Triton embouchant vn gros instrument creus,
 Trompe des Dieux marins retorfe en plusieurs nœus,
 Porté deffus des flots, de toque blanche & bleuë,
 Dieu vieillard par le haut, & poiffon par la queuë,
 Sert d'vne baffe-contre à ces quatre. Vn Triton
 Plus ieune que cetui, d'vn plus mefuré ton*

Va remplissant sa trompe, autrement retournée
 Que celle que son pere a si bas entonnée.
 Deux Satyres plus haut & plus clair que ces deux,
 De cornets à bouquin éclatent avec eux :
 La-Mare, que premier entre ceux-ci l'estime,
 Vn ton perçant & doux si viuement anime,
 Que les plus endormis soit d'ici, soit d'autour,
 Se iettent hors du lit, beniffans ce beau iour
 Où le ciel se deceuvre à leurs yeux fauorable,
 Autant qu'est cet accord à l'aureille agreable.
 Voila, ie voy sortir encor de ce degré
 Trois pasteurs, qui tantost iouoient tant à mon gré
 D'vn flageol, d'vne fluste, & d'vne cornemuse,
 Qui m'ont fait souuenir de la rustique Muse,
 Qui ne dedaignant point les troupeaux & les bois,
 Ny la chanson champestre, enflamba quelquefois
 Tytire Mantouan, Damete de Sicile,
 Et l'Ergaste gentil de Naples la gentile :
 Darinel en est l'vn, qui bourdonne si bien
 Qu'aux chants Arcadiens le Poitou ne doit rien.
 Toutes ces bandes sont de gens excellents pleines,
 Soit en esprits, en mains, en vois, ou en haleines,
 Mesmement quelques vns qui de nom & d'honneur,
 Dédaignent le nom vil de publique sonneur,
 Se sentent trop heureux pour toy qui es Maistresse
 De la troupe sçauante, & troupe chanteresse,
 D'honorer ce saint iour, comme feroient ces Dieux,
 Comme feroient aussi ces saints esprits des vieux,
 Contrefaits par ceux ci, si ces gaillardes bandes
 N'approchoient de si pres de leurs graces plus grandes :
 Ou si eux-mesme au ciel, ou là-bas dans leurs champs,
 N'auoient à reiouir aujourd'huy de leurs chants
 Les Ombres & les Dieux, pour les saintes concordés,
 Qui nous accordent mieux que n'accordent leurs cordes.
 Je ne voy point ici ce bien sonnant Albert,
 Heritier de l'honneur de son pere : Lambert,
 Ny tant d'autres encor que nostre Court renomme,
 D'estre nés à tirer à soy l'esprit de l'homme,

Comme Orphee les bois, ne sy font point trouuez,
 Et croy que pour la chambre ils se sont reseruez.
 Ton Francisque est absent que ie plain d'auantage,
 Sois Deesse enuers luy, & pardonne à son age :
 Je ne voy plus ici de bande, dont le son
 Et l'habit represente vne antique façon :
 Les bandes des hauts-bois, & clérons, & trompettes,
 Aux autres faisans place & iusqu'ici muettes,
 Ont bien sceu qu'il est iour ici de tout costé,
 Que toute dame ioint la pompe à la beauté,
 Qu'on leue les deux Rois, que desia lon habille
 Ces trois Roines, la Mere, & Fille, & Belle fille,
 Et que sur toutes, toy (de ce iour le Soleil)
 Tu vas faire enrichir d'vn éclat nompareil,
 D'or, d'argent, de flambeaus, qui par tout illuminent,
 Dessus lesquels encor tes deux beaux yeux dominant.

De tous cœurs se fait l'allegresse, & le soing
 Auec le vent qui fort, & emporte bien loin.
 L'accoustrement d'eux tous, sans qu'on leur accommode
 Quelque antique personne, est fait à nostre mode,
 Que fort riche d'étoffe, encor mieux façonné
 De tes couleurs, tu as à chacun d'eux donné.
 Tous ces gais violons sont de mesme liuree,
 Et maints autres desquels nostre Court se recree,
 Qui veut, ie croy, ce iour, veu ces seules merueilles,
 Souler tous grands esprits, tous yeux, toutes oreilles.
 Sus enfans, sus amis, sus sus troupeau diuin,
 La musique est la sœur de la ioye & du vin :
 Du vin la fureur sainte égayant par mesure,
 Fait mesme souuent vaincre & l'art & la Nature.
 Allez, dessemblez-vous, le vin frais vous attend,
 Desiunez³³, rendez-vous l'esprit libre & content,
 Et puis demi-repeus de legere viande,
 Que chacun plus dispos se retrouue en sa bande,

*Afin que quand le iour se monstrera plus haut,
 Et que le Roy voudra qu'on marche, comme il faut,
 Par ordres & par rangs vos troupes ie dispose
 Pour marcher, sans confondre en vous la moindre chose,
 Par ceste grandeallee que j'ay fait ordonner,
 Ce qui peut tout ce peuple & moy-mesme étonner.
 Cesteallee à main dextre au long du mur menea,
 Et selon les retours par compas retournee,
 Tantost baissant plus bas, & tantost se leuant,
 Sans perdre pourtant grace, & tousiours ensuiuant
 Sa hauteur, sa largeur, & l'art qu'on y contemple,
 Presque iusques aupres des portes du grand Temple
 Commence, à l'huis duquel tous ces Dieux sortiront,
 Qui sous elle à couuert iusques au temple iront.*

*Le j'ay presque en façon de longue gallerie
 Fait fonder, & leuer sur la charpenterie,
 Qui se suit, baisse, hausse & tourne par endroits,
 Par espaces, gardant ses alignemens droits :
 Car tantost à niueau tout droit se continue,
 Puis tantost la mesure & grace retenue
 Peu à peu fait son fais deualer contre-bas,
 Puis peu à peu le monte encore par compas.
 J'ay toutesfois par tout de grōs festons de l'hierre
 Reuestu tous les bords, & mesme iusqu'à terre
 Couuert & enrichi tout ce qui la soutient,
 Tant que rien en tout l'œuure offenser ne nous vient.
 Sur ce bois donc qui sert à tout l'œuure de ferme,
 De huit pieds en huit pieds on voit vn double terme
 Duquel la hauteur va le naturel passant,
 Qui en deux chefs humains par le haut finissant,
 Dont l'vn monstre au dehors, l'autre au dedans la face,
 Dont l'vn est masle, & l'autre a de vierge la grace,
 Se couple dos à dos, & tousiours au millieu
 De sa hauteur ioignant les deux nombrils au lieu
 De jambes & de pieds, il s'amortit en pierre,
 Qui large par le haut descendant contre terre,
 Tousiours se ramenuise, & au pied seulement
 S'eslargit, se plantant ainsi plus fermement :*

*Je les ay fait, à fin que chasque terme ensemble
 Sans differer d'un trait l'un à l'autre ressemble,
 Tous mouler de papier, qui cache dans le creus
 Ce qui soustient le fais qui repose sur eus :
 L'artisan studieux a d'une grace telle
 Dans son moule exprimé l'acion naturelle,
 Qu'à les voir on diroit qu'ils ahanent bien fort,
 Et que presque leur corps raccourfit sous l'effort,
 Tant bien pour soustenir chasque arcade voutee,
 Mesme la voute aussi des arcades portee,
 Ils renfoncent les yeux, ils reserrent les dents,
 Ils replissent le col, & retenans leurs vents
 Ils se font arondir le ventre & la poitrine,
 Ils rensent les tetins, & renfrongnent la mine.
 Je les eusse bien fait au lieu de les brunzer,
 En toutes les couleurs de marbre déguiser,
 Et prendre leur poli, ou bien en pierre nostre,
 En serpentine, alabastré, ou porphyre, ou quelque autre,
 Mais la façon du brunze est haute, & se peut mieux
 Représenter au vif & contenter les yeux :
 Ce qui s'est si bien fait, qu'on ne sçauroit cognoistre
 Lequel des deux ouuriers s'est monstré meilleur maistre,
 Le sculpteur, ou le peintre : ils sont ainsi qu'alors*

* * * *





AV ROY CHARLES IX.

APRES LA REDVCTION DV HAVRE DE GRACE³⁴

I.

*Si ie t'ay discouru ces iours d'vn bastiment,
Le ne suis pourtant, Sire, vn maistre d'edifices,
L'heur de Nature & l'art m'ont pourueu d'exercices
Plus grans, pour au pais rendre vn autre ornement.
Non que ie refusasse à mesler dextrement
D'vn si bel art l'estude à d'autres artifices,
Et pour toy ie seruisse à mes plus grans seruices,
Si ie pouuois tel art embrasser dignement.
Mais le bastiment vray qu'il faut qu'vn Roy demande
De moy, c'est de son nom, c'est de sa gloire grande
L'edifice, à la flamme & au fer resistant.
Poursuy, CHARLES, l'heureux instinct de ta nature,
Tant qu'ensuiuant tes ans, tes faits, telle structure
Aille par moy tous ans & tous faits surmontant.*

Idelle. — II.

11.

*Si ce bien, dont ta race & ta face & ta grace,
 Ton instinct, ton destin, me gardent d'en douter,
 Se peut voir de mes yeux, qui est de surmonter
 Nostre espoir, & passer les gloires de ta race :*
*Si tu fais voir que quand en ceste terre basse
 Tout te deplora, alors Dieu vient tout augmenter :*
*Bref, si tu es vray Roy (car ie ne puis flater
 Ny mentir) ne crain point qu'aucun ton los surpasse.
 Mon subiet non pas moy tout autre effacera,
 Ia du suiet l'entree assez ample fera,
 Quand ie diray le trouble & l'heur de ton enfance.
 Le trouble empesche l'heur, mais le vouloir des cieus,
 Ton conseil, ton esprit & braue & gracieus,
 Font à l'œil ton heur croistre avecques la croissance.*

111.

*Estre fils d'un HENRY qui fut fils d'un FRANÇOIS,
 Tous deux rares honneurs de la France en prouesses,
 En victoires, grandeurs, sciences & sagesse :*
Estre de sang issu & rang de puissans Rois :
*Estre orné seul des dons que lon a feint aux trois,
 De Venus, de Minerue, & de Iunon Deesses,
 Qui sont les grands beautez, les vertus, les hauteesses,
 Et en face & façon promettre armes & loix :*
*Dès l'enfance auoir veu foudroyer les murailles,
 Ne s'estre point troublé des assaults & batailles,
 En courant son Royaume auoir molly sous foy,
 Et rembarré les siens, assoupi nostre guerre,
 Et fait chasser l'Anglois dedans son coin de terre,
 C'est ia pour toy grand gloire, & grand suiet pour moy.*

III.

*Mars en guerre effroyable en ses combats tempeste,
 Venus plus douce, tire en l'amour nostre cœur,
 Forcé deffous les loix de son enfant vainqueur,
 Et Diane ses serfs en la chasse conqeste.*
*Mars te vit en naissant, & souffla dans ta teste
 le ne sçay quoy, qui doit du monde estre la peur,
 Et Venus t'inspira le meilleur de son heur,
 Diane par les bois t'accoustume à la queste.*
*Sous Mars tout ce grand monde au ioug afferuiras,
 Sous Venus tous les cœurs du peuple rauras,
 Et pour d'ici chasser le mal qui nous menasse,
 Tout ce rond spatieux te servira de bois,
 Voire & pourras en tout ce que peuuent les trois,
 Mars, Venus, & Diane, en guerre, amour & chaffe.*

V.

*Pendant qu'en mes discours ie ri de l'iniustice,
 Qui à tort s'efforçant m'abyfmer de malheurs,
 Réueille vn cœur en moy, qui domteur des douleurs
 Ne permet qu'à mes maux ma constance flechisse :*
*Ie songe, & contrepoise à mon mal la malice
 Du temps, qui mesme à tort s'attachant aux grandeurs
 De nos princes & Rois, monstre que les grands heurs
 Sont enuieux du peuple, & poursuiuis du vice.*
*Mais le ris de mon mal n'est pas de là forti,
 Pour voir vn mal commun iusqu'aux grands departi :
 Car riant de mes maux ie pleure des publiques.*
*Puiffé-ie de ces deux en fin telle fin voir,
 Que l'vn engendre en moy l'heur, l'égard, le sçauoir,
 L'autre aux grands le conseil, & l'horreur aux iniques.*

VI.

*C'estoit assez ce semble (ó Dieu) qu'apres auoir
Au regne de HENRY dix ans nourri la guerre,
Nous auoir fait decroistre en accroissant sa terre,
Dont en fin lon ne peut grande croissence voir :
Faire encor, lors que foible estoit nostre pouoir,
Rompre vne tréue heureuse, & puis comme vn tonnerre,
Qui par vn double éclat deux grands sapins atterre,
En deux batailles presque accabler nous vouloir,
Nous arracher le pris, le cœur, & l'esperance,
Si deux prises deux fois n'eussent vangé la France :
Sans apres vne paix qui nous fait discorder,
Faire vn grand Roy meurdrir, comme en duel, & faire
(O monstre) le François au François aduersaire,
Oster vn autre Roy, & l'autre hafarder.*

CONTRE LES MINISTRES

DE LA NOUVELLE OPINION.

I.

*Ne m'est-ce assez, hélas! puis qu'il faut commencer
Par regret sur vn temps plein de regrets, ma plainte,
De voir par faction nouvelle iniuste & feinte,
L'usance antique & droite & vraye s'effacer?²⁵
Voir tel erreur sans choix & sans pois s'embrasser
Par pique, ou dol, ou foy legerement étreinte,
Et voir la foy, la loy, l'amour, la iuste crainte,
Presqu'avec tout l'estat des François renuerfer?
Voir les champs, les citez, de leur Roy plus voisines,
Pleines de sang, de feus, de vols, & de ruines,
Qu'on couure, à faux, du nom tant de Dieu que du Roy?
Sans voir, las! que desia par deux fois sur sa teste,
La France ayant bien peu preuoir telle tempeste,
Sans remede & sans yeux l'attende ainsi sur foy.*

II.

*Ce qui devoit le plus decouvrir telles rages,
 Ce qui devoit deuant, apres, & à iamais
 Contre les faux desseins de ces gens, & leurs faits,
 Animer nos conseils, nos escrits, nos courages,
 Sont les pretextes feints, les faux & fots langages
 Des Ministres leurs chefs, impudents, contrefaits,
 Seurs du martel des leurs, & qui hayans la pais
 Cachent du faux desir d'icelle leurs orages.
 Qu'ores on voye au moins comme ils sçauent piper,
 Qui creuans d'auoir veu de leurs mains échapper
 Leur Roy, par les chemins luy tachant faire outrance,
 Le faisans assieger dans Paris, cottiser
 Ses suiets, ses moulins bruler, ses ponts briser,
 Crient que c'est en humble & vraye obeissance.*

III.

*Après tant d'autres maux brassez en d'autres lieux,
 Vouloir ici d'entree & reuolte premiere,
 Rendre il y a sept ans la noblesse meurtriere
 Des parens de leur Roy deuant ses propres yeux :
 Puis couuant, nourrissant leurs feux ambitieux,
 Piquer, pousser, presser leurs fauteurs, de maniere
 Que leur caute simpleesse & leur humbleesse fiere,
 A son Roy demasqua son front seditieux :
 Nous vouloir cantonner, mettre l'Anglois en France,
 Faire enuahir du Roy la terre & la finance,
 Soudoyer de larcin, de sacrilege aussi,
 En siege & en bataille ofer contre vn Roy faire
 Par traître assassinat son Lieutenant deffaire,
 N'estoit-ce pour pouuoir en cela voir ceci ?*

III.

*C'est aux ministres seuls, ministres des miseres
 (Peux-ie dire) & des maux, & des torts inhumains
 Que nous souffrons par eux, qui branlans en leurs mains
 Nostre fatal brandon, se sont faits nos Megeres :*
*C'est aux ministres donc que les iustes coleres,
 Soit de moy, soit de tant de diserts écrivains
 Se doiuent adresser, monstrans laches & vains
 D'esprit tous les fauteurs de si faux ministeres.*
*Seuls ils ont machiné, dressé, tramé, conduit,
 Denomé leur pouuoir par Eglises instruit,
 Des viures, des moyens, des surprises commodes,
 Donné le iour auquel le Roy prendre on deuoit,
 Qui des leurs dès long temps & fort loin se scauoit,
 Mesme c'est ce qu'entre eux ils nommoient leurs synodes.*

V.

*Quoy que ces éhontez, qui n'ont eu leurs pareils
 En ce monde, ayent dit que pour sauuer leurs testes,
 De leurs chefs s'assembloient les forces tousiours prestes,
 Et qu'ils n'ignoroyent point de Marcel les conseils :*
*Ils en sont dementis par les longs appareils,
 Par memoires trouuez, par mille autres enquestes,
 Que lon peut faire au vray, par toutes sourdes questes,
 Achapts, amas, traffics, & complots nompareils.*
*Je Pay tousiours senti, car telle humeur couuerte
 Ne pouuoit pas faillir d'estre à mes sens ouuerte :*
*Mais m'amusant sans fin contre ces Antechrists,
 Aux points de leur doctrine & faulse & obstinee,
 Je laissois là leurs faits : aussi la seete nee
 D'écrits, ne peut mourir iamais que par écrits.*

VI.

*Quiconque aura bien sceu de quelles fortes armes,
 En combien de façons, & par combien de temps,
 De quel nombre infini, non de cheuaux & gens,
 Mais d'écrits, qui m'estoyent & saints & feurs gendarmes,
 J'ay taché guerroyer l'erreur, le fard, les charmes
 De ceux qui font trafic d'ainfi piper nos sens :
 Quiconque aura cognen que sans fin ie pretens
 A ce but, de liurer tout d'vn coup mes alarms :
 Quiconque encor sçaura que non par mon effort,
 Mais par la verité, contre qui rien n'est fort,
 Ie puis plus tout seul presque encontre eux qu'une armee,
 Se fachera qu'ainfi que le temps triste & faux,
 Contre nostre bien s'arme, au secours de nos maux
 Sa fille Occasion contre moy soit armee.*

VII.

*Les hauts esprits, qui même offensez sçavoient mieux
 En vn tel tort aimer, voire aider leur patrie,
 Durant les maux publics par quelque sympathie,
 Tous presqu'auoyent des maux particuliers pour eux.
 Quand vn corps est greué d'aucun mal furieux,
 Du mal la plus grand' part est tousiours departie
 A chacune plus viue & subtile partie :
 Car mieux se rend par là le mal victorieux.
 C'est pourquoy demandoit ce Roy Macedonique
 Ces grands chiens gardiens de leur grand parc attique.
 Moy qui tousiours depuis l'erreur, le mal, l'effroy
 Du pais, n'ay receu que tort & que trauerse,
 N'opposeray-ie point maugré ma chance aduerse,
 Aux infidelles loups mon plus fidelle abboy ?*

VIII.

Que t'ont (ó Dieu) meffait, ou ma France, ou mon Prince,
 Que t'a meffait encor la mefme pieté,
 Qu'estant vtil en tout, inutile t'aye esté
 Au fecours de la foy, du Roy, de la prouince?
 Car encor que fouuent maint labeur t'entreprinfe
 Bien conteu, bien conduit, & ia prefqu'enfanté,
 Il falloit par rencontre efrange, ou nouueauté
 De fuiet, qu'entre-rompre à tous coups ie le vinfe.
 Mais que t'a mon corps mefme à point nommé forfait,
 Qu'estant contraint changer les parolles au fait,
 Les liures aux harnois, les plumes aux pistolles,
 Prifonnier dans vn liâ ie fois arrefté lors?
 Au moins fi tel deuoir tu veux ofter au corps,
 Fay vaincre l'ame, & pren viâtoire en fes parolles.

IX.

Ie ne crains pas que Dieu, le fçauoir, la vertu,
 L'alfent vaincre Satan, l'ignorance, & le vice,
 Ny qu'en tout foit l'eflat, le repos, la police,
 Par faux fuiets, par trouble, & defordre abbatu :
 Que ce qui ftable eftoit, grand, & bon, combatu
 Soit par legereté, petiteffe, & malice :
 Que de Phabit du bien, de fimpleffe, & iuflice,
 Le mal, le dol, le tort, foit long temps reueftu :
 Mais ie crains qu'un defafre, & honte, & playe cede
 (O Dieu!) trop tard à Pheur, à l'honneur, au remede,
 Quand le rebelle (ó Dieu!) l'heretic, l'eftranger,
 Auront mangé mon Roy, mon Eglife, & ma France.
 Haste nous donc le iour, le fens, l'obeiffance,
 Pour de leur nuia, furie, & mépris nous venger.

X.

*Quel destin fait que ceux qui plus aux choses peuvent,
 En soyent par destourbier ou defastre empeschez,
 Que comme vn finge au bloc on y voye attachez,
 Pour la plus part ceux là qui moins aptes s'y treuuent?
 Et que ceux bien souuent plus hardiment s'émeuent
 Aux vengeancez d'vn tort public, qui lors cachez,
 Defastreç, mécongneus, & le moins recherchez,
 Tout seuls en vain dans soy leurs courages épreuuent?
 Par armes, par escrits, de ce siecle l'erreur
 Des doctes & vaillans doit sentir la fureur :
 En l'vn bien que malade, & que riche l'egale
 Par vouloir les meilleurs : en l'autre ayant tant fait,
 Voire vn peu mieux que ceux qui ont en main ce fait,
 Le meurs d'estre au milieu de mes biens vn Tantale.*

XI.

*Mon but d'ainsi sans cesse apres ces gens broffer
 Par les forts les plus longs, plus drus, & pleins d'épines,
 N'est pas pour bruit acquerre en si hautes doctrines :
 Mais pour aider ma France & ces monstres chasser.
 Par leurs doctrines donc il failloit commencer,
 Non pour monstres combien on les verroit mutines,
 Mais combien ces docteurs par leurs hargnes malignes,
 Auoyent peu l'Euangile & forcer & fausser :
 Puis monstres que leur masque abieç, & doux, & morne,
 S'échangeroit en face, & cruelle, & difforme,
 Nous ayans fait dedans leur labyrinthez entrer.
 Mais quoy? sentans qu'on trouue vn filet de Thesee,
 Ils nous tachent en fin dans leur prison rusee,
 Bon gré, maugré, par meurdre & par flame empestrer.*

XII.

Qui croiroit de trouuer l'erreur, la barbarie,
 Le deffaut de cervelle, & l'enuelopement,
 Mais bien le pur mensonge en leur enseignement,
 Dont l'ouuerray l'occulte & riche tromperie?
 Qui eust pensé de voir tant d'aigreur, de furie,
 De vils & ords brocards, d'aboy, de hurlement,
 De vains espouuentaux en leur reuenchement,
 Si tost que lon fait teste à leur affronterie?
 Aux proiets qui croiroit tant de traffic & dol?
 Aux exploits qui croiroit tant de sang & de vol?
 Sur tout qui pourroit croire (ó l'impudence extreme!)
 Aux nouuelles qu'ils font pour vanter ou cacher
 Leur bien ou mal qui court, ils semblaissent tacher
 De se faire aux leurs vaincre en impudence mesme²⁰⁰?

XIII.

Je hay qu'estans tous presque arrachez de dedans
 L'escole pedantesque, ou le cloistre, qu'en haine
 Extreme ils ont, leur face & leur façon soit pleine
 Du pis qu'ayent en eux les moynes, les pedans.
 Je hay que telle humeur les rende en tout ardans,
 Bien qu'ils soyent deguisez d'vne attrempance vaine,
 Plus qu'un crapaut creuans d'vne enfleure vilaine,
 Plus qu'un chien plein de rage, écumans & mordans.
 Je hay qu'ils rendent tels au soustien de leurs songes
 Les leurs, voire au soustien de tous nouueaus mensonges:
 Mais ie hay plus ceci que quand on les reprend,
 Outrageant, menaçant leurs doctes aduersaires,
 Ains se faisans Dieu mesme, estans à Dieu contraires,
 Ne vont criant sinon qu'à Dieu mesme on se prend.

XIIII.

*Vn fort & seur esprit se renforce & soulage
 Tant plus son fort ialoux luy presente d'affaux,
 Comme on feint qu'un Hercule en ses diuers trauau
 Contre l'aspre rencueur de Iunon s'encourage.
 Les maux que contre moy de ces maistres l'outrage
 Pourroit brasser de foy, de leurs meurtriers loyau.
 Les aguets, ny l'effroy de nos publiques maux,
 Ny mes malheurs n'ont peu mordre sur mon courag
 Qu'estant sain & dispos, iusques au bandement
 Entier de tous mes nerfs, iusqu'à l'épanchement
 Dernier de tout mon sang, iusqu'au soupir extreme,
 Le n'y vueille ce corps & ceste ame opposer,
 Et sur tout, qui plus est, toute l'ame épuiser,
 Pour sauuer contre eux tous le sauueur de nous mesm*

XV.

*Si tant de mal se peut par bon auis guerir,
 Si par le fer vengeur on peut telle hydre abbatre,
 Si telle erreur on peut par disputes combatre,
 Et si la Muse au cœur peut ces monstres ferir,
 Embrasez-vous, ô vous qui pourrez secourir
 Encor trop mieux que moy la France en l'un des quati
 Car suiuis de conseil, d'armes se sentans battre,
 De vois & vers forcez, ils font seurs de perir.
 Apportez le Moly transformant, que Mercuré
 Apporta pour changer des Grecs l'orde figure,
 La masse Herculienne, & l'effort apportez
 Des vieux peres Chrestiens, les fureurs Iambiques
 D'Archiloc, & dessus les honteuses reliques
 De la France vn trophée à sa gloire plantez.*

XVI.

*Tout mon regret n'est pas que ta durable Eglise,
 (O CHRIST) soit dissipée en nostre France ainsi,
 Je ne plains pas encor tant seulement qu'ici
 Ton regne pacifique & ton nom lon méprise.
 Mais ie plains que la France abolit ou deguise
 Outre la pieté, toute autre forme aussi
 Requite en tout estat : ie plains que ce temps ci
 Toute autre gent Chrestienne, ainsi que nous, diuise :
 Tant que ce mal, par qui nous sommes defunis,
 Nous rend de tant de maux comme à bon droit punis.
 Par nos vices l'amour qu'enuers toy tu commandes,
 Mesmement tout amour d'entre nous estoit mort :
 Tu fais donc à propos, que haine & que discord
 Soyent de l'amour estaint les sanglantes amendes.*

XVII.

*Des nations que CHRIST à son saint nom soubmet,
 Je tairay chasque ver naturel qui les pique,
 Bien que ma Muse soit quelquefois satyrique,
 Vn fiel pourtant trop aspre en ses vers ne permet :
 Elle aux yeux d'un lourd peuple yurongne ne remet,
 Qu'il noye toutes loix dans l'orde loy Bacchique :
 Elle se taist du peuple & feint & impudique,
 Du peuple enflé le nom & du mutin s'omet :
 Mais ie diray (i'en veux au peuple que plus i'aime)
 Que l'enuie aux François par nature est extreme,
 De là fort ce discord nostre fatal poison :
 Par là le docte est fol, le vertueux inique,
 Le doux prince est tyran, mais las ! maint ieu tragique
 Commença par enuie acheue en trahison.*

XVIII.

Il faut qu'un cours du ciel estrangement contraire
 Au climat de la Gaule, & qui oncques, ie croy,
 Autre part ne fust veu tel qu'au vray ie le voy,
 Vienne en nos faits ainsi qu'en un iouët se plaire.
 Tout ce que chasque estat veut & doit & croit faire,
 Se fait mesme au rebours : quand on pense du Roy
 Retrencher la despence, on voit venir dequoy
 Rengager, rebrouiller, deplorer son affaire :
 Plus la noblesse veut mesnager, plus se croist
 Par pompe son fardeau : mainte grandeur decroist,
 Voire & se fait vilaine, en pensant faire gloire
 D'avarice & d'acquest : plus se croist la foison
 D'officiers & d'edicts, moins se fait de raison :
 Plus de Dieu lon dispute, & moins lon en fait croire.

XIX.

Que de ce siecle visible on me peigne un tableau,
 Par ordre y ornant l'estrange mommerie
 Où tout vice, tout crime, erreur, peste, furie,
 De son contraire ait pris le masque & le manteau :
 Aux peuples & aux Rois dessous maint faux flambeau
 Qui les yeux éblouit & les cœurs enfurie,
 Soit de ces masques faux l'enorme tromperie
 Conduite, & pour moumon porte à tous un bandeau :
 L'iniustice prendra le beau masque d'Astree,
 En science fera l'ignorance accoustree,
 Sous le masque de CHRIST, d'humbleste & charité,
 Satan, ambition, sedition felonnie
 Marcheront, & n'estoit la chance que Dieu donne,
 Leurs faux dez piperoyent tout heur & verité.

XX.

*Pour debonder les maux, dont maintenant abonde
 La saincte & iadis ferme & forte Chrestienté,
 Sur tout la France, en qui l'echaffaut appresté
 Ensanglante de loïn presque tout œil du monde,
 Ces apostres nouveaux n'ont pas ouuert la bonde
 Tous seuls d'vne tant aspre & roide aduersité,
 Auec eux les auteurs du malheur ont esté
 Tant d'abus dont en tous nostre France est seconde.
 Mais comme en temps mauuais dans l'air on peut bien voir
 En grand'pluye creuer vn gros nuage noir,
 Puis voir apres les vents, les grefles, les tonnerres
 Saccager tout l'esperoir des palles vigneron :
 Entre nos maux sans fin ces gens nous marquerons,
 Comme orage & degast de nous & de nos terres.*

XXI.

*Ie sçay que mille escrits, l'apparence du vray,
 Les passages deioints, l'ardeur de contredire,
 L'amour des nouveautez auec excuse attire
 Maint & maint à ces gens desquels i'ay fait l'essay.
 Ie sçay qu'en nos Prélats gift force abus, ie sçay
 Que maint qui seulement à son salut aspire,
 Pense d'homme de bien trouuer ce qu'il desire
 Aux autres qu'il n'a pas si bien fondé que i'ay.
 Ie sçay que c'est grand bien de bannir de l'Eglise
 Tout abus, iurement, larcin, & paillardise,
 Mais les voyant doubler tant de seditions,
 Ie sçay sous ombre saincte en leurs ames s'enclorre
 De tout temps vn orgueil, qui couue & fait eclorre
 Tant de monstres, naissans pour nos perditions.*

XXII.

*Piquez d'une acre humeur, n'ayans dequoy se plain
 Aux lieux de leur exil, l'un sur l'autre entassez,
 De nombre, de disette, & de remors pressez,
 Fachez de rien, de trop, de mesme chose faire :
 Car en diuers j'ay veu ce triple dueil contraire,
 Hais des leurs souuent, des leurs mesmes chassez,
 D'esperance s'enflans, du ioug facheux lassez,
 Sous des loix qu'en ces lieux donne mesme vn vulga
 Tous hargneux, tous ialoux l'un de l'autre, obtine
 Pourtant, & ennemis des lieux où ils sont nez,
 Bien que d'y retourner leur desir fut extreme,
 Ont en se ralliant tous conseils assemblez,
 Pour rendre tous endroits du royaume troublez,
 A tout hazard du Roy, du pays, & d'eux mesme*

XXIII.

*En songeant aux moyens qui par eux ont esté
 Proiettez, pour attirer à ce but d'Euangile,
 Tout ce qui entre nous se voyoit plus debile,
 Le tentans d'apparence ou bien de nouveauté :
 Le trouue vn mauuais art d'auoir sollicité
 Le Moyne las du cloistre, & la Nonnain fragile,
 Aux pratiques trouuans l'occasion vtile,
 Qui est la seruitude & la lubricité :
 Comme aussi le pedant debauché, le folastre
 Disciple, l'artizan tant plus opiniastre
 Qu'il est sot : mais ce dol est extreme, qu'ils ont
 Par nos femmes gagné nostre noblesse : ô ruse
 Antique de Satan. Tousiours Adam s'abuse
 Par Eue, en tels appas³⁰ tous tels poisons se font.*

XXIIII.

*Je m'emerveillois fort, sans penser n'au Papisme,
 N'au Caluinisme aussi, de quel humeur épris
 En ce faux siecle estoyent nos bisarres esprits,
 Contre l'humour François & le doux Christianisme,
 D'oser contre les grands par vn vray satanisme
 Tant d'iniures vomir, par dits & par escrits,
 Les diffamant : Satan est pere de mespris,
 De mensonge, d'orgueil, & d'outrage, & de schisme :
 Ces mots de sot, meschant, ladre, traistre, poltron,
 Sodomite, atheiste, & meurtrier & larron,
 Et pour femmes tous mots d'ordure & de fallace,
 Sonnent à nostre oreille : or tout essay public
 M'a fait voir tel infini estre huguenotic,
 Et voir qu'ainsi ces gens sont de Satan la race.*

XXV.

*Aux plaintes que ma Muse en ces vers cy poursuit,
 Soulageant dans vn liç mon mal & l'aigreur forte,
 Que la publique horreur & la pitié m'apporte,
 Je ne réns pas l'erreux par disputes destruit :
 Telle victoire ailleurs i'obtiendray, mais le fruit
 Que ie quiers en ceci, c'est que leur grand' cohorte
 Mise en armes peut bien concevoir de la sorte
 Qu'il faut en quel peril & honte on la conduit :
 Sans edict, sans bataille, elle mesme animee
 Seroit à bannir ceux qui l'ont tant enflammee,
 Qui cruels pour se faire en France retenir,
 Sans cesse au sang, au sac, d'vn fouët sanglant la chassent,
 Et leurs seurtez au dam de sa seurte pourchassent,
 La faisans au lieu d'eux son propre honneur bannir.*

XXVI.

*Est-ce CHRIST, ou Satan, ambition ou zele,
 Droit ou tort, faux ou vray, discord iuste ou ialous,
 Rage ou sage conseil, haine ou amour de nous,
 Soustien du Prince ou bien sedition rebelle,
 Qui vous pique & vous pousse en vne esmeute telle,
 Et qui vous faites CHRIST le conducteur de vous?
 Ce beau nom d'Euangile, & tous les mots plus dous,
 Dont la faulse apparence est faite & sainte & belle,
 Pouuoient faire cuider que poussiez en ce fait
 Vous estiez du meilleur de ceci, mais l'effet,
 Comme imposer, piper, mal-dire, mal escrire,
 Trafiquer, mutiner, chasser, meurtrir, bruler,
 Du Prince les deniers & les villes voler,
 Doient faire cuider qu'estes poussiez du pire.*

XXVII.

*Je pense encores voir sous celui de nos Rois
 Que pour ses faits du nom d'Auguste lon appelle,
 L'erreur, l'embrasement, la faction rebelle,
 De ceux là que pour lors on nommoit Albigeois :
 Vaincus, chassez, tuez par nos Seigneurs François,
 Que le Romain Pontife anima d'yn saint zele :
 Aux grands eurent tousiours recours de leur querelle,
 Comme au Roy d'Arragon, comme au Comte de Fois :
 Nos François qui vainqueurs en France retournerent,
 Pour chef de tout le reste vn Montfort ordonnerent
 Qui assiegé, pressé, voulut armer son cœur
 Des mysteres sacrez, puis soudain hors la ville
 Saillant, donnant, forçant, en occit dixhui^z mille,
 Tant la France a tousiours rembarré tout erreur.*

XXVIII.

*O moy pourtant heureux de l'heur qu'auroit ma France
 Si ces gens qui se font contre elle mutinez,
 Si les nostres aussi qu'en fin ces obstinez
 Forceront de venir iusqu'à l'extreme outrance,
 Auoyent ceux la par crainte, & ceux cy par clemence,
 D'un sainct & iuste accord leurs cœurs desacharnez,
 Fuyans le cruel choc où les a destinez
 La contrainte derniere, & l'ardeur de vengeance :
 Je sentirois fort grand vn tel heur pour ne voir
 Ce beau regne noyé dans son sang, & sçauoir
 Que ces pipeurs diroyent s'ils auoyent la victoire,
 Dieu venge ainsi les siens en tout temps en tout lieu :
 Et vaincus ils diroyent, sont des verges de Dieu,
 De nostre Eglise vraye & la marque & la gloire.*

XXIX.

*Ne les a ton peu donc decourir ? au moins ceux
 Qui à leur gloire fote & sanglante pretendent,
 Et vrais Pythons enflez d'un ord venin se rendent
 Comme vn Sphinx aguettans par leurs propos douteux,
 Et qui souillans de CHRIST le sainct banquet entre eux,
 Sont Harpyes, qui or' pour nous piller se bandedent,
 Qui leur bane-infernale en Cerberes espandent,
 En Chimeres se font & cruels & hideux,
 Qu'un Phœbus, vn Œdipe, vn Zetes, vn Alcide,
 Vn prompt Bellerophon en puisse estre homicide
 Ou domteur, ie ne veux les plus simples bleffer :
 Mais les felons qu'on voit pour nous mettre en misere,
 D'enfleure, aguet, rauage, escume, horreur, passer
 Tout Python, Sphinx, Harpye, & Cerbere, & Chimere.*

XXX.

CHRIST pacifique Roy, qui entre les tiens estre
 Ne scaurois, sans y voir ta compagne la Paix,
 Qui fais naistre entre nous ces troubles & meffaits
 Pour nous faire tes biens par nos maux recognoistre,
 Et les apprehendans t'en recognoistre maistre,
 Monstre que tous de Dieu les enfans tu nous fais,
 Toy estant nostre frere, & que soyons refaits
 Ton beau corps, que Satan par discord fait decroistre :
 Ou bien si ces errans tousiours obstinez font
 Contre toy Roy celeste, & l'autre Roy qu'ils ont,
 Nostre cœur, nostre droit, & nos forces prospere :
 Car ie crains veu l'estat où on est, qu'en nos iours
 La paix ne naisse point, sans qu'elle ait ton secours
 Pour pere, & la victoire ample & iuste pour mere.

XXXI.

Tous les saincts mandemens, que nostre foy Chrestienne
 Commande de garder, font de la vieille loy
 Fors vn, que IESVS-CHRIST à l'exemple de foy,
 Veut que comme à nous seuls particuliers on tienne,
 C'est que nos ennemis nous aimions. Or qu'on vienne
 Surnommer maintenant ces assiegeurs de Roy,
 Ces troubleurs de repos, ces ébranleurs de foy,
 Les vrais restaurateurs de l'Eglise ancienne.
 Referuer la vengeance à Dieu, pour ceux prier
 Qui affligent, sans fin deffous les Rois plier,
 Fussent ils tyrans, est-ce ou s'armer ou écrire
 Cent libelles vilains? se filler son cordeau,
 Se faire des mutins le chef & le bourreau,
 Est-ce suiure de CHRIST & pour CHRIST le martyre?

XXXII.

*Depuis que j'ay leur cause entierement sondee,
 La conferant à l'autre, & tout point epluché,
 Que pour elle & contre elle aux escrits j'ay cherché,
 Je la hay la trouuant & nuisible & fardee.
 Puis voyant leur façon austere, outreuidee,
 Hargneuse en dits & faits, bien que tout soit caché
 Sous vouloir d'euiter des autres le peché,
 Je la hay comme estant de faux singes guidee.
 Je hay que la pluspart d'entr'eux, sans rien sçauoir,
 Voire sans leurs raisons souuent n'ouïr ne voir,
 S'obstinent à credit : leurs flames ie deteste,
 Mais plus leurs fiers desseins, & plus encor cent fois,
 Ces petits libelleurs, de qui les fots abbois,
 Tant le reste est aueugle, embrasent tout le reste.*

XXXIII.

*C'est horreur, que n'osans brasser telle entreprise
 Du regne d'vn feu Roy puissant & redouté,
 Sur les ans d'vn Roy ieune, en paix & en seurté,
 Ils ont l'occaston de leur massacre prise :
 Puis se voyans soudain découuerts, par feintise,
 Par harangue emmiellee, & mensonge ehonté
 Ont taché pallier l'indigne lacheté,
 Difans ne conspirer que contre ceux de Guise.
 Et son obiecte à l'œil de leur profession
 Le rebours, ils diront qu'il n'est pas question
 De la foy, mais que c'est vn fait ciuil : & semble
 Ce qu'ils ne lairroyent pas faire eux mesme à leurs chiens
 Qu'vn grand Roy doit laisser meurdrir les parens siens
 Par tels iuges, partie, & bourreaux tout ensemble.*

XXXIIII.

Que ie ri quand ie voy ces placarts, ces requestes,
 Où ces messieurs se font de France les estats :
 Et montrent que desia c'est s'auancer d'un pas
 Contre nos loix, nos Rois, nos repos, & nos testes.
 De France les estats, pour mouuoir ces tempestes,
 A Vuormes, à Geneue, ou ailleurs ne vont pas.
 Auec pitié ie ri, les voyant mettre à bas
 Leurs desseings par leur faute, & s'y conduire en bestes.
 Je ri d'ouir qu'il faut pour les iustes venger,
 Ceux qui n'en peuuent mais voler & saccager,
 Et qu'ainsi des plus grands la tutelle on pratique.
 Mais las! ie pleurerois quand ils pleurent des feux,
 Pour vne opinion, spectacle trop hideux,
 S'ils n'escriuoient qu'il faut ardre tout heretique.

XXXV.

L'eternité que CHRIST en l'Eglise a promise,
 Qui tant d'ans a regné sans que fussent ceux ci :
 Les clefs & le pouuoir que saint Pierre eust ici,
 Qu'ils confessent eux-mesme eternal à l'Eglise :
 L'esprit y demeurant pour iamais, qui maistrise,
 Qui inspire & conduit tous vrais pasteurs ainsy
 Qu'il a fait les premiers : les saints peres aussy
 Par qui les saints escrits ont autorité prise :
 Ce que mesme Luther a creu du sacrement :
 Les discors qu'ils en ont : les faux Anabaptistes,
 Les Parfaits, les Dormants, Frerots, & Dauitistes,
 Qui sont engendrez d'eux, est-ce par argument
 Pour monstrer qu'ils n'ont pas l'esprit ny sa doctrine.
 Mais qu'en se ruinant ils cherchent sa ruine?

XXXVI.

*Que ce conseil me plaist, qu'auant qu'un sainct Concile
 Reünisse de CHRIST les membres differents,
 S'on trouue quelques vns de ceux cy conspirants
 Pour la sedition & non pour l'Euangile,
 On les punisse à mort : qu'on mette en chascue ville
 Secrettement main forte, & qu'à tous adherants
 Toute occasion s'oste, & que mille enquerants
 Ayent sans cesse l'œil sur la faction vile.
 Mais ie louë encor plus que cessans tous les feux,
 Puis que le nombre est tel, que si ce n'est par eux,
 Et par la raison mesme extirper ne se peuuent :
 De mille escrits scauians, ingenieux & forts,
 Saincts, & pris de Dieu mesme, on face tant d'efforts,
 Que d'euxmesmes d'auoir pitié de soy s'esmeuent.*

POVR LE IOVR QVE LA PAIX FVST FAICTE
 1568^{an}.

I.

*Si ta paix est honneste, & iuste, & saincte, & bonne,
 Qu'elle ait heureuse entree, accroissance & seurté :
 Si ton discord n'est pas, comme il faut, garroté,
 Que ta couronne on voye orner d'autre couronne,
 Qui son rond d'or d'un rond de laurier enuironne,
 Non d'oliue, qui donne & loisir & fierté,
 Et confort au discord, que plus grand' loyauté
 Dieu pour iamais enuers ton beau sceptre nous donne :*

*Qu'il donne à ton Conseil l'adresse, & le bon cueur,
 A tes beaux ans la ioye, & l'heur, & la longueur,
 Sur tous à tes faits gloire, à ta gloire memoire :
 A moy, qui suis tout tien, grand pouuoir, grand effort,
 Tant pour aider, qu'orner ta Paix, ou ton discord,
 Ton sceptre, ton conseil, tes ans, tes faits, ta gloire.*

POVR LE IOVR DE PASQVES ENSVIVANT.

II.

*Ce iour que tu viens, SIRE, au saint banquet Chrestien,
 Prendre & manger de CHRIST le corps que tu adores,
 Par qui sans fin la vie en ton corps tu restaures :
 Car ce corps reuiuant, fait reuiure le tien :
 Croy que c'est d'une paix l'infailible entretien
 Auec Dieu, par son fils, qu'en toy tu incorpores :
 Et sur si sainte paix songe à la paix encores
 Que tu as faite, & l'une avec l'autre maintien :
 Mais crain tousiours que ceux, qui par fardé mensonge
 Ont fait vne figure, vne foy vaine, vn songe
 De l'union que CHRIST fait ce iour avec toy,
 Ne feignent l'union qu'avec eux tu as faite,
 Trompeuse & d'un faux masque en leur dam contrefaite,
 Rompans en telle paix, comme en l'autre leur foy.*

POVR LE IOVR DE LA PENTECOSTE ENSVIVANT.

III.

*Dieu vueille qu'en ce iour, qui du nom de cinquante
 Prend son nom, l'esprit saint auparavant promis*

*Du Fils, & puis du Pere aux Apostres transmis,
 Face en toy quelque occulte, & puissante descente,
 Pour ton ame eschauffer, s'elle est encore lente,
 A retenir, & mesme enflammer tes amis,
 A reünir, ou bien domter tes ennemis,
 Car de ce Dieu la force est douce & violente.
 Il voit le plus beau regne où CHRIST ait dominé,
 Aueuglé, corrompu, mutiné, butiné,
 Sans qu'vn espoir d'accord iuste & vray s'y decœuure.
 Luy donc Dieu (car des Rois l'effort n'est assez fort)
 Par toy nous montre à l'œil, pour vaincre vn tel discord,
 Qu'en ta parolle il parle, & qu'il œuure en ton œuure.*

POVR LE IOVR DE LA SAINCT MICHEL ENSVIVANT.

IIII.

*En l'autre sainct Michel, ce haut prince des Anges,
 Patron de ton sainct ordre, auoit fait (que ie croy)
 Sur l'autel d'or luy mesme ardre & fumer pour toy
 L'encensoir plein de vœus, d'oraisons, & louanges :
 Puis contre Satan mesme, & contre les estranges
 Complots de ses enfans il s'arma pour la foy,
 Pour la vie & l'estat de toy, qui es vray Roy,
 En l'inspirant qu'il faut que tel mespris tu venges :
 Mais en semblable iour qu'aucc si sainctz, si grands,
 Si pompeux appareils, tes vœus à Dieu tu rends,
 Et que si grands parfums de prieres s'assembent,
 Il a trop plus dequoy son encensoir combler,
 Pour impetier qu'ainsi qu'il fait Satan trembler,
 Satan & tous enfans de Satan sous toy tremblent.*

POVR LE IOVR QVE MONSEIGNEVR PARTIT
POVR ALLER AV CAMP.

V.

*Race des Dieux, HENRY, fils & frere de Roy,
Qui retenant le nom & le cœur d'vn tel pere,
As l'honneur de tenir la place d'vn tel frere,
Qui de si grand' armee a mis le faix sur toy :
Qui mesme ayant l'adresse & la vaillance en foy,
Voudra par sa presence extremement prospere,
Porter sur l'ennemy la peur, le vitupere,
En renforçant les siens, l'heur, le cœur, & la foy :
Va le premier, fay bien, & de cœur magnanime,
De voix, d'effect, de face, & de façons anime
Si bien ton camp, que feinte aucune n'y ait lieu.
C'est grand heur d'estre Chef si grand en sa ieunesse.
Quoy donc? de pouoir ieune obliger par prouesse
Et l'estat de son Prince, & la loy de son Dieu?*

LE IOVR QVE L'AVTHEVR A LEV LE DERNIER
EDICT.

VI.

*Quel debat sur ceci? ceux qui entre nous celent
L'ardent zele qu'ils ont vers l'autre faction,
Ne se pouans garder que de leur passion
Les feux secrets sans cesse à tous mots estincellent,
Font bruit qu'en l'autre camp par l'ediã ils rappellent
Ceux qui se contenoient : qu'en indignation*

De l'edi& l'Allemaigne est en combustion :
Que les Anglois sur nous leur haine renouellent :
Nous difons qu'en tous lieux où ces gens ont esté
Maistres, ils ont banni l'antique Pieté,
Et qu'ainsi l'autre Edi& par eux sans fin se force :
Qu'ils ont en pleine paix ruiné les sain&s lieux.
O vain debat, tachons par armes faire mieux
Que deuant, & la loy prendra des armes force.

POVR LE IOVR QUE TOVT LE CAMP PARTIT
 POVR ALLER TROVVER L'ENNEMY.

VII.

Vous Charles, Catherine, & Henry, qui tenez
Nostre fortune en main: Charles les loix nous donne,
Catherine maintient de son fils la couronne,
Et par Henry les camps fraternels sont menez.
Vous tous qui aux conseils, & aux combats prenez
A cœur la foy d'un Dieu, qui vostre ame eguillonne,
A cœur le droi& d'un Roy que Dieu sur vous ordonne,
A cœur l'amour de France en qui vous estes nés :
S'il n'y a plus d'espoir que lon nous pacifie
De tel accord, que l'une & l'autre part s'y fie,
Prenez & faites prendre à nous tous plus de cœur,
D'ardeur, & vnion, de force & ruse encore,
Sans qu'en trainant tousiours ce Royaume on deuore,
Le faisant sur soy mesme infortuné vainqueur.

VIII.

Encor que toy, ta France & tes suiets fidelles,
Mesmes iusqu'à la mort des Princes bons & preux,

*Par aguët ou hafart de coups malencontreux,
 Tous les iours receuiez quelques playes nouvelles :
 Bien que tu doies estre irrité des nouvelles
 Et faux bruits que les gens hargneux forgent entr'eux,
 Sans qu'en rien Moncontour, Gernac, fainct Denis, Dreux,
 Voire le chc dernier contienne ces rebelles :
 Combien que tout traitté qu'ils font avecques toy
 Ne doie estre dit paix, mais bien pardon d'un Roy,
 Telle paix maintenant est pourtant seure & bonne.
 Si donc vers Dieu, vers toy, ces gens cherchent mercy,
 Pardonne & les reçoÿ : pardonner en cecy
 Plus que vaincre en combat la victoire te donne.*

A LA ROYNE MERE DV ROY.

I.

*Quand ie te voy sur toy porter toute la France,
 Comme Athlas fait le ciel, ton chef Royal baissant
 Sous vn fardeau qui va le faix du ciel passant :
 Car l'un d'ordre & d'accord iustement se balance,
 L'autre est plein de discord, defordre & insolence,
 Abus, erreur, fureur, que tu vas regissant,
 Pourtant deffous ton fils les hauts cœurs molissant,
 Et rabaisant les vils par conseil & prudence :
 Quand ie voy que sur toy toute l'Europe a l'œil,
 Quand ie te voy porter souuent vn double dueil
 Du temps, & de HENRY, quand ie voy qu'on te charge
 T'aboyant des deux parts, ie te plains fort dans moy :
 Mais ie m'appaise alors qu'un tel fils ie te voy,
 Qui ia plein d'heur reprend & raccorde ta charge.*

II.

*Dieu, MADAME, a permis en vengeant nos malices,
 Nos piques & nos torts, nos abus obstinez,
 Que deux partis se soyent l'un sur l'autre acharnez,
 Faisant par nous sur nous exercer ses iustices.
 De là les maux, les torts, les hontes, les supplices,
 Les pechez, les prisons, les traux, destinez
 Estoyent à l'un & l'autre, à fin qu'éguillonnez
 Nous fussions de remords de nos haines & vices :
 Mais la paix, la bonté du Roy, ceste vnion
 Commune, pour reprendre à ta suasion
 Le Haure, l'estranger chasser hors les prouinces,
 Se desarmans font foy de ton futur bon heur,
 Et qu'au double entre nous refflorira l'honneur
 De Dieu, du Roy, de toy, de France, & de ses Princes.*

SVR LA MORT DE LA ROYNE D'ESPAGNE
 SA FILLE AISNEE⁸⁸.

III.

*Je croy qu'estant, MADAME, aux maux exercitee
 Autant ou plus que Royne oncques le fut ici :
 Et comme en plaine mer des vagues de souci,
 D'ennuy, d'effroy, de tort, de malheur tourmentee,
 Et qu'en voyant souuent toute ioye restee
 De ioye estre la fin, tous plaisirs mesme aussi
 N'estre que seruitude, en qui nos sens ainfi
 Qu'en vn rets d'or leur force ont sans cesse arrestee :
 Sçachant qu'il faut par force arriuer tous au port,
 Et qu'apres nos honneurs vne honorable mort,
 Qui sans crime nous prend, rend la vie plus viue :
 Toymesme ne voudras en ta mort t'ennuyer :
 Voudras tu donc tel port à ta fille enuier,
 Qui hors des maux duec tant d'honneurs y arriue?*

IIII.

*De ton dueil ie ne veux par ces vers arrester
 Le roide & premier cours, en l'aspre destinee.
 La douleur est rebelle alors qu'elle est gesnee,
 Trop s'aigrit vn grand mal qu'on veut trop tost oster.
 A trop bon droit ta fille il te faut regretter,
 Tant vile, tant grande, aux vertus tant bien nee,
 Qui mieux qu'autre couronne encor l'ont couronnee,
 Bien que Royne dix fois, dix elle en peut porter.
 Mais quand le-cœur, le fiel, où gist l'amour & l'ire,
 Font que nostre estomach tant de soupirs en tire,
 Tant de cris nostre bouche, & tant de pleurs nostre œil:
 Comme en vn ciel il faut que dû haut de la teste
 La raison qui ressemble vn beau Soleil, arreste
 Le venteux, l'orageux, & le pluuieux dueil.*

V.

*Bien que tu sois grand' Royne, & que ta grandeur doie
 Presque approchant des Dieux, des Dieux mesme sentir,
 Sans vn terrestre dueil faire de soy sortir,
 Si faut-il que grand dueil par force elle conçoie:
 Nature veut que mere & femme on t'aperçoie:
 Le sang ne peut, & moins l'humaine loy, mentir:
 Puis quelle mort pourroit tel amour amortir?
 Mais il faut que ton dueil soy mesme se deçoie,
 De toy naissant il doit dire dans toy, Qui fait
 Que ie conteste au vueil d'vn Dieu stable & parfait?
 Qui m'arme contre moy, si la vie on voit estre
 Vn songe & brief & grief, si le bien plus choisi
 Au monde est quasi mal, si tout n'est rien quasi,
 D'vn tel rien qu'en peut-il au cœur d'vn Chrestien naistre?*

VI.

*Des deux grands Rois d'Europe, estre fille premiere
 A l'un, & femme à l'autre, outre encor estre sœur
 D'un Roy non seulement des peres succeſſeur
 En regne & en vertu, mais en façon guerriere :*
*Estre auſſi sœur de quatre, à qui la terre entiere
 D'autres grandeurs reſerue, auoir ſoymeſme l'heur
 D'eſtre pluſieurs fois Roine, en maieſté, douceur,
 Et autres vertus, eſtre en terre vne lumiere :*
*Auoir veſcu & meſme eſtre morte en l'amour
 Extreme d'un mary, pouuoir reuiure vn iour
 En terre par merite, & viure au ciel par grace,
 En des tragiques fins, qu'ont les plus grands, l'auoir
 Laiſſee en te laiſſant ſeurté de la reuoir,
 N'eſt-ce aſſez pour calmer & ton ame & ta face ?*

VII.

*La fille à ce Cefar qui peut iadis conquerre
 Nos Gaules en dix ans, par mort auoit rendu
 Le tribut de nature : or du pere entendu
 Fut tel trespas alors qu'il domtoit l'Angleterre,
 (L'Angleterre il nommoit Albion pour la terre
 Qui de loin paroît blanche). Adonc fut reſpondu
 Par luy, Morte ma fille & mon gendre perdu :*
*Auſſi le gendre & luy toſt apres feirent guerre.
 Mais tu dois au rebours, ces nouuelles oyant,
 De ton gendre iuger : car luy, Chreſtien, voyant
 Qu'une cauſe qu'on croit Chreſtienne vous allie,
 Fera (quand deux enfans ne le tiendroient lié,
 Quand autre Hymen de nous ne l'aura rallié)
 Que Dieu, que le danger, plus que l'amour le lie.*

INSCRIPTION

POVR VNE STRUCTVRE

Entreprise par la Roine mere du Roy³⁹.

A La Grandeur, Vert. & Liberalité de Catherine R. de Fran. auioird'huy des II. plus puisfants & floriss. R.R. de l'Europe, mere à l'vn, & belle-mere à l'autre: tres-heroïque & tres-magnif. Princesse, soit iustement & deuotem. dedié le dessein de si rare, si riche, & à tous siecles admirabl. structure: à fin qu'elle qui fur tous les grans Heros & grandes Heroïnes du monde, la peut plus franchement & plus dignem. entreprendre, en faisant honte à tout l'orgueil des plus grandes masses anti-ques, plus par richesse & gentillesse d'inuention que par despence immoderee: & mesme en peu de temps pou-uant venir à chef d'vne entreprise assez incroyable, vienne apres par vn solennel & digne vœu la consacrer elle mesme, tant à la future & perdurab. memoire de Charles VIII. treschr. R. de Fran. son fils, comme aussi à la sienne propre deuëment & immortelem. soit pour vne marque inaccoustumee de sa Gloire industrieuse & Magnificence incomparab. soit pour la conseruation & protect. de la louange que merite vne inuention telle, aidee & pour iamais asseuree sous l'apparence d'vn si haut nom: non pas tant contre les efforts de l'Ignorance & de l'Enuie, qui facilement & tousiours seront contraintes de ceder à l'admiration d'vn tel ouurage, que contre la ialousie que tout Art plus industrieux, & la Nature mesme tres-inimitab. ouuriere, en doiuent prendre: l'vn pour se voir vaincu, l'autre pour se voir non seulement imitee, mais extremement exprimee, &

quasi mieux que naïvement & veritablem. rendue :
comme tousiours le tesmoigneront assez ces vers adres-
sez icy, & sacr. à ceste mesme Maieité.

*Toy qui dois & peux seule en la France entreprendre
Tel ourage, qui t'est sacré par son Ouurier,
Voy comme tu pourras contre tout Art plus fier,
Contre Nature mesme vn si bel art deffendre.
Eux, en voyant vrayement sous la voûte s'épandre
Vne grand' vigne en treille : aux vrais miroirs d'acier
Les colonnes sembler, voire en tout l'œuure entier
Tiges, fleurs, feuilles, fruits, vrayement viuans se rendre :
L'eau de l'arbre ou du roc sortir : le branlément
Cà & là faire croire vn naïf mouuement,
Tous deux ialous, depits, nuisibles pourront estre :
Mais ne crain point, tous deux stupides se rendront,
Plus que l'arbre ou le roc, à tous coups qu'ils viendront
Penfer que tout est faux, sans rien faux y cognoistre.*

Si l'Art & la Nature mesme se doiuent stupifier sur tel
edifice dressé de telle sorte, & en tous lieux transpor-
tab. Il ne reste rien au monde qui ne puisse à iamais
gratifier telle hardiesse d'œuure : duquel le dessein est
à tel nom, & l'exécution est à telles memoires eternelle-
ment voûte DD. Confacr.

A MONSEIGNEVR¹⁰.

I.

*Cecy qu'à l'impourueu ce iour ie te proiete,
 Grand Duc & grand vainqueur, est peu d'ouirage au pris
 Des vers sacrez à toy, lors qu'à mes sens épris
 Ton Dieu, ton Roy, ta France, & ta gloire s'obiete.
 Mais pour monstrier mon ame en rien n'estre suiette
 A l'oubli, quand de moy souuenance on a pris,
 Ie iette en l'air ces vers : car quant aux longs escrits
 Ce temps ne veut encor qu'au monde ie les iette.
 Ie te dy donc, qu'ainfi qu'il te souuint de moy,
 Lors que fort esloigné ie ne pensois à toy :
 Moy, ma Muse, & le ciel, sans que lors tu y pense,
 De te recompenser prendrons vn tél souci,
 Qu'à ton Dieu, qu'à ton Roy, & à ta France aussi,
 Grand' part tu pourras faire en telle recompense.*

II.

*C'est beaucoup voir les Dieux, les Heros, & les Rois,
 De rang s'entresuiuans au tige de ta race,
 Auoir pour digne pere vn HENRY, qui en face,
 En façons & en faits sembloit passer ces trois :
 Qui te laissant son nom pour armes & pour lois,
 Te laissa son affable & sa hautaine grace.
 Auoir pour frere & Roy, CHARLES, qui en sa place,
 Te commet, receuant de toy ce que tu dois.*

*Dés l'enfance auoir veu mainte alarme animee,
 Presque enfant par deux fois estre grand chef d'armee .
 Au camp premier, suiuant, pressant, gaignant, gardant :
 Au second, triomphant de deux grandes batailles.
 Mais c'est plus, qu'à Dieu seul le los & soin tu bailles,
 A son vueil le laurier & l'oliue accordant.*

III.

*En la douceur de paix, ta douceur naturelle
 Semble presque oublier tes merites guerriers,
 Mais le ciel ne peut voir seicher tes beaux lauriers,
 Et veut que leur verdeur sans fin ie renouuelle.
 Des Prouençaux la route ainsi s'oubliroit elle?
 Pourrois-ie de Coignac me taire volontiers?
 Taire l'heur d'affranchir d'un tel siege Poitiers?
 Taire de Montcontour la victoire plus belle?
 Du Roy la gloire y gist : trahir ie ne la puis,
 Si soldat, si poëte, à mon Prince ie suis,
 Trop plus que moy, mon Dieu, mon Roy, mon pais l'aime.
 Et quoy? tu vois qu'ici d'un tien petit bienfait
 Enuers moy, la memoire ainsi chanter me fait :
 Ton bienfait oublirois-ie enuers ces trois extreme? .*

A MONSEIGNEVR LE DVC^{II}.

I.

*Ce iourd'huy d'un trait mesme, à l'impourueu, ie veux
 (Duc, qui prens d'Alençon ton tiltre & ton partage)*

*Au Duc d'Aniou ton frere offrir mon sainct hommage,
 Puis sacrer dans ton temple encor mes humbles vœus.
 Pareil bien, d'un cœur mesme, & sans penser aux deux,
 De tous deux j'ay receu : sans qu'ayes tesmoignage,
 Que si ce n'est d'effect ie vous fers de courage,
 Qu'à toute heure esprouuer pour toy pour luy tu peux.
 Pour donques enuers vous vos bienfaits recognoistre,
 Qui font vn franc vouloir plus qu'un tel don paroistre,
 Les armes & les vers ie pourrois presenter.
 Le premier seroit peu : mais ie voudrois vous suiure
 D'un tel cœur, que ie peusse en vos gloires reuiure,
 Comme vous la mort vostre en mes vers surmonter.*

II.

*Jadis la France a veu son Hercule Gaulois,
 Dans son temple tenir les peuples, par l'oreille
 A sa langue enchainez : monstrant toute merueille
 De sçauoir, d'eloquence, & de mœurs, & de loix :
 François ton haut ayeul, l'autre Hercule François,
 Ramena de ces dons la force nompareille,
 Qui raut & enchaine. Or d'une ardeur pareille
 Goustant ces dons, il faut qu'à luy pareil tu sois :
 Hercule on te nomma peu apres ta naissance,
 Depuis nommé FRANÇOIS quand tu fortois d'enfance,
 En ce nom tu changeas vn nom de haut renom.
 Mais des deux noms ie fay la difference nulle,
 Car puis qu'en tous effects François estoit Hercule,
 Suiuant François tu prens d'Hercule encor le nom.*

III.

*Homere, qui diuin son Achille chanta,
 Commença, que ie pense, à la derniere annee*

*Qu'Achille auoit vescu, quand son ire obstinee
 Fit, que des fiers combats long temps il s'absenta.
 Stace moindre poëte à ses vers presenta
 D'Achille le subie&, chantant la destinee
 De sa naissance, enfance, & ieunesse bien nee,
 Mais la mort l'œuvre ensemble & pourier arresta.
 Commence de bonne heure, & en beaux faits prospere
 Sous nostre Agamemnon : qui des deux estant frere,
 Fera qu'entre vous trois discord ne sortira.
 Si pour vos ans derniers, ie ne vy tant d'espace
 Que ie vous fois Homere, aumoins seray-ie Stace :
 Dans tel Stace (peut estre) vn Homere on lira.*

ODE

SVR LA NAISSANCE DE MADAME,

Fille du Roy Charles neufiesme⁴².

*Ia la Lune argentine,
 Qui au bas ciel chemine,
 Et qui parfait son cours
 En trente iours :
 Prenant, perdant lumiere,
 Neuf fois s'est faite entiere,
 Et se comblant neuf fois
 A fait neuf mois :
 Depuis que Dieu propice,
 Qui par maint benefice
 Veut mon Roy restaurer,
 Et bien-heurer,*

Tout cela qu'elle porte
 Sent son Aigle, en la forte
 Ce naturel hautain
 Leur est certain.
 Comme qui verroit croistre
 (Si cela pouuoit estre)
 Le grand tige admiré
 D'un Lys doré:
 Si haut qu'il semblaſt meſme,
 Que la grandeur extrême
 Des fleurons precieux
 Touchaſt aux cieux,
 Tant que leur beauté grande,
 De tous les Dieux la bande
 Qui la careſſeroit,
 Eſtonneroit:
 Ainſi noſtre Heroïne,
 Noſtre grand CATHERINE,
 Eſteue l'heur fatal
 Du Lys Royal,
 Qui des Rois veufue, & mere,
 D'alliance proſpere,
 Tous Princes ſous ſon Lys
 A recueilis.
 Tout ce qu'en ces Prouinces
 L'Europe a de grands Princes,
 La nomment en grand heur
 Ou mere, ou ſœur.
 Car on les a veus rendre
 Preſque tous Bruz, ou Gendres,
 Sans les futurs partis
 De ſes deux fils.
 Cybelle elle eſt ſeconde
 De grands liens au monde,
 Sans les troubles peruers
 De l'vniuers.
 Vu Tige on la peut dire,
 Dont les fleurs on admire,

Sont ses filles, & fils,
 Fleurons du Lys.
 L'odeur de tant de grace,
 Qui en la terre basse
 En telle fleur se sent,
 Au ciel se rend :
 Au ciel leur chef arrive,
 Et leur splendeur naïfue
 Presque efface cela,
 Qui reluit là.
 CHARLES le Prince nostre,
 Grand fleuron sur tout autre,
 Par vn couronnement
 Fait l'ornement :
 Veut ses ans, son attente,
 Hommes, & Dieux contente :
 Ceux-là luy soyent soumis,
 Ceux-ci amis.
 Son cœur est de hauteffe,
 Et son corps plein d'adresse,
 Son ame & son cerueau
 De dessein beau.
 L'exploit de la vengeance
 Sur les traitres de France,
 Fait par si bon effet
 Voir ce qu'il sçait.
 Les enfans que Dieu donne,
 C'est cela qui guerdonne
 La foy, qui d'vn nœu saint
 Deux cœurs étreint :
 Qui souuent dans nostre ame
 Serre, eguise, renflame,
 D'vn froid amour le nœu,
 Le trait, le feu :
 Qui le plus rend loyale
 La couche coniugale,
 Et qui plus en met hors
 Les sourds discors :

Qui souuent plus en chasse
 De dédain, qui pourchasse
 Vn diuorce, qu'il veut
 Faire s'il peult :
 Qui donne éiouiſſance,
 Qui nourriſt l'eſperance,
 Qui plus en tout beau fait
 Valoir nous fait :
 Qui maint deſſein inuente,
 Qui en guide l'attente,
 Qui en borne le bout,
 Seul but de tout,
 Qui fait d'un heur extrême
 Voir en autruy ſoymeſme,
 Pour en luy viure alors
 Que ſommes morts.

SONNET.

Si Dieu pour premier fruit de ton ſainct mariage
 T'eut donné (SIRE) vn ſils, luy naiſſant tout guerrier,
 Comme enfant d'un tel Roy, t'eut avec le laurier
 De maint futur triomphe apporté le preſage :
 Mais de ton ſainct lien tu as pour premier gage
 Vne fille, qui doit contre ce monſtre fier
 Noſtre obſtiné Diſcord, apporter l'oliuier,
 Et de la paix de France eſtre l'heureux meſſage.
 Paix ſoit premier chez toy, pour dehors perdre après
 Tous ceux qui pour leur gaing à ta perte eſtoyent preſts :
 Ta Fille auſſi nous vient, lors qu'une paix notoire
 Par toy du ſang des chefs ſeditieux nous ſort :
 Puis vn ſils qui naiſtra doit d'un ſi bel accord
 Faire naiſtre avec ſoy ſur l'eſtranger ta gloire.

SVR LA NAISSANCE

DE

HENRY DE LORRAINE COMTE D'EV,

Second fils du Duc de Guife ⁴⁴.

SONNET.

*O Dieu pour tout ce iour tourne en douce tiedeur
 Ma feure, qui s'estend d'vne rage obftinee
 Sur mon fang, fur ma chair, fur mes nerfs acharnee,
 Tantoft d'ardeur me tue, & tantoft de froideur :*
*En ce relachs (ó Dieu) renforce encor mon cœur,
 Ma Mufe, & ma raifon par foibleffe étonnee,
 Pour augurer en bref l'heureufe deftinee
 D'vn enfant dont en moy ie preuoy la grandeur :*
*Outre l'heur de ton afre, outre cet heur extreme
 Qu'en vaillance le ciel ottroye au fang Lorrain :*
*Ton nom HENRY t'excite à gloire plus hautaine,
 Par l'heur fatal d'auoir pour pere & pour parrain
 Deux HENRYS, du haut fang de BOVRBON & LORRAINE.*

CHANT.

*Cessant de mon mal la rigueur,
Et ma Muse prenant vigueur,
(Enfant) sur le nom qu'on te donne,
Je veux de trois hauts noms chanter,
Qui le plus semblent augmenter
L'heur de la Françoisse couronne.*

*L'un de ces noms, dont le bonheur
Emporte aujourdhuy plus d'honneur,
C'est celuy que porte ton Pere,
Celuy qu'a ton Parrain, celuy
Que tu prens aujourdhuy de luy,
Nom qui soit à tous trois prospere.*

*Ce qui dedans la France rend
Ce beau nom de HENRY si grand,
C'est ce grand HENRY magnanime,
HENRY pere de nostre ROY,
Qui par tout exemple de foy
Son fils à toute gloire anime.*

*De ce grand HENRY les valeurs,
Maugré tous les diuers malheurs
Ialoux d'yne si braue gloire,
Ont fait qu'il ait esté nommé
Pere des armes, qui armé
Sur Mars mesme eust eu la victoire.*

*Les armes ne sont seulement
D'un si grand Prince l'ornement :
En voyant sa iustice grande
Et ses vertus, on eust cuidé,
Qu'il eut seul sous foy possédé
La vierge Astree avec sa bande.*

*O que n'ay-ie en ceste chançon
Et pour le vers, & pour le son,*

*La veine, & l'haleine plus forte,
Son Esprit ie deifroy
Au ciel, & ça bas ie feroiy
Sortir des fleurs de sa chair morte.*

HENRY, i'empliroiy de ton nom
*Tous les cieux, & de ton renom
Tout ce bas globe auquel nous sommes,
De ta memoire tous les temps,
De ton amour tous cueurs des gens,
De ton exemple tous grands hommes.*

*Sur les fons sacrez ce Roy tint
Ton Pere, qui son nom en print,
Et qui fait preue en sa ieunesse,
Outre le cueur heredital,
Que quast ce nom est fatal,
Et pour adresse, & pour prouesse.*

Ton Parrain mesme de * * *
*Donne du preux sang de BOVRBON
Et de l'heur fatal de son nom
Grand' preue & plus grand' esperance.*

*Ce qui rend ores entre nous
Ce nom memorable sur tous,
Ce Prince à son second fils mesme
Ce beau nom fatal a laissé
Qui par luy sera surhaussé
Vn iour en son honneur suprême.*

*Il est du naturel entier,
Comme du nom fait heritier :
Car dès qu'il est sorti d'enfance
Sous CHARLES, son frere, & son Roy,
De deuoir, d'ardeur, & de foy,
Il s'est fait l'Achille de France.*

*La la faulse Religion,
La Pouuerte rebellion,
Se masquans de Pieté feinte
Fouloient tout deuoir & raison,
Quand l'erreur & la trahison
Il a deffous son ioug étreinte.*

*Estant encor si ieune d'ans,
Deux fois chef d'armee en deux camps,
Entre maint acte memorable,
Deux grandes batailles gaignant,
Auant le temps il va ceignant
Son front de laurier perdurable.*

*Or (Enfant) c'est assez chanté
Du nom, que tu as rapporté
Du Baptesme ceste iournee :
La valeur de ceux que i'ay dictés,
En cueur, en faicts, en grace, en dictés,
Te soit avec leur nom donnee.*

A M. LE COMTE

DE FAVQVEMBERGE ET DE COVRTENAY.

I.

*Quand seul sans toy ie suis, car rien que ton absence
Ne me fait trouuer seul, tant que quand ie serois
Auecq' tous les humains seul ie me iugerois,
Car plus que tous humains m'est ta seule presence :
De peur de m'ennuyer ie fantastique & pense
Par quel art, quell' magie, à tous coups ie ferois,
Que toy estant absent, present te trouuerois :
Car iamais nul ennuy, toy present, ne m'offense.
Ma Muse ou ce Demon qui me fait tant de dons,
Que lon me met moymesme au rang des hauts Demons,
Se masquant lors de toy se presente à ma veué.
Par luy donc ie te voy, en luy ie t'entretien,
Et des vers du Demon, qui est & tien & mien,
Present, absent, ie pais l'ame à toy toute deué.*

II.

*C'est vn grand heur à toy d'auoir de la Nature
 Vn esprit, qui fait honte au labeur & à l'art :
 C'est vn grand heur à toy sans craindre ny hasart,
 Ny destin, t'appuyer dessus la raison pure :
 C'est encor plus grand heur, que nonobstant l'iniure
 Que ton procès, ta feure, & l'enuie, & le sard
 De plusieurs, & tout mal qui de tous ces maux part,
 Te font sans fin, sans fin ton sens tout tel te dure :
 C'est vn grand heur de voir qu'aux vertus, aux hauteffes,
 De l'esprit tu ioindras les grandeurs, les richesses,
 Que ie sen s'éueiller d'vn sommeil long & fort :
 Mais entre tous ces heurs, qu'est-ce qui voudroit taire
 L'heur de m'auoir pour tien, qui veux & qui puis faire
 Tous heurs croistre en ta vie, & reuiure en ta mort ?*

III.

*Iamais ne peut nostre ame asseoir de certitude
 Sur rien, que sur la vraye & parfaite amitié :
 Les flandieres sœurs, ny les sœurs sans pitié,
 N'asseruent point tel bien à la viciffitude :
 Toufours à soy semblable en l'eternel estude,
 De tenir & main prestre & prompt & ferme pié,
 A tous maux de l'ami participe en moitié,
 De tout sans regarder ne gré n'ingratitude :
 De là le bien de l'homme est fait vn plus grand bien,
 De là les maux humains se transforment en rien,
 Cela combat la peur & souuent la mort nostre :
 Mais l'amitié cent fois est plus heureuse encor,
 Quand vne couple ainsi que Pollux & Castor,
 Se peut communiquer Deité l'vn à l'autre.*



IIII.

Combien que veu ton sang, ton rang, ton abondance,
 Seruiteur ie te fois : f'ose prendre enuers toy
 Vn nom plus haut, plus digne, & plus grand, puis qu'à moy
 Tu daignes t'abaissant en donner la puissance.
 Ie suis donc ton ami, mais tel que l'excellence
 Du beau mot n'orgueilleit mon deuoir ny ma foy :
 Car plus que mille serfs ie puis ce que ie doy
 Payer, & croy qu'amour doit toute obeissance.
 Thesee Perithoe, & Pylade & Oreste,
 Scipion & Lelie, & si quelque autre reste
 Des couples des amis furent, ce croy-ie, esgaux :
 Mais l'alliance ainsi d'hommes pareils vnite,
 Ne pourroit rien gagner en l'esprouue des maux,
 Sur mon amitié serue & seruitude amie.

V.

A fin que ceux qu'enuie ensemble brusle & mange,
 Ne se peinent dequoy tu me peux tant aimer,
 La brusque & libre humeur qui me vient enflammer,
 Me fera déborder iusques en ma louange.
 Sous vn fort malheureux le ciel en ce corps range
 Vn esprit que tout sien il peut bien estimer,
 Vn sens, vn iugement, vn cœur qu'on peut nommer
 Vray iuge du vray bien, vainqueur du mal estrange :
 Vn prompt sçauoir sans fard, vn dol, mais sans vsage,
 Vn ie ne sçay quel don qui iuge & qui presage
 Toutes fins par discours, non par songes menteurs :
 Vne bonté qui point ne change ou s'espouante,
 Et si lon dit que trop par ces vers ie me vante,
 C'est qu'estant tien ie veux te vanter en mes heurs.

VI.

*Si aux extremes maux, où mon hasart me guide,
 Tu n'esprouois mon ame estre sans changement,
 Qui prend du bien non pas du mal le sentiment,
 Comme en tout asseuree & non comme stupide :*
*Tu pourrois bien douter que le sort, qui preside
 Sur tous cœurs, les changeant de moment en moment,
 T'estant cruel pourroit faire vn ébranlement
 A ma foy, dont la mort ne peut estre homicide.*
*Mais l'espreuue de l'vn ne peut rendre certain
 En l'autre, que si Dieu mesloit le ciel hautain
 A la terre, & vouloit faire vn Chaos renaistre,
 S'encor l'estois tout tel, ie serois & ne puis
 Tant ceder à ce Dieu, que si en tout ie suis
 Malheureux, en cela ie ne puisse heureux estre.*

VII.

*Maudiray-ie (cher Comte) ou les Dieux enuers moy
 Nonchalans, ou ialoux, ou du sort la constance,
 Qui ne fut oncq constant fors qu'en l'aspre nuisance,
 Que sans relache il fait tant à moy comme à toy ?
 Des celestes flambeaux maudiray-ie la loy ?
 (Si quelque loy sur nous peut auoir l'influence
 Des corps non animez :) maudiray-ie qu'en France
 Ils m'ont fait naistre & voir tout cela que i'y voy ?
 Maudiray-ie la Court, ou les grands qui ne pensent
 A moy, tant que trop plus que moymesme ils s'offensent.
 Ha non ! ie maudiray seulement la Vertu.
 Seul l'execre^{as} aujourd'huy ce qu'en moy plus i'admire.
 Car pourquoy ? si i'estoy sans cela, penses-tu
 Qu'en France en vn tel temps i'eusse rien que maudire.*

VIII.

Comme un docte artisan, s'il n'entremet l'ouvrage,
 Sent éblouir ses yeux, sent étourdir ses sens :
 Nostre ame au long travail se deplaisit, si le tems
 De cent varietez ses esprits ne soulage.
 Tu sçais quand tu partis, de quel heur, & courage
 Je suiuois l'œuure sainct que de moy tu attens :
 Mais par trop longue halene étourdir ie me sens,
 Si par le changement ie ne me rencourage.
 Donques tant en la chasse, & au vol des perdreaux,
 Qu'au pourmenoy des bois, des iardins, & des eaux,
 Je repren les plaisirs, les Muses & l'haleine :
 Là où pour ne laisser rouïller l'œuure des vers,
 Je resue ces sonnets dessus ce temps diuers,
 Sonnets faits de grand chose, & toutesfois sans peine.

A. M. SYMON.

SONNET.

L'amitié qui me lie à toy dès ma ieunesse,
 De ma Muse (ô SYMON) print son fatal lien :
 Quand premier des François, toy m'ouurant le moyen,
 Fempruntay le Cothurne, & le Soc, à la Grece :
 Pour aux Rois, pour au peuple, auecques la hauteffe,
 Auecques la basseur, du vers Æschylien,
 Et du vers de Menandre, apporter l'ancien
 Miroir Tragic, Comic, qui Rois, & peuple dresse.

*Or ma Muse, qui peut nostre amitié nouër,
 Se sentant immortelle, ores luy veult vouër,
 Qu'ainfi qu'elle luy fit prendre d'elle naissance,
 Elle luy donnera ce qu'elle sent en soy,
 Qui est l'eternité, tant que du temps la loy
 N'ait sur ton nom non plus que sur le mien puissance.*

A LOYSE L'ARCHER,

ET A SES SŒURS.

*On vante assez le banquet ancien
 De ceste perle à l'ami presentee :
 Assez des vieux l'ambrosie est chantee,
 Le seul honneur du past Olympien.
 L'une pour estre vn miracle Indien,
 Par tant de vers se voit ainsi vantee :
 L'autre pour estre aux seuls Dieux apprestee,
 Mesme passant le ius Hymettien.
 En ce disner peuuent estre choisies
 Plus sain&ts ioyaux, plus sain&tes ambrosies
 Que l'Inde n'a, que n'ont pas les hauts cieux :
 Mais la douceur est en l'aigreur changee,
 Et bien que fust l'autre perle mangee,
 Ces perles ci deuoreroient les Dieux.*

VIII.

Comme un docte artisan, s'il n'entremet l'ouvrage,
 Sent éblouir ses yeux, sent étourdir ses sens :
 Nostre ame au long travail se deplaist, si le tems
 De cent varietex ses esprits ne soulage.
 Tu sçais quand tu partis, de quel heur, & courage
 Je suiuis l'œuure sainte que de moy tu attens :
 Mais par trop longue halene ébourdir ie me sens,
 Si par le changement ie ne me rencourage.
 Donques tant en la chasse, & au vol des perdreaux,
 Qu'au pourmenoy des bois, des iardins, & des eaux,
 Je repren les plaisirs, les Muses & l'haleine :
 Là où pour ne laisser rouïller l'œuure des vers,
 Je refue ces sonnets dessus ce temps diuers,
 Sonnets faits de grand chose, & toutesfois sans peine.

A M. SYMON.

SONNET.

L'amitié qui me lie à toy dès ma ieunesse,
 De ma Muse (ô SYMON) print son fatal lien :
 Quand premier des François, toy m'ourant le moyen,
 Empruntay le Cothurne, & le Soc, à la Grece :
 Pour aux Rois, pour au peuple, avecques la hauteffe,
 Avecques la basseur, du vers Æschylien,
 Et du vers de Menandre, apporter l'ancien
 Miroir Tragic, Comic, qui Rois, & peuple dresse.

*Or ma Muse, qui peut nostre amitié nouër,
 Se sentant immortelle, ores luy veult vouër,
 Qu'ainfi qu'elle luy fit prendre d'elle naissance,
 Elle luy donnera ce qu'elle sent en foy,
 Qui est l'eternité, tant que du temps la loy
 N'ait sur ton nom non plus que sur le mien puissance.*

A LOYSE L'ARCHER,

ET A SES SŒURS.

*On vante assez le banquet ancien
 De ceste perle à l'ami presentee:
 Assez des vieux l'ambrosie est chantee,
 Le seul honneur du past Olympien.
 L'une pour estre vn miracle Indien,
 Par tant de vers se voit ainsi vantee:
 L'autre pour estre aux seuls Dieux apprestee,
 Mesme passant le ius Hymettien.
 En ce disner peuuent estre choisies
 Plus saints ioyaux, plus saintes ambrosies
 Que l'Inde n'a, que n'ont pas les hauts cieux:
 Mais la douceur est en l'aigreur changee,
 Et bien que fust l'autre perle mangée,
 Ces perles ci deuoreroient les Dieux.*

FANTASIE SVR VN VERS

Bien chanté & bien fonné sur le Lut.

A LOYSE L'ARCHER.

*Chanter ce vers, sonner ce son ainfi,
Ce son qui est l'esprit au vers enclos,
Animer l'un, animer l'autre aussi,
C'est de ta voix & de tes doigts le los
Tant excellent (ô LOYSE) qu'iceux
Dignes de toy, te rendent dignes d'eux.
O voix! ô dois! ô beau vers! ô beau son!
O ame! ô corps! de si rare chanson,
Qui ame & corps nous rauit par ces deux.*

L'AMOVR CELESTE DE VERTV,

SVR VN IEV.

A M. SYMON.

*Par moy l'Amour celeste on voit mener ici
Trois Cupidons, captifs deffous ma main diuine:
L'un est l'amour de Mars, qui sanglant^{as} vous mutine:
L'autre vous va bruslant d'un auare fouci,
C'est l'amour de Plutus: le tiers, qui brusle aussi,
Est l'amour trop lascif de Venus la marine.
Ceste Musique accorde à ma pompe enfantine,
Qui pour vous & pour nous va chantant ces vers ci.*

*Il faut que pour le fils de la Venus celeste,
 Hautain & pur Amour, ces trois ci lon deteste,
 Qui en ce peruers siecle ont eu le plus de cours.
 Il les a pris captifs en ceste sainte feste
 Des Innocens : Que doncq vn trophée on appreste
 A l'Amour innocent, sur ces trois faux Amours.*

A M. DE L'AVBESPINE, SECRETAIRE D'ESTAT.

*Bien que l'allusion des noms fort peu souuent
 A l'antiquité docte & à moyrnesme agree,
 Si m'en iouray-je ici : l'Aubespine est sacree
 A Venus, aux honneurs de son autel seruant :
 Ce que Venus chérit, d'elle il va receuant
 Des graces la faueur, qui seules font entree
 A l'honneur, à l'amour : l'Aubespine recree
 Le Rossignol, sa plainte en ses chants poursuiuant.
 L'odeur de sa fleur blanche en telle sorte attire,
 Que nonobstant l'espine il faut que lon l'aspire,
 Ayant de telle espine éprouué la douceur.
 Il faut que d'elle vn iour, sous elle vn chant ie face,
 Qui mesme estant du chant des rossignols vainqueur,
 Soit plein d'honneur, d'Amour, de Venus, & de grace.*

A MADAME DE PRIMADIS.

*Voyant, Madame, en vn bel œuure
 Où mainte rose se décœuure,
 Si tost ces roses façonner,
 P'estoy prest à m'en estonner,
 Quand il me souuint que sans peine
 El' a promptement ce bel heur
 D'en prendre en son teint la couleur,
 L'odeur suaue en son haleine,
 Ailleurs la façon de la fleur.*

A MADAMOISELLE DE SVRGIERES.

*Nonobstant tout mépris, la Vertu fait paroistre
 A tout cœur vertueux son besoin de bien loin.
 De moy (qui ay bien peu de moymesme le soin)
 Le soin entra dans toy sans mesme me cognoistre.
 Cela sans fin m'oblige, & toujours me fait croistre
 Ceste ardeur, de me rendre vn immortal tesmoin,
 Que puis que les vertus tu secours au besoin,
 Tout siecle doit en toy ta vertu recognoistre.
 Je n'ay point aux vertus tant de part ny tant d'heur,
 Que toy, qui la vertu couples à la grandeur,
 Deusses peiner pour vn qui oncq pour soy ne peine.
 Que doncq ce cœur gentil, qu'en cela tu as pris,
 Me rende à recognoistre à iamais, tant épris,
 Qu'à toy, plus grand qu'à moy, soit le fruit de ta peine.*

SVR LA DEVISE DE LA CYGALLE.

*Quand le chien d'Erigone ou l'auant-Chien encore,
 Au plus fort de l'Esté d'vne ardente cuiffon
 Seiche toute herbe aux champs, auançant la moisson
 Que le Soleil doré de son or mesme dore :
 Du plain iour l'aspreté, qui tout humeur deuore,
 Vient tous gosters d'oiseaux fermer à leur chanson,
 La Cygalle sans plus renforçant son haut son,
 Sans fin de voix & dueil, l'œil du grand monde honore.
 Or tu es la Cygalle, & ta Dame vn Soleil,
 Mais au chaud de l'Esté ton chaud n'est pas pareil,
 Ny ton beau chant au chant de la rauque Cygalle :
 Car ta Dame peut faire ainsi qu'aucun flambeau
 N'egalle à ton auis son lustre en tout si beau,
 Qu'aucun chaud, qu'aucun chant, ton chaud, ton chant n'ega*

ANAGRAMME, SON ARC TIRE FLAME.

*L'arc d'Apollon & l'arc de sa Sœur, ont des deux
 A plusieurs fait sentir l'ire & valeur celeste,
 Tefmoin soit la Niobe, & des Gregeois la peste,
 Les Cyclopes tuez, & le Python hideux.*
*L'arc d'Hercule dans l'air de maint coup hazardeux,
 Des Harpyes la bande & puante & moleste
 Tua mesme en volant : mais l'amour nous moleste
 D'un arc passant tout arc, & tout art mesme, d'eux :*
*Encor son arc premier ne tiroit que des fleches,
 Qui pouuoient mesme au fond des ames faire breches :*
*Mais ma Maistresse l'a d'autres armes armé,
 Dont il embrase tout, tirant pres de Madame :*
*Ce qui fait donc qu'Amour m'ait si tost consumé,
 C'est de Madame l'arc, car SON ARC TIRE FLAME.*

AV SEIGNEUR DE LA BOVRDAIZIERE.

*Voyant ta beauté grande on peut (cher BOVRDAIZIERE)
 A celle de Narcisse en tout la conferer,
 Non tes amours, qu'on voit des siennes differer,
 Autant qu'il te sembloit de face & forme entiere.*
*L'air, l'or, le teint, les traits, peurent à la priere
 Pouffer la Nymphé Echo qu'il fit desesperer :*
*Au contraire tu viens sans cesse reuerer
 Et supplier ta Nymphé, encontre toy trop fiere.*
*Ta Deesse aussi passe en beauté mille fois,
 Cet' autre qu'un refus fit transformer en voix :*
*Mais lors que son amour, non l'amour vers toymesme
 Te fait languir au feu, non pas au bord d'une eau,
 Tu te changes en voix, dont sort ce vers si beau,
 Qu'il peut venger ton fort contre son tort extreme.*

A. L'VY MESME.

*Lors que ie iuge en tout ta Deesse estre telle,
 Que sa beauté rassemble en soy les varitez
 Qu'à part on attribue à plusieurs Deitez,
 Et qu'autant que son corps son esprit mesme exce
 Lors qu'à tant de beautez ie vien conferer celle,
 Dont Nature en ton corps a les traits imitez
 D'Apollon, & ses arts dans ton ame excitez,
 Pour ceste autre beauté rendre encore plus belle :
 Je dy que si ta Dame est cruelle enuers toy,
 Qu'en fin ton corps si beau perd le plus beau de s
 Sont les vers qui sans fin les beautez embelissent :
 Je dy que l'esprit perd le los du iugement,
 Qui aux vaines grandeurs postpose aueuglement
 Les beautez & beaux dons quiles grandeurs grandisse*

DISTHIQVE.

*Phebus, Amour, Cypris veult sauuer, nourrir & orne
 Ton vers, cœur, & chef, d'ombre, de flamme, de fieu*

SVR LES METEORES DE I. A. DE BAÏF 47.

*Tant bien chercher aux cieux leur substance plus pu
 Que n'est Pelementaire, & en leurs actions
 Merquer les tours, les temps, les inclinations,
 Mesme en leurs feux tout nom, tout cours, ordre &
 Descrire en Pelement du feu la nourriture
 Qu'il prend, les qualitez & les impressions :*

*Chanter en l'air ses corps subtils, ses regions,
 Sa pluye, foudre, & vents, neige, & grefle plus dure :
 Chanter tant bien en l'eau, sa liqueur, ses reflux,
 Son sel, ses animaux : puis ce qui est reclus
 Dans terre, ou qui sur elle & vegete & chemine :
 Comme vn BAIFF fera, chasque chose en son lieu,
 C'est monstrer qu'on a l'ame en tout vrayment diuine,
 Qui par tout dans ce Tout se mesle ainsi que Dieu.*

A LA FRANCE.

ELEGIE.

*Sur ce que tourne le ciel, & sur ce que clofe dedans luy
 Forme la Terre encor, l'Onde, le Vuide, le Feu :
 Combien voy-ie en toy sans cesse se naistre de terreurs,
 Et sans cesse en toy, FRANCE, se naistre d'abus ?
 Veux-tu dans vn vers cognoistre la cause de ces deux ?
 C'est le mépris qu'on fait, FRANCE, d'apprendre que c'est.
 Or donc cesse le Feu, l'Air, l'Onde, la Terre, de leurs faits
 Intimider nos sens, tromper, épointre, raurir.
 Mesme le Ciel, par faute de voir de sa Danse le vray cours
 Cesse de mille liens l'ame pesante lier.
 Par la diserte leçon des Vieux (qui mesme de leur rang
 Ont fait par ce labeur estre le docte BAIFF)
 Souure la cause de tout, tant bien que la crainte, que l'erreur
 Et la superstition faulse, se doute par eux.
 O doncq' digne labeur ! ó Gens dont l'ame ne peut pas
 En rien estre de Feu, d'Air, ne de Terre, ne d'Eau !
 Delle le Ciel est seul geniteur de son estre le plus pur,
 Tel qu'est l'estre de Dieu presque tel estre creant,
 Vn propre corps luy constituant, qui par sa pesanteur*

*Lache, ne puisse le vol roide de l'ame tenir.
 Parfois doncq la tirant, & iusqu'au feste de ses ronds,
 En voletant, se ficher sur chafque chose la fait.
 Lors de ce haut sur tous Elemens treshaute se comprend,
 Ains comprend dans foy l'œuure de tous Elemens,
 Voire le rond des Cieux, voire ainsi tout ce que sans fin
 Cause le Vuide, le Feu, l'Onde, la Terre, le Ciel.
 Puis au corps derechef se logeant, par son graue discours
 Enclos dans son corps tient de ce monde le corps.
 Tant qu'un monde petit clost vn grand monde dedans foy,
 Vn miracle encor peut de la chose venir,
 L'ame de foy retirant par l'art de la Muse ce grand Tout,
 Comme le peut retirer par ce poème B A I F,
 (Mieux que celuy qu'on veit (ce dit-on) d'un verre se bastir
 Vn monde en ce petit verre de Dieu se moquant.)
 Tous les cieux vrayment figurez peut clorre de ses vers,
 Clorre la Terre encor, l'Onde, le Vuide, le Feu.*

CHAPITRE.

EN FAVEUR D'ORLANDE

EXCELLENT MVSICIEN⁴⁸.

*S'il faut que tes chansons graues ensemble & douces,
 Sur l'aile des beaux chants qu'on leur doit inuenter,
 Iusqu'aux Rois (ô ma Muse) ains iusqu'aux Dieux tu poussa:
 Des vers en contr'echange ici tu dois chanter
 Pour Orlande, qui peut aux vers l'aile si belle,
 D'un heur, d'un air, d'un art, admirable prester.
 L'aile qu'Orlande peut donner aux vers, est telle,
 Que son vol animé de mouuemens si beaux,
 Si prompts, si hauts, surpasse en volant toute autre aile.*

*D'enfer au ciel, du ciel aux infernales eaux,
 Mercure en vn moment remonte & redeuale,
 Ayant au chef, aux piés, ses ailerons iumeaux.
 Ce beau vol peut porter à la riue infernale
 Nos vers, au ciel, aux coins de la terre, sans peur
 De ce qui fit en mer choir le fils de Dedale.
 Mercure aussi qu'on fait fort subtil inuenteur,
 En Musique, peut estre, est la Musique mesme,
 Haussant, baissant, par tout ce beau vol enchanteur.
 Puis donc qu'un tel art donne & course & force extreme
 Aux vers, & puis qu'Orlande vn tel vol façonnant,
 Est des vieux & nouveaux ouuriers l'ouurier suprême:
 Muses qui d'un tel art irez tousiours tenant,
 Comme l'art tient de vous, il ne faut qu'on refuse
 D'orner ce qui vous peut donner tant d'ornement.
 Puis la Musique a pris son beau nom de la Muse,
 Mesme l'air des beaux chants inspirez dans les vers,
 Est comme en vn beau corps vne belle ame infuse.
 Le ciel qui roide emporte avecq' soy l'univers,
 Retournant tant de ronds, vne harmonie engendre
 Par leurs accords, tirez de leurs discords diuers.
 Si l'humain sens pouuoit de ces cercles entendre
 Le bruit, qui de discords sans reigle, & infinis,
 En tant d'accords reiglez, & finis, se vient rendre,
 Tous les plaisirs humains seroient de nous bannis :
 Mais au defaut des sens, nos esprits de diuine
 Essence, absens des corps, sont au ciel reünis :
 Et raprenans au lieu de leur haute origine,
 Tous ces sons qu'ils auoient autresfois entendus,
 En rapportent des tons dans leur fresle machine :
 Mesme aucuns d'eux si tost qu'ils sont redescendus,
 Tachent faire imiter à leurs sens l'harmonie,
 Qui d'aïse les auoit pareils aux Dieux rendus.
 Telle accordance encor s'imite au ciel, vnüe
 Aux beaux vers, quand la main de Phebus, de ses Sœurs,
 Du tout presque à son gré l'ame des Dieux manie :
 Et qu'eux émeus, forcez, par accents rauisseurs,
 Lairroient & l'Ambrosie, & le Nectar, pour pastre*

Leurs deitez sans cesse en ces autres douceurs.
 Car que sert l'autre pass à leur immortel estre?
 Mais tel celeste accord à tous coups fait dans eux,
 De leur estre celeste vu sentiment renaistre.
 Il ne fait seulement les Dieux se sentir Dieux,
 Mais les hommes il fait, par vne éprise extreme
 Se sentir tels, que font ces Dieux mesme en leurs cieus.
 Nostre essence mortelle, en l'essence suprême
 Sur l'heure il ne peut pas seulement transformer,
 Mais en hommes il peut tourner les bestes mesme :
 Ains ce qui est sans ame, il s'efforce animer,
 Comme le bois suiuant, & la suiuate pierre,
 Qu'il semble d'effort propre & sans charme charmer.
 Et comme au ciel, en l'air, en la mer, en la terre,
 Aux Dieux, aux hauts esprits, aux oiseaux, aux poissons,
 Aux bestes, aux humains, Amour ses traits defferre,
 Voire & encor penetre aux Enfers, par ses sons
 Et par ses chants, qui sont ses deux traits, la Musique
 Force tout ce qu'en tout rencontrent ses chansons :
 Elle a mesme forcé la porte Plutonique,
 Retenant le hideux & l'inceffable aboy,
 Qui sort par trois gostiers hors du corps Cerberique,
 Quand ce monstrueus chien, tout transporté, tout coy,
 Tout beant, aualloit ces charmes indomtables,
 Dans foy tournant sa rage en douceur maugré foy :
 Quand les Sœurs sans pitié se firent pitoyables,
 Quand les trois autres Sœurs (qui tout destin filans,
 Ne flechissent iamais) se veirent flechissables.
 Ces tons si forts, si dous, penetrans, & coulans,
 Du cruel, de l'auare Enfer les lois faulferent,
 Toute ombre triste, rude, & farouche enmielans :
 Tant qu' Yxion, Sisyphé, & Tantale laisserent
 Ou le dur souuenir & sentir de leurs maux,
 Ou leur roué, & leur faix, & leur soif, s'arresterent :
 Aussi non seulement aux esprits infernaus
 Cet Orphee eust fait force, ains aux Dieux, aux Deeesses,
 Aux Demons, aux humains, aux brutes animaus.
 Nostre Musique doncq', qui aux enchanteresses

Chançons de cet Orphee exerçoit son pouuoir,
 Les fit sur tous les cœurs autant qu'Amour maistresses.
 Mesme son mont Rhodope en fin ne l'eust peu voir
 De Thyrses assommé par les foles Bacchantes,
 (Car puissance il eust peu sur sa mort mesme auoir :)
 Mais les barbares bruits des cymbales sonnantes,
 Des éclatantes vois, des cornets, des tabours,
 Estoufferent l'effort de chançons si puissantes.
 La Musique plus vraye & parfaite a tousiours
 Telle rencontre, alors que plus on chante & sonne,
 Que des meilleurs ourriers on fait plus le rebours.
 Ainsi contre Apollon ses lours tuyaus entonne
 Le Satyre Marsye : & le iars éclatant
 Penſe égaller l'oiseau dont Meandre resonance.
 Ces Bacchantes, qui haine extreme alloient portant
 A tel honneur, festans leurs iours Trieteriques
 Alloient par tout errant, chantant, dansant, sautant :
 Mais si le sainct effort de si rares Musiques
 Eust peu lors dans leurs chefs, dans leurs cœurs penetrer,
 Pleins de vapeurs, d'ardeurs, & de rages Bacchiques,
 Auecques la Musique Orphee eust fait entrer
 L'amour mesme au dedans des vineuses Menades,
 Faisant ces deux pareils en force se monstrer.
 Car l'une tous leurs sens & troublez & malades,
 Eust remis en leur train : & l'Amour eust domté
 La haine sa contraire éprise en ces Thyades :
 Doucement le cerueau par tels appas flaté
 Eust mis hors toute erreur, & fureur, par l'aureille :
 Et l'amour allumé dans le cœur eust esté.
 L'admiration doncq' de chose nonpareille,
 Vers Orphee eust esté tel amour produisant :
 Et la Musique seule eust fait telle merueille.
 Mesme aux amours plus vrais la Musique attisant
 Au cœur, au chef émeu, le desir, la memoire,
 Va l'apprehension viuement embrasant.
 Amour fait & refait par elle sa victoire,
 Et croy que cault il porte en son carquois des traits.
 Qu'il luy derobe, à fin d'en restaurer sa gloire.

SVR LA GRAMMAIRE DE P. RAMVS⁴⁴.

*Les vieux Gaulois auoyent tous arts en leur langage,
 Mais Dis l'vn de leurs Dieux (qui riche tient couuers
 Sous les obscures nuïds mille thresors diuers)
 Aux champs Elysiens retint des arts l'vsage :
 Il falloit doncq' auoir pour là bas penetrer,
 Les rappeler, les faire en l'air Gaulois rentrer,
 Ce Rameau d'or, par eux redorant tout nostre age.*

SONNET

SVR LES DIALOGVES D'HONNEVR DE I. BAPTISTE
 POSSEVIN⁵⁶.

*Si de l'honneur le nom s'honore en toutes parts,
 S'il fait seul les duels, les affauts, les iournees :
 S'il conduit au sçauoir les ames les mieux nees,
 Honneur le seul guidon d'Apollon & de Mars :
 Bref, s'il est nourricier & nourriçon des arts,
 S'il est seul conducteur des plus grand's destinees,
 Vainqueur de la ranqueur, de la mort, des annees,
 Et bien souuent le steau des Rois & des Cefars :
 Quel poinã plus honorable eust trouué pour deduire,
 L'autheur Italien, ne Gruget pour traduire,
 Fors l'honneur & son poinã, des outrages domteur?
 Ceux doncques de ce temps, & leurs enfans encore,
 Soyent tels enuers ceux cy, que cet Honneur honore
 D'vn honneur eternal & l'vn & l'autre Autheur.*

ODE

SVR LA TRADVCTION DE PAVL EMILE,

Faicte par Iean Regnard, Sieur de Miguetiere **.

Si les sages Dieux, qu'on doit croire
Ialoux de nostre basse gloire,
N'auoyent d'vne imperfection
Bridé toute humaine action,
A fin de rabaisser l'audace
Des hommes, leur rebelle race :
Et si dés le commencement
Ils n'auoyent meslé iustement,
Et leur defaueur & leur grace,
Par mille beaux faits entrepris,
Par mille admirables écrits,
Maugré le dard de la mort blefme,
Mille mortels se fussent faits
Eux-mesme immortels & parfaits,
Aussi bien que les grands Dieux mesme :
Mais ceste ordonnance suprême,
A fait qu'aucun peuple n'ait eu
Le pouuoir d'empescher qu'vn vice,
Après mille efforts n'obscurcisse
Tout ce que de bon il a peu.

Les peuples que Phebus éclaire
Tous les premiers, quand au matin
A son leuer il fait retirer
De sa sœur le char argentin,
Ont premierement par vaillances,
Par la grandeur de leurs puiffances,
Par hautes apprehensions,

IL. — Iodelle.

*Et par doctes inuentions,
Meres de toutes nos sciences,
Taché d'égaller leur pouuoir,
Taché d'égaller leur sçauoir,
Voire & par leur renom, leur vie,
Aux Dieux, qui estoient maistres d'eux :
Mais tousiours l'orgueil hasardeux
A sus la vraye gloire enuie.
Car leur gloire leur fut rauie,
Ou pour au milieu de leur bien
Auoir voulu trop entreprendre,
Ou pour en voulant tout apprendre,
A la fin ne comprendre rien.*

*Quelle entreprise a ton trouuee
Qu'ils ayent iamais acheuee,
Comme deuant ils la pensoyent ?
Tantost quand plus ils s'efforçoient
De venir au but de la chose,
Le tour du destin, qui s'oppose
A nos forces, à nos conseils,
Rompoit les humains appareils,
Inutiles, quand trop on ose :
Tantost voulans cognoistre tout,
Ils sentoient au lieu d'estre au bout
La peine, loyer de la peine,
Ou sus vn principe inuenté
Ils asseuroyent leur verité,
Ainsi qu'vne tour sur l'arene,
Ou d'vne pieté qui meine
Cent mille superstitions,
Faisant semblant d'atteindre aux nués,
Et parlant par voyes incongneués
Bigarroyent leurs opinions.*

*Depuis la cauteleuse Grece,
La Grece tousiours menteresse,
Et par beaux faits & par écrits
Voulut à tous rauir le pris
De ceste immortalité grande,*

Que l'homme ainsi qu'un Dieu demande :
Mais leurs vertus ils embrouilloient
Des vices, dont ils se fouilloient,
Et de mainte execrable offrande,
En masquant d'une piété
Leur detestable cruauté :
Ou bien dans l'onde obliuieuse
Enuoyent leur nom desia mort,
Pour s'estre efforcez pour le tort,
Fust par audace avantageuse,
Fust par ruse malicieuse,
Ou bien s'ils l'ont fait viure ici,
Ils l'ont fait viure avec leur honte,
Et nostre reproche, qui doute
Leur labeur & leur gloire aussi.

Que diray-ie de mille songes,
Mille fables, mille mensonges,
Dont ils pensoient orner leurs faits,
Et leurs beaux escripts contrefaits ?
Quoy que le vulgaire m'en tance,
Je me permets sans arrogance
De dire, que la grand' faueur,
Que nous faisons à leur labeur,
Ne vient que de nostre ignorance,
Qui approuue, comme à credit,
Tout ce que le commun nous dit,
Sans que rien à soy lon retire.
Ce que le Ciel plus chichement
Nous donne, c'est le iugement :
Qui fait que i'ose encore dire,
Que tous ceux qui veulent escrire
Du tout comme l'antiquité,
Seruans aux aueugles d'amorce,
Se pensent eux mesme sans force,
Et sans yeux la posterité.

Après que les destins bornerent
L'heur des Grecs, les Romains regnerent,
Ces plus fiers que vaillans Romains,

Qui pensoyent tenir en leurs mains,
 Fust en guerre, fust en doctrine,
 Les gonds de ceste grand' machine :
 Mais par mainte sedition,
 Qu'enfantoit leur presomption,
 Ont fait eux mesme leur ruine.
 Laissons mille vices vilains,
 Dont leurs plus beaux aâes sont pleins,
 Comme le ciel les entremesle :
 Laissons leurs procéz obstinez,
 Laissons leurs cœurs effeminez,
 Quand on combattoit peste-mesle :
 Laissons & le foudre & la grefle,
 Qui leur serain souuent brouilloit,
 Et laissons vne enuie extreme,
 Qui au sang de leurs amis mesme
 De rage souuent se fouilloit.

Si est-ce qu'entre tant de fautes
 Ils ont leué leurs gloires hautes,
 Par beaucoup de braues vainqueurs,
 Par beaucoup de doâes autheurs :
 Et bien que si forts ils ne fussent,
 Bien que souuent mesme ils receussent,
 Voyant l'autre camp affronté,
 La froide peur de leur costé :
 Et combien que tant ils ne sceussent,
 Par grands morgues, par grands moyens,
 Par la largeffe de leurs biens,
 Seruoyent d'épouventail au monde,
 Encore leur viuant renom
 Nous espouuantant de leur nom,
 Ne sentiroit la nuit profonde,
 Noyé dedans l'infemale onde,
 Si les bons esprits & le temps
 Ne decouroyent que les plus braues,
 Les mieux difans, & les plus graues,
 Font bien souuent les charlatans.
 Mais que diray-ie de leur race,

Qui encore aujour'd'huy pourchasse
 De se faire nommer de nous,
 Le peuple le mieux né de tous?
 Je ne parle point de leurs vices,
 Je sçay que tousiours les malices,
 S'on les contrepoise aux bienfaits,
 Rauallent l'honneur sous le fais.
 Et puis tousiours quelques supplices,
 Suiuent ceux-là, qui écriuans
 Parlent librement des viuans :
 Je ne sçay pas si ce peuple ose,
 En reprenant vn cœur plus haut,
 Quelque beau fait quand il le faut,
 Je diray ceste seule chose,
 Puis qu'il faut que ma flamme enclose
 Trouue vn soupirail en cela,
 Que ce peuple & son voisinage
 Nous donne souuent tesmoignage,
 Que les Gots ont passé par là.

Encore ont ils ceste prudence
 De s'authoriser d'vn silence,
 Et par mille admirations,
 Quelquefois par inuentions,
 De mains, d'espaules, de louanges,
 Se faire admirer aux estranges :
 Mais toy, mais toy, peuple François,
 Qui, vaillant, iamais sous les lois
 D'vn peuple estrange ne te ranges,
 Quel autre plus grand vice as tu
 Qui obscurcisse ta vertu,
 Sinon le mépris de ta gloire?
 Je sçay qu'aucun n'egallera
 Ce qu'il a fait, ce qu'il fera,
 Aux couronnes de ta victoire :
 Mais si des hommes la memoire
 Ne les fait à tous siecles voir,
 Qu'as tu gagné par tant d'alarmes,
 Sinon que perdre tes gensdarmes,

Et le plus beau de ton espoir ?
 Quelle autre plus belle esperance
 Auois tu, pour la recompense
 De tant de trauail despandu,
 Et de tant de sang respandu,
 Sinon l'honneur, qui deuoit suiure
 Ta vaillance, & qui ne peut viure
 Si quelque ingenieuse main,
 Mieux qu'en vne taille d'airain,
 D'or, de bois, de marbre, & de cuiure,
 Ne l'anime si doctement,
 Qu'on y voye eternellement
 Vne ame des siecles maistresse ?
 Mais comme ennemi du plus beau
 Que nous ayons d'un lourd tombeau,
 Tu fais que ta lourde paresse
 Ton nom & tes ayeulx oppresse,
 Ou pour de tout temps mettre au bas
 Les vrais artisans de la vie,
 Qui par les ans n'est point rauie,
 Ou pour ne te cognoistre pas.
 Voila ce que le ciel t'enuoye,
 Voila le trait dont il foudroye
 Tout cela que tu as de bon,
 En te priuant du vray guerdon
 Que la seule vertu merite.
 Mais l'attens qu'une chatemite
 Contre mes vers grince les dents,
 Qui Sardanapale au dedans,
 Contreface au dehors l'hermite :
 Me faisant de ce lourd defaut
 Vne vertu, disant qu'il faut
 Estimer que la gloire humaine
 Est vne honte deuant Dieu,
 Et que si lon fiche en ce lieu
 Quelque attente, l'attente est vaine :
 Mais si ceste beste vilaine
 Veut sonder son espoir infet,

Elle trouuera que la rage
D'auoir quelque gloire en son age,
De tel masque la contrefait.

Je sçay qu'un peuple qui se vante,
Rend sa gloire au ciel déplaisante,
C'est le vice dont il ay blasmez
Les peuples parauant nommez :
Mais si la chose que lon traite
Se voit au naturel pourtraite,
Quel autre eguillon voudroit on
Pour embrasser ce qui est bon,
Et fuyr la chose mal faite ?
Dy moy, donc si les autheurs saincts
N'eussent par histoire depeints
Les faits sacrez que lon doit croire,
Qu'eust-il en ce monde resté
De foy, de loy, de pieté,
Veu que du vieil temps la victoire
En eust effacé la memoire ?
Dy moy si tout Roy des Chrestiens
Voyoit nos histoires bien peintes,
Suiuroit-il pas les guerres sainctes
Ainsi que nos Rois anciens ?

Mais quel Prince auroit ce courage,
S'il est amy du beau langage,
Et si les histoires des vieux
Ont desia passé par ses yeux,
De vouloir tous les faits apprendre,
Qu'ont voulu iadis entreprendre
Nos peres, des Dieux les enfans,
De toute guerre triomphans,
Veu qu'on ne les sçauroit où prendre,
Sinon de quelques vieux ramas
De Chroniques, & vieux fatras
Qui doiuent seruir, ce me semble,
D'enuelopemens aux merciers,
Et de cornets aux espiciers :
Ou bien quand vne feste assemble

Six ou sept artisans ensemble,
 Entre les tisons, & les pots,
 Leur faire passer la froidure,
 Tous bayans apres la lecture,
 Dont presque ils épellent les mots?

Mais, au rebours, quel homme braue
 S'estant acquis vn style graue,
 Et s'estant enrichi de traits,
 Sur les meilleurs des vieux pourtraits,
 Eust voulu se mettre en tel ceuvre,
 Veu qu'en toy, Peuple, lon decœure
 Vne ingratitude enuers ceux
 Qui sont de ton bien soucieux,
 Et plus qu'en autre qui se treuve?
 Le ciel qui fait tout par compas,
 Fait que ceux, qui ne peuuent pas,
 Veulent toute chose parfaire :
 Et que ceux qui le peuuent bien,
 Ne veulent iamais faire rien.
 Quelque esprit aux Muses contraire
 Entreprenra bien tel affaire,
 Qui, nourri seulement aux plaidz,
 Apporte du creu de sa terre,
 Et souuent parlant de la guerre,
 Du pur iargon de son palais.

FRANÇOIS, ce grand Roy, dont la France
 Prend iustement vne arrogance,
 Voulut de nos Rois le premier
 Chasser ce vice coustumier,
 Qu'apastoit tousiours la paresse
 Pour amortir nostre hauteffe :
 Et ainsi que de toutes pars
 Les plus doctes hommes espars
 Il appelloit par sa largeffe,
 Dedans sa France il appella
 (Peux tu bien entendre cela,
 O peuple, sans rougir de honte,
 Voyant qu'il faut qu'vn estranger

*Viennè tes histoires renger,
Et qu'un peuple que chacun domte
De ceste gloire te surmonte?)
Il appella doncques à foy
Ce docte historien Æmile,
L'honneur de Veronne, sa ville,
Du peuple Italique & de toy.*

*Or ce n'est pas tout, que la peine
D'un docte escriuain nous rameine
Nos ayeulx dehors de la nuit,
Si chacun n'en reçoit le fruit.
Vne histoire n'est pas suiuite
Pour ceux seulement qui leur vie
Consomment au parler Romain,
Où Æmile employa sa main :
Il faut qu'on contente l'enuie,
En sa propre langue escriuant,
Du gentil-homme peu sçauant,
Et d'une grand' part du vulgaire,
Qui veut aussi bien voir son los
Sous la main d'ignorance enclos,
Sortir en lumiere plus claire.
Ce que mon REGNARD a sceu faire,
Rendant Æmile d'un tel heur,
Qu'un autre qui a voulu suiure
Le premier & second liure
Doit borner au tiers son labeur.*

*Ce n'est pas moy qui chacun prise
Dans mes vers, & qui autorise
Pour estre quitte à mon ami,
Des écrits forgez à demi :
Ma liberté inuiolable,
Et ma louange est equitable,
Et ne sçay que c'est qu'en flattant
Louer quelcun, puis detraçant
De son nom plaisanter à table.
Il ne faut la gloire celer
Des amis, ny trop en parler :*

*Ce qui a fait qu'en bref ie vante
La double gloire de celuy,
Qui brauement vient aujourdhuy
Entre nostre troupe sçauante,
Combattre la troupe ignorante,
Et qui suiuant le Dieu guerrier,
Mestlant les liures aux alarmes,
Bien faisant, bien disant des armes,
Doit attendre vn double laurier.*

*Toy troupe des Dieux, qui maistrises
Deffus toutes nos entreprises,
Et toy qui nous donnes les loix,
HENRY, le meilleur Roy des Rois :
Toy ANNE aussi, dont la hauteffe
A fait que cet œuure on t'adresse,
Vueillez, les vns par leur bonté,
L'autre par liberalité,
L'autre par moyen & adresse,
Par l'exemple de cestuy-ci
Nous inciter si bien ici
A bien faire & à bien écrire,
Puis qu'vn bon siecle est retourné,
Puis que le ciel a ordonné
Au peuple François plus d'Empire,
Qu'à autre que j'aye sçeu dire :*

*Qu'en gloire il les surmonte tous,
Tant que, si parfaits nous ne sommes,
Nous puiffions les premiers des hommes,
O grands Dieux, approcher de vous.*

SVR LE MONOPHILE

D'ESTIENNE PASQUIER,

Aduocat en la Cour de Parlement ⁸².

*Ne verray-ie point que ma France
 S'estonne de son siecle heureux,
 Mais de son siecle malheureux,
 Qui n'a de son heur cognoissance?
 Verray-ie point cet an nouveau,
 Que le Latonien flambeau,
 Qui va reuoir son Ganymede,
 Chasse avecques ses ans passez,
 Ces ans à tout iamais chassez,
 Le mal dont ce mal nous procede?
 Verray-ie point qu'il te regarde,
 (O ma France) encor vne fois,
 Gouster la douceur de ses loix,
 Qui seule de l'oubli te garde?
 Loix que le Prince Delien
 Sur son coupeau Theffalien,
 Entre ses sçauantes Sœurs donne :
 Loix qui mieux te couronneroyent
 Que quand les Rois adiousteroyent
 L'autre couronne à leur couronne.
 Pourquoi parmi nostre ignorance
 Semez-vous (o doctes esprits)
 Tant d'œuvres, si pour vostre prix
 Vous n'avez que la repentance?
 La terre qui vous a portez,
 La terre que vous exaltez,
 Jalouse de voir vos louanges
 Se faire maistresses des ans,*

Engloutit ses propres enfans,
 Pitié mesme aux terres estranges.
 Mocquons nous, Lyre, ie te prie,
 Mocquons nous des feueritez
 De ces vieux sourcils despitez,
 Par qui tout œuure se decrie?
 Que seruira (dit vn vilain)
 Cest œuure de mensonge plein;
 Qui le peuple à mensonge incite ?
 O vilains, voulez-vous encor
 Dessous vn masque de Nestor
 Celer vn deforme Therfite ?
 Moquons nous, ma Lyre, & me chante
 Que de ce vieil siecle doré,
 Ce siecle pour l'or adoré,
 Ia la saison nous est presente :
 L'or tout seul retient son honneur,
 L'or seul de France le bon heur,
 L'or qui a la terre pour mere,
 Veult clorre au ventre maternel
 Dessous vn cercueil eternel,
 Tous ceux qui ont le ciel pour pere :
 Tant l'ambition execrable
 Loing de la vertu se tenant,
 Hait le bien d'autre part venant
 Que de sa faim insatiable :
 Ce qui de son gibier n'est pas,
 Ne fera iamais son repas :
 Et comme l'asne courbé laisse
 Les fleurs, pour manger les chardons,
 Reiette les celestes dons,
 Et sa seule fange careffe.
 Mocquons-nous, ma Lyre, & brocarde
 Ces autres fnges, qui mal nés
 Pendent vn chacun à leur nés
 Sous vn demi-ris, que lon farde
 De quelques gestes courtisans :
 Ceux-ci par mines déprisans

*Les bonnes choses qu'ils n'entendent,
Se vont naurans de leur cousteau,
Mesme de leur propre cordeau
Deuant les doctes yeux se pendent.*

*Mocquons nous, Lyre, d'auantage
De ceux-là qui mesme entre nous,
Estans l'un de l'autre ialoux,
Blasment l'un de l'autre l'ouillage :
Et bien qu'ils celent au dedans
Leurs poisons sans fin remordans,
Ils appastent de leur mouëlle
L'enuie qui dedans se paist,
L'enuie qui sans fin leur est
Et leur amie, & leur bourrelle.*

*Mais qui nous fait ores, ma Lyre,
Changer tellement nostre son,
Que la douceur de la chanson
Se tourne en l'aigreur de Satyre ?*

*PASQUIER, destourne nous du ris,
PASQUIER, entre les bons esprits
De la France vne gloire rare,
R'adresse vers toy nostre voix,
De toy seul parler ie deuois,
Mais sans fin ce malheur m'esgare.*

*Si nostre terre n'estoit telle
Que tu peux voir dedans mes vers,
France combleroit l'uniuers
Ia ia de ta gloire immortelle,
Pour auoir si bien mis au iour
De ton Monophile l'amour :
Mais hélas hélas ! nostre gloire
En France n'aura point son cours,
Si le temps rechangeant tousiours,
N'a mesme sus France victoire.*

*Sus donc, Faucheur, que lon s'emplume,
Raze tout, pren l'affaire en main,
Et tant, que contre nous en vain
Se puisse obstiner la coustume.*

*Si tu fais vn tel changement,
 Ia nostre PASQUIER iustement
 Vaincra d'vne eternelle vie
 L'Ignorance, le gros fourci,
 L'ardente ambition aussi,
 Le ris, & l'escumeuse enuie.*

ODE

SVR LES SINGVLARITEZ DE LA FRANCE ANTARCT

D'ANDRÉ THEVET,

Cosmographe du Roy^{ss}.

*Si nous auions pour nous les Dieux,
 Si nostre peuple auoit des yeux,
 Si les grands aimoyent les doctrines,
 Si nos Magistrats traffiqueurs,
 Aimoyent mieux s'enrichir de mœurs.
 Que s'enrichir de nos ruines :
 Si ceux là qui se vont masquans
 Du nom de Docte, en se mocquans,
 N'aimoyent mieux mordre les sciences,
 Qu'en remordre leurs consciences :
 Ayant d'vn tel heur labouré,
 THEVET, tu serois assure
 Des moissons de ton labourage,
 Quand fauoriser tu verrois
 Aux Dieux, aux hommes, & aux Rois,
 Et ton voyage, & ton ouurage.
 Car si encor nous estimons
 De ceux là les superbes noms,*

*Qui dans leur grand Argon oferent
Afferuir Neptune au fardeau,
Et qui maugré l'ire de l'eau
Iusques dans le Phafe voguerent :
Si pour auoir veu tant de lieux,
Vlysse est presque entre les Dieux,
Combien plus ton voyage t'orne,
Quand passant sous le Capricorne,
As veu ce qui eust fait pleurer
Alexandre? Si honorer
Lon doit Ptolemee en ses œuures,
Qu'est-ce qui ne t'honoreroit,
Qui, cela que l'autre ignoroit,
Tant heureusement nous decœuures?*

*Mais le Ciel par nous irrité,
Semble d'un œil tant depité
Regarder nostre ingrate France.
Les petits sont tant abrutis,
Et les plus grands, qui des petits
Sont la lumiere & la puissance,
S'empeschent tousiours tellement
En un trompeur accroissement,
Que veu que rien ne leur peut plaire,
Que ce qui peut plus grands les faire :
Celuy-là fait beaucoup pour soy
Qui fait en France comme moy,
Cachant sa vertu la plus rare :
Et croy, veu ce temps vicieux,
Qu'encor ton liure seroit mieux
En ton Amerique barbare.*

*Car qui voudroit un peu blasmer
Le pays qu'il nous faut aimer,
Il trouueroit la France Arctique
Auoir plus de monstres, ie croy,
Et plus de barbarie en soy,
Que n'a pas ta France Antarctique.
Ces Barbares marchent tous nuds :
Et nous, nous marchons incogneus,*

*Fardés, masquez. Ce peuple estrange
 A la pieté ne se renge :
 Nous la nostre nous mesprisons,
 Pignons, vendons, & deguisons.
 Ces Barbares pour se conduire
 N'ont pas tant que nous de raison :
 Mais qui ne voit que la foison
 N'en sert que pour nous entre-nuire ?
 Toutesfois, toutesfois ce Dieu,
 Qui n'a pas banni de ce lieu
 L'Espérance nostre nourrice,
 Changeant des cieux l'inimitié,
 Aura de sa France pitié,
 Tant pour le malheur que le vice.
 Je voy nos Rois, & leurs enfans,
 De leurs ennemis triomphans,
 Et nos magistrats honorables
 Embrasser les choses louables,
 Separans les boucs des agneaux,
 Oser en France deux bandeaux :
 Au peuple celuy d'ignorance,
 A eux celuy de leur ardeur,
 Lors ton liure aura bien plus d'heur
 En sa vie, qu'en sa naissance.*

ODE A CLAVDE COLET,

SVR LE IX. D'AMADIS³⁴.

*Le temps malheureux où nous sommes,
 Plombant les lourds esprits des hommes,
 Ne permet qu'on puisse honorer
 Ceux, qui, bannissant l'Ignorance,*

*Tachent de retrainer en France
L'age, qui nous viendrait dorer :
Sans nostre enuenimé courage,
Qui, reiettant chacun ourage,
Veult tousjours sa rouille endurer.*

*Mesme le mal, qui plus estrange
Nourrit nostre cœur en sa fange,
C'est que tousjours nous trouuons bien
Quelque raison, quelque deffense,
Ou quelque probable apparence,
Pour battre contre nostre bien,
Sans que pour la chose louable
(Bien qu'elle nous soit profitable)
Nostre esprit se condamne en rien.*

*Tant est la venimeuse enuie
Familiere de nostre vie,
Qu'un bien est plustost deietté,
Qu'un mespris d'un bien salutaire,
D'un bien qui mesme pourroit plaire,
Puisse estre des hommes quitté :
Et ne faut point que lon escriue,
En espoir qu'au monde lon viue,
Sinon par la posterité.*

*Du Philosophe, du Poëte
La peine est à ceci suiette,
Qu'on n'eust point escrit au milieu
De nos vieux Payens autre chose,
Que cela qu'escrire lon ose,
Voire son escriuoit de Dieu,
On trouueroit qu'Hypocrisie,
Ou bien que l'aeugle Herefie
En tels escrits auroit son lieu.*

*Ne sçais-tu pas que i'emprisonne
Les graces que le ciel me donne,
Deffous vn silence obstiné?
Bien que ie sente en moy la gloire
Et Poëtique & Oratoire :
Bien que le Ciel m'ait destiné*

*Pour plus haute philosophie,
 Et bien que braue ie me fie
 D'estre au monde heureusement né.
 Mais quand on me verroit confondre
 Tous nos anciens, & refondre
 Des sciences vn Rond nouveau,
 On ne verroit point que ma France
 Vint estrener telle assurance,
 Sinon que d'vn obscur tombeau,
 Pour se rendre à son bien contraire,
 Et de ses amis aduersaire,
 Ne souffrir vn esprit plus beau.*

*Faut-il donc que tu t'esmerueilles,
 COLET, si les doctes merueilles
 Tant des amours que des combats,
 Si ta plus mielleuse parole,
 Si mesme du peuple l'eschole
 Façonnant les courages bas,
 Maugré ton heureuse entreprise,
 Par le peuple en mespris est mise,
 Peuple indigne de tels appas?*

*L'vn tantost d'vn front venerable,
 De son front bannira ta fable,
 Et sourcilleux contre son heur,
 Aime mieux reietter tout l'œuvre,
 Que lire ce qui luy deceuvre
 Le contraire de sa fureur :
 Lequel sera, si la rencontre
 D'vn bon siecle s'oppose contre,
 Du peuple la fable & l'horreur.*

*L'antiquité qui s'eternise
 Par ceux là mesme qu'elle prise,
 Estimoit vn œuvre immortel,
 Quand la façon bien ordonnee
 Passoit la matiere donnee :
 Ton ourage, COLET, est tel,
 Qui ceste mentereuse feinte,
 Par ta docte escriture as peinte,*

D'un pinceau qui n'est point mortel.

*Penferoit-on bien qu'un Homere
Depeignant de Pirrhe le pere,
Ou bien de Laërte le fils,
Sous tant d'alarmes furieuses,
Sous tant d'erreurs auantureuses,
Sous tant de dangers desconfits,
N'ait voulu voiler la vaillance,
N'ait voulu voiler la constance,
Double but aux hommes prefix ?*

*Lors que lon lit la destinee -
De cest Anchisien Ænee,
Le regne Troyen replantant :
Ne voit-on pas ces mesmes chose s
Estre hors des fables écloses,
Que le Mantouan va chantant ?
Et toutesfois de telles fables
Les façons, à iamais durables,
Vont l'une & l'autre mort domtant.*

*Poursuy donc, COLET, fay toy viure,
Et ton nom, comme moy, n'enyure
Dessus le riuage oublieux,
Par faute d'auoir ce courage,
De supporter l'iniuste rage
De nostre siecle iniurieux :
Tu vaincras, peut estre, l'audace
Des siecles, tirant par ta trace
Mes escrits dépitant les vieux.*

AVX CENDRES DV MESME COLET.

*Si ma voix, qui me doit bien tost pousser au nombre
Des Immortels, pouuoit aller iusqu'à ton ombre,
COLET, à qui la mort*

*Se monstra trop ialouſe & dépîte d'attendre
 Que tu euſſes parfait ce qui te peut deffendre
 De ſon auare port :*

*Si tu pouuois encor ſous la cadence ſaincte
 D'vn Lut, qui gemiroit & ta mort, & ma plainte,
 Tout ainſi te rauir,
 Que tu te rauifſois deſſous tant de merueilles,
 Lors que durant tes iours ie faiſois tes oreilles
 Sous mes loix ſ'aſſeruir :*

*Tu ferois eſcouter à la troupe ſacree
 Des Manes bien heureux, qui ſeule ſe recree
 Entre les lauriers verds,
 Les mots que maintenant deuôt en mon office
 Ie rediray neuf fois, pour l'heureux ſacrifice,
 Que te doiuent mes vers.*

*Mais pource que ma voix, aduerſaire aux tenebres,
 Ne pourroit pas paſſer par les fleues funebres,
 Qui de bras tortillez
 Vous ſerrent à l'entour, & dont, peut eſtre, Ponde
 Pourroit fouiller mes vers, qui dedans noſtre monde
 Ne ſeront point fouillez :*

*Il me faut contenter, pour mon deuoir te rendre,
 De teſmoigner tout bas à ta muette cendre,
 Bien que ce ſoit en vain,
 Que ceſte horrible Sœur qui a tranché ta vie,
 Ne trancha point alors l'amitié qui me lie,
 Où rien ne peut ſa main.*

*Que les fardez amis, dont l'amitié chancelle
 Sous le vouloir du fort, eurent vn IODELLE,
 Obſtiné pour vanger
 Toute amitié rompue, amoindrie, & volage,
 Autant qu'il eſt ami des bons amis, que l'age
 Ne peut iamais changer.*

*Sois moy donc vn teſmoin, ô toy Tumbe poudreuſe,
 Sois moy donc vn teſmoin, ô toy Foffe cendreuſe,
 Qui t'anoblis des os
 Deſia pourris en toy, ſois teſmoin que t'arrache
 Maugré l'iniuſte mort ce beau nom, qui ſe cache*

*Dedans ta poudre enclos.
Vous qui m'accompagnez, ô trois fois trois pucelles,
Qu'on donne à ce beau nom des ailes immortelles,
Pour voler de ce lieu,
Jusqu'à l'autel que tient vostre mere Memoire,
Qui regaignant sans fin jus la mort la victoire,
D'un homme fait vn Dieu.
Pour accomplir mon vœu, ie vois trois fois espandre
Trois gouttes de ce lait dessus la seiche cendre,
Et tout autant de vin,
Tien, reçois le cyprés, l'amaranthe, & la rose,
O Cendre bien heureuse, & mollement repose
Icy iusqu'à la fin.*







LES
DISCOVRS DE IVLES CESAR

AVANT LE PASSAGE DV RVBICON.

AV ROY^{ss}.

*On croit que ce qui plus pousse, dresse, & contente
Des mieux nés le desir, le proiet, & l'attente,
SIRE, c'est le service & la suite de ceux
Que Dieu mesme & Nature ont commis dessus eux :
Tant pour leur dominer que pour en tout affaire
Comme Nature & Dieu tacher de leur bien faire,
Sans mors les gouverner, sans dol les maintenir,
Sans fin en paix & guerre ensemble les vnir :
Pour les vnir à soy prendre vn desir extreme
De leurs biens & repos autant que des siens mesme :
Chercher à les cognoistre, & en leur commandant
Les merquer pour s'aider d'eux mesme en leur aidant.
Car là le Roy doit mettre & le but de sa gloire,
Et l'esperoir le plus haut de sa longue memoire,
Comme en luy nous mettons (quand on a ce bon heur
De le suiure & seruir) le but de nostre honneur.
Croy pourtant qu'un esprit vrayment haut & deliure
De ioug & vaine ardeur, hait de seruir & suiure
Et les Rois & leurs cours, dont pour les seuls appas*

*D'un espoir, il espouse & les toids, & les pas,
 Sans qu'un vouloir plus franc, que l'espoir ne peut estre,
 Et sans qu'un eguillon, que luy peut faire naistre
 La vertu, pour preuoir l'honneur futur d'un Roy,
 Et sans qu'un iuste amour l'y contraigne de soy.
 C'est pourquoy les plus grands qui furent oncq' au monde,
 Dedaignoient des Tyrans la Court en tout seconde,
 Fors qu'en honneur, vertu, iustice, & liberté,
 Dont telles Courts auoyent sans cesse paureté :
 Tant que ces gens viuoyent en leur pauure sageffe
 Plus contens, que ces Rois en leur pauure richesse.
 Encor voit on que quand les plus vrais Rois, au lieu
 Qu'ils tiennent dessus nous, monstrent d'effet que Dieu
 Les donne heureusement, comme il l'a donné, SIRE,
 Et qu'à soy leur vertu les vertueux attire :
 Si est-ce que l'esprit que tant entier l'ay fait,
 Estant attrait des Rois, souuent d'eux se distrait,
 Fasché de voir gesner tant sa franche nature,
 Que son discours, mespris, gaillardise, & droiture
 Par seruire seruil, duquel il soit estreint
 Tant plus fort, que plus fort sa bonté l'y contraint,
 Et par suite, en laquelle il ne face oncques faute,
 Suiuant d'ardeur plus vraye, & plus prompte & plus haute.
 Car ceux qui de tous poinçs de franchise sont francs,
 Quand ils se font donnez font tous devoirs plus grands
 Que nul serf de loyer : qui sans qu'aucun merite,
 Ou sans qu'un vouloir franc, & iuste amour l'incite,
 (Fait esclau d'espoir) & seulement tachant
 A son but, espiant, reculant, rapprochant,
 Donne, reçoit, attend, presque de ruse egale,
 Des beaux vents courtisans la plaine & vaine balle,
 Habile à retourner son cœur girouëtant,
 Vendant les mesmes vents qu'il va mesme achetant.
 Tous tels seruiteurs vils, soit qu'ils seruent leurs Princes,
 Ou ceux qui les suiuanz tiennent de leurs prouinces
 Les charges dans leurs mains : voulans sans fin piper,
 Ne faillent guere en fin d'eux mesme se tromper :
 Tant qu'on les voit souuent pauures & vieux se rendre,*

Pour alors, tout ainſi qu'un oiſeau de Meandre,
 En regrettant d'avoir paſſé leur age entier
 En maint indigne, & dur, voire infertile meſtier,
 Apres leurs vents, leurs ieux, & la longue riſee,
 Dont leur faueur aueugle en ſon ſonge abuſee
 S'eclaphoit contre tous, tous blancs & tous mourans,
 Lamentant tant le but, que le cours de leurs ans,
 Tous deux tels, que ſouvent au bout de leur attente,
 Rien n'y a qui leur maĩſtre, ou les autres contente,
 Ny meſme eux, ou leur race, en leur fin faiſans voir
 Qu'un deſeſpoir occit ceux qui vivent d'eſpoir.
 Bien qu'aucuns ſoyent entre eux, qui ne laiſſent pas d'eſtre
 Seruans pour le ſalaire, & bien ſeruans leur maĩſtre,
 Et qu'aucuns de ceux-ci, en l'eſpoir qu'ils ont eu,
 Ayent plus rencontré qu'à l'eſpoir n'eſtoit deu :
 Et que ſouvent encor les bons heurs ſe reſeruent
 A ceux qui pis, ou moins, ou le moins ſouvent ſeruent.
 Meſme qu'aucuns, ou ſoit pour l'avoir merité,
 Ou pour eſtre importuns, ou par fatalité,
 Trompans l'opinion de tous, par l'heur extreme
 Paſſent infiniment leur opinion meſme :
 Puis ce grand heur ſe paſſe encor par autre eſpoir.
 Car plus ha l'homme aide, & plus il tache avoir,
 Tant que ſouvent on perd tout eſgard de ſervice,
 S'en meſlant bien ou mal, pourveu que l'ardent vice
 D'avoir, ſe puiſſe en nous à toute heure ſouler,
 Qui ſeul nous fait de tout, plus qu'on ne veut, meſler,
 Et dès que nous croyons grandement fruſtueuſe
 Telle meſlange, ou bien ſeintement glorieuſe,
 Iaçoꝝ que ſoit un mal qui ſouvent nous appert,
 On ſ'eſtime perdu pourtant ſi lon la pert :
 Creuant contre chacun, qui loyal la manie :
 Car toute loyauté des Courts n'eſt pas bannie.
 Maint on voit grand ou bas, ſuiure & ſervir un Roy,
 Qui trop plus tient ſon ame à ſon Prince qu'à ſoy.
 Mais au rebours de tout, quelquefois ſans ſ'aſtreindre
 A tel ſervice & ſuite, & ſans caller ne ſeindre
 Soit l'ame ſoit la voix, ſans voir ſouvent flater,

Chatouiller, sucrer, oindre, amorcer, appaſter
 Par l'oreille & par l'œil, de blandice ou louange,
 L'humeur qui fraîche ou vieille en vn maïſtre demange,
 Que ſans ceſſe on accouſtre ainſi, tant qu'il deplaiſt
 Souuent, ce croy-ie, à luy, qui tout entier ſ'en paiſt :
 Sans crainte, honte ou dueil de poursuite importune,
 Et ſans à chaſque tour du temps & de fortune,
 Voir les vns en Catons, les autres ſe tourner
 En bouffons, & tous deux leurs ſinges façonner :
 Loin des fameuſes Courts, & loin de la perſonne
 A qui tel eſprit franc d'vn franc vouloir ſe donne,
 Seul, ſecret, & deuôt, dans ſoy la va ſeruant,
 Et non du corps, mais bien d'vn cœur plus ſeur ſuiuant :
 Attrait, gaigné, lié, autant par vraye & viue
 Gentilleſſe & grandeur, que par vertu naiſue :
 Et ſur tout par l'humeur, qui à tel eſprit rond
 Par vn reſentiment ſatisfait & reſpond :
 Le condannant ainſi par l'attrayant merite,
 A l'eſloigné ſeruice, ains à l'absente ſuite :
 Qui le rendans preſent en l'absente, & tout preſt
 D'eſtre vrayment preſent, quand beſoin il en eſt :
 Qui ſouuent rendans meſme vtile ſon absente,
 Plus que n'eſt de beaucoup vtile la preſente,
 L'affranchiſſent des loix d'aſpre quemanderie
 Souuent vaine, de dol, de maſque, & flaterie,
 Comme il eſt affranchi des vents & vanitez,
 Dont par eſpoir & peur tous cueurs ſont agitez.
 Car luy ſans proietter rien de ce qui avance,
 Sans craindre ingratitude, inconſtance, oubliance,
 Meſme ſans en ſoy prendre aucun but ou ſouci,
 Fors que pour le merite il luy plaiſt faire ainſi :
 De gayeté de cœur, reuere, honore, & aime
 D'vn grand cœur, qui n'a point d'eguillon que ſoy meſme,
 Celuy qui ſon vouloir prend pour ſuiet gaillard,
 Et qui iamais dehors ce franc vouloir ne part :
 Et ſonge à part d'aider à faire à tous paroïſtre,
 D'aider à maintenir, d'aider à faire croïſtre,
 Non ſeulement de l'autre & le los & l'honneur,

La grandeur, & le rang, le repos, & bon heur,
 L'eternité du nom : mais l'accortesse, adresse,
 Et sagesse, & vertu, voire encor la lieffe,
 La gaillardise vtile, & l'accort passetemps,
 Qui pour les faits meilleurs rafreschissent nos sens.
 Et sur tout il se peine à faire, que d'ouvrage
 En secret entrepris, toute peine il soulage
 A celuy qu'il adore, en tachant que tous biens
 Soyent creus ou restaurez, tant à luy comme aux siens.
 L'encourageant, s'il peut, aux choses les plus hautes,
 Des plus grands anciens luy proposant les fautes,
 Vertus, ruses, discours, & ce dont la grandeur
 Peut renuerfer, ou croistre, ou sauuer son grand heur,
 Prenant sans fin le soin des choses qui luy viennent,
 Veillant pour empescher tous troubles qui retiennent
 Son estat empestre, soit qu'iceluy soit Roy,
 Ou bien que soit quelque autre ayant estat sous soy.
 Toufours dedans les Courts aux Rois on ne se donne,
 Bien que tous soient aux Rois, ny toufours leur personne
 Hors des Royales Courts, ne peut estre l'obiet
 D'un franc esprit qui prend quelque grand pour suiet :
 Car il ne choisit pas (s'il choisit par franchise)
 Ce qui est plus prisé, mais ce que plus il prise.
 Quand c'est vn Roy pourtant, le choix de cestuy-ci
 Se rend plus glorieux, plus profitable aussi.
 Car veillant pour vn Roy, qui deffous Dieu commande
 A tant d'œuvres de Dieu, mainte chose plus grande
 S'en peut apres laisser à la posterité,
 Qui fait prendre à tous deux plus d'immortalité.
 Or tout ceci m'auient, qui hors de ta presence
 T'ay choisi pour mon but, te seruant en absence :
 Et quand (ó SIRE) encor mon Roy tu ne serois,
 Si t'aurois-je pourtant choisi plus que tous Rois :
 Car ce que i'ay conceu dedans moy d'esperance,
 Des traits que i'ay merquez dès ta premiere enfance,
 M'ont fait, sans à ta suite autrement m'asseruir,
 Comme il t'apparoistra, d'un grand cœur te seruir.
 Moy pauvre, & qui pis est, defastreux gentilhomme,

Tant riche toutesfois, que le fort de nul homme
 N'est enuié de moy, ne me puis ny de rang,
 Ny de biens, ny d'honneurs, vanter, mais d'un cœur franc,
 Par lequel j'ay sacré tout ce que peut d'office
 Et mon ame & mon corps, à ton plus haut service :
 Sans que j'aye eu souci, si en gré tu l'avois,
 Sans iamais m'enquerir, si rien tu en sçavois.
 Le temps veut commencer, sans que ie vueille dire
 Ici ce qu'il en est, à te decourir, SIRE,
 Quel service est le mien : voulant faire auancer
 Deuers toy mes labeurs, & me faut commencer
 Par vne arre petite, en qui ma fantasia
 Pour grand' occasion chose haute a choisie,
 Que ie veux en ces vers subtilement (apres
 L'auoir bien exprimee) à toymesme à plus pres
 La venir adapter, pour bien te faire apprendre,
 Mesme à propos, le fruit qu'ores tu en peux prendre.
 Moy donc à qui desor sans aucun vain espoir,
 Le temps & mon Demon, ton regne & mon deuoir,
 Commandent de sortir hors de ma solitude,
 Pour faire issir dehors les fruits d'un franc estude,
 Et pour d'oresnauant apres vn domestie
 Service recelé, l'en monstrer vn public :
 Le resen bien, mais c'est pour dissemblable chose,
 Qu'un estroit Rubicon à passer se propose,
 A moy comme à Cesar. Car pour estre incogneu
 Jusqu'ici, ie sçay bien quel grand heur m'est venu,
 Je sçay bien, veu le temps, qui contre nostre teste
 Nous reforge sans fin diuers traits de tempeste,
 Que s'il peut bien sçauoir, ce que sur luy ie puis,
 Ce m'est d'estre cogneu pour tout tel que ie suis,
 Vn grand malheur, peut estre, & continuel trouble :
 Si tu n'as, SIRE, en main le bouclier sept fois double,
 Dont vn Ajax de gloire & de fureur ardent,
 En combatant couuroit Vlyse le prudent.
 Tant qu'il ne tourne en moy gueres moins de pensees,
 Que Cesar en sentit dedans soy ramassees,
 La nuit dont il vouloit passer le lendemain

Le Rubicon, pour faire à son pays Romain
 La guerre, & de fureur iuste ensemble & inique,
 Le ventre maternel de sa grand Republique,
 Parricide fouler. Quant à moy çà & là,
 Tantost deuers ceci, tantost deuers cela,
 Mes pensers se rouâns m'agitent & me meinent,
 Et meismement pour toy d'autres pensers me peinent :
 Sçachant que le soupçon, le garbouil, le besoin,
 Auant les faits doit faire aux faits auoir le soin.
 Car ie sen que desia la rage turbulente
 De ce siecle, bien tost à passer te presente
 Maint nouveau Rubicon, où mesme tout ainsi
 Qu'à Cesar, pour passer ou reculer aussi,
 Pourroit, peut estre, en fin se trouuer vne perte,
 Perte ou honte, ou bien mesme & la honte & la perte.
 Cela donc me fait poindre en ces pensers diuers
 D'vn prompt & chaud humeur, pour vouloir dans ces vers
 De ce Cesar pensif les mesmes discours faire,
 Qu'il fit sur tel passage, & pour, & au contraire,
 Aufquels ie brusle apres d'accommoder les tiens :
 Mais premier permets, SIRE, ici chanter les siens.
 Ia ce Cesar contoit par dix fois les annees
 Dedans Poblisque tour du grand Soleil tournees,
 Depuis qu'il eut sa charge aux Gaules, & qu'aux loix
 De Romme il entreprint flechir tes siers Gaulois,
 Qui deslors estoient tels que pour à sa fin rendre
 L'entreprise, il falloit Cesar pour l'entreprendre :
 Car à tels la vaillante & iuste liberté
 Peut ceder, mais encor c'est par fatalité.
 Ia donc par cent assauts, par batailles, par prises,
 Escarmouches, exploits vrayment guerriers, surprises,
 Attraits, ruses & dols, il auoit (non d'effort,
 Bien que son effort fust subtil ensemble & fort :
 Mais bien du fil du temps qui tout mine & depeuple)
 Sous son dessein superbe accablé ce franc peuple,
 Qui ia sur Romme auoit presque pris en ses mains,
 Ce que sur luy prenoyent par Cesar les Romains :
 Et qui sous toy, peut estre, ou bien sous les tiens, SIRE,

Par force s'arracher hors la flamme allumee,
 Sans se laisser du tout consumer de ces feux,
 Et sans garder que mesme aux arriere-neueux
 De ces plus grands Romains, au moins quelque relique
 Entiere peust rester de liberte publique.
 Mais quoy? son piteux sort & son Demon qu'elle ha
 Pour guide de sa fin, la pousse & conduit là,
 L'estat mesme, où elle est, vient par force, ce semble,
 Appeller dessus elle & son sort, & ensemble
 Son contraire Demon, qui chassant tout conseil
 Luy fait contre soy mesme ourdir tel appareil,
 Se plaire en ses ardeurs, & s'y rendre acharnee,
 Pour voir par ses efforts sa force ruinee :
 Trop auant s'est poussé de son mal l'ardent cours,
 Et du secours l'espoir meurt avec le secours.
 Il faut ceder aux nœuds d'estreinte ambitieuse,
 Il faut ceder au feu d'ardeur seditieuse.
 Quand entre les Romains ce Cesar ne seroit,
 Romme alors pour cela cent Cesars se feroit :
 Aussi de tout estat l'accroissance fatale,
 Dés lors qu'elle est portee au sommet, redeuale
 Par force, tout ainsi que lon feint le fardeau
 De Sisyphé aux enfers, porté iusqu'au coupeau
 De son roc, s'echaper, & de roide roulee
 Gagner en vn moment le fond de la vallee :
 Si bien que ce qui a tant de traux cousté,
 Pour estre par la voye aspre & haute porté
 Iusqu'au proposé feste, échappe, & de vistesse
 Par sort, par faulse gloire, & faulx espoir se laisse
 Precipiter, trompant les mains, les sens, l'espoir,
 Le trop tardif desir qu'on a de le rauoir,
 Et l'eslancement vain qu'on fait pour le rateindre,
 Ne laissant que le dueil pour vainement s'en plaindre :
 Tant qu'on est plus long temps souuent à regretter,
 Que lon n'auoit esté long temps à le monter.
 Et en ces deux longueurs de temps la precedente,
 Et celle là qui suit la cheute violente,
 Se font souuent du tout vaines en vn moment,

*Auquel si tost on voit l'impourueu roulement
 Du hault iusqu'au plus bas, au moins si dans la roche
 Quelque debile appuy pour vn temps ne l'accroche,
 Qui par l'espoir resté nous fait plus resentir,
 Et plus souuent l'effet du premier repentir.
 Pour tout vray donc est vaine, & la longueur de l'age,
 Durant lequel avec tout effort, tout courage,
 Tout hafart, tout encombre, on pousse ce qu'il fault
 Voir par necessité tomber de son plus hault,
 Et vaine est la longueur des regrets & des plaintes,*

* * *
*pour ces cheutes contraintes
 Par naturelles loix, dont l'une c'est que tout
 De grandeur & duree en fin trouue le bout :
 L'autre que l'homme est né pour aux choses plus hautes
 Et plus grandes, tousiours faire les plus grand's fautes :
 L'autre encor que tant plus l'homme se voit hauffer
 En vn estat, & plus il veut sous soy baiffer
 Ses egaux en l'estat, d'auuglement extreme,
 Hazardant avec eux & l'estat, & soymesme
 Sans égard de payz, de loix, ny d'amitié,
 D'alliance, de sang, de peur, ny de pitié,
 Par ses discours faisant à soymesme vne excuse,
 Que pour le bien futur, du mal present il use.*

*Vne autre loy se peut adiouster à ces loix,
 Considerable encor plus que les autres trois,
 C'est qu'au monde inconstant toute chose rechange
 Par la vicissitude incertaine qui reenge
 Sous ses tours & retours, non pas tant seulement
 La chose, mais pour elle aussi l'euenement
 Entre nous, tout autant diuerse sur tout estre,
 Que sur tout bien ou mal qui pour nous se peut naistre :
 Changeant avec ses tours, ses façons, & souuent
 Lentement, & souuent trop plus roide qu'un vent,
 Pour ramener non pas tousiours apres la chose
 Bonne ou mauuaise, vn bien ou mal qu'elle propose
 Au rebours l'un de l'autre : ains d'un moyen fatal
 Apres le mal souuent cela qui est moins mal,
 Ou souuent retourner apres le mal le pire,*

*Ou bien apres le bien celuy qu'on peut eslire
Pour le mieux de deux biens, ou mesme en moindre bien
En changeant rabaisser quelque autre bien moyen :
Ou par vn fault estrange aller conuertir mesme
Vn bien ou mal leger, en bien ou mal extreme :
Ou d'vn reuoltement encores plus leger,
Du bien du mal l'extreme en l'extreme changer :
Si bien que par ses faits ne soit pas maintenue
Seulement ceste loy, qui mobile est venue
Du naturel de tout, mais que sans fin tournant
Elle aille mesme en tout nature maintenant,
Qui caduque ne peut conseruer ses essences,
Ou bien ses actions que par ses inconstances.
Qui ne voit que la feure & plus constante loy,
D'vne inconstance telle au ciel change sous soy
Les dominations des feux qui sur nous luissent,
Et qui de quelque instinct nous & nos faits conduisent
Par leurs retours diuers, soit qu'ils soyent ascendans,
Ou bien de leurs honneurs & forces descendans :
Soit que l'vn avec l'autre ou se ioint, ou s'oppose,
Soit qu'autrement du Ciel le grand bal les dispose
Aux rencontres qu'ils font par ses douze maisons,
Où les heures, les iours, les mois, & les saisons
De l'an par les traueux du Soleil se partissent :
Soit que tous ces aspects sur nous se reünissent
Par tant d'autres moyens que l'art peut esprouuer,
Et ausquels il a peu des noms propres trouuer :
Tant que tel art souuent par principe inniable,
Par supposition pour le moins vray-semblable,
Par obseruation que comme il dit il fait,
Et par diuers calcul qu'il tient iuste & parfait,
S'efforce de monstrier que tout ce qui chemine
En ceste haute, claire, & tournante machine,
En tours, en ordre, en nombre, en figure, en pouuoir,
Et mesme en tous effets, que tel cours fait auoir
A toute autre nature en ces ronds contenue,
Et necessairement sous les reigles tenue
Du Ciel, qui la contient, pourroit parfaitement*

*Par cognoiffance entrer dans nostre entendement,
 Si pour l'afpre longueur de l'estude, la vie
 Au milieu du trauail ne nous estoit rauie.*
*Or cet art dans ce Ciel tantost en haut honneur,
 Fait quelque afre esleuer comme maistre & seigneur,
 Et du Ciel, & du temps, & de toute influence,
 Que le Ciel à chacun durant tel temps dispence :*
*Toute chose qui naist, tout fait qu'on voit venir,
 Se feint ou peu ou prou de tel pouuoir tenir,
 Comme si dans son throne alors ce grand Planete
 A son regne rendoit toute essence suiette,
 Ainsi qu'un grand Monarque : apres il vient ceder
 A quelque autre qu'on voit apres luy commander.
 Tantost pour autre égard vn tel art nous assemble
 Des principaux flambeaux vne grand' troupe ensemble,
 Qui semblent, mais non pas du tout egalement,
 Par leurs regards donner vn commun mouuement.
 Tout ainsy que lon voit qu'une Aristocratique
 Façon de gouverner quelque grand' republique,
 Des hauts & saints decrets d'un Senat par compas
 Doit regir l'ordre haut, le moyen & le bas :*
*Bien que ne plus ne moins qu'en telle compagnie
 Des celestes flambeaux, la ciuile harmonie
 D'un estat publicq, rompe en soy l'egalité
 Par enfleure de biens, de race, ou dignité,
 Par vn resentment de bienfaits & victoires,
 Ou par l'orgueil qui veut croistre ou perdre ses gloires :*
*Mefme tousiours faut-il (mais chacun au rebours
 Confesse necessaire & louable tousiours
 Telle inegalité) que les vns tous seuls guident,
 Et qu'entre les plus hauts les vns sur tous president,
 Voire vn seul, ou bien deux, qui prennent presque en soy,
 (Le seul nom excepté) tout ce qui est d'un Roy :*
*Mais leur charge & puissance, ou bien n'est qu'annuelle
 Seulement, ou bien n'est qu'autant que les appelle
 A cela le besoin, encore leurs actions
 Cedent aux loix, & mesme aux superstitions :*
Qui plus est, quelquesfois de nouvelle ordonnance

Et de controulemens, se borne leur puissance :
 Ou celuy qui Monarque entre les siens est né,
 De rien que de sa mort n'a son pouuoir borné.
 Ceste Aristocratie en ceci, comme au reste,
 Suit le gouvernement de la troupe celeste,
 De tant de feux meslez vnis ensemblément,
 Desquels cet art obserue vn commun reiglement.
 Car là tousiours les vns sur les autres maistrisent,
 Et selon plus ou moins fauorisent, ou nuisent,
 Mesme par leurs aspects contraires & malings,
 Semblent presque se rendre en leur troupe mutins,
 Comme en vn corps ciuil troublans par leur discorde,
 Tout ce qui à peu pres en telle chose accorde.
 Voila donc comme au Ciel les obseruations
 De l'art Astronomicq^l, aux propositions
 Hautes quelles se font, trouuent que d'vne sorte
 Ce haut gouvernement celeste se rapporte
 A l'estat Monarchicq d'vn Empereur, d'vn Roy,
 Ou d'vn autre qui seul tient tout l'estat sous soy :
 Et que, comme j'ay dit, d'autre sorte il ressemble
 A l'estat de plusieurs qui commandent ensemble,
 Se faisans les premiers, tant par l'illustre sang
 Des plus vieilles maisons, que par merite & rang :
 Ne pouuans toutesfois, ou ne deuant rien faire
 Sans vn accord de tous, fust-ce du populaire,
 Qui puissant en l'estat (bien qu'il soit le plus bas)
 Ha pour cela ses voix, & propres magistrats,
 Dont l'autorité mesme à toute autre s'oppose,
 Tirant souuent à soy pour la publique chose
 Tout vueil, & tout pouuoir des armes, & des loix,
 Tant il craint que les grands facent sur luy les Rois.
 Mais deslors que lon voit ses fureurs moderees,
 Ou bien de ses soupçons les causes retirees,
 Il se raccorde & met ce qu'il auoit repris,
 Aux mains de ceux qui sont à regir mieux appris,
 Deuers soy retenant toutesfois sa puissance,
 Qui contre les grandeurs, tousiours contrebalance,
 Si bien qu'il n'a pas moins entre eux d'autorité.

Mais il a moins d'honneur, de charge, & dignité.
 Aussi croire il nous faut que d'une multitude,
 Sans quelques nobles chefs l'estat est vil, & rude,
 Incertain, confus, lâche, ignoble, & qui ne peut
 Avoir l'honneur en foy, qui seul pourtant nous meut
 Non seulement aux faits, qui par l'heur de la guerre,
 Du nom, du los, du bien, font l'accroissance acquerre :
 Mais aux vertus, aux arts, aux sciences aussi,
 Bref, à tout ce qu'on peut cognoistre & suiure ici
 De bon, de beau, de grand, & sans qui (ie croy) qu'estre
 Seroit pis que mourir, ou bien iamais ne naistre :
 Bien qu'en quelques endroits, quelque aspreté des lieux,
 Quelques inignes torts qu'ont receu les ayeux
 Des peuples, qui grossiers dessous tel Ciel habitent,
 Et d'aspreté de mœurs ces mesmes lieux imitent,
 Tant que la durté lourde, & du viure, & des mœurs,
 Les exempte aussi bien de Seigneurs que d'honneurs :
 Outre cela, le long, & coustumier vsage
 De hair la Noblesse, à cause de l'outrage
 Que, peut estre, ils auoyent (comme i'ay dit) receu
 De leur noblesse, & mesme vn égard qu'ils ont eu
 Quelquesfois à bon droit, pour voir aucuns des Princes
 Leurs voisins, se monstrent tyrans de leurs prouinces :
 Puis la difficulté que lon trouue à vouloir
 Afferuir ceux qui sont sous leur propre pouuoir,
 D'autant que la franchise estant long temps goustee,
 Bien que lourde elle soit, ne peut estre domtee,
 Qu'à toute extremité de traual & pouuoir,
 Qui mesme en fin trompé bien souuent se peut voir :
 Puis leur gloire grossiere, & les vaines audaces
 De penser corriger les Rois, & les menasses
 Qu'aux plus grans mesme ils font, pour se voir estre amis
 Des Princes, sans se voir à nul Prince soufmis,
 Les dures loix sans grace, & les peines cruelles
 Qui à leur liberté rendent les leur fidelles :
 L'assurance qu'ils ont qu'en voulant faire excez
 A leur basse franchise, on trouue sans accez
 Tout leur pays, peut estre, & l'effort sans louange,

Mesmement sans grand gain telle conq̄este estrange :
 Et bref, maint autre égard qu'on peut encor trouuer,
 Qui les garde sans fin d'autre ioug esprouuer,
 A serui, mesme encor fert auiourdhuy d'excuse
 Aux peuples, dont l'estat fuyant les nobles, vse
 De tel entretien bas, qui n'est point vrayment franc,
 Où pour tout rang n'y a que du peuple le rang,
 Qui bien souuent se peut de son propre ioug plaindre,
 Lequel plus que le ioug d'vn Roy le vient estreindre,
 Ployant sous ses égaux vilement, lachement,
 Et sans qu'esperoir de grace y soit aucunement.
 Mais ie dy que quiconque a goûté des noblesses
 Le deuoir, & le fruit, les grandeurs, les prouesses,
 Les plus gayes vertus, & les ciuilitéz,
 Qui soyent franches pourtant des superfluitéz,
 Les honneurs, que Dieu mesme exprés a voulu faire
 Des vertus l'eguillon, le but, & le salaire,
 Les gloires, des honneurs compagnes, & les arts
 Plus riches, plus hautains, plus rares, plus gaillards,
 Qui delectent tous seuls, soulagent, & conseruent
 Nostre vie, & qui seuls de grand lustre luy seruent,
 Les spectacles gentils, & tout diuers plaisir,
 Où licitement tire vn grand & haut desir,
 Les plus dignes, plus forts, & plus hauts exercices,
 Par ordre resuiuis des honnestes delices :
 Les entremeslemens qui grands & fructueux,
 D'hommes brutaux nous font souuent des Demi-dieux :
 La louange, qui lors qu'à l'oreille elle agree
 Dedans nous & nostre ame, & nos vigneurs recree,
 Soit qu'vn bruit populaire exalte nos renoms,
 Ou sur tout qu'vn beau vers embrasse nos beaux noms.
 Comme ne pourroit plaire (ó Dieux) louange telle
 Aux mortels, qu'elle plaist à vous Troupe immortelle,
 Lors que là haut Mercure, Apollon, ou ses sœurs,
 Flattent vos deitez de leurs doctes douceurs ?
 Et mesme outre le los, les grand's pompes licites
 D'vn triomphe, en publicq̄ couronnant nos merites :
 Les beaux chars de diuers animaux atteléz,

Les lauriers, & les fleurs, les fons, les chans meslez
 D'allegresse & de ris, les enseignes, trophees,
 Et autres merques d'or & d'argent estophees,
 Les grands arcs triomphauls, les prieres, les vœus,
 Les sacrifices saincts, les festins, & les ieus,
 Qui montans iusqu'au Ciel, des palmes glorieuses
 Peuvent les deitez rendre presque enuieuses :
 Mesmement, qui plus est, de tant & tant de los
 La memoire à tousiours gardant qu'il ne soit clos
 Sous le cercueil muet, dans la muette cendre,
 Ou qu'il n'aille en la bourbe oublieuse descendre,
 Ains qu'il soit eternal par la posterité,
 Qui au ~~sup~~ des mortels donne immortalité,
 Et pour encore en fin comprendre d'auantage
 Tout cela qu'vn esprit hautain, accord, & sage,
 Braue, heureux, genereux, en tous ses faits peut voir,
 Admirer, desirer, & mesme recevoir
 En sa vie, en sa mort, voire apres la mort mesme,
 Dessous vn noble estat, soit que soit le suprême,
 Qui en tout temps tout tel dure en ses Royautez,
 Ou soit l'estat publicq, qui en ses dignitez
 Et magistrats plus hauts, pour vn temps presque égale,
 Et la fuyant ensuit la puissance Royale.

Or quiconques dans soy tous ces dons goustera,
 D'vn populaire vil sans fin dedaignera
 L'estat tout populaire : & n'y a rien qui blesse
 Vn noble esprit, si fort, que de voir sans noblesse
 Tous ceux entre lesquels, comme vn astre qui luit
 Vn peu, mais tout autour couuert de noire nuit,
 Il luy conuient trainer indignement sa vie,
 Qu'il aimeroit trop mieux se voir soudain rauie,
 Que voir tirer tousiours le filet que Clothon
 Luy a predestiné, sous quelque gros Canton
 De Suisses, Grifons, ou bien d'autres sauages,
 En leur ioug tant ignoble auiliffans leurs ages.
 Que cent fois soyent maudits (si lon dit vray) tous ceux,
 Qui entre nous vouloyent tacher nous faire à eux
 Semblables, en estat : Grande estoit leur furie

Hypocrite, plus grande encor leur barbarie.
Les sauages viuans tous nuds qui n'ont ny loy,
Ny Dieu, ny raison presque, ont entr'eux comme vn Roy:
Cet ordre est naturel, que les choses guidees
Soyent des choses par ordre, & d'elles commandees :
Et iacoy que souuent par defastre ou erreur
De Nature, ceux-là qui en plus grand' grandeur,
Et avec plus de faix de grands charges futures,
Regnés, principautez, dignitez, prelatures,
Se voyent naistre ici, ne soyent pas ceux qui ont
Le plus d'autres grandeurs, qui les plus propres sont
Pour guider celles ci, comme vn instinct de flame,
Qui haut & vif rehausse & repoint sans fin l'ame,
Et vient pourtant promettre en ceste prompte ardeur,
D'vn iugement plus froid & plus seur la tiedeur :
Comme est vn autre instinct d'accortesse, meslee
A droicdure, & bonté, qui là rendent reiglee,
Pour en tout l'age entier sans fin la mesurer,
Sans iusques à la mort d'elle se separer :
Comme est l'instinct encor de science & sageffe
Plus hautaine, & l'instinct de plus noble hauteffe,
Et celuy-là qui peut sans cesse nous hausser
A tout ce que plus grand sans cesse on peut penser :
Voire & celuy qui fait qu'en adresse & en grace,
Les autres tant du corps que de l'ame on surpasse :
Et tous autres instincts, dont pour nous patronner
Au plus pres sur les Dieux, le Ciel nous vient orner.
Si est-ce que pourtant la meslange fatale
De Nature, aux vns chiche, aux autres liberale,
Tant diuerse en ses dons, mesme les tours des Cieux
Ramenans aux vns pis, ainsi qu'aux autres mieux,
Eux mesmes tant diuers, en cent mille influences,
Qui font de nos esprits (comme on dit) les puissances :
Et sur tout du grand Dieu les graces, qui autant
Les va diuersement dans nos ames iettant,
Soit d'vne main prodigue, ou chiche, compassee
A ce qu'il a preueu de nous dans sa pensee,
Rendroyent, comme ie pense, & nos complexions

Egales, & nos sens, & nos conditions :
 Et n'auroyent distingué de tant de differences
 Les graces, dont en nous ils versent les semences,
 Et sur tout celles là qui nous peuuent guider
 A policer, regir, regner, & commander,
 A guerroyer, & vaincre, à deffendre, conduire
 Ou bien amplifier dextrement vn Empire,
 Et par viuacité naïfue, par effort
 De cœur, par maiesté de visage & de port,
 Et d'esprit, & de voix, tantost tenir en bride,
 Tantost à ce qu'on veut piquer ceux que l'on guide :
 Et reluisent sur tout, des plus precieux biens
 Orner son temps, sa terre, & soymesme, & les siens.
 De tous dons on voit sans traual, sans estude,
 Aux vns la naturelle, & tant grande aptitude,
 Aux autres on la voit plus mediocre, aux vns
 De ces dons on y voit ceux qui sont plus communs
 Aux autres, & ceux-cy sont quasi tous les hommes.
 Car des hommes douëz tant richement, nous sommes
 Au monde mal pourueus, on voit si grand deffaut
 De tels & pareils dons, qu'il semble (peu s'en faut)
 Qu'ils ne soyent pas des Dieux, ny des hommes la race :
 Mais qu'excepté la voix, & la forme, & la face,
 Ils ayent retiré l'estre de leurs esprits
 Des brutes animaux bien souuent mieux apris.
 Et pourquoy donc Dieu mesme & sous luy mesmement
 Le Ciel, & la nature, auroyent ils tellement
 A peu de nous, d'une si riche corne
 Respandu tout cela qui plus nos esprits orne ?
 Et au rebours, au nombre infini des humains,
 Pour tels dons auroyent-ils tant referré leurs mains,
 S'ils ne vouloyent qu'exprés des ames fussent nees
 Au monde, dont seroyent les autres gouuernees ?
 Effans ou plus, ou moins, & par diuers degré
 Saues au ioug, aux lois, à la voix, & au gré
 Telles, que ie croy telles entre nous naistre
 Exprés, pour le deffaut qu'aux autres on voit estre.
 Aussi ny le destin celeste, ny le fort,

Qui est l'evenement particulier qui sort
Du destin à toute heure, & dessus chascue chose
Qui peut estre en l'arrest de tout destin enclose,
Ne se fussent point veus (depuis que du grand monde
Se va sans fin tournant l'architecture ronde,
Et logeant nostre espece humaine dedans foy)
Maintenir pour iamais ceste immuable loy,
Que tousiours nous naissons, les vns pour estre grands,
Et les autres petits pour estre serfs ou francs,
Riches ou souffreteus, sans qu'en la plus brutale
Façon de viure, où plus la basseur est egale,
Leur loy tousiours courante oncques permettre peult
Qu'aux vns quelque grandeur plus qu'aux autres ne fust :
Que plus riches les vns naquissent, ou se feissent
Que les autres, les vns mesme aux autres seruissent :
Et que par tous moyens telle societè
Ne recherchast tousiours telle inegalité
Que luy ait peu l'ardeur naturelle promettre,
Ou bien que luy ait peu son vil estat permettre.
Qui plus est ce destin, & ce sort, quant au bien,
N'eussent iamais souffert ces noms de tien, & mien :
Ils n'eussent point laissé sans fin entre nous estre
La force qu'ont ces noms de seruiteur, & maistre,
Sans qui tous les labeurs des humains cesseroient
Et sans qui tout commerce, & secours manqueroient :
Mesme en fin l'homme mesme ils n'eussent par concorde
(Qui à Nature, au Ciel, voire à Dieu, les accorde
En face, & en façon, en courage & desir)
Semblé les vns du tout disposer, & choisir
Au fer, aux coups, au sang, au sceptre, à la couronne,
Que le vray sang ou bien la prouesse nous donne :
Et tant aux chars, qu'à mille autres pris Martiaux,
Aux dictatures mesme, aux haches, aux faisceaux,
Aux puissans tribunats, pretures, & questures,
Aux saintes dignitez de prestres, & d'augures,
Et à mille autres rangs d'honneurs, tous differens
De nom, selon l'estat, & la terre, & le temps :
Les autres au contraire, au soc qui leur agree,

Au pastoral flageol qui aux champs les recree,
 Aux perilleux trauaux de leur petit trafficq,
 Aux sueurs de tout art plus bas & mechanicq:
 Qui pis est par malice, ou par disete, aux peines
 Des hotes, & des piqs, des rames, & cadenes:
 Tout cela (dis-ie) ici ne se fust veu sans fin
 Sur nous entretenu du Sort, & du destin,
 Si Dieu, le Ciel, Nature, & la suite ordonnee
 Par eux en toute chose, & de leur destinee
 Les cheutes, ramenans tout effet incertain
 A nous, d'vn roulement qui est pourtant certain,
 Ne s'accordoyent tous là, par conseil necessaire
 Qui preuent, & pourueut de tousiours ainsi faire:
 Ains ne contraignoient tout sans cesse à telle fin,
 Estant eux mesme adstrains par ce grand vueil diuin,
 Mesme immuable à Dieu, d'incessablement tendre
 A ce but, que tel vueil pour le mieux voulust prendre:
 Qui est; que par vn ordre inegalement mis
 Par mille sorts diuers, les vns fussent sousmis
 Aux autres, que ceux cy de ceux là garantissent
 La vie aux grands dangers, les esprits affranchissent
 De grands desseins, grands soins, grands discours, qui ne sont
 Propres à ceux, ausquels les rangs vulgaires font
 Vulgaires les esprits: qu'autant en autre terre
 Comme en la leur, autant en la paix qu'en la guerre
 Les maintinssent sous foy: quant aux biens, quant à l'heur,
 Aux mœurs, & au repos, tout ainsi que des leur,
 Desir, soin, & trauail en toute chose ils eussent,
 Et en leur commandant, aspres, & doux ils fussent,
 Aspres pour leurs vouloirs effrenez refrener,
 Doux pour par bonté mesme à bonté les mener:
 Et qui tout autrement suiuant la loy commune,
 Où nous reduit la basse & vulgaire fortune,
 Ceux là serfs, ou suiets, ou sousmis à ceux ci,
 De l'amour, de la crainte, & du seruice aussi
 Par rendans tout deuoir, avec l'obeissance,
 Cherchassent par trauaux leur aisance & croissance:
 Eussent le soin pour eux de tout commun besoin,

En les affranchissant du trop vulgaire soïn,
 Au traffiq de dehors, en l'aliment publicque,
 Au domésciq mefnage, au labeur trop rustique,
 Aux œuures manuels, aux deuoirs plus petits
 Des soldats, ou des chefs sous eux assuietis,
 Au commun appareil des diuers exercices,
 A l'œuure, à l'ornement des diuers edifices,
 Soyent murs, iardins, maisons, grans arcs & grans chasteaux,
 Soyent citez, forts, ou ports, ou bien marins vaisseaux,
 A tout cela dequoy toute grandeur s'atourne,
 Et dont sous elle encor la petiteffe s'orne :
 Au ministere aussi tant des desirs remis
 Sous le ioug de raison, que des plaisirs permis :
 Aux ordinaires mesme, & sacrez ministeres
 De leurs religions, & coustumiers mysteres :
 Au ministere encor des executions
 De leurs loix, mandemens, graces, punitions :
 Au ministere vtile de ceux, qui pour les Princes^{es},
 Ou bien pour vn publicq, les deniers des prouinces
 Doiuent asseoir, leuer, assembler, departir,
 Les faisans nettement rentrer, & resortir
 D'vne main non glueuse : & bres, en tous offices
 Qui des petits aux grands exercent les seruices :
 Et que poussez ainsi du continu deuoir,
 Qui moins puiffans les lie à ceux qui ont pouuoir,
 Non seulement pour eux, leur art, & leur ourage,
 Leur industrie, & soïn, leur trauail, leur courage,
 En paix, & en repos employer on les vist,
 Et que non seulement chacun d'eux asseruist
 A tel commun besoin, repouffé d'vne extreme
 Ardeur, les bras, les pieds, le corps, & l'esprit mesme :
 Mais bien qu'à l'heure aussi que d'vn discord bouillant,
 La sanglante Enyon va leur repos brouillant,
 Se vist de tous ensemble & le sang & la vie
 Sacree obstinément, & sans cesse asseruie
 Au soustien de la vie, honneur, & dignité
 De tous ceux qui sur eux ont iuste autorité,
 Soit Roy, soit magistrat, d'autant qu'il est notoire

Que leur gloire, & leur bien ne pend que de la gloire
 Et du bien de ces grands, pouuans seuls estranger
 Des testes du bas peuple, & du ioug estranger,
 La honte, & sans parler des playes estrangeres,
 Les pauuretez qui sont au dedans familiares.
 A quoy sur toute chose, avec tout iuste égard,
 Tout vouloir franc & prompt, tout conseil & tout art,
 Preuoyance, & souci, mesure & accortesse,
 Tout noble & digne chef doit mettre ordre sans cesse,
 Pour le moins sans relache efforcer il se doit,
 Que tel qu'il est requis sans fin mis il y soit,
 Sans souffrir que de charge indigne lon le foule
 Tant, que par trop de faix hors de ses mains s'ecoule
 Tout moyen d'enrichir, sans le voir deuestir
 De champs, & de maisons, sans du tout engloutir
 Ses iournalles sueurs, & de mains sacrileges²⁷
 Ses franchises, ses droiâs, ses sacrez priuileges,
 Voler, ou violer, souuent oster pour rien
 La vie aux vns, à fin d'oster aux leur le bien :
 Tout crime amende doit, mais sont-ce legitimes
 Façons de s'enrichir, que de laisser aux crimes
 Les chemins pour remplir vn fisque? les chercher,
 Espier, souhaiter, fureter, esplucher,
 Et tacher pour tel gain, contre tout ce qu'on pense,
 De faire conuertir en crime l'Innocence?
 Où tant plus les malings, & trop cauts officiers
 Font plus mal, plus ils sont estimez iusticiers :
 Laisant en sauueté richesse, honneurs, louanges,
 Ceux-là qui mesme entre eux des vices plus estranges,
 Plus sordides, plus faux, se voyent entachez,
 D'autant qu'ils sont comme eux sainctement empeschez
 A ce tresbon, tresdigne, & tresiuste exercice,
 Qui de iustice n'a qu'vn faux nom de iustice :
 Ou bien laissans ainsi tous ceux qui en leurs rangs
 Soyent petits, ou bien soyent mediocres, ou grands,
 Aident à faire cheoir par diuerses fouleures
 Sur le peuple oppresse toutes telles blesseures,
 Lors que (non sous les Rois iustes, bons, & feaux,

*Mais deffous des Tyrans) ils se font tyranneaux,
 Ou que la Tyrannie ils flattent, & consentent
 A ces maux, sur lesquels bien fouuent ils plaisantent,
 Ou bien la deguisans bien fouuent par raisons,
 Peuent mesme vn bon Roy gaster de leurs poisons,
 Tous presque marians à telle peste inique,
 Maint autre crime encor tant priué que publique.
 Souuent pourtant la faulse apparence les fait
 Pour des coulombes prendre, ou le moindre meffait
 Peut faire les petits pour noirs corbeaux paroistre :
 Souuent mesme en ce rang des petits, on fait estre
 En tous tels torts, ceux-là qui en tout soy n'ont rien
 De petit, si ce n'est la faueur, & le bien.
 Il ne faut donc iamais que ceux qui veulent suiure
 Ce qui auec honneur, voire apres la mort viure
 Dans l'vniuers nous fait, soit que ceux-là soyent Rois,
 Ou qu'aux libres citez ils baillent lors les loix,
 Ou que les Rois sous soy leur baillent charge grande,
 Ou qu'autrement leur main souueraine commande,
 Puissent iamais permettre à soy mesme, ou à ceux
 Qui sont encor commis pour policer sous eux
 Ou l'vn, ou l'autre estat, qu'au soumis populaire
 Toute cruauté telle à tort se voye faire :
 Dont pourtant on a veu mille brouilleurs esprits
 Nés au dam des humains, enragément épris,
 N'espargnans ny discours subtil, ny ruse inique,
 Pour de plus en plus rendre vn estat tyrannique :
 Iusques à vouloir mesme en ces maux se baigner, —
 Sans semonce ou besoin, pour plus faire regner
 Par exemple mauuais leur nature inhumaine
 Sur la terre, & regner sur l'estat plus de haine,
 Plus de maux sur le peuple, & sur leurs actions
 Maudites, & sur eux plus d'execrations.*

*Le crôy, SIRE, pour vray que toutes fois & quantes
 Qu'en quelque estat antique à ces ames meschantes,
 Les Eumenides sœurs d'vn tison infernal
 Ont échauffé les sens engendreur de tout mal,
 A leur propre pays de langueur & misere,*

*Aux pauvres & aux grands de honte & vitupere,
 Il ne leur a suffi pour à l'heure assouvir
 L'estrange & lache ardeur, qui là les vient ravir,
 D'avoir souvent ouvert la voye à ces maudites
 Foulleures, que desia par mes vers ie t'ay dites :
 D'avoir sans nul égard, sans pitié, sans propos,
 Sans mesure introduit impos après impos :
 D'avoir mesme receu toute charge annuelle,
 Ia trop dure, de charge encore plus cruelle,
 Qui non seulement peut tout mesnage empescher
 D'accroist & d'entretien, mais peut mesme arracher
 Au four, aux mains, aux dents⁵⁵, d'une deconfortee
 Famille le pain cuit, ou la paste apprestee,
 Ou tout autre sien meuble, au moins si bien saisir,
 (O barbare hideur !) que sur terre gesir
 Plus vilement encor que les bestes il faille,
 Dessous qui tels voleurs ne raviroyent la paille.
 Mais il n'est rien qu'ici ces hommes hayent tant,
 Que l'homme dont ils vont les seuls membres portant,
 La seule face aussi : car si tant que nous sommes
 Ne leur estions d'esprit dissemblables, des hommes
 La race ne deuroit du ciel se regarder,
 Se porter de la terre, & tant soit peu garder
 En sa peruerse espece, ains dans son ventre large
 Telle mere engloutir deuroit sa faulse charge.
 Pour tels hommes le Ciel n'a point assez, ie croy,
 De foudres, de courroux, de desastre, & d'effroy :
 La mer n'a point assez de hurlemens, d'orages,
 De tourmentés, d'horreurs, d'abysses & naufrages :
 La terre assez de peste & d'autres hideus maux,
 De tristes, veneneus, ou cruels animaux,
 De poisons, de venins, de funestes discordes,
 De precipices bas, de feu, de fer, de cordes,
 De Iuges impiteus pour là les condamner,
 Ny de bourreaus pour tel salaire leur donner :
 Ne permettans iamais que leur charongne rentre
 Au grand tombeau du sein maternel, mais au ventre
 Des mastins charongners, des finistres oiseaux,*

Qui mesme encor cent fois sont trop dignes tombeaus
 De tels hommes de proye, en toutes leurs besongnes
 Recherchans des humains les maux & les charongnes,
 Que mesme auant la mort on leur voit dechirer,
 Bequeter, & tous vifs en la fin deuorer.
 Pour eux l'Enfer encor n'a point tant de Cerberes,
 De Tiphones, tant d'Aleçons, de Megeres,
 Qu'il faudroit de prisons, de tenebreus manoirs,
 De brandons, de serpens, l'un & l'autre tous noirs,
 De foits ensanglantez, de tenailles mordantes,
 De fleuves tous bruslans, de grand's roches pendantes
 Sur le chef attendant, de pierres, de tonneaus,
 Et de roués qu'en vain on porte, on remplit d'eaux,
 On tourne, sans iamais voir la peine eternelle
 Cesser, puis que l'esprit est eternel comme elle :
 Ou si ces maux ne sont qu'antiques fidions,
 Pour eux la conscience a moins de passions
 Qu'il ne conuient, d'aigreurs, de remors, de piqueures,
 De cauterres rongeurs par secrettes brusleures,
 D'estourdissans fleau coup sur coup rebatans,
 D'affamez vipereaus sans cesse resortans
 Du fond de la Memoire, & de mainte autre peine
 Que tel resentiment horriblement rameine,
 D'un tel viure faisant presque vn continuel
 Mourir, & de la terre vn Enfer plus cruel,
 Faisant de nostre corps nostre ame estre bourrelle,
 Et de soy mesme encor la meurtriere cruelle.
 Mais pourquoy ces tourmens, quand plus au vray i'y pense,
 Veus-ie estre accreus à ceux qui sont sans conscience,
 Pour la plus part exempts de souffrir tels tourmens,
 Puis qu'ils se sont exempts de tous tels sentimens ?
 Il vaut mieux renuoyer aux⁹⁹ vrais tourmens leur vie,
 Dont en fin quelque fin meschante la chastie,
 Soit par conseil des Dieux, soit par vne equité,
 Qui souuent mesme aux tours de fortune a esté :
 Je sçay qu'en rien plustost sur leurs chefs ie n'attire
 Par ces vers que i'escris, les maux que ie desire
 Leur estre ramenez, mais si ie ne puis plus

*Proffiter aux vieux Grecs, aux vieux Romains exclus
 Et de vie, & d'Empire, & puis que tout barbare
 Regne vieil ou nouveau de mes vers ie separe,
 Comme indigne de reigle, & si à nos ayeulx,
 Lors qu'on voit tout remede inutile pour eux,
 Seruir il n'est possible : au moins à la couronne,
 Que sus vn si doux peuple vn grand destin te donne,
 Mesme au sceptre des Rois tes voisins qui à toy
 Sont liez & par sang & par semblable foy,
 A tout Roy de l'Europe & aux grands Republicques,
 Qui encore à mon gré imitent les antiques,
 A tout Duc, à tout Prince, ou Prelat qui en main
 Tient en la Chrestienté quelque estat souuerain,
 Voire à toute leur gent, puis qu'ainsi que la tienne
 Presque sous mesme loy, soit ciuile ou Chrestienne,
 Chacune se maintient, puis que d'esprits & cœurs
 Et de mesmes desseins⁶⁰ pour mesme loy, de mœurs,
 D'armes & arts encor qu'il y ait difference,
 La difference n'est pourtant telle qu'on pense :
 Si bien que qui voudroit faire sous soy trembler
 L'vniuers, il pourroit l'vne à l'autre assembler :
 Et puis que toutes sont en l'Europe, qu'eslire
 Les destins ont voulu, pour souuent vn Empire
 Donner aux siens, plus vray, plus grand, plus sain⁶¹, plus droit,
 Qui, peut estre, en fin, SIRE, aux tiens tous seuls se doit :
 Ou bien sans auoir soin de tout tel peuple estrange,
 Bien que sous la loy nostre, vn Dieu commun le range,
 Au moins à tes François, peuple qui d'vn lien
 Plus grand que naturel estreint son bien au mien,
 Je veux iusqu'à la mort dedier cet office,
 Comme à toy, Roy, ie veux sacrer ce sain⁶² seruire,
 Sans chercher de m'y voir par toy Prince excité,
 Et sans qu'onque ta gent l'ait de moy merité.*

*Je veux donc qu'vne ardeur & plus libre & plus sain⁶³e,
 Et plus aigre à bon droit, dont iamais estre atteinte
 Puisse quelque haute ame, éprise en mon cœur soit,
 Par l'equitable instin⁶⁴ de la Muse qu'on voit
 Plus aspre, & brusque, & iuste, & qu'elle alors me face*

D'art nouveau façonner quelque trompe de chasse,
 Inutile à tous, mêlant à la fureur,
 A l'espouventement, à la froide terreur,
 Des meschans les raisons, & mesme des offenses,
 Ou des aueuglemens, ou bien des conuiuences,
 Qu'aux offenses on fait vn iuste resentir,
 Vn forcé marrisson, vn tardif repentir,
 Et maugré qu'on en ait vn conseil qui rameine
 L'horreur de ce qui mesme agreoit : Melpomene
 C'est la Muse qui peut des diuerfes façons,
 Plus rares qu'ayent eu iamais les plus hauts sons,
 Animer ma grand' trompe, & d'vne estrange haleine,
 Par toutes les forests de la grand' race humaine
 Peut faire entendre vn iour ce tortueux airain,
 Auquel & mon espaule & ma bouche & ma main
 Addresser se verra, pour avec quelque grace
 Le porter en echarpe, avec ardente audace
 Dans le poing le reprendre, & puis en chasque part
 Qu'il le faudra sonner, l'emboucher d'vn grand art,
 Plus bruyamment encor, qu'en mes scenes Tragiques
 Je n'ay fait eclater mes grands cornets Bacchiques :
 Plus librement aussi, que parmi les hauts bois,
 Premiers des anciens, les Histrions sans loix
 De Comedie encor, se barbouillans de lie,
 Ne souloyent d'vn chacun au vispiquer la vie,
 Mesme plus aigrement, que parmi maint rocher,
 Et maint bois contrefait, on ne voit emboucher
 Vn long cornet bouquin crochu par le gros bout,
 Lors qu'vn Satyre vieil en se riant de tout,
 Entre ses tons aigus, mord, egratigne, affolle,
 Les ridicules mœurs de nostre race folle,
 En ces Scenes qui ont des Satyres cornus,
 Le nom de leur poëme & leurs noms retenus :
 Et sans que toutesfois par les mots de ma trompe
 Les loix de modestie *** ie rompe,
 Si bien que trop d'aigreur me poustast hors des rangs,
 Et sans qu'en rien ie poigne ou les Rois ou les grands,
 Si ce n'est en cela pour qui vrayment ie pense

Qu'ils m'adiugeroient mesme & los & recompense,
 Se voyans à leur bien si bien eguillonner,
 Ou bien à ce qui peut plus d'honneur leur donner.
 Car il ne faut iamais qu'un Prince au gain regarde
 Si fort, que son honneur & sa gloire il hazarde,
 Ains sa memoire encor, de qui le seul espoir
 Doit causer le grand cœur qu'en tout il doit auoir,
 Et le mespris qu'il fait aux choses belliqueuses,
 Des hazards, se poussant iusqu'aux plus hazardeuses,
 Le desir d'estre veu iuste, accord & loyal,
 Genereux, vertueux, adroit, & liberal,
 Et l'enue de faire à tous siecles paroistre
 Son Regne entre ceux-là que plus grands on voit estre.
 Car c'est le seul espoir de memoire, qui fait,
 Au moins s'il est vray Roy, que dans son ame il ait
 Tout tel hautain desir, & qui mesme peut faire
 Qu'en heur comme en grandeur de son peuple il differe.
 Car sans un tel espoir, veu le faix, les ardeurs
 De croistre, les soupçons, les foucis, & les peurs,
 Et veu les aigrisons & les fureurs enclofes,
 Trop plus grandes d'autant que de plus grandes choses
 Elles vont renaissant : veu les aspres douleurs
 Que lon sent pour se voir arriuer des malheurs,
 D'autant plus grands qu'aux grands plus heureux ils auiennent :
 Veu les aigus regrets qui dans leurs serres tiennent
 Telles ames, alors que par un long effort
 De maladie, ou bien par crainte de la mort,
 Par ruine ou prison, il faut que l'heur qui trompe
 Et enste auparauant, perisse ou s'entre-rompe :
 Et qu'il faut d'autant plus que son heur on haussoit,
 Le voir cheoir de plus haut, & que ce qu'on pensoit
 Estre tout, vienne à rien, ou que chose tant belle,
 Tant agreable cesse, au moins de se voir telle,
 Veu le iuste penser qu'on prend des vanitez
 Souuent, veu mesmement les importunitez,
 Le degoustement fade, & charge nompareille,
 De voir sans fin charger son œil & son oreille
 De sots entremeteurs, sots parleurs, medisans,

Bouffons, flateurs, mocqueurs, ou fardez Courtifai
 Puis de mesmes façons, mesmes mots, mesme estude
 Mesme esbats & plaisirs⁶¹, non sans grand' seruitud
 Se voir sans fin fouller : & veu tant d'autres maux
 Qui tous sont compagnons de tous les heurs Royan
 Sur tout veu que la vie encores n'est qu'un songe,
 Qui d'obiets plus facheux ceux qui sont plus grands ro
 Et qu'il y a cent fois plus de mal à dresse
 Et tenir ces grandeurs, & mesme à les laisser
 Cent fois plus de tourment, & que d'une vifteffe
 Tant roide chet le point où il faut qu'on les laisse
 Que lon est plus long temps souuent à s'atourner
 D'or, d'argent, & de pourpre, à grauement orner
 Ses gestes & sa voix, encor ceci ie donne
 A ceux qui sont mieux nés pour si graue personne,
 Et plus long temps encor pour attendre que l'heur
 Inesperé nous pousse en un roolle meilleur,
 Que l'on n'est pas à faire & à dire en la sorte
 Qu'un decore requiert tout ce qu'à l'heure porte
 Ce ieu brief & ce roolle, apres lequel il faut
 Soudain se retirer derriere l'echauffaut,
 Souuent sans le succez des choses desirees,
 Souuent avecq' ennuy des choses empires,
 Souuent avecq' regret & mescontentement
 D'auoir ainsi fini son roolle briueement,
 Plus souuent avec honte & repentance & rage
 D'auoir trop mal ioué tant digne personnage,
 Tant qu'avecques un blasme en fort encor un ris,
 De voir l'orgueil enflé soudainement surpris
 D'estonnement & faute, & bien souuent encore
 Avec cruelle fin, qui sans fin deshonore,
 Qui aux chaisnes⁶² de fer les couronnes changeant
 Ou sous honteuse mort piteusement rangeant
 Telle enfleure de vie en mille horreurs terribles,
 En muglemens tragicqs, en larmes, en horribles
 Pitiez, qui quelquesfois pour le peu d'amitié
 Qu'on porte à tel ioueur, ne font point de pitié,
 Vont tout d'un coup cachant tout cela qu'on admire

*En eux, sous le rideau que le fort soudain tire
 D'iceluy, les courant pour iamais tel rideau,
 Le plus souuent tout noir : c'est vn obscur tombeau,
 Si tombeau mesme ils ont, qui pour la fin receuë,
 Peut estre, courrira la grace qu'ils ont euë
 Pour vn temps, la faueur des spectateurs, l'honneur,
 Magnificence, pompe, accortesse, & bon heur,
 Mesme ce qu'ils ont eu de courage & victoire
 Sur d'autres, voire encor de clemence en leur gloire,
 Et en leur triste fin d'innocence & de cœur,
 Pour contre le malheur, la fureur, la rancueur,
 Et le tort, s'il y est, porter telle inhumaine
 Issue, & meprisant comme trompeuse & vaine
 Toute gloire & grandeur, mesler aux durs sanglots
 Quelque parole, ou fait, digne de quelque los,
 Et dont on puisse apres quelque constance apprendre,
 Au lieu de s'enterrer dans l'urne de leur cendre.
 Mais au rebours souuent on voit ce tombeau là,
 Qui (peut estre) dans foy pour iamais tout cela
 Que j'ay dit, courrira, si ces Rois d'aventure
 Ont eu soit en viuant, soit en la mort si dure,
 Quelques vns de ces dons : il ne courrira pas,
 Soit pour la vie ou bien pour l'horrible trespas,
 Les deffaits d'heur, de sens, de bon cœur, de paroles
 Dignes, & dignes faits, aduis, les rages, les folles^{es}
 Ardeurs, l'horreur honteuse en l'air il vomira,
 Puis par tout l'vniuers l'air l'éparpillera,
 Tant que le bruit ailé qui fera d'age en age
 Courrir ce qui est pire, en portant grand dommage
 A tout bien qu'ils ont eu, portera grand renfort
 Aux blasmes de leur vie, aux hontes de leur mort.
 On se taist à bon droit du mol Assyrien
 Sardanapale, aussi ie croy qu'il n'y eut rien
 De bon dans telle femme, ou dans tel homme lache
 Qui en femme s'ornoit, & partissant la tache
 A sa troupe lasciuë, impudemment mesloit
 D'vn sale & mol regard l'ouurage qu'il filoit :
 Encore a t'on bien sceu retenir de sa vie*

Aux grandes choses peut entremesler leur vice,
 Froidement s'assopir d'un dormir continu,
 Ou bien ceder au mal qui mieux est retenu.
 Que retient on de grand, de toute la grand'race
 Du vieil Laomedon? qu'a t'on dont mesme on face
 Memoire de son fils, ce Priam tant puissant,
 Sous qui la grand'Asie alloit son chef baissant?
 Et qu'est-ce donc qui plus sur luy se rememore,
 Et plus souuent, sinon ce qui honnit encore
 Auiourd'hui ses honneurs, sa puissance, & le droit,
 Qu'enuers chacun garder aux grands Rois il faudroit?
 Ce qu'on merque de luy, bien que la vaine Grece
 Feindre (peut estre) ait peu toute la menteresse
 Fable qu'on oit de luy : c'est que pour reuenger
 Hestone rauie, il souffrist outrager
 Ceux qui n'en pouuoient mais, & qu'apres au publique
 Repos & paix des siens, il proposa l'inique
 Conseil de ne vouloir rendre honteusement,
 Comme aumoins il sembloit, ce qui non autrement
 Qu'avecques des-honneur, avec honte & pillage,
 Et faulxement de foy fait au saint hostelage,
 Auoit esté rauie, puis desia refusé,
 Dès que presque on en eut si traistrement vsé :
 Quelle reproche helas! de voir cheoir tant de peine
 Sur vn Roy ia vieillart pour l'adultere Helene?
 Et qu'il falloit qu'un Roy, que mesmement vn cas
 Si vain ne concernoit ny ne delectoit pas,
 Ia tout meur & tout blanc, souffrist estre enflamée
 Pour vne femme à tort dedans ses murs menée,
 Telle guerre sur luy, quand mesme il abondoit
 De famille chez foy, qui encor redondoit
 Par diuers Hymenees en tant d'autres familles,
 Tant de fils, & de bruux, que de gendres & filles,
 Pour qui craindre il deuoit qu'en fin par la raison
 Que quelques Dieux feroient si puissante maison,
 Que tant d'autres auoyent pour leur source superbe,
 Ne fust avec leur ville en fin couuerte d'herbe,
 Apres qu'un long effort d'un grand peuple outragé

Auroit tout & par fer, & par feu saccagé,
 Tant de grandeurs, & tant de richesses rauies,
 Tant de testes à luy si cheres afferuies,
 Qui au cruel seruage encores ne seroyent
 Que tristes demourans de tous ceux qui auroyent
 Accompagné durant le sac de leur prouince,
 Par leur mort le piteux meurtre de ce vieil Prince.
 Aussi quelle memoire agreable peut il
 Retirer de son sort parauant tout fertile
 D'heur, de race, & de biens, quand d'vne infortunee,
 Triste, deshonneur, & cruelle iournee
 On verra tout border dans vne Scene, ou bien
 Dedans vn liure encor saigneux du meurtre sien?
 Quand par Pyrrhe on verra forcer ses murs royaux,
 Tous les fiens se ferrer le cœur de si grands maux,
 Les femmes rompre l'air de leurs vois éclatantes,
 Et rompre de leur poil les tresses innocentes :
 Quand dans vne peinture, ou dans les vers qu'on lit,
 Ou dans la Scene, ou bien en ce que mesme on dit,
 Si suiuant la memoire en ceci pitoyable,
 L'vn à l'autre on raconte vn tel fait lamentable,
 Avec les sens emeus & troublez on orra,
 Ou bien représenter à l'œil mesme on verra
 Cent & cent autres maux, dont ceste nuit meurtriere,
 Qui du regne de Troye estoit la nuit dernière,
 Remplit la ville où ia par tout bruoyent les feux,
 Et la Court, & l'œil mesme à ce Roy, qui aux vœus,
 Aux saints autels sacrez, aux sanglots, & aux larmes
 Auoit eu vain recours, ne pouuant rien par armes,
 Iacoit que cassé d'âge & desaccoustumé
 A vestir la cuirasse, il se fust lors armé :
 Et iacoit que voyant Polite ieune d'age
 Plus que nul de ses fils, iusqu'au propre visage
 De luy son pere s'estre en fuyant echapé
 De Pyrrhe, & de rechef estre là ratrapé :
 Et voyant que nauré, tombant, & demi-roié,
 Blesmiffant, debatant, atteint de la mort froide,
 Avec sanglots les yeux paternels il souilloit

*Du sang, auquel depit & ieune il petilloit,
 Il ne peut lors souffrir qu'aux piés & qu'à la face
 D'un pere tel massacre en ce pauvre se face,
 Mais d'indignation lançant d'un bras vieillard
 Et foible, mais pourtant si fort qu'il peut son dard
 Sur l'inhumain meurtrier, & d'ardant vitupere
 Le demantant de dire un Achille son pere,
 Qu'il auoit trouué mesme ennemy tant humain,
 Fit l'effort de la voix accompagner la main :
 Qui fut cause, qu'he las ! Pyrrhe piqué d'outrage,
 De haine, & de fureur, enuoya ce message
 A son pere porter iusqu'à l'ombreux enfer
 Par ce mesme Priam, qui trop moins de son fer,
 Que de son aspre voix auoit peu faire offense
 A ce Neoptoleme, & qui pour recompense
 Tout murmurant encor fut aux ombres d'embas
 Chassé d'un autre coup poussé d'un autre bras.
 Car son corps fut à iour trauersé de l'espee,
 Là où le dard ayant la targue un peu frappee
 Par la pointe du fer, presque à peine y pendoit,
 Monstrant le pauvre effort du bras qui le dardoit.*

*Puis qu'on sçait que la fin d'un grand, qui se deceuvre
 Aux ans s'entresuiuans, couronne en fin son ceuvre,
 Ou bien d'un verd laurier pour tout iamais après
 Verdissant, ou d'un vieil & funeste cyprès,
 Et d'une branche d'If par les ans seiche & morte,
 Tant qu'il semble à tous coups qu'à nous on la rapporte
 De Poublieux cercueil, ne nous representant
 Qu'un nom que va la mort avec le corps dontant :*

*Puis que c'est la fin, dis-ie, en quoy le plus s'arreste
 Le vol du Temps, soit elle honneste ou deshonneste,
 Pleine d'heurs ou malheurs, pleine de faits & mauls
 Admirables, ou bien vuide de tout grand los :*

*Puis que l'homme en oyant parler de quelque antique,
 Auant que presque ouir de sa vie Heroïque,
 Ou bien cruelle, ou lache, ou folle, les discours,
 Impatient s'enquiert, ce qu'à la fin du cours
 Il deuint, & de brusque ardeur precipitee*

Met là le but entier de la chose contee,
 De la memoire aussi qu'il en veut retenir,
 Et de tout fruit qui peut par l'exemple venir :
 Voyons quelle est la fin de ce grand Roy d'Asie,
 Qui trop plus est merquee, & plus souuent choisie
 Pour s'uiet, qu'un grand cours de ses ans, quand on va
 En memoire amenant la memoire qu'il ha :
 Iugeons s'elle enrichit vers les siecles suiuaus
 Le souuenir qu'ils ont du long fil de ses ans,
 Ou s'elle l'apauurit, d'orageuse nuee
 Courant toute sa vie assez ia denuee
 De soymesme, de vraye & plus digne clarté,
 Veul les dons qui en elle extremes ont esté,
 Pour rendre par Empire, & puissance, & richesse,
 Vne lueur qui fust des grand's lueurs maistresse.
 Mais elle assez desia malheureuse en grand heur,
 N'ayant pas son merite égal à sa grandeur,
 En sa richesse encor quelque peu souffreteuse,
 De ce qui iustement pour rendre plantureuse .
 La vie qui plus ferme & durable nous suit,
 St le viure premier à ce second ne nuit :
 Mesme en son grand Empire encores mal adextre,
 Non pas pour ne pouuoir extremement l'accroistre :
 Mais pour n'auoir preueu que (peut estre) il faudroit
 Que le tort outrageux en fin cedast au droit,
 Au long siege les murs, les choses ordonnees
 Par les Dieux, comme on dit, aux fins des destinees :
 Et pourtant n'auoir pas chassé l'occasion,
 Qui petite eust bien peu si grand' destruction
 Sur ce Regne apporter, si lon venoit permettre
 Ce qui tant soit peu mesme en branle l'eust peu mettre,
 Et, si faut encor dire, en sa puissance extreme
 Aueuglement se fit impuissante soymesme,
 Enfermant & bornant tout ce qu'elle pouuoit
 De ses murs, où trop grande assurance elle auoit.
 Car si ce grand Troyen iugé des Grecs barbare,
 N'eust esté non plus qu'eux de ses forces ignare,
 S'il eust eu le conseil, l'adresse, & le deuoir,

Par les siens, par luy mesme egal à son pouuoir :
 Et si dès que les Grecs, qui se mescontenterent
 De ce rapt, & les vns les autres irriterent,
 Se mandoyent, s'aprestoyent, eux & leurs naus armoyent,
 Et leurs diuerses mers pour s'assembler ramoyent,
 Qu'ils attendoyent les vents si long temps en Aulide,
 Pour qui leur plus grand chef se rendit l'homicide
 D'une horrible façon, lors que par pieté
 Faulse & lourde excusant l'enorme cruauté
 Sur l'exécrable autel, au sang de la pucelle
 Iphigene il trempa sa dextre paternelle :
 Et durant mesme encor que de ce lointain port
 Jusqu'aux bords Phrygiens leur route & leur abord
 D'heure & en peu de temps, luy qui telle abondance
 De biens tenoit chez soy, deuoit toute puissance
 Des siens & des amis en Phrygie assembler,
 Qui trop plus que les vents, les Grecs eust fait trembler,
 Et pour qui dans Aulide eust esté du tout vaine,
 D'autres Vierges le meordre & l'offrande inhumaine,
 De loin dedans leur sein il eust poussé la peur,
 Il eust de loin rompu le dessein & l'ardeur.
 Car quel espoir eust eu d'entr'eux vn chef de guerre,
 Si n'ayant que des naus, & point d'armee en terre,
 Et sçachant qu'une flote, encor qu'estrangement
 Effroyable & nombreux soit son embarquement,
 Ne peut pas presque encor porter si grand' armee,
 Que la moindre qui peut par terre estre menee,
 Aueugle eust entrepris d'aller lors conquerir
 La terre où il eust sceu sur terre s'aprestier
 Trop plus puissante armee, à fin de le surprendre
 En la descente, ou bien l'engarder de descendre?
 Qui ne sçait combien l'un trop plus que l'autre peut,
 Si rien fors qu'empescher la descente on ne veult?
 Par vn nombre petit, lors qu'un bon chef commande,
 Rembarrer mesme on peut la flotte la plus grande.
 Iugeon donc quel moyen toute la Grece eust eu,
 Si ce Roy Dardanide à sa force eust pourueu :

*De se mocquer des Grecs il luy estoit facile,
 D'autant plus qu'à son dos il eust eu sa grand' ville,
 Pour lors forte & munie, où mesme eust peu loger
 Vn ost entier, en tout succez de tout danger,
 Outre espoir auenu, s'il eust esté possible
 Au moins que l'ost Gregeois luy fust en rien nuisible,
 En la sorte qu'ici breuement i'ay fait voir,
 Et dont le prompt moyen n'excedoit son pouuoir.
 Car tant s'en fut qu'ainsi des grandes forces siennes,
 Sur les bords affrontant les naus Pelagiennes,
 Il ne les eust au moins contraintes à ramer
 De rechef leurs chemins sillonnez en la mer,
 Pour en effroy, dedain, & honte, & moquerie,
 Porter les leur chez eux digerer leur furie,
 Que sans doute ce Prince eust peu les laissant prendre
 Terre dans ses pays sans les riués defendre,
 En pieces les tailler, & semer par monceaux
 De charongnes ses champs, des armes & vaisseaux
 Estre maistre, en vn rien priuer d'honneur Mycenes,
 Gardant ces chauds maris d'auoir besoin d'Helenes,
 Se fiant aux siens seuls, & trop barbarement,
 Que ie croy, mesprisant tout aduertissement,
 Les laissant aborder iusques au port Sigee,
 Pour en leur prime abord voir sa ville assegee,
 Et ne pensant, ie croy, pour assaut ou bataille
 Qu'il eust besoin de rien, fors que de sa muraille
 Pour entiere seurté, des propres enfans siens
 Pour chefs de tout combat, de ses seuls citoyens
 Pour soldats, de sa haute & superbe apparence
 Pour tout rebut des Grecs & toute sa deffence :
 Qui pis est ne songeant, ce croy-ie, à tout le fort
 Appareil de ces Rois assemblez, qui d'effort,
 De haine, espoir, & cœur, & de force cueillie
 De mainte force auoyent vne force assaillie,
 S'estant mesme vn chacun en son endroit forcé,
 Trop plus qu'en mesurant sa force on n'eust pensé :
 Bref, ne poissant, ie croy, que se voir chez soy mesme
 Surprendre à l'ennemi, c'est vn peril extreme :*

Encore, & nonobstant ce lourd ou fier mépris,
 Dont la Memoire à tort ne l'auroit point repris,
 Que vit-il arriuer aussi tost qu'à la riué
 Troyenne telle armée en mille naus arriue?
 Tant estoit grand & fort & haut de ce Roy ci
 Le pouuoir : & quoy doncq, si le preuoir aussi
 Grand & haut, comme luy par conseil braue & sage,
 Au pouuoir eust donné de soy mesme l'usage?
 S'il faut croire celuy qui mesmement en gloire
 De ses Grecs a gardé dans ses vers la memoire
 De l'aspre & longue guerre, aussi tost que dedans
 Ce haure ces Gregeois apparurent ardens
 De vanger leur iniure, & que les Troyens veirent
 Qu'armez d'armes & cœurs sur la greue ils saillirent :
 Eux au rebours enlez, aspres, & forts, & durs,
 Au hasard du combat, en laissant de leurs murs
 La seurté, marchans roide & droit se presenterent
 A l'ost desambarqué qu'en fureur ils chargerent,
 Donnans puis çà, puis là, puis tantost de cœurs grands,
 Efcartans ceux qui ia vouloyent prendre des rangs :
 Puis courans renfoncer tantost de cul & teste
 Ceux qui rangez tenoient desia leur troupe presse
 Pour d'ardeur soustenir le choc, & repouffer
 Ceux, qui pour tost les rompre enrageoyent d'enfoncer
 Sur d'autres, qui non pas par froideur ou paresse,
 Mais d'autant que (peut estre) il auoyent en la presse
 Des vaisseaux, leurs vaisseaux, ou que plus esloignez
 Ils les auoyent du bord, ou bien qu'embefongnez
 Aux charges ils esloyent, pour faire en ordonnance
 Tenir leurs naus, & mesme y laisser resistance :
 Ou bien à tous devoirs, dont lors auoit besoin
 Selon la loy guerriere, vn grand ordre & grand soin
 Qu'il leur falloit auoir de tout poinã nécessaire,
 Et duisible & gaillard qu'il leur conuenoit faire
 Pour l'égard de la mer, ou d'autant qu'ils estoyent
 Embefongnez à ceux qui encore sortoyent
 A la file, & de rang, & qui dès leurs forties
 Rendoyent agilement leurs forces departies

*Par troupes : car encor ils n'auoyent eu loisir
 De dresser bataillons & tout ordre choisir,
 Ils auoyent seulement entre leurs Capitaines
 En leur chemin conclu les choses plus certaines,
 Pour au faillir premier le desordre empescher,
 Son venoit viuement leurs gens escarmoucher.
 Plusieurs donc de ces chefs voyent que l'escarmouche
 Si forte à leur mespris, ains à leur perte touche,
 Si les Troyens voyoient mettre à sang ces premiers,
 Et croyans de pouuoir faire ainsy des derniers,
 Faisoyent encor destors faillie sur faillie,
 Dont insqu'au creus des naus fust leur flote assaillie :
 Et lors entre les cris des bruyans matelots,
 S'entrehaistent de geste, & de signe, & de mots,
 Et monstrent en tous trois qu'ils vouloyent de courage
 Indomtable domter ceste aduersaire rage.
 Les vns font leurs vaisseaux du riuage approcher,
 Les autres font les leur aux prochains accrocher,
 Puis passans par plusieurs sautent d'vn pié deliure
 De tillac en tillac, aux leur se faisans suiure :
 Les autres font leur naus au largue depestrer
 D'entre la presse druë, & pour bien tost entrer
 Au plus pres des combats, s'estlongnans vn peu prennent
 Vn tour ny long ny court, les vns en cernant tiennent
 Vn tour plus long, à fin de pouuoir sortir mieux
 En ordre, & se trouuer tous rangez sur les lieux
 De l'acharné combat, les autres d'autre sorte
 Font sembler qu'au riuage vn vol leger les porte,
 Tant ils font roidement leur galere arriuer,
 Pour plus viste la gloire avecq les coups trouuer.
 Chacun boust & fremist, nul n'est qui ne desire
 D'estre plustost dehors que dedans son nauire :
 Mais le deuoir le nie à beaucoup, & mestier
 Il n'est point de tirer tout l'exercite entier
 Contre telle faillie, encore que l'encombe
 Que faisoit son effort fust plus grand que le nombre :
 Si est-ce, que ie croy, que ces Grecs s'estonnans
 Des barbares soldats si vaillamment donnans,*

Et outre esmeus, piquez & bruslans, n'aperçoient
 Rester presque en leurs naus que ceux qui rester doiuent.
 Tandis ces Phrygiens non seulement bourroyent,
 Et de cœur & de coups foudroyans rembarroyent
 Les premiers descendus, mais bien ceux qui sortirent
 Presqu'à l'heure rentrer dedans leurs vaisseaux seirent :
 Car si tost qu'on les voit alliez, presentez,
 Et en diuerse place asprement affrontez
 A ces fiers Dardanois, de prime effort se sentent
 Chargez, pressez, forcez, si fort qu'ils s'espouuentent
 Tantost, & puis tantost reprenans leur vigueur,
 Recueillans & leur troupe, & leur force, & leur cœur,
 Ils vont tenans, donnans, pouffans, & tant renforcent
 Et le nombre & l'effort, qu'à leur tour presque ils forcent
 L'ennemy, qui pourtant de ses barbares voix
 Plus effroyable qu'eux, d'un large & long pauois
 Plus couuert qu'ils n'estoient des courts boucliers de Grece,
 De son soudain dessein, d'orgueil, d'ardeur, d'apresse,
 D'effort hardi, robuste, aueugle, & hasardeux,
 Estoit, ie croy, pour l'heure encor plus poussé qu'eux :
 Contre quoy le Gregeois vante son auantage,
 Que luy bailloit l'adresse & conduite plus sage :
 Qui plus est, il se sent époint outre cela
 D'un dépit enfiellé, d'un creuecœur qu'il ha,
 De voir qu'à si grand'foule vn peuple estranger aille
 En sa terre, en son haure, au pié de sa muraille,
 En brauant menasser le Roy, les enfans siens,
 Et du peuple les murs, les testes, & les biens :
 Il est encore mesme enflé qu'à la rencontre
 Premiere qui se fait, le menasseur se monstre
 Plus estonné, moins roide, & moins ardent alors,
 Maugré les cœurs repris, & les doublés efforts
 Des Gregeois, les menant batant de place en place,
 Souuent iusqu'à l'endroit de leurs naus il les chasse,
 Tant que plusieurs d'entr'eux sans rien plus hasarder,
 Presque conseilleroient de rentrer pour garder
 Leurs naus, en se gardans dedans leurs naus soy mesme,
 Dont ils pourroient forcer tout effort plus extreme,

Avec les traits volans, avec les dards lancez,
 Et qu'après sur la greue ils combattroient assez :
 Qu'on feroit mieux pour lors, attendant que fut faite
 Leur pouruoiance à tout, de tendre à la retraite :
 Qu'vn grand barbare effort soustenir lon ne doit,
 Tant que tout esprouué, tant que tout preueu soit,
 Et par art ordonné, mais si ces raisons crues
 Dans ces gens refroidis, par eux se fussent creues
 Du tout, ie croy, qu'à l'heure on les eust pourchassez,
 Espouuentez, batus, massacrez, & forcez,
 Iusqu'en leurs propres naus reduites au pillage,
 Ainsi que ces fuitifs au meurdre & au seruage :
 Parmi lesquels pour tel carnage executer,
 Pesle mesle on eust veu ces Troyens se ietter,
 Suiuant de bois en bois, par tout se faisans maistres,
 Plus par desordre & peur que par leurs propres dextres.
 Mais ceux qui sembloient prests dans soymesme de prendre
 Tel conseil, leurs auis soudain viennent reprendre,
 Se rechauffans eux mesme, & les autres qui sont
 Par tout en tel deuoir qu'aux Troyens teste ils font,
 S'encourageans des coups, à la longue cognoissent
 Que d'vn peu ces Troyens plus lassez leur paroissent
 D'efforts plus longs & grands, & si bien les soustiennent,
 Que peu s'en faut qu'egaux tous les deux ne se tiennent.
 Aussi croy-ie que ceux qui sur tous autres furent
 L'espoir des peuples Grecs, & qui tousiours parurent
 En dix ans que dura ce long siege odieux,
 Vrais demi-dieux eux mesme, ou fort aidez des Dieux,
 Furent ceux qui deuant, & lors que plus ils veirent
 Que les inesperez forcemens le requirent,
 S'estans tous les derniers en fureur débarquez,
 Tous les derniers s'estoient aux vainqueurs attaquez.
 Si dès l'abordement qu'en ces riués Troiques
 Se ietterent dehors ces troupes Argoliques,
 Et deslors que soudain ces Teucres enflammez
 En grand nombre & grand ordre estoyent saillis armez,
 Eussent voulu d'entree estre de la meslee
 Auecq le moindre Ajax qu'on nommoit Oilee,

L'autre *Aiax* au bouclier qui sept fois double estoit,
Et le Roy *Menelas* grand guerrier, qui sentoit
Plus fort l'outrage sien, puis l'autre Roy son frere,
Qui choisi pour seul chef de l'entreprise fiere,
Roy des hommes estoit, & pour au grand effort
Adiouster sur le champ quelque tour plus accord,
Vlyffe en tout meflé, qui, de peur qui ne cede
Maugré son dol, prendroit *Aiax* ou *Diomedé*
Pres de soy pour soustien, ce braue & furieux
Diomedé qu'on feint auoir nauré les Dieux :
Puis sur tout autre encor le fils de la Deesse
Thetis aux pieds d'argent, qui d'extreme viteffe
Meflant l'extreme effort pour courir aux dangers
Plus grands s'est bien peu dire *Achile* aux pieds legers,
Qui quelque iour deuoit venger apres les larmes
De son dueil, son *Patrocle* occis deffous ses armes
Par *Heſtor* fort trompé, quand l'autre il aperçoit
Deffous l'armet, au lieu qu'yn *Achile* il pensoit
Mettre à mort, qui vengeance son cher *Menetiade*
Fit tout d'vn coup cesser la *Troyenne* brauade,
Car en crainte & frayeur *Heſtor* auoit tenu
Ces Grecs, tant que s'estoit ce *Pelide* abstenu
De combattre en sa nef, maschant l'ire enflamnee
Pour *Briseis* au lieu de *Criseis* menee
Au fier *Agamemnon*, qui pour se voir tollu
Son butin, le butin d'*Achile* auoit voulu :
Mais l'ami fut piqué du regret de la vie,
Qui au lieu de la jienne à l'ami fut rauie,
Plus qu'il n'estoit des morts, & pertes des Gregeois,
Des prieres de l'ost, & de leurs autres Rois,
Ni des riches presens qu'on luy prioit de prendre
Auec sa *Briseis* qu'à luy l'on vouloit rendre :
Il s'arme, & de colere agilement sautant
Sur son char, va son œil tout embrazé iettant
Par tout le camp, pour voir si ce grand *Priamide*
Tueur d'hommes viendroit encor au vray *Pelide*
Furieux s'attacher : luy donc par tout faisoit
Tourner *Automedon* qui son char conduisoit

Galopant, dédaignant toute cargue, fors celle
 Où l'amour, la vengeance, & la rage l'appelle.
 Je ne veus pas ainsi que l'aveugle sonneur
 De ce braue duel croistre à l'vn d'eux l'honneur
 Sans mesure, en faisant deux si grands capitaines
 Courir si fort à pié qu'ils perdroient leurs haleines
 A tourner quatre fois les murs d'vne cité,
 L'vn épouantant l'autre, & l'autre épouanté
 Plus que n'est la perdris, qui ia trois fois remise,
 En repartant se void par l'autour presque prise.
 Je ne veux point encor en courrant d'vn destin
 Vne lasche, fuitiue & trop couârde fin,
 Priuer l'vn d'eux d'honneur, & par fin si chetiue
 La racine arracher de la memoire viue
 De celuy, sur qui seul tant nos premiers François,
 Et nos peres & nous, qu'aussi nos premiers Rois,
 Et toy, SIRE, qu'on void heritier de leurs gloires,
 Auons tousiours posé de nos hautes memoires
 Le tige & fondement, mesme il ne me plaiſt point
 De me laisser aller lourdement sur tel poinç
 Avec l'antique erreur, qui tache en vain de feindre
 Aueuglément qu'vn seul Achile peut contraindre
 La fortune si fort, que pour force qu'il eust,
 Et pour tout cœur nouveau que sa presence peust
 Redonner aux Gregeois, iaçoy que lon s'efforce
 Mesme de faire faire à luy seul toute force,
 Du sang des hommes Grecs, comme sous la nuit noire
 Vn loup dans vn troupeau rougiroit sa machouère :
 Combien qu'à vray parler, tant Hector que tous ceux
 De sa part, sous l'effort ferme & non paresseux
 Des Grecs rencouragez, commençassent adonques
 De souffrir au combat plus qu'ils n'auoyent fait onques :
 Car ces Heros, ces Rois, ces autres chefs bouillans,
 Sçachans que leur espoir ce grand Pelide, en place
 Viendroit pour affronter d'Hector l'horrible audace,
 Et que ses Myrmidons à la guerre bien nés,
 Pour grand renfort seroient avec luy ramenez :

L'autre Ajax au bouclier qui sept fois double estoit,
 Et le Roy Menelas grand guerrier, qui sentoit
 Plus fort l'outrage sien, puis l'autre Roy son frere,
 Qui choisi pour seul chef de l'entreprise fiere,
 Roy des hommes estoit, & pour au grand effort
 Adiouster sur le champ quelque tour plus accord,
 Vlyse en tout meslé, qui, de peur qui ne cede
 Maugré son dol, prendroit Ajax ou Diomede
 Pres de soy pour soustien, ce braue & furieux
 Diomede qu'on feint auoir nauré les Dieux :
 Puis sur tou e encor le fils de la Deesse
 Thetis aux d'argent, qui d'extreme vitesse
 Meslant l'extr effort pour courir aux dangers
 Plus grand bien peu dire Achile aux pieds legers,
 Qui quelau deuoit venger apres les larmes
 De son Patrocle occis deffous ses armes
 Par He trompé, quand l'autre il aperçoit
 Deffous au lieu qu'vn Achile il pensoit
 Mettre à mori, qui vengeant son cher Menetiade
 Fit tout d'vn coup cesser la Troyenne brauade.
 Car en crainte & frayeur Hector auoit tenu
 Ces Grecs, tant que s'estoit ce Pelide abstenu
 De combattre en ja nef, maschant l'ire enflammee
 Pour Briseis au lieu de Criseis menee
 Au fier Agamemnon, qui pour se voir tollu
 Son butin, le butin d'Achile auoit voulu :
 Mais l'ami fut piqué du regret de la vie,
 Qui au lieu de la sienne à l'ami fut rauie,
 Plus qu'il n'estoit des morts, & pertes des Gregeois,
 Des prieres de l'ost, & de leurs autres Rois,
 Ni des riches presens qu'on luy prioit de prendre
 Auecq sa Briseis qu'à luy l'on vouloit rendre :
 Il s'arme, & de colere agilement sautant
 Sur son char, va son œil tout embrasé iettant
 Par tout le camp, pour voir si ce grand Priamide
 Tueur d'hommes viendroit encor au vray Pelide
 Furieux s'attacher : luy donc par tout faisoit
 Tourner Automedon qui son char conduisoit

Galopant, dédaignant toute cargue, fors celle
 Où l'amour, la vengeance, & la rage l'appelle.
 Je ne veus pas ainfi que l'aveugle sonneur
 De ce braue duel croifire à l'vn d'eux l'honneur
 Sans mefure, en faifant deux fi grands capitaines
 Courir fi fort à pié qu'ils perdroient leurs haleines
 A tourner quatre fois les murs d'vne cité,
 L'vn épouantant l'autre, & l'autre épouanté
 Plus que n'eft la perdris, qui ia trois fois remife,
 En repartant fe void par l'autour prefque prife.
 Je ne veux point encor en courant d'vn deftin
 Vne lasche, fuitiue & trop couârde fin,
 Priuer l'vn d'eux d'honneur, & par fin fi chetiue
 La racine arracher de la memoire viue
 De celuy, fur qui feul tant nos premiers François,
 Et nos peres & nous, qu'auifi nos premiers Rois,
 Et toy, SIRE, qu'on void heritier de leurs gloires,
 Auons toufours pofé de nos hautes memoires
 Le tige & fondement, mefme il ne me plaift point
 De me laiffer aller lourdement sur tel poinç
 Auec l'antique erreur, qui tache en vain de feindre
 Aueuglément qu'vn feul Achile peut contraindre
 La fortune fi fort, que pour force qu'il euf,
 Et pour tout cœur nouueau que fa prefence peuf
 Redonner aux Gregeois, iaçoy que lon s'efforce
 Mefme de faire faire à luy feul toute force,
 Du fang des hommes Grecs, comme fous la nuit noire
 Vn loup dans vn troupeau rougiroit fa machouère :
 Combien qu'à vray parler, tant Heçor que tous ceux
 De fa part, fous l'effort ferme & non pareffeux
 Des Grecs rencouragez, commençaffent adonques
 De fouffrir au combat plus qu'ils n'auoyent fait onques :
 Car ces Heros, ces Rois, ces autres chefs bouillans,
 Sçachans que leur efpoir ce grand Pelide, en place
 Viendroit pour affronter d'Heçor l'horrible audace,
 Et que fes Myrmidons à la guerre bien nés,
 Pour grand renfort feroient avec luy ramenez :

Mais ce iour il voulut que les vns attachassent
 Premier, puis que tous d'ordre & de cœur s'y pouffassent,
 Et puis pour vn effroy tout soudain des Troyens,
 Contre leur esperance il decocha les siens
 Sur eux, luy sur Hector : or il voit donc qu'à l'heure
 Aux cris des Myrmidons Hector planté demeure
 Sur son char, il l'appelle, & le faisant tourner
 Voit orgueillir son geste au lieu de s'estonner :
 Car il cognoist celuy qui plus pouuoit sa Troye
 Faire de Myrmidons & d'autres Grecs la proye,
 Dont la mort pouoit plus ensemble auantager
 Sa terre avec sa gloire, & la Grece outrager,
 Leurs guides sous leurs voix font qu'ardemment decochent
 Les cheuaux des deux chars qui l'un de l'autre approchent,
 Mesme auant qu'ils rocher ces Heros en courant
 D'un bras roid ont leurs iauelots tirant :
 Le coup d'Hector sembla plus que l'autre effroyable,
 Mais Achile a le corps par tout inuulnerable,
 Fors qu'en son talon seul, par qui Thetis dans l'eau
 De Styx le tenoit lors qu'elle charmoit sa peau,
 Par telle trempe : ou bien l'ayant renouvellee,
 Comme autrement on feint, apres l'auoir bruslee,
 Pour ce qui estoit sien faire à la peau rester,
 Et tout ce qui estoit du Pere luy oster.
 Mais sans croire à la feinte, au moins si c'est histoire,
 Non pas fable qu'Achile & qu'Hector, il faut croire
 Qu'estans outre nature estrangement tous deux
 Vistes, roides, & forts, adroits, hautains, & preux,
 Des autres pouuoit bien leur chair estre estimee
 Non vulnerable, ainçois contre les coups charmee.
 Ce que l'un fit paroistre en ce combat mortel,
 L'autre aussi fort long temps, mais il ne fust pas tel
 Estimé sur la fin, quand sa prouesse agile
 Et forte, vint ceder au coup fatal d'Achile.
 Or ils n'eurent pas donc si tost lancé ces dards,
 Qu'ils voyent retournez cu à cu leurs deux chars,
 Tant que se rencontrans si pres, de violences
 Incroyables saisis, posent vn peu leurs lances

Qu'en la gauche ils auoient, sur les chars, pour apres
 Les reprendre & darder lors qu'ils seroient moins pres.
 Ces lances n'estoient pas ni grosses, ny pesantes,
 Ni tousiours vers le bout plus fort s'amenuisantes,
 Sans arrest sans poignee en hault ils les portoiēt,
 Pour les lancer, & rien des nostres ne sentoient :
 Et combien que plustost elles eussent semblance
 De iaueline en fer & en bois que de lance,
 Lances on pouuoit bien les nommer du lancer,
 A quoy lon voyoit plus ces vieux preux s'adresser :
 Laisans les lances donc, & pour ce que leur rage
 Prompte brusloit apres les coups & le carnage,
 Et pource qu'ils vouloient plus fort que de la nue
 On ne voit cheoir la gresle & grosse & forte & drue,
 Affouissant leur faim tant sanglante, venir
 Aux coups & drus & forts & durs à soutenir,
 Croyans faire par là plustost que par l'adresse
 De bien darder vn bois remerquer leur prouesse,
 Outrecuidez, pensans desarmer & tailler
 L'vn l'autre en vn moment, comme on voit écailler
 Quelque horrible poisson dur d'ecaille, & l'atteindre
 Dans la chair, l'écaillant si fort qu'on le voit teindre
 De son sang par endroits, à fin que quand l'ecaille
 Est ostee à son gré, par pieces on le taille.
 Ensemble donc tous deux sans que l'vn regardast
 Aux premiers coups de l'autre, & qu'en rien se gardast
 Que les Troyens pour luy perdissent tout leur cueur,
 Que Priam ne preschast à son fils que la peur
 Qu'vn seul luy deuoit faire, & combien que'lon face
 Hector obstinément l'attendre en vne place
 Sans oncq vouloir entrer aux portes, que pourtant
 Tout soudain il s'allast si fort espouuantant
 Le voyant sur luy courre, & que tous ceux de Troye
 Comme si cent eclats du Ciel quand il foudroye
 Fussent tombez entre eux, avec tant d'autres forts
 Peuples & chefs venus à leurs secours pour lors,
 Jusqu'à vn tous perdus aux portes accourussent,
 Se serrassent dedans, sans qu'en rien secourussent

D'esperoir, d'hommes, de traits, de quelque autre deuoir,
 Contre vn seul l'homme seul, qu'ils iugeoient leur espoir :
 Eux qui auparauant long temps victorieux,
 Ayans par leurs estours frequens & furieux,
 Apres neuf ans forcé ces troupes Danaïdes,
 De se vouloir sauuer par les routes liquides,
 N'y voyoient point pour lors d'accroissance plus grande,
 Sinon d'vn homme seul & d'vne seule bande,
 Voire encor se voyoient sains & saufs, & qu'encor
 Sain & sauf leur restoit ce magnanime Heçor,
 Qui deuant tant de fois assaillant leurs grand's troupes
 Semant le champ de morts, & dans les creuses poupes
 Dardant les coups de dard, pouuoit plus effroyer
 Que ce grand guerrier qu'vn Grec menteur fait foudroyer,
 Qui tant de fois a esté pour s'efforcer d'abattre
 Son orgueil, desfrayé seul à seul le combattre,
 Et mesme alors qu'on feint que chacun se rendoit
 Fuitif dedans les murs, de pié coy l'attendoit :
 Comme mesme vne telle incroyable contrainte,
 Par vn seul, ne méritoit rien que vaine & lourde feinte :
 Pour mensonge il le vouldroit tout autant reprobuer,
 Vn Phebus desceint pour Heçor preseruer,
 Minerue contre Heçor haranguant à son pere,
 Par Iupiter en fin quel destin improspere
 De mort, contre ceuy d'Achile balancé
 Dans la balance d'or se prestre à l'heure abaiissé,
 Ceste mesme Deesse aux yeux vers descendue,
 A fin que telle vie à tel point fust rendue :
 Son Achile exhorté par elle, le moyen
 De faire Heçor tourner, puis du visage sien,
 De l'habit, de la forme, vn faux & soudain change,
 Pour vers Heçor vser de trahison estrange
 Se faisant Deiphobe, vn encouragement
 Simulé qu'elle donne, vn prompt recueillement,
 Pour à tort rebailer la lance Peliade
 A ce Pelide fier, qui trompant sa brauade,
 Auoit failli d'atteindre Heçor, qui n'eust failli
 Achile, si son coup du bouclier recueilli

*N'eust esté destourné : Puis l'autre ied de lance,
 Dont luy qui sur Hector tout armé la relance,
 L'atteint vers le gosier, ce que ie pense encor
 Estre de tout ceci le plus vray : car d'Hector
 C'estoit l'arrest fatal, de voir vn iour finie
 Par la lance qu'on dit Peliade, sa vie :
 Puis du mourant encor & du victorieux,
 Les mots vn peu grossiers & trop iniurieux
 Pour vn vainqueur honneste, & trop abiets aussi
 Pour le cœur d'vn vaincu, tel qu'estoit cestuy-ci :
 Puis tant d'autres façons de la fable assorties
 Souuent si mal, qu'au vray s'elles n'estoyent parties
 De telle antiquité venerable à tousiours,
 Mesme tant en celuy qu'en tant d'autres discours
 On s'en pourroit moquer, n'estoit que l'affluance
 Si grande des beaux traits que iustement on pense,
 Et hauts, & bons, & mesme au poëte decelez
 Par les Dieux, sont parmi telles choses meslez,
 Dont l'admiration doit tourner la rifee
 En l'honneur d'vne Muse en tous siecles prisee.
 Mais moy qui ne veux pas laisser ore outrager
 Ce qui nous appartient, & qui veux reuanger
 Vne memoire haute estrangement blesee,
 Par qui ta grand' memoire & la nostre auancee
 Pour iamais peut bien estre, & qui me penserois,
 Quand du costé des Grecs mesmement ie serois,
 Leur memoire auancer, en rendant inutile
 Comme fableuse en tout la victoire d'Achile :
 Je veux suiure l'instinct gaillard que ie reçoÿ,
 Que par resentiment celeste i'apperçoÿ
 Estre vray, pour le moins plus semblable à l'histoire,
 Si quelqu'vne en estoit que vrayment on peust croire :
 Car Diâys & Darés sont supposéz, encor
 Le Grec Diâys n'eust fait ainsi mourir Hector :
 Et sous tel instinct libre en brief ie te vois faire
 D'vne façon qui plus te peut & te doit plaire,
 Combatre nostre Hector, encor qu'vn sort fatal
 Trop enuieusement soit sur luy tourné mal.*

*Ce grand Pelide armé de corps, de bras, de teste ,
 Mais sur son morion n'ayant pas ceste creste
 Effroyable, qu'auant il y faisoit floter,
 Trop marri de se voir d'autres armes porter,
 Sçachant mesme qu'Heçtor auoit les siennes prises,
 Sur soy par le combat de Patrocle conquises,
 Fort & fier, haut & droit, & bruslant de bien faire,
 Sur son char qu'il fait bruire, & dans ce champ eclaire
 D'vne face enflammée, ainsi que lon peut voir
 Vn tonnerre flambant, lors qu'il ne vient pas choir
 En pierre, mais en flamme, & qu'en forme de boulle
 Rouge bruyant, si tant, dans les champs il se roule
 Tout aussi tost qu'il voit Heçtor le fort des forts,
 Dont le bras iusqu'au coude estoit tout rouge alors,
 Mesme auant que ficher d'vne assurance extreme,
 Front à front, œil dans œil, & pié contre pié mesme,
 Ils recherchaient l'art, l'un sur l'autre auancé
 Iusqu'à moitié du fer, de nerfs bandeç hauffé,
 Tant que leur bras est long, en mesme instant dechargent
 Leur coup suiui de coups, dont l'un l'autre ils se chargent
 Plus que Vulcan Penclume, ayant dès l'aborder
 Auec vifesse & grace, & force, sans tarder
 La pieça mis au poing leurs trenchantes espees,
 Noïrâtres de couleur, larges & bien trempées,
 Aufquelles cedoit lors le clair iour en clarté,
 Et de leurs bons harnois tout l'acier en durté,
 Toutes les fois qu'en l'air incessamment mouuantes,
 Efcartoient leurs lueurs, ou bien que retombantes
 Coup sus coup dextremement sans beaucoup espier,
 Faisoient sembler qu'en plomb fust conuertit l'acier,
 Au moins celle qu'Heçtor rouïoit dedans sa dextre,
 Et dont il chamoilloit d'elle le propre maïstre,
 Sur l'epais morion faisant appesantir
 Le roide & dru chaplis, horrible au retentir,
 Et qui souuent remplit d'estincelles la place,
 Ou bien faisant les coups tomber sur la cuirasse,
 Et plus souuent encor dessus vn acéré
 Pesant & grant bouclier, dont alors fut paré*

*Par Achile maint coup, quand le Troyen s'efforce
 D'une subtilité meslée à l'aspre force,
 En feignant quelques coups, les ramener tout droit
 Dessus la face nue, ou sur tout ce qu'on voit
 En luy de decouvert, entre la cuiracine
 Et le fort morion, ou de ruse plus fine
 Sur l'une & l'autre espaule adroitement donnant,
 Les courrayes trancher, qui seules vont tenant
 Le corselet fermé, pour apres l'ouverture
 Trouver ce qui n'a pas résistance si dure.
 Veu l'art & veu l'effort qu'à l'heure on ne croit pas,
 Le voyant & l'oyant sortir d'un mortel bras,
 Tu as vrayment alors digne fils de Pelee,
 Grand mestier de grand force aux adresses meslée,
 Et grand mestier encor d'auoir sur toy tout bon
 Corselet & brassals, bouclier & morion :
 En flatant nostre los, pourtant ie ne veux dire
 Que ton parti ne fust touchant ces armes pire.
 Car de celles que lors l'aduerfaire portoit,
 Meilleure de beaucoup chacune piece estoit,
 Avec les autres deux la cuirasse & l'espee
 Dans la forge Ætneanne auoit esté trempee,
 Et polie, & garnie, & richement encor
 De relief burinée, & tant d'argent que d'or
 Couché dedans l'acier par histoires ornée,
 Qui sembloient viure en l'œuure, en qui la destinee
 D'Heçor & ton trophée on pouuoit sur tout voir :
 Heçor mesme les vit, sans pourtant en sçauoir
 Pour l'heure rien cognoistre, & ne pensa que fussent
 Choses qui sur Achile ou sur luy tomber deussent :
 Malheureux de porter ignoramment sur soy
 De son cruel destin la trop iniuste loy.*

*Dans ce mont, qui sans fin sous la grand' forge fume
 Vulcan le forge-foudre auoit dessus l'enclume
 Tourné tout cet ourrage, & luy mesme qui peult
 Par vn grand art former aux metaux ce qu'il veult,
 Des Cyclopes aydé pour battre, ou dans la braise
 Mouuoir le fer, ou bien ranimer la fournaise,*

De ses mains mesme auoit si luisamment poli
 Tel ourage, & de tant d'histoires embelli
 Sur tout, ou bien par trempé, ou par force diuine,
 Donnant vne durté presque diamantine
 A telle espee, & mesme assez endurcissant
 Le reste, pour garder que rien l'allast façant.
 L'œuvre fait, il bailla tel present à ta mere,
 Qui pour te le forger à ce Dieu fit priere,
 Tachant faire par là qu'en toy, qui fus humain
 Du costé paternel, de la Parque la main
 Pour trancher ton beau fil si tost ne fust hastee :
 Ta vie tost apres pourtant te fut ostee,
 Quand pour venger Heñor au temple d'Apollon,
 Tu fus occis d'vn trait par ton fatal talon.
 Ou si ce que l'ay dit des armes n'est encore
 Que feinte, dont tant plus Heñor ie deshonore,
 Encontre toy l'armant de tel present fatal,
 Dont mesmes il ta sceu faire encor aucun mal,
 Si faut-il maugré moy confesser sans feintise,
 Quelque part qu'eust esté l'armeure par toy prise,
 Qu'en tout cela que toy, Prince, auoir tu pouuois
 D'armes dans tes vaisseaux, ou que tous autres Rois
 Auoient dedans les leur, c'estoit l'armeure à l'heure
 Qui en chacune piece estoit bien la meilleure,
 Fust morion, cuirasse, & brassals, & bouclier,
 Semblans, tant estoit bonne & la trempe & Pacier,
 Fatallement feés : mais veu que tel orage
 De coups tombans d'enhaut, d'effort, rage, & courage,
 Dont Heñor bien payé par tes bras tant & tant,
 Va sur toy comme toy dessus luy rebatant :
 Il faut que presque autant soit bonne & forte, & dure,
 Chasque arme que tu as qui tant d'efforts endure,
 Et puis ayant assez de l'horrible vaillance
 D'Heñor, que de la tienne armeure cognoissance,
 Tu ne te serois oncq en tel combat ietté,
 Si par trop contre toy l'auantage eust esté.
 Iusqu'ici donc ces deux ont eu presque vne egalle
 Puissance, mais la fin à tous les deux fatale,

Avec louch' honneur d'un & d'autre côté.
 Par sa diversité esprit mettra mespaise.
 Car d'armes & de fer Héros je te paroltrai
 Plus fort, & de l'effort d'acier tendra m'offrir
 L'ennemi d'un peu d'adresse & par son courage
 Vaincu je te montrerai de vainqueur glorieux.
 Mais d'ors de l'autre côté de ce monde & d'autre.
 Par quelle horreur, qu'ici les b'ostes éprouvent
 Ces Héros je suis en vainqueur, m'offrir.
 Et des jours véritablement de tout m'offrir.
 Pour le monde je m'offre de jour en jour m'offrir
 Que pour être l'ennemi & de leur m'offrir.
 Leur esprit m'offrir d'ennemi d'un côté par l'autre
 Ces armes d'ennemi, d'ors de tout m'offrir.
 On tout m'offrir & tout par & tout de m'offrir.
 Attentes de m'offrir & tout de m'offrir.
 On bien de m'offrir par de m'offrir tout m'offrir.
 Par coupes de jour en jour m'offrir tout m'offrir
 D'ordres de grand m'offrir d'ennemi m'offrir.
 Les m'offrir m'offrir de jour par m'offrir m'offrir.
 Car comme les m'offrir que de jour de m'offrir.
 Se va sur le m'offrir, de jour & sur m'offrir.
 D'Achille, de tout m'offrir & tout m'offrir m'offrir.
 Achèvement, qu'on ne fait comme m'offrir m'offrir.
 D'un tel être de m'offrir de jour m'offrir de jour
 Que l'autre m'offrir, m'offrir & de jour m'offrir.
 Ains d'ennemi m'offrir m'offrir & de jour
 Peine & force de jour par jour de m'offrir.
 Plus qu'il ne soit m'offrir m'offrir & de m'offrir.
 Rend m'offrir de jour m'offrir & de jour m'offrir.
 De parer par, de jour m'offrir de m'offrir.
 Presque parer, & de jour m'offrir m'offrir.
 De m'offrir & m'offrir, & de jour m'offrir de jour.
 Il vaincu l'autre, de jour m'offrir de jour m'offrir.
 Car il ne parer par de jour m'offrir m'offrir.
 Dont ore il va de jour & de jour & de jour.
 Et le m'offrir de l'autre & de jour m'offrir.
 Faise de m'offrir, de jour m'offrir m'offrir.

Que quand Vulcan alors que d'un infatigable
 Trauail faisoit forger ce harnois infausable,
 Sur qui s'obstine Achile, au moins s'il faut ici
 Me plaire de rechef en ces fictions ci,
 Et que ce Dieu parmi sa troupe renfrongnee
 De Cyclopes autour de l'œuure embefongnee,
 Avec retentissant ahan, & d'un gros bras
 Qui par compas se voit tantost haut, tantost bas,
 Batant & rebatant aprestoient les matieres
 Plus rudes, dont Vulcan fit ces armes entieres :
 Ou quand l'œuure formé sur l'enclume on mettoit,
 L'enclume qui de plainte eclatante tintoit,
 Pour d'un gros marteau battre vne des pieces seule,
 La portant tost apres eclarcir sur la meule :
 Aussi fort tout cela qu'auoit Vulcan batu
 Pour Achile, d'Achile estoit lors rebatu.
 Ainsi tintamarrant par renfort l'un sur l'autre,
 Le Grec en fin sailloit sur le cheualier nostre,
 Lassant, & mesme encor lassé des coups trop lourds
 Que renforçoit Heçtor : mais Heçtor au rebours
 Plus fort, plus vigoureux, plus nerueus, de la peine
 Accroissoit sa valeur, son ame, & son haleine,
 Et ces trois qui dans luy de plus en plus croissoient,
 Faisoyent qu'elles par force en l'autre renaissoient :
 Tant peut vne louable & genereuse enuie
 Exciter la vertu, quand non pas de la vie
 Moins chere, mais il va de ce tant cher honneur,
 Que la vertu se fait⁶⁴ de tous traux seigneur.
 On diroit les voyant que lon voit mainte chose,
 Que plus espouventable vn esprit se propose,
 En tout cela qu'on trouue au monde rechercher
 Auidement l'un l'autre, & l'un l'autre attacher :
 Mesme attachez ainsi rendre en eux acharnee
 Leur rage par moments entre eux remutinee,
 Soit instinct naturel de haine entre les deux,
 Qui le face, ou de proye, ou desir hasardeux.
 Mais que me seruiroit pour comparaison telle
 Ensuiure ou inuenter chose vieille ou nouvelle,

*Veux qu'avec tel combat rien ne peut s'assembler,
 Qui tant extreme peut soy-mesme ressembler?
 O que c'est peu de voir la furieuse attache
 De deux Taureaux plus grands, que l'ardeur d'une vache
 Plus qu'onques on ne vit, forcenez brusleroit,
 Et durant rage telle au combat poufferoit,
 Mortellement jaloux, aimans mieux en leur flame
 Et pensément brutal perdre en leur sang leur ame,
 Que l'un de l'autre maistre à son gré puisse user
 De la chose en qui l'un veut l'autre maistriser :
 Tant qu'après leur regards de trauers & la hargne
 Des malins muglemens leur rage en rien n'espargne,
 Par courses & grands heurs mille fois redoublez,
 Le test, le front, les yeux, de leurs haines troublez,
 Les tempes, ny la gorge, ou mesme la poitrine,
 Qui de la vie enclose en leur cœur est voisine :
 Ains leurs cornes craquans l'une en l'autre, & leurs frons
 Qui semblent faire ouir le choc de deux grands monts,
 Et leurs piés animez regalopans derriere,
 Pour faire plus grand coup tousiours plus grand carriere,
 Ne desistrent iamais tant que l'un de ces deux
 Animaux, en grandeur & en fureur hideux,
 Dont les yeux gros & ronds vne torche en eux portent,
 Faisant sembler qu'au heurt les estincelles sortent,
 Ait de son compaignon la victoire par peur,
 Par grand playe, ou par mort, & du prix soit vainqueur.
 Ce seroit bien peu, mesme à telle horrible beste,
 Ayant ia dans son fiel, dans son cœur, dans sa teste,
 Par eguillonnemens embrasé peu à peu
 L'audace & le dépit, la terreur, & le feu,
 Mettre en teste vn Lyon, grand, effroyable, & braue,
 Qui de l'antré sortant de marche fiere & graue,
 Dedaigneux va rouant ses longs pas en circuit,
 Et qui en rugissant d'un long & d'un long bruit,
 Rompt tout l'air, rebruyant, & tourne à la fenestre
 L'œil de trauers, que plein tousiours d'ire on voit estre,
 Dès qu'en tournant il a dans vn coin apperceu
 Son Taureau, qui dedain & courroux a receu,*

Son ecaille craquer, sa langue veneneuse
 Dardiller, & branfler sa queue tortueuse,
 Où la nature a mis le plus de son effort,
 Qui plus en combatant à l'Elephant fait tort,
 Ose se ruer sur la beste trop bien nee,
 Pour estre a vn combat si vilain destinee.
 Car non pas en grandeur excessiue du corps
 Seulement, & non pas pour fardeaux, pour efforts
 Genereux, qui souuent ont peu seruir en guerre,
 Elle va surpassant les bestes de la terre,
 Mais en subtilité de prompt entendement,
 En douceur, en memoire, & presque en iugement,
 Et qui du graue port grandement venerable,
 Par l'iuoire des dents si grandes admirable,
 Admirable en stature, & de beau poil qui plaist
 Toufours, & mesme plus lors que tout blanc il est,
 Toute autre beste, ainçois le serpent homicide,
 Qui quelquefois le tue avec sa proboscide,
 Le hapant, le serrant, ou bien l'estoufferoit,
 Ou mesme l'aterrant expirer le feroit
 En l'assommant, foullant, ou de quelque autre sorte
 Triomphant en dedain de sa charongne morte.
 Mais souuent presque en tout vn grand mal est egal
 Au grand bien, pour le bien faire luter au mal,
 A fin que la nature en tout par la malice
 Donne aux mesmes bontez vn nuisible exercice,
 De peur que ce qui ha receu d'elle trop d'heur,
 N'ayant rien de contraire enste trop sa grandeur,
 En grand force de corps pour diuers egard prise,
 En grand haine entre eux deux embrasement eprise.
 Comme par mouuemens naturels en deuoir
 De chercher ce qui peut victoire faire auoir,
 En assaut, en repouffe, en longue & dure peine,
 Où souuent la longueur d'vn tel combat les meine,
 En effroyable ardeur, de grands heurs estonnans,
 De maints tours acharnez, d'horribles coups sonnans
 Espouuentablement, de nuisances, morsures,
 Prises, depestremens, & mortelles naureures,

En haut bruit d'infinis sifflemens, & en bruit
 Dont l'Elephant par cris espouventables bruit.
 En toute chose donc soit elle auantageuse,
 Ou contraire, qui suit telle guerre hideuse,
 On peut tel combat dire estre egal, & pourtant
 L'un des deux ne va pas la victoire emportant
 A tous coups : car souuent le dur fort a baillé
 Sur l'Elephant victoire, au grand monstre ecaillé :
 Souuent si cautement l'Elephant s'euertué,
 Que sans danger de mort l'ailé serpent il tué,
 Et quelquefois luy mesme, ou soit que se trompant
 Il vueille la meslee acourcir en tombant,
 Pensant l'autre assommer, si sa grosse, pesante,
 Et grand' masse il fait cheoir sur la peste volante :
 Ou soit que de tomber par force il' soit contraint,
 Estant de plusieurs næus par les iambes etreint,
 Dont du monstre la queuë incroyablement forte,
 Le garrote si fort qu'en terre elle l'emporte,
 Par un destin pareil en tombant il deffait
 L'ennemy, que creuer sous sa grand' cheute il fait,
 Et luy mesme en creuant & tuant l'aduersaire,
 De ce bruslant venin extremement contraire
 A sa nature, il va s'enuenimant si fort
 Qu'il s'enfle & creue, & prend sa mort en l'autre mort.
 Tels combats donc à voir seroient pleins d'horreurs toutes
 De grands dangers aux faits, mesme aux fins de grands doutes.
 Sur ces trois points derniers plus au vray se pourroient
 Par vers qui pour la chose adapter discourroyent
 A tel combat Indique apparier l'affreuse
 Horreur, le danger grand, l'issue encor douteuse
 Du duel, qu'à chanter ie me plais, y mettant
 Autant de temps que presque on mit en combatant.
 C'est grand horreur de voir comme aigris ils traouillent
 Comme s'estourdissans ils s'assomment & taillent
 Au bord des morions, au grand tour des boucliers,
 Des breches, & souuent des eclats tous entiers,
 Et de grands coups tousiours tombans de toute aspresse,

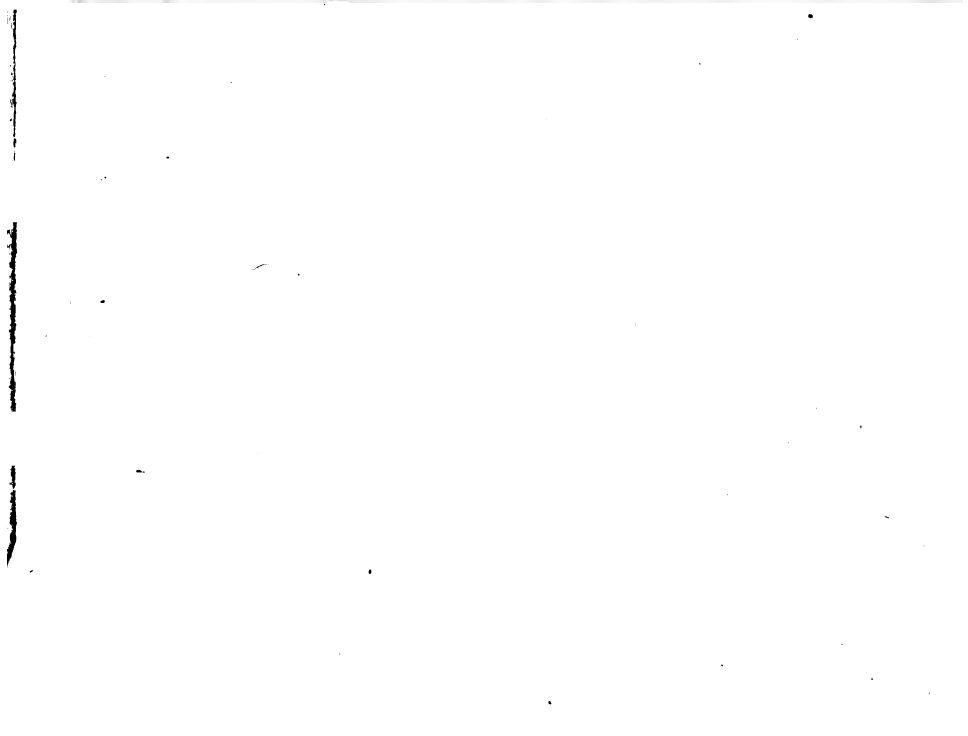
*D'auoir vn si long temps sur elles tempesté,
 Sans auoir l'vn sur l'autre encor rien profité.
 Or quant à telle horreur de ceux qui le fait voyent ,
 Ou de ceux qui l'oyans, comme present m'en oyent
 Chanter, SIRE, en ta gloire & memoire ces vers,
 Que l'enuoye en tout siecle & tout terroir diuers,
 D'icelle pour le plus la cause ne procede
 Que de voir que par force il faudra que l'vn cede
 A l'autre, ou que d'vn mesme implacable destin
 Donnent tous deux naurez l'vn à l'autre leur fin,
 Tant que la terre hélas ! qui sur telle iournee
 Doit maudire à iamais l'ordonnance donnée :
 Veux qu'après ou deuant elle n'a sceu trouuer
 Deux Heros qui plus haut ayent sceu releuer
 Sa maternelle gloire, en rendant par fatalle
 Vertu sa race basse aux Dieux mesmes egalle,
 Et que pourtant il faut qu'vn des deux demeurant
 Tout seul dans elle, ou bien l'vn & l'autre mourant,
 Elle reste à iamais miserablement veufue
 Du pair, ou de moitié de ce pair qu'elle treuve
 L'auoir deshonoree, ains qu'vn peu de rancœur
 A deux grand's parts du monde ait fait perdre leur cœur.
 Hector estoit le cœur de l'Asie puissante,
 Achile estoit le cœur de l'Europe vaillante :
 Mais ce n'estoit pas lors en ce pair glorieux
 Seulement que le Ciel se rendroit enuieux
 De leur gloire & hauteffe en l'vne & l'autre terre,
 Soit deuant, soit après leur decennalle guerre,
 Aux vaincus, aux vainqueurs le Ciel ialoux osta
 Ce que la terre aux deux de plus grand enfanta :
 Comme si la hauteffe ensemble & la ruine
 De Troye eust courroucé la hauteffe diuine,
 Et que l'vne eust esté sur les vaincus ains
 Punie, comme l'autre estrangement aussi
 Le fut sur les vainqueurs, qui dans leurs propres portes
 Les haines, les fureurs, & les hontes plus fortes
 Trouuerent que deuant les Pergames Troyens.*

*Tesmoin soit le grand chef des chefs Pelasgiens,
 Ce Roy Mycenien, que l'inique adulateur
 Fit mourir, adioustant la mort au vitupere :
 Tesmoin ce Roy qui fut par l'impudicité
 De sa femme contraint d'aller vne cité
 Fonder en terre estrange : ainsi lors l'outragee
 Venus, ie croy, rendoit son Ilium vangee.
 Et quoy des durs traux d'Vlyse errant dix ans ?
 Quoy de l'un des Aiax que les Caphareans
 Rochers, qu'alors les mains de Neptune darderent
 Sur son chef dans la mer en passant accablerent ?
 Quoy de tant d'autres Grecs iusques à Pyrrhe encor,
 Qui long temps ne garda l'Andromaque d'Hector ?
 Et mesme auant le sac ce pié-leger Achile,
 Luymesme occis laissa ses cendres dans la ville
 Qu'on vouloit mettre en cendre : & soudain apres luy
 Au debat qu'on fit lors des armes d'iceluy,
 L'autre Aiax de sa main arracha son seruice
 Et sa vie, aux ingrats Gregeois fauteurs d'Vlyse.
 Quant aux forcez Troyens, pourroit ou bien vn lac
 De sang, vn mont de cendre, exprimer en tel sac,
 Tant de sang que, ie croy, le vainqueur vint espandre,
 Qu'esteindre il en eust peu les feux qu'il fit espandre.
 Au double destin donc Iupiter courroucé,
 Comme on peut feindre encor, semble s'estre pouffé
 D'vne part en grand haine & sentence cruelle,
 Puis en pitié de voir perdre en tout grandeur telle,
 Et d'autre part au triste enuoy de tous malheurs,
 Au soudain contrepois des aises aux douleurs,
 Des lauriers aux cyprés, des gloires aux diffames,
 Et des flammes de Troye à leurs lugubres flammes,
 S'ils en ont eu l'honneur : car des Dieux le destin
 Qui ne doit, s'ils sont Dieux, que tendre à iuste fin,
 Preuoyans & forcez sans force aux pouruoyances,
 A double faute auoyent prescrit doubles vengeancees.
 Au moins comme eussent peu deuiner tous ces vieux,
 Qui tous effets fondoyent au conseil de leurs Dieux.*

*Les Dieux pouoyent fleurir dés long temps l'obstinee
Et faulfe aigreur, non pas du ciel à nous donnee,
Mais par l'impurité de nature, qui lors
D'eux mesme, & dedans eux, & pour eux tant de torts,
De maux, d'enormitez, seroyent sortir ensemble,*

* * * *







TOMBEAUX

A L'OMBRE DE M. SIMON.

L'ARCHER.

*Aux Muses par les vers de l'Ascrean Poète,
Vn bel arc proprement se voit accommodé,
Qui de leurs mains, au haut du Parnasse, bandé,
Decoche en l'vniuers mainte docte fagette.
Tel arc aux grands esprits par les Muses se preste,
Ses traits sont les renoms, desquels on est guidé
Par exemple à vertu. Mais il faut estre aidé
Pour sçauoir en visant tirer comme on souhaite.
Tu peus suiuant ton nom d'vn tel arc estre archer,
Mais tu n'eus tel plaisir à si bien décocher,
Comme à bien adextrer à tel arc la ieunesse :
Qui s'efforce à l'en rendre à ceste heure vn loyer,
Voulant de ta memoire au Ciel mesme enuoyer
La fleche, qui du dard de la Mort soit maistresse.*

A L'OMBRE MESME.

*Si plus tost, cher Esprit Paternel, Nous ton gendre
 Et ta fille, n'auons payé le saint deuoir,
 Que dés longtems pouuoit par nos mains receuoir
 En pleurs, en fleurs, en vœus, en prieres, ta Cendre,
 Nostre deuoir pourtant moindre ne s'en doit rendre :*
*Nous sçauions ton merite auoir bien ce pouuoir
 De faire à ton renom quelque memoire auoir,
 Si ce merite vn iour se pouuoit faire entendre.
 La memoire qui doit vn fort long temps durer,
 Ne se perd pour se voir quelque peu differer,
 Pourueu que lon luy dresse en fin vn cours qui dure.
 Si au saint payement que nostre deuoir fait,
 A nostre affection s'egalle nostre effet,
 Du deuoir differé tu prendras longue vsure.*

L'OMBRE PERONNE LE GRESLE.

*Par trois sortes de vraye & sainte pieté,
 Qui sont enuers mon Dieu, mon pays, & mon pere,
 Fut le cours de mes ans (en vn siecle improspere
 D'une mort qui n'est point improspere) arresté.
 Le voyoy' la nouvelle & faulse impieté
 Preste à bannir la foy que diuine on reuere :
 Je croyoy' ma patrie abyssmer en misere :
 Je croyoy' à mon pere vn massacre appresté.
 Si grand' ardeur en fin me rendit froide & blesme :
 Veü ces malheurs ma mort me fut vn grand heur mesme :*

*La patrie, & le pere en memoire, & deuoir
Sépulchral m'ont payee : Et Dieu le seul salaire
Des Chrestiens, tant au Ciel, comm' en foy m'a peu faire
Et plus vraye patrie, & plus vray pere auoir.*

A L'ESPRIT

DE M. LE COMTE DE BRISSAC,

Tué devant Muffidan.

*Cher esprit, non à moy, non aux tiens seulement,
Mais à ton siecle, auquel tu fus grand ornement :
Puis qu'à moy, puis qu'aux tiens, se rauit ta presence,
Et que ton siecle en toy perd si haute esperance :
Puis que ta foy, ton Roy, ton cher pays aussi,
Que tous trois d'un tel cœur tu soustenois ici,
Mettant pour eux telle ame ardente & forte, & belle,
Ont veu ton corps mourir premier que leur querelle :
Puis que tu t'es si tost, non en genre de mort,
Mais en cœur, en vaillance, en adresse, en effort,
Dressé dedans le Ciel la mesme trace heureuse
Que de ton pere l'ame accorte & valeureuse
S'estoit tracee auant : puis que moy qui t'auois
Pris entre les hauts noms, que chanter ie deuois,
N'ay pour toy que ces pleurs, & ce chant qui regrette
De nè se faire ouïr qu'à ta cendre muette :
Qu'ores le Ciel au moins ne me puisse nier
De t'honorer pour tous de quelque honneur dernier.
Au cœur, qui non flateur, mais haut & franc, honore,*

*Croist l'ardeur d'honorer apres la mort encore.
 Si ma voix ne prend vol iusqu'à toy, soit permis
 Qu'au lieu de toy pour toy m'entendent tes amis.
 Qu'une voix naisse en moy, que sans fin puisse entendre
 Et ce siecle & tout autre : en moy te faisant prendre
 De ta foy, de ton Prince, & de ta France, vn don,
 Qui soit de ton deuoir vers ces trois vn guerdon.
 Ou bien si des Heros les ames demeslees
 De sens charnels & lourds, & iusqu'à Dieu volees,
 Nous oyent de tant haut : si ma voix penetrant
 Par sa puissante ardeur, va iusqu'au Ciel entrant,
 Qu'elle au lieu de mouuoir les enfers bas & sombres,
 Tire pour ce seul coup, non (comme on dit) les ombres,
 Mais les deux clairs esprits (au Ciel ce croy ie enclos)
 De ton Pere & de toy : car en ton los son los
 Par ta vie, & ta mort, prend aussi bien croissance.
 Qu'ores son esprit prend au tien restouissance,
 Qu'esprise elle vous fasse apprehender de prés
 Ce qu'il faut que de toy lon apprehende après,
 C'est que ta mort apporte heur & malheur ensemble,
 Et fait qu'au commun dueil vn los publicq s'assemble.
 Car c'est desastre iniuste, & iuste dueil, de voir
 Auec si riche fleur tomber si grand espoir :
 Mais c'est grand los, grand heur, d'estre mort de la sorte
 Et mort en France, auant que voir ta France morte :
 Qui soit guerre, ou soit paix, par estrange destin
 Semble en faits & conseils ne tendre qu'à sa fin :
 Si Dieu ne garde au moins que proye on ne la voye
 Des voisins, s'estant faite elle mesme sa proye.
 Le temps de tes beaux ans fait donques le malheur
 De ta mort, & le temps de nos malheurs, fait l'heur.
 Heureusement se perd, qui en la gloire aperte
 Se sauue de future & de honteuse perte.
 Toy donc qui en mourant as cet heur de mourir
 Glorieux, & cet heur de ne nous voir perir :
 Toy, toy donc (par trois fois ie t'appelle, ô Genie
 Bien-heureux, car le coup qui te mit hors de vie
 T'osta hors tant de maux) faisant sortir de toy*

Quelque voix claire & gresle, en brief confesse moy,
 Que ta mort en tel temps tellement glorieuse,
 Ne peut estre qu'à nous, non à toy, malheureuse,
 Auant qu'vn tel destin eut transmis en ce lieu
 Ton corps, ta gloire au monde, & ceste ame à ton Dieu :
 (Car celuy qui vaillant pour tel Dieu perd son ame
 La regaigne avec luy) de viue & prompte flame,
 D'espoir, de hardieffe, & de desseins bouillans,
 Propres à tes faueurs, à ton siecle, à tes ans,
 Ton corps sentoit dans foy remplir son ame enclose,
 Qui las ne pensoit pas sortir sans plus grand' chose !
 Tu ne tachoïs alors fors qu'en te hasardant,
 Aller à ton nom Grec tes beaux faits accordant :
 Ainsi que né, nourri, exercité pour estre
 Nostre Lyon, tu fis (Timoleon) paroistre
 (Presque enfant) ton grand cœur en Piedmont : & Lyon
 Te veit de Lyonceau te monstrier vn Lyon.
 Depuis en tant d'exploits, & mesme en ceste guerre
 Derniere, quand Mouuans vaincu mordit la terre :
 Apres à Iazeneuil, à Congnac, où le chef
 Des ennemis trouua le loyer du meschef :
 Mesme en tant d'autres lieux qu'ici ie te veux taire,
 Tu fis bien, & te tins tousiours prest à mieux faire :
 Voire & de Mussidan deuant le mur fatal,
 Qui aux tiens, qui à tous, plus qu'à toy fit de mal :
 Sans cesse ardent de faire en accorte entreprise,
 En escarmouche, suite, imboscade, surprise,
 En rencontre, en bataille, en siege, & en assaut,
 Tout ce que tu sentoïs digne de ton cœur haut,
 Du seruice du Roy, de la iuste querelle
 Qui du Roy, qui de Dieu porte le droit en elle :
 Veillant, sondant, cherchant, sans que l'affection
 Se peust vn seul moment depestrer d'action.
 Mais alors tu croyois, sans pourtant la mort craindre,
 Que c'eust esté malheur pour toy, de voir esteindre
 Si tost si rare vie. Or' m'ayant entendu
 A toy nous conferant, & dans les cieux rendu
 Plus pur, tu vois, tu sens, tu crois toute autre chose.

*Va, reuole, & ton pere avecq' toy : puis repose
 Pour iamais avec luy : nous laissant pour iamais
 Auant que reuoler, vos deux noms, & vos faits :
 A moy, qui mieux orner les veux ailleurs encore :
 A l'vniuers, qui mieux les oye & les honore.*

SVR LE TRESPAS

DE IEANNE DE LOYNES.

*Demophon. Ce-l. Orphee, Ænee, ont fait
 cris, d'Eurydice, & de Creuse,
 s regrets, selon que l'amoureuse
 stroit plus ou moins son effect.
 Morts ont tous presque forfait:
 hyllis par attente angoisseuse,
 cris en la vallee vmbreuse,
 tiers sa grand perte refait.
 En eil, & moins de faute, encore
 N'ouja soupçon. Le dueil qui te deuore
 ou faute, ou mort forcee ainfi
 Moi qui auoit à vostre couple heureuse
 Ceer Phyllis, Procris, & Eurydice, & Creuse,
 Demophon, Cephale, Orphee, Ænee, aussi.*

A M. SOREAV. SON MARY.

I

*Qu'vn passant ne s'estonne en voyant tant d'esprits
 Si rares, tesmoigner ta douleur iuste, & forte,*

*Monstrant qu'à l'amitié qu'aux vertueux on porte,
 Plus que les grandeurs touche aux esprits mieux appris.
 Mesmes ton dueil (SOREAU) d'amour extreme est pris.
 Vray suiuet de nous tous, puis ta face aussi morte
 Que ta morte moitié, puis ton pleur en la sorte
 Nous esprant, qu'on peut estre en cas si rare épris.
 Orphee en repleurant sa moitié reperdue
 Es mouuoit à sa perte, à sa plainte entendue,
 Les rochers le suiuan, les bestes, & les bois.
 Toy les Orphees mesme esmeus à ta tristesse,
 Qui pour toy si le Ciel n'enfermoit ta maistresse,
 De la mort & d'enfer romproyent encor les loix.*

II

*Tout ce qui peut plus nuire à l'amour coniugale,
 La mort, le temps, l'oubli, la haine, auoyent vn iour
 Conspiré sus vostre aspre, & ferme, & sainct amour,
 Tant que la mort pour toy hasta l'heure fatale :
 Mais le temps trompé, donne à telle ardeur loyale
 Memoire au lieu d'oubli : L'oubli donc à son tour
 En s'efforçant se trompe : En fin la haine autour
 De mon cœur vient verser sa poison fatale :
 Son venin la deçoit, qui me fait bien fuir
 Les bois, la court, le monde, ains moy mesme hair,
 Mais de l'effort contraire amour sa force excite.
 Comment? la mort par dueil me rend mort comme toy,
 La mort se trompe. icy la Muse, au Ciel la foy,
 En l'vn l'autre l'Amour tous deux nous resuscite.*

DE M. BOVRDIN

PROCVREVR GENERAL DV ROY AV PARLEMENT
DE PARIS.

De BOVRDIN le sain chef qui courbé trauailloit
 S' *nds dons, dont le ciel, la nature,*
 J' *emblé pour tout bien qu'on procure*
 au *Roy, sans relache veilloit.*
 s, *sans cesse sommeilloit*
 sens *à tant diuerse cure*
 ux *parts, alors que pour la cure*
 fin *tous ces dons esfeuilleoit.*
 u'en *vne apoplexie*
 meurs *qui estouffa sa vie,*
 et *des mouuemens vitaux :*
 Ce fut *vn* *nt des puiffances de l'ame,*
 Tiré *d'ur ardent contre nos maux,*
 Qui *d'ia les esprits & la flame.*

A L'AME DE M. DESPENCE.

En ce siecle aueuglé, par celeste doctrine,
Par voix sainte & publique, & par maint docte escrit,
Par tout insigne exemple embrasser Iesus Christ,
C'est le remede heureux du malheur qui domine.
Ame heureuse, tu as à la lettre diuine
Consacré tous tes ans, plein du diuin esprit :
Long temps tu as presché, tu as maint liure escrit,

*Où l'effort de raison l'effort d'erreur ruine.
 Mais de ta vie encor l'exemple tu passas
 En ta mort, quand la Croix d'un tel zèle embrassas,
 En un temps où l'erreur contre la Croix s'irrite.
 Doncq' comme acquis ici par doctrine, par voix,
 Par escrits, los, & fruit, & renom, tu auois,
 La Croix t'aquiere au Ciel de la Croix le merite.*

DE M. DE MONTSALEZ.

L'OMBRE.

I

*Suy donc, Passant, & ly : Cet immortel flambeau
 Qu'ardent dedans sa main tient la Pieté sainte,
 C'est l'instinct, c'est l'amour, dont nostre ame est contrainte
 A tout grand oeuvre iuste, & noble, & saint, & beau.
 Et ces fleurs qu'elle aussi respand sur maint tombeau,
 C'est un devoir auquel les Vertus l'ont estreinte :
 Ce vase c'est le los, les merites, la plainte,
 Et les vœus, qui toujours refument de nouveau.
 Ce qui est propre à moy, sont ces Enfans qui tiennent
 Ces flambeaux contre bas, par lesquels ils t'apprennent
 Qu'ainsi ma vie esteinte en la mort a esté.
 Mais croy qu'un iour la gloire & memoire immortelle
 Leur fera r'allumer ma vie encor plus belle,
 A l'autre ardent flambeau que tient la Pieté.*

II

*La Pieté, qui plus aux autres Vertus meine,
 Qui plus meine à la gloire & memoire ces trois,*

*Nos cœurs, nos faits, nos noms, sans cesse pour ses droits,
 Soyent diuins, soient humains, nous r'appelle à la peine :
 Nous armant, quant l'erreur, ou quand l'orgueil forcene
 Contre Dieu, & qu'il blesse, ou qu'il foule nos Rois,
 Nos pais, nos amis, nos parens : car des loix
 Et lien de ces cinq, tout braue cœur se peine.
 Pour tous les cinq j'ay fait, sacrant aux trois premiers
 Mon sang à eux voué, laissant aux deux derniers
 L'aise & l'heur de mon los : Mais tous cinq m'en guerdonnent :
 Dieu les cieux m'a donnez, & mes Rois les honneurs,
 Mon pais la louange, & mes amis les pleurs,
 Mes parens ce sepulchre avec les pleurs me donnent.*

DE M. D'ALLVYE

SECRETAIRE D'ESTAT.

*De mon ayeul le nom FLORIMOND ie receu,
 Ce furnom, ROBERTET, est le nom de ma race,
 Jeune ie fis ma fleur louer de mainte grace :
 Secretaire d'Estat d'un Roy CHARLES ie feu :
 Sur tout j'aimay PIANE, & pour femme ie l'eu,
 Qui seule en moy le tort fait par ma mort, efface :
 Car bien que lon rauisse à son tige vne fleur,
 L'eau dans vn vase peut maintenir sa couleur :
 Mais ceste eau, qui aux yeux de ma PIANE abonde,
 Fait bien plus : car meslee avec l'eternelle onde
 D'Helicon, m'arrosant & ranimant tousiours,
 Dans ce vase mortel fait resflorir au monde
 Mon nom, mon sang, mon los, ma charge, & mes amours.*

POVR LE TOMBEAV DE M. THEVET,

COSMOGRAPHE DV ROY.

*Le grand Moteur du Ciel & Nature feconde,
Pour en vn seul suiet faire voir en ce monde
Comme est grand leur pouuoir, reduit en son effet,
D'vn accord accompli THEVET auoit parfait.*

*Le Ciel la plus belle ame en ses beaux feux choisie
Emprunta pour ici luire vne belle vie :
Et Nature choisit ses plus riches thresors,
Pour ce beau don du Ciel loger en digne corps.*

*Ainsi le sainct honneur du Ciel & de Nature
Fut découuert çà bas en vne creature,
Qui d'esprit & de corps tesmoigna la grandeur
De sa forme & matiere, & de son createur :
Car toutes les vertus qui l'esprit enrichissent,
Et toutes les beautex qui le corps embellissent,
Les sciences, les arts, la saincte pieté,
La grace, la vigueur, & la dexterité,
Feirent estre ceste ame vn diuin exemplaire,
Et feirent que ce corps onques ne sceut deplaire
Qu'à son ame, qui n'eut autre obiet pour penser,
Que celuy qui pourroit à son ciel la hausser.*

*Comme le corps pesant, qui forcé dans l'air entre,
Bien tost courbe sa voye, & rechet sur le centre :
Ainsi le feu leger longuement ne peut pas
Contre son naturel demeurer ici bas.*

*Aussi ceste belle ame estant au corps forcee,
D'ordinaire desir contre le Ciel poussee,
Impetra par l'effe& d'vne viue oraison,
De sortir de ce corps, sa mortelle prison :
Autour duquel ici autre chose ne reste*

*Qu'une image de mort, à ses amis moleste :
Et de tant de vertus n'est demeuré, sinon
Vne gloire immortelle, & vn illustre nom,
Qui d'un vol empenné de Romaine parole
Par le difert THEVET court l'un & l'autre pole,
Pendant que l'ame au Ciel iouit d'un doux repos,
Et mollement la terre ici couure son corps.*

CANTIQUE CHRESTIEN.

*O grand Dieu souverain, dont la diuinité,
Chrestiens, nous adorons deffous triple vnité,
Qui as pour ton palais ceste vouste etheree,
Où des Angés te sert la troupe bienheuree :
Qui formas, tout-puissant, le grand tour spacieux
De ce diuin chef-d'œuvre admirable à nos yeux :
Qui tournes d'un clin d'œil ceste grand' masse ronde,
Qui lances de ta main le foudre par le monde,
Pardonne nous, Seigneur, & nos pechez lauant,
En ta iuste fureur ne nous va poursuiuant.*

*Que si tu mets nos faits en égale balance,
Et veux à la rigueur condamner nostre offense,
Qui pourra supporter le terrible courroux
De ce grand Dieu viuant animé contre nous ?
Rien ne se sauuera de ta fureur diuine,
Non pas mesme du Ciel l'eternelle machine.*

*Car où est celui-là qui ne soit criminel
Par son propre peché, ou par l'originel ?
Mais bien tu es celui Dieu facile & ployable,
Qui es également & iuste, & pitoyable :
Qui donnes le loyer plus grand que le bien fait,
Et la punition moindre que le forfait :*

Aussi ta pieté nos offences surpasse :
Et donner au non digne est digne de ta grace,
Bien que dignes affez nous nous pouuons nommer,
Si dignes tu nous fais, & nous daignes aimer.
Doncques regardes nous de tes yeux pitoyables,
Soit comme seruiteurs, ou soit comme coupables :
Coupables sommes nous, si ta feuerité
Regarde seulement à nostre iniquité :
Mais si tu as egard à la noble nature
Dont tu nous as ornez sur toute creature,
Sire, nous sommes ceux qui de creation
Te sommes seruiteurs & fils d'adoption,
Dont, hélas! d'autant plus coupable est nostre race,
Nous ayant le peché priez de ceste grace :
Mais par la grace soit le peché surmonté,
Et croisse en nos forfaits l'honneur de ta bonté.
Car soit que ta sagesse, ou soit que ta puissance,
Vueille autrement de soy nous donner cognoissance,
L'honneur de ta bonté est trop plus grand en nous :
Et cest Amour là, Sire, est aimable sur tous,
Qui a peu le seigneur du Ciel faire descendre,
Et les membres de Dieu dessus la croix estendre
Pour laver nos pechez, par l'onde & par le sang,
Que le fer inhumain fit sortir de ton flanc :
Ainsi ta pieté & ton amour (ó SIRE)
Fait que vainqueur du mal nostre bien se peut dire.
O amour, ó pitié soigneuse de nos biens,
Qui serue de tes serfs t'es faite pour les tiens :
O amour, ó pitié de nous mal recogneuë,
Que nous auons quasi par nos pechez vaincuë,
Fay que de ton amour la violente ardeur
Vers toy puisse eschauffer nostre lente froideur :
Affranchi nous, Seigneur, de l'odieux seruice
Qui nous a si long temps fait esclaves du vice :
Estes en nous l'ardeur de nostre vain plaisir,
Et fay de ton amour croistre en nous le desir,
A fin qu'ayant parfait le cours de nostre vie,
Lors que deuant son Roy l'ame sera rauie

*De ton partage heureux iouïssant avec toy,
Tu luy fois comme pere & non pas comme Roy.*

SONNETS.

A LA ROYNE MERE.

I.

*de Toy, de tes enfans,
amis de vertu, tant qu'il faille
ous seuls se consacre, & qu'elle aille
s noms, vos heurs, vos faits, vos rangs:
chercher les dons plus grans,
ux & rare aspect du ciel te baille,
e Enuie & Fortune bataille,
enheurant, le beau fil de tes ans:*

*Pitray chercher ce que tu as d'auantage,
De nourriture & d'art, de conseil, & d'usage,
N'oubliant l'heur receu du feu Roy ton seigneur,
L'heur aussi, qui de Rois, & Roynes te fait mere:
Mais si vaincre tu peux nostre Erreur & Misere,
Je mettray ce pris double au plus haut de ton heur.*

II.

*C'estoit grand bien (encor que la crainte ou contrainte
Tait peu mesme à bon droit tel vouloir esbranler)*

*Que tu voulois toujours entre nous rappeler
 La Paix, bannie hélas! par ardeur sainte ou feinte :
 Que tu as sans en rien l'espargner, & sans crainte
 D'aucun hasard, voulu peiner, sonder, aller
 Deçà delà, mander, desseigner, & parler
 Tant bien, pour par raison rendre l'ardeur éteinte.
 C'est grand bien, nonobstant tant de sang, tant d'horreurs,
 Juste amende payee à Dieu pour nos erreurs,
 D'auoir en fin pourtant estouffé la grand'flame,
 Et mesme defaigri la playe fresche, auoir
 Tout fermé, tout couuert : mais c'est tout de pouruoir
 Qu'un mal caché, couuert, ne se r'ouure & renflame.*

III

*Tu n'as pas seulement de nostre Paix souci,
 Soit pour l'auoir bien sceu rechercher, & bien faire,
 Soit pour la preseruer du trouble son contraire,
 Mais nostre guerre en main* tu as pris tout ainsi :
 Penten guerre licite, & non celle qu'ici
 Vn mal d'esprit a peu finistrement attirer,
 Pour du lien commun d'un seul Dieu nous distraire,
 D'un seul Christ, d'un seul Roy, d'un seul pais aussi.
 Le Haure où ton aduis tout seul poussa l'armee,
 De ton cœur, de ton heur, de ton droit animee,
 Les soldats enflammez & guerdonnez par toy :
 Les blesez recueillis, le lieu que tu ordonnes,
 Où la vie honorable apres l'honneur leur donnes,
 Monstrent que nous auons en vne Royné vn Roy.*

A MONSIEVR⁹⁷.

*Du Croissant de HENRY toutes les autres parts
 Ne deuoyent pas sous luy remplir leur forme ronde :
 Ceste merque par qui s'entend le rond du monde,
 Se gardoit à la race issuë d'vn tel Mars.*

FRANÇOIS soudain mourut : CHARLES hors des hafards
 Et troubles, doit regir sa France en tout seconde :
 ALEXANDRE-EDOUARD doit pour sa part seconde
 S'aller pousser au rang des Anglois EDOUARDS :
*C'est ton sceptre premier, mon vers est prophetique,
 L'vn de tes noms, le tort, l'occasion t'y pique,
 Que ce mien vœu te soit vn vueil continuel.*

Puis excité du nom d'ALEXANDRE, à ton frere
 Aidant, tous deux aidez du tiers destin prospere
 D'vn HERCVLE, comblez le Croissant paternel.

A MONSEIGNEVR LE DVC⁹⁸.

*Tu es seul, que ie pense, en tout le sang des Rois
 Tes ayeulx, qui as eu (non, ie croy, sans presage
 D'heureux & grand destin de grand' force & courage)
 Le nom d'HERCVLE, auquel prendre vn patron tu dois.*

*Sois donc premierement nostre HERCVLE Gaulois,
 A ta langue enchainant les peuples de cet age,
 Par leurs oreilles pris, & liez, d'vn langage
 Plein du doux miel d'honneur, de vertus, & de loix.*

*Cet age en a besoin. Puis comme HERCVLE domte
Tout rebelle, & tout monstre execrable surmonte,
Afferuant, nettoyant, pacifiant, tous lieux,
Où tes freres, parens, alliez, & toymefmes
Regnerez : pour apres tous les labeurs extremes,
Du rang des Rois, te mettre en fin au rang des Dieux.*







ODE DE LA CHASSE**

AV ROY.

*En quoy me sen-ie ores pousser
Dans ce bois, remerquant les places
Où ie t'ay veu ces iours chasser
(SIRE) estant present à tes chasses?
Sus quitton nostre Lyre, allon
Quester, chasser, poursuiure, ô Muse,
Suy moy, Deesse, & ne refuse
D'imiter ton frere Apollon :
Qui bien souuent ayant sonné
Des Dieux la gloire, & la nature,
Et du grand Monde façonné
Par eux la cause & la structure :
Ou bien sonné les fiers Geans,
Qui par son pere à coups de foudre
Furent en quartiers & en poudre
Espars dans les champs Phlegreans :
En sa main, dont si doctement
De son archet sa Lyre il touche,*

Accompagnant son instrument
 Des diuins accords de sa bouche,
 Prend soudain l'arc d'argent, & va
 Chasser dans vn bois solitaire,
 Ou bien quelque monstre deffaire,
 Ainsi que Python il tua.
 Comme ce celeste sonneur
 Le sonnoy d'un grand Dieu les gloires,
 Et de mon Roy l'heur & l'honneur,
 Attendant sonner les victoires
 Tant d'un tel Dieu que d'un tel Roy,
 Sur ceux qui leuent leur audace
 Contre eux : mais ie sens d'une Chasse
 L'ardeur ores bouillir dans moy.
 Dès l'autre iour l'humeur m'en print,
 SIRE, en suiuant ton assemblée,
 Et depuis l'ardeur qui m'éprint
 Est toujours en moy redoublée,
 Non pas pour seulement quester
 Bestes sauues, noires, ou autres,
 Qui repairent aux forests nostres,
 Mais pour d'autres monstres domter.
 Sans ensuiure pourtant ce Dieu
 Chasseur, & Harpeur, & sans prendre
 Au lieu de ma Lyre vn épieu,
 J'aime mieux ma Lyre retendre,
 Et sur elle chanter si bien
 La chasse qu'ores ie proiette,
 Que mesme à l'œil ie te la mette
 Pour le proffit & plaisir tien.
 Car en tout ce que j'ay vouloir
 (SIRE) de rechercher ou faire,
 De dire, escrire, ouïr, & voir,
 La fin qui seule m'en peut plaire,
 C'est d'y pouuoir auецq' plaisir
 Prendre vn proffit d'esprit ensemble :
 Car quand ce double fruit s'assemble,
 C'est le but parfait d'un desir.

Aussi mesme en ce que ie veux
 Offrir aux grands, ie me propose
 De leur faire ensemble ces deux
 Cueillir en vne mesme chose :
 Le plaisir remuant les cœurs
 Leur attrait l'esprit, & l'oreille,
 Et l'autre leur devoir éveillé
 Aux conseils, aux faits, & aux mœurs.
 Si dans mes vers tu ne voulois
 Chercher que la feuille agreable
 Sans fruit, l'escorce sans le bois,
 Le bois sans le suc profitable,
 Paimerois mieux te voir tousiours
 Baller, courre, escrimer, t'esbatre
 A cent ieus, & faire combattre
 Dans ta courti ton Once & tes Ours :
 Ou bien chasser, non pas ouïr
 La Chasse qu'ici ie t'ay faite,
 La Musique ouïr, non iouïr
 D'vne Musique plus parfaite,
 Par laquelle taschant chasser
 A cor & cri nostre manie,
 Ie veux la paisible harmonie
 Faire à tes suiets embrasser.
 Ou bien t'aymeroy mieux te voir
 Amuser d'vne masquarade,
 Vuide de sens & de sçauoir,
 Te paissant de vaine brauade :
 Ou t'amuser par des bouffons
 De ce qui par eux Comedie
 Se nommeroit, ou Tragedie,
 Et des deux n'auroit que les noms.
 J'ay le premier de ces deux ci
 L'honneur en ta France fait naistre,
 Qui des Rois, qui du peuple aussi,
 Deux diuers miroirs souloyent estre :
 Si les premieres n'ont esté
 Parfaites pour mon trop ieune age¹⁰,

*Le me suis en ce double ourage
 Moymesme depuis surmonté.
 J'ay (pour n'esloigner mon propos)
 Maint grand labeur tafché parfaire,
 Pour ce bien du commun repos
 Diftrait de nous, à nous retraire,
 Tant pour domter l'opinion,
 L'abus, & l'ardeur aueuglee,
 Qu'en la police dereiglee
 Chercher la reigle & l'vnion.
 Mais sur ma Lyre ie ne veux
 Maintenant chantant vne Chasse,
 Que dresser quelques petits vœus
 Sur le mal qu'il faut que lon chasse,
 Et dedans mes vers rapportant
 L'vne & l'autre poursuite & queste,
 Faire que ce chant que l'appreste
 T'aille doublement contentant.
 Car comme du plaisir j'ay dit,
 Si en cela que ie te donne
 Tu recherchois le seul profit
 Et le maintien de ta couronne,
 Tu serois mieux en ton royal
 Conseil, arresté du langage
 D'affaires, & du sainct visage
 Du graue & docte l'Hospital.
 La Jeunesse, la Royauté,
 Et des Princes la nourriture,
 Font que toute seuerité
 Repugne fort à leur nature :
 Mais si faut-il qu'armes & loix,
 Honneur, vertu, sçauoir, prudence,
 Fust-ce entre le festin, la dance,
 Et le ieu, s'apprennent des Rois.
 Vn Prince se peut destourner
 Tant de l'amour que de l'estude,
 De tout ce qui peut plus l'orner,
 Que son sceptre : soit par trop rude*

Consume de l'assuetter.
Soit par force, ou par force, ou par force
De pouvoir l'honneur brigue ou honte.
En y consentant d'innocent :
Par faute de mestier le ieu
Et les gais mots, par la doctrine
Se faire plaire, & peu à peu
Luy faire plaire la doctrine
Racine de tout heur & bien.
Fascheuse quand on la propose :
Mais qui ne sent qu'en toute chose
Qui bien ne gousté n'aime rien ?
Or sus donc SIRE excite toy
D'une course de Cerf, chantée
Briefvement, & mesme la croy
Vraye, & non pas représentée.
Je te voy ia (SIRE appresté :
Car ayant ceste matinee
A la volerie donnée,
A cheual tu es remonté.
Le buisson au matin s'est fait.
Faisant beau, reuoir & cognoistre.
Et qu'un bon chien estoit au trait
Dans la main d'un veneur adextre.
Qui voyant, ingeant, defaisant,
La nuit parlant, & faisant feste
Au chien, qui vouloit de la beste.
Et tousiours çà & là brisant :
Conduit tant par l'assentement
Du chien, que par sa propre veue.
Soit que par le pied seurement,
Le temps, & la route il ait veue.
Qu'il ait les portees, ou bien
Les foulees, les reposees,
Ou autres choses aduisees,
En son mestier n'oubliant rien :
A destourné son Cerf, & fait
Son rapport, sans que les fumees

Apporté dans sa trompe il ait,
 Pource que se trouuans formées⁷¹
 En Aouſt & Iuillet ſeulement,
 Par troches en Iuin, & gacores
 Par platteaux en May, du tout ores
 Elles ſont hors de iugement.
 Ia departis ſont les Relais,
 Et pendant que moy d'ainſi dire,
 Toy d'ainſi m'ouir tu te plais,
 Nous ſommes ia paruenus (SIRE),
 Au laiffer-courre, il faut penſer
 De piquer tant que tout tu voyes :
 Voila, le Veneur ſur les voyes
 Tient ſon limier preſt à lancer.
 Ce limier l'auoit mené droit
 Aux brifees, tant il eſt ſage,
 Puis a touſiours ſuiui ſon droit :
 Tant peut la nature & l'vſage
 Les beſtes meſme façonner.
 La meute des chiens ne demeure
 Guerres loin apres, pour à l'heure
 Bien decoupler & bien donner.
 Ce Cerf, pauure Cerf qui caché
 Dans l'epais du buiſſon ſe penſe,
 Ou ce matin l'a rembuſché
 Ce meſme limier qui le lance,
 De ſa vie en ſes pieds diſpos
 Se fie, tous ces bois reſonnent
 D'vn long gare-gare, & ſe ſonnent
 Par ce tien Veneur deux longs mots.
 Tout ſoudain que ce lancement
 A nos oreilles ſe vient rendre,
 On fait le prompt decouplement
 Par quatre ou cinq longs mots entendre :
 Toute ame ſe peut aſſeruir
 A ſes ſens : mais l'œil, & l'oreille,
 Contens ici, par nompareille
 Force nous peut poindre & raurir.

Voy-le-ci (SIRE) dans ce fort,
 Aller par ces portees mesme :
 Il rompt, il brise, il bruit, il sort,
 Et desja de vifesse extreme
 Se court, se presse à cri & cor,
 Suiui de la meute courante,
 Tout ensemble apres luy parlante,
 Attendu des relais encor.
 Tu vois ces prompts piqueurs brusler
 D'ardeur, & tantost par bruyeres,
 Tantost par fustayes voler,
 Par champs, par forts, & par clairieres :
 Des mots de leur trompe animans
 Ensemble les chiens & la beste,
 Et au plaisir de la conquete
 Plus qu'à la proye s'enflamman.
 Je ne m'estonne d'Orion,
 Ny d'Adonis, ny d'Hippolyte,
 Ny du miserable Aëon,
 Ny d'Atalante, ou de la suite
 Que Diane souloit mener :
 Car ce plaisir dompteur des vices,
 Passe tous plaisirs & delices
 Qui ne nous font qu'effeminer.
 Tant que ceux-ci, qui nuit & iour
 Menans leur vie chasseresse,
 Fuyoyent le casanier seiour,
 Qui se couplant à la paresse
 Se fait l'engendreur de tous maux,
 Outre leur deduit & leur queste
 Auoyent l'heur de la vie honneste
 Pour grand loyer de leurs traux.
 On feint les plus forts Dieux chasseurs,
 Ainsî qu'Hercule, & Phebus mesme :
 Car tousiours la grandeur des cœurs,
 La force & la Noblesse s'aime
 Aux chasses, qui peuuent dresser
 Beaucoup, & maint les sçait bien faire,

Qui peut en guerre l'aduersaire,
 Et en paix les crimes chasser.
 Mais retourner au Cerf il faut,
 Qui d'une longue randonnee
 Forlongeant, fait estre en defaut
 Toute nostre meute estonnee :
 Il faut que ces chiens ia branlans
 Tousiours en crainte se retiennent,
 Tant qu'eux-mesme aux voyes reuiennent,
 Apres leur Cerf tousiours allans.

* Il faut que ces chiens maintenant
 Ce Cerf ne peu son age apprendre,
 Aux humains des bestes donnant,
 Pour faire aux chiens le change prendre :
 Ou bien querir (peut-estre) il va
 D'autres Cerfs, que tousiours il chasse
 Deuant son Cerf, par si long espace
 Qu'il face suiure vn de ceux là.
 Ou n'ayant qu'un seul Cerf trouué
 Dedans sa reposee, à l'heure
 Il le chasse : & d'où s'est leué
 C'est autre Cerf le nostre demeure :
 Ou tout au bout d'un long fuyant
 Bondist fort, ou bien il use
 Encore de mainte autre ruse
 Sur luy fuyant & refuyant.

Si pas vn de tes chiens n'a sceu
 Defaire la malice sienne,
 Et que relancer ne l'ait peu,
 Il faut que le limier on prenne,
 Et qu'on commence à requester
 Depuis la brisee derniere,
 Où l'on a veu les chiens derriere
 Leur proye branfler & douter :
 Suiure les voyes, aduifer
 Fort bien s'il demeure, ou s'il passe
 Songer comme il a peu ruser,
 Tant que ses ruses on defface :

*Et qu'en parlant alors ainsi
 Qu'au laisser-courre on le relance.
 Or sus donques chacun s'avance
 Pour y estre, & toy (SIRE) aussi.
 De la trompe les mesmes mots
 Que j'ay dits paravant, se sonnent :
 De mesmes cris, mesmes propos
 Tous les lieux d'alentour resonnent :
 On le recourt, rebaudissant
 Les chiens, grande est la randonnee :
 Mais la beste en fin maumenee
 Perd son haleine en se lassant.
 Ce pauvret pressé de si pres
 Par la meute qui le mau-meine,
 Veut gagner quelque eau tout expres,
 Pour fraischeur reprendre & haleine :
 Mais las! chetif il apprendra
 Tout au rebours que la vistesse
 Dedans l'eau nuisible se laisse,
 Et tost les abois il rendra.
 Quelques Cerfs se font par les eaux
 Porter, de peur que les chiens viennent
 Les assentir : dans les roseaux
 Quelques autres cachez se tiennent :
 Vn autre porter se fera
 Sur le dos de quelque autre beste,
 Mais de cestuy la mort est preste,
 Peu apres que sorti sera.
 Aux trouffes ia les chiens ardans
 Le tiennent, il est ia par terre,
 Ils le tirassent de leurs dents,
 Iouïssans du fruit de leur guerre :
 Les larmes luy tombent des yeux :
 Et bien que pitié presqu'il face,
 Si faut-il que de telle chasse
 Sa mort soit le pris glorieux.
 La mort du Cerf se sonne, alors
 Les monts, les vaux, & les bois, rendent*

*Les bruyans & hautains accors,
 Que les trompes dans l'air espandent.
 On coupe & leue vn des pieds droits,
 On abat l'orgueil de sa teste,
 Qui sont (SIRE) de ta conquête
 Les enseignes & premiers droits.*

*On se met (peut-estre) à parler
 Voyant ceste teste ramee
 De frayer, brunir, & perler,
 De bien sommee, & bien paumee,
 De bien rouëe, & si elle a
 Marrein, andouilliers, & goutieres
 D'vn fort vieux Cerf, & cent manieres
 De dispute outre celles là :*

*Si lon auoit premierement
 Bien iugé qu'il fut Cerf courable,
 S'il est Cerf dix cors ieunement,
 Ou fort vieux Cerf & fort chassable :*

*Si le pied monstroit bien que c'est,
 Et tous signes qu'on a peu prendre,
 En ton retour tu peux entendre,
 Tout tel deuis qui aux grands plaist.*

*Là jouent du particulier
 On tombe à parler de la chasse
 En commun, comme du Sanglier,
 Soit que lors du Vautray lon face,
 Ou d'autres façons le discours⁷² :*

*Quand par grands leuriers que lon iaque,
 Au sortir du fort il s'attaque
 Du costé qu'on a fait l'accours.*

*Ces animaux grondans, fumans
 A gueule ouuerte, armez d'horribles
 Deffenses, bauans, écumans,
 Et plus dangereux que terribles,
 Se peuuent à cheual tuer
 De l'espee : mais ie m'assure
 Que l'espieu est l'arme plus seure,
 Soit pour atteinde ou pour ruer.*

On parle des loups que lon prend
 A la huee, ou d'autre sorte,
 Du carnage par qui lon rend
 La gloute beste prise & morte :
 On parle des cheureuls, des daims,
 Et d'autres, soit pour courre, ou tendre,
 Ou pour épiant les surprendre
 D'vn plomb, ou bien d'vn trait atteints :
 Ainsi que l'Ours qui ne court sus
 Aux gens, tant que mal on luy face,
 Ains attend le coup de dessus
 Vn haut arbre. Or quand on le chasse
 De ses cauernes les grands trous
 On bousche, & bien qu'il grimpe, & ruë
 Des pierres, qu'il ferre, & qu'il tuë,
 Cede en fin aux chiens & aux coups.

Puis du caut Renard buissonnier,
 Qui toujours entre les chiens vse
 De tours rusez, mais du leurier
 La dent fipit en fin sa ruse :
 Ou de petits chiens lon se plaist,
 Comm' au Blereau luy faire guerre ,
 On escoute, on houë la terre
 Droit sur l'accul quand il y est.

Parler aussi du Lieure on peut
 Qu'à force on prend, ou d'vne sorte
 Rare, quand le Leopard veut
 En quatæ ou en cinq sauts l'emporte :
 Mesme on peut discourir combien
 A leurette on se peut plaire,
 Quand en plaine rase on voit faire
 Au lieure & aux leuriers fort bien.

Pour le quester on va marchant
 Par rang dedans telle campagne,
 Le Pelaud part : on va lachant
 Les leuriers, les cheuaux d'Espagne,
 Et les vistes courtaus apres
 Font poudroyer leur longue trace :

*Il se court, s'atteint, se bourrasse,
Tant il a son ennemi pres.
Point ne luy fait perdre le cœur
L'atteinte d'atteinte suiuite,
Ses pieds sont œlez par la peur,
Qui seuls peuuent sauuer sa vie :
Il est mis en fin au noüet,
Dont quelquefois mesme il eschappe
Par bonds quelquefois il se happe,
Et criant roidit le iarret.*

*Des animaux plus estrangers
On peut en bref toucher la chasse,
Comme des bien ramez Rangers,
Ou des Lyons qu'au feu lon chasse,
Des Tygres qu'on trompe au miroir,
Des Elephans qu'aussi lon trompe,
Et dont ne peut la forte trompe
Contre l'esprit humain valoir.*

*Tels propos s'enslent estans pleins
De mots propres à ce langage,
Dont les Grecs, & dont les Romains
N'eurent iamais si riche vsage :
Là sonnent ces mots de limier,
Chien-courant, dogue, chien-d'attaque,
Epagneu, chien d'Artois, & braque,
Barbet, turquet, allant, leurier.*

*Là des chiens oublier ne faut
La race, couleur, & maniere,
Les noms, comme Miraut, Briffaut,
Tirebois, Cleraude, & Legere :
Et en leuriers, Iafon, Volant,
Cherami, Cigoigne, Cibelle :
Et cent noms dont on les appelle,
De toutes les sortes parlant.
D'etabler, de rere, d'aller,
De bontems, de fraye, gagnage,
Du contre-pié, du suraller,
D'os, de pincés, du viandage :*

*Bref, de tout autre iugement
 Qu'il faut que l'on face à toute heure,
 D'entree, sortie, demeure,
 Suite, dressement, lancement :*
*Des diuers langages qu'on doit
 Dire aux chiens, diuers mots de trompe,
 Et diuerfes voix que lon oit,
 Du change, auquel il faut qu'on rompe
 Les chiens, ou de leur long defaut,
 De bien remeuter, de vifesse,
 De creance, voire sageffe,
 Qui sur tous aux chiens blancs ne faut :*
*Du cours de Chasse, & des abois,
 Des testes, meulles, cheuilleure,
 De perches, couronnes, epois,
 Andouilliers, trocheure, & paumeure,
 Puis des traces, & du fouillard,
 Des marches, laiffees, fumees,
 Et tant d'autres accoustumees
 Façons de parler en tel art.*
*On oit de toiles, de haler,
 De bloquer, crochetter, d'enceindre
 De harts, & de perches, parler,
 D'épieux, que diuers sang peut taindre
 Sans en vser : parler de pans,
 De maistres, de nappe, de mailles,
 Du fauve, du noir, de bichailles,
 De layes, marcaffins, & fans :*
*De broquars qui les dagues ont,
 Puis des bestes de compagnie,
 Ou qui au tiers ou quart an font,
 Et tous les mots de Venerie :*
*Ou d'autres chasses, soit pour voir,
 Pour quefter, pour poursuiure, ou prendre
 Et que nul vers ne peut comprendre,
 Sont pris là pour vn grand sçauoir.*
*Là quelqu'vn (peut-estre) ialoux
 De ces longs discours, & encore*

*Piqué du plaisir que sur tous
 Il aime, il exerce & honore,
 Subtilement destournera
 Le propos hors de Venerie,
 Et haut & dru de Volerie,
 Mais en bref pourtant parlera.
 L'occasion se peut choisir
 Sur cela que loñ t'a fait prendre
 Ce matin aux oiseaux plaisir,
 Auant que par course entreprendre
 De forcer ce Cerf, & premier
 D'Austrucher fera la parole,
 Soit qu'en saison propre se vole
 Le perdreau par vn Espreuiet :*
*Soit que d'autres oiseaux de poing
 On vole aussi pour champs, à l'heure
 Que ces perdreaux font ia plus loing
 Leurs vols, d'aile aussi roide, & seure
 Que pere & mere, ou quand ils font
 Ia perdrix, qui vieilles deuiennent :*
*Pour tel vol sur le poing se tiennent
 Les Autours, qui guerre leur font.*
*Ou bien leurs Tiercelets qu'on croit
 Faire mieux, & que plus on aime,
 Mesme souuent dresser on voit
 L'oiseau de leurre à ce vol mesme :*
*Vn Lanier dans l'air se souflent
 Sans fin, & rouant ne s'écarte
 Iusqu'à tant que son gibbier parte,
 Mesme vn Faucon long temps s'y tient.*
*Qui plus est, vn Sacre, vn Gersaut,
 Se dresse à ceste mesme proye,
 Qu'auparauant ietter ne faut
 Que partir leur proye on ne voye :*
*Tous ces oiseaux ne bloquent pas
 Lors que les perdrix ils remettent :*
*Mais tous, quand ils sont bons, les mettent
 Au pied, fondans soudain en bas.*

Soit oiseau de leurre, ou de poing,
 De petits chiens pour la remise,
 Sages & bons, lon a besoing,
 Que peu ardens, & à la prise
 Jamais aspres, lon doit choisir :
 Leur deuoir, avec l'aile bonne
 De l'oiseau, aux cuisines donne
 Du gibbier, & aux yeux plaisir.

Je te diroy bien comm' apres
 Il suiura le vol pour riuere,
 Et quand de mares on est pres,
 Ou ruisseaux, en quelle maniere
 Les oiseaux alors decouverts
 Se iettent à mont, là où vaine
 Est l'attente, s'on ne prend peine
 Que leurs gibbiers soyent bien couverts :
 De quels cris on vse, & quels mots,
 De quel egard & patience,
 Pour faire tourner à propos
 D'un oiseau la teste, où lon pense
 Qu'il ait mieux sur sa proye l'œil,
 De crainte que lon ne foruuide,
 Comme on croise, comme lon vuide,
 Contentant & l'œil & le vueil.

Les Ridanes sont le gibbier,
 Les Varriens, & les Sarcelles,
 Sur tout le Canard, qu'un Lanier,
 Ny qu'un Faucon à tire-d'æle
 Ne peut r'auoir, si quand il part
 Il ne l'arreste, & lors en terre
 Fondant roide comme vne pierre,
 Affomme sous soy le Canard.

Je te feroy encor' iouir
 Du plaisir que telle personne
 Pourra donner, faisant ouïr
 Le plaisir qu'aux grands seigneurs donne
 La haute Volerie, au lieu
 Ou ore pour Milan, & ore

On vole pour Heron encore,
 Pour Chat-huan & Fauperdrieu.
 Si tost que le Milan se voit
 Vn haut cri la veué accompagne,
 Le Duc que porté lon auoit
 Est ietté dessus la campagne,
 Pour faire le Milan baisser,

Au ciel comme luy se trouffer.
 Quelques autres Sacres à mont
 Sont iettez, & mainte venuë,
 Presque iusques dans le ciel vont
 Donner à leur proye cogneuë,

Quand ceste meslee au ciel faite
 Se perd quasi de l'œil, qu'on iette
 Apres tous autres le Gerfaut.
 L'vn braue & fort, depuis le bas
 Iusqu'au plus haut de pareille aile,
 Ne de façon ne monte pas
 Que les Sacres : mais en eschelle
 Roide & soudain se vient ⁷² hauffer
 Droit au Milan, que par la force
 D'vne seule venuë, il force
 Du haut de trois clochers baisser :
 Puis hauffer, & faire on luy voit
 Des fuites, mais en toute place
 Nouvelle venuë il reçoit,
 Tant qu'en fin la cheute se face
 Souvent bien fort loing : Mais auant
 Que commencer, dés que la proye
 S'est veué, tousiours on enuoye
 Quatre ou cinq piqueurs sous le vent.
 Du Milan la cuisse se rompt
 Aussi tost que la cheute est faite,
 Puis soudain la curee ils font,

Et chacun y pique, & souhaite
 D'arriuer premier, pour auoir
 De ce Milan la queué, pource
 Que c'est le prix de telle course,
 Qu'en son leurre on fait apres voir.
 Or combien le vol pour Milan
 A celui pour Heron ressemble,
 Pour Fauperdrieu, ou Chat-huan :
 Et combien tout differe ensemble,
 Par ce mesme homme se diroit,
 Et i'en reciteroy la sorte :
 Mesme puis qu'au faire elle apporte
 Plaisir, le recit en plairoit.
 Je diroy qu'vn Heron souuent
 Dans l'air, souuent se trouue en terre,
 D'où l'on le fait partir, auant
 Que dans l'air on luy face guerre :
 Et qu'on peut de Faucons s'aider
 Pour vne telle volerie,
 Ou de Sacres comme lon crie
 Pour de son bec faire garder.
 Je diroy qu'en ce vol il faut
 Des leuriers, pour le Heron prendre,
 Et qu'à l'heure qu'il chet d'enhaut,
 Les oiseaux que lon a peu rendre
 Si sages, crainte aucune n'ont
 Des Chiens : & ces chiens qui se dresfent
 Ainsi si bien; iamais ne blessent
 Ces oiseaux qui communs leur sont.
 Je diroy cela qu'estans pris
 Par leur bec, quelques Herons rendent,
 Puis la curee, & puis le pris
 Que les mieux faisans en attendent :
 Les bouts des ailes de Poiseau
 Pour son leurre quelqu'vn remporte,
 Et au Seigneur la houpe on porte
 Pour en decorer son chapeau.
 Le Fauperdrieu, & l'autre aussi,

Et leurs vols ne different guere
De l'une & de l'autre maniere,
Dont en bref par mes vers i'ay dit
Le pourroy toucher nonobstant
Les differences qui se treuuent :
Puis d'ordre i'iroy recitant
Tous les autres vols, qui se peuuent
Par vn tel homme raconter,
Comme du Geay, de la Corneille,
De la Pie, qui fait merueille
De craqueter & caqueter :
Mais bien de l'Allouette, estant
Mesme au nombre du haut vol mise
Qui se perd de tout oeil, montant
Droit dans les cieux, où elle est pr
Par le gentil Emerillon :
Bref, de tout vol depuis la Gruë,
Qui quelquefois voler s'est veuë
Iusqu'à ce petit oisillon.
L'exprimeroy mesme les mots,
Dont comm' vn autre en Venerie,
Celuy farcira son propos
Parlant de la Fauconnerie.
Comme de *
Passager, oiseau d'une nuë,
Ou de plusieurs choses cogneuë⁷⁴
Tant seulement à ceux de l'art.
Comme curer, paistre, tenir,
Avoir bonne gorge, & enduire,
Emeutir, poiurer, deuenir
Pantois, & d'autres qu'on peut dire
Du traitement de tels oiseaux :

*Les longues pannes & cerceaux.
 Perche, gand d'oiseau, chaperons,
 Longes, iets, veruelles, sonnettes,
 Et tant d'autres si propres noms
 Des choses ou d'actions faites :
 Et or' pour dire en general,
 Je comprendroy toutes les choses
 Qui sont en tout tel sçavoir closes,
 Des Nobles sçavoir principal.
 Mais ie me sen ia trop lassé
 De ma longue course, égaree
 Hors du propos : Pay trop laissé
 Mon Cerf sans en faire curee :
 La longueur du propos deduit,
 Le chemin de ton retour passe,
 Puis, peut-estre, quelque autre chasse
 T'amusera iusqu'à la nuit :
 Qui gardera qu'en ton retour
 Ta Maieité tel discours oye :
 Il faut que ce reste de iour
 A mon premier dessein s'employe :
 Je reuien, ce me semble, au lieu
 Où ce Cerf couché lon despouille,
 Sur sa chasse, mort, & despouille,
 Faisant maint & maint iuste vœu.
 Je luy voy couper les *
 Puis son cuir oster ils luy viennent,
 Les *
 Auecques **

*On fend son cœur pour vne croix,
 Ainsi comme lon dit, y prendre,
 On cherche en luy tes menus droits
 Qu'en ton crochet (SIRE) on vient pendre,
 Entre lesquels les filets sont,*

Et le francboyau qu'on assemble
 A plusieurs desja mis ensemble :
 D'autres droits les veneurs y ont.
 Tout le sang dont ce corps est plein
 Se rassemble hors de la beste,
 On met par morceaux tout le pain,
 Cependant qu'il faut que la teste
 On separe, & qu'on leue auant
 La hampe, & puis que lon partisse
 Le reste, l'une & l'autre cuisse
 Et les deux espaules leuant.
 Les costes, le petit simier,
 Que le cinq & quatre on appelle,
 La piece du simier dernier
 Qui la venaison monstre en elle :
 Le pain trempé au sang s'estend
 Sur le cuir, la curee on sonne,
 Qui auant qu'aux chiens on la donne,
 Tant qu'ils y soyent tous, se deffend.
 Tout cela qui nous rend ardans
 A le suiure, & qui pour la gloire
 Nous poind, & nous ard au dedans,
 Nous trauaillant pour la victoire,
 Donne aux vainqueurs vne fierté,
 Tant soit de petit pris la prise,
 Vn triomphe, vne ioye éprise,
 Qui s'entremesle d'aspreté :
 De cela tous ces chiens se font
 Vn exemple assez conuenable,
 Qui plus aspres & plus fiers sont :
 Et de mainte façon merquable
 Semblent recognoistre leur fait,
 Triomphans du pris de leur peine :
 Ceste mesme victoire ameine
 Les Veneurs à pareil effect :
 Qui plus resiouis, plus gaillards,
 Et brauans de leur peine prise,
 Sont plus ardans d'auoir leur parts,

*Que si grand' chose estoit conquise :
 Chacun n'oublie à se vanter
 De cela qu'il a sceu mieux faire,
 Tâchant pour son plus grand fallaire
 La gloire chez soy remporter.*

*Or ie voy qu'en ce temps diuers
 Ta principale Chasse (SIRE)
 Doit estre des Discords peruers,
 Renuerseurs de tout grand Empire,
 Pour en les pourchassant chasser
 La ruine qui nous menace,
 Comme ia telle heureuse chasse
 Dieu t'a fait si bien commencer.*

*Ie sçay mesme qu'en émouuant
 Tant soit peu quelque eau croupissante,
 Sort grand' puanteur : & qu'un vent
 D'un peu de braise languissante-
 Excite souuent grand's ardeurs,
 Et pour tels dangers ie ne cuide
 Qu'encor' nostre France soit uide
 De souffleurs & de remueurs.*

*Ie suis seur que les grands sont pleins
 Souuent de grande haine & pique,
 Ne suiuant pas de ces Romains
 La doctrine & la gloire antique,
 Qui moins de triomphe auoient mis
 A vaincre les forts aduersaires,
 Qu'à vaincre les propres choleres,
 Nos plus familiers ennemis.*

*J'ay grand' peur qu'une Ambition
 Soit d'Ambition resuiuie :
 Ie sçay qu'en nostre nation
 Naturelle & propre est l'enuie,
 Et que tout cela qui en vn
 Nous doit estreindre d'auantage,
 CHRIST, le Pais, le parentage,
 Et d'un Roy le lien commun :
 C'est cela qui seul au rebours*

Nourrist en nous la haine & noïse,
 Par ce monstre Enuie, toujours
 Maniant nostre humeur Françoisse,
 Nous piquant plus contre la loy
 De tous ces liens qu'on separe,
 Que contre le Iuis, le Barbare,
 L'Incogneu, l'ennemi du Roy.
 Ce vice à nous particulier,
 Comme aux autres país vn vice
 Est toujours propre & familier,
 Nous fait (voulant faire seruice
 Au Roy) luy nuire : car ialoux
 Et piquez à qui estre, & faire
 Pourra le plus, par vn contraire
 Discord, nous perdans luy & nous.
 Outre encor, ie voy (car ie veux
 Presque toutes les causes rendre,
 Qui me font conceuoir ces vœux
 Sur ce Cerf que tu viens de prendre)
 Que mainte persuasion
 Qu'en tout on croit & saincte & bonne,
 Soit par zele ou ruse, se donne
 Pour l'vne & l'autre faction.
 Qui (peut-estre) trouuant desia
 En nous la rencontre opportune,
 Qui est l'ambition qu'on a,
 Compagne de ceste rancune :
 Nous eguisant, nous defermant
 L'esprit & l'œil, au soustien d'elle
 Et toutes choses, fors icelle,
 Va nos sens & nos yeux charmant.
 C'est ce qui fait que nous trouuons
 Du tout bon ce qui est des nostres,
 Que nous hayons & dédaignons,
 Fut-il bon, ce qui est des autres :
 Puis les vns se voulant hauffer,
 Peut-estre, sur les proches Princes,
 Et tant du Roy que des prouinces

Toutes les charges embrasser :
 Les autres se voulant sentir
 Du mespris qu'on fait à leur race
 Pour les premiers aneantir
 Affrontent l'audace à l'audace :
 Et CHRIST (qui n'en peut mais) est pris
 Pour bon droit, ou pour couleur belle :
 Nos brouilleurs sont de la querelle,
 Par icelle épians leur pris.
 Mesme ainsi que maint enflammeur,
 Aspre & plein de pedanterie,
 Retenant de sa vieille humeur
 D'eschole ou bien de moynerie :
 Ou d'autre costé maint criant,
 Qui dedans sa chaire exterminie
 Et brusle vn chacun, & mutine
 Le peuple, par zele ou par art :
 Ou tasche à faire des discords
 Des grands, leur proffit, & leur gloire,
 Et du sang des grands hommes morts,
 Couronner en fin leur victoire.
 Plusieurs seigneurs (peut-estre) aussi
 Ont tasché par telle dispute,
 De frapper le blanc de la butte,
 Où ils tiroient deuant ceci.
 Les aucuns pour hauffer leur rang,
 Les autres pour chercher vengeance :
 Les vns pour s'assouir de sang,
 Dont mesme l'enorme abondance
 Assez encor ne les repaist :
 Ceux-ci ont la mutinerie
 De nature, & la pillerie
 Plus que Dieu mesme à ceux-là plaist.
 Quant à maint autre, ou à credit,
 Ou par quelque pique legere,
 Ou par des grands n'estre point dit
 Auoir vne ame casaniere :
 Ou par vn deuoir, dont il sent

Sa vie à vn seigneur estreinte :
 Ou par la force, ou la contrainte
 Des crimes qu'il void ou entend :
 Ou pour la deffence du bien
 Que sa maison tient en l'Eglise :
 L'Auarice trouue moyen
 De se couvrir sous la feintise :
 Ou par vn éguillonement
 De femmes, d'amis, de lignage,
 Ou bien pour quelque autre auantage,
 Ruse, égard, ou transportement,
 A sans rien poiser espousé
 Soudain l'une ou l'autre querelle :
 Et quant à ceux qui ont usé
 En cela d'un bon & vray zele,
 Le nombre est grand, mais ie ne sçay
 Si des autres le nombre ils passent :
 Et quoy qu'ils pretendent ou facent,
 En estime ie ne les ay.
 Car quant aux vns ils sçauent bien
 Que CHRIST est vn Roy pacifique,
 Dieu de paix, & seul entretien
 D'vnité dans son corps mystique :
 Que CHRIST veut puis qu'il n'est permis
 (Disent-ils) gloser l'Escriture,
 Que nous aimions ceux qui iniure
 Nous font, & nous sont ennemis :
 Qu'à celuy qui va souffletant
 L'une des ioués, l'autre on baille :
 Que quand on nous va tourmentant
 D'une ville en l'autre on s'en aille :
 Que les saints anciens n'ont pas
 Deffendu leur cause par armes,
 Mais leur ieusne, priere & larmes,
 Et leur mort estoient leurs combats.
 Que ceux-ci mesmes *
 Nagueres ceux, qui d'un courage
 Trop charnel en auant mettoient,

Qu'il falloit repouffer l'outrage,
 Difans, que bien qu'en l'ancien
 Testament guerre & refiftence
 Fut permife, telle licence
 N'est point du Testament Chretien :
 Mais que CHRIST par affliâions,
 Par tourmens, croix, & vitupere,
 Veut qu'en l'enfuiuant nous entrions
 Au royaume de Dieu fon pere :
 Du fang des fainâs l'effufion,
 Et femence continuelle
 De l'Eglife, & la merque d'elle,
 N'est que fa perfecution.
 Tant que par leur dire voulans
 Faire cesser par force & armes,
 Les maux, les affauts violens,
 Persecutions, & alarmes
 En leur Eglife, ils font cesser
 La merque qui la fait cognoître :
 Et ce nom en eux ne peut estre
 Qu'à eux feuls ils vouloyent laiffer.

* * * *

ODE

A M. LE COMTE DE DAMMARTIN.

Bien que de ta maifon le tige, & l'ornement,
 Du fceptre de Hongrie ait pris commencement,
 Qui de mainte alliance
 Dans la maifon d'Aniou, d'Angleterre, & Bourbon,

A prouigné son fruit, & sa gloire, & son nom,
 Rare honneur de la France :
 Bien que de tes ayeulx & les faits, & les cœurs,
 Bien que le pere tien qui des grands belliqueurs
 Amortit la memoire,
 A ceste grand' noblesse accouplans la vertu,
 Ayent pour toy la mort & le temps combatu,
 Deux meurtriers de la gloire :
 Bien que ta gloire aussi (qui, si ce n'est en bien,
 Au moins à tes ayeulx en vertu ne doit rien)
 Soit de telle hauteffe,
 Qu'il semble qu'à tous coups elle deust dédaigner
 Vn chetif comme moy sans trop s'accompagner
 D'une humble petiteffe :
 Si est-ce toutesfois que te voyant ainsi
 Avoir de moy sans feinte, & sans cesse souci
 D'une amiable chere,
 M'ourant si priuément ton secours & ton cœur,
 Qu'il semble proprement qu'au lieu de mon seigneur
 Tu te rendes mon frere,
 Esprouuant mesmement qu'en cent & cent discours
 Que des abus humains nous faisons tous les iours,
 Comme par sympathies,
 Tu as avecques moy semblable opinion,
 Semblable liberté, semblable affection,
 Guide de nos deux vies,
 Je croiray que les Dieux, qui soin de nous ont pris,
 Auant nostre naissance accoupyoient nos esprits
 D'une alliance telle,
 Qu'au pris de telle coupe, au pris d'un si grand heur,
 C'est bien peu que les corps, les biens, & la grandeur,
 Qui n'est rien que mortelle.
 Je croiray quand le Ciel à ton corps remesta
 Ton ame, qui premiere ici bas deuala
 Du monceau des Idees,
 (Pardonne si i'accorde au Platonicien)
 Ne peut, nous separant, rendre de tout leur bien
 Nos deux ames fraudees :

Ains comme Pollux fait pour la fraternité,
 Le recommuniquois vne diuinité
 Aux ans de ton enfance :
 Ou bien comm' vn Demon ministre de nos Dieux
 Maugré le corps massif ie rapportoy des cieux
 L'obscur preuoyance.
 Ou ie croiray plustost (me pardonne vn Chrestien,
 Si ie me mets au rang Pythagorien)
 Que quand tu vins à croistre,
 Pestoy quelque vieillard, qui pœur lors te hantoy,
 Et qui de iour en iour doucement t'incitoy
 De te vouloir cognoistre :
 Et quand ie renasqui, que Clothon (qui pour nous
 Des douces amitiex fila le nœu plus doux)
 D'vn charme inuiolable,
 Defendit & au Temps, & à sa tierce Sœur
 De ne trancher au fil de l'acier rauisseur,
 Ce lien perdurable :
 Mesmement qu'en viuant ie n'ay du ciel receu
 Aucun bienfait, sinon que quand ce seul bien i'eu
 Que ie te recogneusse.
 Cessent donc mes malheurs, cessent les tiens encor,
 T'ayant, i'auray touiours vn eternal thresor,
 Bien que pauure ie fusse.
 Car bien que mille maux le ciel me fasse auoir,
 T'aimer, & t'honorer, & sans fin conceuoir
 L'heur d'vne amitié douce
 M'est plus qu'vne Nepenthe enchantement des yeux,
 Ou bien que de Circé le beau fruit oublieux
 Qui le fouci repousse.
 Si doncques tout entier ie me trouue dans toy,
 Si doncques à toy seul moymesme ie me doy,
 Se pourroit-il bien faire
 Que rien peust eschaper de moy qui ne fust tien
 Veu que telle amitié fait qu'en tout ie te tien
 Auteur de mon affaire?
 Qu'on cherche autre que moy, qui par menteurs écris
 Pour belistrer le bien qui gesne les esprits,

A prouigné son fruit, & sa gloire, & son nom.
 Rare honneur de la France :
 Bien que de tes yeux & les faits, & les cœurs,
 Bien que le pere tien qui des grands belliqueurs
 Amortit la memoire,
 A ceste grand' noblesse accomplans la vertu.
 Ayent pour toy la mort & le temps combatu.
 Deux meurtriers de la gloire :
 Bien que ta gloire aussi 'qui, si ce n'est en bien,
 Au moins à tes yeux en vertu ne doit rien)
 Soit de telle hantesse,
 Qu'il semble qu'à tous coups elle deust dédaigner
 Vn chetif comme moy sans trop s'accompagner
 D'une humble petiteffe :
 Si est-ce toutesfois que te voyant ainsi
 Avoir de moy sans feinte, & sans cesse souci
 D'une amiable chere,
 M'ouurant si prinément ton secours & ton cœur,
 Qu'il semble proprement qu'au lieu de mon seigneur
 Tu te rendes mon frere,
 Esprounant mesmement qu'en cent & cent discours
 Que des abus humains nous faisons tous les iours,
 Comme par sympathies,
 Tu as aneques moy semblable opinion,
 Semblable liberté, semblable affection,
 Guide de nos deux vies,
 Je croiray que les Dieux. qui soin de nous ont pris,
 Avant nostre naissance accoupyent nos esprits
 D'une alliance telle,
 Qu'au pris de telle coupe. au pris d'un si grand lu
 C'est bien peu que les corps. les biens. & la grand
 Qui n'est rien que mortelle.
 Je croiray quand le Ciel à ton corps remesla
 Ton ame, qui premiere ici bas deuisa
 Du moncean des liees.
 Pardonne si j'accorde au Platonicien
 Ne peut. nous separant, rendre de tout leur bi
 Nos deux ames unies :

Veulent que leurs esprits deffus la faulseté
 La verité praëtiquent.
 La verité me plaist, le bien qui m'est present
 Me contente en ce monde : & le souci cuisant,
 Soit des choses passees,
 Ou de celles qui sont, ou qui viendront vn iour,
 Ne fera, si ie puis, mon eternel vautour,
 Bourreau de mes pensees.
 C'est pourquoy de mes sons l'artifice immortel
 A tousiours esté veu ne sentir rien de tel :
 Car la liberté douce
 Qui ne me veit iamais deffous le ioug raurir,
 Ne me permet aussi que ie puisse afferuir
 Mes cordes, ny mon pouce.
 Et c'est pourquoy le bien qui seulement me plaist,
 Et c'est pourquoy le bien qui vrayement me paist,
 Maugré la Parque blefme
 Reuiure se verra dans mes viuans escrits :
 Hé, rien de bon peut-il sortir de ces esprits
 Contraires à foy-nesme?
 O douce amitié donc, ó pardurable foy,
 Qui mes soucis mordans accable dedans moy,
 Et d'une saincte audace
 Va tousiours s'opposant à mon plus fier malheur,
 M'allegeant du fardeau que ie sens sous l'erreur
 De ce vil populace.
 C'est ceste amitié donc (bien que ce noeu fatal
 Soit du petit au grand, & du maistre au vassal)
 C'est ceste amitié saincte
 Qui dedans la Memoire où rien ne peut le Temps,
 Empreinte se verra, d'autant que ie la sens
 Dedans mon cœur empreinte.
 Ceste amitié m'est plus que le bien mendié
 Des Princes reflattez, ou qu'un los épié
 Sous un masqué visage :
 Ou qu'un profit qu'on a pour scaouir retracer
 Les pas d'un populaire, & gesnant son penser
 S'afferuir à l'vsage.

Promette vne autre vie
Aux Rois, qui meurdriſſans eux meſmes leur renom,
Feroyent que lon verroit mon œuure avec leur nom
Dans l'eau d'Oubli rauie.
Qu'on cherche autre que moy qui iuge ſon bon heur
En l'honneur, & non pas au merite d'honneur :
Et qui d'vne apparence
En ſe trompant ſoymeſme, aime mieux deceuoir
Tout le monde avec ſoy, que iuſtement ſe voir
Trompé d'vne eſperance.
Qu'on cherche autre que moy qui traine vn repentir
Pour auoir trop voulu au peuple conſentir,
Peuple qui toujours erre :
Veux que de cent remors repiqué ie ſeroy
Et qu'éternellement moymeſme ie ſeroy
A moymeſme la guerre.
Ie ne ſuis de ceux là, qui pour eſtre inconfians
Vont par mille moyens leur fortune tentans,
Qui comme vne nauire
Les tournoye en la mer, qui engouffrer les peut.
L'eſprit qui contenter en ſoymeſme ſe veut,
Rien que ſoy ne deſire.
Ie ſuis encore moins de ceux là, qui ſouuent
Miferables, hélas! ſe repaiſſent du vent,
Entretenans leur vie
De cet heur malheureux, qu'ils ont pour eſperer,
Et de voir ſous les Rois à iamais martyr
Leur raiſon aſſeruie.
Moins ie me ſens encor de ceux là, qui ſe font
Eux-meſmes leur poiſon, par le dépit qu'ils ont
De la gloire d'vn autre.
Car ſi la gloire n'eſt qu'vn ris & qu'vn ſouci,
Rions & deſirons vne gloire eſtre ici
Plus aux autres, que noſtre.
Et combien moins ſeroy-ie encore de ces fous,
Qui pour ſe contenter ſ'appaſſent à tous coups
D'vn bien qu'ils fantaſtiquent,
Et ſe flattans en l'heur, qu'ils n'ont point merité.



APPENDICE⁷³

ODE

AV COMTE D'ALCINOIS

SVR SES CANTIQUES

DV PREMIER ADVENEMENT DE IESVS CHRIST ⁷⁴.

*Le Harpeur, qui dans la Thrace
Donna les premieres lois,
Et qui fait suivre sa trace
Et aux rochers, & aux bois :
Ny celui dont l'artifice
Fait orgueillir l'edifice
De la Thebaine cité,
Sous sa voix sainctement rare,
Rangeant le peuple barbare,
A ses lois inusité :*

*Ny mesme les mains diuines
Du Sonneur qui en la fin
Vainquit les ondes marines,
Sus l'espine du daulphin :
Ne sonnoient pas chose vaine,
Chose caduque, ou humaine,
Pour alecher à leurs sons :*

*Mais quelque haute merueille
Rauissoit la lourde oreille
A leurs celestes chansons.*

*Car si le desir, ou l'ire
Ou l'amour, on eust sonné :
Qui est-ce qui sous leur lyre
Se fust alors estonné ?
Qui eust laissé sa nature ,
Pour choisir à l'auanture
Les loix maistresses ainsi :
Veu que presque en sa naissance
Chacun prenoit cognoissance
De ces affections cy ?*

*Mais encordans la peinture
De ce monde ramassé ,
Que quelque autheur de nature
Auoit ainsi compassé ,
Deplorans la vie humaine ,
Serue de la mort prochaine,
Et monstrans que les esprits
Des hommes mortels ne meurent ,
Ains qu'apres la mort demeurent
Au lieu , duquel ils sont pris,*

*Bref, sonnans quel benefice
Rapporte aux siens la vertu ,
Et que le plaisir du vice
Est tout soudain abatu,
Emouuoient la sourde pierre
Ou l'homme-beste qui erre
Sans maison , & sans cité ,
Faisans sous les loix égales ,
Leurs affections brutalles
Ceder à ciuilité.*

Ce sont là les pierres dures ,

*C'est là l'oreillé rocher,
 Ce sont les forests obscures,
 Que l'on voyoit s'arracher,
 Ce sont les bestes ployantes
 Sous les chansons emmiellantes,
 Ce sont les Dauphins piteux,
 Qui dans leurs moites oreilles
 Receuoient telles merueilles
 Parmi les flots dépiteux.*

*Or pleust à la main diuine
 Que tels monstres empierrez,
 Dans nostre basse machine
 Ne feussent plus enserrez,
 Et que de ces lourdes bestes
 Elle eust saccagé les testes
 Ostant leur viure ocieux:
 Mais la terre, hélas, est pleine
 De ceste race vilaine
 S'obstinant contre les cieux.*

*L'vnique Autheur de nostre estre
 Par tout oublier se voit:
 Le seul Prince, le seul Maistre,
 Le nourriffier, qui pouruoit
 A noz basses indigences,
 Par erreurs, ou negligences,
 Ia ia deuient odieux:
 Mesmes les sonneurs qui taschent
 D'entonner sa gloire, faschent
 Les oreilles, & les yeux.*

*Mais en ce tems miserable,
 Dieu, ce grand Dieu, fait chanter
 Maint Orphée plus louable
 Que celuy qu'on voit vanter:
 Qui contre l'humaine rage*

*Sa roide corde encourage
Le plus hault pin rabaisfant,
Tantost d'une douce corde,
Où la clemence il accorde,
Le rocher amoliffant.*

*Dressez, dressez les oreilles,
Laissez s'ateler doucement
De ces chansons nonpareilles
Vostre rude entendement :
Recepez la voix sacrée,
Faites à ce Conte entrée,
Non plus Conte d'ALCINOIS,
Mais Prince des hymnes saintes
Rendant les gloires estainctes
De tous les antiques doigtz.*

*Escoutez ce sonneur, voire
Ce grand Orphee enchanteur,
Qui charme la maison noire
Aux accordz du luth chanteur :
Et retire sa pensée,
Qui ia f'estoit abaissée
Sous la fourche de Pluton
Epouantant tous les Diables,
Qui leurs tourmens incroyables
Accroissent dessous ce ton :*

*Toy, qui remets en memoire,
De IESVCHRIST nouveau né,
Et le triumphe, & la gloire
Contre l'Enfer obstiné :
Consacrant par ces Cantiques,
La depouille des iniques
Bourreaux des chetifs humains
A Dieu, qui sous nostre forme,
Lava le forfait enorme,
Tuant la Mort de ses mains.*

*Que nous sert plus de redire
 Maint fatal enfantement,
 Qu'en noz Menteurs on peut lire
 Descrit fabuleusement ?
 Fuyons ces vois mentereffes.
 Que nous seruent ces Deesses,
 L'une fortant d'un cerueau :
 L'autre de l'écume fille,
 Qui aborde en sa coquille,
 Vireuoltante jus, l'eau ?*

*Que nous sert, sinon d'amorce,
 La race des œufz iumeaus :
 Et l'autre issu d'une écorce
 A demi filz des rameaux :
 Ou voir Bacchus, qui d'un ventre
 Dedans vne autre cuisse entre :
 Bref, que sert à moy Chrestien
 Toute naissance menteuse,
 Si cette naissance heureuse
 Est seule cause du bien ?*

*Que me sert que d'un vers graue,
 L'anime deuant les yeux
 Ceste entreprise tant braue
 Des Serpenspiez, & des Dieux :
 Si ceste seule victoire
 De Iesus Christ est ma gloire
 Qui fait aux enfers effort :
 Et si ceste seule guerre,
 Dont il met la Mort par terre,
 Me fait viure apres ma mort ?*

*Dequoy me sert le Parnasse,
 L'Helicon Pegafien,
 Ou encor ie m'abbreuasse,
 Comme vn refueur ancien :
 Si ceste sainte Fontaine,*

*De grace & de douceur plaine,
Sourd pour m'arracher d'esmoy :
Si ceste sainte naissance,
Me donne la cognoissance
Et de mon Dieu, & de moy ?*

*Que deuiendray-ie folastre,
Afriandé par les vieux,
Si à tous coups i'idolastre
En mille & mille autres Dieux :
Veu qu'il m'est tant manifeste,
Que l'ordonnance celeste
Me le defend, & aussi
Que quand Iesus Christ vint naistre,
On vit ceder à leur maistre
Tous les Idoles d'icy ?*

*Celuy qui sa Republique
Nous a laissée en portrait,
Qui au rang Academique
Plusieurs encores attrait,
Banissoit les faux Poëtes
Hors des villes, qui suietes
Estoient au ioug de ses droits :
Mais toy, Comte, dont la muse
En ces fables ne s'amuse,
Ta place tu retiendrais.*

*Car plus tost bannis des villes
Soient de Platon les escrits,
Que tes Odes tant vtils,
Abreuvoir de nos esprits.
Va donc, & ta renommée
Plus constamment emplumée,
Trace tout ce monde bas :
Sa course prompte & durable,
D'un Icare miserable
Le tombeau ne craindra pas.*

*Si tes chansons mal ornees ,
 Que sous le siecle obscurci
 Tu fais , depuis dix annees ,
 Villoter par ce lieu ci
 Meurent par leur defaillance :
 Voicy , voicy la vengeance,
 Vengeance , qui fierement
 Pourroit vaincre la memoire
 Des trois Harpeurs , dont la gloire
 P'ay mise au commencement.*

A LVY MESME.

*Le flamboyant , l'argent in , le vermeil ,
 Œil de Phœbus , de Phœbé , de l'Aurore ,
 Qui en son rond brule , pallit , decore ,
 Midi , minuit , l'entrée du Soleil ,
 Ses feus , son teint , l'honneur de son reuil ,
 Vouldroit cacher , brunir , & tenir ore ,
 Voyant le feu , qui ard , blanchit , honnore ,
 Ton iour , ta nuit , & la fin du sommeil.
 Phœbus , alors que plus le ciel alume ,
 N'est point si beau qu'on le voit par ta plume ,
 Phœbé n'est point , ny l'Aube belle ainsi.
 O peintre heureux ! mais plus qu'Ange ! qui ores
 As bien tant peu , que mesme tu colores
 Le Soleil mieux , la Lune , & l'Aube aussi.*

*De grace & de douceur plaine,
Sourd pour m'arracher d'esmoy :
Si ceste sainte naissance,
Me donne la cognoissance
Et de mon Dieu , & de moy ?*

*Que deviendray-ie folastre ,
Afriandé par les vieux ,
Si à tous coups i'idolastre
En mille & mille autres Dieux :
Veux qu'il m'est tant manifeste ,
Que l'ordonnance celeste
Me le defend , & aussi
Que quand Iesus Christ vint naistre ,
On vit ceder à leur maistre
Tous les Idoles d'icy ?*

*Celuy qui sa Republique
Nous a laissée en portrait ,
Qui au rang Academique
Plusieurs encores attrait ,
Banissoit les faux Poëtes
Hors des villes , qui suietes
Estoient au ioug de ses droits :
Mais toy , Comte , dont la muse
En ces fables ne s'amuse ,
Ta place tu retiendrois .*

*Car plus tost bannis des villes
Soient de Platon les escrits ,
Que tes Odes tant vtils ,
Abreuvoir de nos esprits .
Va donc , & ta renommee
Plus constamment emplumee ,
Trace tout ce monde bas :
Sa course prompte & durable ,
D'vn Icare miserable
Le tombeau ne craindra pas .*

*De son immortalité,
Dont le trait viuement affole,
Les Dieux repeuz en leur parolle.*

*Qui est-ce qui la Nature
Tant diuerse en ses effetz
Peut animer en peinture,
Sinon les sonneurs parfaitz
Qui d'vne main industrieuse,
La font de soymefme amoureuse?*

*Contre le Ciel peut mesprendre
Le peintre qui de sa main,
Dans son tableau tâche rendre,
Dessouz vn visage humain,
La face & la force animée,
D'vn Dieu suiet à la fumée.*

*Mais le labour d'vn Poète
Que la rouille ne corront
Dont la carte n'est suiette
A rien qui soit en ce rond,
Les Dieux en leur nature trace,
Et mesme entre les Dieux prend place.*

*La Castianire heureuse,
Que Magny adore icy,
Dans la table rechineuse,
N'eust pas esté peinte ainsi,
Et pour vne Déesse telle,
La table feroit trop mortelle.*

*Qui est-ce qui peindroit l'ame
Ornement de ce beau corps,
Qui est-ce qui ceste flame,
Qui est-ce qui ces accordz,
Ce beau port, ces humbles brauades,
Ces propos, ces ris, ces œillades?*

SVR LES PESCHERIES,
BERGERIES ET EGLOGVES DE CHASSE

DE CLAVDE BINET⁷⁷.

*Ton Neptun , mon Binet , ton Pan , & ta Diāynne ,
Sous le marbre des eaus , dans les prez , dans les bois ,
De Trident , de houlette , & d'espieu sous ses lois
Ne tient tant de poiffons , d'aigneaux , de sauuagine ,
Que ta longue musette & que ta trompe orine ,
Aux riues , aux vallons , & aux taillis plus cois ,
Fait ouir , fait parler , fait courber sous ta vois ,
De flotz , de rocs , de raims à la verte courtine.
Le Daufin azuré à l'Ourque au pesant cors ,
Le loup à la brebis s'accorde à tes accors ,
Le chien , le dain craintif à toy bornent leur queste.
Donc pescheurs , & bergers , chasseurs venez lier
De vert myrthe marin , de saule , & de laurier ,
La ligne , la houlette , & le dard d'un tel poëte.*

ESTIENNE IODELLE

Parisien

(A OLIVIER DE MAGNY).

ODE⁷⁸.

*Les poëtes fauorables
Amys de la Deité,
Sont les peintres pardurables*

SONET.

(A SALEL.)

*Sur quel riuage à mes yeux incogneu,
 Dedans quel bois saintement solitaire,
 Ou en quel coin farouchant le vulgaire
 As-tu, Phebus, mon Salel detenu?
 Salel vainqueur de ce faucheur chenu,
 Salel qui tant par ses vers me peult plaire?
 La France ainsi sa plainte vouloit faire
 Quand son Salel de rechef est venu,
 Luy apportant ceste abondante corne,
 Dont il repand le beau fruyt qui nous orne,
 Fruyt qu'il acouple à ce present fecond,
 Qu'au iardin Grec iadis on luy veit prendre,
 Lors qu'il se fit vn Homere fecond
 Digne du lit de mon grand Alexandre.*

A LA MEMOIRE

(DE SALEL⁷⁹).

*Quercy m'a engendré, les neuf Sœurs m'ont appris,
 Les Rois m'ont enrichy. Homere m'éternise,
 La Parque maintenant le corps mortel a pris,
 Ma vertu dans les cieux l'ame immortelle a mise :
 Donc ma seule vertu m'a plus de vie acquise,
 Plus de deuin scaucir, plus de richesse aussi
 Et plus d'éternité, que n'ont pas faiã icy
 Quercy, les Sœurs, les Rois, l'Iliade entreprise.*

(EPITAPHE DE CLEMENT MAROT^{80.})

*Quercy, la Cour, le Piémont, l'Vniuers,
Me fit, me tint, m'enterra, me connut ;
Quercy mon los, la Cour tout mon tems eut,
Piémont mes os, & l'Vniuers mes vers.*

(A IEAN DE VOYER,

VICONTE DE PAULMY)

Par Dialogifme du Genie & du Passant.

SONET^{81.}

*L. G. N'outrépasse Passant, L. P. Pourquoi doncq? L. G. Va Gen
T'en requiert, pour un Mort, qui avecq Mars cherit
Les Muses, & des deus se rendit fauorit :
A son los, l'œil, l'aureille, & la vois, ne denie.
L. P. Comment? A qui les Arts & les Armes manie
En ce tens, le merite & le vray los perit :
La France des beaux Arts, qu'elle flate, se rit,
Par Armes sur soy mesme acharnant sa manie.
L. G. Mais quoy? La Muse vange apres la mort le tort
Fait à la vie : & Mars fait luyre apres la mort
Ceus qui leur Dieu, leur Roy, font seul but de leur guerre :
Tel fut ce Cheualier De Paulmy. L. P. Poy, le voy,
Ma vois est, qu'il merite & pleurs & fleurs de moy,
Gré des Roys, du Ciel gloire, & renom de la Terre.*

(A I. DV BELLAY.

SONNET⁸².)

*Je sçay bien, du Bellay, que Rome est le bordeau,
 Où l'on voit paillarder sans fin le corps & l'ame :
 Le corps y est espris d'une bougresse flamme,
 L'esprit paillard avec l'Antichrist son boureau.
 Elle est de tout erreur contre Christ le Chasteau,
 L'enfer de tous les bons, des faux-prescheurs la dame :
 Et de nos Rois charmez la concubine infame :
 Des Muses, des lettrez, des vertus le tombeau.
 Elle est des Empereurs la fine larronneffe :
 De la grace de Dieu fausse reuendereffe :
 La source de tout mal, le gouffre de tout bien.
 Bref que dirai-ie plus? c'est cette pute immonde,
 Que l'on nomme à bon droit le chef de tout le monde
 Puisque le monde entier auiourd'hui ne vaut rien.*

DE TH. DE BESZE,

FAISANT L'AMOUR⁸³.

*Besze voulant plaifanter vn petit
 Difoit vñ iour à vne non sottarde :
 De vous baïser j'auroy grand appetit,
 Mais vostre nez qui est si long m'engarde.
 La dame alors viuement le regarde,
 En luy disant : Pour si peu ne tenez,
 Car si cela seulement vous engarde,
 J'ay bien pour vous vn visage sans nez.*

(EPITAPHE DE CLEMENT MAROT^{no}.)

*Quercy, la Cour, le Piémont, l'Vniuers,
Me fit, me tint, m'enterra, me connut ;
Quercy mon los, la Cour tout mon tems eut,
Piémont mes os, & l'Vniuers mes vers.*

(A IEAN DE VOYER,

VICONTE DE PAULMY)

Par Dialogisme du Genie & du Passant.

SONET^{no}.

*L. G. N'outrepasse Passant. L. P. Pourquoi doncq? L. G. Vu Geni
T'en requiert, pour vn Mort, qui avecq Mars cherit
Les Muses, & des deus se rendit fauorit :
A son los, l'œil, l'aureille, & la vois, ne denie.
L. P. Comment? A qui les Arts & les Armes manie
En ce tens, le merite & le vray los perit :
La France des beaux Arts, qu'elle flate, se rit,
Par Armes sur soy mesme acharnant sa manie.
L. G. Mais quoy? La Muse vange apres la mort le tort
Fait à la vie : & Mars fait luyre apres la mort
Ceus qui leur Dieu, leur Roy, font seul but de leur guerre :
Tel fut ce Cheualier De Paulmy. L. P. Poy, le voy,
Ma vois est, qu'il merite & pleurs & fleurs de moy,
Gré des Roys, du Ciel gloire, & renom de la Terre.*

(A I. DV BELLAY.

SONNET⁸².)

*Je sçay bien, du Bellay, que Rome est le bordeau,
 Ou l'on voit paillarder sans fin le corps & l'ame :
 Le corps y est espris d'une bougresse flamme,
 L'esprit paillarde avec l'Antichrist son boureau.
 Elle est de tout erreur contre Christ le Chasteau,
 L'enfer de tous les bons, des faux-prescheurs la dame :
 Et de nos Rois charmez la concubine infame :
 Des Muses, des lettrez, des vertus le tombeau.
 Elle est des Empereurs la fine larronneffe :
 De la grace de Dieu fausse reuenderesse :
 La source de tout mal, le gouffre de tout bien.
 Bref que dirai-je plus ? c'est cette pute immonde,
 Que l'on nomme à bon droit le chef de tout le monde
 Puisque le monde entier aujour'd'hui ne vaut rien.*

DE TH. DE BESZE,

FAISANT L'AMOUR⁸³.

*Besze voulant plaifanter vn petit
 Difoit vñ iour à vne non sottarde :
 De vous baifer i'auroy grand appetit,
 Mais vostre nez qui est si long m'engarde.
 La dame alors viuement le regarde,
 En luy disant : Pour si peu ne tenez,
 Car si cela seulement vous engarde,
 Pay bien pour vous vn visage sans nez.*

SONNET

DE LA FIDELITÉ DES HUGVENOTS,

Par Est. TOBELLE, Poete Paris. ⁸⁴.

*Après que ces pipeurs ont demasqué leur foy,
 Affronté leur seigneur en bataille rangee,
 Qu'ils ont dedans Paris sa personne assiegee,
 Faily à la surprendre & luy donner la loy;
 Après avoir encor mis la France en effroy,
 Enuahi sa frontiere & l'auoir engagee
 A l'Anglois desloyal, apres l'auoir chargee
 De subside & d'impost au mespris de leur Roy;
 Voyans à la parfin le fer victorieux,
 Le fer & l'onde aussi, par le vouloir des Cieux,
 Forcer, venger, purger leurs fautes criminelles,
 Ces martyrs obstinés en leur rebellion
 Se couvrans du manteau de Persecution,
 Dieu, disent ils, ainsi esprouue ses fidelles!*

SONNET

SVR LES BEAVTEZ D'VNE GARSE⁸⁵.

*Comment pourroy-ie aimer vn sourcil hérissé
 Vn poil roux, vn œil rouge au teint de couperoze
 Vn grand nez, plus grand bouche incessamment decloze
 Pour gesner mon esprit de ces leurs succé,*

*Vne gorge tannée, vn col si mal dressé,
 Vn estomaq Ethique, vn tetin dont ie n'ose
 Enlaidir mon sonnet, & qui est pire chose
 Vne bouquine aiffelle, vn corps mal compassé,
 Vn dos qui ressembloit d'vne mort le derriere,
 Le ventre besacier, la cuisse heronniere
 Et mesme quant au reste... Ah si sonnet tai-toi!
 C'est trop pour demonstret à tous quelle deesse,
 Tant le Ciel se moqua de l'amour & de moy,
 Deuoroit les beaux ans de ma verte ieunesse.*

CE QVI FVT CHANTÉ AV LOVVRE POVR LA BANDE
 DE FLORE ET PHÆBUS.

CHANT DE PAN^{no}.

*Flore la deesse des fleurs
 La terre esmaillant de coulleurs,
 D'odeurs enbaume & ciel & terre;
 Nature emprunte tout le teinã
 Dont voꝝ beautez mesme elle painã.
 Sur les fleurs que sa corne enferre
 La belle aurore & de Phæbus la sœur
 En va triant ses roses, sa blancheur,
 Et Phæbus l'or des grands traits qu'il deserre.*

*Tout ce qu'ont les Roys & les Dieux
 Delicieux ou precieux
 Y prend odeur ou coulleur belle;*

L'ambrosie ie croy s'en faiç :
Tout ornement se contrefaiç
Deffus les beaux ornemens d'elle.
En tout printemps le ciel en recherist
La terre belle & le printemps qui rit,
Comme vng serpent le monde en renouelle.

Flore ne faiç pas seulement
Raieunir par son ornement
Le monde, mais quand la misere
Faiç presque vng grand regne perir
Des qu'il commence à refflorir
Flore luy semble estre prospere,
Qui en l'estat desia refflorissant
Reuerse ainsi qu'au champ reuerdissant
Les heurs, les fleurs dont elle se faiç mere.

Elle vouloit les champs françois
Et les champs de nos voisins roys
Hayr, & se rendre sauuage,
Moy Pan, & ces satires cy,
Ces hommes sauuages aussy,
La trouuafmes en tel courage.
Elle vouloit execrant voç malheurs
Priuer toute herbe & tout arbre de fleurs
Faisant finir par force vostre rage.

Mais hors de ces boys incogneux
A nous, à ces hommes tout nuds
Estrange & fort loingtain repaire,
Après la paix se faiç mener
En ce lieu preste à retourner
Si la paix s'en vouloit retraire.
Je l'accompaigne en chants & sons diuers,
Pour elle encor i'ay dressé d'autres vers
Pour de son veuil vng oracle vous faire.

Vous scaurez par eux qu'elle veult

*Faire florir tant qu'elle peult
 Non seulement voz iardinaiges,
 Voꝝ prez, [S] voꝝ champs, & voꝝ bois,
 Mais bien le beau filz de voꝝ Roys
 Qui flettriffoit soubz voꝝ orages.
 Or si ces vers plaisent à vos beaultez
 On ne verra désormais surmontez
 Par Apollon mes sept tuiaux sauuages.*

CHANT DE VENVS

POVR L'ENTREE DES TENANS A L'HOTTEL DE GUYSE⁸⁷.

*Auant qu'en ce throsne monter
 Pour trois cheualiers presenter
 Dont ie voy l'ame & la main preste,
 L'air, la mer, les montz & les boys,
 Lors qu'en mon char ie descendoys,
 A ma descente faisoient feste.
 Tout l'air riant se serenoit
 Et la mer calme se tenoit,
 Les montz & des forests le feste
 Soubz moy presque en fleur reuenoit.*

*Pay toufiours des hommes esté
 Comme des dieux la volupté ;
 Et du tiers ciel où ie domine
 Penuoye non les Cupidons,
 Les Jeux, les Riꝝ qui leurs brandons
 Arment d'vne flamme maligne,
 Mais d'vng hault amour le desir
 Qui peult ces grands hommes saisir
 Lorsque quelque beauté diuine
 Se rend seul but de leur plaisir.*

*Je faiç estre tout ce qui est,
 Je faiç plaire tout ce qui plaiçt,
 Pourtant toute chose m'honore ;
 Vous doncq honorer me deuez
 Dames qui de Venus auez
 Tout cela qui plus nous decore :
 Mais si vous considereç bien
 Pour quelle cause icy ie vien,
 Plus d'honneur me ferez encore,
 Car ce party est vostre & mien.*

*Mercuré vous a faiç scauoir
 Par des vers qu'on vous a faiç veoir,
 De Mars & de moy la querelle.
 J'offre le cartel & la foy
 De ces trois qui tiennent pour moy.
 Vsez, dames, de faueur telle
 Qu'elle leur double encor le cueur :
 Si vous nous prestez vng tel heur,
 Esperez de Venus la belle
 En voz amours l'heur & l'honneur.*

SONNET⁸⁸.

*Oncques traiç, flamme ou lacqs d'amoureuse fallace
 N'a poingt, bruslé, lié, si dur, froid, destaché
 Cœur, comme estoit le mien blessé, ars, attaché.
 Miserable qui est en si penible chasse.
 Ferme & gellé trop plus que le marbre & la glace,
 Libre & franc ie n'auois crainte d'estre empesché
 De playe, feu, prison, mais viuement touché
 M'a l'arc, m'a le brasier, m'a la retç qui me lace.*

*Transfix, desfaiã ie suis, & tellement estraint
 Qu'aultre cœur que le mien n'ouure, n'enflambe ou ceint
 Dard, brandon ne lien de rigueur plus extreme ;
 Et ne peult aduenir que le nœu, feu & sang
 Qui m'estrainã, me consume & m'abreuue le flanc,
 Deslie, estraigne, estanche autre que la mort mesme.*

STANCES

SVR LE DEPART DE MADAME LA MARESCHALLE
 DE RETZ^{oo}.

*Le Ciel pleure vng depart, le Ciel faiã distiller
 Vne pluye soudayne ex campagnes de l'aer,
 Voyant ia s'aprester à ce loingtain voyage
 Vne Diãynne telle en toutes ses grandeurs
 Qu'au bruiã de son depart le Ciel ieãe des pleurs
 Craignant d'estre esloigné de son diuin visage.*

*Ce n'est pas tout le Ciel qui pleure son depart,
 C'est l'endroiã seulement où son heureux regard
 Faiã luyre ses soleilz dessus les bors de Seyne
 Qui se monstre ialoux, parce que ses beaux yeulx
 Vont bientoft faire honneur à ce quartier des Cieux
 Où borne sa longueur le pais de Lorryne.*

*Heureufes pleurs, heureux tout ce Ciel larmoyant,
 Heureufe nue où fort ce cristal ondoyant,
 Ieãé pour le depart d'une si belle Dame!
 Mais plus heureux encor les champs & les pais
 Où tant de Citoyens seront fort esbahis
 Voyants luyre [à leurs yeux] vne Diuine flame.*

*Les fleurs qui commençoient à changer de couleur
S'enrichiront encor d'une gaye verdeur,
Et le North froydureux qu'âtera la campagne ;
Vng gracieux Zephire, vng émail du printemps,
Vne moisson de fleurs enrichira les champs
Où sa grandeur yra costoyer l'Alemagne.*

*Courtisans, ne craignez les rigueurs d'un hyuer,
Quelle part qu'on verra la Diçynne arriuer
On ne verra qu'œilletz & qu'un tresor de rozes :
Elle peut d'un regard tout le monde enflammer
Et l'ardeur de ses feux fait soudain consumer
Les glaces d'un hyuer dedans la terre enclofes.*

*Elle a pouuoir au Ciel, elle esclaire ez Enfers,
Elle præside ez bois, & aux plus grands desfers,
Faisant craindre partout sa diuine puissance :
L'hyuer, filz de nature, & du Ciel azuré,
Contre son beau Soleil ne seroit assuré
Veu mesme que le Ciel luy porte obeissance.*

*Helas ! ce beau soleil enrichi de scauoir,
De grace, de vertuz, & d'infini pouuoir
Nous cachera bientoft les raiz de sa lumiere :
Nous la perdrons de veue avec mesme langueur
Que la fleur du Soucy pert la claire lueur
Du Soleil abaissant sa tresse printaniere.*

*Non point que le Soleil de ses perfeçions
N'aye bien le pouuoir d'épendre ses rayons
Des le pais lorrain iusqu'en l'isle de France :
Son Soleil luyt par tout, sa grandeur en tous lieux
Descouure excellemment vn lustre precieux,
Mais l'heur est bien plus grand pres de luy qu'en l'absence.*

*Il n'y a rien que d'estre aupres de son flambeau :
Les peuples froydureux qui combatent sur l'eau,
Voyent bien les rayons de ce grand œil du Monde :*

*Mais telz raiç affoibliç ont bien peu de pouuoir
Trop loing de l'Æquateur qui nous faiç recevoir
Tous les feux epanduz sur la machine ronde.*

*Il n'y aura plaisir qui puisse contenter
Noç Esprits éperduç si lon voit absenter
Ceste belle Diane à noç yeulx eclipsée :
L'esclipse & le deffault d'vne telle beauté
Ne rendront à noç yeulx rien qu'vne obscurité,
Qu'ennuy & que tristesse à noç cueurs enlacée.*

*Vng Iardin enrichy des fleurons du printemps
N'apporte tant de dueil aux yeux des regardans
Quand l'hyuer faiç iaunir leur couleur bazanée,
Que nous aurons d'ennuyç en ce triste depart
Voyants à grand regret s'en aller autre part
Ceste Nymphé si tost de nos yeulx esloignée.*

*Au moings Ciel larmoyant mets fin à tes ennuyç,
Reprends ton bon visage & maintenant reluys
Aux lieux où doit passer l'heur de son excellence :
Ton dueil est infiny de mesme que le mien,
Si nous fault il resouldre, & luy monstrer combien
Nous voulons obeyr aux vœux de sa puissance.*

*Toy qui as sympatie à son Esprit diuin,
Fais de ton beau regard dessecher le chemin
Et d'vn temps embelly esfouys son courage.
Moy qui ne puis si hault estendre mon pouuoir,
Par l'accent de mes vers ie feray mon deuoir
De souhaiçter tout heur pour son loingtain voyage.*

*Penchanteray l'ennuy d'vn hyuer froidureux,
Le traueil du voyage, & les vents amoureux
De ses rares beautéz, & de sa bonne grace :
Son nom tant renommé ce fera le nom sainç
Au seul pouuoir duquel leur bruiç sera contrainç
De ronfler autre part qu'aux entours de sa face.*

*Et l'espoir que j'auray de la veoir au retour
Charmera les regrets, lesquels comme vng vautour
Loing d'elle rongeront le creux de ma poitrine :
Je seray Promethée, & l'aigle ma douleur,
Mais cét espoir que j'ay en sa seule grandeur
Ce sera mon Hercule & ma faueur diuine.*

(SATIRE

CONTRE LE CHANCELIER DE L'HOSPITAL⁹⁰)

*Il vit encores ce vieillard,
Ce meschant asne montagnard,
Et veoit avec impunité
De son pays l'embrasement
Dont malheureux il a esté
La cause & le commencement.*

*Il est fier de s'estre vangé,
Ce fils d'un bonnet orangé,
Des chrestiens & des bons François,
D'auoir soubz masque de prudence
Trahy la bonté de deus Rois
Mesmes au tems de leur enfance.*

*Mais Dieu nous sçaura bien venger
Vn iour de ce monstre estranger,
Et puis qu'il tarde sa iustice,
C'est qu'il luy prepare vn supplice
Eternel, qui ne fera pas
Finir sa pene à son trespas.*

*Il a escrit que ceste peste
Huguenotte il fuit & deteste,
Qu'il ostra ce chancre pourry*

*Si vn iour les seaus il exerce ;
Mais qui l'a mieus creu & nourry
Que ce medecin d'Aigueperce ?*

*C'est ce preudhomme, ce Renart
Qui a regné en Leopart,
Dont meschamment & en malheure
Il ne peut faillir qu'il ne meure
Comme vn chien, car il ne peut croire
De l'ame l'immortelle gloire.*

*Iamais on ne veid tel pipeur
Si feint, si menteur, si trompeur,
Et iamais n'a eu Iesuchrist
De si rebelle creature,
C'est, c'est le dernier Antechrist
Duquel parle tant l'Escriture.*

*L'on pensoit à veoir son visage
Que ce fust vn grand personnage,
Le teint paste & l'œil enfoncé,
Le nez grand, le sourcil froncé,
La barbe blanche, & longue eschine,
Mais tout ce n'est que poil & mine.*

*Car son edict des deus Eglises,
Les daces, puis les paillardises
Des siens, du seau les pilleries,
Ses biens, ses rudes poëstes,
Tefmoingnent qu'oncques il n'a eu
De Dieu, de sçavoir, de vertu.*

*Sa vertu est d'estre vn Prothée,
Sa neutralité d'estre Athée,
Sa paix deus lignes maintenir :
Changer les loix, c'est sa pratique,
Sa court les pedantz soustenir,
Et son sçavoir d'estre heretique.*

*Si le vice & l'insuffisance
Il portoit donc soubz l'apparence,
A l'on en France tant esté
A desuelopper ses denrées,
ET l'a l'on souffert tant d'années
Humer l'air qu'il ha infe&é?*

*Non, non : qu'il meure où il pourra ;
Toufours son nom l'on danna
Et son ymbre à iamais fera
Le phantofme & l'espouental
Du chrestien qui se croifera
Toufours à ce mot d'Hospital.*



NOTES





NOTES

I. LES AMOURS D'ESTIENNE JODELLE PARISIEN, p. I.

C'est par ce recueil que commencent *Les Œuvres* de Jodelle dans les deux éditions de Charles de la Mothe; nous avons jugé qu'il convenait mieux de présenter d'abord au lecteur les ouvrages dramatiques du poète. Voyez note 4 du tome I^{er}, p. 311. L'ordre adopté dans les éditions originales pour le classement des pièces qui composent *Les Amours* a d'ailleurs été suivi rigoureusement par nous, sauf l'unique exception indiquée ci-après dans les notes 21 et 26.

A qui sont adressés les quarante-sept sonnets par lesquels commencent *Les Amours*?

Réunissons d'abord les divers renseignements précis épars dans les vers de Jodelle, ensuite nous hasarderons nos conjectures.

L'objet des amours du poète est une veuve (sonnet IIII, page 3), mère d'une fille, *tendrelette* à la vérité, et qui *tette encor* (sonnet XLVII, page 24). Jodelle, en dépit de sa flamme purement poétique, désire fort un mariage qui amènerait sans doute quelque belle fête dont il serait l'organisateur; ses soupirs tournent assez brusquement à l'épithalame; dès le quatrième sonnet, il dit à sa dame :

... *En veuusage enuieillir tu ne dois,*

et lui souhaite, sans autre préambule, un mari pour ses étreintes;
Jodelle. — II.

comme elle ne se décide pas immédiatement, il perd tout à fait patience au trente-cinquième sonnet, et s'écrie :

*Pourrais-je voir l'heureuse & fatale journée,
Où deux ames, deux cœurs, & deux corps enlaccz
Dans le beau ret d'amour se verront careffez
Egalement tous deux du doux bien d'Hymenée?*

Dans son enthousiasme, il laisse même échapper les noms des deux amants : Anne et Antoinette. D'ordinaire il appelle sa dame Diane, mais ce nom, comme ceux de Vénus ou Dione, de Pallas ou Minerve, qu'il lui donne aussi (sonnets III et XXXVIII, pages 3 et 20), n'est qu'une politesse de poète, tandis que le prénom Antoinette, [] rien [] mythologique, doit nous inspirer toute confiance.

Examinons maintenant la devise de la jeune veuve; c'est : « *le feu, le nau.* » (Voyez ci-après note 4.) Cette devise ne nous apprend rien par elle-même, mais chacun des deux mots qui la composent a un synonyme, et ces deux synonymes répétés à satiété dans *Les Amours*, bien que fort différents l'un de l'autre par la signification et l'orthographe, sont identiques quant au son.

*Ta beauté par ses rais, par son rets, par la crainte
Rend l'ame esprise...*

dit tout d'abord Jodelle à sa dame (sonnet II, page 2). Les *rais*, ce sont les rayons brûlants, enflammés, le *feu*; le *rets*, c'est le *nau*; ces expressions reviennent à chaque instant. Nous venons tout à l'heure de voir les deux amants enlacés dans *le beau ret d'amour* : dans un sonnet de l'*Appendice* (page 344), qui a sans doute fait partie des *Amours*, Jodelle parle encore de « *la retz qui le lace* ». *Rais, ret, rets, retz*, sous leurs formes orthographiques diverses désignent également le nom de Retz, et, pour bien établir que ce n'est pas là une pure conjecture, nous ferons remarquer que les *Stances sur le départ de la mareschalle de Retz*, qui se trouvent à la fin de l'*Appendice*, sont également remplies des allusions que nous venons de signaler.

Tout ceci bien établi, nous sommes fort tenté de croire que le futur d'Antoinette, que Jodelle désigne abréviativement sous le nom d'Anne, n'est autre que Jean, baron d'Annebaut, de Retz et de la Hunaudaye, mort en 1562 « *au combat devant Dreux* », comme le rappelle Ronsard dans l'épithaphe qu'il lui a consacrée (tome VII, p. 194-198, de l'édition de M. Blanchemain). Il eut pour première femme Antoinette de la Baume Montrevel, à laquelle il ne serait pas extraordinaire que Jodelle eût attribué, même avant son mariage, une devise rappelant le nom de la baronnie de Retz, qui appartenait à celui qu'elle allait épouser.

2. *Des flambans forts & griefs*, p. 2.

Il y a *flambeaus* dans la première édition, mais l'errata indique qu'il faut lire *flambans*. La seconde édition porte *flambeans*.

3. *L'austerité*, p. 3.

L'autorité, dans la première édition; cette faute est corrigée à l'errata.

4. *C'est le Feu, c'est le Nœu, qui lie ainfi mon ame*, p. 5.

On lit, à la marge, dans la première édition : « *Le feu, le nœu, deuife de fa Dame.* » Voyez ci-dessus la note 1 et ci-après les notes 12, 20 et 88.

5. *De fon obfcur ombre*, p. 6.

Ainsi dans les deux éditions; non qu'il faille considérer *ombre* comme masculin, mais parce que l'auteur a supprimé pour l'œil l'e muet final, comme nous le supprimons pour l'oreille; souvent cette suppression était indiquée par une apostrophe. Voyez *Les Œuvres françoises de loachim du Bellay*, t. I, p. 502, note 190, et ci-après, notes 6, 13 et 43.

6. *Vn extreme foy preuue*, p. 10.

Voyez la note précédente.

7. *Alors qu'on se difpence*, p. 12.

Voyez la note 50 du tome II des *Œuvres françoises de loachim du Bellay*, p. 553.

8. *Que le temps ne corrompt, ny change ny molefte*, p. 25.

Il y a dans la première édition :

Que nul ne le corrompt....

Mais on lit à l'errata :

Que les temps ne corr.

Et c'est aussi la leçon de l'édition de 1583. Il nous a paru indispensable de substituer *le temps* à *les temps*.

9. *Et porté*, p. 28.

Ainsi dans la première édition; *est porté* à l'errata et dans la seconde édition. La mention faite dans l'errata m'a un instant échappé, et j'ai cru devoir préférer la leçon & *porté* qui donne un sens à peu près aussi satisfaisant et présente un tour plus vif. Si on l'adoptait, il faudrait considérer l'énumération comme continuant : *Diray-ie vn front ferain... Vn nez de beau pourfl... vne*

bouche... petite & coralline... ce braue chef celeste... Mais comme on arrive ensuite à une phrase renfermant un verbe : *ceste gorge se flanque*, et que l'énumération se trouve interrompue, mieux vaut suivre la correction proposée par l'errata.

10. *Font, comme on dit, voler d'Agamemnon la face*, p. 29.

Voyez *Les Œuvres françoises de Ioachim du Bellay*, tome I, p. 477, note 4.

11. *Qui n'entra onc au cœur des hommes lasches*, p. 31.

Ainsi dans la deuxième édition. *Qui onc n'entra au cœur*, dans la première.

12. *Le næu, la flame*, p. 38.

Voyez ci-dessus les notes 1 et 4, et ci-après les notes 20 et 88.

13. *Vn ombre*, p. 41.

Voyez ci-dessus les notes 5 et 6, et ci-après la note 43.

14. *Deuroit*, p. 43.

Ainsi dans la première édition; *deuoit* dans la seconde.

15. CHANSON POVR RESPONDRE A CELLE DE RONSARD, QUI COMMENCE : *Quand l'estois libre*, p. 45.

Jodelle était très-fier de cette lutte avec Ronsard. Voici comment Pasquier s'exprime à ce sujet dans *Les Recherches de la France* (livre VII, chapitre 7) :

« Il me fouuient que le gouuernant vn iour entre autres sur sa Poésie (ainsi vouloit-il estre chatouillé), il luy aduint de me dire, que si vn Ronfard auoit le dessus d'un Jodelle le matin, l'apres disnée Jodelle l'emporteroit de Ronfard : & de fait il se pleut quelquesfois à le vouloir contrecarrer. L'une des plus agreables chançons de Ronfard est celle qui se trouue au second liure de ses *Amours*, où il regrette la liberté de sa ieunesse (tome I, p. 214, de l'édition de M. Prosper Blanchemain).

*Quand l'estois ieune, ains qu'une amour nouvelle
Ne se fust prise en ma tendre moëlle,
Je viuois bien-heureux :
Comme à l'enuy les plus accortes filles
Se traualloient par leurs flames gentilles
De me rendre amoureux.
Mais tout ains qu'un beau poulain farouche,*

*Qui n'a masché le frein dedans sa bouche,
 Va feulet efcarté :*
*N'ayant joucy sinon d'un pied superbe,
 A mille bonds fouler les fleurs & l'herbe
 Vivant en liberté.*
*Ores il court le long d'un beau riuage,
 Ores il erre en quelque bois sauuage,
 Fuyant de faut en faut :*
*De toutes parts les poutres hennissantes
 Luy font l'Amour, pour neant blandissantes
 A luy qui ne s'en chaut.*
*Ainsi i'allois desdaignant les pucelles
 Qu'on estimoit en beauté les plus belles,
 Sans responce à leur vueil :*
*Lors ie viuois amoureux de moy-mesme,
 Content & gay sans porter face blesme,
 Ny les larmes à l'œil.*
*I'auois efcrite au plus haut de la face,
 Avec l'honneur, vne agreable audace
 Pleine d'un franc desir :*
*Avec le pied marchoit ma fantaisie
 Où ie voulois, sans peur ne ialoufie,
 Seigneur de mon plaisir.*

« Par le demeurant de la chançon il recite de quelle façon il se fit esclau de sa Dame, & la misere en laquelle il fut depuis réduit. Au contraire Jodelle sur la comparaison du mesme cheual voulut brauer Ronfard : & montrer combien la seruitude d'amour luy estoit douce; le premier couplet de la chançon est » Pasquier rapporte textuellement les six premiers vers de la pièce [page 45 du présent volume], puis il ajoute :

« Je vous passeray icy plusieurs autres fixains, pour venir à ceux auxquels il s'est esgayé en la comparaison du cheual dompté encontre le Poulain farouche. »

Pasquier cite un long morceau de la pièce de Jodelle depuis :

*Moy maintenant (combien que passé t'aye
 Des premiers ans la saison la plus gaye),*

jusqu'à :

S'en faisant plus valoir.

pages 46-47, puis il termine ainsi :

« Cela s'appelle à bien afaillir, bien defendu. Il y a plusieurs autres couplets, que de propos delibéré ie laisse. »

Pasquier, ainsi qu'on a pu le remarquer dès le premier hémistiche du premier vers, ne cite pas le texte de Ronsard tel qu'on le trouve dans *Les Amours* ; il y a plusieurs différences que nous avons con-

servées. Au contraire, le texte de Jodelle qu'il rapporte ne s'écarte en rien de celui que nous avons suivi.

A la citation déjà longue de Pasquier il nous paraît indispensable d'ajouter encore ces vers de Ronsard :

*Et lors tu mis mes deux mains à la chaisne,
Mon col au cep & mon cœur à la gefne,
N'ayant de moy pitié,
Non plus, hélas! qu'un outrageux corsaire
(O fier Destin) n'a pitié d'un forcere
A la chaisne lié.*

.....
.....
*Tu es sourde à mes cris,
Et ne respons non plus que la fontaine
Qui de Narcis mira la forme vaine.*

On voit que Jodelle dans sa chanson ne répond pas seulement d'une manière générale aux idées exprimées par l'illustre poète, mais qu'il en reprend souvent les expressions.

16. *Quand avec elle on les dit :*
Qu'est-ce donc qu'il semble,
Quand sans verité lon lit, p. 55.

Ainsi dans la première édition; dans la seconde :

Quand avec elle on les lit :
.....
Quand sans verité lon dit.

17. CHANSON POVR RESPONDRE A CELLE DE RONSARD, QUI COMMENCE : *le suis Amour le grand maistre des Dieux, p. 65.*

La pièce à laquelle Jodelle répond est de 1567; elle fait partie du recueil intitulé : *Les Mascardes, combats & cartels*; son titre particulier est : *Le Trophee d'Amour à la comedie de Fontainebleau* (tome IV, p. 131, de l'édition de M. Prosper Blanchemain). Jodelle a surtout en vue ces premiers vers :

*le suis Amour, le grand maistre des Dieux,
le suis celui qui fait mouvoir les cieus,
le suis celui qui gouuerne le monde,
Qui, le premier hors de la masse esclos,
Donnay lumiere & fendi le chaos
Dont fut basti ceste machine ronde.*

18. *Mutile, p. 69.*

Ainsi dans les deux éditions. Cette expression, qu'on ne trouve

pas dans les lexiques, doit signifier *mutilé, estropié*, si c'est bien là le mot qu'il faut conserver ici; mais on ne peut s'empêcher de se dire qu'*inutile* conviendrait encore mieux au sens, et que le compositeur a probablement lu *m* au lieu de *in*; aucune erreur n'est plus facile à commettre.

19. *Auoit ia fini les tours*, p. 80.

Ainsi dans la première édition; *les tours*, mais à tort, dans la seconde.

20. ODE SVR LA DEVISE DE NŒV ET DE FEV, p. 88.

Voyez ci-dessus les notes 1, 4 et 12, et ci-après la note 88.

21. CONTR'AMOURS, p. 91.

Dans les éditions de 1574 et de 1583, on trouve, entre l'*Ode sur la devise de nœv & de feu*, et les *Contr'amours*, l'*Epithalame de madame Marguerite*, que nous avons reporté plus loin (p. 111-128), avec les autres pièces relatives à la même princesse.

Pasquier, à la suite du passage de ses *Recherches de la France*, que nous avons reproduit plus haut (note 15, pages 356-357), nous donne les détails qui suivent sur les *Contr'Amours*, dont il cite la première pièce avec des variantes de texte et même de mesure que nous avons conservées :

« Il (Jodelle) estoit d'vn esprit fourcilleux, & voyant que tous les autres poëtes s'adonnaient à la celebration de leurs Dames, luy, par vn priuilege special, voulut faire vn liure qu'il intitula *Contr'Amours*, en haine d'vne Dame qu'il auoit autrefois affectionnée, dont le seul premier sonnet faisoit honte à la plus part de ceux qui se mesloient de Poëtifier, tant il est hardy.

*Vous qui à vous presque egalé m'aeuez,
Dieux immortels, dès la naissance mienne,
Et vous, Amans, qui sous la Cyprienne
Souuent par morts amoureuses viuez.*

*Vous que la mort n'a point d'Amour priuez,
Et qui au fraiz de l'vmbre Elifienne,
En rechantant vostre amour ancienne,
De vos moitiéz les vmbres refuiez,*

*Si quelquesfois ces vers au Ciel arriuent,
Si quelquesfois ces vers en terre viuent,
Et que l'Enfer entende ma fureur :*

*Apprehendez combien iuste est ma haine,
Et faictez tant que de mon inhumaine,
Le Ciel, la Terre, & l'Enfer ait horreur.*

« Vous pouvez juger par ce riche eschantillon quel estoit le de-meurant de la pièce. Bien vous diray-ie qu'il m'en recita par cœur

vne vingtaine d'autres qui seondoient cestuy de bien près. Et toutesfois pour auoir desdaigné de mettre en lumiere ses Poeties de son vluant, ce que le Seigneur de la Motte, Conseiller au grand Conseil, en recueillit apres son decez, & dont il nous a fait part, est si esloigné de l'opinion qu'on auoit de luy que ie le mescoinois : Je ne dy pas qu'il n'y ait plusieurs belles piecas, mais aussi y en a-il vne infinité d'autres qui, comme passe-volans, ne deuoient estre mises sur la monstre. Et me doute qu'il ne demeurera que la memoire de son nom en l'air comme de ses Poeties. »

D'après Charles de la Mothe, les *Contr'amours*, qui ne se composent, dans son édition comme ici, que de sept sonnets, en devaient contenir trois cents (voyez tome I, p. 6). Il en fut probablement de cet ouvrage comme de *La Rière Venus*, qui le suit immédiatement, et « que l'auteur pour sa maladie ne peut parfaire ». (Ibidem.) Charles de la Mothe, on le voit par ce seul exemple, s'est uniquement préoccupé, suivant la coutume de ses contemporains, de classer les ouvrages de Jodelle par genre et nullement de les disposer dans un ordre chronologique qu'il est par malheur impossible de rétablir aujourd'hui d'une manière suivie.

22. *Contre vne*, p. 92.

Vne est employée ici absolument, pour désigner une femme.

23. *Mal-nez poëtaïfres*, p. 101.

Malings, dans la première édition; *mal-nez* à l'errata et dans la seconde édition.

24. *Ne crain qu'un seul poisson retarde ton vaisseau*, p. 106.

Ce poisson est celui que les Grecs nommaient *échénéis*, les latins *remora*, et que nos pêcheurs appellent *sucet*. Pline a recueilli, dans son *Histoire naturelle* (liv. XXXII, chap. 1), les diverses fables qu'on racontait au sujet de cet animal. Du Bartas les a racontées à son tour dans les vers suivants :

*Que les vents forcenez s'assemblent tous en vn,
Que secourus du flus ou restus de Neptun
Ils choquent vne nef, & que la force accorte
De cent longs auirons leur face encor escorte,
La Remore fichant son debile mujeau
Contre le moite bout du tempesté vaisseau,
L'arreste tout d'un coup au milieu d'une flote
Qui suit le vneil du vent & le vneil du pilote.
Les resnes de la nef on la sache tant qu'on peut,
Mais la nef pour cela, charmee, ne s'esmeut,
Non plus que si la dent de maint ancre fichee
Vingt pieds dessous Thetis la tenoit accrochee :*

*Non plus qu'un cheſne encor qui des vents irritez
 A mil & mille fois les efforts deſpitez,
 Ferme, n'ayant pas moins, pour ſouffrir ceſte guerre,
 De racines deſſous, que de branches ſur terre.
 Di nous, Arreſte-neſ, di nous, comment peux-tu
 Sans ſecours l'oppoſer à la ioincte vertu
 Et des vents, & des mers, & des cieux, & des gaſches ?
 Di nous en quel endroit, ô Remore, tu caches
 L'ancre qui tout d'un coup bride les moueuements
 D'un vaiſſeau combatu de tous les elements ?
 D'où tu prens cet engin ? d'où tu prens ceſte force,
 Qui trompe tout engin, qui toute force force ?*

(Cinquième iour de la 1^{re} ſemaine.)

25. A MADAME MARGVERITE DE FRANCE, SŒUR DU ROY HENRY,
Deuant qu'elle fuſt mariee, p. 107.

Charles de la Mothe place ce huitain après *A la France. Elegie* (voyez ci-deſſus, p. 185), uniquement, ſuivant toute apparence, parce que ces deux pièces ſont en vers métriques. Dans notre édition, comme dans celle de Charles de la Mothe, le huitain eſt ſuivi de l'*Epître à la meſme dame*. Elle a paru pour la première fois ſous ce titre : *A treſilluſtre Princeſſe Marguerite de France, Eſtienne lodelle pariſten*, en tête de : *Le Second liure des hymnes de P. de Ronſard Vandoſmois, à treſilluſtre Princeſſe Madame Marguerite de France, Seur vnicque du Roy, & Duchefſe de Berry*. Paris. A. Wechel, 1556, in-4°.

Au lieu de :

Et voir ces auortons auſſi toſt que nais morts, p. 110.

il y a dans cette première édition :

Et voir ces auortons auſſi toſt nés que morts.

26. EPITHALAME DE MADAME MARGVERITE, p. 111.

Nous avons cru devoir placer ici, à la ſuite des autres pièces relatives à Marguerite, cet *Epithalame* qui, dans les éditions anciennes, ſe trouve à la fin des *Amours* et avant les *Contr'amours*. Voyez ci-deſſus, note 21.

27. *Si i'eſtois cogneu d'eux*, p. 115.

Si i'eſtois comme d'eux dans la première édition, faute qui, du reſte, eſt corrigée à l'errata.

28. *le respire*, p. 116.

La première édition porte *J'ay respiré*. Mais l'errata donne la leçon que nous reproduisons.

29. *L'ame gentille*, p. 116.

Ainsi dans la première édition. Dans la seconde *l'ame gentile*, qui rime mieux pour l'œil avec *inutile*, dernier mot du vers précédent.

30. *Comme lon voit fouuent dans ces cerueaux plus creus
Errer ces beaux discours, propres à leurs humeurs*, p. 117.

La prononciation du temps, qui supprimait souvent l'r finale, rendait cette rime légitime, au moins pour l'oreille.

31. *Font naistre la fouris ou la corneille peinte*, p. 118.

Allusion à la fable de *La Montagne qui accouche* et à la Corneille dont parle Horace dans ses *Epîtres* (liv. I, 3), et à laquelle il attribue la même mésaventure qu'à la pie d'Ésope et qu'au geai de Phédre.

32. *Dont j'ay loué les Dieux...*, p. 123.

Ainsi dans la première édition ; *les cieux* dans la seconde.

33. *Defunez*, p. 126.

Ainsi dans la première édition ; *defeunez* dans la seconde.

34. AV ROY CHARLES IX. APRES LA REDYCTION DV HAVRE DE GRACE, p. 129.

Cette place, occupée par le comte de Warwick, fut prise, le 28 juillet 1563, par le connétable Anne de Montmorency, ayant sous ses ordres le maréchal de Montmorency, son fils, et le maréchal de Brissac. Charles IX assistait au siège.

35. *L'ysance antique & droite & vraye s'effacer*, p. 133.

Il y a dans la première édition *effacer* au lieu de *s'effacer*, mais cette faute est corrigée à l'errata.

35 bis. *De se faire aux leurs vaincre en impudence mesme.*
p. 139.

On lit dans la première édition :

De se faire ou leur vaincre...



Mais l'errata donne la leçon que nous avons reproduite, et qu'avant nous la seconde édition avait adoptée.

36. *En tels appas*, p. 144.

La première édition donne & *tels appas*, mais l'errata rectifie ce texte.

37. *POVR LE IOVR QVE LA PAIX FVST FAICTE*, 1568, p. 151.

Deuxième paix conclue avec les Protestants, à Lonjumeau, le 27 mars; elle fut nommée *paix fourrée* ou *petite paix*, parce qu'elle ne dura que six mois. Bientôt Alexandre-Édouard, duc d'Anjou, né le 19 septembre 1551, à qui Catherine de Médicis avait fait prendre, en souvenir de son époux, le nom d'Henri, sous le quel il devait régner à son tour, est nommé, à dix-sept ans, lieutenant général dans la guerre contre les huguenots (voyez ci-dessus, p. 154), et gagne en 1569 les batailles de Jarnac et de Montcontour.

38. *SVR LA MORT DE LA ROYNE D'ESPAGNE...* p. 157.

Élisabeth de France, morte en couche à Madrid le dimanche 3 octobre 1568; elle était née à Fontainebleau le 13 avril 1545, et avait épousé, le 22 juin 1559, Philippe II, roi d'Espagne.

39. *INSCRIPTION POVR VNE STRVCTVRE* *Entreprise par la Roine mere du Roy*, p. 160.

Cet ouvrage « sacré par son Ouurier » à la Reine, semble être de l'invention de Jodelle; c'est une décoration du genre de celles qu'il nous a décrites dans *Le Recueil des inscriptions, figures... ordonnées en l'Hostel de Ville* (T. I, p. 237), et qui lui avaient valu de la part de Charles de la Mothe, le titre de « grand Architecte ». (T. I. p. 7.)

40. *A MONSEIGNEVR*, p. 162.

Voyez, ci-dessus, la fin de la note 37.

41. *A MONSEIGNEVR LE DVC*, p. 163.

François-Hercule, d'abord duc d'Alençon, et plus tard duc d'Anjou, né le 18 mars 1554, mort le 10 juin 1584.

42. *ODE SVR LA NAISSANCE DE MADAME, Fille du Roy Charles neufieme*, p. 165.

Marie-Élisabeth, née à Paris le 27 octobre 1572, morte le 2 avril 1578.

43. *Or que doncques cét heure*, p. 166.

Voyez ci-dessus les notes 5, 6 et 13.

44. SVR LA NAISSANCE DE HENRY DE LORRAINE COMTE D'EV, *Second fils du Duc de Guife*, p. 171.

Henri de Lorraine, né le 30 juin 1572, mort le 13 août 1574.

45. *l'execre*, p. 177.

La première édition porte *l'exerce*. Cette faute est corrigée à l'errata. Voyez ci-après la fin de la note 87.

46. *L'vn est l'amour de Mars, qui sanglant vous mutine*, p. 180.

Ainsi dans la première édition; dans la seconde : *sanglans*, qui donne un sens un peu différent, mais qui pourrait être adopté.

47. SVR LES METEORES DE I. A. DE BAIF, p. 184.

Cet ouvrage de Baif a paru sous le titre suivant : *Le premier des meteores de lan Antoine de Baif. A Caterine de Medicis.... Paris, Robert Estienne, MDLXVII*. On y cherche vainement la présente pièce, mais on y trouve, au recto du quatrième feuillet, la suivante, intitulée : *A la France, Elegie*. Si Baif n'a pas fait placer en tête de ses *Meteores* les vers mesurés de son ami, c'est probablement parce qu'ils n'ont été écrits qu'après la publication de l'ouvrage. La pièce du même genre adressée *A Madame Marguerite de France* a paru, nous l'avons dit, en 1556 (voyez ci-dessus, note 25), mais le *dithique* qui précède *Sur les Meteores*, est antérieur; il remonte à l'année 1553. Nous l'avons reproduit de nouveau dans l'*Appendice* sous son véritable titre, avec les pièces parmi lesquelles il a paru pour la première fois, et nous y avons joint une curieuse remarque de Pasquier. Voyez ci-après la note 78.

48. CHAPITRE EN FAVEUR D'ORLANDE EXCELLENT MUSICIEN, p. 186.

Entre *A la France, Elegie*. et cette pièce se trouvent, dans les éditions originales, les deux morceaux adressés *A madame Marguerite* que nous avons placés plus haut, p. 107. Voyez p. 361, la note 25.

49. SVR LA GRAMMAIRE DE P. RAMVS, p. 192.

La première édition de cette grammaire est d'une extrême rareté. Dans son ouvrage intitulé : *La Grammaire et les Grammairiens du XVI^e siècle*, M. Livet déclare ne l'avoir pas rencontrée

(p. 177, note). Un exemplaire de cette édition est cependant conservé à la Bibliothèque Impériale sous le n° X 1200. Ce volume, de format in-12, porte le titre suivant :

GRAMERE

A PARIS

De l'imprimerie d'Andre
Wechel,

1562.

Les vers de Jodelle ne s'y trouvent pas, mais on les lit en tête de l'édition dédiée à la reine mère et publiée en 1572, l'année du massacre de la Saint-Barthélemy, dont Ramus fut une des victimes. Lorsque, dans le dernier de ses vers, Jodelle donne à la grammaire de Ramus le nom de *Rameau d'or*, c'est par allusion au nom de son auteur. Joachim du Bellay a joué sur ce même nom d'une manière tout à fait analogue. Voyez ses *Œuvres françoises*, tome II de notre édition, p. 564 et 565, notes 125 et 130.

50. SONNET SVR LES DIALOGVES D'HONNEVR DE I. BAPTISTE POSSEVIN, p. 192.

Ce sonnet se trouve au verso du troisième feuillet de l'ouvrage in-4° dont voici la description :

LES DIALOGVES

D'HONNEVR DE MESSIRE

IAN BAPTISTE POSSEVIN MAN

TOVAN, ESQVELZ EST AMPLEMENT DISCOVRV

& refolu de tous les poinctz de l'honneur,
entre toutes perfonnes :

Mis en François par Claude Gruget,
Parisien.

A Paris

Pour Ian Longis, Libraire.

1557.

Vis-à-vis du sonnet de Jodelle est une pièce de vers latins composée par lui sur le même sujet.

51. ODE SUR LA TRADUCTION DE PAUL EMILE, *Faite par Jean Regnard, Sieur de Miguetiere*, p. 193.

Cette ode se trouve en tête de l'ouvrage suivant :

LES
CINQ PREMIERS
liures de l'Histoire Françoisé
TRADVITS EN FRANÇOIS DV
Latin de Paul Æmile,
PAR IAN REGNART ANGEVIN.
A TRES HAVT ET PVISSANT
*Seigneur, Monseigneur Anne de Montmoranci, Per &
Conestable de France.*

A PARIS,

De l'imprimerie de Michel Fezandat, au mont Saint-Hilaire,
à l'hostel d'Albret.

1556.

Le livre est in-folio. L'ode de notre poète y est intitulée: *Estienne Jodelle, Parisien, au peuple François.*

Le texte est le même que celui des éditions de Jodelle que nous avons suivies; il n'y a qu'une seule variante. Le vers suivant de la page 201 de notre édition,

Le premier & second liure,

est ainsi imprimé en tête de cet ouvrage:

Le premier & le second liure,

sans doute parce que Jodelle n'avait compté *premier* que pour deux syllabes et que Charles de la Mothe lui en donnait trois.

52. SUR LE MONOPHILE D'ESTIENNE PASQUIER, *Aduocat en la Cour de Parlement*, p. 203.

Le privilège du *Monophile* est du 10^e novembre 1553, l'achevé

d'imprimer du 2^e jour de janvier 1555. Les éditions de Charles de la Mothe ne présentent qu'une seule variante. Au lieu du vers :

Loing de la vertu se tenant,

qu'on y lit et qui est reproduit dans notre édition (p. 204), il y a dans l'édition originale :

Tous ses nourriffons enchainant.

53. ODE SVR LES SINGVLARITEZ DE LA FRANCE ANTARCTIQUE, D'ANDRÉ THEVET, *Cosmographe du Roy*, p. 206.

Cette pièce se trouve en tête du volume intitulé : *Les singularitez de la Francé antarctique nommée Amerique & de plusieurs terres & isles decouuertes de nostre temps, par F. André Theuet, cosmographe du Roy*. A Paris, 1558. 4^e Elle y porte pour titre : *Estienne Iodelle, seigneur du Limodin, A M. Theuet, Ode*. Les vers :

*Et nos magistrats honorables
Embrasser les choses louables,*

(p. 208 de notre édition) y sont intervertis, ce qui du reste présente un sens fort acceptable.

54. ODE A CLAYDE COLET, SVR LE IX D'AMADIS, p. 208.

Nicolas d'Herberay, seigneur des Essars, avait publié, de 1540 à 1548, la traduction des huit premiers livres; en 1553 parut, chez Vincent Sertenas, dans le format in-folio : *Le neufiesme liure d'Amadis de Gaule... reueu, corrigé & rendu en nostre vulgaire François mieux que par cy-deuant par Claude Colet champenois*. C'est au commencement de ce volume que se trouve la pièce de Jodelle, qui y porte pour titre : *Ode d'Estienne Iodelle parisien à Cl. Colet Champenois*. Au lieu de ce vers (p. 209 de notre édition) :

Tachent de retrainner en France,

ainsi donné par Charles de la Mothe, on y lit :

Tachent de retramer en France,

qui est évidemment préférable. Charles de la Mothe faisait sans doute sa publication sur les manuscrits mêmes de Jodelle, et les imprimeurs auront transformé les trois jambages de l'*m* en deux lettres, un *i* et une *n*.

55. LES DISCOVRS DE IVLVS CESAR AVANT LE PASSAGE DV RVBICON. AV ROY, p. 215.

Ce poème, adressé par Jodelle au roi Charles IX, dont l'auteur avait pu, comme il le fait remarquer (page 219), observer la « pre-

miere enfance », occupe dans notre édition 62 pages pleines, de 58 vers chacune, et se compose par conséquent d'environ 2,300 vers, et les lecteurs consciencieux, qui l'ont étudié jusqu'au bout, ne sont guère portés, il faut en convenir, à le trouver trop court. Nous n'en avons cependant qu'un fragment relativement peu étendu; non que Jodelle ne l'ait achevé, mais parce que Charles de la Mothe n'avait pu, à ce qu'il dit, retrouver le manuscrit du texte complet, qui, d'après son estimation, devait « monter à dix mille vers pour le moins ». (Tome 1, p. 6.)

56. *Au ministère utile de ceux qui pour les Princes*, p. 236.

Ainsi dans les deux éditions, ce qui, pour nous, donne au vers un pied de trop; mais *utile* n'y compte que pour deux syllabes; on serait fort autorisé du reste à imprimer *util*.

57. *Et de mains sacrilèges*, p. 237.

Ainsi dans la première édition; *des mains*, dans la seconde.

Un peu plus haut, dans la même page, on lit :

... & sans parler des playes estrangeres.

Ici c'est la leçon de la seconde édition que nous avons suivie; la première donne : *de playes*.

58. *Au four, aux mains, aux dents*, p. 239.

Il y a dans la première édition :

Au four, au mains, aux dents...

avec *au* au singulier et *mains* au pluriel; et dans la seconde édition :

Au four, au mains, au dents.

Voyez la note suivante.

59. *Il vaut mieux renvoyer aux vrais tourmens leur vie*, p. 240.

Il y a encore ici dans la première édition *au vrais tourmens*, avec *au* au singulier, *vrais* et *tourmens* au pluriel. Ce genre de faute est fréquent à cette époque. Ce vers de la page 249 :

Aux saints autels sacrez, aux sanglots, & aux larmes,

commence ainsi dans les deux éditions :

Au saints autels.

Voyez la note précédente et la note 62.

60. *Et de mesmes desseins*, p. 241.

Les deux éditions donnent *de mesme desseins* avec *mesme* au

singulier et *deffains* au pluriel; on peut, presque indifféremment, imprimer dans ce passage, ou de *mesmes deffains*, comme nous l'avons mis, ou de *mesme deffain*.

61. *Puis de mesmes façons, mesmes mots, mesme eslude,*

Mesme esbats & plaisirs, p. 244.

Ainsi dans les deux éditions, avec *mesme* au singulier, *esbats & plaisirs* au pluriel. Impossible, à cause de la mesure du vers, de mettre *mesme* au pluriel; faut-il, comme nous le croyons, laisser passer cette étrange irrégularité, ou doit-on imprimer au singulier *esbat & plaisir*?

62. *Qui aux chaisnes de fer les couronnes changeant*, p. 244.

Les deux éditions donnent encore ici *au* au singulier et *chaisnes* au pluriel. Voyez les notes 58 et 59.

63. *Dignes, & dignes faits, aduis, les rages, les folles*, p. 245.

Ce vers a ainsi un pied de trop dans les deux éditions. On sent du reste que tout le texte des *discours* est inconsistant et peu fixé; ici la correction est des plus faciles: il suffit de retrancher l'article avant *rages* ou avant *folles*.

64. *Mais il va de ce tant cher honneur,*

Que la vertu se fait de tous trauaux seigneur, p. 268.

Il y a dans la première édition: *mais qu'il va*, ce qui rend encore moins intelligible ce passage si embarrassé.

La première édition donne *refait* au lieu de *se fait*; mais l'errata corrige cette faute.

65. TOMBEAUX, p. 279.

Dans les deux éditions, plusieurs des pièces françaises réunies sous ce titre sont accompagnées d'épithes latines intéressantes pour la biographie des personnages célèbres par Jodelle; nous n'avons pas jugé à propos de les reproduire ici; mais nous ne manquerons pas de mettre à profit pour la table des personnages célèbres par Jodelle les nombreux renseignements qu'elles fournissent.

Outre les épithes latines traduites ici en français, Jodelle en avait composé d'autres qui n'ont point été recueillies dans ses œuvres. Piganiol de la Force rapporte dans sa *Description de Paris* (t. IV, p. 62) celle de Philippe de Chabot, qui se trouvait dans l'église des Célestins. Plusieurs des épithes françaises réunies ici avaient d'abord paru dans de petits recueils, consacrés à la mémoire

dans son *Manuel du Libraire*, manque la plupart du temps; il se trouve néanmoins dans l'exemplaire de la Réserve de la Bibliothèque impériale et dans celui de la Bibliothèque Sainte-Geneviève qui porte le n° 1139, et qui est conservé parmi les manuscrits. Les trois pièces de vers reproduites pages 327-334 occupent les feuillets 289-292 de ce cahier; on trouve au feuillet 293: *Ad Claud. Kerquifinanum, Steph. Iodellii, in suas miserias Elegia*; et au feuillet 295: *Vers funebres de Th. A. d'Aubigné, Gentilhomme Xantongois. Sur la mort d'Estienne Iodelle Parisien Prince des Poètes Tragiques... Ode*. Ces deux dernières pièces, que nous n'avions pas à reproduire ici, nous ont servi comme documents pour la vie de Jodelle. Voyez la *Biographie* en tête du tome I.

77. SYR LES PESCHERIES, BERGERIES ET EGLOGVES DE CHASSE DE CLAUDE BINET, p. 334.

Claude Binet n'a point publié d'ouvrage ainsi intitulé, mais il a réuni plusieurs de ses pièces de vers à la suite d'une édition in-12 des *Oeuures* de la Péruse, qu'il a dédiée le « Premier jour de Ianvier 1573 » à « René de Voier, Viconte de Paulmy & de la Roche Ianes », et dont voici le titre :

LES
OEUVRES

DE I. DE LA
PERVSE

*Avec quelques autres
diuerfes Poëzies de
Cl. Binet*

B.

1573

A PARIS.

*Par Nicolas Bonfons
demeurant rue S. Ia-
ques, à la Charité.*

Les diverses poésies de Claude Binet ne sont point précédées, dans ce volume, de la pièce de vers de Jodelle, mais le titre qu'elle porte s'y appliquerait fort bien. En effet on y trouve : *Vœu d'un berger à la deesse Venus* (fol. 143 v°). *Vœu d'un marinier ou peſcheur au Dieu Neptune* (fol. 144 v°). *Chant forestier, ou le Chasseur. Au Seign. Amadis lamin.*

Diçynne, dont il est question au premier vers de ce sonnet, est une nymphe de Diane dont le nom, à cette époque, a souvent désigné la maréchale de Retz. Voyez ci-après la fin de la note 89.

78. ESTIENNE IODELLE, Parisien (A OLIVIER DE MAGNY). ODE, p. 334.

Cette ode, et les deux pièces qui la suivent, se trouvent dans un petit volume in-8° publié en 1553, et plusieurs fois réimprimé, notamment en 1573; voici le titre exact de la première édition :

LES AMOURS
D'OLIVIER DE
MAGNY QUERCINOIS,
ET QUELVQVES ODES DE LVY.

Emsemble (sic)
Vn recueil d'aucunes œuures de Monsieur Salet
Abbé de saint Cheron, non encore veues.

Auec priuilege du Roy

A PARIS

Par Estienne Groulleau Libraire, demeurant
en la rue Neuue nostre Dame à l'enfei-
gne saint Iean Baptiste,

1553.

Le *Distique mesuré*, qui vient en second rang, a déjà été publié par nous à la place qu'il occupait dans l'édition de Ch. de Lamothé. (Voyez ci-dessus, page 364, la fin de la note 47.) Mais nous le reproduisons ici avec son véritable titre. Pasquier avait pour cette pièce une admiration qui ne laisse pas de nous surprendre. Voici comme il s'exprime à ce sujet dans le douzième chapitre du septième livre de ses *Recherches de la France*, intitulé: *Que nostre langue est capable des vers mesurez tels que les Grecs & Romains*: « Cela a esté autrefois attenté par les nostres, & peut estre non mal à propos. Le premier qui l'entreprit fut Estienne Iodelle en ce distique qu'il mist en l'an mil cinq cens cinquante trois, sur les œuures Poétiques d'Oliuier de Maigny. »

Ici il reproduit le texte du distique et reprend : « Voila le premier coup d'effay qui fut fait en vers rapportez, lequel est vrayment vn petit chef-d'œuure. »

79. A LA MEMOIRE (DE SALEL), p. 337.

dans son *Manuel du Libraire*, manque la plupart du temps; il se trouve néanmoins dans l'exemplaire de la Réserve de la Bibliothèque impériale et dans celui de la Bibliothèque Sainte-Geneviève qui porte le n° 1139, et qui est conservé parmi les manuscrits. Les trois pièces de vers reproduites pages 327-334 occupent les feuillets 289-292 de ce cahier; on trouve au feuillet 293: *Ad Claud. Kerquifnanum, Steph. Jodelii, in suas miseras Elegia*; et au feuillet 295: *Vers funebres de Th. A. d'Aubigné, Gentilhomme Xantongois. Sur la mort d'Estienne Jodelle Parisien Prince des Poètes Tragiques... Ode.* Ces deux dernières pièces, que nous n'avions pas à reproduire ici, nous ont servi comme documents pour la vie de Jodelle. Voyez la *Biographie* en tête du tome I.

77. SVR LES PESCHERIES, BERGERIES ET EGLOGVES DE CHASSE DE CLAYDE BINET, p. 334.

Claude Binet n'a point publié d'ouvrage ainsi intitulé, mais il a réuni plusieurs de ses pièces de vers à la suite d'une édition in-12 des *Œuvres* de la Péruse, qu'il a dédiée le « Premier iour de Ianvier 1573 » à « René de Voier, Viconte de Paulmy & de la Roche Ianes », et dont voici le titre :

LES
OEUVRES

DE I. DE LA
PERVSE

Avec quelques autres
diuerfes Poësies de
Cl. Binet

B.

1573

A PARIS.

Par Nicolas Bonfons
demeurant rue S. Ia-
ques, à la Charité.

Les diverses poésies de Claude Binet ne sont point précédées, dans ce volume, de la pièce de vers de Jodelle, mais le titre qu'elle porte s'y appliquerait fort bien. En effet on y trouve : *Vœu d'un berger à la deesse Venus* (fol. 143 v°). *Vœu d'un marinier ou peſcheur au Dieu Neptune* (fol. 144 v°). *Chant forestier, ou le Chasseur. Au Seign. Amadis lamin.*

Diſſynne, dont il eſt queſtion au premier vers de ce ſonnet, eſt une nymphe de Diane dont le nom, à cette époque, a ſouvent déſigné la maréchale de Retz. Voyez ci-après la fin de la note 89.

78. ESTIENNE IODELLE, Pariſien (A OLIVIER DE MAGNY). ODE, p. 334.

Cette ode, et les deux pièces qui la ſuivent, ſe trouvent dans un petit volume in-8° publié en 1553, et pluſieurs fois réimprimé, notamment en 1573 ; voici le titre exact de la première édition :

LES AMOURS
D'OLIVIER DE
MAGNY QVERCINOIS,
ET QVELQVES ODES DE LVY.

Emſemble (sic)
Vn recueil d'aucunes œuvres de Monſieur Salel
Abbé de ſaint Cheron, non encore veues.

Auec priuilege du Roy

A PARIS

Par Eſtienne Groulleau Libraire, demeurant
en la rue Neuue noſtre Dame à l'enſei-
gne ſaint Iean Baptiſte,

1553.

Le *Diſtique meſuré*, qui vient en ſecond rang, a déjà été publié par nous à la place qu'il occupait dans l'édition de Ch. de Lamothé. (Voyez ci-deſſus, page 364, la fin de la note 47.) Mais nous le reproduiſons ici avec ſon véritable titre. Paſquier avait pour cette pièce une admiration qui ne laiſſe pas de nous ſurprendre. Voici comme il ſ'exprime à ce ſujet dans le douzième chapitre du ſeptième livre de ſes *Recherches de la France*, intitulé : *Que noſtre langue eſt capable des vers meſurez tels que les Grecs & Romains* : « Cela a eſté autresfois attenté par les noſtres, & peut eſtre non mal à propos. Le premier qui l'entreprit fut Eſtienne Iodelle en ce diſtique qu'il miſt en l'an mil cinq cens cinquante trois, ſur les œuvres Poétiques d'Oliuier de Maigny. »

Ici il reproduit le texte du diſtique et reprend : « Voila le premier coup d'eſſay qui fut fait en vers rapportez, lequel eſt vrayment vn petit chef-d'œuvre. »

79. A LA MEMOIRE (DE SALEL), p. 337.

Ce huitain est imprimé au verso du onzième feuillet d'un volume in-12 intitulé :

Les XXIII.

LIVRES DE

L'ILIADÉ D'HOMÈRE, PRINCE

des Poètes Grecs.

Traduits du Grec en vers François (*sic*).

LES XI PREMIERS PAR

M. HUGUES SALEL, Abbé
de Saint Cheron.

ET

LES XIII DERNIERS PAR
AMADIS JAMYN, SECRÉTAIRE DE LA
chambre du Roy : tous les XXIII. re-
ueuz & corrigez par ledit

A. M. JAMYN.

AVEC

Les trois premiers Livres de
l'Odyssée d'Homère.

Plus vne table bien ample sur l'Iliade d'Homère.

A PARIS

Chez ABEL L'ANGELIER, au premier
pillier de la grand'falle du Palais

M. D. XCIX.

Avec priuilege du Roy.

Il y a bien au sixième vers *deuin sçauoir*, qu'on serait assez tenté de remplacer par *diuin sçauoir*, mais qui offre cependant un sens acceptable à la rigueur.

80. (ÉPITAPHE DE CLEMENT MAROT), p. 338.

Goujet s'exprime ainsi dans l'article qu'il consacre à Clément Marot, mort en 1544 : « Jodelle lui fit cette épitaphe dans le goût de son siècle. » (*Bibliothèque françoise*, tome XI, p. 50.) Puis il donne les vers que nous avons recueillis.

81. (A JEAN DE VOYER, VICONTE DE PAVLMY). *Par Dialogisme du Genie & du Passant*. SONET, p. 338.

Cette pièce se trouve à la page 27 d'un volume in-4° contenant

42 pages et un feuillet non chiffré. Cette rare plaquette est conservée à la Bibliothèque de l' Arsenal sous le n° 9098 des *Belles-Lettres*. En voici le titre complet :

L E T V M B E A V D E
 TRES-HAVLT ET PVISSANT SEI-
 GNEVR, MESSIRE IEAN DE VOYER
 CHEVALIER DE L'ORDRE DV ROY, ET
 GENTIL-HOMME ORDINAIRE DE SA
 CHAMBRE, VICONTE DE PAVLMY ET
 de la Roche de Gennes, Seigneur
 d'Argenson, la Baillolliere,
 Le Pleffis, Cha-
 stres, &c.



EN PLSIEVRS LANGVES.
 LVTETIAE, M.D.LXXI.
 Apud Ioannem Bene-natum.

Jean de Voyer est mort le 10 mars 1571, à soixante-seize ans.

82. (A I. DV BELLAY. SONNET), p. 339.

Cette pièce se trouve à la page 11 de *La Chasse de la beste romaine... par George Thomson...* Geneve, Ph. Albert, 1611, in-8°. L'auteur dit en parlant de Rome : « Jodelle l'a nayfument pourtraite en ces vers. » Puis il donne immédiatement, sans aucun titre, le sonnet que nous avons reproduit. Si ce sonnet est réellement de Jodelle, on doit le considérer comme ayant été inspiré par la publication de l'ouvrage de Joachim du Bellay, intitulé : *Les Antiquitez de Rome contenant vne generale description de sa grandeur & comme vne deploration de sa ruine*, dont le premier livre, le seul qui ait paru, est de 1558. Voyez *Œuvres françoises de Joachim Du Bellay*, tome II de notre édition, p. 263.

83. DE TH. DE BESZE, FAISANT L'AMOVR, p. 339.

Ce huitain est tiré du manuscrit 1662 du fonds français de la Bibliothèque impériale, manuscrit dont voici la désignation : « Recueil de poésies satiriques sur Henri III et son époque. Papier. XVI^e siècle. Anc. 7652⁸², Colbert, 2220. » (*Catalogue des manuscrits français*, tome I, p. 281.)

Les vers sur Théodore de Bèze se trouvent au folio 27 de ce *Recueil*, dont ils forment le n° 65. Le manuscrit 1662 renferme plu-

sieurs autres pièces attribuées également à Jodelle. Le *Catalogue* décrit ainsi deux articles qui précèdent les vers sur Bèze :

33. « Cinq sonnets tirés de la Priapée de E. Jodelle. » (Fol. 20.)

34. Trois « Sonnets vilains dudit Jodelle. » (Fol. 22.)

Le sujet de ces trois derniers sonnets est indiqué de la sorte dans le manuscrit : « Contre vne garfe qui l'auoit poïuray. » Nous n'avons reproduit aucune de ces huit pièces fort libres, assez obscures, très-médiocres, et qui d'ailleurs n'appartiennent pas incontestablement au poète dont nous publions les œuvres. Voyez les deux notes suivantes pour les autres pièces de Jodelle comprises dans le manuscrit 1662, sous les nos 89, 97 et 98.

84. SONNET DE LA FIDELITÉ DES HVGVENOTS, p. 340.

Ce sonnet se trouve au verso du folio 31 du manuscrit décrit dans la note précédente; il en forme le n° 89. Il continue fort naturellement les pièces dirigées contre les ministres de la nouvelle opinion. Voyez ci-dessus, page 133. Au troisième vers il y a dans le manuscrit *leur personne* au lieu de *sa personne*, et au dernier vers *ces fidelles* au lieu de *ses fidelles*.

85. SONNET SVR LES BEAVTEZ D'VNE GARSE, p. 340.

Le folio 33 du manuscrit 1662, décrit dans l'avant dernière note, commence par trois pièces intitulées :

96. *Sonnet de Pafferat sur les beautez d'une garse.*

97. *Sonnet sur les beautez d'une autre, par Jodelle.*

98. *Autre par ledi& Jodelle.*

Nous avons rejeté la pièce 97 par les mêmes motifs qui nous ont empêché d'admettre les huit sonnets dont nous parlons dans la note 85. Nous avons reproduit au contraire la pièce 98, plus supportable que les autres, et qui donnera du moins une idée, fort adoucie il est vrai, des pièces que nous n'avons pas cru devoir publier. A l'avant-dernier vers le manuscrit donne *se moquant* au lieu de *se moqua*.

86. CE QUI EVT CHANTÉ AV LOVRE POVR LA BANDE DE FLORE ET PHÈBVS. CHANT DE PAN, p. 341.

Ces vers sont tirés du manuscrit 1663 du fonds français de la Bibliothèque impériale ainsi désigné à la page 283 du tome I du *Catalogue des manuscrits français* : « Recueil de poésies françaises et latines. Papier. XVI^e siècle. Anc. 7652^{32A}, Colbert, 2205. »

On les trouve au folio 32 de ce manuscrit. En regard on a écrit d'abord le nom de Ronsard, qui a été effacé et remplacé de la même main par celui de Jodelle.

A la page 342, dans le vingt-deuxième vers :

Elle vouloit execrant voz malheurs.

il y avait d'abord *exerçant*, qui a été remplacé par la leçon que nous avons adoptée. Nous avons déjà remarqué une confusion du même genre. (Voyez ci-dessus, p. 364, note 45.)

87. CHANT DE VENVS POVR L'ENTREE DES TENANS A L'HOSTEL DE GUYSE, p. 343.

Cette pièce se trouve au folio 32 du manuscrit décrit dans la note précédente; elle y est attribuée à Jodelle.

88. SONNET, p. 344.

On lit ces vers au folio 73 du manuscrit décrit dans la note 86. Ils portent le nom de Jodelle. Ce sonnet paraît faire partie des premières pièces des *Amours*. (Voyez ci-dessus note 1, p. 353 et 354.) La leçon primitive du vers 8 était :

M'a l'arc, m'a le brafier, m'a la retz qui me fasche.

Le dernier mot, *fasche*, a été postérieurement effacé et remplacé par *laffe* déjà préférable, mais auquel nous avons cru devoir substituer *lace* qui donne un sens meilleur et parfaitement analogue à celui que présentent ces vers du VIII^e sonnet de la page 5 :

C'est le Feu, c'est le Nœu, qui lie ainfi mon ame.

Voila le Feu, le Nœu, qui me brusle & estraint.

On lit au folio 112 du même manuscrit 1663, qui nous a fourni ce *Sonnet*, un quatrain traduit du grec, publié dans l'ouvrage de Delort, intitulé : *Mes voyages aux environs de Paris* (T. II, p. 310), avec cette mention qu'il est extrait d'un « manuscrit du XVI^e siècle où l'on trouve plusieurs pièces inédites de Jodelle. » Une telle remarque ne suffit pas pour prouver que ce poète en soit l'auteur. M. Blanchemain n'a pas hésité à faire figurer ce quatrain dans les *Œuvres inédites* de Ronsard (T. VIII, p. 132), mais il n'a pas indiqué les motifs qui l'y ont déterminé.

89. STANCES SVR LE DEPART DE MADAME LA MARESCHALLE DE RETZ, p. 345.

Ces vers sont adressés à Claude Catherine de Clermont, dame de Dampierre, épouse en secondes noces de Jean, baron d'Annebaut, de Retz et de la Hunaudaye (voyez la fin de la note 1, p. 354), laquelle eut de son époux la baronnie de Retz et la porta en mariage, le 4 septembre 1565, à Albert de Gondi, qui devint maréchal de France à la mort de Tavannes, le 6 juillet 1573, c'est-à-dire dans le mois même du décès de Jodelle.

Ces stances occupent les feuillets 2-4 d'un volume in-4^o de 149 feuillets qui faisait jadis partie des collections des Célestins de Paris, et qui appartient actuellement à la Bibliothèque impériale

où il porte, parmi les manuscrits français, le n° 25, 455. Les feuillets 2-107 et 120-133 de ce manuscrit sont remplis de poésies françaises ou italiennes fort élégamment copiées, avec titres et initiales en or ou en couleur. La plupart des pièces ainsi écrites sont consacrées à la louange de la maréchale et de son époux.

On lit au bas du recto du second feuillet, en tête duquel commencent les *Stances* que nous avons reproduites : « Ces vers sont composés par Jodelle et sont imprimés. » Nous avons tenté vainement de vérifier l'exactitude de cette assertion.

Le nom de *Dictynne* qui paraît dans le quatrième vers de ces stances appartient à une nymphe de Diane, mais il servait très-fréquemment à désigner d'une manière poétique la maréchale de Retz; les vers suivants, tirés d'une autre pièce du manuscrit que nous venons de décrire, ne laisseront subsister aucun doute à cet égard :

LES DICTYNNES,

Estrenes à Madame la Marechalle.

*Dictynne aux blons cheveux, la Nymphe plus fidelle
Que Diane eut jamais aux courses des forests,
D'elle mesme inuenta les pentes & les reths
Beau & digne subget d'une Dame si belle.*

*Vne plus belle Nymphe, & plus belle Dictynne
Tient maintenant sa place aux terres des François.*

Les trois mots entre crochets [à leurs yeux] qui se trouvent dans le dernier vers de la page 345 manquent dans le manuscrit; nous les avons suppléés, par conjecture, pour compléter le vers.

N'avions-nous point d'autres vers de Jodelle à extraire de ce manuscrit? La mention qui se trouve au bas des *Stances* que nous avons reproduites s'applique-t-elle à cette seule pièce ou à un certain nombre de celles qui la suivent? Ce sont là des questions assez délicates. Il est probable que quelques-unes des pièces que renferme ce volume sont encore de Jodelle; mais lesquelles choisir parmi ces acrostiches, ces lieux communs de banale galanterie trop insignifiants pour qu'on en puisse deviner l'auteur? Ce qu'il y a de certain du moins, c'est que le recueil n'appartient pas en son entier à Jodelle; ainsi je trouve au verso du feuillet 56 une pièce *Pour le Roy* qui s'adresse non à Charles IX, mais à *Henry de Valois*, à son retour de Pologne, et qui ne peut par conséquent avoir été écrite par Jodelle, mort au mois de juillet 1573.

Le même volume renferme sept sonnets *Au Roy*, qui sont évidemment adressés à Charles IX et peuvent fort bien être l'œuvre de Jodelle. Comme d'ailleurs rien ne le prouve, nous ne les avons

pas placés dans l'*Appendice*, nous donnerons seulement ici, comme échantillon, le suivant (feuillet 24 r^o), qui est d'une tournure assez vive et qui, par les termes de vénerie qui y abondent, rappelle l'*Ode de la chasse*, réimprimée aux pages 297-321 du présent volume.

*Quand ie voy l'exercice honneste de la Chasse,
Sans fin (SIRE) enflammer tout genereux desir,
En estrenes ie veulx pour toy ce vœu choisir
Qu'autre chasse par toy cest an nouveau se fasse.
Tant d'ennemis ouuerts & couverts qui d'audace
Viendent tes beaux champs, osans bien se saisir
De tes forts, puiffent tous sur terre en fin gesir
En rendant les abois en mainte & mainte place.
Rufés chercher de iour leur reposée ils vont;
Pour nuyfance la nuit toujours sur piedz ils sont;
Fay bien iuger le temps, fay leur nuit bien deffaire.
Brifant souuent, fay les rembuscher, détourner,
Lancer. suyure, esmeuter, bien courre, & maumener
Pour maint Trophee enfn de leurs Massacres faire.*

90. (SATIRE CONTRE LE CHANCELIER DE L'HOSPITAL), p. 348.

Cette pièce n'est pas inédite; M. Tricotel l'a fait paraître l'année dernière dans *l'Amateur d'autographes* (nos 177 et 178, 1^{er} et 16 mai, p. 131 et suivantes). On la trouve dans deux manuscrits du fonds français de la Bibliothèque impériale (n^o 3282, feuillet 118 verso et 22,565, feuillet 24 recto). M. Tricotel établit ainsi que cette pièce a Jodelle pour auteur: « Le titre de la satire est ainsi conçu dans le premier manuscrit: *Traduction du latin de E. J.* »

Vivit adhuc, patriæque rogus impune videbit
Quorum causa fuit, vanus inersque senex.

Et dans le second: *Du latin par luy mesmes*. Or les initiales E. J. sont bien celles de Jodelle et ne peuvent s'appliquer à aucun autre poète; ce qui démontrerait encore plus cette attribution si cela était nécessaire, serait le fait suivant que le recto du même feuillet du manuscrit (Ms. 3282) contient la transcription d'un sonnet également signé E. J. qui commence par ce vers:

Ne les a lon donc peu descourir au moins ceus

et ce sonnet fait partie des *Œuvres de Jodelle*. (Voyez t. II, p. 147 de notre édition.)

M. Tricotel, il est vrai, a vainement cherché la pièce latine de Jodelle, mais cela ne prouve rien contre l'attribution de la pièce française. Nous avons, à l'exemple du premier éditeur, suivi le texte

du manuscrit 3282. L'autre présente quelques variantes peu importantes ; le vers 4 s'y lit ainsi :

Notre ruyne & le tourment.

Au vers 10 il y a *masquée prudence* au lieu de *masque de prudence* ; p. 349, au vers 2, *plus* remplace *mieus*, au vers 14 *car c'est* est substitué à *c'est, c'est* ; p. 350, au vers 8, *on blasmera* remplace *l'on dannera* ; enfin le dernier vers de la pièce se trouve sous cette forme, peut-être préférable :

Toujours à ce mot : l'Hospital.





TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

	Pages.
LES AMOVSRS D'ESTIENNE IODELLE PARISIEN.	
Sonnets	1
Chapitre de l'amour.	25
Chapitre d'amour.	30
Chanfon pour le feigneur de Brunel.	33
Autre chapitre d'amour	37
Chanfon	43
Chanfon pour répondre à celle de Ronfard, qui commence : <i>Quand i'estois libre.</i>	45
Chanfon.	49
Chanfon diuifée en trois airs, & chacun air en fix ftanfes	60
Chanfon pour répondre à celle de Ronfard, qui commence : <i>Je fuis Amour le grand maiftre des Dieux.</i>	65
Chanfon.	68
Chanfon pour la deffenfe de l'amour.	70
Chanfon.	74

Ode sur la naissance de Madame, fille du Roy Charles neufiesme.	165
Sonnet.	170
Sur la naissance de Henry de Lorraine comte d'Eu, second fils du Duc de Guise. Sonnet. .	171
Chant	172
A M. le comte de Fauquemberge & de Cour- tenay	174
A M. Symon. Sonnet.	178
A Loyse l'Archer, & à ses sœurs.	179
Fantasia sur vn vers bien chanté & bien sonné sur le Lut. A Loyse l'Archer.	180
L'amour celeste de vertu, sur vn ieu. A M. Symon.	180
A M. de l'Aubespine, secretaire d'Estat.	181
A madame de Primadis.	181
A madamoyelle de Surgieres.	182
Sur la deuise de la cyzalle	182
Anagramme, <i>son arc tire flame</i>	183
Au seigneur de la Bourdaiziere.	183
A luy mesme.	184
Disthique.	184
Sur les Meteores de I. A. de Baif.	184
A la France. Elegie	185
Chapitre. En faueur d'Orlande excellent musicien.	186
A Loyse l'Archer. Sonnet.	191
Sur la grammaire de P. Ramus.	192
Sonnet sur les dialogues d'honneur de I. Baptiste Poffeuin.	192
Ode sur la traduction de Paul Emile, faicte par lean Regnard, Sieur de Miguetiere.	193
Sur le Monophile d'Estienne Pasquier, Aduocat en la Cour de Parlement.	203
Ode sur les Singularitez de la France antarctique, d'André Theuet, Cosmographe du Roy. . . .	206

Ode à Claude Colet, sur le IX. d'Amadis. . . .	208
Aux cendres du même Colet	211

LES DISCOVERS DE IVLES CESAR AVANT LE PASSAGE DU RVBICON	215
---	-----

TOMBEAUX.

A l'ombre de M. Simon l'Archer.	279
A l'ombre même	280
L'ombre de Peronne le Gresle.	280
A l'esprit de M. le comte de Brissac, tué deuant Muffidan	281
Sur le trespas de Ieanne de Loynes.	284
A M. Soreau son mary.	284
De M. Bourdin, procureur general du Roy au Parlement de Paris.	286
A l'ame de M. Despence.	286
De M. de Montfalez	287
De M. d'Alluye secretaire d'Estat.	288
Pour le tombeau de M. Theuet, Cosmographe du Roy.	289
Cantique chrestien.	290

SONNETS.

A la Royne mere.	292
A Monsieur	294
A Monseigneur le Duc.	294
Ode de la chasse. Au Roy	297
Ode à M. le comte de Dammartin.	321

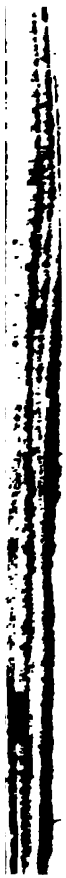
APPENDICE.

Ode au comte d'Alcinois sur ses cantiques du premier aduenement de Iesus Christ.	327
---	-----

A luy mefme.	333
Sur les pefcheries, bergeries & eglogues de chaffe de Claude Binet.	334
Eftienne Iodelle Parisien (à Oliuier de Magny). Ode.	334
Luy mefme à Magny. Distique mefuré.	336
Sonnet (à Salel).	337
A la memoire (de Salel).	337
(Epitaphe de Clement Marot).	338
(A Iean de Voyer, viconte de Paulmy). Par Dia- logifme du Genie & du Paffant. Sonnet.	338
(A I. du Bellay. Sonnet).	339
De Th. de Befze, faifant l'amour.	339
Sonnet de la fidelité des huguenots, par Eft. Iodelle, Poete Parif.	340
Sonnet fur les beautez d'une garfe.	340
Ce qui fut chanté au Louure pour la bande de Flore & Phœbus. Chant de Pan.	341
Chant de Venus pour l'entree des tenans à l'hoftel de Guyfe.	343
Sonnet.	344
Stances fur le depart de Madame la Marefchalle de Retz	345
(Satire contre le chancelier de l'Hospital)	348
Notes	351

FIN DE LA TABLE.





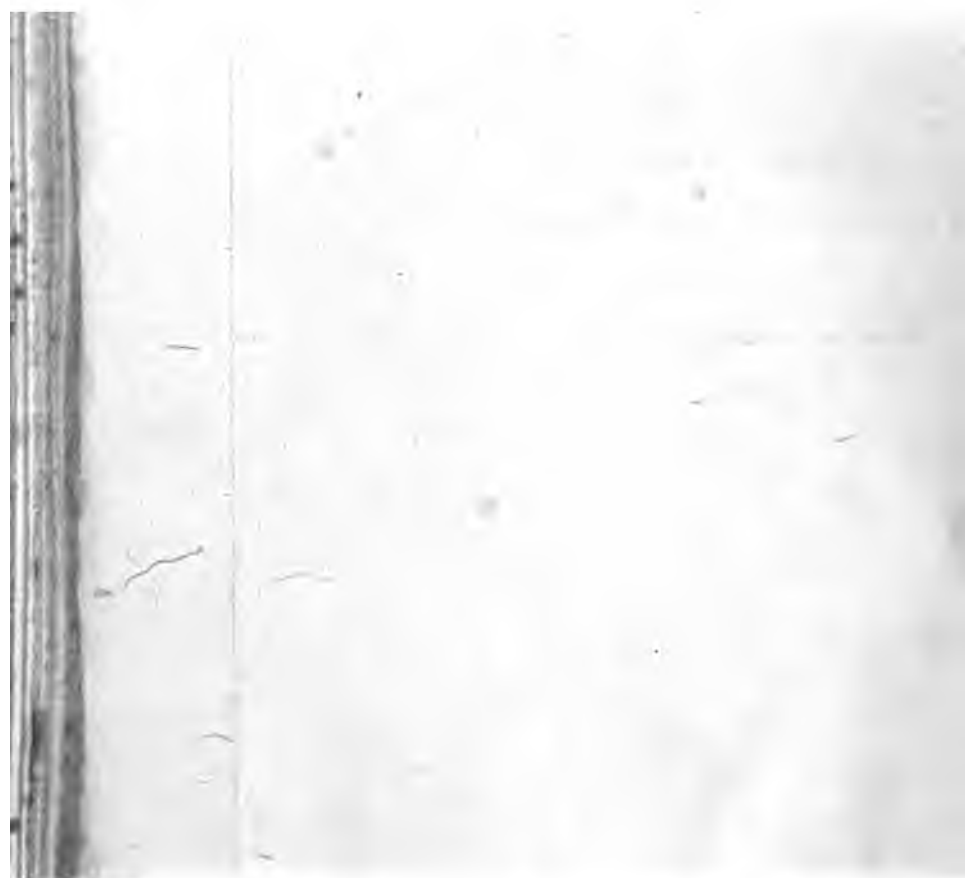
Achévé d'imprimer

LE VINGT-CINQ JUIN MIL HUIT CENT SOIXANTE-DIX

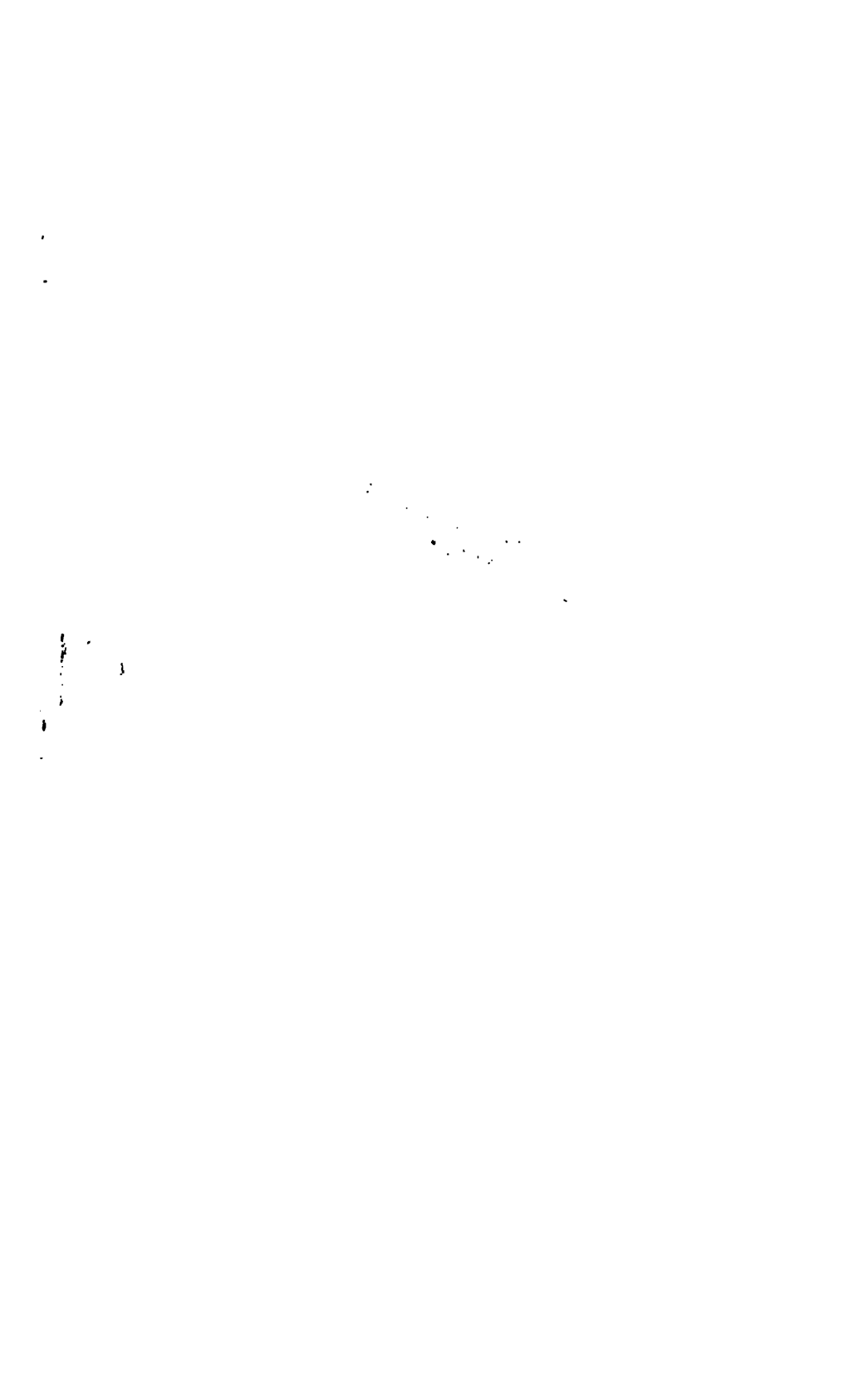
PAR D. JOUAUST

POUR A. LEMERRE, LIBRAIRE

A PARIS.







HUGO P. THIEME
ANN ARBOR, MICH.



